



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER LIBRARY



HX KE5B E

Fr 30.1

Harvard College Library



BOUGHT FROM A SPECIAL
APPROPRIATION FOR BOOKS ON THE
HISTORY OF FRANCE

(Vote of the Corporation, June 26, 1906)

7'

BULLETINS
DE LA
SOCIÉTÉ DUNOISE

CHATEAUDUN, IMPRIMERIE LECESNE, J. PIGELET, SUCCESSEUR

BULLETINS
DE LA
SOCIÉTÉ DUNOISE

ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE, SCIENCES ET ARTS

(Reconnue d'utilité publique)

TOME V (1885-1887)



CHATEAUDUN

LIBRAIRIE LOUIS POUILLIER, RUE D'ANGOULÊME

1888

Fr 30.1

Harvard College Library
Nov 25 1907
Appropriation for French History

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DUNOISE

AU 28 AVRIL 1885

I. — Membres honoraires.

- MM. le Préfet d'Eure-et-Loir,
l'Évêque de Chartres, ☼,
le Sous-Préfet de Châteaudun,
le Maire de Châteaudun, } Présidents d'honneur.
- BELFORT (DELFAU DE), ☼, ancien Président de la Société Dunoise,
155, boulevard Haussmann, Paris.
- BERTRAND, ☼, I. ☉, Membre de l'Institut, Directeur du Musée de
Saint-Germain.
- CHABOUILLET, ☼, I. ☉, Conservateur des Médailles au Cabinet de
France, rue Colbert, 12, à Paris.
- DELISLE (Léopold), O. ☼, I. ☉, Membre de l'Académie des inscrip-
tions et belles-lettres, Administrateur général directeur de la Biblio-
thèque, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 8, Paris.
- HUCHER, ☼, I. ☉, Directeur du Musée archéologique, Le Mans.
- LUYNES (M^{me} la Duchesse DE), née DE LA ROCHEFOUCAULD, au château
de Dampierre.
- MERLET, ☼, I. ☉, Archiviste d'Eure-et-Loir, à Chartres, Membre cor-
respondant de l'Institut et du Comité des travaux historiques.
- SAINT-LAUMER (DE), ☼, ancien Maire de Chartres.

II. — Membres titulaires.

- AMONVILLE (D'), ☼, ancien Officier d'artillerie, 78, rue d'Anjou,
à Versailles, 1879.
- AUMOINE, ancien Pharmacien, à Courtalain, 1870.

- MM. BADIN DE MONTJOYE (René), à Chatel-Censoir (Yonne), 1885.
 BAILLEAU, Notaire à Brou, 1875.
 BARBET, Propriétaire à La Varenne (La Chapelle-du-Noyer), 1881.
 BARRIER, Ingénieur civil Géomètre à Châteaudun, 1884.
 BASSEVILLE, Avocat à Orléans, 1873.
 BASTIDE, Professeur d'anglais au Collège de Châteaudun, 1881.
 BAUDET (Louis), Fabricant de bijoux, rue des Archives, 14, à Paris, 1875.
 BEAUCHAMPS DE MONTHÉARD (Baron DE), château de Beauchamps, par La Ferté-Bernard (Sarthe), 1884.
 BENOIST, ancien Notaire à Saint-Cloud, 1877.
 BERGER, ancien Chef d'institution à Châteaudun, 1864.
 BERTRAND, Huissier à Châteaudun, 1877.
 BESNARD, Notaire à Chartres, 1883.
 BIARD, ✱, Ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, rue de Mailly, n° 7, à Paris, 1876.
 BIGOT, ✱, Docteur-Médecin, Directeur de l'Asile d'aliénés de Vaucluse (Épinay-sur-Orge — Seine-et-Oise), 1873.
 BIGOT (Félix), Instituteur à Arrou, 1882.
 BILLARD, Instituteur à Saint-Denis-les-Ponts, 1878.
 BLAIN, ✱, Capitaine-Commandant au 20^e chasseurs, 1879.
 BLONDEAU, A. ✱, ancien Pharmacien, 66, rue de Vaugirard, à Paris, 1867.
 BOISSIÈRE, Receveur-Économe de l'Asile d'aliénés de Bonneval, 1865.
 BOISSIEU (DE), Maire d'Unverre, 1881.
 BOISVILLETTE (Ludovic DE), Propriétaire au château de la Bouldière (Douy), 1864.
 BORET, ancien Caissier de la Caisse d'épargne, à Châteaudun, 1864.
 BOUCHARD, Instituteur à Chartres, 1871.
 BOUDEVILLAIN (l'Abbé), Curé de Ruan, 1867.
 BOURBLANC (Baron DU), Propriétaire à Courtalain, 1881.
 BOURGEOIS, Régisseur à Saint-Germain-le-Désiré (Fresnay-l'Évêque), 1869.
 BOUSSENOT (Charles), ancien Maire, au château de Thoreau (Saint-Denis-les-Ponts), 1864.
 BOUSSENOT (Fernand), rue Taithout, n° 80, à Paris, 1884.
 BOUSSENOT (Raoul), rue de Naples, n° 4, à Paris, 1884.
 BOUTROU-RICOIS, ancien Conseiller d'arrondissement, à Dangeau, 1876.
 BRAULT, ancien Magistrat à Auxerre (Yonne), 1884.
 BRAULT (Léonce), ancien Magistrat, boulevard Haussmann, n° 77, à Paris, 1884.
 BROSSERON, Libraire à Chartres, 1878.

- MM. BROSSIER-GÉRAY, ancien Maire, à Saint-Avit (Saint-Denis-les-Ponts), 1864.
 BRUNETIÈRE (M^{me} DE LA), au château de la Brunetière (Arrou), 1874.
 BRUNETIÈRE (Alexandre DE LA), 52, boulevard Malesherbes, Paris, 1881.
 BUSSON, ✱, Propriétaire au château de Boisméan (Arrou), 1874.
 CAILLÉ, ancien Maire, au château de la Cochardière (Dampierre-sous-Brou), 1864.
 CARRÉ (l'Abbé), Curé de Germignonville, 1881.
 CHABAN (Comte DE), Propriétaire à Ruan (Loir-et-Cher), 1881.
 CHANALEILLES (Comte DE), ancien Sous-Préfet, aux Récollets (Saint-Denis-les-Ponts), 1870.
 CHARPENTIER (Paul), Avocat, rue des Charretiers, n° 10, à Orléans, 1885.
 CHARTIER (l'Abbé), Curé de Saint-Piat, 1865.
 CHENARD FRÉVILLE, Notaire à Brou, 1868.
 CHENARD FRÉVILLE (Gabriel), à Brou, 1884.
 CHEVALLIER (l'Abbé), Curé d'Alluyes, 1877.
 CHEVALLIER (Eugène), Propriétaire au château d'Alluyes, 1883.
 CHICOINEAU, Négociant à Châteaudun, 1881.
 CLAIREAUX (l'Abbé), Professeur à l'Institution Notre-Dame, à Chartres, 1884.
 CLÉMENT-JOMIER, Conducteur des Ponts-et-Chaussées en retraite, à Châteaudun, 1864.
 COCHARD (l'Abbé), Membre de l'Académie Sainte-Croix, faubourg Ban-nier, n° 132, à Orléans, 1877.
 COFFIN, ✱, Docteur-Médecin, rue Soufflot, n° 1, à Paris, 1882.
 COLLET (l'Abbé), Curé de Charonville, 1878.
 COQUET, Chef de section aux chemins de fer de l'État à Châteaudun, 1881.
 COTTEREAU (l'Abbé), Curé de Magny, 1878.
 COUDRAY, Avoué à Châteaudun, 1864.
 COURTOIS, ✱, Juge honoraire, Vice-Président de la Société d'horticul-ture à Chartres, 1865.
 CUISSARD, Professeur à Orléans, Membre de l'Académie de Sainte-Croix, 1876.
 CUISSARD (l'Abbé), Curé de Saint-Denis-les-Ponts, 1873.
 DANTAN-QUERRY, ancien Négociant à Châteaudun, 1865.
 DAUBIGNARD, Employé de la Mairie de Châteaudun, 1875.
 DAVID DE THIAIS, ancien Conseiller général, au château de la Camusière (Unverre), 1864.
 DELALUQUE, Instituteur à Lanneray, 1878.
 DELAUNAY (l'Abbé), curé de Meslay-le-Vidame, 1881.
 DELPUECH (l'Abbé), Curé titulaire d'Arrou, 1877.
 DESBANS, ancien Pharmacien de 1^{re} classe à Châteaudun, 1864.
 DESNOYERS (l'Abbé), A. ☉, Vicaire général à Orléans, 1868.

- MM. DESVAUX (l'Abbé), Curé doyen de Senonches, 1879.
- DESIGNES (l'Abbé), Professeur au Petit-Séminaire de Précigné (Sarthe), 1878.
- DEVREZ, Architecte du Gouvernement, 37, rue Taitbout, à Paris, 1876.
- DORSEMAINE, Percepteur à Fontaine-la-Guyon, 1864.
- DREUX-LINGET, Député, à Cormainville, 1864.
- DUBOUCHAGE, Architecte à Châteaudun, 1875.
- DUCHESNE, Chef de section aux chemins de fer de l'État, à Lonny (Ardennes), 1877.
- DUCHON-COSSE, ancien Maire, à Bonneval, 1875.
- DUCHON (André), Avocat à la Cour d'appel de Paris, boulevard de Strasbourg, n° 10, à Paris, 1881.
- DUCHON-LAYE, Libraire à Chartres, 1882.
- DUJONQUOY (Alfred), Manufacturier à Ville-Lebrun (Sainte-Mesme), 1877.
- DUJONQUOY (Amable), ancien Conseiller général, à La Brousse (Dourdan), 1882.
- DUMANOIR, Propriétaire au château des Villettes (Villebout), 1864.
- DURAND-BRAULT, ancien Membre de la Commission des Hospices, à Châteaudun, 1874.
- DURAND-VINCENT, Propriétaire à Châteaudun, 1880.
- FAUQUET (l'Abbé), Curé de Flacey, 1865.
- FAYET (Comte Léon DE), Propriétaire au château d'Aveny, par Ecos (Eure), 1864.
- FOISY, Docteur-Médecin à Châteaudun, 1873.
- FROMONT (Georges), Notaire à Bonneval, 1880.
- GALERNE, Artiste Peintre, rue de Bourgogne, 52, à Paris, 1881.
- GASTEL (DE), Propriétaire, boulevard Saint-Germain, 129, à Paris, 1885.
- GAUDIER (Jules), Régisseur à Châteaudun, 1870.
- GAUTHIER (l'Abbé), Curé de La Chapelle-du-Noyer, 1879.
- GERONDEAU (l'Abbé), Chapelain du pensionnat des Sœurs Saint-Paul, à Chartres, 1883.
- GILLARD (Gabriel), Docteur-Médecin à Gallardon, 1882.
- GIRARD-BOIS, Propriétaire à Châteaudun, 1880.
- GIRAULD, Agent-Voyer à Nogent-le-Roi, 1872.
- GIRENNERIE (Vicomte Raoul DE LA), ☀, Colonel au 20^e chasseurs à Châteaudun, 1883.
- GLAUME, ancien Négociant à Châteaudun, 1864.
- GODOU (Alexandre), Avocat à Orléans, 1866.
- GOMMIER, Conducteur des Ponts-et-Chaussées à Châteaudun, 1885.
- GONTAUT (Marquis DE), au château de Courtalain, 1884.
- GORTEAU, Juge honoraire, rue de Lafayette, n° 108, à Paris, 1864.
- GOUGÈRE, Caissier à Châteaudun, 1877.

- MM. GOUJON, A. ☛, Principal du Collège de Châteaudun, 1881.
 GOVIN (Adolphe), A. ☛, ancien Maire à Châteaudun, 1864.
 GOUSSARD, Juge à Avallon (Yonne), 1873.
 GRÉARD (l'Abbé), Curé de Trizay-lès-Bonneval, 1883.
 GRÉMILLON, Vérificateur des Poids-et-Mesures à Beauvais (Oise), 1873.
 GRINDELLE (M^{me} veuve), Propriétaire à Chartres, 1865.
 GUENÉE-DELAFORGE (M^{me} veuve), Propriétaire à Châteaudun, 1881.
 GUÉRIN, Conducteur des Ponts-et-Chaussées à Brou, 1883.
 GUESNIER, Propriétaire, 18, rue de Rivoli, à Paris, 1866.
 GUILLAUMIN, ancien Conseiller général, à Meuves (Saint-Maur), 1864.
 GUILLON (Joseph), Instituteur à Coudreceau, 1882.
 GUILLON, A. ☛, Employé au chemin de fer, boulevard de Châteaudun, à Orléans, 1884.
 HANQUET, ancien Maire, à Châteaudun, 1864.
 HAUTIN (l'Abbé), Curé de Marboué, 1884.
 HAYES (l'Abbé), Curé de Saint-Avit-les-Guespières, 1874.
 HIBLOT, Docteur-Médecin à Châteaudun, 1873.
 HOUDIN, ancien Juge de Paix, à Saint-Léonard, 1885.
 HUBERT, Pharmacien à Bonneval, 1885.
 ISAMBERT, Banquier à Châteaudun, 1877.
 ISAMBERT (Gustave), Rédacteur de la *République française*, rue Condorcet, 20, à Paris, 1875.
 JANSSENS, Propriétaire au château de Romainville (Clôyes), 1884.
 JARRY (Louis), Propriétaire à Orléans, 1876.
 JOSIAS, ☛, Docteur-Médecin, rue de Paris, n° 37, à Charenton (Seine), 1866.
 JOSSE (Edouard-Louis-Charles), Membre fondateur de la Société de secours aux blessés, Propriétaire à Chartres, 1884.
 JUMEAU, Juge à Melun (Seine-et-Marne), 1883.
 JUMENTIER, Cafetier à Châteaudun, 1882.
 LAIGNEAU (l'Abbé), Curé de Saint-Hilaire-sur-Yerre, 1872.
 LALLEMAND DES MARAIS (le baron Guillaume DE), Lieutenant de cavalerie, château de Saint-Julien (Douy), 1877.
 LAMBERT, Sous-Inspecteur de l'Enregistrement et des Domaines à Châteaudun, 1877.
 LAMBERT (Maurice), Propriétaire, avenue de Villiers, n° 46, à Paris, 1881.
 LAMBERT, Notaire à Moisy, 1881.
 LAMBON, Greffier du Tribunal à Châteaudun, 1878.
 LAMÉRIE (DE), Propriétaire au château de La Varenne-Hodé (Donne-main), 1864.
 LANGLOIS, Professeur de sciences au Collège de Beauvais (Oise), 1881.

- MM. LAUFFRAY, Président de la Chambre des Notaires à Caen, 1877.
- LAURENCEAU, Notaire honoraire, boulevard de Tours, n° 11, à Laval, 1884.
- LAURENCIN (Adelphe), Attaché au Ministère de l'Intérieur, 7 bis, rue de Monceau, à Paris, 1875.
- LECESNE (Henri), Imprimeur à Châteaudun, 1864.
- LECESNE (Ollivier), ancien Imprimeur à Blois, 1885.
- LECESTRE (Léon), Archiviste aux Archives nationales, rue Pierre Lescot, n° 3, à Paris, 1881.
- LEFÈVRE-PONTALIS (Amédée), ancien Député, 3, rue Montalivet, à Paris, 1871.
- LEGRAND (Onésime), Notaire à Cloyes, 1871.
- LEGRAS, Commissaire-Priseur à Châteaudun, 1877.
- LEHOUX (l'Abbé), Prêtre habitué à Châteaudun, 1877.
- LELONG, Notaire honoraire, au château de Chaussepot (Le Poislay), 1864.
- LEMAITRE, ancien Notaire, 84, boulevard Montparnasse, à Paris, 1871.
- LEMARIÉ (l'Abbé), Curé de Saint-Jean de Châteaudun, 1878.
- LEMAY (Adolphe), ancien Conseiller d'arrondissement à Châteaudun, 1864.
- LENORMAND, Instituteur à Saint-Jean-de-la-Ruelle (Loiret), 1885.
- LE ROUVILLOIS, ancien Conservateur des Hypothèques à Saint-Calais, 1885.
- LEROT, Avoué à Châteaudun, 1875.
- LESCARBAULT, ✱, Docteur-Médecin à Orgères, 1864.
- LHOPITEAU, ancien Chef de section au chemin de fer de l'Ouest, à Châteaudun, 1885.
- LHOPITEAU, Entrepreneur à Châteaudun, 1882.
- LONGEAU (l'Abbé), Curé de Sainte-Mesme (Seine-et-Oise), 1884.
- LORIDE, Conseiller d'arrondissement à Bonneval, 1867.
- LUCAS (Alexis), Notaire à Châteaudun, 1864.
- LUCAS (Edgar), Notaire honoraire à Châteaudun, 1864.
- LUMIÈRE, Avoué honoraire à Caen, 1877.
- LYAUTEY, Capitaine au 4^e chasseurs, au château de Touchebredier (La Chapelle-du-Noyer), 1879.
- MAIN-DURU, Négociant à Châteaudun, 1881.
- MARMASSE, ancien Notaire, à Ouzouer-le-Marché, 1881.
- MARQUIS (l'Abbé), Curé doyen d'Illiers, 1867.
- MAUBERT, Greffier de Paix à Châteaudun, 1880.
- MAUNY (le Comte DE REVIERS DE), au château d'Ancise (Douy), 1864.
- MAZOYER, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées à Châteaudun, 1874.
- MERCIER (l'Abbé), Curé de Douy, 1882.

- MM. MERLET**, ancien Notaire, au château de La Brosse (Nottonville), 1881.
MIREPOIX (le Comte DE LÉVIS-), au château de Montigny-le-Gannelon, 1865.
MIREPOIX (le Comte Gaston DE LÉVIS-), au château de Montigny-le-Gannelon, 1882.
MIREPOIX (le Duc DE), au château de Lérans (Ariège), 1865.
MONPLONNE, Adjoint du Génie à Versailles, 1881.
MONTIGNY (M^{me} CRIGNON DE), au château de Champromain (Thiville), 1877.
MORIN, Instituteur à La Ferté-Villeneuve, 1877.
MORIN, Instituteur à Gellainville, 1879.
MOUGEOL, Professeur d'allemand au Collège d'Aurillac (Cantal), 1881.
MYNARD, Président du Tribunal à Châteaudun, 1873.
NADAILLAC (le Marquis DE), ✱, ancien Préfet, Membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au château de Rougemont (Saint-Jean-Froidmentel), 1865.
NOUE (E. DE LA), ancien Avocat général, boulevard de Saumur, à Angers, 1881.
Ogier de BAULNY, Maire d'Arrou, au château de la Grande-Forêt (Arrou), 1866.
PASSARD (Henri), Architecte à Chartres, 1881.
PATEAU, ancien Conseiller d'arrondissement à Châteaudun, 1864.
PELLERIN DE LA TOUSCHE (Comte DE), rue Mosnier, n° 7, à Paris, 1884.
PERRONNE (M^{me} veuve Eugène), rue Lecourbe, n° 84, à Paris, 1883.
PESCHOT (l'Abbé), Curé de Langey, 1881.
PESTRELLE, Luthier à Châteaudun, 1881.
PETIT (l'Abbé), Curé de Boisgasson, 1881.
PETROT-GARNIER, ancien Libraire à Chartres, 1883.
PIBRAC (le Baron DE), au château de Bouche-d'Aigre (Romilly), 1874.
PILON, Notaire à Châteaudun, 1873.
PILLETTE, Propriétaire à Nermont (La Chapelle-du-Noyer), 1864.
PINET (l'Abbé Paul), quai aux Fleurs, n° 7, à Paris, 1876.
POINTDEDETTE, Peintre à Châteaudun, 1879.
POIRIER-VAUDECRINE, Propriétaire à Châteaudun, 1864.
POLOUET (M^{lle} Armanda), à Châteaudun, 1885.
POSSESSE (Maurice DE), ✱, au château de Boutonvilliers (Dangeau), (1864).
POUILLIER (Louis), Libraire à Châteaudun, 1881.
POUILLIER-VAUDECRINE, ancien Libraire à Châteaudun, 1864.
POUPRY, Notaire honoraire, à Bonneval, 1864.
PRODHOMME, Caissier de la Caisse d'épargne à Châteaudun, 1875.

MM. PRON (Charles), Propriétaire au château de Sainte-Radegonde (Lanneray), 1881.

PRUNELÉ (le Marquis DE), au château de Moléans, 1864.

PRUNELÉ (le Comte DE), au château d'Auvours (Joré-Levêque — Sarthe), 1864.

RABOUIN, ancien Notaire à Bonneval, 1864.

RAIMBAULT (Charles), Avocat, rue St-André-des-Arts, 60, à Paris, 1865.

RAIMBERT-DESORMEAUX, ☼, Docteur-Médecin à Châteaudun, 1864.

RAIMBERT-BEAUREGARD, Propriétaire à Châteaudun, 1870.

RAIMBERT (Émile), ancien Négociant à Paris, 1864.

RAIMBERT (Estave), ☼, au château de Bois-Bertrand (Lanneray), 1864.

RAYÉ DU PERRET, ☼, Président honoraire du Tribunal civil de Chartres, 1864.

RENAULT, Notaire à Châteaudun, 1878.

RENOU, A. ☼, Notaire à Châteaudun, 1864.

REYNARD, Notaire à Courtalain, 1868.

RICHARD, ancien Inspecteur primaire à Châteaudun, 1870.

RIGOIS, Propriétaire, 170, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris, 1872.

RIPAULT, ancien Notaire, à Châteaudun, 1864.

ROBIN - MASSÉ, Docteur-Médecin à Béville-le-Comte, 1875.

ROGER, Maire de Charray, au château de Thierville, 1864.

ROLLAND, ancien Manufacturier, à Châteaudun, 1878.

ROUGEDEMONTANT (Arsène), ancien Notaire, 46, rue de Provence, à Paris, 1873.

ROUGEREAU, Percepteur à Château-du-Loir, 1877.

ROUEMONT (le Comte DE), au château de Mémillon (Saint-Maur), 1878.

ROUSSEAU, graveur à Chartres, 1882.

SAINOT (l'Abbé), Curé doyen de Terminiers, 1877.

SARRAILH, Major au 16^e chasseurs, à Auxonne (Côte-d'Or), 1878.

TALBERT, A. ☼, ancien Juge de Paix à Bonneval, 1864.

TARDIVEAU (l'Abbé), Curé de Blandainville, 1883.

TARRAGON (le Comte Léonce DE), Propriétaire, Naturaliste, à Châteaudun, 1864.

TARRAGON (le Vicomte Georges DE), ☼, Maire, au château de Romilly 1875.

TARRAGON (le Vicomte Raoul DE), au château de Sainte-Barbe (Romilly), 1864.

TARRAGON (le Vicomte Lionel DE), ☼, au château de Beauvoir (Saint-Jean-Froidmentel), 1879.

TEILLEUX, ☼, Docteur-Médecin, ancien Directeur de l'Asile de Bonneval, au Mans, 1867.

MM. TEMPLE DE ROUGEMONT (Comte DU), au château de Vrainville (Montharville), 1878.

TESTEAU, Peintre à Châteaudun, 1875.

THÉVARD (l'Abbé), Curé de Saint-Pellerin, 1881.

THIBAUT, Instituteur à La Bazoches-Gouët, 1878.

TOUCHE, Conseiller à la Cour d'appel, à Orléans, 1870.

TRANCHAU, ☼, Inspecteur honoraire d'Académie à Orléans, 1879.

TRAVERS, Avocat, 22, rue Saint-Martin, Paris, 1885.

TRÉMAULT (DE), ☼, ancien Maire, à Vendôme, 1875.

TRÉTARRE, Négociant à Châteaudun, 1879.

VALLÉE (Victor) fils, Entrepreneur à Châteaudun, 1881.

VALLIÈRE (Henri DE LA), Directeur de la Société des assurances mutuelles de Loir-et-Cher, à Blois, 1879.

VANNON, Professeur de musique à Montluçon, 1877.

VILLEBRESME (le Baron DE), ancien Maire, à Saint-Briac (Ille-et-Vilaine), 1877.

VINCENT, ancien Notaire à Brou, 1864.

VINCENT (l'Abbé), Curé doyen de Cloyes, 1871.

VIRON (Paul), Percepteur à La Bazoches-Gouët, 1883.

YVON (Georges), ancien Notaire, Maire de Varize, 1864.

III. — Membres perpétuels.

MM. BELFORT (DELFAU DE), ☼, ancien Sous-Préfet, Président honoraire de la Société, à Paris, 1864.

BELLIER DE LA CHAVIGNERIE (Philippe), ancien Magistrat, à Chartres, 1868.

DESORMEAUX, Propriétaire, 13, rue de l'Odéon, à Paris, 1867.

DUCHANOT, ☼, ancien Maire, à Saint-Gilles (Châteaudun), 1864.

JUMEAU, ancien Conseiller général, Notaire honoraire à Bonneval, 1864, décédé en 1882.

LEMONNIER, ancien Notaire à Cloyes, 1867, décédé le 7 juin 1872.

MONTBOISSIER (le Marquis DE), au château de Chantemesle (Logron), 1866, décédé le 9 septembre 1872.

NARBONNE-LARA (le Marquis DE), au château de Chantemesle (Logron), 1866.

PRON (le Baron), ☼, Conseiller général, ancien Préfet de Strasbourg, à Senonches, 1864.

RAIMBERT-SEVIN, ☼, ancien Député, 1864, décédé le 20 août 1878.

RAIMBERT (René), Docteur-Médecin à Châteaudun, 1881.

REILLE (le Vicomte), G. O. ☼, ancien Député, au château des Cou-dreaux (Marboué), 1864.

VILLEBRESME (le Comte DE), au château de Rocheux (Loir-et-Cher), 1866.

IV. — Membres correspondants.

- MM. BOURNON (Fernand), Archiviste de Loir-et-Cher, à Blois.
 CHARLES (l'Abbé Robert), Vice-Président de la Société historique et archéologique du Maine, 60, rue de Flore, au Mans (Sarthe).
 CLAUDE, Archiviste aux Archives nationales, à Paris.
 DOINEL, A. , Archiviste du Loiret, à Orléans.
 DUPLESSIS (Georges), Conservateur, Sous-Directeur-Adjoint à la Bibliothèque nationale à Paris.
 DUPRÉ, I. , ancien Bibliothécaire de la ville de Blois, à Bordeaux.
 FLEURY (DE), Archiviste de la Charente, à Angoulême.
 JUCHET, Régisseur à Saint-Léonard (Marchenoir).
 LOT (Henri), Archiviste aux Archives nationales, à Paris.
 MOUZÉ (l'Abbé), Curé de Saint-Léonard (Loir-et-Cher).
 PERRONNE (Léon), 3, rue du Vieux-Colombier, à Paris.
 POUILLIN fils, Adjudant Commis-Greffier au Conseil de guerre de Limoges.
 ZOTENBERG, Archiviste aux Manuscrits de la Bibliothèque nationale, à Paris.

V. — Sociétés correspondantes.

- ABBEVILLE (Société d'émulation d'), 1868.
 AMIENS. — Société des Antiquaires de Picardie, 1868.
 ANGOULÊME. — Société archéologique et historique de la Charente, 1869.
 AUTUN. — Société Éduenne des lettres, sciences et arts, 1869.
 AUXERRE. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1870.
 BESANÇON. — Société d'émulation du Doubs, 1867.
 BÉZIERS (Société archéologique, scientifique et littéraire de), 1868.
 BLOIS. — Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, 1870.
 BOURG. — Société d'émulation de l'Ain, 1868.
 BRIVES. — Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, 1867.
 CANNES (Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts de), 1872.
 CHALON-SUR-SAONE (Société d'histoire et d'archéologie de), 1868.
 CHAMBÉRY. — Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie, 1868.
 CHARTRES. — Société archéologique d'Eure-et-Loir, 1870.
 CHATEAU-THIERRY (Société historique et archéologique de), 1865.
 FONTAINEBLEAU. — Société historique et archéologique du Gâtinais, 1884.
 HIPHONE (Académie d'), à Bone (Algérie), 1877.
 IÉNA (Allemagne). — Société d'histoire et d'archéologie de la Thuringe, 1884.
 LE HAVRE. — Société des sciences et des arts agricoles et horticoles du Havre, 1876.

- LE MANS. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 1873.
 LE MANS. — Société historique et archéologique du Maine, 1876.
 LE MANS. — Société philotechnique du Maine, 1882.
 LIMOGES. — Société historique et archéologique du Limousin, 1869.
 MAYENNE. — Société d'agriculture de l'arrondissement de Mayenne, 1869.
 MAYENNE. — Société d'archéologie, sciences, arts et belles-lettres de la Mayenne, 1869.
 MONTBÉLIARD (Société d'émulation de), 1869.
 NICE. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, 1865.
 NIMES. — Académie de Nîmes, 1869.
 ORLÉANS. — Académie de Sainte-Croix, 1885.
 ORLÉANS. — Société archéologique et historique de l'Orléanais, 1867.
 ORLÉANS. — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts, 1882.
 PARIS (Société d'anthropologie de), 1867.
 PARIS. — Société française d'archéologie (Congrès archéologique et scientifique de France).
 PARIS. — Société française de numismatique et d'archéologie, 1869.
 PARIS. — Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain, 1881.
 POITIERS. — Société des Antiquaires de l'Ouest, 1884.
 PONTOISE. — Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin, 1885.
 RAMBOUILLET (Société archéologique de), 1874.
 RENNES. — Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, 1877.
 ROUEN. — Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, 1868.
 SAINTES. — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, 1880.
 SEMUR (Société des sciences historiques et naturelles de), 1867.
 SENLIS (Comité archéologique de), 1870.
 SENS (Société archéologique de), 1867.
 TOURS. — Société archéologique de Touraine, 1869.
 VANNES. — Société polymathique du Morbihan, 1867.
 VENDÔME. — Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, 1865.
 VERSAILLES. — Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise, 1884.
 VERSAILLES. — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, 1884.
 WASHINGTON. — Smithsonian-Institution, 1881.

VI. — Publications périodiques.

- LYON. — Annales du Musée Guimet, 1881.
 VALENCE. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Vivier.

VII. — Envois du ministère.

Revue des Sociétés savantes des départements.

Journal des Savants.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU MARDI 10 FÉVRIER 1885

Le mardi 10 février 1885, à une heure, la Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale dans une des salles du Musée de la Société, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau : MM. Brossier-Géray, président ; le docteur Raimbert-Desormeaux et Coudray, vice-présidents ; Pouillier, trésorier ; l'abbé Cuissard, Desbans, membres du bureau ; Lambron et Henri Lecesne, secrétaires ;

Et MM. Barrier, le comte de Chaban, Durand-Brault, Hanquet, Lambert, de La Vallière, l'abbé Lehoux, Alexis Lucas, Rabouin, le docteur René Raimbert et l'abbé Sainsot.

M. le Président déclare la séance ouverte.

Le procès-verbal de la réunion générale d'octobre 1884 est lu et approuvé.

M. le Président donne lecture de notices nécrologiques consacrées à la mémoire des collègues que nous avons eu la douleur de perdre pendant l'année 1884 ; ces notices seront imprimées à la suite du présent procès-verbal.

Depuis la dernière réunion générale, le Bureau a admis, en qualité de membres titulaires de la Société Dunoise :

M. Henri DE GASTEL, 129, boulevard Saint-Germain, à Paris, présenté par MM. Brossier et G. Gillard ;

M. JANSSENS, au château de Romainville, par Cloyes, présenté par MM. Pouillier et Brossier ;

M. Léonce BRAULT, ancien magistrat, 77, boulevard Haussmann, à Paris, présenté par MM. Boussenot père et Fernand Boussenot ;

M. Raoul BOUSSENOT, 4, rue de Naples, à Paris, présenté par MM. Boussenot père et Brossier ;

M. l'abbé LONGEAU, curé de Sainte-Mesme (Seine-et-Oise), présenté par MM. Alfred Dujoncqoy et Brossier.

Pendant le dernier trimestre, les publications et objets dont voici la liste ont été adressés à la Société à titre de dons ou d'échanges :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Journal des Savants, septembre, octobre, novembre et décembre 1884.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), année 1884, n° 2.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 168, octobre 1884 : procès-verbaux.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1884, n° 3.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 3^e trimestre 1884.

Société de géographie : compte-rendu des séances, n° 16, 1884 ; — bulletins : 3^e trimestre 1884 ; — compte-rendu des séances de la Commission centrale : n° 17, 1884.

Musée Guimet : Revue de l'histoire des religions, juillet-août 1884.

Annales du Musée Guimet, t. VII, 1884.

Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente, année 1883.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 2^e trimestre 1884.

Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville, 1867-1868.

Bulletin de la Société philotechnique du Maine, 3^e année, n° 1 de la 4^e année.

Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution for the year 1882.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, année 1884, 38^e vol.

Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise, 4^e fasc.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, mai à juillet 1884.

Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, t. XIII, 1883.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, juillet-septembre 1884.

Comité archéologique de Senlis : comptes-rendus et mémoires, année 1882-83.

Mémoires de l'Académie du Gard, année 1871.

Bulletin de la Société d'émulation d'Abbeville, avec une Table analytique des séances, années 1881, 1882, 1883.

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, 3^e trimestre 1884.

Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 4^e sér., 4^e vol. 1868, et 5^e vol. 1869, 5^e sér., 8^e vol., 1883.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, n^o 19, avec la Table générale des documents épigraphiques, de 1865 à 1884; n^o 20, 1^{er} fasc.

ENVOIS DIVERS

Fac-simile d'une bulle du pape Innocent XI, en faveur de la chapelle de L'Espinay-Sainte-Radegonde (Lanneray), du 23 juin 1645; don de M. H. de Gastel.

Tableau de diverses vitesses exprimées en mètres par seconde, par M. James JACKSON; don de l'auteur.

Un hibou, don de M. Coudray, d'Ouzouer.

Rapport sur les travaux de la Société de l'Histoire de France, depuis mai 1883 jusqu'à mai 1884, par M. J. DESNOYERS, secrétaire de la Société; don de l'auteur.

Recherches historiques sur la fondation de l'église de Chartres et des églises de Sens, de Troyes et d'Orléans, suivies d'un Appendice sur la Vierge druidique, par l'abbé A.-C. HÉNAULT; acquisition de la Société.

Certificat de civisme pour M. Delaforge, avocat à Châteaudun, député du baillage de Blois à l'Assemblée nationale, accordé par la municipalité de Cloyes le 23 septembre 1789. (Extrait du 1^{er} registre des délibérations de la municipalité de Cloyes).

Pétition adressée par la même Administration à nos seigneurs de l'Assemblée nationale, le 25 octobre 1789, par laquelle celle-ci sollicite l'établissement à Cloyes d'une prévôté royale. (Extrait du même registre).

Le titre de l'ouvrage offert récemment par M. Josse et mentionné dans le dernier bulletin, page 387, doit être ainsi rectifié : *L'Homme criminel ou la corruption de la Nature*, par R. P. J. F. SENAULT.

A la liste des dons, il faut ajouter les objets suivants, qui ont été déposés sur le bureau :

Une tête sculptée, en pierre tendre, et un ornement mérovingien, en bronze doré; don de M. le colonel de la Girennerie.

L'épithaphe, en marbre noir, de Michel Bigot, bailli de Dunois, offerte par M. Joseph Gouin.

Un morceau de marbre onyx et un minerai de fer provenant de la province d'Oran (Algérie); don de M. Joseph Gouin.

L'assemblée vote des remerciements à tous les donateurs.

M. le Président a reçu de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts une lettre ainsi conçue :

« Paris, le 31 décembre 1884.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« J'ai l'honneur de vous annoncer que, sur la proposition du Comité des Travaux historiques et scientifiques, je viens de prescrire, au nom de votre Société, l'ordonnancement d'une première somme de 600 fr., à titre d'encouragement, pour la publication de l'*Histoire du Comté de Dunois*, et d'une autre somme de 400 fr. destinée à éditer le *Catalogue des Monuments de Fleury*, par M. Cuissard.

« Le montant de ces allocations sera ordonnancé au nom de la personne que vous voudrez bien me désigner par le retour du courrier et payé sur la caisse de M. le Trésorier-Payeur général d'Eure-et-Loir.

« En vous faisant part de cette double décision, je dois ajouter, Monsieur le Président, que le Comité a exprimé le très vif désir de voir votre Société entreprendre l'achèvement de l'*Histoire du Comté de Dunois*. Il serait, en effet, à souhaiter que la monographie si intéressante de l'abbé Bordas fût reprise à la date où l'auteur l'avait arrêtée, et qu'elle fût complétée par le récit des événements qui la rattachent à l'époque contemporaine.

« Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

« A. FALLIÈRES. »

M. le Président fait suivre de quelques explications la communication de cette bonne nouvelle.

L'ouvrage de M. Ch. Cuissard qui est mentionné dans la lettre de M. le Ministre, a valu à notre collègue, en 1880, une médaille d'argent au concours de la Société archéologique et historique de l'Orléanais; il est intitulé : *Inventaire des Manuscrits de la Bibliothèque d'Orléans, fonds de Saint-Benoît-sur-Loire*, et sera publié sous les auspices de la Société Dunoise.

En vue de cette impression, M. Ch. Cuissard a demandé, par lettre du 5 décembre, l'appui de la Société Dunoise pour obtenir une subvention du Ministère. M. le Président ayant reçu l'assurance qu'une nouvelle demande de sa part ne serait nullement préjudiciable à celle qu'il avait déjà faite au sujet de la publication de l'*Histoire* de l'abbé Bordas, a sollicité de M. le Ministre une allocation en faveur de l'œuvre de M. Cuissard. La lettre qui vient d'être lue est la réponse, aussi favorable qu'on pouvait l'espérer, à cette double pétition.

M. le Président soumet à l'assemblée une proposition qu'il espère, dit-il, voir agréer par elle. A la fin de décembre dernier, M. Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, lui annonçait qu'il avait terminé, ou peu s'en faut, l'analyse des minutes des notaires et tabellions de Châteaudun, depuis 1369 jusqu'à 1691. Les Archives d'Eure-et-Loir renferment la série presque ininterrompue de ces minutes, qui forment un fonds de plus de 900 liasses ou registres. « Depuis « trente-deux ans que je suis archiviste, » ajoutait M. Merlet, « je n'ai jamais « fait le dépouillement d'aucun fonds qui me parût offrir plus d'intérêt : on « y trouve les détails les plus curieux sur la vie intime des familles pendant « plus de trois siècles. Si l'intérêt est grand au point de vue général, il l'est « encore bien davantage au point de vue de la ville de Châteaudun et du pays « dunois.

« Vous-même l'aviez jugé ainsi, et vous m'aviez demandé si je ne pourrais « pas donner mon travail à notre Société Dunoise pour le faire imprimer. « Non, ce travail est compris dans l'Inventaire général des Archives d'Eure- « et-Loir et est imprimé aux frais du département. Mais il est une combi- « naison qui, je crois, pourrait vous être agréable ainsi qu'à nos confrères. « Il serait facile de faire faire un tirage à part, à autant d'exemplaires qu'on « le croirait utile, de ce dépouillement des Archives des notaires : on aurait « ainsi un volume de quatre à cinq cents pages, qui ne coûterait à la Société « que le papier et le tirage, et qui, je crois pouvoir l'affirmer, renfermerait la « véritable histoire du pays dunois.

« Si cette combinaison vous semble acceptable, ayez la bonté de me le dire « et de m'indiquer le nombre d'exemplaires que vous désireriez. Je m'infor- « merai de mon côté du prix de revient. L'impression de mon travail com- « mencera vers la fin de janvier, il serait donc nécessaire que je fusse fixé « avant cette époque. »

Le Bureau a accueilli, avec le vif désir d'en pouvoir profiter, la proposition de M. Merlet. Il ne lui a pas semblé possible, vu nos ressources, de délivrer à chacun des sociétaires un exemplaire d'un tirage à part, mais il a pensé que le volume pourrait être mis à leur disposition à un prix qui permit de rentrer dans les avances effectuées.

L'assemblée partage cet avis et décide que le tirage sera de 200 exemplaires.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

M. G. Gillard annonce qu'il va s'occuper de procurer à la Société le dessin d'un sceau de l'ancien prieuré de Bouche-d'Aigre et certains documents sur le Dunois. Il envoie l'empreinte d'un sceau, de forme circulaire, représentant une femme debout, le bras gauche retombant avec un rameau à la main ; à ses pieds, à droite, un écusson avec lambel en chef et étoile à six rayons en pointe, cet écusson surmonté lui-même d'un rameau ; autour, entre deux cercles linéaires, se lit la légende : IAN DE FRACOVILLE.

M. Gustave Isambert fait hommage à la Société de la copie d'une quittance, en date du 9 février 1705, qui fait partie de ses collections, par laquelle Jacques Costé, écuyer, gouverneur pour le Roi de la ville de Châteaudun, reconnaît avoir reçu de M^{re} Jean-Baptiste de Renouard, receveur général des finances de la généralité d'Orléans, la somme de 300 livres pour une année de ses gages attribuée à son dit office de gouverneur, échue le 31 décembre 1700.

M. Merlet, de son côté, adresse à la Société la copie d'un acte, en date du 6^e jour de juin 1655, faisant partie des minutes de Michel Mauduit, notaire à Châteaudun, qui se trouvent aujourd'hui aux archives d'Eure-et-Loir. Par cet acte frère Claude Vaussin, abbé de Cisteaux, docteur en théologie, premier conseiller en son Parlement de Paris, chef et supérieur général de tout l'ordre dudit Cisteaux, autorise Dom Jean Truffot, prieur du monastère du Petit-Cisteaux, dit l'Aumosne, à recevoir une somme de 100 écus, léguée audit monastère par M^{me} d'Aunay.

La pièce originale porte la signature de Claude, abbé général de Cisteaux, et est scellée en placard d'un sceau armorié avec la légende : + FRATER CLAUDIUS, ABBAS CISTERCIENSIS GENERALIS.

Une quittance, datée du 10 juin 1655, y est jointe, aux termes de laquelle Dom Jean Truffot reconnaît avoir reçu lesdits 100 écus de Madeleine de Varade, femme de Jacques Le Jay, seigneur de la Touche-Hersant, héritière de Louise de Varade, dame d'Aunay, sa sœur.

M. le Président ajoute que cette dame de Varade était femme de Galliot de Beauxoncles, seigneur d'Aunay et des Touches, paroisse de la Colombe. Étant en sa résidence des Touches, par acte devant Remilly, notaire à Oucques, le 17 octobre 1642, elle donne aux églises de Marchenoir, Saint-Jean et Saint-Severin d'Oucques, 150 livres de rente pour la rétribution d'un prédicateur, à entr'autres charges par celui-ci, celle de prêcher le lundi de Pâques, à l'abbaye du Petit-Cisteaux, à cause de l'assemblée de quantité de pèlerins qui se trouvent audit lieu, ledit jour, et le mardi de Pâques, au lieu de Beauvilliers, près Oucques, où se trouvent grande quantité de peuple qui y vont en dévotion. — Cette fondation faite pour la gloire de Dieu et *l'extirpation des hérésies* qui règnent en ces quartiers. — Ladite dame supplie très humblement les habitants desdites paroisses de Marchenoir et d'Oucques, de nourrir, traiter, loger et administrer toutes les autres nécessités dudit prédicateur et son compagnon, en cas qu'il en ait, et gratis, et de leur bailler la charité à la quête selon leur pouvoir, afin que de plus en plus on trouve de plus habile homme pour prédicateur.

Étaient présents : Blaise Leferon, docteur en théologie de la maison de Sorbonne et archidiacre de Dunois ; Guillaume Soulais, prieur de la Bosse ; Nicolas Méan, curé de Saint-Severin ; n. h. M^e Daniel Vié, lieutenant général de la baronnie de Marchenoir, et M^e Jehan Thierry, procureur fiscal. (Archives du château de la Touche Hersant.)

L'illustre savant, M. Léopold Delisle, membre honoraire de la Société, par une lettre adressée à M. Amédée Lefèvre-Pontalis, fait savoir qu'il espère que le Comité des travaux historiques donnera un avis favorable à la demande présentée par la Société Dunoise pour une souscription à l'*Histoire du Comté de Dunois*. « On n'a pas oublié, dit-il, le service que cette Société a jadis rendu en faisant imprimer le *Cartulaire Dunois de Marmoutier*, qui a pris et conservé un des rangs les plus honorables parmi les recueils diplomatiques publiés en France. Soyez certain que, lors même que je n'aurais pas l'honneur d'être affilié à la Société Dunoise, je me ferais un devoir de signaler à mes collègues l'importance des travaux qu'elle a déjà accomplis et de ceux qu'elle ne manquera pas de nous donner dans la mesure de ses moyens. » (Lettre du 2 novembre 1884.)

Notre très dévoué collègue M. de La Vallière s'empresse de mettre à la disposition de la Société son manuscrit : *Histoire de la Baronnie de Marchenoir*. « Oui, dit-il, dans la lettre adressée à M. le Président, nous avons le même but, aussi désintéressé que patriotique : exposer l'histoire du Dunois et du Blaisois, ces deux frères jumeaux, l'exposer commune par commune, ou mieux paroisse par paroisse, car il y avait plus de paroisses qu'il n'existe de communes aujourd'hui, faire revivre la mémoire de nos ayeux, dans ce qu'ils ont fondé de bon, de généreux et d'utile ; dire ce qu'ils furent impartialement et ce que nous leur devons, dès les âges les plus lointains de la Gaule, tel est, ce me semble, le but poursuivi et si bien rempli par la Société. C'est le mien, ou du moins celui auquel j'aspire. Si j'ai ramassé ce que tant d'autres laissent perdre, ce n'est point dans un but égoïste, pour le garder clos et en priver les autres, comme je le vois faire par certains amateurs et antiquaires, aussi je mets de suite à votre disposition l'*Histoire de la Baronnie de Marchenoir*. » (Lettre du 9 novembre 1884.)

M. le Baron G. de Lallemand, sollicité de communiquer à la Société les nombreux documents sur le Dunois recueillis par feu son père, qui nous fut si sympathique, écrit qu'aussitôt que ses loisirs le lui permettront, il s'empressera de coordonner ces divers documents pour en composer un mémoire, dont il disposera en faveur de la Société. (Lettre du 12 novembre 1884.)

M. l'abbé Cochard adresse au Président quelques notes sur la maladrerie de Marchenoir, tirées d'un inventaire rédigé au commencement du XVI^e siècle.

Cette maladrerie existait déjà en 1190, mais la charte de fondation est inconnue. En cette année 1190, Thibault V lui donne un pressoir banal et des droits.

1279. Saint-Ladre d'Orléans eède à Jehan de Chastillon, comte de Blois et seigneur d'Avesne, la terre de Rhotelin contre 80 livres à prendre sur les usages des bois de Marchenoir.

1329. Guy de Chastillon, en échange desdites 80 livres, cède aux frères de Saint-Ladre d'Orléans la terre de Marchenoir avec les maladrerie, maisons, verger et ses appartenances.

1624. Les chartreux, substitués aux frères de Saint-Ladre en 1621, prennent possession de la maladrerie, et, par là, deviennent propriétaires de la terre de Marchenoir.

M. l'abbé Cochard se propose d'adresser un mémoire, et il ajoute que leur bibliothèque et leurs archives possèdent maints manuscrits et maintes pièces relatifs au Dunois. (Lettres des 13 et 20 novembre 1884.)

M. Bonnin, instituteur à Fréteval, fait part à la Société de son intention de lui procurer des documents historiques sur la baronnie de Fréteval, qui a toujours fait partie de l'ancien comté de Dunois depuis l'acquisition qui en fut faite, vers la fin du XIII^e siècle, par Hugues II de Châtillon, comte de Blois et de Dunois. (Lettre du 25 novembre 1884.)

La Société des Antiquaires de France émet le vœu que le gouvernement prenne auprès du Parlement l'initiative d'un projet de loi destiné à assurer la protection des monuments anciens dans toute l'étendue du territoire national.

Le Bureau s'est associé à ce vœu.

M. le Président expose que, lorsque la Société Dunoise commença la publication du Cartulaire de Marmoutier, les trois premières feuilles furent envoyées aux sociétaires, jointes à un des bulletins trimestriels. Plus tard il fut décidé que le complément de l'ouvrage serait délivré en une seule fois ; ce qui fut fait. Mais, dans l'intervalle, un certain nombre de membres qui avaient reçu les premières feuilles moururent ou donnèrent leur démission ; d'autres ne réclamèrent jamais la seconde partie. Aujourd'hui, par suite de ventes nombreuses, les ouvrages complets sont épuisés et il reste à la Société 137 exemplaires environ du Cartulaire incomplets des trois premières feuilles et dont on ne peut tirer parti. Comme cette publication est très recherchée par les savants, le Bureau a pensé qu'il y avait lieu de réimprimer les feuilles épuisées. La dépense s'élèverait à 207 fr. et pourrait être répartie entre deux ou trois exercices.

L'assemblée adhère à cette proposition.

M. Pouillier, trésorier, soumet à l'assemblée les comptes de l'année 1884 :

Comptes de 1884.

RECETTES

Reliquat de l'exercice 1883	278 fr. 26
Encaissé 5 cotisations 1883 à 6 fr.	30 »
A reporter	308 fr. 26

Report	308 fr. 26	
— 250 cotisations 1884 à 6 fr.	1,500	»
— 13 diplômes à 1 fr.	13	»
Subvention de la ville de Châteaudun	100	»
Intérêts 1884 de deux obligations du chemin de fer d'Orléans	29	10
Intérêts des fonds déposés à la Caisse d'épargne.	25	45
Produit de la vente des publications de la Société	102	15
Total.	2,077 fr. 96	

DÉPENSES

Payé pour solde de l'exercice 1883	140 fr. »	
— frais de bureau.	257	41
— achats de livres et objets de collection	38	»
— achat de mobilier	»	»
— brochage de volumes de la bibliothèque	49	75
— impression du bulletin	639	90
— impression de l' <i>Histoire du Dunois</i>	644	20
— gages du concierge	60	»
— dépenses imprévues	7	50
Total.	1,836	76

BALANCE

Recettes.	2,077 fr. 96
Dépenses	1,836 76
Solde en caisse	241 fr. 20

ÉTAT DE SITUATION

Reliquat de l'exercice 1884	241	20
Reste à recouvrer une cotisation 1882	6	»
— une cotisation 1883	6	»
— une cotisation 1884	6	»
— sur les ventes de nos publications	10	50
Total.	269 fr. 70	

A déduire :

Restant à payer sur l'exercice 1884 pour l'impression du bulletin	189	»
Reliquat de l'actif.	80 fr. 70	

COTISATIONS PERPÉTUELLES

Deux obligations du chemin de fer d'Orléans.	Mémoire.
Au 31 décembre 1884, en dépôt à la Caisse d'épargne de Châteaudun	197 25

Ces comptes sont approuvés par l'assemblée, qui vote, en outre, des félicitations et des remerciements à M. le trésorier pour le soin qu'il a mis à opérer exactement les recouvrements.

M. Pouillier donne alors lecture du projet de budget pour l'année 1885 :

Budget de 1885.

RECETTES PRÉSUMÉES

Reliquat de l'exercice 1884	241 fr. 20
Une cotisation 1882	6 »
— 1883	6 »
— 1884	6 »
A recouvrer sur les ventes de nos publications	10 50
232 cotisations 1885 à 6 fr.	1,392 »
10 diplômes à 1 fr.	10 »
Subvention de la ville de Châteaudun	100 »
— du ministère pour encouragement à la Société en 1884	600 »
Subvention du ministère pour impression du Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Fleury	400 »
Intérêts des fonds déposés à la Caisse d'épargne.	20 »
— des deux obligations du chemin de fer d'Orléans	29 10
Vente de publications de la Société	50 »
Total.	2,870 fr. 80

DÉPENSES PRÉSUMÉES

Restant à payer sur l'exercice 1884 pour impression du bul- letin	189 »
Frais de bureau	300 »
Achat de livres et objets de collection.	60 »
Achat de mobilier	60 »
Brochage et reliure de livres de la bibliothèque de la Société.	50 »
A reporter	659 fr. »

Report.	659 fr.	»
Gages du concierge.	60	»
Pour solde de l'impression de l' <i>Histoire du Comté de Dunois</i>	380	»
Impression du bulletin	800	»
Réimpression des feuilles 1, 2 et 3 du Cartulaire et brochage des exemplaires incomplets	220	»
Impression du Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Fleury	400	»
Dépenses imprévues	351	80
Total.	<u>2,870 fr.</u>	<u>80</u>

BALANCE

Recettes présumées	2,870 fr. 80
Dépenses présumées	<u>2,870 80</u>

Le projet de budget pour 1885 est adopté sans modifications.

Une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique mentionne les sujets d'étude qui sont recommandés cette année aux Sociétés savantes, par la section des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques; ce sont : l'histoire d'un domaine rural; l'état et la valeur de la propriété bâtie; les effets économiques d'une nouvelle voie de communication; l'étude, pour une région déterminée, des modifications qui se sont introduites dans la pratique des régimes matrimoniaux depuis le Code civil.

M. le Président signale à l'assemblée la nomination de notre savant collègue M. le marquis de Nadaillac comme membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et la mort du peintre Philippoteaux, qui récemment a fait don à la ville de Châteaudun du tableau représentant le dernier épisode du combat du 18 octobre.

M. Coudray-Maunier a publié dans l'*Astrologue de la Beauce et du Perche pour 1885* une notice sur Louis-Ange Pitou, le chanteur populaire, né en 1767, à Valainville, commune de Moléans. Cette publication est accompagnée d'un portrait de Pitou et du fac-simile d'une gravure représentant Ange Pitou chantant sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois (d'après le *Chanteur parisien* de 1808).

M. Lecesne communique à l'assemblée l'état des dépenses faites sous les murs de Chartres le 27^e jour de mars 1591, par le camp et armée du roy Henri IV.

Conformément à l'ordre du jour de la séance, il est procédé au renouvelle-

ment partiel du Bureau. Ces élections n'ont pu avoir lieu à la réunion générale d'octobre, à laquelle n'assistait qu'un nombre de sociétaires inférieur au dixième des membres. Aux termes des statuts de la Société, celles d'aujourd'hui seront valables, quel que soit le nombre des membres présents.

Élection du Président.

Nombre de votants : 17.

M. Brossier, réélu président par 16 suffrages, remercie l'assemblée du nouveau témoignage de confiance qu'elle vient de lui donner.

Élection de deux Membres du Bureau.

MM. Lecesne, secrétaire, et Pouillier, trésorier, sont réélus par 16 et 14 suffrages.

M. le Président donne la parole à M. Coudray, vice-président de la Société, pour lire une pétition concernant la conservation de la chapelle du Champdé de Châteaudun.

Après avoir mûrement délibéré, l'assemblée, à l'unanimité, émet le vœu que la chapelle du Champdé, classée au nombre des monuments historiques, soit conservée intégralement, et charge son président de transmettre à Son Excellence M. le Ministre des beaux-arts l'expression de ce vœu ainsi qu'une copie de la pétition.

Deux lectures sont inscrites à l'ordre du jour de la séance.

M. H. de la Vallière lit sa notice sur les *Galeries souterraines des Carnutes dans la Gaule centrale*.

Il est ensuite donné lecture de la notice de MM. A. Bellenger et H. de Gastel, intitulée : *Quelques Notes sur Sainte-Radegonde*.

La séance est levée.

COMPOSITION DU BUREAU

POUR L'ANNÉE 1885

MM. BROSSIER - GÉRAY, *président* ;
 le docteur RAIMBERT-DESORMEAUX, *1^{er} vice-président* ;
 COUDRAY, *2^e vice-président et conservateur du Musée* ;
 HENRI LECESNE, *1^{er} secrétaire* ;
 LAMBRON, *2^e secrétaire* ;
 POUILLIER - VAUDECRATINE, *trésorier* ;
 le comte DE LÉVIS-MIREPOIX,
 l'abbé CUISSARD,
 DESBANS,

} *membres.*

TABLE MORTUAIRE

A LA MÉMOIRE DE NOS COLLÈGUES DÉCÉDÉS EN 1884

MONSIEUR LAURENCIN (JEAN-ERNEST)

Né à Châteaudun le 24 février 1822 ;

Maire de la commune de Marboué de 1875 à 1882 ;

Membre de la Société depuis le 27 janvier 1874 ;

Décédé à Marboué dans sa soixante-unième année, le 17 janvier 1884.

MONSIEUR GUÉRINEAU DE BOISVILLETTE (JACQUES-EDMOND)

Né à Châteaudun le 5 août 1802 ;

Élève à l'école de Saint-Cyr le 10 novembre 1819 ;

Élève à l'école d'état-major le 1^{er} janvier 1822 ;

Employé à la carte de France le 1^{er} mai 1831 ;

Capitaine de première classe le 11 septembre 1838 ;

Chevalier de la Légion d'honneur le 19 avril 1843 ;

Retraité en 1849 ;

Membre de la Société depuis le 29 novembre 1864 ;

Décédé au château de La Boulidière (Douy) le 20 janvier 1884, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

MONSIEUR DE GONTAUT-BIRON, COMTE DE GONTAUT (ARMAND-MARIE-LAURENT-ANTOINE)

Né à Paris le 21 mars 1839 ;

Membre du Conseil général du Gers depuis 1871, vice-président, puis président de ce même Conseil ;

Administrateur du canal de Suez et du canal de Panama ;

Membre de la Société historique de Gascogne ;

Membre de la Société Dunoise depuis le 15 février 1865 ;

Décédé à Paris le 3 février 1884, dans sa quarante-cinquième année.

Homme de bien dans toute l'acception du mot, il avait conquis une influence considérable dans son département. Le Conseil général, dans sa séance d'avril, sur la proposition de M. Paul de Cassagnac, député, a voté, à l'unanimité, la motion suivante :

« Je vous propose, a-t-il dit, pour honorer la mémoire, à jamais vivante
« dans nos cœurs, de notre regretté président M. de Gontaut-Biron, de ne pas
« nommer à cette session le président de l'assemblée départementale.

« Par souvenir, par affection, par respect, il faut que son fauteuil demeure
« vide et inoccupé. »

Le récit de ses funérailles, ainsi que les discours élogieux qui ont été prononcés sur sa tombe, ont été relatés dans le journal *Le Conservateur*, d'Auch (14 février 1884) et dans le journal *Le Pays* (5 février 1884), dont deux exemplaires ont été déposés aux archives de la Société.

MONSIEUR LECESNE (AUGUSTE)

Né à Châteaudun le 15 mars 1813 ;

Ancien imprimeur, et directeur, de 1839 à 1867, du journal *L'Écho Dunois*, qui fit suite à la *Feuille d'annonces de Châteaudun*, créée en 1792 par son aïeul ;

Adjoint au maire de la ville de Châteaudun du 15 mars 1852 au 8 mars 1870 ;

Ancien administrateur des hospices de Châteaudun ;

Administrateur de l'Asile Bordas depuis sa fondation jusqu'au 1^{er} juin 1879 ;

Trésorier de la Société de secours aux blessés ;

Membre de la Société Dunoise depuis l'année 1864, époque de sa fondation ;

Décédé à Châteaudun le 6 mai 1864, à soixante-onze ans.

M. Amédée Lefèvre - Pontalis a fait son éloge funèbre, qui a été inséré dans le journal *L'Écho Dunois*, numéro du 11 mai 1884, dont un exemplaire a été déposé aux archives de la Société.

MONSIEUR SORIAU (AUGUSTE-DÉSIRÉ)

Né à Marboué le 1^{er} avril 1839 ;

Instituteur à Bethonvilliers de 1858 à 1862, et de Donnemain-Saint-Mamès de 1862 à 1884 ;

Membre de la Société depuis le 17 août 1875 ;

Décédé à Marboué le 13 mai 1884, dans sa quarante-sixième année.

MONSIEUR DE TARRAGON (FRANÇOIS-LOUIS-RENÉ)

Né à Romilly-sur-Aigre le 2 décembre 1861 ;

Étudiant en droit ;

Membre de la Société depuis le 29 août 1882 ;

Décédé à Tours le 23 mai 1884, dans sa vingt-troisième année.

Doué de l'esprit des recherches, notre jeune collègue était appelé à nous rendre des services. Sa mort est une grande perte pour la Société.

MONSIEUR CARTIER (JEAN-JUSTIN-DÉSIRÉ)

Né à Fruncé, près Chartres, le 8 août 1821 ;

Notaire du 21 novembre 1850 au 4 octobre 1861 ;

Maire de Ver-lès-Chartres de 1870 à 1878 ;

Maire de la ville de Châteaudun du 29 janvier 1878 au 4 mai 1885 ;

Administrateur du Collège depuis 1878 et délégué cantonal ;

Membre de la Société depuis le 19 janvier 1869 ;

Décédé à Châteaudun le 9 juin 1884, dans sa soixante-troisième année.

Notre collègue M. Renault a prononcé son éloge funèbre, qui se trouve inséré dans le journal *L'Écho Dunois*, numéro du 12 juin, dont un exemplaire est déposé aux archives de la Société.

MONSIEUR ALLARD (AMBROISE)

Né à Châteaudun le 28 février 1805 ;

Ancien négociant ;

Administrateur de la Caisse d'épargne ;

Membre de la Société depuis le 29 novembre 1864 ;

Décédé à Châteaudun le 22 novembre 1884, dans sa quatre-vingtième année.

LA CHAPELLE-DU-NOYER

TOUCHEBREDIER

La famille de Pellerin, qui a laissé dans le Dunois les traces d'un établissement fort ancien, abandonna ce pays au commencement du XVIII^e siècle. Ses différentes branches se distinguèrent en conservant leurs noms d'origine (de Pellerin *de Saint-Loup* ; de *Saint-Pellerin* ; de *la Touche-Bredier*) et se répandirent aux environs d'Orléans et dans le pays chartrain, ou se fixèrent dans la colonie de la Martinique. Parmi les alliances directes que la famille de Pellerin contracta dans le Dunois et l'Orléanais, on relève les noms de : du Désert (1530), de Paris (1580), de Serisy (1586), Le Marchand (1621), de Thuilières (1644), de Coulon (1647), de Tarragon (1683), de Thieslin (1698), Tourtier (1720), de Meaussé (1725), d'Hardouineau (1727 et 1786), de Monceau (1738 et 1749), de Tilly-Blaru (1765), de Chabot (1795), etc.; et parmi les alliances indirectes, ceux des familles : d'Aligre, du Plessis du Mée, de Beauxoncles, Courtin et de Rochechouart.

Elle a possédé les fiefs de *Touchebredier*, *La Chapelle-du-Noyer*, Villouzier, Bredefoin, Saint-Loup, etc.

Les archives de cette famille renferment à l'égard de ces deux premiers fiefs quelques documents instructifs et intéressant la chorographie du Dunois.

Dans ses articles sur *La Chapelle-du-Noyer* et *Touchebredier*, l'abbé *Bordas*, plus appliqué aux événements de son temps, ne nous donne sur l'église de cette paroisse que le renseignement évasif de sa substitution à celle de la paroisse de Saint-Aubindes-Vignes, et, sans parler de l'existence antérieure du fief de Tou-

chebredier, nous dit que ce château a été construit au XVIII^e siècle par N. Lambert, écuyer, trésorier de France à Orléans.

L'ouvrage si intéressant de M. L.-D. Coudray : *Un Coin de l'ancien Dunois*, étant plus particulier et partant plus approfondi dans la recherche des origines, indique la succession des seigneurs de Touchebredier depuis Louis Cheury (1667), et celle des curés de La Chapelle-du-Noyer depuis 1637.

Les titres de la famille de Pellerin sont antérieurs à ces époques ; il résulte de leur examen que le fief de *la Touche-Bredière* ou *Touchebredier* appartenait à Pierre de Pellerin, écuyer, dès avant 1524, époque de son décès. C'est vraisemblablement du vivant de celui-ci que fut construite, ou tout au moins érigée en paroisse, la chapelle de Notre-Dame-du-Noyer.

Le certificat produit ci-dessous, qui a été délivré à la famille de Pellerin en 1665 comme complément de preuves de noblesse, atteste, en même temps que la possession du fief de Touchebredier, l'époque relativement exacte de la fondation de la paroisse.

« Nous soussignez Eloy le Mercier, prêtre curé de la paroisse de
« la Chapelle Notre Dame du Noyer, et Louis Cheury, escuyer,
« seigneur de Touchebredier, gentilhomme servant de Son Altesse
« Royale Monseigneur le Duc d'Orléans :

« Certifions à tous qu'il appartiendra qu'au chœur de ladite
« église, au devant du banc seigneurial de ladite paroisse, est le
« tombeau des anciens seigneurs dudit Touchebredier, fondateurs
« de ladite parroisse, appelez Messieurs de Pélerin, que sur la
« tombe il y a ces mots escripts en lettre gothique :

« *Cy gist Pierre de Pélerin, seigneur de Touchebredier et fonda-*
« *teur de cette parroisse, qui décéda l'an 1524, le....*

« Le reste de la pierre est rompu. Que les armes desdits sei-
« gneurs sont trois annelets gravés sur la tombe en écusson, et aux
« deux côtés de l'antien bancq seigneurial de même gravez sur le
« bois antien qui marque antiquité de noblesse. Ce que nous certi-
« fions veritable. Faict en ladite église de la Chapelle ce vingt trois
« janvier 1665.

« ÉLOY LE MERCIER.

« CHEURY. »

Si, dès 1665, la pierre tombale dont il est question était brisée, il ne serait point surprenant qu'elle eût été, depuis, complètement

détruite. Cependant, malgré les rigueurs du temps écoulé pendant 360 années, malgré les événements qui se sont succédé, et l'invasion allemande de 1870, dont la Chapelle-du-Noyer eut durement à souffrir, les vestiges de ce monument existent encore.

Ils ont échappé à l'examen scrupuleux que M. L.-D. Coudray a fait de la petite église paroissiale, et on le comprend facilement :

La pierre tumulaire n'est plus au-devant de l'autel ; elle a été déplacée ; on la retrouve actuellement sous le porche de l'église, y servant de seuil. Les armes de la famille de Pellerin (trois annelets placés deux et un) y sont encore profondément gravées ; mais la botte ferrée et le sabot du paroissien ont emporté, depuis longtemps sans doute, l'inscription funéraire.

La seigneurie de la Touche-Bredière passa de Pierre de Pellerin à son fils Jehan, écuyer, seigneur de Villouzier.

Deux actes font connaître que ce Jehan de Pellerin a été choisi par le grand-bailly de Dunois comme arbitre de différents :

1° « Entre Jacques de Beaucorps, escuyer ; Claude du Broc, « escuyer, S^{er} de Saint-Thomas, et Damoiselle Marguerite de Beau- « corps, pour parvenir à leur partage, en date du 21 mars 1559. »

2° « Entre noble homme Louis de la Forêt, S^{er} de Saugeville « et dudit lieu de la Forêt ; Nicolas Le Maréchal, S^{er} de Lierville, « et D^{lle} Marthe de la Forêt, son épouse ; S^{er} de Dou- « blainville, et D^{lle} Louise de la Forêt, son épouse, et Catherine « de la Forêt, procédant sous l'autorité de Jehan de Pellerin, « escuyer, S^{er} de Villouzier et de la Touche-Bredière, ce 6 no- « vembre 1564. »

Jehan de Pellerin mourut en 1584, et dans le partage de ses biens, qui fut passé entre ses enfants, le 17 octobre de la même année, devant M^e Barthélemy Guichelin, notaire du comté de Dunois, résidant à Châteaudun, le manoir de Touchebredier et les droits seigneuriaux qui en dépendaient furent attribués, pour son droit principal d'aînesse, à Jehan de Pellerin, fils aîné.

Celui-ci en resta le seigneur jusqu'en 1594, époque à laquelle il le céda à Jehan de Leviston, écuyer, seigneur d'Éteauville, « qui « achepta pour lui et ses hoirs, c'est assavoir le lieu, manoir, terre « et seigneurie de Touchebredier, appartenances et dependances,

« situé, assis en la paroisse de la Chapelle du Noyer, moyennant la
« somme de deulx mil escuz soleil en principal achapt et cent escuz
« soleil en vin de marche faisant ».

Ce fief dut, cependant, faire retour à son ancien seigneur quelques années plus tard, car il fait partie de la succession vacante du même Jehan de Pellerin, en 1622.

Il fut alors acheté par Louis Cheury, écuyer, gentilhomme servant de Son Altesse Royale M^{or} le duc d'Orléans, que l'attestation transcrite ci-dessus nous fait connaître comme seigneur de Touchebredier en 1665, et il passa par la suite à Louis Lambert, écuyer, trésorier de France, qui acquit en même temps La Varenne et fit de Touchebredier une construction nouvelle.

Nous croyons que, depuis cette époque, le château de Touchebredier n'a jamais été vendu. Par la succession des héritages de famille, il est devenu la propriété de M. et M^{me} Lyautey.

Comme nous l'avons déjà dit, le nom de *la Touche-Bredier* a été conservé par la famille de Pellerin ; toutefois, François de Pellerin, chevalier, appelé seigneur de Saint-Pellerin, qui s'établit à la Martinique en 1728, ayant eu trois fils, les qualifia de la sorte : *François de Saint-Pellerin, Robert de la Touche* et *Jacques de Bredière*.

Les descendants de Robert de Pellerin de la Touche sont aujourd'hui, avec la branche de Saint-Loup, les seuls représentants de cette famille.

FRANÇOIS I^{er} A CHATEAUDUN

(1545)

DEUXIÈME PARTIE

I

Du Bellay dit, ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de ce travail, « qu'après avoir depesché pour le secours d'Écosse », le roi se retira à Romorantin, et, plus loin, avec sa précision habituelle, il nous montre François I^{er} ordonnant tous les préparatifs d'une expédition de guerre importante et prenant toutes ses dispositions dans ce but. Enfin, dit-il, « ayant faict telles ordonnances, le roy partit de Romorantin pour prendre son chemin en Normandie, et prenant le chemin par Argentan, environ la Saint-Jean, se trouva à Tonques » (1).

Nous avons suivi précédemment la partie de l'itinéraire royal se rattachant à notre histoire locale, il nous reste maintenant à suivre l'auguste voyageur en Normandie et à examiner dans quel but le roi-chevalier avait entrepris ce voyage qui l'amena à honorer de sa présence la ville de Châteaudun et à marquer son passage dans cette cité par un événement historique de la plus haute importance.

François I^{er} nourrissait alors le projet de reprendre Boulogne, qui, par la lâcheté de son commandant Vervin, était tombé au pouvoir du roi d'Angleterre. Il « avait employé tout l'hiver, nous

(1) *Les Mémoires de messire Martin du Bellay, seigneur de Langey*. — Paris, 1569, in-folio, p. 338, sq.

Du Bellay écrit partout *Tonques*. L'orthographe actuelle est *Touques*.

Touques est un petit village du département du Calvados, situé dans le voisinage de la mer, non loin de Trouville.

dit un de ses historiens (1), à rassembler les moyens les plus efficaces pour reprendre Boulogne et avait formé le projet d'envelopper cette ville par mer et par terre ».

Dans ce but, une flotte était rassemblée au Havre, qui devait combiner ses mouvements avec ceux d'une attaque par terre, conduite par le roi lui-même. « Cette flotte, dit Varillas (2), fut la plus belle qu'on eût vue dans la monarchie de France depuis Charles VII. Elle était de cent cinquante gros vaisseaux et de cent soixante moindres, outre les galères de la garde ».

C'est donc pour marcher contre Boulogne que, le 23 mai 1545, à Châteaudun, le roi convoque le ban et l'arrière-ban de son royaume, et que, le 16 juin suivant, à Falaise, il rend un édit « contenant l'ordre pour la fourniture des vivres des gendarmes en chacune garnison de son royaume ».

Cette convocation *in extremis* du ban et de l'arrière-ban de son royaume par le roi-chevalier est un signe caractéristique de l'époque où elle est faite.

En 1545, l'organisation militaire du royaume est dans un état de désorganisation complet ou à peu près. Loin de répondre aux magnifiques effets qu'on en attendait, la création des légions imitées des Romains, et qui remonte alors à onze années à peine, n'a produit que des résultats désastreux.

La victoire de Cérises, remportée l'année précédente par le comte d'Enghien et par Montluc, ne saurait être attribuée aux légions. Tout le mérite en revient à ces deux braves capitaines et aux vieilles troupes qu'ils avaient sous leurs ordres.

« Le service de telles gens estoit du tout inutile », dit le maréchal de Vieilleville, dans ses Mémoires, en parlant des légionnaires.

En effet, deux ans à peine après leur formation, en 1536, François I^{er} dut casser tous les légionnaires du Dauphiné à cause de leurs désordres et licencier dans chacune des légions de Gascogne et de Champagne une enseigne qui s'était révoltée. En 1543, dix mille légionnaires de Normandie et de Champagne, tenant garnison à Luxembourg, se débandèrent, et trois cents seulement

(1) *Histoire politique des grandes querelles entre l'empereur Charles-Quint et François I^{er}*, par M. de G. (Goetzmann, d'après Barbier), 2 vol. in-8°. — Paris, 1777, t. II, p. 268.

(2) VARILLAS, *Histoire de François I^{er}*, 2 vol. in-4°. — Paris, 1685, t. II, p. 492.

restèrent dans cette place, fidèles à leur poste. Enfin, l'année même où se passent les événements qui nous occupent, ce sont mille légionnaires de Picardie qui, sous les ordres de Vervin, livrent Boulogne à Henri VIII.

Or, pour reprendre Boulogne aux Anglais, le roi François n'avait plus sous ses ordres ces vieilles et solides troupes qui avaient vaincu avec lui à Marignan et s'étaient battues si vaillamment à ses côtés à Pavie.

Les guerres successives soutenues depuis trente ans avaient épuisé le pays en hommes et en argent, et les reîtres allemands, pas plus que les piquiers suisses, ne combattaient s'ils n'étaient payés.

Bourdigné nous a laissé un tableau peu consolant de ce qu'étaient les campagnes sous François I^{er}. « Chaque paroisse, dit-il, en parlant des levées de francs-archers, dut fournir un homme, l'équiper et l'entretenir, et, à peine enrôlés et réunis, ces fils ingrats, ces paysans d'hier, ces renégats de la terre, bandits dès qu'ils devenoient soldats, se mirent à piller le pays, nourrissant leurs chevaux et juments par les champs, les prés où ils se trouvoient, portant eux les hardes qu'ils roboient par le pays, donnant mesme à leurs chevaux le pur froment qu'ils prenoient chez les povres gens, et leur faisant boyre du vin.

« Ils effondroient un tonneau pour boyre une gorgée, et si quelque paysan hasardoit d'humblés observations sur ces ineptes gaspillages, ils le forçoient à faire chauffer lui-même son vin dans une chaudière et à venir leur laver les pieds avec cette précieuse boisson. »

La misère était donc grande en France vers la fin du règne de François I^{er}, comme il arrive toujours lorsqu'un prince fait de son règne une période exclusivement et continuellement guerrière.

Plus tard, sous Louis XIV, nous retrouvons, dûs aux mêmes causes, les mêmes désastreux effets dans l'histoire de notre pays. L'état misérable de la France dans le commencement du XVIII^e siècle est la conséquence directe de la longue période de guerres du siècle précédent, de même que la triste situation des campagnes que dépeint Bourdigné, sur la fin du règne de François I^{er}, est la conséquence immédiate des guerres nombreuses soutenues depuis un demi-siècle par ce monarque et son prédécesseur Charles VIII.

« La guerre est un mal nécessaire à l'humanité », ont dit certains philosophes. Sans vouloir discuter sur la nécessité de la guerre et sur sa moralité au point de vue social, nous devons

cependant constater qu'elle est toujours une calamité publique pour les peuples qui la font : vainqueurs et vaincus.

En effet, la guerre a invariablement les mêmes effets pour tous : elle coûte du sang et de l'argent.

Une jurisprudence nouvelle, entachée d'un esprit plus mercantile qu'honorable, tend bien à s'établir dans notre droit des gens moderne, pour faire supporter au seul vaincu les frais de la guerre, et le *Væ Victis* du Brenn gaulois devant Rome est appliqué au XIX^e siècle comme il l'était jadis aux époques les plus sombres de l'histoire de l'humanité.

Les effets désastreux de la guerre n'en sont pas moins constants pour le vainqueur, eût-il dans ses caisses quelques milliards de plus que le vaincu.

Or, sous François I^{er} et sous Charles VIII, la France, à peine remise des terribles luttes de la guerre de Cent-Ans, à peine sortie des guerres soutenues par Louis XI contre Charles-le-Téméraire, voit naître de nouvelles expéditions guerrières en Italie qui, bientôt, vont amener la guerre sur son propre territoire.

François I^{er} est fait prisonnier à Pavie, en 1525, et la France doit payer une forte rançon pour lui faire recouvrer sa liberté. « La France se ruina, dit un de nos historiens locaux (1), pour racheter son roi de la captivité, et Toury ne dut pas être rempli d'enthousiasme en voyant passer, à son retour d'Espagne, ce monarque qui avait ruiné la campagne, qui lui avait fait perdre tout ce qu'il avait gagné de bien sous ses prédécesseurs ».

Le vagabondage et la mendicité n'étaient pas les moindres plaies de cette malheureuse époque. Elles s'étaient facilement développées à l'abri des perturbations inhérentes à ces périodes de guerres extérieures et intérieures, et avaient recruté aisément, dans les débris de ces bandes habituées au pillage qui entraient dans la composition de toutes les armées d'alors, des effectifs considérables et redoutables.

En 1535, le mal était si grand que, quelque peu de souci qu'on eût alors des affaires intérieures, le roi dut, par une ordonnance, donner l'ordre à tous les vagabonds de son royaume de se retirer au lieu de leur naissance, sous peine de la hart.

(1) Voir les Notices historiques publiées dans l'Annuaire d'Eure-et-Loir pour 1875 (*Règne de François I^{er}, 1515-1547*).

Telle est la situation de la France au commencement de l'année 1545, au moment où François I^{er} veut reprendre Boulogne, tombé depuis quelques mois entre les mains de l'étranger.

Les lettres et les arts fleurissent à la cour du roi-chevalier, mais la misère règne dans les provinces. La pauvreté est d'ailleurs générale. Sous les dehors brillants d'une cour nombreuse et luxueuse, se cache la pénurie du trésor royal, et, pour reprendre Boulogne, François I^{er} a tout autant besoin d'argent que d'hommes, sinon davantage.

C'est pourquoi il se décide, le 23 mai 1545, à Châteaudun, à convoquer le ban et l'arrière-ban de son royaume, espérant trouver dans cet appel à son peuple ces deux éléments indispensables qui lui font défaut l'un et l'autre à ce moment, le premier notamment.

II

François I^{er} comptait donc sur la convocation du ban et de l'arrière-ban pour lui procurer et des hommes et de l'argent.

Des hommes, pour mener sa grande entreprise contre Boulogne, « par quoy, dit du Bellay (1), ordonna de dresser une grosse armée par mer, et la faire si gaillarde qu'elle fust pour combattre l'armée d'Angleterre, s'il la trouvoit sur mer et, où l'occasion se présenteroit, prendre pied en Angleterre... Pareillement ordonna de dresser une grosse et puissante armée de terre, pour, cependant que son armée de mer feroit son exécution, se venir camper devant Boulongne ».

De l'argent, car, ainsi que nous le verrons par la suite, à l'époque dont nous parlons, le service du ban et de l'arrière-ban s'effectuait rarement en personne, mais bien plutôt en argent.

Or, François I^{er} trouvait là une excellente occasion de faire rentrer dans le trésor royal ce nerf de la guerre qui lui manquait, et cela sans avoir besoin de faire un de ces appels directs comme il avait été obligé d'en faire déjà plusieurs fois à son peuple depuis le commencement de son règne, ainsi que le prouvent les deux ordon-

(1) DU BELLAY, déjà cité, p. 338, sq.

nances de 1527 conservées dans nos archives communales (1) : l'une portant injonction de lui payer la moitié des deniers communs et autres aides, « pour subvenir aux graves et insupportables affaires despiéça avons euz et avons encore de présent à supporter, notamment au pays d'Italie, où avons de présent une grosse et puissante armée » ; l'autre prescrivant de lui envoyer, de quartier en quartier, la moitié des aides et octrois, pour « les très graves, urgens et insupportables affaires que avons jusques icy euz et avons encore à supporter pour la deffense et conservation de notre royaume, lequel nos ennemys continuellement menassent invader, assaillir, ruyner et destruire ».

Le 23 mai 1545, il rend donc, à *Chasteaudun* : 1^o Une « ordonnance pour la convocation et assemblée du ban et arrière-ban et que, pour l'incommodité du lieu, le service se fera à pied, sans tirer à conséquence » ; 2^o une « autre ordonnance contenant le règlement qu'on doit suivre et observer à la convocation, assemblée et service du ban et arrière-ban », laquelle, nous apprend Rebuffi (2), fut « publiée à Paris, à son de trompe, le lundi huitième jour de juin audit an, et par la prévosté et vicomté de Paris les jours ensuyvans ».

Nous publierons, dans la troisième et dernière partie de ce travail, le texte même de ces deux ordonnances, dites « de Châteaudun », en l'accompagnant des commentaires que peut nécessiter son intelligence, au point de vue militaire notamment.

Pour aujourd'hui, nous allons suivre le roi François dans son expédition contre Boulogne et voir si la convocation du ban et de l'arrière-ban produisit les résultats qu'il en attendait pour la conduite de cette opération.

« François I^{er}, dit un historien contemporain (Rœderer) (3), convoqua une fois le ban et l'arrière-ban, et il éprouva ce que Henri II, son fils, dit avoir éprouvé à son tour, dix années après

(1) *Inventaire sommaire des Archives municipales de la ville de Châteaudun, antérieures à 1790*, série CC, 5 p. 1, et 7 p. 2.

(2) REBUFFI, *Ordonnances et Édits royaux de France, depuis le roy S. Loys IX, en 1226, jusques au roy Charles neuvième, à présent régnant*, 1565. — Paris, 2 vol. in-8^o, 1566, t. II, p. 186.

(3) RŒDERER, *Louis XII et François I^{er}, Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne*. — Paris et Leipzig, 1825, 2 vol. in-8^o, t. II, p. 276, sq.

la mort de son père, en 1557 (1), savoir « que le service du ban et « de l'arrière-ban s'était tellement abâtardi qu'il n'avait pu guère « s'en prévaloir es-affaires de son royaume ».

« De tous ces seigneurs, continue le roi Henri II, dans son ordonnance de 1557, et de tous ces chevaliers qui auraient dû être toujours prêts à répondre à l'appel du roi, les uns recherchaient avec ardeur les places qui donnaient « le privilège de ne point « servir » ; d'autres, qui jouissaient de la faveur de quelque prince ou de quelque grand, n'épargnaient ni l'importunité, ni la surprise, ni d'autres moyens pis encore, pour obtenir des exemptions particulières. D'autres enfin « ont contemné (méprisé) le service au « point de faire servir en leur place des valets et autres gens de « la plus basse condition », qui devenaient nobles par ce service, sans que ceux qu'ils représentaient cessassent de l'être ».

Rœderer, qui est dur pour François I^{er}, qu'il dépouille, suivant son expression, « du lustre que lui a donné la flatterie », donne pour cause de la décadence de l'esprit militaire parmi la noblesse de cette époque, la disparition des mœurs chevaleresques du Moyen-Age, qui avaient dès lors fait place à un nouvel esprit militaire amené par la création d'une armée permanente en France et les changements survenus dans l'art militaire par suite de l'usage des armes à feu. La chevalerie n'était plus, dit-il, parce que, « d'un service continu et soldé naquit la discipline ; de la discipline et de l'usage des armes à feu, naquit un nouvel art de la guerre où la chevalerie n'eût pas été de mise quand elle aurait consenti de s'y donner ».

Rœderer voit donc dans cette transformation de l'esprit militaire des causes d'ordre purement militaire. Cependant, un autre historien, M. Gebelin (2), dans un ouvrage tout récent sur *l'Histoire des Milices provinciales*, donne à cette transformation des raisons politiques qui nous paraissent très plausibles.

Remontant à des époques bien antérieures à celle qui nous occupe (car, en effet, le mal que nous constatons ici ne datait pas de François I^{er} ; depuis longtemps déjà la France en souffrait), M. Gebelin dit : « La nature primitive de l'obligation s'est modi-

(1) Ordonnances du ban et arrière-ban (Paris, 16 janvier 1557).

(2) J. GEBELIN, *Histoire des Milices provinciales. Le Tirage au sort sous l'ancien régime*. — Paris, 1882, in-8°.

fiée, le service en argent a pris la place du service personnel.... L'arrière-ban lui-même est rachetable : la levée en masse n'est qu'un prétexte à la levée de deniers... La révolution que nous venons de signaler a deux causes principales. Ce sont d'abord les nécessités financières. Le besoin d'argent, qui explique le règne entier de Philippe-le-Bel, explique aussi pourquoi ce prince ressuscita l'arrière-ban, pourquoi surtout il le convoqua à de différentes reprises. Pour les Valois, la proclamation de l'arrière-ban est un moyen de battre monnaie.... »

« La seconde cause, c'est la transformation générale du système de recrutement et d'organisation des armées, transformation favorable à une constitution militaire plus solide en même temps qu'aux intérêts monarchiques. »

Il est certain que ces diverses causes, aussi bien celles signalées par Roederer que celles indiquées par M. Gebelin, contribuèrent puissamment à la décadence de l'esprit militaire que nous qualifierons de *chevaleresque*.

La révolution apportée dans l'art militaire par la découverte de la poudre fut évidemment la première et la principale cause matérielle de cette transformation.

Avec les armes à feu, la valeur individuelle et la force physique du combattant, qui ont été jusqu'alors les facteurs les plus importants sur le champ de bataille, perdent considérablement de leur importance. La ténacité et le sang-froid vont désormais les remplacer avec avantage.

Par suite, le service à pied aura, dans l'avenir, un effet utile de beaucoup supérieur au service à cheval.

Au combat individuel et à cheval, succèdera donc le combat par masses et à pied. De là la nécessité d'une discipline sur le champ de bataille où le combat en ordre rangé va remplacer peu à peu la lutte corps à corps, et les mouvements réguliers et ordonnés de la tactique moderne les mêlées effroyables du Moyen-Age.

Au point de vue politique, la chute de la féodalité et la formation de l'unité nationale sont encore des causes évidentes de cette évolution de l'esprit militaire.

Avec l'organisation féodale, les luttes sont continues; on guerroye de château à château et pour le moindre prétexte; la vie guerrière est la vie normale des seigneurs féodaux; ils n'ont d'ailleurs ni autres distractions ni autres occupations.

Avec l'unité monarchique, toutes différentes sont les conditions dans lesquelles se trouve placée la noblesse dans laquelle s'identifiait la vie militaire au Moyen-Age.

Les guerres sont désormais beaucoup plus rares, car elles ne sont plus possibles que contre les ennemis du roi ; c'est-à-dire, à quelques rares exceptions près, que contre l'étranger. Puis, l'organisation d'un grand État, qui embrasse toutes les branches de la vie publique, exige la création d'une foule de charges qui n'ont rien de commun avec la vie militaire. La vie au milieu d'une société constituée et grande, ouvre les idées, élargit les horizons ; le militarisme brutal du Moyen-Age s'efface peu à peu ; l'homme de guerre fait place à l'homme d'État, au magistrat, et la Chevalerie a vécu.

Cependant, comme les grands États ont besoin d'armées pour les défendre (car la civilisation qui naît de la formation des Sociétés n'exclut malheureusement pas les luttes entre ces Sociétés, quel que soit leur degré de civilisation), les rois doivent avoir recours à divers moyens pour constituer ces armées.

Pendant longtemps encore la noblesse combat, à l'exclusion de tout autre élément ; mais, peu à peu, pour les diverses raisons que nous avons développées plus haut, ses rangs s'éclaircissent, et cela au moment même où une nouvelle science militaire exige des combattants de jour en jour plus nombreux.

De plus, en raison même du nouveau mode de combattre à pied, le recrutement des combattants devient beaucoup moins difficile, notamment au point de vue pécuniaire, et les hommes de basse condition peuvent s'armer et s'équiper pour le combat à pied aussi facilement que le faisait jadis le seigneur pour le combat à cheval.

Les rois appellent donc sous leur bannière les gens de basse condition, jusqu'alors exclus de l'honneur de combattre.

Peu à peu la noblesse tend à se dégager, devant le nouvel état de choses, de ses obligations militaires vis-à-vis du suzerain : l'impôt en argent remplace bientôt pour elle l'impôt du sang, jusqu'au jour où la dispense du service personnel s'étendra à tous, nobles et roturiers, sous l'influence du besoin d'argent sans cesse croissant chez le souverain.

Pour remplacer tous ces dispensés du service militaire, les rois de France ont alors recours aux contingents étrangers, qu'ils paient avec le produit des dispenses accordées. C'est ainsi qu'à Marignan, sur 26,000 hommes que comptait l'infanterie française, 4,000 seu-

lement étaient Français ; le reste se composant de 14,000 Allemands, 6,000 Gênois et 2,000 Gascons.

Pour toutes ces causes, la convocation du ban et de l'arrière-ban faite par François I^{er} au moment de marcher contre Boulogne ne lui apporta donc qu'un faible contingent de combattants et fut, en réalité, comme le dit M. Gebelin, « une levée de deniers » plutôt qu'une levée d'hommes.

On sait comment se termina cette fameuse entreprise contre Boulogne ; après un combat indécis dans les eaux de la Manche et une tentative infructueuse de descente en Angleterre, les troupes du roi de France, repoussées avec perte, furent obligées de se rembarquer et de regagner les côtes de France.

« Ainsi, dit Goetzmann, toutes les opérations, concertées avec tant d'espérance de succès, manquaient ou étaient retardées par des contre-temps (1). »

MARCEL POULLIN.

30 Mai 1884.

(1) *Histoire politique*, déjà citée, t. II, p. 269.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU MARDI 28 AVRIL 1885

Le mardi 28 avril, à une heure, a eu lieu, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun, la seconde réunion générale de 1885.

Étaient présents :

Au bureau, MM. Brossier, président ; le docteur Raimbert-Desormeaux et Coudray, vice-présidents ; Pouillier, trésorier ; Lambron et Henri Lecesne, secrétaires ;

Et MM. Barrier, Clément-Jomier, Fromont, Girard-Bois, l'abbé Lehoux, Edgar Lucas, le docteur René Raimbert et l'abbé Sainsot, membres.

M. le Président déclare la séance ouverte.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du 10 février 1885 est lu et adopté.

Depuis cette réunion, le Bureau a admis :

En qualité de membres titulaires de la Société :

M. LE ROUVILLOIS, conservateur des hypothèques en retraite, à Saint-Calais, présenté par MM. Brossier et Edgar Lucas.

M. l'abbé Eugène TARDIVEAU, curé de Blandainville, présenté par MM. l'abbé Haye et l'abbé Sainsot.

M. HOUDIN, ancien juge de paix à Saint-Léonard, présenté par MM. Desbans et Brossier.

M. LHOPITEAU, chef de section aux chemins de fer de l'Ouest, retraité, à Châteaudun, présenté par MM. Barrier et Brossier.

M. Paul CHARPENTIER, avocat, rue des Charretiers, 10, à Orléans, présenté par MM. Ch. Cuissard et Brossier ;

M. LENORMAND, instituteur à Saint-Jean-de-la-Ruelle, présenté par MM. Ch. Cuissard et Brossier ;

M. GOMMIER, conducteur des ponts-et-chaussées à Châteaudun, présenté par MM. Maubert et Pouillier ;

M. Olivier LECESNE, ancien imprimeur à Blois, présenté par MM. Brossier et Henri Lecesne.

M^{lle} Armanda POLOUET, à Châteaudun, présentée par MM. Desbans et le docteur René Raimbert ;

M. TRAVERS, avocat, rue Saint-Martin, 22, à Paris, présenté par MM. Coudray et Brossier ;

M. René BADIN DE MONTJOYE, à Castel-Censoir (Yonne), présenté par M^{lle} Polouet et M. Desbans ;

En qualité de membres correspondants :

M. l'abbé MOUZÉ, curé de Saint-Léonard ;

M. DOINEL, archiviste du Loiret, à Orléans ;

Et en qualité de Sociétés correspondantes :

L'Académie de Sainte-Croix d'Orléans ;

La Société du Vexin français, à Pontoise.

Les publications suivantes ont été reçues depuis la dernière réunion :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Journal des Savants, janvier, février et mars 1885.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section d'archéologie, année 1884, n° 4.

Liste des membres titulaires, honoraires et non-résidents du Comité des travaux historiques et scientifiques ; des correspondants et des correspondants honoraires du Ministère de l'instruction publique ; des Sociétés savantes de Paris et des départements ; 1885.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Bulletin de la Société de géographie, 4^e trimestre 1884.

Compte-rendu des séances de la même Société, nos 18 et 19, 1884 ; nos 1 et 2, 1885, avec la table pour l'année 1884 ; n° 3, 1885.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 2^e série, t. XXI (XXIX^e de la collection), année 1883, et 1884 5^e fascicule.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 169, janvier 1885 ; mémoires.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 1^{er} et 2^e trimestres 1884.

Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre, 26^e, 27^e et 28^e bulletins.

Bulletin de la Société archéologique et scientifique du Vendômois, 4^e trimestre 1884.

Musée Guimet, revue de l'histoire des religions : septembre, octobre, novembre et décembre 1884.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, octobre à décembre 1884.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, n° 20, 1884.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1884, n° 4.

Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, t. VII, 3^e série, 4^e fascicule, juillet à décembre 1884; 5^e fascicule, décembre 1884.

Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, t. VI, 2^e livraison.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 4^e trimestre 1884.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 3^e et 4^e trimestres 1884 : table des principaux articles contenus dans le 7^e volume des bulletins (1878-1882).

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers, 5^e année, 1^{re} et 2^e livraisons, 3^e livraison (supplémentaire), 4^e livraison.

Comité archéologique de Senlis : comptes-rendus et mémoires, 2^e série, t. IX, 1884.

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, 1883.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 38^e volume, 1884.

Société de la Thuringe, *Neue folge. Vierter Band. Der ganzen folge zwölfter Band.*

ENVOIS DIVERS

Les premiers temps de l'homme sur la terre, communication par M. le marquis de Nadaillac, extraite des Annales de la Société scientifique de Bruxelles; don de l'auteur.

Les anciennes Populations de la Colombie, par M. le marquis de Nadaillac; don de l'auteur.

Avant l'ouverture de la séance, il a été déposé sur le bureau :

Une pièce d'or de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne (1419-1467) :

PHS : DEI : GRA : DVX : BVRG : BRAB : DNS : ML. Dans le champ, un lion assis sous un dais, accosté de deux briquets avec étincelles.

✠ + SIT : NOMEN : DOMINI : BENEDICTVM : AMEN. Écusson sur une croix fleuronée.

Belle pièce trouvée à Paris dans les fondations d'une maison de la rue Saint-Antoine, sur l'emplacement du passage Saint-Antoine; offerte à la Société par M. Guesnier.

Une pièce de 24 sols (1786) et une pièce de 12 sols (1778) du roi Louis XVI.

Une pièce de 6 sols au type de Louis XV, datée de 1779.

Un demi-batzen suisse (1800).

Ces monnaies, dont les trois premières sont presque à fleur de coin, ont été

données au Musée par M. Josse, ainsi qu'une médaille en argent frappée pour les secondes noces du dauphin :

LVD · XV · REX CHRISTIANISS. Tête de Louis XV, type au bandeau.

R · COMMUNE PERENNITATIS VOTUM. Autel et personnages. En exergue :
SECUNDÆ DELPHINI NUPTIÆ · M · DCC · XLVII.

Deux échantillons de Pecten gigantes, des calcaires de l'Yonne, don de M. René de Montjoye.

13 pièces, dont 1 denier de Gaston d'Orléans, 1 denier de Henri III, 2 monnaies de 5 et 2 sols, 1 décime de l'an VII et plusieurs deniers parisis frustes. Don d'un anonyme.

Deux vues de la tour de Marchenoir, prises en 1802, l'une du nord-est, l'autre du sud-est.

Une vue du principal bâtiment du couvent de l'Aumône, dit Petit-Cîteaux, en 1790.

Le calque d'un plan de 1790, comprenant tous les bâtiments dudit couvent, les jardins, les préaux, et enfin tout l'enclos.

Ces dessins, offerts à la Société Dunoise par M. H. de La Vallière, sont très exacts et ont été copiés sur un exemplaire unique.

L'assemblée vote des remerciements à tous les généreux donateurs.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE

M. le Président a communiqué au Bureau, à la séance du 3 mars 1885 :

Une lettre de M. l'abbé Mouzé, curé de Saint-Léonard, qui veut bien recueillir des notes sur Binas (il en a déjà publié dans la *Semaine religieuse* de Blois) et signale quelques inexactitudes dans le mémoire de M. Cuissard, relatif à Cîteaux : La Hermandière ne se trouve pas sur Marchenoir, Le Tremblay sur la paroisse de Saint-Léonard, ni Villedamblain sur celle d'Oucques. M. l'abbé Mouzé promet son concours à la Société pour éviter des erreurs qu'il est facile de commettre à distance.

De plus, M. l'abbé Mouzé a envoyé à M. le Président, à titre de communication, le fragment d'un registre en vélin, de format in-4^o, et d'une très belle écriture cursive du XVI^e siècle, qui fait partie des archives de son église. En voici le titre :

« S^t-LÉONARD

« C'est le marthologe (*sic*) des héritaiges et rentes donnéz a perpetuité a temps et vies a lesglise, boueiste et fabrique du glorieux saint, confesseur et amy de Dieu, mon seigneur saint Léonard, extraict de la maison très illustrante de Vendosme, procédante de la très altissime et tres excellante couronne de France.

« Au nombre des bienfaiteurs de cette eglise, qui y sont mentionnés, se trouve Louis de France, duc d'Orleans, comte de Valois, de Blois, de Beaumont, et seigneur de Conty. Il approuve le don à la d. fabrique de quatre setiers de ble meteil de rente perpetuelle à prendre sur le quart de la grande dime de la paroisse de St-Léonard, appartenant le d. quart au comte de Dunois ; lequel don fait par ses prédécesseurs. Il veut que le prieur curé de St-Léonard prenne pour sa part la quantité de deux setiers par chacun an, à la charge d'être compris es-prieres, suffrages et bienfaits de la d. eglise, ainsi que cela résulte du *vidisse* des mandements dudit comte et de Le Flamant, conseiller du Roi et le sien, faits à Paris les 25^e et 26^e jour d'octobre 1406. »

Autre pièce communiquée par M. l'abbé Mouzé :

« Le nommé Desroches, maître des petites écoles, faisant profession de la religion pretendue reformée, en la ville de Marchenoir, expose en Cour de Parlement que combien que par les édits de pacification et declarations il soit expressément porté que ceux de la d. religion P. R. pourront tenir ecoles publiques dans les villes et lieux où l'exercice public de la religion leur est permise, et qu'en conséquence l'exercice de la d. religion ait toujours esté permis en la d. ville de Marchesnoir, néanmoins le juge dud. Marchesnoir, sur le requisitoire du procureur fiscal du duc de Longueville, aurait rendu son jugement le 17 septembre 1760, par lequel il aurait renvoyé les parties en Cour de Parlement et Chambre de l'édit de Paris pour leur être fait droit, et cependant il n'aurait delaisé de prononcer sur les conclusions du d. procureur fiscal, par une contradiction manifeste, de faire defense au d. exposant de tenir les petites ecoles, tant en la ville, fauxbourgs, que lieux adjacents, a peine de 200 l. d'amende.

« Sur ce appel,

« A la requête de l'exposant, le procureur est ajourné a certain jour en Cour de Parlement et Chambre de l'édit pour procéder sur le d. appel avec defense de rien faire, attenter, ni innover au préjudice de cet appel à peine de 500 l. d'amende et de tous depens, dommages et intérêts.

« Donné à Paris le 22^e de janvier 1661. »

M. l'abbé Mouzé se propose de composer un mémoire sur Romilly-sur-Aigre à l'aide de notes qu'il tirerait d'un manuscrit conservé au presbytère de cette localité, et qui a été rédigé par l'un de ses curés, M. Pierre-Denis Boisganier (1722-1736).

Circulaire de M. le ministre de l'instruction publique précisant les conditions dans lesquelles s'ouvrira la 23^e réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne.

Lettre (du 9 janvier 1885) de M. Rondeau, vice-président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, qui remercie M. Brossier de lui avoir communiqué une pièce intéressante concernant M. Delaforge et ajoute qu'il s'occupe particulièrement de Rochefort en 1789, époque pour laquelle le journal de M. Touffaire

lui servira de guide. La brochure de M. Rondeau a fait naître, chez les propriétaires du Creuzot, le désir d'avoir l'histoire de la fondation de cette importante usine, et M. l'abbé Lucien Mouraux, aumônier de l'école Schneider, au Creuzot, a été chargé de rédiger cette histoire. M. Rondeau, qui lui a donné copie de la partie du journal de M. Toufaire relative à la fondation du Creuzot, a bien voulu le prier de réserver un exemplaire de son futur ouvrage pour la Société Dunoise et un autre pour la bibliothèque publique de Châteaudun.

M. Rondeau ajoute :

« Je pourrai, plus tard, vous envoyer ce qui, dans le journal Toufaire, concerne Châteaudun ; mais il y a peu de chose : il n'a guère séjourné que très accidentellement dans votre ville, et on y trouverait seulement l'indication de quelques noms de personnes dont il n'indique même pas la profession : là encore il faut souvent deviner.

« J'espère, toutefois, qu'à l'aide des documents que vous pourrez rencontrer il sera possible de créer un tout ayant de la suite. »

Lettres de M. H. de Gastel (des 10, 12 et 23 février 1885) qui a recueilli des nouveaux renseignements sur la généalogie de la famille de Girard et qui veut bien faire faire pour la Société Dunoise la copie de quarante-deux pièces extraites des archives de sa famille.

Cette offre gracieuse a été accueillie avec reconnaissance par le Bureau.

Lettre de M. H. de La Vallière (du 1^{er} mars) annonçant l'envoi de plusieurs dessins. M. de La Vallière ajoute que l'Inventaire des titres des biens du couvent de l'Aumône en 1772, dont M. Rousseau a fait un long extrait en août et septembre 1844, est enfin trouvé : il est dans l'étude de M^e Lambert, notaire à Moisy.

Note de M^{lle} Polouet contenant l'extrait suivant de la généalogie manuscrite des familles de Monchy et de La Grange, seigneurs de Chantemesle :

« Magdelaine de Monchy, seconde fille de Nicolas de Monchy, seigneur de Ménontchair et de Bernacouture, maître de camp du régiment des gardes de Sa Majesté, en l'an 1610, sous le service de Créquy, a continué ses services en qualité de capitaine de cavalerie jusqu'en l'année 1652, en laquelle année il reçut un coup de pistolet en la déroute de Monseigneur le duc d'Elbeuf, à Choigny, de laquelle blessure il décéda quelques jours après ; son corps repose en l'église d'Agniers, proche Granville, en la chapelle de Saint-Nicolas ; il avait épousé dame Marie Le Bastière, fille du seigneur de Goincourt et Duquesnoy ; il est issu, de ce mariage, trois filles.

« Magdelaine de Monchy épousa, avant l'année 1652, Henri Dufay, seigneur de Gohory et de Chantemelle. »

M. l'abbé Cottureau communique deux fragments de parchemin provenant d'un registre de compte d'un trésorier du Roi en 1393. On y trouve cette mention : « de Jehan. . . . receveur des aydes ordonnées pour la guerre, à Chas-

« teaudun et Vendôme, sur ce qu'il puet devoir à cause de sa recepte par Mon-
 « seigr le duc d'Orléans, par cédule escripte le 11^e III^{xx} et treize
 « v^e III^{xx} IIIⁱ vi^s. »

EXTRAITS DES PUBLICATIONS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Société archéologique de Touraine.

« M. L. Palustre, son président, dans la séance du 30 avril 1884, fait remarquer combien il est regrettable que l'on fasse disparaître, dans les restaurations des églises, les litres, qui sont des vestiges des anciennes coutumes, et qui, du reste, peuvent fournir de très utiles renseignements sur les fondateurs de ces églises.

« Le droit de litre, en effet, dont deux *coutumes* seulement, celle de Tours et celle de Loudun, parlent avec quelques détails, appartenait en première ligne au fondateur spécial ou patron de l'église. Après lui venaient le seigneur châtelain et celui qui avait droit, dans son fief, de haute justice. Le patron pouvait donc mettre sa litre (appelée dans les anciens auteurs : *vitta lugubris*, *zona funebris*, *ligatura funebris*, *litura*) ou bande de peinture noire, — de deux pieds de haut ou deux pieds et demi pour les princes, — ornée de distance en distance de ses armoiries, non-seulement dans l'intérieur de l'église qu'il avait fondée, mais encore à l'extérieur, quand bien même elle eût été construite sur le domaine d'un autre seigneur, excepté pourtant dans la principale église paroissiale du lieu où, alors, il ne la plaçait qu'à l'intérieur.

« Cependant le châtelain suzerain pouvait, lui aussi, faire peindre sa litre dans les édifices religieux élevés sur les terres de sa dépendance, se contentant du second rang, c'est-à-dire de la poser au-dessous, si déjà le fondateur ou patron y avait mis la sienne.

« Les fondateurs des chapelles latérales dans les églises avaient le droit de litre ; mais cette dernière ne devait jamais s'étendre au dehors de cette chapelle, tandis que celle du patron de l'église pouvait pénétrer jusque dans ce même intérieur et garder la place d'honneur, c'est-à-dire la plus élevée.

« Outre ces litres peintes, on en cite d'autres en velours, drap, serge ou futaine, que l'on tendait seulement à l'intérieur des églises, et qui ne pouvaient y subsister plus d'un an. Les bandes d'étoffe noire dont on se sert dans les églises de nos pays, aux offices des morts, ne seraient-elles pas un reste de l'usage de ces sortes de litre ? (1) »

Académie d'Hippone.

Séance du 17 décembre 1876. — Bulletin n° 13, p. 111.

« Il est donné lecture d'une lettre de M. Gouin, de Châteaudun, annon-

(1) Bulletin de la Société archéologique de la Touraine, t. VI, p. 184.

cant l'envoi plus ou moins prochain du fac-simile et de l'interprétation d'une inscription trouvée à Hippone, dont lui a fait hommage M. de Froment, directeur de l'exploitation des mines du Mokta-el-Hadid. M. Papier fait observer que cette inscription, découverte par M. Bonnet, employé au Mokta, a été relevée en sa présence par M. Heron de Villefosse, lors de son passage à Bône en juin 1874, et qu'il se disposait à la faire transporter au Musée, quand il apprit qu'elle venait d'être expédiée à M. Gouin. Cette inscription qui, d'après M. Papier, relate très distinctement le nom d'*Hippo-Regius*, et a dû être publiée depuis, a été soumise, annonce M. Gouin, à l'un des paléographes du Musée du Louvre (1), et paraît intéressante, quoique présentant quelques difficultés d'interprétation. »

Séance du 16 décembre 1877. — Même bulletin, p. 135.

« Il est donné connaissance d'une lettre de M. Heron de Villefosse au président, relative à une inscription trouvée près de Bône, mentionnant le vocable d'Hippone, et offerte à M. Gouin, maire de Châteaudun. La réunion décide l'insertion de cette lettre dans le procès-verbal de cette séance. Elle est ainsi conçue :

« HIPHONE (*Hippo Regius*).

« Copie prise en 1874. La pierre se trouvait alors dans un jardin situé près de la route de Souk-Ahras, à un kilomètre de Bône, à quelques pas du chemin de fer qui dessert les mines du Mokta-el-Hadid ; elle a été depuis transportée au Musée de Châteaudun par les soins de M. Gouin, maire de cette ville. M. Regnard-Lespinasse m'en a transmis un estampage en 1875. C'est en compagnie de M. A. Papier, vice-président de l'Académie d'Hippone, que j'ai pris cette copie en 1874. M. Papier m'avait signalé cette pierre, dont il appréciait toute l'importance ; son intention était de la faire transporter en lieu sûr, afin de la conserver comme un document précieux de l'histoire du christianisme à Hippone :

BVRAIDOMILEX^{II}
 DENVMHIPPREG16S
 VIXIT-INPACE
 ANNXMLMILITA
 BIT69IIQVIEBI
 SBDIIINIVLINDI
 TN NONA

(1) Un fac-simile de cette inscription a été en effet adressé à M. Edmond Leblant, membre du Comité des Sociétés savantes, qui en a donné la lecture. — Voir 3^e vol., p. 143, des Bulletins de la Société.

« En voici la lecture :

« *Burai* (ou *Bural*) *domilex*, de *num(ero) Hipp(onensium) Regi(orum)*,
« *vixit in pace ann(os) quadraginta* ; *militabit octodecim* ; *quiebi(t) s(u)b*
« *d(ie) tertia n(onas) jul(ias) indi(c/ti/o)n(e) nona*.

« J'ai mis *Bural* ? entre parenthèses, parce qu'on trouve cette forme *Bural*
« dans une inscription d'Espagne, mais au génitif : *BODECIVS BURRALI*,
« *Bodecius*, fils de *Burrall* (*Corpus*, mss. lat. II, n° 2,633).

« 69 la valeur de l'επισημον βίου employé ici a été démontrée ; ce chiffre
« a la valeur du VI. Ainsi, *MILITABITX69II* doit se lire : *MILITABIT XVIII*.
« Ce signe se rencontre fréquemment dans les inscriptions chrétiennes ; je l'ai
« trouvé plusieurs fois à Carthage.

« *Militabit* et *quiebit* sont pour *militavit* et *quievit*. Le *b* et le *v* se con-
« fondent souvent à l'époque chrétienne.

« Ce personnage avait servi pendant dix-huit ans dans le corps appelé
« *Numerus Hipponensium Regiorum*, sans doute parce qu'il était composé
« de gens d'Hippone ; cette mention est très intéressante en elle-même ; de
« plus, c'est une particularité de style, car la profession de soldat est très
« rarement indiquée sur les marbres chrétiens. Peut-être ce soldat apparte-
« nait-il à un des cinq *numeri* placés sous les ordres de *Dux Libya*, à l'époque
« bysantine.

« La croix, au début de l'építaphe, ferait remonter le texte à la fin du
« V^e siècle ou au commencement du VI^e (entre 450 et 580).

« Dans le Bulletin de la Société Dunoise (octobre 1874, n° 22, p. 328, on
« lit cette phrase :

« M. Gouin, maire de Châteaudun, a rapporté d'un récent voyage en Algérie
« et offert à la Société plusieurs sculptures anciennes provenant de fouilles
« exécutées dans les environs d'Hippone par les ingénieurs des mines du
« Mokta-el-Adid :

« 1^o Un cippe ;

« 2^o Une dalle en marbre sur laquelle a été gravée une inscription funéraire
« latine surmontée d'une croix à branches égales, également gravée. Cette
« inscription n'a pas été encoré entièrement déchiffrée.

« Le rédacteur de ce bulletin s'est trompé : l'inscription a été lue en 1874
« par M. Papier et par moi, et son interprétation est des plus simples. Il est
« regrettable qu'elle ne soit pas restée à Bône comme document.

« A. HERON DE VILLEFOSSE. »

A la séance du 7 février 1883, de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, il a été présenté par M. de Beaurepaire des notes sur quelques comptes provenant des archives du comte de Longueville. Ces notes nous font connaître en ces termes le nom de l'architecte à qui fut confiée par Dunois la construction de l'aile de Saint-Médard du château de Châteaudun :

« Pour exécuter les travaux qu'il avait projeté de faire au château de Longueville, Dunois s'était adressé à Nicolas Duval, maître des œuvres de maçonnerie du roi au bailliage de Rouen. La confiance qu'il avait en l'habileté de cet architecte l'engagea à le charger de la construction de son château de Châteaudun, sa demeure de prédilection (1). »

Deux pièces, acquises pour les archives du département de la Seine-Inférieure, nous fournissent le détail de ce qui fut dépensé aux obsèques de Louis d'Orléans I^{er} du nom, duc de Longueville, décédé à Beaugency le 1^{er} août 1516, et l'état de la maison de son fils Louis d'Orléans II du nom, issu de son mariage avec Jeanne de Hochberg, marquise de Rothelin, lequel épousa, en 1534, Marie de Lorraine, qui, devenue veuve, se remaria, en 1538, à Jacques, vice-roi d'Écosse.

Voici ces documents (2) :

« Parties deues à Marin Leritier, tailleur de feu M. le duc de Longueville, pour l'obsèque de feu mondit sr, en façons par moy faictes cy-après déclarées.

« Pour la façon d'une robe de drap d'or et une couverture pour mettre sur le lict de parement de feu mondit sr, pour ce XXXII s. vi d.

« Pour ung poisle noir et pour une grande croix blanche de satin doublé de bougran, pour façon, quarante sols, pour ce XL s. t.

« Plus pour le drap mortuaire, de drap d'or, avecques une croix de toile d'argent, pour façon, quarante-cinq sols t., pour ce XLV s. t.

« Plus pour avoir fait, à seize chevaulx, à chacun une housse de velours noir avec une croix blanche, de damas blanc, qui est, pour fasson à chacun desd. chevaulx, quarante sols pièce, qui est en somme trente-deux livres, pour ce XXXII l. t.

« Pour cinq grans manteaulx et cinq chaperons à longue cornete, pour dueil, manteau, chaperon, pour façon de chacun, quarante solz t., qui est en somme dix livres, pour ce x l. t.

« Plus pour huit pages, à chacun d'eulx fait robe et saye de drap noir, ensemble chaperon, qui est, pour pièce à chacun dix solz t., montent en somme quatre livres, pour ce III l. t.

« Plus pour quatre paiges, fait à chacun une robe de velours noir, qui est, pour façon de chacune, dix solz, vallent quarante solz t., pour ce XL s. t.

« Plus pour deux laquays, pour façon de pourpoint à chacun d'eulx,ourny de futaine et toile, vingt sols pièce, vallent quarante sols t., pour ce XL s. t. »

« Roolle des gaiges des gentilzhommes, officiers et serviteurs domestiques

(1) Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, tome VI, 2^e livr. 1884.

(2) Extrait du même Bulletin.

ordonnez pour le service de notre très cher et très amé nepveu Loys, duc de Longueville et de noz enfans, nepveuz et niepce, pour ung an commençant le premier jour de janvier l'an mil cinq cens vingt et quatre, et finissant le dernier jour de décembre l'an mil cinq cens trente cinq.

« ET PREMIEREMENT

« *Ceulx qui sont ordonnez pour le service de notre dit filz et nepveu le duc de Longueville.*

« Messire Olivier de Hochberg, prothonotaire du Saint Siège apostolique, III^e l. t.

« M. du Lude, VI^e l.

« Messire Anthoine de Lamet, V^e l.

« M. de Loges, lieutenant de la compagnie, III^e l.

« Jehan de Baudreul, maistre d'ostel, président des comptes à Chasteaudun, III^e l.

« Maistre Jehan Vaillant, maistre des requestes ordinaire de notre dit filz et nepveu, II^e l.

« Yves de Hattes, maistre d'ostel, III^e l.

« Galloys Deschelles, s^r de Marmeigne, maistre d'ostel, III^e l.

« Antoine Tierçelin, escuyer d'escuyrie et maistre des comptes à Chasteaudun, II^e l.

« Jacques d'Avaugourt, escuyer trenchant, II^e l.

« François de Varennes, escuyer d'escuyrie, VIII^{xx} l.

« Bertrand David dit Beaumur, VI^{xx} l.

« Claude de la Chastre, eschançon, II^e l.

« Philippes de Henencourt, XL l.

« Janus de Thibyviller, XL l.

« *Officiers.*

« Robert Albisse, trésorier et receveur général des finances de la maison, II^m l.

« Messire Hector Le Touzé, aumosnier, IIII^{xx} l.

« Jehan de Rouvray, secrétaire, VI^{xx} l.

« Philippes Jehannault, argentier, IIII^{xx} l.

« Anthoine Vignon, varlet de chambre, LX l.

« Jehan Dancourt, varlet de chambre, pour ce qu'il a cheval à livrée, xxx l.

« Jehan Somper, varlet de chambre, LX l.

« Fleurent, tailleur, xxv l.

« Archiles Fedrich, tabouürg, LX l.

« Jehan Cavellier, fourrier, LX l.

« Benoist, fourrier, LX l.

« Marsault Hubeau, sommelier, IIII^{xx} l.

- « André Le Maire, sommelier, III^{xx} l.
- « Geoffray Texier, ayde en eschançonnerie, xxx l.
- « Thomas Angot, faulconnier, Lx l.
- « Huguet Marion, huissier, Lx l.
- « Jehan Vivien, queux, c l.
- « Claude Chancon, son ayde, xxx l.
- « Perot Vectault, pallefrenier des grans chevaulx, xxiiii l.
- « François Buet, pallefrenier de l'escuyrie, xxiiii l.
- « Pierre Paurlet, son ayde, x l.
- « Jehan Villate, mulletier, xxiiii l.
- « Michau Sanyer, mulletier, xxiiii l.
- « Deux aydes, xxiiii l.
- « Julien Roy, portier, xxiiii l.
- « Jehan De Meddes, boucher, xlv l.

*« Ceulx qui sont ordonnez pour le service de notre filz et nepveu,
estans à l'escolle à Paris.*

- « Jehan de la Rinvile, gouverneur, II^e l.
- « Maistre Estienne Raymond, *magistri*, Lxx l.
- « Maistre Estienne Guimont, chappelain, xxx l.
- « A l'argentier, xl l.
- « Loyset Du Jardin, queux, xxx l.
- « Jehan Dreux, sommelier, xxx l.
- « Mathurin de Montdoulcet, varlet de chambre, xxx l.

« Ceulx qui sont ordonnez pour le service de notre fille et niepce.

- « Pierre de Saumery, VI^{xx} l.
- « Loyse de Cicon, femme du seigneur de Mesnillon, c l.
- « Jehanne Dupuis, xxx l.
- « Jehanne de Savoye, xx l.
- « Noel Cornilleau, tailleur et varlet de chambre, xxiiii l.
- « Maistre Anthoine Bugnot, secrétaire et contrerolleur général des finances de la maison, VI^{xx} l.

« Robert Albisse, tresorier et receveur général de nos finances, nous voul-
« lons et vous mandons que payez, baillez et délivrez aux devant nommez au
« présent roolle et estat, et à chacun d'eulx respectivement, les sommes con-
« tenues par chacun quartier de l'année, montans à la somme de sept mil huit
« cens soixante dix-huit livres tournois, et, en rapportant avec le présent
« roolle les quittances particulières de chacun d'eulx, nous voullons lesd.
« sommes estre assises et allouées en la despence de nos comptes de la présente
« année par nos amez et féaulx conseillers les président et gens de nos comptes

« à Chateaudun, auxquels mandons ainsi le faire sans difficulté. Car tel est
 « notre plaisir. Donné à Baugency le dixiesme jour de juing l'an mil cinq cens
 « vingt-cinq. Signé : J. D'ORLÉANS, archevesque de Thoulouse, JEHANNE,
 « BUGNOT. »

M. Ed. Michel a adressé à la Société archéologique de l'Orléanais, qui l'a reproduite dans son bulletin n° 122 (3^e trimestre de 1884), la copie d'une inscription campanaire par lui relevée à La Chapelle-du-Noyer et portant le nom de l'illustre jurisconsulte J.-R. Pothier. En voici le texte :

† EN L'AN 1771 IAY ETE BENITE PAR M^{RE} JEAN SATURNIN RAIMBERT CURE DE CETTE
 PAROISSE ET NOMMEE MARIE CATHERINE PAR M^{RE} ROBERT JOSEPH POTHIER DOY
 EN DU PRESIDIAL DORLEANS ET MARIE CATHERINE DE LA GEULLE DE COINCES
 DEMOISELLE EPOUSE DE M^{RE} PIERRE ELIE ROBERT BOILERE (*sic*) DE DOMCY ECUYER
 SEIGNEUR FONDATEUR DE CETTE EGLISE. JULLIOT FONDEUR.

Pothier, on le sait, a habité le château de Lutz, dont il était propriétaire.

Lettre de M. l'abbé Mouzé (du 12 mars 1885), qui contient une liste des abbés de Cîteaux, copiée jadis par un prêtre originaire de Marchenoir, M. Manget (1), laquelle donne quelques renseignements nouveaux sur le dernier abbé que la Révolution trouva installé à la tête de l'abbaye :

Pierre-Joseph DE CREMEAUX D'ENTRAGUES, vicaire-général de Bordeaux, prit possession, par acte de Guenois, notaire apostolique à Blois, en date du 24 septembre 1748 ; il décéda à Beaugency le 8 mars 1803.

« M. l'abbé d'Entragues étoit si bienfaisant que lorsqu'il perdit son bénéfice, il ne lui resta pour subsister que la ressource de quelques meubles. Les tendres soins d'une personne reconnaissante adoucirent la fin de sa longue carrière et il éprouva qu'au sein même de l'infortune on peut encore être heureux avec une bonne conscience et un sincère ami ; il étoit le beau-frère du célèbre naturaliste Buffon. »

Cette notice est tirée des histoires manuscrites de Marchenoir, par Péan, juge, Rousseau, notaire, et Manget, prêtre, tous nés à Marchenoir-en-Dunois.

M. l'abbé Mouzé adresse en même temps quelques notes relatives à Cîteaux :

1444, 29 septembre. — Bulle du légat *a latere* du pape Eugène IV, approuvant et confirmant l'acquisition, par le couvent du Petit-Cîteaux, de la maladrerie de Saint-Laurent (*prope castrum Villenoli*) avec toutes ses dépendances, sur Jehan, bastard d'Orléans, comte de Dunois, en échange d'une rente de 86 livres, une charge d'huile, une caque de harengs et 6 septiers de blé-froment qu'il devait par chaque an audit couvent.

(1) Une liste plus complète a déjà été publiée par M. Ch. Cuissard dans sa notice *L'Abbaye de l'Aumône ou le Petit-Cîteaux*, 4^e vol., p. 493 des Bulletins de la Société.

La jouissance de ladite maladrerie et dépendances a été enlevée audit couvent par l'édit de décembre 1672, lequel édit en mettait la possession aux chevaliers de Saint-Lazare de Jérusalem. Dépossédés à leur tour par l'édit de mars 1693, messire Jean Potier de Novion, évêque d'Évreux, adresse au roi une réclamation tendant à faire rentrer le couvent de l'Aumône, dont il était commendataire, en possession et jouissance de ladite maladrerie et de ses revenus. (Cette pièce n'est pas datée.).

(Au dos du parchemin de la bulle, se trouve une note qui désigne ladite maladrerie de Saint-Laurent, sur la paroisse de Charray.)

1615. — Le 22 juin, fut passé un bail devant Jean Lemaire, notaire à La Colombe, par lequel M. Jacques Lebordier, conseiller et aumônier ordinaire du roi, prieur de Saint-Julien-de-Chambon, y demeurant, au nom de M. Martin de Racine, conseiller et aumônier du roi, abbé et prieur de Saint-Étienne de Boulogne et de l'abbaye du Petit-Cîteaux, a baillé, à titre de ferme, à Isaac Marton, marchand, demeurant à Épiez, la moitié des grosses dîmes de blé, orge et melarde, du bourg et paroisse de Romilly et de Saint-Calais.

1642. — M. Leroy, curé de Romilly, demande qu'on lui assure 200 livres de rente pour lui et son vicaire, abandonnant la part de dîmes que lui doivent les gros décimateurs, à condition de lui assurer une rente. Les gros décimateurs à qui il a affaire sont messire Charles de Rochouard (*sic*), abbé commendataire du Petit-Cîteaux....

— Le 1^{er} décembre, même année, intervient un arrêt qui condamne ledit messire Rochouard à payer audit curé la somme de 200 livres.

La Société historique et archéologique de l'Orléanais a appuyé auprès de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts la protestation de la Société Dunoise contre la destruction, même partielle, du Champdé. Voici le texte de sa pétition :

« Orléans, le 27 mars 1885.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« La Société archéologique et historique de l'Orléanais s'est proposé, lors de sa fondation, la conservation des antiquités, spécialement dans les départements du Loiret, de Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir, et elle n'a jamais manqué à cette mission.

« Elle croit donc qu'il est de son devoir aujourd'hui de s'unir à la protestation faite par la Société Dunoise contre la destruction de la jolie chapelle de Notre-Dame-du-Champdé, et même contre tout projet de restauration partielle qui entraînerait un changement de destination de cet édifice.

« La chapelle du Champdé a été classée parmi les monuments historiques du département d'Eure-et-Loir. C'est une sorte d'engagement, pris après

sérieux examen, de la maintenir telle qu'elle est, par des travaux de consolidation et de protection tout au moins, en attendant que l'on puisse y consacrer une somme suffisante pour assurer une restauration intelligente et respectueuse du caractère architectural de l'édifice et de sa destination première.

« Ce résultat, nécessaire pour la conservation de tous les monuments historiques, ne serait point atteint, si l'on donnait suite au projet de l'Administration dunoise. L'idée de démolir les murs latéraux et l'abside de la chapelle, et de convertir sa façade en porte d'entrée pour le cimetière contigu, semble, à première vue, difficilement exécutable. Il est, en effet, impossible que la double baie, gracieuse mais étroite, qui donne accès à la chapelle, puisse offrir un passage suffisant pour l'usage de chaque jour et les services funéraires un peu importants. Il faudrait donc accoler aux flancs de la façade une grande ouverture, ce qui produirait un fort mauvais effet. Car il n'est guère admissible qu'on enlève le meneau et les tympan gothiques, si agréables à l'œil, pour pratiquer une ouverture unique. Ce serait déshonorer le monument.

« Il y a un autre danger à signaler : cette façade, assez étroite, se termine par un pignon très aigu, et des murs élevés ou de lourds contreforts écraseraient ce qu'on a la prétention de conserver, sans même garantir la solidité désirable : on serait à la merci d'un ouragan et d'une tempête.

« Ces considérations, Monsieur le Ministre, jointes à celles qui ont déjà été présentées à la Commission des monuments historiques, font espérer que les protestations de toutes les Sociétés savantes de la contrée ne seront pas inutiles. La Société historique et archéologique de l'Orléanais estime qu'il est d'un véritable intérêt de conserver intacte la chapelle du Champdé, et, par un vote unanime, elle m'a chargé de vous présenter respectueusement les observations qui précèdent, persuadée qu'elles seraient de quelque poids dans votre décision.

« Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, la vive expression de nos hommages.

« *Le Président de la Société.*

« G. BAGUENAUT DE PUCHESSE,

« Doct. ès-lettres. »

M. le Président donne lecture des lettres suivantes, qui ont été échangées entre M. le Sous-Préfet, M. le Maire de Châteaudun et M. le Président de la Société Dunoise, relativement à une proposition de cession, à la ville, des collections de la Société.

« Le Sous-Préfet de Châteaudun a l'honneur de prier Monsieur le Maire de cette ville de vouloir bien fournir les renseignements qui permettront de répondre à la demande exprimée dans la lettre préfectorale ci-dessous.

« Châteaudun, le 21 mars 1885.

« Chartres, le 16 mars 1885.

« MONSIEUR LE SOUS-PRÉFET,

« Au mois de novembre 1883, je vous ai présenté, sur l'invitation de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, au sujet du Musée de Châteaudun, quelques observations que je vous priais de communiquer à la Municipalité.

« Depuis lors, satisfaction partielle a été donnée au désir exprimé par l'Administration des beaux-arts, et un conservateur a été nommé, conformément au décret du 25 mars 1852. De son côté, la Direction des beaux-arts, désireuse d'encourager la bonne volonté manifestée par la Municipalité, a attribué, à titre de dépôt, au Musée dont il s'agit, un moulage de la Vénus de Milo et un tableau de M. Joubert : *Églogue*.

« Mais la dépêche précitée soulevait une question délicate sur laquelle j'appelais particulièrement votre attention, c'est-à-dire la possibilité d'amener peut-être la Société Dunoise à céder ses collections à la ville.

« Je vous serai reconnaissant, Monsieur le Sous-Préfet, de me faire savoir où en est la question et de me renseigner sur les négociations qui ont dû être engagées pour arriver à ce résultat désirable.

« Agréez, Monsieur le Sous-Préfet, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Le Préfet d'Eure-et-Loir,

« Signé : PROUDHON.

« Pour copie conforme :

« Le Sous-Préfet de Châteaudun,

« Signé : TALLON. »

« MONSIEUR LE MAIRE,

« Selon votre désir, je me suis empressé de communiquer au Bureau la circulaire préfectorale, datée du 16 mars dernier, que vous m'avez adressée, par laquelle M. le Préfet engage l'Administration à se mettre en rapport avec la Société Dunoise pour que celle-ci cède ses collections à la Ville.

« Le Bureau, après avoir pris connaissance de cette circulaire et avoir mûrement délibéré, m'a chargé de vous transmettre cette réponse :

« La Société Dunoise a été fondée en 1864 ; son but était de recueillir les antiquités locales et tous objets ou documents d'art et de science, pour la formation d'un *Musée*, ainsi que le porte son premier règlement, celui qui concerne sa fondation. Voilà donc plus de vingt ans que cette Société, avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti, travaille à former ses collections, soit en sollicitant des dons, soit en faisant des acquisitions. Ses efforts ont été amplement récompensés. Aujourd'hui son Musée est en pleine prospérité : c'est son principal

succès. En conseiller l'abandon, ce serait, pour la Société, vouloir sa ruine. On ne saurait d'ailleurs concevoir une Société d'archéologie sans un Musée.

D'après cet exposé, vous devez comprendre, Monsieur le Maire, que le Bureau, répondant en cela au sentiment des membres de la Société, vienne opposer une fin de non-recevoir à la demande qui lui est faite.

« Permettez-moi de vous faire observer que la ville de Châteaudun a sur notre Musée un droit éventuel, car nos statuts, approuvés par le Conseil d'État, et confirmés par un décret présidentiel du 5 décembre 1878, portent en propres termes : *En cas de dissolution de la Société, son Musée deviendra la propriété de la ville.* A cette heure, la Société se trouve dans une bonne voie ; le nombre de ses membres augmente. Et si un jour elle doit finir, elle aura au moins légué à la ville de Châteaudun un établissement digne d'elle.

« Je termine en vous priant de croire que, si ses collections ne se trouvent plus, comme autrefois, à la portée du public, ce n'est pas de la faute de la Société, mais de celle des Administrations qui ont précédé la vôtre.

« Je suis désolé, Monsieur le Maire, d'avoir à vous porter cette réponse, que Monsieur le Préfet et vous aviez d'ailleurs prévue.

« Veuillez, Monsieur le Maire, agréer l'assurance de ma considération distinguée.

« *Le Président de la Société Dunoise,*

« BROSSIER-GÉRAY. »

L'assemblée donne son approbation à la réponse de M. le Président.

Deux lectures sont inscrites à l'ordre du jour de la séance :

1^o *Note sur un Reliquaire conservé autrefois dans l'église de la Madeleine de Châteaudun*, par M. Ch. CUISSARD.

2^o *Notice sur Pierre Prévost (fin)*, par M. COUDRAY.

Ces deux lectures faites, la séance est levée.

LES GALERIES SOUTERRAINES DES CARNUTES

DANS LA GAULE CENTRALE

Les Carnutes, les grands Carnutes, furent l'un des peuples gaulois qui résistèrent le plus vigoureusement, le plus longtemps, au conquérant romain. César ne put les abattre que par l'extermination, impitoyable et régulière, du peuple déterminé qui avait osé prendre à Genabum l'offensive contre les Romains, jusque-là toujours vainqueurs !

Ces Carnutes, dont le nom, suivant les étymologistes, rappelle la pierre (*cairn*), occupaient exactement le centre géographique et le centre religieux de la Gaule d'alors (1), ce qui, outre leur valeur reconnue, leur donnait une très grande importance, car les druides avaient encore sur les Gaulois une influence prépondérante, et l'on sait que leur grand collège, la Rome du druidisme, était à Chartres ou à Lèves, tout auprès.

Le territoire de l'ancien évêché de Chartres, avant la création de celui de Blois, en 1697, territoire qu'il faut étendre vers l'est, au-delà d'Orléans, nous représente assez exactement l'assiette des Carnutes en Gaule. Leur pays comprenait le Vendômois jusqu'à Varennes, Thoré, Le Gué-du-Loir et Mazangé, vers l'ouest. Mais, Le Breuil, Les Roches-Lévêque, Lavardin, Montoire et Trôo, où l'on rencontre encore un si grand nombre de caves, caveaux et cavernes, ou grottes, dont beaucoup sont toujours habitées et remontent probablement avant la période gauloise, n'en faisaient point partie. Toutefois, ces localités celtiques et gauloises y confinaient de très près au couchant, de même qu'au sud Montrichard,

(1) *Quæ regio totius Galliæ media habetur.* — CÉSAR, *de Bello Gallico*, I. VI. ch. XIII.)

Bourré, Monthou-sur-Cher, Thésée et Noyers, près Saint-Aignan, où se trouvent également tant de grottes gauloises et gallo-romaines attestées par les objets si riches ou si précieux qu'y trouvèrent MM. Tassin père, Dalger, Alonzo, Péan et autres, ne dépendaient pas des Carnutes non plus, cependant les séparaient immédiatement des Turones, des Bituriges, et touchaient de ce côté aux *Fines Carnutorum*. Blois, et le cours de la Loire, jusqu'à Veuves et Rilly, faisaient partie intégrante de la *Civitas Carnutorum*. Les coteaux de ce beau fleuve sont percés de plusieurs étages de caves dans la partie que dominant la cathédrale et l'évêché de Blois, ainsi que la tour Beauvoir. On en trouve à Vineuil, sous l'église, à Saint-Lubin-en-Vergonnais, près Blois, et à Suèvres, tout le long du coteau nord du fleuve.

Sur le Loir, le Cher, la Loire, partout enfin où la roche assez tendre se creuse facilement, les anciens peuples troglodytes établirent leurs demeures à côté de la rivière, qui livrait son poisson à leurs ardentes recherches, pour nourrir la famille, et qui leur offrait un moyen facile de transports et de communications, quand il n'existait encore aucune route, pas même de chemins gaulois ou *rottes*, à peine des *sentes* ou sentiers pour les piétons.

Les femmes et les enfants, les malades et les invalides pêchaient; les hommes, plus vigoureux, allaient journellement tuer le gibier dans les forêts, ou bien naviguaient sur les cours d'eau, et, dans leurs moments de loisir, s'exerçaient à la taille du silex, taille qu'ils apprenaient à leurs enfants, dans l'âge le plus tendre, afin de les rendre habiles un jour à se fabriquer toutes sortes d'armes et d'instruments.

Leurs habitations, creusées dans le flanc (vertical autant que possible) des coteaux, étaient un excellent abri, pour la défense de nos lointains aïeux, et nous avons eu, dans le Vendômois, jusqu'à la Renaissance, de vrais châteaux-forts féodaux creusés ainsi sous le sommet d'un coteau et à quelque dix mètres au-dessus du sol de la vallée; nous citerons celui de *Boidan*, avec sa belle croisée du XIII^e siècle, aux Roches-Lévêque; celui de *La Voûte*, à Trôo, et celui du *Breuil*, commune de Lunay, qui jouissait de la singulière coutume féodale de la *quintaine*; enfin, les caves que dominant les ruines du château de Vendôme et la promenade de la Montagne.

Mais, s'il était facile ainsi de s'isoler du danger ou de l'ennemi, quand le troglodyte avait trouvé un coteau surplombant une rivière

poissonneuse, on sait moins comment se cachaien et se logeaien, pendant l'hiver, les peuplades occupant, dans ces siècles reculés, la portion tout à fait plate du pays des Carnutes, celle qui porte aujourd'hui depuis si longtemps le nom de *Beauce* ne se composant que de vastes plaines, qui s'étendent sur la plus grande partie du département d'Eure-et-Loir, la moitié de celui du Loiret et le quart du Loir-et-Cher. Cette Beauce, qui avait au IX^e siècle, pour fortresses avancées sur la Loire, *Blois* et *Beaugency*, venait se terminer en pointe prolongée à Blois même, comme une main s'étendant vers la Touraine et le Berry (1).

On ignore donc généralement comment les populations carnutes de la *Beauce* pouvaient se cacher aussi vite que les premières, (celles des coteaux), et se soustraire rapidement, avec leurs familles, leurs bestiaux et leurs maigres provisions, à l'envahisseur subit et inattendu, ou bien à un impitoyable vainqueur et persécuteur, comme le fut César pour les Carnutes.

(1) Il a été donné beaucoup d'étymologies du nom de la *Beauce*, autrefois *Beaulse*, puis *Beausse*, et bien antérieurement *Belsica*, *Belsa*, *Belsia* et *Blesa*.

Tous ces noms ont une parenté, un rapport évident avec celui de la Belgique, avec ceux de Blois et de Beaugency, croyons-nous aussi.

Les Blésois sont nommés pour la première fois dans l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, livre VII, ch. II et XXI, où Grégoire de Tours les appelle *Blesenses*, mot que l'on retrouve à la même époque dans un passage de la *Vie de Saint Ayoul*, natif de Blois. L'anonyme de Ravenne les appelle *Blezis*.

Les plus anciennes monnaies blésoises sont des triens mérovingiens portant *Bleso Castro*, pour dire la forteresse de Blois, exprimée aussi par *Blesense Castrum* et bien d'autres noms qui dérivent de ceux-ci. Le nom même de *Blesense Castrum*, dit M. de La Saussaye, a la même valeur étymologique que celui de *Castrum Belsense*, la forteresse de la *Beausse*.

Quant à la forteresse de Beaugency, nous voyons *Balgenti castro* sur les monnaies carlovingiennes, puis, sur divers titres et chartes, en 1104, *in castro Balgenciacensi*, *Balgenciacum*, *Belgenciacum*, *Balgenceium*, *Baugencium*.

Nous trouvons, dans ces antiques noms, une grande ressemblance avec ceux de la Beauce, sur lesquels se serait greffé le préfixe *Gen*, de *Genabum*, et enfin le suffixe *iacum*, si commun dans toute la Gaule, indiquant le domaine, la propriété.

En résumé, pour nous, les *castra* mérovingiens et carlovingiens de Blois et de Beaugency étaient les deux forteresses de la Beauce, sur la Loire, remplaçant ou mieux continuant celles qu'y avaient déjà peut-être les Carnutes. Des hauteurs du *Castrum Blesense*, ou *Belsence*, les guerriers surveillaient les mouvements des Bituriges et des Turones. *Belgenciacum*, non loin de *Genabum*, barrait le passage aux Bituriges cherchant à gagner le *Pagus Carnutorum* à l'abri de, ou mieux derrière l'impénétrable rideau de la vaste forêt de *Solloigne* (*Silva Lonja*), qui s'étendait de Vierzon à Cloyes et Fréteval, et même par delà le Loir jusqu'au Perche-Goët. N'oublions pas que l'antique et importante ville de Suèvres (*Sodobria*, *Sodobrium*), très fortifiée par les Gaulois, servait de tête de pont pour aller de Chartres à Bourges et réciproquement. La rive de la Beauce, sur la Loire, était donc ainsi fortifiée à ses deux extrémités Blois et Beaugency, et renforcée à son centre Suèvres.

Nous avons été assez heureux pour pénétrer ce mystère et nous allons essayer de l'expliquer.

En 1879, on démolissait l'église de Mâves, si pauvre et si peu monumentale, afin de la reconstruire; les ouvriers trouvèrent, à 4^m 50 ou 5^m, sous le sol de l'église et du village, des souterrains très contournés, ayant diverses directions.

Ils ramassèrent dans ces galeries des monnaies romaines, de Néron principalement (1). Nous fûmes appelé et reconnûmes que ces souterrains étaient creusés dans le tuf marneux de la Beauce, (qui se soutient facilement, à 4 ou 5^m de profondeur, sans étais), qu'ils avaient à peu près uniformément 1^m 35 de hauteur, 0^m 80 de largeur, et qu'ils présentaient presque toujours, à certains endroits, des contournements sur eux-mêmes, dont nous allons bientôt parler.

Nous y vîmes des traces de feu et de la suie à la voûte; les cornes des bestiaux enfermés avaient laissé leurs marques sur les parois de ces couloirs étroits, qui débouchaient, au bout de quelques mètres, dans de vraies chambres rondes, de 2 à 3^m de diamètre, où la preuve de la présence des bêtes bovines et ovines était très exactement accusée.

Ces souterrains traversaient le sol sous les fondations de l'église, tournaient sous la place du village, passaient enfin les maisons qui l'entourent et, par une assez longue pente inclinée, allaient s'ouvrir secrètement dans les champs voisins, où leur orifice, bouché sous le sol arable par une large pierre, était depuis longtemps inconnu aux populations actuelles, quoique de très vieilles et très vagues traditions prétendissent qu'il y avait des souterrains débouchant autrefois dans tel ou tel champ, près du bourg de Mâves, et même se prolongeant dans la direction de l'amas d'eau appelé *le lac* ou *l'étang de Pontijou*, amas d'eau (en gaulois *masava*) qui a donné son vieux nom à la commune de *Masves*, fort ancienne comme l'on voit.

Ajoutons que, vers l'année 1864, à peu de distance de Pontijou, le fermier de La Grande-Bosse, commune de La Bosse (Loir-et-Cher), voulant faire nettoyer le puits de cette ferme, demanda

(1) Non loin du bourg de Mâves, un lieu, nommé *le Four des Sarrasins* aujourd'hui, rappelle sur cette paroisse le séjour des troupes romaines, *Cæsarenî militibz*, car telle est l'étymologie de ce nom si répandu.

pour ce travail le maçon du pays (Poirier). Cet homme reconnut qu'à environ 6 ou 7^m de profondeur, il y avait une ouverture donnant accès à un long corridor. S'y étant introduit avec le fils du fermier, ils parcoururent ce corridor jusqu'à un endroit où l'ouverture se trouvait trop étroite. On ne pouvait passer outre qu'en rampant.

Ce corridor allait dans la direction de l'emplacement d'un vieux château qui fut démoli, il y a quelque cent ans, et dont il ne reste plus que la plate-forme avec les fossés qui l'entouraient. Ce lieu porte toujours le nom de *château de La Grande-Bosse*.

Depuis cette époque, nous vîmes beaucoup de ces mêmes souterrains : à Balâtre, à Suèvres, à Mer, à Blois, dans le Vendômois ; à *Morville*, près Pithiviers, etc.

Dans cette dernière localité, en examinant le puits situé devant l'entrée de l'église, on trouve, à 6^m de profondeur, une étroite ouverture, fermée d'une porte depuis 1870 ; elle donne accès à une série de chambres et de couloirs creusés dans le calcaire de Beauce et qui ont été fort utiles lors de la dernière invasion. Dans la même commune, à la ferme de Barberonville, on a trouvé de pareils souterrains à plusieurs reprises. Enfin, il résulte de renseignements nombreux et concordants que, dans toute la Beauce, il existe, sous les villages les plus anciens, de semblables galeries de refuge, aboutissant presque toujours à un puits qui est devenu le puits central des villages actuels. Ces puits, creusés par les Gaulois, ou par les peuples qui les avaient précédés, étaient nécessaires aux souterrains de refuge, pour un grand nombre de raisons : donner l'eau, renouveler l'air, faire évacuer la fumée, servir peut-être de drainage aux eaux d'infiltration, lors des fontes de neige, nous ajouterons entendre, sans être vu, les pas et les cris de l'ennemi lorsqu'il s'approchait, sortir et rentrer facilement la nuit, sans danger bien grand, enfin permettre à celui qui avait bouché, sur le sol, les orifices de ces refuges invisibles de rentrer, sans traces apparentes, dans le labyrinthe de ces curieux souterrains, fort inaccessibles pour les ennemis de nos durs aïeux les Carnutes de la plaine beauceronne.

M. A. Terninck (page 147 du vol. du *Congrès archéologique tenu à Arras en 1881*) nous dit : « que de semblables souterrains sont « aussi communs en Artois qu'en Picardie et s'y rencontrent dans « la plupart des communes. Ce sont de longs et étroits corridors « creusés soit dans l'argile, soit dans la marne, grossièrement taillés

« et n'offrant aucune trace de maçonnerie. Sur ces galeries (1)
 « s'ouvrent, de distance en distance, de petites chambres, les unes
 « ont servi d'abri aux animaux de basse-cour en tout genre, et
 « on y voit la place des râteliers et les frottements des animaux
 « sur les parois. Les autres abritaient les femmes, les vieillards,
 « les enfants, les hommes qui n'étaient pas à combattre et enfin les
 « richesses que l'on voulait soustraire à l'ennemi ; là sont les traces
 « fumeuses des lumières qui ont éclairé ces profonds réduits,
 « puis les débris de cuisine. Enfin, de distance en distance, sont
 « des puits allant jusqu'à l'eau très souvent, et destinés à fournir
 « aux reclus l'air et la boisson. Quelques-uns de ces refuges sont
 « considérables : celui d'Hermies a huit voies et trois cents cel-
 « lules, celui d'Arleux a cinq galeries, celui de Morchies compte
 « *trois étages superposés*. Outre les textes d'auteurs anciens, Pline,
 « César, Florus, Baldéric, qui prouvent l'existence de ces souter-
 « rains dès l'antiquité la plus reculée, nous avons aussi à l'appui de
 « cette opinion les armes et les vases gaulois trouvés dans quelques-
 « uns, Rouvroy par exemple ; ceux de l'époque gallo-romaine
 « recueillis dans les cryptes d'Izel, Les Équerchins, d'Ervillers, etc. »

Il est impossible de mieux dire et d'écrire rien de plus approprié à nos souterrains, (anté-celtiques peut-être), de la plaine deBeauce.

« A Baye, en Champagne, il y a soixante ans, on parlait de caves
 « qui, sur les pentes crayeuses, s'étaient ouvertes sous les pas des che-
 « vaux, s'enfonçant en terre, et dans lesquelles on avait trouvé des
 « squelettes, des vases, des monnaies, etc. Ce fut un semblable acci-
 « dent, à Courjonnet, qui mit d'abord sur la trace d'une grotte de
 « l'âge de la pierre polie, puis de dix, puis de plus de deux cents. »
 (Fleury, séance du 5 juin 1874 à la Société académique de Laon.)

A Balâtre, village important au nord de la commune de Suèvres (Loir-et-Cher), un cultivateur rentrait, en août 1860, une charretée de gerbes. Tout-à-coup le terrain s'affaisse et un gouffre s'entr'ouvre sous la voiture. M. l'abbé Morin, curé de la paroisse, ferme et patient érudit, qui vient d'écrire *toute l'histoire de la ville gauloise de Suèvres* et en a fait une restitution magistrale, M. Morin, aussitôt prévenu, s'occupe d'abord du sauvetage, puis, armé de bougies,

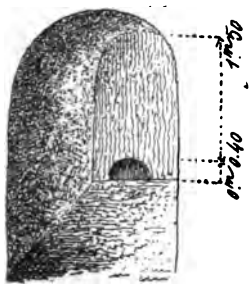
(1) Remarquez ce mot de *galerie* appliqué partout aux souterrains dont nous nous occupons ; ne semble-t-il pas nous rappeler, par son préfixe, le nom des Gaulois ?

pénètre dans de longs et tortueux souterrains auxquels il trouve trois issues, en pentes rapides, dans des sens tout opposés, ensuite il arrive à une sorte de carrefour d'où partent quatre corridors de 1^m 50 de largeur, conduisant à quatorze salles carrées ou circulaires, ou demi-circulaires, plus ou moins spacieuses. Elles sont reliées entre elles par d'étroits passages en zigzag aussi compliqués qu'un labyrinthe. La fumée qui a noirci le tuf en certains endroits indique encore l'emplacement de la chandelle gauloise éclairant les pauvres réfugiés en ces obscurs souterrains. Au centre, non loin du puits profond de Balâtre, qui, selon M. Morin, date de la même époque reculée, on trouve une petite chambre en forme de niche, avec banc taillé dans le tuf et servant de siège. On venait ici respirer et *faire le guet*. Outre le puits, trois soupiraux donnaient aussi l'air et un peu de lumière. La couche épaisse de suie que l'on voit encore à l'un de ces soupiraux atteste une longue habitation dans ces sombres demeures, à une époque sans doute bien antérieure à l'arrivée des Romains en Gaule.



« Ce qui nous semble surtout curieux, « dit M. l'abbé Morin, c'est dans chaque « galerie un système de défense qui mériterait d'être étudié.

« Aux trois issues, au bas même des « rampes, couvertes par une longue rangée de grosses pierres plates, à l'entrée de la grotte, de larges rainures « sont taillées dans le tuf, toutes prêtes « à recevoir des madriers de bois formant « barricade. Dans l'épaisseur des murs et des cloisons de tuf et « de calcaire marneux, on remarque, de distance en distance, des « trous en forme de *gueule de four*, « à 1^m 30 au-dessus du sol, propres à « surveiller les avenues, à faire le guet, « avec les yeux comme avec les oreilles, « et à clouer un ennemi contre la muraille « opposée, au moyen d'un épieu ou de « toute autre arme, lorsqu'il se préparait « à passer d'une galerie dans une autre « faisant crochet avec la première. Ailleurs, « on ne peut passer d'un corridor dans l'autre qu'au moyen d'une



« étroite ouverture au ras du sol de ces souterrains. L'ennemi
 « devait ramper, pour aller plus loin, mais, lorsque sa tête appa-
 « raissait au-delà du trou, ou mieux du couloir horizontal, le Gau-
 « lois ou le Troglodyte caché de côté, invisible, lui écrasait la tête
 « ou l'égorgeait. Manquait-il son coup, il disparaissait par une
 « galerie secrète et pouvait recommencer trente pas plus loin.

« Ce qui fait la singularité des grottes de Balâtre, c'est qu'elles
 « ont été fouies et creusées, dans les entrailles de la terre, au milieu
 « d'une plaine unie, sans aucun accident de terrain, dans un tuf
 « tendre et friable, mais assez consistant toutefois pour s'être main-
 « tenu presque partout, depuis 3,000 ans peut-être, sans éboule-
 « ments ! si bien que l'empreinte des outils (pierre, silex et fer)
 « est encore visible sur les parements de la voûte et des murs. »

Je conclus de ces curieuses citations que les souterrains de refuge des Gaulois étaient creusés sur beaucoup de points du territoire dès l'antiquité la plus reculée, et que chez les Carnutes ces refuges ont dû servir principalement pendant ce terrible hiver où César, inexorable, fit traquer de village en village, de forêt en forêt, et de cachette en cachette, les malheureux Carnutes coupables d'avoir rêvé et voulu la liberté de la Gaule et la chute de la tyrannie romaine du proconsul, en détruisant Genabum, pour commencer la guerre contre l'envahisseur. Les Carnutes ne peuvent-ils pas être comptés parmi les principaux de ces Gaulois dont César dit, au livre VII de *Bello Gallico* : « qu'ils sont très habiles dans le perce-
 « ment des souterrains, et qu'il n'y a pas de travaux de ce genre
 « qui ne soient connus et usités chez eux. »

Tacite (*Germ. XVI*) nous dit : « *Solent et subterraneos specus
 « aperire.., si quando hostis advenit, aperta populatur; abdita
 « autem et defossa, aut ignorantur, aut eo ipso fallunt, quod quæ-
 « renda sunt* (1). »

Les souterrains si remarquablement agencés des Gaulois servirent sans doute de refuge bien des fois après les persécutions du cruel proconsul César. Ses successeurs ne voulurent-ils pas anéantir toute puissance et toute indépendance sacerdotale et guerrière, toute résistance patriotique à l'énervement politique voulu, calculé, des

(1) Voir le *Cours d'Antiquités monumentales* de M. DE CAUMONT, tome I^{er}, pages 168, 191, 193. — Voir aussi l'*Ethnologie gauloise* de M. DE BELLOQUET, page 412 de la 3^e partie, édition de 1868.

supériorités de la Gaule, qui s'opérait par l'envahissement continu des bains, des thermes, des théâtres, des cirques et des molleses de tout genre que leur apportait la scandaleuse civilisation romaine, en échange de leurs richesses, de leur valeureuse vigueur et de leur indépendance? Qui ne se rappelle l'épisode d'Éponine et de Sabinus, dont l'estampe populaire décore souvent encore nos auberges et nos cabarets de la Beauce?

Les labyrinthes gaulois ont dû servir aussi lors des invasions de la Gaule par les Barbares, pendant les guerres mérovingiennes, les incursions des Normands, les guerres de Thibault-le-Tricheur, celles de Foulques-Nerra, et enfin pendant les cruelles guerres des Anglais, et même, sur certains points, pendant la Fronde.

Chose singulière, la connaissance exacte des souterrains s'était perdue en Beauce, mais des légendes anciennes, fort vagues, prétendaient que chaque village était *miné*. Souvent l'eau de la mare d'une ferme s'était écoulée en peu d'heures, le jus du fumier, ce puissant producteur, si négligé précisément en Beauce, disparaissait tout à coup dans des profondeurs inconnues, sans que l'on en recherchât la cause; on se contentait de corroyer les fonds avec de l'argile, on n'en parlait plus, et bientôt on l'oubliait.

Si le même accident arrivait dans un autre village, la chose se passait de même, *isolément*, sans que jusqu'ici l'on en ait fait l'objet de recherches générales, et sans rattacher les unes aux autres ces découvertes fortuites.

On le voit, si la Suisse a, depuis trente ans, retrouvé ses cités lacustres, que la science fouille et met au jour avec si grand profit pour l'archéologie et l'anthropologie, nous aussi, Carnutes et Beaucerons, nous avons nos forteresses, nos cités souterraines et nos refuges presque inconnus jusqu'ici, pour lesquels aucun travail de recherches et d'ensemble n'a encore été entrepris. Souhaitons que les savantes Sociétés archéologiques qui se partagent l'étude de l'ancien territoire Carnute s'entendent entre elles, pour observer et décrire avec ensemble et uniformité tous les souterrains déjà connus et ceux que l'avenir fera découvrir. C'est la plus ancienne histoire de notre territoire et de notre race qui sortira des puits et des souterrains de la Beauce, ainsi que des cavernes et du flanc de nos coteaux.

On ne se figure pas, sans avoir vu beaucoup de souterrains semblables, quelle est l'étendue et en même temps la variété du

curieux et habile système de défense qui faisait de ces grottes de véritables forteresses invisibles et on peut ajouter presque inaccessibles à l'ennemi.

Pendant les grandes invasions des Barbares, combien de fois leurs hordes ont-elles dû passer, comme un torrent, sur la Beauce terrifiée, sans rencontrer d'habitants, les croyant en fuite de l'autre côté de la Loire ? Mais aussi, combien de fois, lorsque l'ennemi eut traversé ce beau fleuve, la grande artère, ou mieux la moëlle épinière de la Gaule, les familles, les tribus et les peuplades celtiques, ou gallo-romaines, se retrouvèrent-elles saines et sauvées derrière leurs persécuteurs entraînés, par une loi fatale, vers le Midi, et sans retour pour eux possible dans les pays qu'ils avaient dévastés et saccagés ?

Il nous reste à montrer, par une figure qui n'est pas le plan spécial de l'une des grottes que nous avons parcourues, mais qui réunit les éléments divers des souterrains par nous étudiés et ceux de défense que nous avons constatés, il nous reste, disons-nous, à fixer par les yeux, dans l'esprit, ce très curieux système d'habitation momentanée, de cachette forcée et de *défense intime et terrible* pour qui voulait forcer les souterraines demeures de nos fiers et tenaces aïeux.

Nous figurons dans notre croquis une série de souterrains à 5^m au-dessous du sol du plateau, communiquant avec celui-ci : 1^o par deux ou trois entrées secrètes *S, S*, de 15 à 16^m de longueur, en rampes rapides couvertes vers l'entrée supérieure avec des pierres plates. Ces rampes ont toujours environ 0^m 90 de largeur, 1^m 20 de hauteur, et l'entrée sur le plateau est cachée soit par des broussailles, soit par de la terre mise, comme à l'ordinaire, sur une dernière pierre plate que l'on peut culbuter de l'intérieur pour se livrer un passage et sortir en faisant ébouler la terre dans l'excavation ; 2^o par un puits *T*, dont la nécessité et l'usage sont indiqués par la légende de la figure.

La principale entrée de tout le système de galeries est souvent dans un coteau, comme à Suèvres. Nous l'avons marquée en *O* ; elle servait d'habitation au Troglodyte : fraîche pendant l'été, chaude ou mieux tiède pendant l'hiver. Aujourd'hui le vigneron met son vin à l'entrée, ses légumes, pendant l'hiver, au fond de l'antique caverne.

Lorsque l'étranger pénétrait par l'orifice *O*, il se butait, au bout de 20 à 25^m, contre le pilier central *E* et ne pouvait que prendre le couloir vers *A* ou celui vers *B*, mais en *a* des deux côtés; le passage, rétréci par un contrefort, le jetait pour ainsi dire sous les coups de l'habitant souterrain caché dans les boyaux *i, i*, derrière un mur ou cloison de tuf percé à 1^m 30 de hauteur, et qui l'apercevait, sans être vu lui-même, par une ouverture en forme de gueule de four, ménagée exprès en *a, a*, pour atteindre, avec des lances ou des épieux, l'ennemi cherchant à forcer la demeure ou la cachette du Troglodyte. S'il avait évité les coups de l'invisible propriétaire de ces galeries, il rencontrait le même accueil en *c, c*, avant de parvenir aux chambres *A* et *B*, puis en *d, d*; on lui meurtrissait ou fauchait les jambes à 0^m 30 au-dessus de terre, sans qu'il se pût douter de cette subite trahison. Enfin, en *b, b*, une nouvelle attaque à la tête se produisait avant qu'il ne parvînt dans la galerie *C*, au point *i, i*, juste derrière le pilier plein *E*. Pour faire si peu de chemin, l'envahisseur avait couru la chance d'être frappé trois fois à la tête, en *a, c, b*, et fauché par les pieds en *d*.

S'il avait échappé à toutes ces embûches, il lui fallait recommencer une aussi dangereuse odyssée, pour aller de *C* en *P*, puis en *M*, et subir encore d'invisibles attaques à la tête en *e, f*, et aux jambes en *d* et *g*, sans parler des surprises en *S, M*.

Si l'ennemi avait eu la chance extraordinaire d'échapper à ces meurtrières embûches, invisiblement tendues dans des endroits où ne pouvait passer qu'un seul homme à la fois, il n'avait encore pu ni voir ni saisir le Troglodyte qui, repoussé en *M*, avait gagné la salle *Q* soit en rampant tout le long du couloir abaissé *g, h*, soit par les galeries *M, o, h, M, v, h*, se terminant de part et d'autre en *h* par un trou au niveau du sol, en forme de gueule de four, comme en *d, d*.

Sauf en venant du puits, on ne pouvait pénétrer dans la salle *Q* qu'en rampant aux trois points *h, h, h*, et homme par homme, que l'on assommait dès qu'ils paraissaient. Nous avons supposé l'ennemi entrant par le coteau *O*, mais, s'il n'y a pas de coteau, si le refuge fortifié se trouve entièrement sous la plaine, l'orifice *O* deviendra forcément la troisième sortie *S*, (on en trouve presque toujours trois dans la Beauce), et les mêmes faits se reproduiront si l'envahisseur découvre l'une des trois sorties *S, S, S*. Supposons qu'il ait vu de la fumée, entendu le cri des animaux par l'orifice

du puits *T*. Il se fait descendre jusqu'au niveau de la galerie qu'il a remarquée d'en haut. Il est seul et suspendu. Avant qu'il ait pu prendre pied, deux ou trois coups de lance ont pu le frapper, et un coup d'épieu le renverser, le culbuter au fond du puits.

Ce que voyant, ses amis, ses camarades, hésiteront à le suivre et à descendre en un endroit si dangereux et si perfide. Cependant, s'il a pu prendre pied, ce courageux envahisseur, il trouvera en *o*, *ô*, un ennemi qui fera contre sa tête la même attaque expliquée par nous aux points *a*, *b*, *c*, *e*, *f*.

Les Troglodytes qui garnissaient la chambre *Q* l'ont quittée en rampant aux orifices *h*, *h*, *h*, ils sont dans les corridors de l'autre côté du trou *h*, ou bien en *g*, *g*, attendant ici l'envahisseur. Celui-ci rampe à son tour, et dès qu'il paraît soit en *h*, *h*, dans les corridors vers *M*, *M*, soit en *g*, *g*, il est assommé, sans qu'on lui laisse même le temps de se relever. La même opération se renouvellera cent fois s'il y a cent envahisseurs. D'ailleurs les premiers cadavres serviraient de rempart contre le reste des attaquants. Si nous nous sommes bien expliqué, le lecteur aura saisi facilement le système de défense souterraine de nos aïeux :

1° Dérober à l'envahisseur la présence et le nombre des guerriers réfugiés dans le souterrain, le forcer ainsi à agir contre l'inconnu et par là augmenter la crainte et la terreur chez lui.

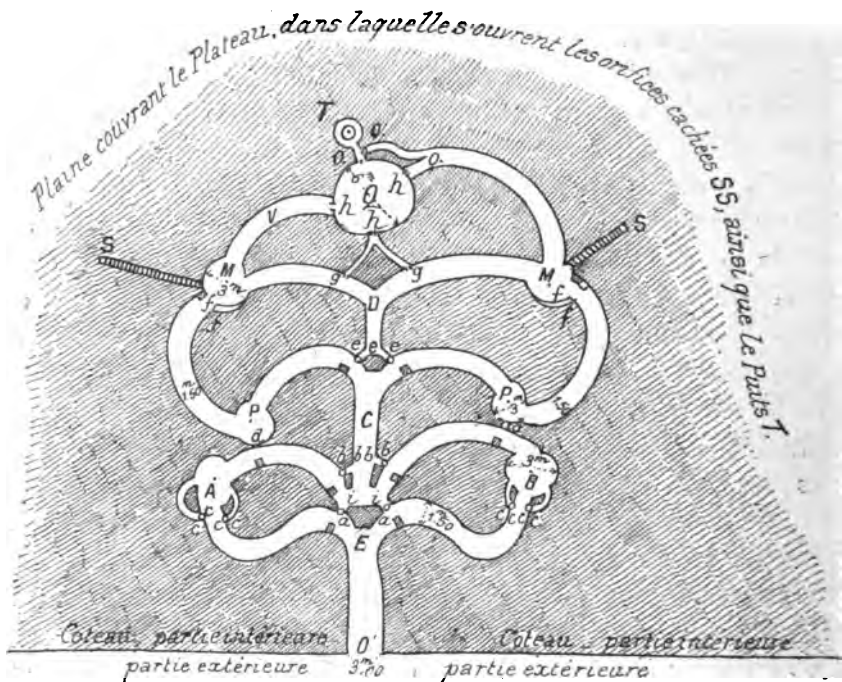
2° Le forcer à passer *seul*, *isolé*, souvent *rampant*, dans les endroits dangereux où d'invisibles ennemis lui tendent de mortelles embuscades.

Nous terminons cette exposition de nos recherches en faisant remarquer que nous n'avons pas parlé des nombreuses trouvailles archéologiques qu'on ne manquerait pas de faire dans les vastes souterrains encore inconnus de la Beauce, si l'on se mettait à les rechercher et fouiller méthodiquement. C'est ce que nous souhaitons vivement pour notre vieille histoire nationale.

H. DE LA VALLIÈRE.

NOTA. — Depuis la rédaction de l'opuscule qui précède, j'ai eu l'occasion de visiter, dans le coteau que domine l'antique église d'Orchaise, une grotte, à mi-côte, presque contiguë au sommet de

celle où coule actuellement, au bas de la montagne à pic, la célèbre fontaine d'Orchaise. Les touristes ne visitent guère que cette dernière ; ils passent indifférents à côté de la première, plus élevée et presque inaccessible, et très souvent sans se douter de sa situation. Combien cependant elle m'a paru plus intéressante et plus curieuse que l'autre, à son entrée du moins ! On voit qu'elle a servi de longs siècles à l'écoulement de l'eau qui, dans la pierre tendre, s'est tracé un canal aux bords corrodés, aux méandres brusques et heurtés. Je suppose aisément que, lorsque cette grotte supérieure vint à être habitée par des Troglodytes ou des Celtes, des druides peut-être, gardiens de la fontaine et prêtres de son culte, ils détournèrent ses eaux, en les faisant couler à côté, dans la caverne inférieure. Quoi qu'il en soit, la grotte asséchée devint une habitation d'accès difficile, et l'on y retrouve ces corridors à détours brusques, à ouvertures étroites en forme de gueules de four, et avec les dimensions que j'ai décrites plus haut pour les souterrains des Carnutes. L'on y voit même l'emplacement de poutres encastrées dans le rocher pour former de solides barrières contre un envahisseur. Un trop rapide examen ne m'a pas permis d'en lever le plan et d'en donner une plus exacte description, (pressé par mes compagnons de route comme je l'étais), mais je tiens dès maintenant à signaler cette curieuse grotte aux antiquaires, afin qu'ils l'étudient plus attentivement que la fontaine elle-même, si curieuse, si pittoresque soit-elle !



LÉGENDE :

O. — Entrée le long d'un coteau, largeur habituelle, 3^m; profondeur variable; hauteur, 1^m 50. Tous les autres souterrains n'ont que 1^m 20 à 1^m 50 de largeur et 1^m 50 de hauteur.

A, B, P, M. — Chambres ou cénacles à bestiaux, ayant 3^m de diamètre habituellement, et 1^m 50 ou 2^m de hauteur.

Q. — Grande chambre aérée non loin du puits qui l'éclaire en partie, 5 à 6^m de diamètre.

T. — Puits pour la boisson, l'aération et la fumée, 2 à 3^m de diamètre.

S, S'. — Pente rapide d'un couloir long de 15 à 16^m, large de 0^m 90, recouvert de grosses pierres plates, sur 5 à 6^m de longueur, et donnant un accès caché, au sol supérieur, dans la campagne.

a, b, c, e, f, o. — Ouvertures en gueule de four, à environ 1^m 30 au-dessus du sol du souterrain, et par lesquelles l'envahisseur pouvait être tué ou assommé sans rien voir.

d, g, h. — Ouvertures en gueule de four et au ras du sol, par lesquelles il fallait passer en rampant pour pénétrer en d d'un souterrain dans l'autre, ou bien, en g et h, de la chambre aérée dans les galeries, ou des galeries dans la chambre aérée, selon que l'ennemi arrivait par le coteau O, par le puits T, ou plus rarement par S, S'.

NOTE RELATIVE A LA PAGE 66 (*in fine*).

§ 1^{er}.

Les célèbres cavernes où se retiraient les brigands juifs ou voleurs que poursuivait si rudement Hérode, étaient situées au village d'Arbelle, nous dit Joseph (*Histoire des Juifs*, livre XIV, chapitre xxvii, page 511 du tome II, traduction d'Arnauld d'Andilly, édition de 1673). Elles étaient placées à une grande hauteur, dans la paroi verticale de la montagne, et leurs bouches ou orifices apparaissaient sur la muraille à pic des rochers inaccessibles qui baignaient leur pied dans le lac de Tibériade.

Joseph raconte, avec d'intéressants détails, comment Hérode fit descendre, au moyen de machines spéciales, ses soldats, par le haut de la montagne, dans des cages bardées de fer, suspendues par de fortes chaînes du même métal, jusqu'à l'orifice de chaque caverne, pour y dénicher, c'est le mot, ou brûler et tuer ces voleurs pillards qui refusaient de se soumettre à lui. (Voir, à la page 125 du journal *Le Pèlerin*, n° du 1^{er} mars 1886, une gravure saisissante rendant très bien compte des moyens employés par Hérode.)

En lisant cet épisode si curieux, la pensée se reporte tout naturellement sur l'immense pan coupé des Roches-Lévêque, en Vendômois, dans le milieu duquel subsiste isolé et presque inaccessible encore, suspendu à pic entre le plateau surmonté de sa *tombelle* ou *motte*, et le terrain du fond de la vallée du Loir, l'antique et vaste souterrain appelé encore le Château de Boidan, nom celtique s'il en fut. Ses seigneurs, au XII^e ou au XIII^e siècle, l'ornèrent extérieurement d'un pignon pointu percé d'une vaste croisée à meneaux sculptés. Inaccessible autrefois par le bas comme par le haut, Boidan fut-il jamais pris? Jusqu'où s'étendaient ses sombres souterrains? La *motte* qui le surmonte n'était-elle pas son signal le jour et son fanal la nuit? N'était-ce pas de là que les Cenomani empruntaient aux Carnutes de Vendôme leurs signaux avertisseurs des grands dangers ou de l'approche de l'envahisseur?

Il est impossible de préciser à quelle époque remontent les souterrains d'Arbelle, comme celui de Boidan et ceux des Carnutes, mais il suffit de montrer, par le rapprochement ci-dessus, que ce moyen simple et sûr de retranchement et de fortification était connu et pratiqué *avant notre ère*, et probablement très longtemps avant, en Judée aussi bien qu'en Gaule, et qu'on en retrouverait de nombreux exemples tout autour de la Méditerranée, si l'attention publique était attirée surtout sur ce genre de forteresses presque imprenables avec les moyens d'attaque anciens.

Je trouve dans Pomponius Mela (*De situ orbis*, livre III, chap. II, p. 112 (1), ces mots significatifs :

« LES DRUIDES : *Docent multa nobilissimos gentis clam et diu, vicens annis, aut in specu, aut in abditis saltibus.* »

On voit, par cette citation, que certains de nos souterrains de la Beauce ont pu servir non-seulement de refuge, mais aussi de lieu d'instruction, tranchons le mot, de collège aux druides ; on peut, on doit conjecturer que ceux qui ont été trouvés sous l'église de Maves, comme ceux que l'on trouverait sous d'antiques églises paroissiales, ont dû servir bien certainement à ces initiations druidiques. Il est même probable que le culte chrétien, introduit, croit-on, dans la Beauce, vers la fin du I^{er} siècle, ou le commencement du II^e siècle de notre ère, recherchait avec avantage les localités où ces initiations avaient autrefois lieu, et d'où les persécutions romaines contre le druidisme avaient chassé tous les sectateurs du vieux culte gaulois. Le christianisme, en fondant ses autels, soit dans les souterrains objets de la vénération populaire, soit au-dessus, suivant qu'on le persécutait ou non, s'assurait mieux le concours des populations, continuait les initiations que la tradition rappelait en ces lieux, mais formait des prosélytes à un nouveau dogme se rapprochant de l'ancien peut-être plus qu'on ne le pense et préparait ainsi les jeunes générations gauloises au culte du seul et unique vrai Dieu, en leur offrant, de cette façon, comme une sorte de réminiscence effective de l'ancien culte national des aïeux, culte persécuté, détruit par les Romains, comme on persécutait le christianisme lui-même, ce qui était un lien commun aux yeux des Gaulois.

Il faut donc faire une très grande attention aux souterrains carnutes qui se trouvent sous les anciennes églises de la Beauce ; bien averti et sur ses gardes, on y peut faire de très intéressantes découvertes.

H. DE LA VALLIÈRE.

(1) Édition de 1646. Gêrôme Vogel, à Leyde.

M^{ME} BAUDRÈS

ET

LA FAMILLE COURCILLON DE DANGEAU

On connaîtrait mal l'ancienne société et son organisation, si l'on pensait qu'il fût impossible, à la bourgeoisie ou à la roture, d'y parvenir aux charges et aux honneurs. A partir du XIV^e siècle, nous voyons la jurisprudence ouvrir la porte des fonctions lucratives, frayer même souvent l'accès aux rangs de la noblesse.

Le commerce, exercé avec une rigoureuse probité, à l'abri de toute concurrence étrangère, produisit, aux XV^e et XVI^e siècles, des fortunes dont on avait le droit de ne pas rougir. Le bourgeois dans l'aisance rêva pour son fils quelque chose de plus brillant que le comptoir paternel. Il l'envoya dans les Universités pour demander à la science et aux grades scientifiques la clé des dignités administratives. De ces écoles en renom, le jeune provincial revenait d'ordinaire licencié en lois, achetait une charge de lieutenant ou de bailli, une recette seigneuriale, ou bien encore, avec le titre d'avocat, devenait conseiller au siège présidial. Rarement sa carrière s'achevait sans qu'il eût acquis une petite seigneurie et légué à ses enfants un nom désormais anobli.

Aussi le fier duc de Saint-Simon, châtelain de La Ferté-Vidame, signale-t-il avec amertume l'envahissement des charges, voire même des suprêmes magistratures, par des parvenus.

La famille Baudrès, très ancienne à Illiers dans le haut commerce, peut fournir un exemple de cette élévation progressive (1). Maître drapier en 1481, Jean Baudrès avait pignon sur rue et achetait, de ses économies, la métairie de Chahuteau, jusque-là pro-

(1) Nos renseignements sont généralement empruntés à des actes notariés, surtout à ceux de Jehan Berlant, notaire à Illiers (1588 à 1607), et Pierre Le Sueur (1601 à 1617).

priété d'un écuyer de Dangeau nommé Jean Foucquet. Son nom, avec le titre de gager dont il s'honorait, figure encore sur un entrait de l'église Saint-Jacques d'Illiers. Macé Baudrès, probablement son petit-fils, préféra la jurisprudence au commerce. Devenu avocat « licencié ès-loix », nous le trouvons, de 1580 à 1584, bailli de Rabestan et lieutenant au baillage de sa ville natale.

Comme son frère Jacques Baudrès, ce fut dans son pays, dans la vieille et honorable famille Laisné, qu'il se choisit une compagne. Proche parente du prieur de Mondonville, unie par les liens du sang à la branche chartraine du même nom, Barbe descendait de nobles hommes Jacques et Michel Laisné (1), maires d'Houdouer (Blandainville), aux XV^e et XVI^e siècles. Malgré ce titre, qui leur appartenait en raison de leur mairie et seigneurie, les Laisné étaient d'honnêtes bourgeois, se succédant, de père en fils, dans le commerce de la draperie. Barbe apportait une riche dot à son mari ; mais, tout en élevant les siens, elle conserva jusqu'à la fin, pour elle-même, cette simplicité de vie, cette modestie d'allures, qui convenaient à la bourgeoisie. Si elle s'intitule dame du Chastellier, c'est pour affirmer ses droits sur ce domaine. Elle en agit de même lorsqu'il s'agit de revendiquer les redevances seigneuriales de Houdouer, du Petit-Chasnay, de La Mauginière, des Ereaux et du fief de Forge, en la paroisse de Blandainville.

Quant à maître Macé Baudrès, il était sieur de Carcahu, manoir solitaire au fond des bois de Frazé, qui conserve encore un aspect féodal. Sa lieutenance au baillage d'Illiers dut expirer vers 1585. Ce serait à cette époque que Jacques de Courcillon de Dangeau, futur héritier du domaine, jeune homme plein de bravoure, déjà familiarisé avec les champs de bataille, aurait fait la connaissance de Suzanne Baudrès, fille unique de Baudrès et de Barbe Laisné. Elle était d'un rang inférieur à celui de l'illustre gentilhomme, mais il est permis de penser qu'il ne fut pas indifférent aux magnifiques rentes de ses parents. C'était une des fortunes les plus sérieuses de la contrée. Comme le numéraire abondait chez eux, à une époque où il était rare ailleurs, les époux Baudrès en profitèrent pour acquérir de nombreux immeubles.

Nous pensons que Suzanne et sa mère appartenaient jusque-là,

(1) Jehan Laisné, plus ancien que ces deux derniers, vivait en 1447. Il s'intitule clerc et maire d'Houdouer, où il demeure.

comme la famille Laisné en général, à la religion de leurs pères. Mais un grain d'ambition, l'honneur d'allier son nom à celui de très haut et très puissant seigneur messire Jacques de Courcillon, sieur de Dangeau et autres lieux, éblouit Barbe Laisné. La perspective de cette élévation, flatteuse pour son orgueil maternel, lui fit sans doute accepter, sans trop raisonner, les opinions religieuses de son illustre gendre. Des ministres distingués visitaient la contrée de temps en temps, le temple était dans les dépendances du château : Barbe et sa fille embrassèrent la réforme. Plus tard, Jacques de Courcillon, cédant à certaine pression royale, abjura le protestantisme, et, à titre de nouveau catholique, fut inhumé dans l'église de Dangeau (1606). Mais ni sa belle-mère ni son épouse ne revinrent à la foi de leurs aïeux. Elles restèrent opiniâtrément attachées au calvinisme, et la nombreuse famille de la dame de Courcillon fut élevée dans les mêmes croyances.

Macé Baudrès a dû mourir avant 1590. Sa veuve, à part les voyages que le soin de ses nombreuses affaires l'oblige de faire à Illiers, centre de ses possessions, continue à résider près de sa fille à Dangeau. Un véritable génie administratif se révèle en elle. Ses domaines sont nombreux et épars : à Blandainville, la ferme du Colombier, près du Fresne; le Petit-Chasnay, auquel, par échange, vint plus tard s'adjoindre le Grand-Chasnay; les bois de La Patrière; Houdouer; des immeubles à Beaurouvre; différentes closeries dans le Perche; la terre de Carcahu à Frazé, avec le fief du Marchais; dans la forêt de Champrond, le bras de Saint-Laurent, composé de 112 arpents de haute futaie; une métairie à Bullou; des terres aux Fourneaux-de-Saint-Avit; maisons et appartenances à Illiers; trois ou quatre seigneuries acquises, en outre, de ses deniers; des placements de tous côtés. Telle était à peu près la fortune de Barbe Laisné. Dans cette énumération, deux ou trois métairies seulement représentaient la dot de sa fille.

Elle surveille avec une activité intelligente tous ses intérêts, renouvelle les baux, soutient des procès et généralement les gagne, fait rentrer les créances et produire les capitaux. Aussi, écus d'or au soleil, doubles-pistoles, ducats et réales affluent-ils chez elle. Elle ne les laisse pas longtemps improductifs. Gentilshommes et particuliers lui font des emprunts. Les droits de rachat et profits de fief, le plus beau fleuron de toute fortune seigneuriale, les glandées

et les coupes de bois, les nombreux fermages et les échéances des rentes constituées lui versaient leur tribut d'or.

En 1603, Jacques de Courcillon se préparait à quitter définitivement le manoir de ses pères. Quels motifs le portaient à délaisser, pour un nouveau séjour, cette antique résidence de sa famille, ce château plein de souvenirs, cette petite place fortifiée depuis des siècles, embellie par le cours limpide de l'Ozanne? Nous l'ignorons. Mais il est permis de supposer que, devenu catholique, le châtelain de Dangeau se sentait mal à l'aise, à côté d'un temple protestant, partie intégrante de sa maison. On pouvait suspecter ses serments. D'un autre côté, sa famille entière était calviniste et, à ce titre, se trouvait isolée au milieu des autres châtelains du pays. A Bréméan, les demoiselles de Tascher et le sire de Courcy; à Fouclinay, Jean et Robert Le Roux; à Sonnay, Samuel de Tascher; à Boutonvilliers, Anne de Raynes, veuve de A. de Monbason, étaient tous restés fidèles à la religion de leurs pères. La situation devenait délicate.

Avant de quitter la contrée, Jacques de Courcillon ne voulut laisser en arrière aucune affaire litigieuse. La justice, haute et basse, dont avaient joui ses aïeux, lui était contestée, à La Heurtemale et à La Malassise, ainsi qu'au Grand-Juddé, par messire Jacques d'Illiers, seigneur de Chantemesle. Il lui disputait encore le droit de bannalité de son moulin de Dangeau, ainsi que le droit de chasse (1) pour les meuniers. La convention suivante, faite en présence du notaire d'Illiers Jean Berlant, au château de Dangeau, termina le différend. Les droits seigneuriaux de Jacques de Courcillon lui seront maintenus, à La Heurtemale et à La Malassise. Les causes qui pourront intéresser le sire de Chantemesle, dans ce rayon, ne relèveront point des officiers de Dangeau, mais seront portées devant le bailli du Mesnil-Foucher. En raison de cette justice, dont la possession lui est garantie, le seigneur de Dangeau sera tenu de rendre foi et hommage au sire de Chantemesle : le rachat est fixé à la valeur d'une paire de gants de trente sols. Les deux villages précités viendront en appel au Mesnil-Foucher. Les meuniers des deux seigneuries pourront *chasser* les grains sur l'un et l'autre territoire, réciproquement. En ce qui regarde le Grand-Juddé, le seigneur de Dangeau *en concède* la justice au sieur de Chantemesle. Lui et ses descendants la tiendront en fief,

(1) Droit d'aller quérir les sacs de grains destinés à être mis au moulin.

et seront obligés au rachat, estimé à la valeur d'une paire de gants de trente sols.

On trouve réunis, ce jour-là, au manoir seigneurial, en qualité de témoins : Jean Racoys, notaire à Yèvres ; Pierre Bourianne, procureur fiscal de Chantemesle ; Louis de Blosset, chevalier, sieur de La Forçonnerie ; Jacques Goyslard, procureur à Paris, et François de Fesque, sieur de La Folie.

Ce dernier personnage, témoin par occasion, se présentait au château pour remplir un devoir féodal. Escorté du notaire Racoys, il venait représenter une orpheline, sa pupille, fille mineure de Pierre de Dannemont, sieur de Vrainville, et de Anne de Fesque, son épouse. Il faisait les offres de rachat, prescrites par la coutume, au seigneur suzerain de Dangeau, et demandait souffrance, c'est-à-dire délai, jusqu'à la majorité, pour la présentation des foi et hommage. Cette démarche arrêta les poursuites, car déjà Pierre Martin, receveur de la seigneurie, avait fait la saisie féodale des récoltes sur les portions de l'héritage qui relevaient du domaine.

Ces formalités réglées, Jacques de Courcillon afferme sa seigneurie de Dangeau. Il la loue, pour neuf ans, à Guillaume Gibbon, receveur-fermier, bourgeois d'Illiers, et à Anthoinette Allégo, son épouse. Le preneur aura la jouissance des bois, dont il fera une coupe annuelle de trente arpens, en se conformant aux clauses et conditions stipulées. (Un canton de ces bois se nomme le Bois-de-Saint-Denis, du nom d'une ancienne chapelle.) Il jouira des moulins à eau et à vent, de la chasse du domaine, hors celle de la garenne du château, réservée au seigneur ; du colombier, à charge de fournir chaque année trente douzaines de pigeonneaux. Il aura à sa disposition toute la basse-cour, *excepté le lieu appelé le Temple*. Dans le donjon, il aura toutes les chambres situées sur le portail, la laiterie, les appartements sous le colombier. De même les chambres, greniers et fournil joignant le portail jusqu'au colombier, le jardin neuf. L'ancien est réservé. On lui laisse la charge de payer les officiers, mais il n'aura pas le droit de les changer. Au Verdier, il versera annuellement vingt livres tournois et deux septiers de mouture. Cette location est faite moyennant 2,800 livres tournois, payables en deux termes.

A l'époque où le sire de Dangeau quittait son manoir, l'horizon du domaine seigneurial avait vu reculer ses limites. Brétigny appa-

raissait dans le lointain avec ses rideaux de peupliers et sa riante vallée. Or Brétigny allait se paviser du blason de Courcillon. Barbe Laisné en faisait don à l'un de ses petits-fils. Sa mère devait en retenir l'usufruit jusqu'au mariage ou à la majorité du jeune donataire. Ce domaine avait été acquis de Pierre du Désert, écuyer, sieur de Boussay, auquel M^{me} Baudrès le payait le 24 juin 1601. La famille de Dangeau se disposait à établir sa résidence à la maison seigneuriale de La Mothe, dont elle prenait le titre depuis longtemps. Cette terre, sise à Saint-Georges-sur-Eure, importante en elle-même, s'arrondissait encore de la métairie de Monthaudoin, saisie sur le Chapitre à la Ligue, et de la ferme d'Andrevilliers. On y remarquait alors un grand étang, aujourd'hui desséché, et un antique colombier à pied dont le voyageur, à la station de La Taye, peut remarquer encore le toit conique et les vastes contours.

S'il était permis de hasarder un soupçon, nous dirions que, depuis l'abjuration de son gendre, Barbe paraît être en froid avec lui. Toute la famille, les petits-enfants qu'elle aime, vont s'installer à La Mothe, et elle ne les suit pas. Elle fait plusieurs dispositions importantes en faveur des fils, tous les droits sont réservés à la mère, le père n'est pas nommé. M^{me} Baudrès, fière du rang auquel sa fille était élevée, avait à cœur de ne pas voir déchoir ses petits-enfants. Cinq garçons et quatre filles ne permettaient guère à Jacques de Courcillon de faire à chacun une position. La porte des bénéfices ecclésiastiques ne s'ouvrait pas aux protestants. Barbe Laisné, grâce à l'habileté de son administration et à sa grande économie, voulut préserver ses petits-fils de la pauvreté, les maintenir même à la hauteur de leur rang. Louis, l'ainé, héritier présomptif du titre et de la seigneurie de Dangeau, La Mothe et Diziers, pouvait soutenir son nom. Nulle mention à son sujet. Aussi semble-t-elle avoir voulu concentrer toutes ses tendresses de grand'mère, toutes les industries de son dévouement sur ses quatre petits-fils : Alexandre et Josias les plus âgés, Benjamin et Jonathas les puînés. En 1596, elle achetait, en vue de former leur apanage, La Petite-Pichonnière, contiguë à sa terre de Carcahu, y joignait même La Gadellière. En 1601, elle profitait de la vente faite à Chartres, devant le polinet du roi, de la seigneurie de Brétigny, pour en devenir propriétaire. C'était le domaine de Josias qu'elle formait. En 1606, elle songe à Alexandre. Cette fois, c'est la terre de Chavernay-le-Petit, sise à Andeville, qui fixe son choix. La guerre avait sans doute

détruit l'humble castel : il ne restait plus que le domaine arable et des souvenirs. « Le sentier aux escuyers tendant à Montainville, une motte où soullait estre bâti le lieu seigneurial, de présent en ruynes », des fossés où croissaient maintenant les épines, rappelaient seuls un passé disparu avec les anciens possesseurs. Claude de Patay, sieur de *Clereau, en la forêt d'Orléans*, fondé de pouvoir de Louise du Lac, son épouse, et de Marguerite du Lac, sa belle-sœur, lui vendit cet immeuble après la mort de Catherine du Puis, veuve de Lancelot du Lac, sieur de Chamerolles, leur mère. Comme la dotation lui paraissait insuffisante, elle voulut y ajouter un fleuron. Nous la voyons, malgré son âge de soixante-dix-huit ans, se transporter en la paroisse de Fruncé le 5 juin 1607. Elle vient prendre possession réelle d'une nouvelle acquisition : la Motte-de-Vieuxpont, appelée depuis La Motte-Courcillon. Accompagnée de M^{me} de Courcillon, sa fille, d'André Garnier, receveur de Brétigny, elle parcourt les différents appartements, ouvre et ferme les portes, les fenêtres, visite le verger et le bois, brise quelques branchages en signe de propriété, et fait constater ces faits par Jean Berlant, notaire. Le domaine est inscrit au nom d'Alexandre, son petit-fils.

Cependant, malgré son intelligence des affaires, Barbe Laisné, vu sa vieillesse, avait dû, depuis quelques années, se donner un auxiliaire. C'était « maître Laurent de La Noue, entremetteur des affaires de M^{me} Baudrès ». Elle avait une administration assez importante pour l'occuper, il demeurait près d'elle.

En 1609, considérant même « son viel et entien âge de quatre-vingts ans ou environ », elle fait venir Suzanne Baudrès, sa fille unique, pour remettre entre ses mains la gestion de ses biens. — M^{me} de Dangeau est veuve depuis le commencement de l'année 1606. — Dans cet acte, elle révèle le fond de son cœur, le plan et le succès de son administration.

« Pour éviter, y est-il dit, aux différends qui pourraient naître entre ses petits-fils, à cause des terres qu'elle a acquises de ses deniers, elle déclare qu'elle a acheté, sous le nom de Josias de Courcillon, la terre et seigneurie de Brétigny, La Gadellière et La Petite-Pichonnière, avec leurs dépendances ; — sous le nom d'Alexandre, les terres du Gault, Moulin-à-Vent, Chavernay-le-Petit et La Mothe (Vieuxpont), avec leurs appartenances, le tout à titre d'avance d'hoirie et à charge de rapporter à la succession

« le jour où la succession de leur mère serait ouverte. Jouissance
 « à la majorité ou au mariage seulement. Usufruit réservé jusque-là
 « à M^{me} de Dangeau, leur mère. »

En abandonnant sa fortune à sa fille, M^{me} Baudrès ne se réserve que 800 livres tournois de rente, pour son entretien et le salaire de ses domestiques, avec la maison où elle demeure à Illiers.

Quelle était cette maison? La riche veuve en possédait trois ou quatre dans la ville, qu'elle avait toujours soin de louer. La principale, la mieux placée, s'appelait *La Fleur-de-Lys* et avait sa façade sur le marché au blé (la place actuelle). Elle l'avait donnée en location à Guillaume Aubry, marchand (1604), se réservant la chambre qui donnait sur la cour, avec les greniers au-dessus de la *galerie*. Ce qui semble indiquer une maison du XV^e siècle, où l'on trouve, avec un escalier en tourelle, de ces sortes de galeries sur la cour intérieure. L'acte lui conservait l'usage de l'allée qui, par derrière, conduisait à la rue des Fumiers. Ces détails qui pourraient paraître inutiles, ont leur importance. Par cette allée, Barbe Laisné communiquait immédiatement avec La Hoguesse. Or, M^{me} Baudrès était *protestante*, et tous les anciens savent à Illiers que La Hoguesse était le lieu de réunion et l'oratoire des réformés.

Possédée en 1500, par Jean Dammerville, dit *La Hogue*, elle en avait conservé le nom. Elle comprenait plusieurs bâtiments avec un enclos. Un texte ferait supposer qu'elle appartenait à Barbe Laisné, qui certainement avait une propriété contiguë à côté. A la révocation de l'édit de Nantes, les terres qui en dépendaient, formant comme sa dotation, durent être réunies au domaine seigneurial, sauf une redevance à l'hospice. Car, au début de la Révolution, la commune élevait, au sujet de ces immeubles, des réclamations à l'encontre de M. Hector Patas d'Illiers.

Nous avons la preuve qu'il y avait, à la fin du XVI^e siècle, un petit noyau de protestants autour de M^{me} Baudrès.

En 1613, les habitants d'Illiers sont convoqués en assemblée de paroisse pour se prononcer sur l'*état de possession* et le libre exercice de la religion réformée en leur ville. C'est à la requête de *M^e Estienne Brunet et autres de la religion prétendue réformée*. Ceux-ci prétendent avoir exercé paisiblement leur culte à Illiers en 1596 et 1597. Ce qui, d'après les arrêts du Parlement, assurerait leur droit. Les habitants répondent qu'il y a eu appel et que le

droit ne paraît pas si bien établi. Quant à l'exercice du culte, il ne dépend pas d'eux, mais du comte du Lude, seigneur d'Illiers. C'est donc à lui qu'il faut en demander raison.

Étienne Brunet était marchand dans cette localité : nous croyons l'avoir vu figurer, comme témoin, dans un des nombreux actes relatifs à M^{me} Baudrès. Il est le représentant de ses coreligionnaires. Nous ne savons si c'est de ce groupe que serait sorti un certain Michel d'Illiers, ministre célèbre au colloque de Poissy, ou si Illiers-l'Évêque a le droit de le revendiquer. Louis Scalberg, docteur en médecine, à Chartres, *ancien* de l'église de Pont-Tranchefétu, où Philippe Scalberg, son frère, était ministre (1638 à 1670), possédait chez nous. La Scalberge, petite closerie suspendue sur le versant du Loir, près d'Illiers, rappelle encore son nom.

Pour nous, l'impression qui nous reste, c'est que Barbe Laisné, puissante dans le pays par ses richesses, son influence, par le rang de son illustre gendre, qui tint garnison dans le château de notre ville, a dû être la principale protectrice du protestantisme en ce lieu, comme M^{me} de Dangeau, sa fille, dans le rayon de Pont-Tranchefétu. Dans tous les actes du consistoire de cette dernière église, Louis de Courcillon, son fils, paraît être l'âme de cette assemblée, le soutien de ses intérêts (1).

Le testament de Barbe Laisné, que nous avons retrouvé endommagé par l'injure du temps, daté de la fin d'octobre 1609, nous révèle ses deux grandes et suprêmes préoccupations : la première, de faire une dotation honorable à chacun de ses quatre petits-fils, de conserver l'égalité, partant la paix et l'amitié entre eux ; la seconde, d'affirmer son attachement au calvinisme.

Alexandre et Josias sont pourvus par ses dispositions précédentes. Elle lègue à sa fille 31,500 livres tournois pour Benjamin de Courcillon et autant pour Jonathas. Leur mère est chargée de leur acheter, selon l'opportunité, une ou plusieurs seigneuries, afin de leur constituer une position égale à celle de leurs aînés.

« *Item*, ladite dame Laisné, testatrice, veut, entend et ordonne, « s'il plaît à Dieu la retirer de ce mortel monde, son corps être « soigneusement conduit au lieu de Dangeau, où là estre enterré « dans le grand cymetierre de l'église refformée dudict lieu de « Dangeau. *Item*, a donné et donne, par ce présent testament, aux

(1) Actes de l'église réformée de Chartres, à la résidence de Pont-Tranchefétu.

« paulvres du bourg et lieu d'Illiers, la quantité d'un muids de
 « bled, que ladicte dame testatrisse entend estre distribué à iceux
 « paulvres et à ceulx lesquels en auront seuls besoing et nécessité.
 « *Item*, donne aussi aux paulvres des églises crestiennes et reffor-
 « mée dudict *Dangeau, Pont-Tranchefetu et Mer*, à chacun desdicts
 « lieux, la somme de 60 livres tournois, que ladicte dame entend
 « aussy estre distribué par ladicte dame de Dangeau, incontinent
 « après son décès, [*affin de leur donner subjet de prier Dieu pour*
 « *le repos de son dme.*] »

Pierre Le Sueur, notaire, accoutumé à la formule des testaments catholiques, s'était cru bien inspiré en écrivant cette dernière ligne, si évangélique, si touchante ! Mais, à la lecture, Barbe Laisné la lui fit raturer impitoyablement. Le Sueur ignorait que les protestants n'admettent pas la prière pour les morts.

Nous sommes heureux de constater ces libéralités de l'heure suprême dans ce testament. Car, jusque-là, dans les actes innombrables concernant les affaires de Barbe Laisné, nous n'avions pu rien surprendre de ce genre. Chez elle, les recettes se succèdent et sont connues. Mais, impossible de saisir aucune trace de dépense improductive.

Sa fille, veuve comme elle, reste chargée d'une administration plus vaste encore. Elle gère les biens de ses fils mineurs et ceux de ses petits-enfants, car, dès 1612, Philippe de Cannaye, son gendre, et Renée de Courcillon, sa fille, ne sont plus : elle a dû diriger d'importantes réparations au moulin de Mothereau, terre laissée en héritage par les défunts à leur fils Jean-Casimir de Cannaye, écuyer, sr du Fresne, Mothereau, La Tousche-Rigault. -

Nous ne voyons pas qu'elle ait acheté de nouvelles seigneuries pour les mineurs, comme le testament cité plus haut lui en laissait la faculté, mais elle fait des placements en rentes constituées à leur nom, qui valent beaucoup mieux : vingt-quatre mille livres sur haute et puissante dame Catherine de Bruges, dame de La Gruthuze, Saint-Ulface, et des baronnies de Montmirail, Authon, La Bazoché, placées avec un luxe rare de précautions et de sûretés, lui assurent une hypothèque sur toute l'étendue de cette grande seigneurie. Louis d'Angennes, sieur de La Louppe, est son obligé pour une somme de 20,000 livres. Les biens de messire Jacques Desfietz, seigneur de Maudétour et de Gley, etc., lui servent de caution pour un prêt de 2,400 livres. Quant à la terre de Frazé, elle était hypo-

théquée tout entière, pour un emprunt important, sur messire Hector de Chivré et Marie de Conan, son épouse.

De grands noms viennent lui payer le tribut féodal de foi et hommage. Le 11 novembre 1611, ce devoir est rendu, pour le fief du Marchais, relevant de Carcahu (Frazé), par messire Nicolas de Villeneuve, écuyer, sieur d'Écurolles, à Charonville, lieutenant de Mr le marquis de La Vieuxville en son gouvernement de la ville et citadelle de Mézières-sur-Meuse.

Les petits-fils de M^{me} Baudrès ne profitèrent pas longtemps de l'aisance que sa tendresse prévoyante leur avait ménagée. En 1628, tandis que l'armée française, sous la conduite de Louis XIII et de Richelieu, faisait le siège de La Rochelle, le parti protestant essaya une diversion dans le Midi. Le duc de Rohan, chef des forces calvinistes, comptait dans son armée trois des jeunes Courcillon. Josias, sieur de Brétigny, qui avait présidé le colloque de Foix et devait connaître la contrée, résolut de faire tomber la ville de Montpellier en son pouvoir. Un des capitaines de la garnison était le sieur de Meslay, son cousin. Il espéra le gagner et entrer dans la place par la trahison. Celui-ci, indigné de ce qu'on pût le croire capable d'une telle lâcheté, dissimula son ressentiment, feignit d'accepter les propositions de Josias, avec l'intention bien arrêtée de se venger. Le duc de Rohan met une troupe d'élite à la disposition du sire de Brétigny. Mais, au moment où les forces protestantes se présentent au rendez-vous, devant une porte de la ville, les assiégés fondent sur eux à l'improviste. Les deux frères de Brétigny et un troisième Courcillon périssent dans ce guet-apens, avec une vingtaine d'officiers, tandis que plus de trente sont faits prisonniers.

Cette défaite affaiblit singulièrement le parti huguenot, et, dès lors, le marquis de Spinola, à qui Richelieu venait d'apprendre cette nouvelle, devant La Rochelle, prédit le triomphe de l'armée royale (1).

MARQUIS,

Curé d'Illiers.

(1) Mémoires de Fontenai-Mareuil, à l'année 1628.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU 27 JUILLET 1885

Le lundi 27 juillet, à une heure, a eu lieu, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun, la troisième réunion générale de 1885.

Étaient présents :

MM. Brossier, président ; le docteur Raimbert-Desormeaux, Coudray, vice-présidents ; Pouillier, trésorier ; Desbans et l'abbé Cuissard ;

Et **MM.** Barrier, Blondeau, Galerne, Girard-Bois, de Lamérie, l'abbé Lehoux, Lucas (Alexis), Maubert, l'abbé Peschot, le docteur René Raimbert, Renou, Richard et l'abbé Sainsot, membres.

M. le Président déclare la séance ouverte.

MM. Lecesne et Lambron, secrétaires, absents, se sont fait excuser. **M.** l'abbé Cuissard a été choisi comme secrétaire aux lieu et place de ces messieurs.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du 28 avril 1885 est lu et adopté.

Depuis cette réunion, le Bureau a admis, en qualité de membres titulaires :

M. DE GISORS (Henri), ingénieur, à La Fontaine, près Châteaudun, présenté par **MM.** Brossier et Renou ;

Et **M. LORIN**, commis-greffier à Châteaudun, présenté par **MM.** Lambron et Coudray ;

Et en qualité de Société correspondante, la Société des Amis des Monuments parisiens, à Paris.

Le Président fait connaître les distinctions qui viennent d'être accordées à plusieurs membres de la Société :

MM. MAZoyer et Adolphe LEMAY ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur ;

M. Jules DOINEL a été nommé officier de l'Instruction publique.

Les publications et objets ci-après ont été reçus depuis la dernière séance :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques (section des sciences économiques et sociales), 1884.

BULL., t. V.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), année 1884, nos 3 et 4.

Journal des Savants, avril et mai 1885.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1885, n° 1.

Discours prononcé par M. René Goblet, ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, le 11 avril 1885, à la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Bulletin de la Société de géographie, 1^{er} trimestre 1885. — Compte-rendu des séances de la Commission centrale, numéros 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12, 1885.

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, 1^{er} trimestre 1885.

Bulletin des procès-verbaux de la Société d'émulation d'Abbeville, année 1884.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, janvier et février 1885.

Annales du Musée Guimet : revue de l'histoire des religions, janvier-février 1885 et mars-avril 1885.

Bulletin de la Société archéologique de Béziers, 2^e série, t. XII, 2^e liv.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive, t. VII, 1^{re} liv.

Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie, t. VIII, 1884. — Ce volume contient un travail de M. de Belfort, président honoraire de la Société Dunoise, intitulé : *Recherches des monnaies impériales romaines non décrites dans l'ouvrage de H. COHEN*.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1885, n° 1.

Revue historique et archéologique du Maine, t. XV et XVI.

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. XXXII, 1^{re} et 2^e liv.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, n° 20, 4^e fasc.

Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, t. XIV.

Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin, t. VIII.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 1^{er} trimestre de 1885.

Bulletin de la Société des Amis des monuments parisiens, constituée dans le but de veiller sur les monuments d'art et sur la physionomie monumentale de Paris, 1^{re} année, 1885, n° 1.

ENVOIS DIVERS

Une gravure signée J.-Q. SEILLER *sculpsit*, représentant Pierre Richelet, avocat au Parlement de Paris; don de M. Lambert.

L'Homme tertiaire, par M. le marquis DE NADAILLAC, correspondant de l'Institut; don de l'auteur.

Essais sur l'origine du nom des communes dans la Touraine, le Vendômois et une partie du Dunois, par M. le comte DE CHABAN; don de l'auteur.

Soc de charrue et faucille gallo-romaine trouvés dans les fouilles d'Ouzouer-le-Doyen en 1857.

Brique gallo-romaine trouvée au même lieu en 1857. — Voir Mémoires de la Société d'Eure-et-Loir, 2^e vol., p. 167 à 170.

Inscription latine trouvée dans les ruines de la seigneurie de Guichery, commune d'Authueil.

Ces quatre objets ont été offerts à la Société par M. Raoul de Tarragon.

Avant l'ouverture de la séance, il a été déposé sur le bureau :

1^o Un franc à pied de Charles V, roi de France (1364-1380).

KAROLVS DI GR. FRANCORV. REX. Le roi, assis de face, sous un portail à deux fuseaux. Lys dans le champ. R̄ XPC VINCIT, XPC REGNAT, XPC IMPERAT. Croix feuillue cantonnée de deux lys et deux couronnes dans un cercle à quatre lobes et quatre angles accostés chacun de deux lys.

Cette belle pièce d'or, offerte à la Société par M. Josse, propriétaire à Brétigny, a été trouvée 26, rue Vieille-du-Temple (aujourd'hui rue du Trésor), ancien hôtel d'Argensac, dans des fouilles faites le 10 juin 1882.

2^o Deux exemplaires de *l'Inventaire des Manuscrits de la Bibliothèque d'Orléans (Fonds de Fleury)*, par M. Charles CUISSARD, ouvrage couronné par la Société archéologique et historique de l'Orléanais, et publié sous les auspices de la Société Dunoise; don de l'auteur.

Parmi tous les manuscrits mentionnés en cet Inventaire, un seul nous intéresse, c'est celui qui porte le n^o 175 et a pour titre : *Sermons, traité de la foi et ouvrage d'Arnault, de Bonneval*, volume en parchemin, écriture à longues lignes, de la fin du XII^e siècle. M. Ch. Cuissard ajoute en note : « Ce manuscrit est analysé dans une lettre de fr. Jourdan à D. Clemencet, publiée parmi les documents inédits concernant *l'Histoire littéraire de la France*, par Ulysse Robert, Paris, 1875. Quant à l'ouvrage qui y est contenu, il est imprimé sous le nom d'Arnault de Bonneval. (Pathologie Migne, CLXXXIX). »

3^o *Souvenirs d'Eure-et-Loir*, eaux-fortes, par P. Gillard, avec texte explicatif, par A. GILLARD; 1^{re} et 2^e séries; don de M. le docteur Gabriel Gillard.

Ce précieux recueil comprendra toutes les richesses artistiques et archéolo-

giques, non encore reproduites, du département. C'est une œuvre toute patriotique que MM. Gillard ont entreprise avec un zèle et un dévouement qui leur font honneur. M. Gillard père y met à contribution ses collections, les plus riches de la contrée. C'est avec le plus grand plaisir que nous voyons le nom de M. Gabriel Gillard, notre dévoué collègue, attaché à cette publication.

Désireux de l'étendre à l'arrondissement de Châteaudun, ces Messieurs prient leurs amis de vouloir bien leur signaler les monuments civils et religieux de cette région qui seraient encore inédits et leur paraîtraient dignes d'être reproduits par la gravure. Les membres de la Société Dunoise s'empresseront, nous n'en doutons pas, de répondre à cet appel.

4^e *Contribution à l'étude du vaginisme*, par M. le docteur G. GILLARD, lauréat de l'Assistance publique ; don de l'auteur.

Liasse d'anciens titres de rente concernant l'abbaye de Saint-Avit à Meung et es-environs. Deux pièces sont signées : Sr M. F. de Pierres de Fontenailles, qui fut l'avant-dernière abbesse de Saint-Avit.

L'assemblée vote des remerciements à tous les généreux donateurs.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE

M. le Président fait les communications suivantes au nom du Bureau :

La Société française d'archéologie nous a adressé le programme du Congrès archéologique qui sera tenu à Montbrison du 25 juin au 2 juillet.

M. l'abbé Mouzé fait part de ses recherches sur les paroisses de l'ancien Dunois méridional. (Lettre du 25 avril.)

M. le comte de Pellerin de la Touche annonce qu'il se livre à une étude comparative des armoiries des principales familles du Dunois. (Lettre du 24 mai.)

M. Doinel, archiviste du Loiret, propose un mémoire intitulé : *Nids et Tournoisy en Beauce*, et remercie la Société de l'avoir admis comme membre correspondant. (Lettre du 23 mai.)

M. de Gastel fait savoir qu'il prépare un petit travail sur la famille des Ros-taing, barons de Brou, et sur une plaque commémorative qui se trouve dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de cette ville. (Lettre du 15 mai.)

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts appelle l'attention de la Société sur l'utilité qu'il y aurait à préparer dès à présent le programme du Congrès des Sociétés savantes en 1886 et fait connaître son désir de recevoir le texte des questions que la Société jugerait dignes de figurer à l'ordre du jour de l'an prochain. (Circulaire du 12 mai.)

Il demande des renseignements relatifs aux mœurs, au régime, à la nidification des oiseaux de la France pour la Commission ornithologique établie près

de son ministère et joint à sa circulaire (4 mai) un questionnaire imprimé. M. le comte de Tarragon, notre collègue le plus compétent en cette partie, a bien voulu se charger de répondre à ce questionnaire.

La Société archéologique et historique de l'Orléanais a tenu, le 7 mai, la quatrième séance de ses concours sur l'histoire et les antiquités de la province orléanaise. Au nombre des lauréats, se trouvent deux de nos collègues :

M. Charles Cuissard, qui a obtenu le 1^{er} prix avec médaille d'argent et une somme de 600 fr. pour son mémoire : *Les premiers Évêques d'Orléans*, et son glossaire de la langue orléanaise à la fin du XIII^e siècle.

Et M. Alex. Godou, une mention honorable pour son travail intitulé : *A propos de deux de nos Chartes du XIII^e siècle*.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a adressé une circulaire (29 juin) au sujet de la dixième réunion annuelle des délégués des Sociétés des Beaux-Arts, qui doit se tenir à la Sorbonne en 1886, et demandé l'envoi de mémoires inédits ayant trait à l'histoire de l'art dans notre région.

L'Association française pour l'avancement des sciences informe que son prochain Congrès se tiendra à Grenoble du 12 au 20 août 1885.

EXTRAITS DES PUBLICATIONS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Le Bulletin de la Société archéologique du Vendômois (1^{er} trimestre 1885) annonce la prochaine publication du Cartulaire de Marmoutier pour le Vendômois, laquelle doit être faite sous la direction de MM. Auguste de Trémault et Louis Martellière. Ce cartulaire et celui de Marmoutier pour le Dunois feront époque dans les annales des deux Sociétés sœurs. Quelle bonne fortune pour les chercheurs ! A la Société du Vendômois les plus vives félicitations de la Société Dunoise !

Le même Bulletin mentionne un plan des environs de Droué, dressé par M. Duval, agent-voyer.

La Société archéologique d'Eure-et-Loir vient de publier, dans le huitième volume de ses Mémoires, une intéressante étude sur Le Puiset aux XI^e et XII^e siècles, par un éminent archéologue de la Société de Rambouillet, M. A. de Dion. Cette notice et celle de notre savant collègue M. Ch. Cuissard, intitulée *Les Seigneurs du Puiset*, insérée dans le troisième volume des Bulletins de la Société, formeront un ensemble de renseignements précieux sur cette localité et ses seigneurs, dont l'un fut le plus redoutable adversaire du roi Louis VI, dit le Gros.

La Revue archéologique et historique du Maine, tome XVI^e, mentionne plusieurs faits qui concernent notre pays.

M. P. Moulard, auteur d'une très remarquable notice sur Souday (Loir-et-Cher), fait le récit d'un drame auquel fut mêlé un des membres de la noble famille des du Plessis du Mée, de la contrée du Dunois au Perche. Dame Renée de Vendômois, femme de Jean de Saint-Berthevin, seigneur de Souday, oubliant ses devoirs d'épouse, s'éprit de passion pour Guillaume du Plessis, fils d'une dame des Mées (du Mée) en Dunois et seigneur du Plessis-Dorin. Elle s'entendit avec son amant pour faire disparaître le mari. Et, quelques jours avant Noël de l'an 1483, elle le fit assassiner par un nommé Granjean, serviteur du dit lieu des Mées.

La famille de Saint-Berthevin fit arrêter l'épouse criminelle et la fit conduire à Paris, où, le 22^e jour de mars avant Pâques 1485, elle fut condamnée à être décapitée par arrêt de la Cour du Parlement. Mais le Roi, à la sollicitation de la noble famille de Vendômois, changea l'arrêt en une prison perpétuelle.

« Comme il ne se trouva pas de preuves assez fortes contre Guillaume du Plessis, adultère et complice de Renée de Vendômois, il fut seulement condamné à faire bâtir une chapelle à Souday et à la doter de 40 livres de rente pour y faire prier Dieu pour le défunt.... »

A cet effet les terres de Guillaume furent saisies et vendues en partie. Il arriva même, en 1510, que tous ses biens avaient été consommés en frais.

M. Moulard fait suivre son récit de curieux renseignements au sujet des formalités qui furent remplies lors de l'exécution de cet arrêt, et qu'il a recueillis dans les registres du Parlement, conservés aux Archives nationales.

L'éminent savant M. le marquis de Rochambeau, président de la Société du Vendômois, a, de son côté, sur le même sujet, donné un travail fort intéressant intitulé : *Renée de Vendômois la recluse* (tome X de la même Revue).

La même notice mentionne encore deux événements dramatiques qui se perpétrèrent sur le territoire même du Dunois.

Le premier concerne Jacques de Vendômois, seigneur d'Alleray (Choue), qui fut assassiné le 22^e jour de février 1611 par le sieur de La Vove, dit Mongref, seigneur de l'Épicière (Oigny), lorsqu'un jour il revenait de la chasse aux canards sur l'étang de Boisvinelle. M. Moulard rapporte toutes les circonstances de ce crime d'après un mémoire rédigé vers 1775 par un ancien curé de Souday et qui se trouve faire partie des archives municipales du Mans.

Et le second vise messire Jean d'Amilly, seigneur d'Alleray, mari de Denise de Vendômois, fille de Jacques sus-nommé. Ainsi que son beau-père, il fut lui-même assassiné par un autre seigneur de l'Épicière, de la même famille que le précédent. Comme le dit l'auteur, qui en a fait un récit du plus vif intérêt, les grandes inimitiés dans les siècles passés étaient fréquentes entre les grands et devenaient parfois héréditaires entre les familles. M. de Maricourt, un des membres distingués de la Société du Vendômois, a, dans le tome XXI^e des Mémoires de cette Société, raconté ce lamentable événement. Son mémoire porte pour titre : *Le Drame d'Alleray*. Il avoue avec modestie en ceci ne pas

faire de l'archéologie. C'est là au moins un morceau à sensation, frappé au coin du meilleur style.

M. le Président annonce que le Bureau a décidé qu'une circulaire destinée à appeler l'attention sur le Musée serait adressée à MM. les maires, curés, notaires, huissiers, instituteurs, etc., et que ce Musée serait ouvert au public tous les dimanches, de deux à quatre heures, et le service fait par les membres du Bureau, chacun à tour de rôle.

Il a été ensuite procédé aux lectures ci-après :

Testament d'une noble damoiselle au XVI^e siècle, par M. l'abbé SAINOT.

Épîtres farcies pour les fêtes de Saint-Étienne et de l'Épiphanie, par M. Charles CUISSARD.

Note sur la Maison chartraine des Hermite, par M. Jules Doinel, archiviste du Loiret.

PIERRE PRÉVOST

A l'ombre de la modeste église de Montigny-le-Gannelon, dans l'ancien cimetière de l'humble paroisse, on remarque une tombe un peu plus ornementée que les autres. C'est un petit monument de forme rectangulaire, en pierre tendre, surmonté d'une urne ; sur trois faces il porte des inscriptions.

Celle qui frappe d'abord les regards est la suivante :

A LA MÉMOIRE
DE PIERRE PRÉVOST, PEINTRE, AUTEUR DES PANORAMAS,
DÉCÉDÉ A L'ÂGE DE 59 ANS,
A PARIS, OU IL A ÉTÉ INHUMÉ, LE 9 JANVIER 1823.

Du côté opposé, on lit :

A LA MÉMOIRE
DE LÉON COCHEREAU, PEINTRE ET NEVEU DE
PIERRE ET JEAN PRÉVOST,
DÉCÉDÉ A L'ÂGE DE 23 ANS, DANS LA TRAVERSÉE DE
TOULON A ATHÈNES,
LE 30 AOÛT 1817, ET INHUMÉ DANS L'ÎLE DE CÉRIGO,
TOUS TROIS NÉS A MONTIGNY-LE-GANNELON.

Enfin, sur le troisième côté, qui longe l'allée médiane du vieux cimetière, règne cette épitaphe :

ICI REPOSE JEAN PRÉVOST
DÉCÉDÉ A MONTIGNY-LE-GANNELON LE 13 8^{ME} 1853
DANS SA 86^{ME} ANNÉE.

I

Comme on le voit, l'humble village de Montigny-le-Gannelon a eu la bonne fortune de donner le jour à deux peintres de talent,

dont le souvenir se conservera longtemps encore chez ceux qui s'intéressent à toutes les manifestations de l'art : COCHEREAU et PIERRE PRÉVOST. Aussi pourrait-il prendre à bon droit cette fière devise : *Non uno gens splendida sole!* Nous avons déjà parlé du premier, il y a plusieurs années; c'est donc du second que nous demandons la permission de vous entretenir.

Ce n'est pas que les biographes aient manqué à notre compatriote. Mais, même après la biographie de Michaud, après celle des *Hommes illustres de l'Orléanais*, après la notice de Jean Prévost sur Montigny et sur son frère Pierre, nous croyons pouvoir retenir un instant votre attention.

II

Pierre Prévost, — et non pas Isaac-Bénédict, comme le porte à tort la *Biographie des Hommes illustres de l'Orléanais*, — naquit le 6 décembre 1764, ainsi que l'atteste l'acte de baptême suivant :

L'an 1764, le 7 décembre, a été baptisé par moi curé soussigné, PIERRE, né de cette nuit dernière du légitime mariage de Pierre Prévost, vigneron, et de Marie-Anne Gondouin, de cette paroisse ; le parrain Jean Le Prince, marchand, qui a signé avec moi ; la marraine Margueritte Blondeau, fille qui a déclaré ne savoir signer ; tous deux aussi de cette paroisse. — *Signé* : J. LE PRINCE, MORISSET.

D'après cet acte de baptême, le père de notre artiste était vigneron à l'époque de la naissance de son fils. Cependant, dans sa Notice historique sur Montigny-le-Gannelon, publiée en 1852, Jean Prévost, frère cadet de Pierre Prévost, qualifie son père de *cultivateur-propriétaire*. Il est possible que ces deux qualifications soient exactes, mais alors elles s'adaptent à des époques différentes.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'à l'aide de quelques héritages et aussi de son travail et de son économie, Prévost père fût arrivé à jouir d'une certaine aisance, il ne parvint jamais à la richesse ; il se trouva toujours dans l'impossibilité de faire pour sa famille d'importants sacrifices.

Quoique homme des champs, — au dire de son fils Jean, — « il connaissait sa langue, la parlait bien et faisait peu de fautes en

l'écrivain ; en un mot, il pouvait passer pour un campagnard intelligent et instruit. »

Il avait même, à un haut degré, le don de l'observation. Deux circonstances de sa vie nous l'apprennent : la première a trait à l'invention du fameux *gondouin* de Montigny ; la seconde, à un événement qui décida de l'avenir de son fils Pierre.

Voici d'abord ce qui concerne la première :

Dans un coin de jardin, une treille enlaçait un grand prunier ; Passant assez souvent par là, Prévost père avait remarqué que la treille manquait rarement de produire, et que son fruit était d'une grosseur remarquable. Il en détacha donc quelques crossettes et les planta dans ses vignes. Elles y réussirent si bien que d'autres vigneronns suivirent son exemple et qu'aujourd'hui le vignoble de Montigny est en grande partie planté de cépages de cette variété, connue sous le nom de *gondouin*, parce que la treille qui leur a donné naissance appartenait à René Gondouin, beau-frère du propagateur.

De la seconde circonstance témoignant de l'esprit d'observation de Prévost père, pour l'ordre de notre récit, nous parlerons plus tard.

III

Comme bien des pères de famille, le cultivateur Prévost désirait voir ses enfants dans une position supérieure à la sienne. Pour cela il fit tout ce qu'il put, et il n'hésita pas un seul instant à encourager la vocation de son fils Pierre.

Le site charmant de Montigny, son magnifique château, sa vieille porte Roland, le cours sinueux du Loir qui baigne les pieds du bourg et que l'œil suit au loin à travers les verdoyantes prairies et les épais rideaux de peupliers, les aspects à la fois charmants et variés de ce gracieux paysage, tout cela avait sans doute éveillé la fibre artistique dans le cerveau du jeune Pierre Prévost ; si bien que, sans maître et avec ses seules inspirations, il était arrivé à imiter la nature et à dessiner deux jolies vues.

Aussi, le jeune homme étant dans cet ordre d'idées, un événement des plus simples décida tout à coup de sa destinée. C'est ici que se place la deuxième circonstance dont nous avons parlé plus haut.

IV

Le propriétaire du beau château de Montigny était alors messire Thiroux d'Ouarville. Parmi ses hôtes, il eut, à un moment, un peintre de gouache du nom de Moreth. Celui-ci resta quelque temps à Montigny et y prit différents points de vue. Un jour qu'il était occupé à prendre un croquis de la porte Roland, Prévost père vint à passer et jeta à la dérobée un coup d'œil sur son travail ; voyant alors quelle était l'occupation du peintre, il s'approcha de lui pour lui dire qu'il avait un fils pris d'une belle passion pour le dessin. Son interlocuteur demanda à voir les travaux du jeune Pierre Prévost, et satisfaction lui fut aussitôt donnée.

Selon M. Jean Prévost, auquel nous empruntons ce détail tout intime, « il en fut tellement surpris qu'il donna son adresse au père de Prévost, en lui recommandant d'écrire à son fils, qui dans ce moment était à Chartres : que M. Moreth, peintre, demeurant à Paris, dans telle rue, serait flatté de faire sa connaissance. »

Il va sans dire que la bonne volonté de M. Moreth fut mise à contribution, et que ce peintre fut le premier maître du jeune Pierre Prévost, alors âgé de vingt ans.

Après avoir eu le tact de reconnaître la vocation de son fils, Prévost père se décida à faire le sacrifice de son entretien dans la capitale.

Si le jeune Prévost avait d'abord eu la bonne fortune de rencontrer M. Moreth, plus tard il fut non moins favorisé, — au point de vue de l'art, bien entendu, — en entrant dans l'atelier du peintre Valenciennes, qui devint son second maître et le prit en vive affection. Avec ses sages conseils, l'étude de la nature et les paysages dans le genre de Claude Lorrain attirèrent le jeune artiste et imprimèrent à ses travaux leur véritable voie.

Cependant les nécessités de l'existence rendirent fort pénibles les premières années d'études de Pierre Prévost. Non-seulement il lui fallait étudier, se perfectionner, mais encore pourvoir aux besoins de chaque jour, car les ressources que son excellent père pouvait mettre à sa disposition étaient, en somme, des plus exigües.

Du reste, il était écrit que l'artiste, au fur et à mesure qu'il entrerait dans la carrière et quels que fussent ses succès, serait plus d'une fois aux prises avec les nécessités de la vie, et qu'à côté des

nobles satisfactions de l'art, il rencontrerait de fâcheux obstacles et de cruels moments. Mais n'anticipons pas sur les événements.

V

On était en pleine Révolution quand Prévost continua ses études, et, on le sait, le temps n'était pas précisément favorable à l'art.

Cependant Prévost aplanit les obstacles qu'il rencontrait à force d'opiniâtreté, et il se perfectionna si bien dans le paysage qu'il put enfin exposer au Salon du Louvre et se faire connaître. Plusieurs toiles lui méritèrent le suffrage des connaisseurs et des artistes.

Si nous en croyons ses contemporains, le paysage était bien son élément de prédilection, et plusieurs biographes n'hésitent pas à dire qu'il y excellait à ce point que quelques-unes de ses œuvres rappelaient la manière du Poussin.

C'est toutefois dans un autre genre que Prévost a trouvé la célébrité. Il s'agit du *panorama*, dont l'idée le poursuivit pendant plusieurs années et qu'il mit si bien en vogue qu'il en est considéré comme l'inventeur, bien que l'Américain Fulton, selon certains biographes, passe pour l'avoir lui-même importé en France.

Mais, disent les panégyristes de Prévost, et parmi eux M. Charles Brainne : « La gloire que Fulton s'est acquise par l'invention de la « navigation à vapeur rend son nom assez illustre pour qu'il n'ait « pas besoin de ce nouveau titre à l'admiration de la postérité. »

Seulement, le mérite de l'invention n'est pas revendiqué que par Fulton ou Prévost ; Robert Barker, d'Édimbourg, en réclame sa part, et Prévost n'aurait fait qu'exécuter un plan donné par James Thays, propriétaire d'un brevet d'importation avec deux autres artistes Denis Fontaine et Constant Bourgeois.

Mais, que Prévost ait été réellement inventeur ou qu'il n'ait fait que mettre en relief la découverte d'un autre, peu nous importe ! Dans les beaux-arts surtout, le véritable inventeur, aux yeux de tout le monde, n'est-ce pas celui qui fait connaître, qui propage et qui porte à sa dernière perfection une belle découverte ?

VI

Le premier panorama par lequel Pierre Prévost se signala fut celui de *Paris*. Vinrent ensuite les panoramas de *Rome*, *Naples*,

Londres, Jérusalem et Athènes, œuvres magnifiques du genre, qui lui méritèrent une grande et juste vogue.

Évidemment, ce qui frappe le plus le spectateur dans cette sorte de peinture, c'est la reproduction fidèle de la nature, et c'était en cela que notre artiste excellait. Mais, pour bien imiter la nature, pour la prendre en quelque sorte sur le fait, il faut aller sur les lieux. C'est, du reste, ce que ne cessa de faire Prévost, qui entreprit à cette fin plusieurs voyages. Entre autres contrées, il visita la Grèce et l'Orient, avec le comte de Forbin. Il en rapporta un de ses chefs-d'œuvre : le panorama de Constantinople.

M. Jean Prévost, son frère, dans une notice qu'il publia sur Montigny-le-Gannelon, et qui parut en 1852, a dit avec quelque raison :

« Les panoramas de Prévost ont eu une célébrité plus qu'européenne. L'Empereur, qui n'était pas facile à impressionner, était dans l'admiration en contemplant celui de Tilsitt. Dans son étonnement, il disait à son entourage : « Il y a plus d'une portée de canon « d'où je suis à l'horizon ! » Cela ne paraîtra pas étrange aux personnes qui ont vu les panoramas peints par Prévost, qui, entendant au plus haut degré la perspective aérienne, ménageait ses couleurs de manière à produire des effets de lointain surprenants. »

Et plus loin :

« Les ciels des panoramas, en général, étaient admirables de couleur et d'effet. Quelques-uns étaient d'une forme si gracieuse que M. de Humboldt, savant Prussien du plus grand mérite, disait un jour à l'auteur : « Monsieur Prévost, vous faites des ciels si beaux, « que jamais, dans nos pays brumeux, nous n'en voyons de semblables. »

Aux éloges de M. de Humboldt et de l'Empereur, il faut joindre aussi celui du peintre David disant à ses élèves devant un panorama de Prévost : « Messieurs, c'est ici qu'il faut venir faire ses « études d'après nature : il est inutile de sortir de Paris pour « cela. »

Cela sentait un peu l'hyperbole, mais avouez que le compliment était gentiment tourné !

Enfin il ne faut pas oublier que, dans la préface de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Châteaubriand s'est exprimé en ces termes sur les œuvres de Prévost :

« Quand je n'aurais, en allant en Grèce et en Palestine, que le

bonheur de tracer la route aux talents qui devaient nous faire connaître ces pays des beaux et grands souvenirs, je me féliciterais encore de mon entreprise. On a vu à Paris les panoramas de Jérusalem et d'Athènes, l'illusion était complète : je reconnus, au premier coup d'œil, les monuments et les lieux que j'avais indiqués. Jamais voyageur ne fut mis à une aussi rude épreuve. Je ne pouvais pas m'attendre qu'on transportât Jérusalem et Athènes à Paris, pour me convaincre de mensonge ou de vérité. La confrontation avec les témoins m'a été favorable. Mon exactitude s'est trouvée telle que quelques fragments de l'*Itinéraire* ont servi en partie de programme et d'explication populaire aux tableaux des panoramas. »

Toutefois, s'il en fallait croire M. Ch. Brainne, Prévost n'aurait pas toujours eu la bonne fortune de faire servir la prose de Châteaubriand à l'explication de ses œuvres. Il lui serait arrivé d'être parfois quelque peu industriel, de descendre jusqu'au boniment pour faire valoir ses ouvrages.

Mais son frère Jean Prévost proteste avec indignation contre une pareille assertion. « Prévost, dit-il, comprenait trop bien ce qu'il valait pour descendre à jouer un aussi triste rôle. » Nous n'avons aucun motif de penser que telle n'était pas la vérité.

VII

Malgré ses travaux et ses succès, malgré les éloges qui lui venaient de toutes parts, Prévost n'était pas précisément heureux. « En faisant, dit l'un de ses biographes, la fortune des exploiters, ses panoramas faillirent ruiner l'inventeur. »

Cependant Jean Prévost affirme que, « sous le rapport financier, les panoramas ont pu être de quelque avantage à Prévost. »

Mais, au prix de quels soucis ?

C'est ce que la correspondance d'un de ses amis, Alexis Louvancour, ancien notaire à Chartres, va faire connaître.

« M. Prévost le jeune, — écrivait M. Alexis Louvancour à son « frère Louvancour, juge de paix à Cloyes, le 27 juillet 1815, — « vient d'écrire à Louvancour. Il paraît que le panorama de Calais, « quoique très beau, n'est pas beaucoup productif... »

« Louvancour, — écrivait le même au même *le 6 juin 1821*, —
 « a reçu, il y a quelque temps, une lettre de M. Prévost le jeune,
 « qui lui annonçait que notre bon ami le peintre était sur le point
 « de reprendre ses travaux et qu'il pourrait bien venir réparer sa
 « santé à Montigny lorsqu'il aura achevé le panorama d'Athènes.
 « Ce voyage nous procurera le plaisir de le voir au passage et à toi
 « celui bien plus grand de jouir de sa présence pendant le séjour
 « qu'il fera à Montigny... »

« Sa présence » — disait M. Alexis Louvancour *le 13 janvier 1823*,
 en parlant de son fils Justin, — « a pu être utile à M. Prévost le
 « jeune, qu'il a laissé bien affecté. Le voilà maître de la succes-
 « sion (1). Dieu veuille qu'il en tire parti et que, se bornant à en
 « jouir en faisant du bien à ses sœurs, il abandonne les idées
 « gigantesques et ruineuses de notre bon ami décédé, que je
 « regrette bien sincèrement. *Garde pour toi ce que je t'annonce...* »

Et, *le 21 janvier 1823*, M. Alexis Louvancour écrivait encore
 à son frère :

« M. Prévost t'a-t-il écrit? Il sera heureux lorsqu'il aura réglé
 « avec M. Thays et qu'il connaîtra l'état vrai de la fortune du
 « peintre. Ce n'est pas une petite besogne que celle de parvenir
 « à cette liquidation. Il paraît que les terrains de l'emplacement du
 « panorama continuent à se vendre 1,200 francs la toise. Ce prix
 « est assurément fort élevé. Les ressources sont belles, *mais que*
 « *de dettes et de charges à payer!* Cependant je suis bien persuadé
 « que M. Prévost, s'arrangeant avec économie et abandonnant ses
 « projets, sera plus qu'à son aise et pourra être fort utile à ses
 « sœurs. »

Enfin, *le 22 septembre 1825*, M. Alexis Louvancour pouvait
 écrire à son frère :

« M. Prévost t'a-t-il prévenu qu'il a vendu ses terrains? Justin
 « m'en a prévenu par une lettre du 14 du courant. Il paraît que,
 « déduction faite de ce qui était dû à M. Thays, il revient
 « 177,000 francs à M. Prévost. Dieu veuille, pour son repos, qu'il
 « abandonne toutes ses idées spéculatrices, car jusqu'à présent
 « elles ne lui ont procuré que des tourments! »

(1) Celle de Pierre Prévost.

VIII

Par ces quelques extraits, on a compris par quelles angoisses a passé le peintre Prévost au cours de sa carrière interrompue à l'âge de cinquante-neuf ans, dans des circonstances qui témoignent de la bonté de son cœur et de la vivacité de ses affections.

Nous avons parlé plus haut des panoramas de Jérusalem et d'Athènes. Pour exécuter ces œuvres, Prévost s'était embarqué à Toulon avec son neveu, le peintre Cochereau, qu'il aimait beaucoup. Tous deux devaient prendre sur les lieux les plans et croquis nécessaires. Malheureusement, une indisposition, dont Cochereau avait déjà ressenti les atteintes avant son embarquement, fut tellement aggravée par le mal de mer que le jeune artiste succomba, à la hauteur de Cérigo, à l'âge de vingt-trois ans.

Cette mort prématurée affecta si vivement Pierre Prévost que depuis lors sa santé fut toujours chancelante, qu'il languit et succomba le 9 janvier 1823.

Quelques jours après sa mort, c'est-à-dire le 13 janvier 1823, M. Alexis Louvancour écrivait à ce sujet à son frère :

« J'ai été prévenu tout-à-coup, mon bon ami, par une lettre de Justin, de l'état tout à fait désespéré où se trouvait notre bon ami le peintre. Malgré l'idée que j'avais qu'il n'était pas rétabli, cette nouvelle produisit sur moi une sorte d'anéantissement. »

Le 21 janvier 1823, M. Alexis Louvancour revenait en ces termes sur le même sujet :

« Tu as dû recevoir samedi, mon bon ami, un paquet que je t'ai adressé contenant soixante lettres de faire part du décès de notre bon ami le peintre que je regretterai toute ma vie... »

Puis il ajoutait :

« D'après une lettre datée du 17, Justin m'a marqué que M. Prévost était assez bien portant, sauf une affection presque permanente qui lui permettait difficilement de respirer.

« Il a d'ailleurs été bien sensible à une attaque de la dernière heure qui a été insérée contre le talent du peintre dans le journal intitulé *le Miroir*. On croit que cette pitoyable critique est l'ou-

« vrage d'un nommé Bouton, élève du peintre et auteur du *diorama*, tableau qui a beaucoup de vogue à Paris. Si cela est, Bouton, malgré son talent, est un être bien méprisable. Le *Constitutionnel* contient une belle réponse à la critique du *Miroir*. »

IX

Maintenant, pour compléter ce que nous avons à dire sur Pierre Prévost, il nous reste à fournir quelques appréciations sur ses travaux.

Les œuvres de Prévost ont été particulièrement louées par son frère Jean Prévost, dans la Notice dont nous avons déjà parlé. Nous ne reviendrons pas sur cette appréciation, bien que nous ne partagions pas l'opinion un peu trop vertement exprimée, sur la couverture de l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque communale de Châteaudun, ainsi conçue : « *Notice faible où le moi parait trop.* — Signé : SOUZAY, curé de Saint-Valérien. » Sans doute le moi est généralement haïssable ; mais comment ne pas l'excuser, chez un octogénaire écrivant *pro domo* ? Comment s'étonner qu'ayant vécu de la vie de son frère, subi le contre-coup de ses déboires et de ses succès, décrit ses plus remarquables travaux, Jean Prévost n'ait pas tiré quelque vanité de ses liens de parenté ?

Au surplus, n'est-ce pas à lui qu'il faut s'adresser, aujourd'hui, pour avoir quelque idée des œuvres les plus renommées de Pierre Prévost, je veux parler des panoramas d'Athènes, de Jérusalem et de Constantinople ? Ainsi, dans sa Notice historique et explicative du panorama d'Athènes, Jean Prévost, après avoir assez succinctement résumé l'histoire de l'antique cité, nous fait successivement la description des monuments et des points de vue qui se déroulent sur la toile panoramique. Viennent d'abord les ruines du Parthénon, puis la montagne Hymète, si renommée dans l'antiquité par l'excellence de son miel, puis les Propylées, puis, au-dessus de l'Acropole, le lit desséché de l'Ilissus, l'île d'Hydra, la tour vénitienne servant de prison, l'île d'Égine, la colline du Musée, les montagnes du Péloponèse, les cachots de l'Aréopage, le port de Phalère, le Pyrée, l'île de Salamine, l'île de Psythalie, la citadelle de Corynthe ou Acrocorynthe, le Pnyx, la place de Xerxès pendant la

bataille de Salamine, le Rocher de l'Aréopage, la Porte du Pyrée, la Voie Sacrée, le Céramique, le Temple de Thésée, l'Académie, l'église des Saints-Apôtres, Colonne, le Gymnase de Ptolémée, le Portique d'Auguste, le Palais du Vaivode, une mosquée, le bazar, la Tour des Vents, le Mont Saint-Georges, la route du Penthélique et de Marathon, l'Acropole, le Temple de Neptune-Éruthée, l'emplacement du stade, le lycée, etc.

En décrivant le panorama de Constantinople, l'auteur fait passer sous nos yeux la côte d'Asie avec ses villages, et Scutari, et la Tour de Léandre, et le Sérail, et le Kiosque du Sultan, et la Coupole de Sainte-Irène, et les îles de la Propontide, et Sainte-Sophie, et la Mosquée d'Ahmet III, et la place de l'At-Meïdan, et l'Hippodrome, et la Mosquée d'Osman, et la Validé, et la Mosquée de Bajazet, et les bazars, et le Vieux-Sérail, et la Tour des Janissaires, et l'aqueduc de Valens, et le Palais de Constantin, et la Mosquée d'Eyoub, et l'Ambassade-de-France, et Tophana, et mille autres points de vue du plus haut intérêt. Cette description n'a qu'un défaut, c'est d'être accompagnée de trop longues digressions sur l'histoire, les mœurs et la religion des Turcs.

Enfin, le panorama de Jérusalem, — toujours d'après Jean Prévost, — montrait au spectateur émerveillé l'église du Saint-Sépulcre, la Mer-Morte, Rama, Bethléem, le couvent de Saint-Saba, le Jourdain, le Mont-Sion, le Champ du Sang, le Mont du Mauvais-Conseil, le Champ des Foulons, la Tour de David, la Maison des Trois-Maries, celle de Caïphe, le Saint-Cénacle, la Fontaine de Siloé, la Porte de Jaffa, les Montagnes de Judée, Emmaus, les murs d'enceinte, la Porte de Damas, la Grotte de Jérémie, les restes du Palais de Pilate, le Palais d'Hérode, la Porte Saint-Étienne, la Porte Dorée, Bethanie, le Cédron, la Mosquée de la Roche occupant l'emplacement du Temple de Salomon, le couvent de Saint-Sauveur, le Mont des Oliviers, la Vallée de Josaphat, le Tombeau de la Vierge, le Tombeau d'Absalon, le Jardin des Oliviers et Gethsemani.

De ces œuvres considérables, il ne reste guère que le souvenir ; en sorte que, pour les apprécier, il faut bien accepter les éloges de ses contemporains et les louanges de son frère. Avec ces données, on ne peut guère en douter, les sujets si divers des panoramas de Prévost étaient merveilleusement traités et l'illusion était parfois si complète, qu'il était impossible de ne pas être frappé d'admi-

ration pour l'artiste auquel les chefs-d'œuvre de l'art et les splendeurs de la nature devaient d'être si bien rendus.

Avant de fixer définitivement sur la toile ses panoramas, Prévost se livrait à de nombreuses études. Tantôt il traçait rapidement ses ébauches au crayon, tantôt il employait la plume, tantôt il rendait prestement sa pensée en quelques coups de pinceau. Il y a encore à Châteaudun et aux environs nombre de charmantes esquisses qui témoignent de son habileté et de sa fécondité.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait faire passer sous les yeux de nos lecteurs seulement les croquis de Pierre Prévost qui furent dispersés au vent des enchères après la mort de son frère Jean Prévost.

Pour terminer cette Notice, il nous reste un mot à dire de quelques tableaux qu'il a laissés, en dehors de ses panoramas, et qu'il nous a été permis de voir.

La Bibliothèque communale de Châteaudun, salle Louvancour, possède un tableau de Pierre Prévost, don de M. Louvancour. C'est une toile de petite dimension, environ 50 c. de hauteur sur une largeur d'un mètre, dans un assez triste état de conservation, c'est-à-dire écaillée sur plusieurs points.

Elle représente un paysage de la campagne romaine assez bien éclairé et dans un ton chaud comme les Claude Lorrain : au premier plan, un étang sur les bords duquel quelques personnages ; plus loin, un bouquet d'arbres ; au-dessus, une colline chargée de constructions ; au loin, à l'horizon, d'autres collines qui se perdent dans la brume.

Somme toute, ce tableau n'est pas fait pour donner une haute idée du talent de l'artiste, car c'est froid et cela ne dépasse pas les limites du médiocre.

Plus heureux, sous ce rapport, que la Bibliothèque Louvancour, M. Alexis Lucas possède deux paysages charmants de Pierre Prévost. Ils sont si frais qu'on les dirait sortis depuis peu de la main de l'artiste. Les ciels, les arbres, les plans, tout est étudié, soigné, et dénote un habile pinceau.

De son côté, M. Pesle est propriétaire de deux magnifiques gouaches où se montre vraiment le talent de Pierre Prévost. Il s'agit de vues d'assez grandes dimensions, représentant Le Caire et Athènes. Tout en offrant des détails de la plus rigoureuse exactitude, ces deux tableaux sont magistralement traités. Les édifices

en renom dans chacune des deux célèbres cités sont admirablement mis en relief dans un ciel lumineux.

Voilà bien des œuvres de nature à montrer qu'il y avait réellement dans Pierre Prévost l'étoffe d'un artiste de mérite, dont le Dunois a le droit de s'enorgueillir et le devoir de conserver pieusement le souvenir.

L.-D. COUDRAY.

NOTE SUR UN RELIQUAIRE

CONSERVÉ AUTREFOIS DANS L'ÉGLISE DE LA MADELEINE DE CHATEAUDUN

A Monsieur BROSSIER-GÉRAY.

MONSIEUR,

La dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir et de m'entretenir avec vous sur notre Société Dunoise, vous m'avez montré une modeste inscription grecque sur laquelle la science ne s'est pas encore exercée. Pour répondre à un vœu légitime, je me félicite d'entrer le premier dans la lice, non à titre de savant ou d'érudit, mais comme ami de nos antiquités dunoises, et je m'efforcerai d'étudier ce document en lui-même et dans ses conséquences, trop heureux si je puis ainsi payer une dette de reconnaissance qui s'accroît chaque jour envers vous, Monsieur, et envers la Société que vous dirigez de votre longue expérience et de vos lumières si justement appréciées par tous.

I

Dans une remarquable *Étude sur l'Église de la Madeleine* (1), M. Coudray écrivait : « De l'antique trésor de l'abbaye de la Madeleine, qu'elle a conservé pendant tant de siècles, il n'est absolument

(1) Mémoires de la Société Dunoise, t. II, p. 119, 134 et 206.

rien resté, ni ornements, ni reliquaires. » Cette spoliation, dont elle fut l'objet aux jours les plus néfastes de notre histoire, doit nous faire regretter surtout un petit reliquaire plus précieux encore par les restes sacrés qu'il renfermait que par la matière dont il se composait. C'est ce que m'indiquait l'inscription dont je parlais plus haut, car ce reliquaire contenait un os de saint Jean-Baptiste, et vous savez mieux que moi, Monsieur, l'importance des reliques du Précurseur, importance d'autant plus grande que peu d'églises en possèdent aujourd'hui ou en ont possédé autrefois. Dès lors, vous comprenez aussitôt l'intérêt qui s'attache à ce reste précieux, si minime qu'il soit.

L'inscription est ainsi conçue :

ΕΠΙΓΡΑΦΗ ΕΠΙ ΤΗΣ ΒΑΣΕΩΣ
ΕΙΚΟΝΟΣ του αγίου ΙΩΑΝΝΟΥ
ΒΑΠΤΙΣΤΟΥ εν τη της ΜΑΓΔΑΛΗΝΗΣ
ΑΒΒΑΤΙΑ του Καστελλοδουνου.

Δι' Ιαμβίων τριμετρῶν.

Ὁ καρπός, ὅσπου, ἤδε χεὶρ χρυσή, ποθεν ;

Ἐκ τῆς ἐρημοῦ καρπός, ἐκ Παλαιστίνης,

Χρυσή παλαιστή, χρυσοδακτύλος, ξενον.

Ὅσπου, ὁ καρπός ἐκ φύτου τοῦ Προδρομοῦ.

Τὴν χεῖρα δω, γανῶσε τέχνη καὶ πόθος

ἌΝΝΗΣ ἀνάσσης ἐκ γόνου τῆς πορφύρας.

J'emprunte ces vers à Du Cange, qui les avait reçus de Claude du Molinet et les publia dans son *Histoire de Constantinople* (liv. IV, ch. IV). Ils renferment un jeu de mots compris facilement à l'aide du grec. Vous savez en effet que, dans cette langue, ΚΑΡΠΟΣ renferme deux sens tout à fait distincts : il signifie en même temps *fruit* et *carpe*, ou jointure du bras et de la main, et Du Cange, employant le même terme pour désigner cette double signification, traduisait ainsi les vers iambiques trimètres cités plus haut :

Os, carpus, et manus aurea, unde sunt?

Carpus quidem ex eremo, ex Palæstina,

Palma aurea, cum aureis digitis, peregrinum quid :

Os, fructus est de frutice Præcursoris.

Manum auream dedit, exornavit ars et amor

Annæ reginæ in purpura natæ.

Une traduction française rendrait imparfaitement ce jeu de mots dont je trouve une imitation dans des vers grecs traduits en latin et inscrits sur le reliquaire contenant la mâchoire du même saint Jean-Baptiste, dans l'église de Dijon. Voici ces vers :

*Tu quidem maxillas draconum intriveris,
Baptista, in aquis contribulatas :
Ego autem hac tua maxilla fortunatus
Maxillas hostium quorumcumque confringo (1).*

Pourtant, je n'hésiterai pas à reproduire ici la traduction que vous en a donnée le savant helléniste M. Mauger, ancien curé de Bonneval, mort récemment chanoine titulaire du Chapitre de Chartres :

« Le carpe (jointure de la main avec le bras), l'ossement et la main d'or, d'où [viennent-ils?] C'est un fruit du désert de la Palestine; paume d'or, doigt d'or, vénérable ossement, fruit de la tige du Précurseur. La main a été brillamment décorée par l'art et la piété de la princesse Anne, de la race de la pourpre. » Je suppose de la race des Porphyrogénètes.

La collégiale de Châteaudun possédait donc un os de saint Jean renfermé dans un reliquaire qui aurait été fait et donné par une princesse du nom d'Anne. Vous voyez qu'un nouvel intérêt s'attache à ce souvenir, et les amis des beaux-arts pourront avec justice regretter la perte de cet objet, assurément un des bijoux les plus précieux du trésor de la Madeleine.

J'étudierai donc ces vers avec tout le soin possible.

Vous avez dû remarquer que le dernier pied du troisième vers a été traduit d'une façon différente par Du Cange et par M. Mauger. Le mot ξενον est pour le premier traducteur *peregrinum quid*, tandis que le second a mis *vénérable ossement*. La ponctuation fournit la cause de cette variante. Du Cange a lu ξενον ὀστέον, et le savant chanoine ξενον ὀστέον. Il est hors de doute que la lecture du dernier doive être préférée, car les mots précédents ont une épithète qui ajoute une idée de prix : « main d'or, doigt d'or »; ces richesses étaient nécessaires pour contenir « un os vénérable », (car ξενον a le sens de rare, précieux, qui est étonnant), c'est-à-dire le carpe du Précurseur.

(1) BOLLAND., 24 jun., t. V, p. 646, § IV.

D'ailleurs, je suis heureux de reproduire ici la traduction du célèbre Frédéric Morel en vers iambiques :

*Hic carpus atque os et manus undenam aurea?
Nempe ex eremo, fructus hic Palæstinæ :
En palmus aureus, digitus et aureus.
En os verendum, et fructus ex stirpe Prodromi.
Ars elaboravit manum cura et pia
Annæ imperatricis satu ortæ purpuræ.*

Mais cette différence d'interprétation ne constitue pas une difficulté : tout autre est le sens des derniers vers grecs. Quelle est la princesse Anne dont il s'agit dans l'inscription ?

Évidemment cette princesse « de la race de la pourpre » ne peut appartenir à une autre famille qu'à celle des *Porphyrogénètes*. Je sais bien que les historiens ne sont pas d'accord sur la signification de ce mot : il veut également dire *né dans la pourpre*, c'est-à-dire pendant que le père était empereur, ou *né dans le porphyre*. Car il paraîtrait qu'il y avait à Constantinople, pour les impératrices qui allaient être mères, un palais nommé *Porphyra*, à cause du porphyre qui était entré dans sa construction.

Quoi qu'il en soit, un fait demeure certain : ce surnom fut donné pour la première fois à Constantin VII, empereur d'Orient de 911 à 963, et ce n'est qu'après cette date que nous pourrions trouver une princesse, appelée Anne, ayant appartenu à la famille des Porphyrogénètes. Ce nom désigne la célèbre Anne Comnène, fille d'Alexis I^{er} et de l'impératrice Irène Ducas.

Née le 1^{er} décembre 1083 et morte en 1148, Anne laissa dans l'histoire un souvenir qui durera aussi longtemps que celui des Croisades, car elle écrivit un ouvrage important renfermant en quinze livres le récit des événements arrivés sous le règne de son père, avec ce titre : Ἀλεξίας (1).

Or, si véritablement c'est la princesse Anne qui a donné le reli-

(1) Cette histoire, qui a eu plusieurs éditions, (les plus importantes portent les dates de 1590, de 1610, 1618, 1651 et 1729), fut traduite en latin et augmentée des Commentaires de DU CANGE, par les soins de L. Chopin, en 1839, dans le Recueil intitulé : *Corpus Histor. Bysant.*, imprimé à Bonn. Déjà, en 1766, Fussly composait une savante dissertation : *De Alexiade Annæ Comnenæ, qua græcarum litterarum cultores et professores ad novam hujus libri editionem exstimulantur*. Turici. Cf. PERTZ, arch. X., p. 93.

quaire en question, vous sentez bien que ce riche présent devait exciter autant d'admiration que le fameux verre de Charlemagne.

Mais, en examinant les vers, je vis que l'avant-dernier contenait une erreur de linguistique qui modifiait un peu le sens attribué précédemment. Il s'agit des mots *δω, γανωσε*, traduits par Du Cange *dedit, exornavit*, qui indiquent un dialecte et une forme tout différents des autres employés dans le reste de l'inscription : ces derniers, en effet, sont tous corrects et réguliers et de forme attique, malgré le jeu de mots qui ne semble pas être du goût le plus pur. En puis-je dire autant des deux expressions précédentes ? *Δω* n'a jamais pu être un aoriste, il a toujours désigné le subjonctif, et si, à la place de *dedit*, je mets *det*, la phrase ne renferme plus un sens naturel. Le mot suivant *γανωσε* confirme mon doute, parce qu'il suppose une forme ionienne et poétique, telle que *γανωω*. Mais les lexiques n'offrent que *γανωουν* pour *γανων*, participe irrégulier de *γανωαι*, qui donne à l'aoriste *ἐγάνανα* ou *ἐγάνασα*, avec le sens ordinaire de *briller* ; rarement on lui donne la signification admise par Ducange, de *faire briller, orner, embellir*. De telle sorte que, même en supposant le retranchement de l'augment syllabique, suivant l'usage des Ioniens, je n'arriverai jamais à *γανωσε*, forme que n'ont pas employée les historiens byzantins ; il me faut donc recourir à une autre forme. Celle que vous m'avez fournie satisfait à la critique et je ne crains pas de dire que, tout en présentant un sens plus naturel excluant une idée de donation, elle est la seule vraie. Votre copie, à la place de *Την χειρα δω, γανωσε*, met *Την χειρα δ'ωργανωσε*, c'est-à-dire cette main d'or est due à l'art et à l'amour de la princesse qui, probablement, en a donné le dessin et l'a fait exécuter pour satisfaire sa piété.

Vous me pardonnerez, Monsieur, cette petite discussion grammaticale : n'était-elle pas nécessaire, et ne voyez-vous pas aussitôt s'évanouir une difficulté qui se présente à l'esprit ? Ne se demandait-on pas le nom de l'heureux mortel qui reçut ce reliquaire des mains d'Anne Comnène ?

Sans doute mon explication n'enlève aucune valeur à l'objet en question, et même on doit encore chercher par suite de quelles circonstances il est arrivé dans le trésor de la Madeleine. La solution me paraît facile.

Lorsque les Croisés s'emparèrent de Constantinople, la dévotion qui les animait leur fit commettre plusieurs larcins dont le nom

odieux fut caché sous celui de vol pieux : en effet, un très grand nombre de reliques disparurent alors des églises de cette ville, et chaque Croisé se glorifia d'en emporter quelques-unes, dans le but manifestement avoué d'en embellir et enrichir soit un monastère, soit une église particulière. Nous avons à ce sujet le témoignage de Villehardouin. « Je me rendrais ennuyeux, dit à son tour le savant Du Cange, si je voulois faire un dénombrement des reliques qui furent alors tirées de Constantinople et transportées en diverses églises de l'Europe (1). » Je sais bien qu'on donna l'ordre de rapporter, sous peine d'excommunication, tout le pieux butin qui avait été pris dans un premier moment de ferveur, et même que Garnier, évêque de Troyes, fut chargé de mettre ce décret à exécution ; mais quel personnage aurait eu assez d'influence pour condamner chez les autres une conduite qu'il tenait lui-même ? Aussi les Croisés, bravant l'excommunication, conservèrent leurs reliques.

Les mêmes circonstances purent produire un résultat identique à celui que signalait Du Cange. Les vicomtes de Châteaudun, ou d'autres seigneurs du pays, ayant pris part à cette croisade, et l'abbé Bordas en cite plusieurs (2), dérobèrent quelques reliques et donnèrent aux chanoines de la Madeleine l'os de saint Jean-Baptiste, qui fut déposé pieusement sous une image du même saint. Rien ne s'oppose à ce que le reliquaire de la princesse Anne soit venu de la sorte à Châteaudun.

Du reste, en l'absence d'un document formel, je puis dire que cet objet précieux fut apporté de Constantinople à l'une ou à l'autre des Croisades, puisque les seigneurs dunois prirent une part active à chacune de ces expéditions, et si vous vouliez un texte plus positif, je l'emprunterais à l'historien local qui, parlant du comte Étienne, mort en 1102, s'exprime ainsi : « On dit que ce comte était poète passable, il ne reste de lui que deux lettres à son épouse, qui sont intéressantes pour le détail de ce qui s'est passé de son temps dans la croisade. Il loue, dans une, Alexis Comnène, décrié, comme on sait, par les historiens de ce temps-là (3). » Or, ce personnage put entretenir des rapports directs avec l'empereur, connaître sa fille Anne, bien qu'elle fût jeune, et recevoir de sa

(1) *Traité historique du chef de saint Jean*, p. 105.

(2) *Histoire du Comté de Dunois*, p. 171.

(3) *Histoire du Comté de Dunois*, p. 121.

main le reliquaire dont, à son retour, il enrichit la Madeleine. Je me hâte d'ajouter que cette supposition, toute gratuite qu'elle soit, ne choque pas la vraisemblance, puisque je n'ai à ma disposition aucun document.

D'ailleurs, cette conduite des vicomtes ou des seigneurs dunois me semble entièrement conforme à celle d'Étienne, comte du Perche, qui envoya de Constantinople à l'abbaye de Tyron une relique importante de saint Jean-Baptiste (1).

Mais je me hâte d'ajouter que cette opinion, malgré son caractère de vraisemblance, choquera peut-être ceux qu'anime un vif amour des anciennes traditions : je suis le premier à reconnaître le respect profond et sincère dont il faut entourer nos vieilles légendes, surtout lorsqu'il n'y a pas de documents positifs à leur opposer et que leur croyance d'ailleurs n'offre rien qui répugne à la raison. Toutefois telle n'est pas la tradition concernant nos reliques.

Des savants, voulant prouver que Charlemagne fut le fondateur de l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun, n'ont pas craint de s'appuyer sur deux monuments importants dont l'un est le fameux vase dit *verre de Charlemagne*, et l'autre le reliquaire en question. Notre honorable collègue M. Coudray a tout récemment étudié le premier monument avec la science qui dirige sa plume et ennoblit ses écrits, je me permettrai, bien que d'une marche moins sûre et d'un pas plus inégal, d'examiner le second, sur lequel la tradition trouve un médiocre appui.

Raoul Boutraye, dans son poème où il chante les grandeurs de Châteaudun, n'oublia pas ce double souvenir, et si Charlemagne fonda la Madeleine, ce noble empereur dut laisser dans l'église de l'abbaye des reliques importantes, suivant un usage généralement

(1) Dans le Martyrologe manuscrit de Tyron, se lisait cette mention importante : *Nonas maii in crastino festi S. Joannis, quod dicitur ante Portam Latinam, translatio seu inventio sancti cerebri beati Joannis Baptistæ in quadam veteri maceria seu pariete antiquo ecclesiæ de Nongento Retroci post guerrarum discrimina miraculose reperti et per R. in Christo patrem et D. Rob. de Loignaco Carnot. episcop. levati et extracti, et post multa miracula ipso vidente tunc facta, in solemnibus vasculo ad modum capitis usque ad scapulas cum angelis ipsum vas ad manus sustentibus auro et argento, opere pretioso propriis sumptibus fabricato et magna cum reverentia reposito anno Domini MCCCXXV.* — BOLLAND., 24 jun., t. V, p. 645, d'après la *Vie de Saint Bernard de Tyron*, mort en 1114, qui se trouve dans BOLLAND., 14 april., t. II, p. 222-255, et dans BOUQUET, t. XIV, p. 166-174. Cette relique était considérée comme très authentique, car la cathédrale d'Amiens, qui possède le chef de saint Jean-Baptiste, ne montre que le devant du facies, la boîte crânienne manquant.

admis au IX^e siècle, et voici les vers consacrés à notre reliquaïre :

*Ossa a palmifera quæ advecta locavit Idumæ
Præcursoris, in hac sacra pignora Carolus æde,
Nec tibi vana fides, Graii hoc testantur Iambi,
Qui fuci fictive nihil redolentque sonantque.*

On peut les traduire ainsi : « Ces ossements du Précurseur, apportés de l'Idumée féconde en palmiers, ces gages sacrés, furent placés dans cet édifice par Charles : pour vous ce n'est pas une vaine croyance, elle est attestée par des iambes grecs qui n'expriment et ne ressentent ni fard ni fiction. »

Ce texte renferme une explication de l'inscription mise à la base de l'image de saint Jean-Baptiste dans l'église de la Madeleine, et en même temps confirme la tradition disant que le verre et le reliquaïre avaient été donnés par Charlemagne : le nom de la princesse Anne, que nous avons vu plus haut dans l'inscription, suffirait à lui seul pour renverser la tradition. Étudions-la cependant et voyons sa valeur.

Si la tradition est vraie, Châteaudun doit se glorifier d'être la première ville où l'on ait vénéré en France une relique de saint Jean-Baptiste. Je sais bien que Grégoire de Tours, au livre de *La Gloire des Martyrs*, déclare avoir placé lui-même des reliques de saint Jean-Baptiste dans une des chapelles de la basilique Saint-Martin et cite des guérisons miraculeuses opérées par leur vertu. J'avouerai que l'auteur du *Traité de la Révélation du chef de saint Jean-Baptiste* affirme la même chose pour l'église de Saint-Jean-d'Angély, bâtie par Pépin-le-Bref : mais ces reliques n'appartenaient-elles point à un autre saint Jean ?

En effet, les reliques du Précurseur sont de deux sortes, le chef et le corps ; si nous consultons leur histoire, aucune ne fut apportée en France avant le XIII^e siècle.

Laissant de côté Sozomène, qui place sous Constantin la première *invention du chef de saint Jean-Baptiste*, Du Cange, qui est suivi par tous les auteurs ecclésiastiques, écrit que ce fait doit être attribué au règne de Théodose, qui, pour honorer la sainte relique, fit construire une magnifique église à Emèse, où elle demeura jusqu'à la prise de cette ville par les Arabes. On la transporta en Arménie

à Comanes; c'est là qu'on la découvrit vers la moitié du IX^e siècle. Bientôt on la vénère à Constantinople, et une lettre, écrite par Alexis Comnène à Robert-le-Frison, comte de Flandre, confirme ce fait rapporté à son tour par Guibert de Nogent. En 1204, ce chef vénérable fut apporté de cette ville à Amiens par Walon de Sarton (1).

C'est donc au XIII^e siècle que nous voyons apparaître en France le chef de saint Jean : il en fut de même pour ses autres reliques.

Julien l'Apostat, voyant le grand nombre de miracles opérés par saint Jean, dont le corps avait été apporté à Sébaste par ses disciples, donna l'ordre d'ouvrir le tombeau du Précurseur, d'en retirer les ossements, de les brûler et d'en jeter les cendres au vent. Mais des moines, qui assistaient déguisés à cet épouvantable sacrilège, se mêlèrent aux profanateurs et recueillirent une partie de ces restes précieux. Conservées longtemps à Sébaste, où Louis-le-Jeune les vénéra en 1170, ces reliques arrivèrent enfin à Constantinople, et c'est de cette ville qu'elles enrichirent la France au XIII^e siècle.

Il résulte donc, de tout ce que j'ai dit, que la relique de Châteaudun ne peut avoir été donnée par Charlemagne. Ce grand empereur, qui enrichit tant d'églises de reliques insignes, n'obtint jamais des ossements de saint Jean : l'archevêque de Jérusalem Jean lui envoya seulement le linge sur lequel tomba la tête du Précurseur décapité, que j'ai vénéré à Aix-la-Chapelle.

La tradition concernant Châteaudun est donc erronée et je n'ai pu trouver les documents qui ont inspiré Boutraye.

II

Cette première question examinée, vous me permettrez de rechercher si la relique conservée et vénérée à Châteaudun présentait les caractères d'une véritable authenticité.

Je dirai tout d'abord que, durant le Moyen-Age, obéissant à des sentiments dictés autant par une foi vive que par un besoin inné de surnaturalisme, le clergé et les fidèles ne se montraient pas difficiles au sujet des reliques, et à cette occasion je ne veux pas

(1) Cf. *Histoire du chef de saint Jean-Baptiste continuée jusqu'à nos jours*, par M. Ch. SALMON, de la Société des Antiquaires de Picardie.

apporter des preuves que chacun connaît : il suffit en effet de parcourir, même d'une manière sommaire, la liste interminable des objets sacrés que la dévotion plus ou moins éclairée avait accumulés dans les trésors de nos églises avant les guerres de religion. Une relique nouvelle, quelle qu'en fût l'origine, surtout lorsqu'elle venait de Rome ou de Constantinople, fournissait aussitôt l'occasion de fêtes magnifiques qui réjouissaient le cœur et contentaient la piété; les martyrologes notaient le jour et le fait, et la liturgie, par ses offices, en consacrait l'heureux souvenir pour les générations futures.

Mais le prix des reliques augmentait avec le nom du saint dont elles provenaient, et parmi les saints dont on pouvait justement ambitionner les restes, quel autre mieux que le Précurseur devait exciter la convoitise des évêques ou des abbés? Dès lors vous concevez le soin vigilant que l'on apportait à la conservation de ses reliques dans les trésors de nos églises, *in sacrario*.

Pour me renfermer dans mon sujet, je me contenterai de signaler ce qui concerne la relique de Châteaudun, et de la sorte on en connaîtra facilement et la valeur et l'authenticité.

D'après les vers qui ornaient le reliquaire, la collégiale possédait le *carpe* d'une main de saint Jean, ou un *doigt*; or, dans l'un et l'autre cas, le doute est possible et la relique n'appartenait point au Précurseur.

Grâce aux recherches de Du Cange et des Bollandistes, nous savons les noms de toutes les églises cathédrales ou abbatiales qui possédaient des reliques de saint Jean-Baptiste avant la Révolution.

En 1323, un jeune pèlerin laissa entre les mains du prieur des Dominicains de Perpignan une petite châsse en bois, en forme de coffret artistiquement travaillé. Sur le couvercle était gravée l'image de saint Jean, avec des vers iambiques en langue grecque. A cette occasion, je vous ferai remarquer un fait assez curieux : tous les reliquaires contenant des reliques de ce saint renferment quelques vers grecs iambiques, et le reliquaire de Châteaudun présente des caractères identiques. « La relique de Perpignan, écrit Du Cange, est une partie du bras gauche : elle part un peu au-dessous du coude, présente environ la moitié de l'avant-bras et comprend la main et les doigts. Elle est parfaitement conservée, si bien qu'on distingue encore les nerfs, les veines et les artères, quoique la chair ait disparu. L'index est étendu et chargé de bagues, le pouce seul

manque, il fut donné en 1391 à la cathédrale de Florence. » Cette même relique, dans un parfait état de conservation, est aujourd'hui scellée dans un reliquaire en métal fait sous forme de bras et de main qui ne la laisse voir qu'en dessus, depuis le poignet jusqu'au bout des ongles, au moyen d'une ouverture en verre.

De son côté l'abbaye de Cîteaux conserva jusqu'à la Révolution une partie assez considérable d'un bras du même saint; elle était renfermée dans un bras en vermeil sur lequel se trouvaient gravés cinq vers grecs constatant qu'elle avait été apportée à Constantinople au X^e siècle par l'empereur Constantin Porphyrogénète, puis envoyée en présent au XIII^e siècle à l'abbaye de Cîteaux par Beaudouin, comte de Flandre, après son élévation à l'empire (1). C'était le bras droit, dont les doigts et la main sont conservés encore de nos jours à Venise et à Saint-Jean-de-Maurienne.

La relique de Châteaudun ne provient donc pas de saint Jean-Baptiste, puisque aucune partie ne manque aux deux bras vénérés ailleurs. Pourtant, notre collégiale n'était pas la seule église qui présentât une semblable relique à la vénération des fidèles. En effet, plusieurs autres églises se glorifient également d'avoir en leur possession des doigts de saint Jean ou du moins quelques-unes de leurs parties. L'église de Saint-Jean de Troyes solennise, tous les ans, le premier dimanche après l'Ascension, la fête des reliques du saint, au nombre desquelles figure une parcelle de l'index, dont une autre partie se trouve à Brienne-la-Ville.

A Saint-Jean de Valenciennes, on gardait précieusement une jointure apportée de Constantinople après la prise de cette ville par les Français et demeurée intacte lors de l'incendie de l'église en 1520, bien que la chaleur eût fait fondre la châsse d'argent qui la contenait et sur laquelle était gravé ce vers :

Hic summi vatam digitum scitote locatum.

On ignore aujourd'hui, à Valenciennes même, ce qu'est devenue cette relique.

En Bretagne, à Saint-Jean-du-Doigt, on conserve dans une urne d'argent un doigt de saint Jean-Baptiste.

Enfin, et je terminerai cette petite nomenclature, dans l'église

(1) BOLLAND., 24 juin, t. V, p. 665.

BULL., t. V.

cathédrale de Florence (au baptistère), on expose, le 24 juin, le grand autel d'argent contenant, avec une partie de la mâchoire du fils de Zacharie, son pouce gauche et son index. L'authenticité de ces reliques est attestée par une déclaration de la République de Florence conservée dans les vieux parchemins de la corporation des marchands.

De tout ce que je viens de dire, il est permis de conclure que le reliquaire de Châteaudun, tout en gardant une origine orientale, ne contenait pas une partie des doigts de saint Jean : c'était peut-être une parcelle quelconque, un fragment d'os ayant appartenu à ce saint. Du reste, la plupart des auteurs conviennent qu'il faut entendre de la sorte les termes précis dont on se servait pour désigner des reliques, et cet objet pieux, quel qu'il fût, n'en méritait pas moins de respect de la part des chanoines de Châteaudun.

Vous me pardonnerez, Monsieur, de vous avoir entretenu si longuement d'un reliquaire à jamais disparu, mais la matière m'a semblé digne de quelques recherches ; j'ose vous les présenter comme un faible témoignage de mon respect et de ma gratitude.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

CH. CUISSARD.

3 Février 1885.

DESTRUCTION

DE LA

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DU CHAMPDÉ

Au moment où de nombreuses affiches, apposées dans les rues et places de Châteaudun, annoncent la destruction prochaine de la chapelle du Champdé sous prétexte de restauration de la façade du monument, nous devons mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte de la protestation qui a été adressée, à ce sujet, par la Société Dunoise à Son Excellence le Ministre des Beaux-Arts.

Si, malgré ses efforts, malgré le généreux appui de plusieurs Sociétés savantes, la Société, qui s'intéresse particulièrement à la conservation des monuments du Pays Dunois, n'a pu prévenir une démolition des plus regrettables, il est bon néanmoins que ses démarches soient connues. Il importe, en effet, qu'à l'avenir, on ne puisse, même indirectement, faire peser sur elle ce qu'elle considère comme un véritable acte de vandalisme.

*A Son Excellence Monsieur le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts.*

MONSIEUR LE MINISTRE,

La Société Dunoise d'archéologie et d'histoire, désireuse d'assurer la conservation d'un monument fort intéressant pour le pays dunois, a l'honneur de vous exposer ce qui suit :

La chapelle de Notre-Dame du Champdé — c'est d'elle qu'il s'agit — est un des plus jolis édifices de Châteaudun. C'est avec raison qu'elle a été classée,

dans ces derniers temps, au nombre des monuments historiques ; et tous ceux qui désirent la sauver de la ruine ont été d'autant plus heureux de ce classement qu'ils ont vu là un gage de sécurité et de durée.

Comment se fait-il donc qu'aujourd'hui ce qui reste de Notre-Dame du Champdé soit plus menacé que jamais ?

Pourtant la charmante chapelle avait, jusqu'au dernier incendie, qui l'a réduite à l'état où nous la voyons depuis trop longtemps déjà, subi assez de mutilations pour qu'un dernier outrage — infligé celui-là de sang-froid — lui fût épargné !

Malgré de nombreuses recherches faites à cet égard, rien n'a pu nous faire savoir à quelle époque précise et à quel sujet la chapelle de Notre-Dame du Champdé fut érigée.

Notre vieil historien dunois, l'abbé Bordas, se contente de nous dire à cet égard :

« La plus grande des chapelles de Châteaudun est celle de Notre-Dame du Champdé, appartenant à l'église et fabrique de Saint-Valérien. Elle avoit
« un beau portique, qui fut renversé par un ouragan. Il fut si violent que, pour
« remercier Dieu de ce qu'il n'avoit pas causé plus de dommages dans ces
« quartiers, on établit une procession du Saint-Sacrement, qui se fait encore
« de Saint-Valérien à cette chapelle, le premier dimanche d'août de chaque
« année, après les Vêpres. Il se tenoit anciennement autour de cette chapelle,
« le 8 septembre, une foire considérable, dont les droits étoient partagés entre
« le comte de Dunois et le vicomte de Châteaudun. Il en est fait mention dans
« un titre de l'an 1600. »

Sur les registres de la paroisse de Saint-Valérien se trouve une note de l'abbé Percheron, curé de cette paroisse en 1791, où il dit que « ses recherches
« sur la fondation de ce bel édifice et ses questions faites à des personnes de
« près de 100 ans, à ce sujet, ne lui ont procuré que des connoissances vagues
« et incertaines. »

Il ignore donc l'époque de sa construction ; tout ce qu'il sait, c'est qu'un « ancien mortuologue attestoit qu'elle existoit en 1626 » (1).

On en est donc réduit à de simples conjectures. Toutefois, toujours selon l'abbé Percheron, « la tradition presque générale est qu'un voyageur, passant
« au bas de la Croix-Rousseau, le ruisseau enflé par la pluie d'un grand orage,
« s'y vit au moment d'y périr et fit à ce sujet le vœu, s'il évitoit le danger,

(1) D'une pièce des Archives d'Eure-et-Loir contenant marché des gagers de Saint-Valérien avec Jean Grosse, tailleur de pierres, pour faire un portail à Notre-Dame du Champdé, il semble résulter que cette chapelle a été construite vers 1559.

« d'élever à la Vierge une chapelle qui attesteroit sa protection et la reconnaissance du fondateur. »

« D'après cette explication — ajoute l'abbé Percheron — il est aisé de voir que cette dénomination *Champdé* n'est que la traduction de ces mots latins *Campus-Dei*, quoiqu'il y ait auprès de Verneuil la famille des Dé qui attribue à ses ancêtres cet établissement et dise qu'il en porte le nom. »

Quoi qu'il en soit de son origine, toujours est-il qu'avant la Révolution les fondations attachées à cette chapelle étaient importantes. A toutes les fêtes de la Sainte-Vierge on y disait une grand'-messe avec exposition du Saint-Sacrement et procession. Il arrivait même que, le jour du Rosaire, tout le corps de ville assistait à la procession solennelle. D'autre part, des inhumations y furent faites à plusieurs reprises. La dernière connue est celle de Claude de Grenet, écuyer, seigneur de Champmalé, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, ancien aide-major d'Ostende et ci-devant capitaine au régiment de Limousin ; elle eut lieu le 5 juin 1775.

Peu de temps après, c'est-à-dire le 25 septembre 1776, fut bénite la dernière cloche qui servit aux besoins du culte dans la chapelle du Champdé. Elle fut nommée *Claude-Constance* et eut pour parrain et marraine « nobles et jeunes personnes Claude de Grenet et Constance-Louise Coustot. »

Nous avons dit plus haut que, depuis sa construction, le joli spécimen de l'architecture du XV^e siècle, que nous désirons conserver, avait subi bien des mutilations avant d'arriver à l'irréremédiable désastre qui le menace. Voici, en effet, ce qu'il a souffert, tant de la part de la nature que de la main des hommes :

Le 6 mai 1626, il y eut — au dire de l'abbé Bordas — à Châteaudun, une grande inondation causée par des pluies considérables. Celles-ci furent accompagnées d'orages furieux pendant lesquels le tonnerre tomba sur la chapelle de Notre-Dame du Champdé et brûla la majeure partie de sa couverture.

« Le 23 mai 1636 — nous dit le même historien — on essuya une tempête si furieuse à Châteaudun qu'elle renversa un beau portique en pierre qui formoit l'entrée de la chapelle du Champdé, dont elle emporta encore une partie de la couverture. »

En ce qui touche la chute du portique surtout, le fait n'est pas douteux, car il est facile encore de reconnaître les arrachements de l'ouvrage détruit.

Le mercredi 10 juin 1682, à deux heures après midi, il tomba à Châteaudun tant et de si grosse grêle que les vitres de Saint-Valérien et du Champdé furent toutes brisées et ont été refaites des aumosnes des fidelles. »

La grande Révolution ne fut guère plus favorable au Champdé que les orages

et les incendies. La jolie chapelle fut profanée, dépouillée de ses ornements et décorations, convertie d'abord en écurie, puis en grenier à fourrages pour la troupe. Surtout avec sa voûte en bardeau, l'employer à pareil usage c'était la vouer inévitablement à un nouvel incendie.

Aussi, le 23 juin 1878, lorsque la foudre tomba sur le Champdé bondé de foin et de paille, le feu se propagea-t-il avec la plus grande facilité. En quelques instants la voûte et la toiture s'effondrèrent, sans secours possible, au milieu des flammes.

Ce désastre, à la suite duquel il ne resta plus que le pignon de la façade avec son clocheton passablement endommagé et le pourtour de l'édifice avec ses beaux contreforts, donna lieu à une indemnité de 24,000 fr. de la part d'une compagnie d'assurances.

Avec cette indemnité, il paraissait possible de protéger les murailles contre les intempéries pouvant en compromettre la solidité, surtout en établissant aussitôt une nouvelle couverture.

Mais, comme l'a fort bien dit l'*Écho Dunois* du 4 janvier 1885, c'est en vain que la Société Dunoise, en vain que les amis de l'art et du passé ont réclamé, supplié : la municipalité dunoise n'a rien fait pour sauver l'édifice.

Non - seulement elle n'a rien fait pour empêcher le Champdé d'échapper à la ruine, mais elle paraît au contraire disposée à tout faire pour l'accélérer.

Témoin : sa délibération du 16 novembre dernier concluant à la démolition du pourtour de la chapelle, à l'exception de la façade, et à la conversion de cette dernière en entrée monumentale du cimetière.

Et, ce qu'il y a d'étrange dans ce projet, qui vise ni plus ni moins qu'à la destruction de la chapelle, c'est qu'on se propose de conserver, à l'aide de travaux importants, ce qui est en fort mauvais état, et de démolir la partie la plus solide, qu'il est possible de garder sans grands frais.

Aussi, Monsieur le Ministre, la Société Dunoise, qui s'intéresse vivement à la conservation des édifices du Dunois remarquables par leur architecture ou simplement intéressants au point de vue de l'histoire du pays, la Société Dunoise, qui a tout fait jusqu'ici pour sauver le Champdé de la ruine, en lui laissant autant que possible son caractère et sa destination primitifs, ne peut-elle être que profondément affligée d'un pareil projet, contre lequel elle considère qu'il est de son devoir de protester.

Elle n'hésite donc pas, Monsieur le Ministre, à vous adresser le récit succinct des péripéties du joli édifice dont elle souhaite tant la conservation, parce que cette conservation importe à la ville de Châteaudun et qu'elle est très possible.

Elle est très possible puisque la ville a déjà entre les mains une somme de 14,000 fr. pour y pourvoir, et que, si cette somme ne suffit pas pour parer aux travaux les plus urgents, il est certain qu'une souscription ayant pour but de la compléter trouvera un excellent accueil parmi la population.

C'est pourquoi, Monsieur le Ministre, la Société Dunoise vous adresse sa protestation et fait appel à votre haute intervention pour empêcher ce qu'elle considère comme un véritable acte de vandalisme.

En même temps elle vous prie de bien vouloir agréer, avec le témoignage de son entier dévouement, l'expression de son profond respect.

(Suivent les signatures.)

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU LUNDI 26 OCTOBRE 1885

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale le lundi 26 octobre 1885, à une heure du soir, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau : MM. Brossier, président ; le docteur Raimbert-Desormeaux, Coudray, vice-présidents ; Pouillier, trésorier ; l'abbé Cuissard, Desbans, le comte de Lévis-Mirepoix, membres, et H. Lecesne, secrétaire ;

Et MM. Barrier, l'abbé Beauhaire, le comte de Chanaleilles, Clément, Durand-Brault, Girard, le vicomte de La Girennerie, Am. Lefèvre-Pontalis, l'abbé Lehoux, le comte de Lévis, Lorin, Edgar Lucas, le comte de Mauny, l'abbé Peschot, Raimbault et Renault.

M. le Président déclare la séance ouverte.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du mois de juillet est lu et adopté.

Dans ses trois dernières réunions, le Bureau a admis, en qualité de membres titulaires de la Société Dunoise :

M. FLEURY, docteur-médecin à Cloyes, présenté par MM. Berger et le docteur Foisy ;

M. le comte DE LAURISTON, au château de Charbonnières, présenté par MM. Brossier et l'abbé Cuissard ;

M. le vicomte Jacques DE REVIERS, à La Chapelle-Guillaume, présenté par MM. Brossier et l'abbé Cuissard ;

M. LOUVEL, propriétaire à Saint-Avit (Saint-Denis-les-Ponts), présenté par MM. Brossier et G. Isambert ;

M. MULLER, archéologue, rue de Lancry, 56, à Paris, présenté par MM. le comte de Tarragon et Brossier ;

M. l'abbé BEAUHAIRE, curé de Moriers, présenté par MM. l'abbé Cuissard et le comte de Mauny ;

M. Pierre LEFÈVRE-PONTALIS, au château d'Aunay, présenté par MM. Am. Lefèvre-Pontalis et Brossier.

Au cours du dernier trimestre, les publications et objets dont voici la liste ont été adressés à la Société, à titre de dons ou d'échanges :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Journal des Savants, juin, juillet, août et septembre 1885.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), année 1885, n° 1.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Société de géographie, compte-rendu des séances de la Commission centrale : 1885, nos 13, 14 et 15.

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, 2^e trimestre 1885.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 170, juin 1885 : lettres de saint Yves ; — n° 171, août 1885 : procès-verbaux.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, t. VI, 7^e sér., année 1885.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, février à mai 1885.

Société française d'archéologie pour la conservation des monuments : Congrès archéologique de France, XL^e, XLI^e, XLVIII^e, XLIX^e, 1^{re} sessions.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, n° 11, 1873, contenant : Essai d'un catalogue minéralogique algérien ; n° 17, 1882.

Des Améliorations qu'il peut être utile d'apporter dans la législation relative aux retraites des fonctionnaires publics, publié par l'Académie d'Hippone, 1883.

Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, t. IX, 1884.

Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, 3^e série, t. VIII.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers : 2^e année, 6^e liv. ; 3^e année, six liv. ; 4^e année, trois liv. ; 5^e année, trois liv.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives), t. XII^e, 2^e liv.

Société archéologique de Bordeaux, t. VIII, 4^e fasc., décembre 1881.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 3^e et 4^e trimestres de 1884.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 2^e série, t. XXII, 1^{er} fasc. — Ce recueil renferme un rapport sur les progrès des études

botaniques dans la Sarthe, par notre collègue M. le docteur Teilleux, ancien directeur de l'Asile de Bonneval.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, année 1885, 39^e vol.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1885, n^o 2.

Mémoires de la Société Éduenne, nouvelle série, t. XI, XII et XIII.

Bulletin de la Société philotechnique du Maine, 3^e année, n^{os} 1, 2 et 3 ; 4^e année, n^o 2.

ENVOIS DIVERS

Notre-Seigneur Jésus-Christ, bio-bibliographie, par M. l'abbé E.-U.-J. CHEVALLIER ;

Jeanne d'Arc, bio-bibliographie, par le même ;

François Pétrarque, bio-bibliographie, par le même ;

Notice chronologico-historique sur les archevêques de Vienne, par le même ;

Inventaire des Archives des Dauphins de Viennois, à Saint-André de Grenoble, en 1346, par le même ;

Documents historiques sur le Dauphiné, 5^e liv. : Nécrologe et Cartulaire des Dominicains de Grenoble, par le même ;

Notice analytique sur le Cartulaire d'Amion de Chissé, aux archives de l'évêché de Grenoble, par le même ;

Visites pastorales et ordinations des évêques de Grenoble de la Maison de Chissé (XIV^e et XV^e siècles), par le même ;

Cartulaire municipal de la ville de Montélimar (Drôme), par le même ;

Publications de la Société de l'Orient latin, compte-rendu, par le même ;

Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble, dits *Cartulaires de Saint-Hugues*, par M. Jules MARION ; *La Chartreuse de Saint-Hugues-en-Savoie*, par Eugène BURMER ; compte-rendu par le même ;

Tous ces ouvrages donnés en échange par l'auteur.

Une photographie représentant un bas-relief de l'église de Saint-Piat (œuvre du IV^e siècle), don de M. l'abbé Chartier.

Une charte contenant sentence rendue contre Pierre, dit *Pile*, Guillaume de Marra et Robert, dit *Berart*, prêtres de Saint-Pierre de Dreux, au profit du prieur de Saint-Martin de ladite ville, membre dépendant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, au sujet de ventes induement perçues, sentence rendue par M^{re} Laurent de Bogni, chanoine d'Orléans : 1240 ; pièce originale ;

Une copie authentique, en parchemin, des Règlements des mestiers de la draperie d'Évreux, faits et arrêtés par les gens desdits mestiers, le 20 août 1403 ;

Lettres de provisions données par Philippe, duc d'Orléans, de Valois et de Chartres, le 21 octobre 1687, de l'office de sergent royal priseur vendeur de

biens, au baillaige de Chartres, en faveur de Mathurin Bourgeois, au lieu et place de Paul Petit, non acceptant ;

Deux liasses de vingt-huit chartes du XIII^e siècle, concernant l'Hôtel-Dieu d'Évreux, à plusieurs desquelles sont encore appendus des sceaux ;

Une autre liasse de cinq chartes du XIV^e et du XVI^e siècle, concernant le couvent de Lierru, diocèse d'Évreux ;

Une liasse de dix-huit pièces en parchemin, du XIV^e siècle, où il est fait mention de la maladrerie de Saint-Nicolas d'Évreux ;

Diverses chartes, au nombre de seize, des XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, concernant certains biens situés dans le diocèse d'Évreux ;

Don de M. Biard, ingénieur.

Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, t. I et IV, par acquisition.

Une petite lanterne ancienne, en cuivre repoussé ;

Et un brûle-parfums provenant du sac de l'abbaye de Saint-Denis en 1793 ;

Don de M. Mayor, buraliste à Châteaudun.

Une monnaie des khans Mongols de Perse : Abou-Saïd ; Tebris, année 729 de l'hégire ; don de M. de Saint-Laumer.

Sur le bureau, ont été déposés :

Une eau-forte de M. P. Gillard représentant des sceaux et objets divers de la collection de M. A. Gillard ; don de MM. Gillard.

Un antiphonaire en parchemin, orné d'initiales coloriées ; don de M^{me} Chénier.

Des remerciements à tous les donateurs sont votés par l'assemblée.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DU BUREAU

Séance du 4 août.

Une lettre de M. le Dr G. Gillard annonce à M. le Président le prochain envoi de la copie des règlements temporels et spirituels faits par M^{sr} l'évêque de Chartres Paul Godet des Marais, pour l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Bon-neval.

La Société archéologique d'Eure-et-Loir a fait figurer, à l'ordre du jour de sa séance du 21 mai 1885, la lecture d'une notice sur Conie-Molitard.

Séance du 1^{er} septembre.

M. Rondeau a adressé à la Société le texte d'une délibération du Conseil municipal de Rochefort-sur-Mer, en date du 20 juillet 1885 ; elle porte que le nom de notre compatriote Toufaire sera donné à une rue voisine de l'arsenal. Voici ce document :

« Séance du Conseil municipal de Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure), du 20 Juillet 1885.

« PRÉSIDENCE DE M. P. CHARRON, MAIRE.

« **Dénomination de Rues.**

« M. Legros, au nom de la Commission de la voirie, fait le rapport suivant :

« **MESSIEURS,**

« La Commission avait à examiner une pétition de plusieurs habitants, tendant à donner le nom de l'amiral Courbet à la rue des Petites-Allées.

« »

« Aussi la Commission a-t-elle décidé, à l'unanimité des membres présents, de donner le nom de l'amiral Courbet à l'une des rues de notre ville, et de choisir celle des Petites-Allées, à cause de sa proximité de la préfecture maritime.

« Au lieu de celle-ci, un membre avait proposé la rue Saint-Paul, voisine de l'arsenal, et la Commission a profité de l'occasion pour répondre à ce désir en substituant à ce nom celui d'un talent modeste, peut-être, mais qui a été incontestablement très utile à notre cité.

« D'ailleurs, Messieurs, s'il est bon d'accueillir les retentissantes actualités, n'est-il pas aussi louable d'interroger nos annales, assurés d'avance d'y trouver plus d'un bon citoyen, plus d'un homme utile, qui mérite le souvenir de ses concitoyens.

« Au nombre de ces hommes, on remarque surtout l'ingénieur Toufaire, architecte de notre hôpital maritime.

« Vous savez, Messieurs, que, par ses talents et sa persévérance, malgré de nombreuses et difficiles luttes contre une autorité supérieure parcimonieuse, dans un moment où les finances du pays étaient ruinées, à la veille de la Révolution de 1789, il est parvenu à nous doter d'un monument utile, magnifique, et certainement unique en son genre à l'époque où il a été construit.

« En effet, au lieu de ces constructions lourdes, incommodes et sans air, foyers continuels d'épidémies meurtrières, tels qu'étaient à cette époque presque tous les hôpitaux, il a conçu et exécuté un édifice aussi remarquable par la beauté de ses lignes architecturales que par son intelligente distribution et ses bonnes conditions hygiéniques : on peut même ajouter qu'aujourd'hui, un siècle après sa construction, c'est encore un des hôpitaux les plus beaux et les plus salubres qui existent.

« Nous pourrions encore citer plusieurs travaux de l'ingénieur Toufaire dans notre Arsenal, mais son œuvre principale, l'hôpital maritime, suffit pour lui mériter la reconnaissance des habitants de Rochefort.

« La Commission vous propose donc, Messieurs, d'adopter ces conclusions :

« 1^o donner le nom de l'amiral Courbet à la rue des Petites-Allées ; 2^o donner celui de l'ingénieur Toufaire à la rue Saint-Paul. »

« Le Conseil, après avoir délibéré,

« Adopte les conclusions du rapport de la Commission.

« Fait et clos les jour, mois et an que dessus.

« Pour copie conforme :

« *Le Maire*, Signé : P. CHARRON. »

Le dernier bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir (t. VIII, p. 351) contient un article de notre collègue M. l'abbé Sainsot sur l'ouvrage que le savant archiviste d'Eure-et-Loir M. Merlet vient de publier dans le 19^e volume de la Société archéologique de l'Orléanais sous le titre de *Bibliothèque chartraine*. — Même volume, p. 350, un article du même auteur sur le travail de notre érudit collègue M. Ch. Cuissard : *Étude sur l'essai du grec à Orléans*. Le rapport de M. Sainsot est très élogieux pour ces deux ouvrages, qui ont mérité d'être couronnés par la Société de l'Orléanais.

Deux lettres de M. le marquis de Nadaillac (24 septembre et 2 octobre 1885) concernant la chapelle du Champdé, dont on projette la destruction partielle.

Une lettre de M. l'abbé Mouzé (17 septembre 1885) contenant quelques notes sur Binas.

Séance du 6 octobre.

M. de Gastel signale un petit livre qui se trouve à la Bibliothèque de Chartres et qui contient la vie de sainte Radegonde, avec offices et cantiques, par Vincent Barthelémy.

M. l'abbé Boudevillain possède des notes historiques sur les paroisses qui avoisinent celle de Ruan ; malheureusement, une affection de la vue l'empêche de les coordonner en ce moment.

M. l'abbé Marquis a découvert, aux Archives de la Bibliothèque nationale, une bulle papale concernant Aufains ; notre collègue demande des renseignements sur les familles *Oculus Canis* et *Brunellus*, et sur *Hubertus Normannus*, qu'il trouve agissant en maître à Montigny et qui ne figure point dans la généalogie publiée en tête du Cartulaire Dunois de Marmoutier ; M. Marquis a vu au même endroit les dessins des sceaux de Gohier de Laneray, Garnier de Langeais, Eude Borel, Bigot *Cerarius* de Châteaudun, Guillaume Lhermitte et Guillaume *de Alneto*.

M. l'abbé Mouzé communique la copie en parchemin d'un titre reçu par Lomer Gillot, notaire à Marchenoir, le 7 avril 1630, portant vente par Isabelle Mabille, f^e de Arthus Liger, de Blois, d'une grange et autres bâtiments, servant

de temple de la religion P. R., situés à Marchenoir, rue du Pilori. A cet acte, comparaissent les principales familles protestantes de la contrée :

« Daniel de Chartres, escuier, sieur de Jouy et des Plessis-Saint-Martin ;
 « Henri de Chartres, escuier, sieur de Clesles ; Daniel de Tissart, escuier, sieur
 « de Bisches ; Isaac de Merlin, escuier, sieur de Normaignes ; Isaac de
 « Varennes, escuier, sieur de Villegruau ; Charles de Beauxoncles, escuier,
 « sieur de Villefleur ; Eustache de Tissart, escuier, sieur de Mazères ; Pierre
 « Garnier, sieur de Nouzay ; Paul Couracault, sieur de La Haute-Berdière ;
 « Pierre Duhamel, Jehan Durant, Abraham Viau, Jehan Jollis, Jehan Daguet,
 « Estienne Durant, Jehan Bruant, Isaac Condonier, marchants ; Abraham
 « Secrétin, laboureur ; Pierre Videcocq, Jehan Demedes, meunyers ; Paul
 « Mellot, vigneron ; M^e Louis Marguyn, M^e chirurgien ; Daniel Jollis, serger ;
 « M^e Jehan Montiron(?), huissier à cheval au Chastelet de Paris ; Jehan Rou-
 « zemont, sergent ordinaire de la baronie de Marchesnoer, et M^e Jehan Brisson,
 « procureur aud. siège ; lesquels, au moien de l'acquest qui fut faict derechef
 « (suivant contrat devant Paul Testard, notaire à Blois, le 6^e de novembre 1619)
 « par deffunct N. H. Denis Diguët, servitteur de la chambre du roy, tant en
 « son nom que comme procureur d'aulcuns des sus-nommés et aultres fai-
 « santz profession de la religion pretendue reformée, de Isabel Mabilie, femme
 « d'Arthur Liger, marchant boissellier à Blois, du temple de ceulx de la d.
 « religion, auquel il y a eu aultresfois une grange et aultres bâtimens assis et
 « scitués en lad. ville de Marchesnoir ; joignant, led. temple, par le devant,
 « vers gallerne, à la rue du Pillory dud. Marchesnoir, moiennant la somme de
 « 600 l., en principal achapt ; sont tenants, possesseurs et debtenteurs avecq
 « tous les aultres de la d. église, du dict temple où se faict exercice de la d.
 « religion aud. Marchesnoir, et debtours de lad. somme de 600 l. pour le prix
 « de l'achapt dicelluy. Ces lettres faictes et passées en tesmoing de
 « ce soubz led. seel, le septiesme d'apvril lan M. VI^e trente, aud. Marchesnoir ;
 « presents M^e Philippes Dutens, precepteur des enfans du sieur de Bisches,
 « et M^e Jehan Bonneau, precepteur des enfans du sieur de Clesles. —
 « (Signé) : GILLOT. » — A côté de la signature est écrit : « *Gratis.* »

M. le Président annonce que l'éminent savant M. Léopold Delisle a fait hommage à la Société d'un précieux livre, qui sera utilement consulté par nos collègues relativement à l'histoire du Dunois. Il a pour titre : *Les Collections de Bastard d'Etang à la Bibliothèque Nationale*. Ce catalogue, rédigé par M. Delisle, contient de nombreux documents sur notre pays.

Pour n'en citer que quelques-uns, parmi les chartes se trouvent :

Une charte de Jean de Châtillon, comte de Blois et sire d'Avesnes, pour la Maison-Dieu de La Ferté-Villeneuve ; 1268.

Amortissement par le sire de Beaugency des biens donnés à l'abbaye de Cîteaux par feu Philippe, archevêque de Bourges, et par feu Gervais Berruer, frère dud. Philippe ; 1283.

Confirmation par Charles VI du transport des Comtés de Blois et de Dunois, que Guy de Chastillon avait fait au duc de Touraine ; 1392.

Vente de Montigny-en-Dunois, faite au duc d'Orléans, par Regnault, Guillaume et Jehan Belon, frères, neveux et héritiers de Raoul de Montigny ; 1398.

— Déclaration du duc d'Orléans portant que l'acquisition est pour son chambellan Jehan de Roussay ; 1398.

Remise faite par le duc d'Orléans à Guiot de Renty du droit de rachat qu'il devait pour le château de Montigny ; 1403.

Mandement par le Bâtard d'Orléans touchant les gages de Florentin d'Illiers, capitaine de Châteaudun ; 1435.

Parmi les titres analysés :

Vente d'une rente sur la prévôté de La Ferté-Villeneuve faite à Guy, comte de Blois, par Guillaume de Maignonville ; 1316.

Promesse de prières faite au comte de Blois par le Chapitre de Saint-André de Châteaudun ; 1325.

Certificat relatif à des travaux faits au château de Fréteval ; 1418.

Quittance de Guillaume de Montigny, capitaine de Marchenoir ; 1418.

Et parmi les sceaux qui sont décrits :

Ceux de : Gui de Châtillon, comte de Blois ; 1338. — Louis I^{er} de Châtillon, comte de Blois ; 1343, 1346, 1347. — Jeanne de Hainault, femme de ce dernier ; 1347. — Louis II de Châtillon, comte de Blois ; 1366, 1371. — Jean II de Châtillon ; 1377. — Gui II de Châtillon ; 1384. — Gui III de Châtillon ; 1489. — Marguerite de Flandre, vicomtesse de Châteaudun ; 1351. — Jean, bâtard d'Orléans, comte de Dunois. — Louis, duc d'Orléans. — Charles d'Orléans. — Marie de Clèves, troisième femme de ce dernier.

Henri d'Avaugour.

Baillage de Dunois ; 1360. — Châtellenie de Blois et de Dunois ; 1438.

Et parmi les sceaux attachés aux chartes et qui sont au département des manuscrits n^{os} 3,637, 3,645 :

Ceux de : Jean de Beausse, bailli de Blois ; 1775. — Florentin d'Illiers, capitaine de Châteaudun ; 1437. — Cour de la châtellenie de Marchenoir ; 1398. — Charles, duc d'Orléans ; 1440. — Jean, bâtard d'Orléans ; 1426, 1437. — Louis, duc d'Orléans ; 1395.

L'assemblée s'empresse de voter des remerciements à M. Léopold Delisle pour ses attentions si bienveillantes à l'égard de la Société.

M. le docteur Gillard a offert à la Société une gravure qui doit faire partie de la troisième série des *Souvenirs d'Eure-et-Loir*, et qui représente, entre autres objets, un sceau du prieuré de Bouche-d'Aigre, dont la matrice originale fait aujourd'hui partie de la collection de M. Gillard, de Nogent-le-Rotrou.

Ce sceau est de forme ovale ; on y voit, sous un dais en ogive, deux personnages en costume de lévite, la tête nimbée, une épée passant à la hauteur du cou, les mains jointes sur la poitrine, les pieds posés sur un socle. Entre

deux cercles, est l'inscription suivante : + S. COVENT. DE BUCA UGRIE ; ces lettres gravées en belles majuscules gothiques.

Les saints qui y sont figurés représentent sans doute les martyrs Jean et Paul, les patrons de la chapelle de ce prieuré. L'épée est l'emblème de leur décollation.

Le Musée possède déjà deux empreintes en plomb de ce sceau, qui ont été données l'une par M. l'abbé Haye, au nom de M. Vincent, sculpteur à Thiron, et l'autre par M. Passard, architecte; l'une et l'autre mentionnées dans le bulletin, t. III, p. 21, et t. V.

L'auteur de cette belle gravure est M. P. Gillard, qui nous a procuré déjà celle de la tombe de l'église de Conie, représentant deux membres de la famille Vaillant de Guélis.

M. le Président présente à l'assemblée deux importants travaux dus à M. Barrier, ingénieur civil, géomètre expert à Châteaudun.

L'un concerne la géologie du Dunois : c'est un tableau de la classification des terrains et des coupes géologiques du sol, par lui donné à la Bibliothèque communale.

L'autre est un très beau plan de la ville de Cloyes en 1780, offert à la Société.

L'assemblée vote des remerciements à tous les donateurs.

M. Coudray fait part à l'assemblée de la découverte d'un ancien portail de l'église de la Madeleine de Châteaudun. Cette porte, située du côté du Val-Saint-Aignan, est décorée de deux archivoltes couvertes d'anciennes et curieuses figures, d'une conservation parfaite; leur style se rapproche beaucoup de celui des sculptures qui ornaient jadis la porte nord de l'église et qui ont été détruites pendant la Révolution; on y remarque : un roi assis sur le trône, une reine, un évêque, un guerrier, une syrène.... A une époque éloignée, ce portail avait été revêtu d'une couche de maçonnerie, et la baie avait été en partie comblée, de manière à ne laisser qu'un étroit passage. C'est en posant les nouveaux vitraux de la nef latérale que les ouvriers ont mis à jour le cintre de la porte.

M. Coudray montre l'importance de cette découverte, qui fera sans doute l'objet d'un mémoire spécial et conclut en demandant l'aide de la Société Dunoise pour permettre à la Fabrique de l'église de la Madeleine de dégager entièrement cette belle porte.

Par un vote unanime, l'assemblée prend cette proposition en considération.

L'ordre du jour de la séance appelle le renouvellement partiel du Bureau. Les trois membres sortants sont MM. l'abbé Cuissard, le comte de Lévis-Mirepoix et Lambron, tous trois non rééligibles.

Le nombre des sociétaires présents étant inférieur au dixième de celui des membres titulaires, les élections sont remises, conformément aux statuts de la Société, à la prochaine réunion générale.

M. le Président soumet à l'assemblée un projet concernant la formation d'une

Commission annexe chargée de la surveillance du Musée les jours où il est ouvert au public. Ce projet a déjà été présenté au Bureau, qui l'a examiné et approuvé.

L'assemblée l'adopte également, et, séance tenante, MM. Barrier, Clément, Dantan-Querry, Girard, Lambron, Lorin, Maubert, Richard et Vallée fils sont désignés pour composer cette Commission.

La séance est terminée par les lectures suivantes :

Gohory, son prieuré et sa préceptorerie, par M. l'abbé MARQUIS.

Les Souterrains d'Éteauville, commune de Lutz, par M. GUILLON, instituteur.

NOTE

SUR

LA MAISON CHARTRAINE DES HERMITE

I

Le livre de M. Henri Hagenmeyer, intitulé : *Le vrai et le faux Pierre l'Hermite* (1), précédé, dans la traduction française, d'une note savante du comte Riant, de l'Institut, a produit dans le monde érudit une certaine sensation. Il apporte des vues toutes nouvelles sur la personnalité de celui que l'opinion a longtemps regardé comme l'initiateur de la première Croisade. En même temps, il confirme la croyance générale qui fait naître Pierre dans l'Amiénois, croyance fortement battue en brèche depuis quelques années, d'abord par les Liégeois dont les titres sont précaires, puis enfin par un modeste travailleur orléanais, M. Félix Guillon, à qui M. Hagenmeyer a fait le grand honneur d'une triple citation dans son texte et dans ses notes.

M. Félix Guillon a produit le premier la thèse qui donne pour lieu d'origine à Pierre le pays chartrain. On peut voir dans son intéressante brochure que Pierre était seigneur d'Achères, dans le Thimerais. Une parole de Souchet, historien chartrain, l'étude comparée d'Albert d'Aix et de Guibert de Nogent avaient conduit l'auteur de cette brochure à son affirmation originale. Il conserve encore aujourd'hui l'idée que le mot *Amiens* a été intercalé dans le texte laissé en blanc par Albert d'Aix.

Cette opinion très nouvelle est fortement combattue par M. Hagenmeyer. Cependant, M. Hagenmeyer avoue que l'autorité d'Albert

(1) Traduit par M. Furcy Raynaud. (Paris, 1883, Société bibliographique).

d'Aix, qui a copié Guibert, est souvent contestable. J'avais trouvé la découverte assez probante pour en adopter le fond dans l'une de mes leçons du cours d'histoire locale que je fais, tous les hivers, au public, dans une salle du lycée d'Orléans.

Je dis le fond, parce que j'avais repoussé le lieu d'*Achères* pour en adopter un autre.

A l'heure qu'il est, je suis encore partisan du système chartrain, non plus toutefois comme renfermant toute la vérité. Une lettre de M. le comte Riant m'apprend que la question va être modifiée, transformée peut-être, par une très curieuse et très importante trouvaille. Je demande à l'illustre savant la permission de citer cette lettre.

M. le comte Riant m'écrit, à la date du 17 juillet dernier :
 « Outre ce que vous trouverez dans le livre de Hagenmeyer, je
 « vous promets, pour l'an prochain, du nouveau sur P. l'H. Ce que
 « Hagenmeyer dit de d'Outremon et de la famille des l'Hermite doit
 « être extrêmement modifié. On vient de découvrir que P. l'H.,
 « quoique né en Amiénois, était bien de la famille du centre de la
 « France, qui, par une singularité extraordinaire, était possessionnée
 « à la fois, vers 1100, en Picardie et en Auvergne. Les chartes qui
 « établissent cela sont inattaquables. »

Une affirmation si haute, même avant toute publication documentaire, doit fortement faire pencher la balance du côté de l'origine picarde. Elle porte un coup considérable à l'opinion de M. Guillon, en ce qui concerne *Achères-en-Thimerais*; mais elle laisse subsister le fond même de cette opinion, puisque M. Guillon est le premier qui ait pensé et dit que Pierre avait des biens dans le Chartrain. Voilà que la découverte signalée par M. le comte Riant modifie toute l'argumentation de M. Hagenmeyer. Voilà qu'elle semble favoriser les vues de d'Outremon, taxées de fantaisies par ce savant. Voilà enfin qu'elle nous prouve que la famille l'Hermite a eu fief dans le centre de la France!

Pour moi, qui viens de découvrir à mon tour trois chartes chartraines mentionnant une famille HERMITE, — chartes que je publie ici, — je me crois autorisé à émettre une hypothèse qui ne deviendra certaine que si je puis la confirmer par les pièces annoncées par M. Riant; à savoir que les l'Hermite dont je vais parler formaient une branche de la famille l'Hermite du centre de la France.

Ceci posé, je vais soumettre mon hypothèse très probable au

public savant, sans cependant affirmer, puisque la lumière que répandront sur ce point excessivement intéressant les chartes découvertes, n'a pas encore brillé.

II

En 1220, une famille L'HERMITE possédait à la Croix-du-Perche (1), dans l'Eure-et-Loir, un bois sur lequel elle cédait un droit d'usage au prieur de Saint-Martin au Val-de-Chartres, membre de l'abbaye de Marmoutiers, moyennant 21 livres et la résidence de la sergenterie (2).

En 1227, la Mairie de la Croix-du-Perche était entre les mains de *Hubert Hermite*, ainsi que celle de Chassant (3), et il les remettait aux mains du prieur avec tous leurs émoluments (4).

En 1233, le même *Hubert Hermite*, chevalier, renonçait en faveur des mêmes religieux au droit de villenage sur la mesure de la Briche (5), pour 23 livres une fois payées.

Voici donc un chevalier nommé *Hubert Hermite* qui possède dans le Chartrain un bois et un droit sur une mesure. Que ce nom de *Hermite* soit un nom de famille, le vocable *dictus* qui le précède en fait foi. Il rappelle le terme dont Guillaume de Tyr se sert pour désigner le prédicateur de la Croisade : « *Re et nomine dictus Heremita.* »

Si l'Hermite a une parenté dans le centre, comme M. le comte Riant me l'annonce ; si M. Guillon ne se trompe pas dans l'argumentation qu'il emploie dans son opuscule ; si enfin le voisinage de la Briche jette quelque jour sur le mot singulier *Beru* (6) employé

(1) Eure-et-Loir, arrondissement de Nogent-le-Rotrou, canton de Thiron-Gardais.

(2) Archives du Loiret, fonds de Bonne-Nouvelle. — Prieuré de Saint-Martin-au-Val. LLD. Ancienne cote.

(3) Eure-et-Loir, arrondissement de Nogent-le-Rotrou, canton de Thiron-Gardais.

(4) *Ibidem.* LLE.

(5) Eure-et-Loir, commune d'Unverre, arrondissement de Châteaudun, canton de Brou.

(6) M. Hagenmeyer (p. 108 de la traduction française) traduit *Beru* par *Berry*. Il ajoute qu'on lit *Berri* dans le Mss. 134 *Turnacensis*. Il peut se faire que plus tard, la tradition de *Brou* étant perdue, des copistes aient changé *Beru* en *Berri*, parce que cela leur semblait naturel et plausible. Mais on admettra malaisément que *le Berry* puisse être rendu par *Beru*. La règle étymologique s'y oppose formellement.

par Albert d'Aix (lib. I. c. 2), nous aurons sans doute quelque droit de donner au moins comme probable l'opinion qui ferait descendre Hubert Hermite de la famille ou peut-être même de la personne de notre Pierre.

Ce mot *Beru* va nous donner une lumière.

Albert d'Aix dit : « *Sacerdos quidam Petrus nomine, quondam « eremita, ortus de civitate Ambiensis quæ est in Occidente, de regno « Francorum, omni instinctu quo potuit, hujus viæ constantiam « primum adhortatus est, in BERU, regione præfati regni, factus « prædicator, etc.* » Qu'on pèse bien les termes ! Un prêtre, nommé Pierre, jadis ermite, né à Amiens (?), *ville qui est à l'Occident du royaume de France* (comment peut-on dire, en parlant d'Amiens, ville du Nord, qu'elle est à l'Occident ?) exhorta le premier (ou premièrement) à entreprendre le pèlerinage. (Et où prêcha-t-il ? Écoutons :) *In Beru*, à *Béru*, pays de ce royaume.

Il est évident que *Béru* n'est pas le Berry. Il est impossible de trouver un *Bérus* raisonnable en Picardie. Il y a bien un *Bérus* dans la Sarthe, mais l's ne nous permet pas d'y voir le *Béru* du chroniqueur.

Or, je trouve dans le pays chartrain, et justement dans le voisinage de la Briche, BROU, son chef-lieu de canton. N'ai-je pas quelque droit de dire que c'est à *Brou*, dans le Chartrain, que Pierre comença à prêcher la Croisade : « *primum adhortatus est, in BERU.* »

Il existe encore dans l'Eure-et-Loir un *Bérou* (1), sur le chemin de Chartres à Illiers. C'est une opinion que je soumets aux savants.

Maintenant, voici les chartes qui nous restent en original :

Raginaldus de Orrevilla, balivus comitisse Carnotensis, et Guillelmus de Fonte, castellanus Carnotensis, omnibus presentes litteras inspecturis, in Domino salutem. Noverint universi quod cum contentio, coram nobis, in curia comitisse Carnotensis diucius verteretur, inter priorem et conventum Sancti Martini Carnotensis, ex una parte, et HUBERTUM HEREDITAM (2), militem, ex altera, super hoc quod dictus Hubertus dicebat se habere usagium suum in nemore quod habent predicti monachi juxta stannum, apud Crucem in Pertico, et eciam super eo quod idem Hubertus dicebat se habere segrariam in quodam alio nemore quod erat venditum, et cum idem Hubertus vellet citare homines monachorum, super rebus ecclesiasticis ad archidiaconatum monachorum per-

(1) Commune de Meslay-le-Grenet, arrondissement de Chartres, canton d'Illiers.

(2) On remarque que le mot *dictus* n'existe pas ici.

tinentibus, tandem, predicti prior et conventus et idem Hubertus, super querelis prenomminatis fide media compromiserunt in nos. Dictus igitur Hubertus, in nostra presencia constitutus, per dictum nostrum, quitavit dictis monachis, omnia supradicta ab eisdem libere et pacifice in perpetuum possidenda et fide media, creantavit quod ipse in rebus supradictis, nec in rebus ecclesiasticis dictis monachis pertinentibus, nec in nemore stante, nec in fundo terre utrorumque nemorum per se vel per alium, nichil de cetero reclamabit, nisi tantummodo plenam serjanteriam, quantam habet in alia terra diu culta. Hanc autem quitationem laudaverunt et concesserunt domina Matildis, uxor ejusdem Huberti, et filii ejus PETRUS (1), Guillelmus, Philippus et frater ejusdem Huberti GALTERUS (2), miles. Nos vero desiderantes pacem istam firmam et integram inter ipsos conservari, fecimus dicto Huberto viginti et unam libram Carnotensium dari a monachis supradictis, et de hujusmodi compositione debent habere monachi supradicti, ad petitionem ipsius Huberti, litteras domini episcopi et comitis Carnotensium. In cujus rei testimonium, presentes litteras ad petitionem ipsius Huberti, sigillorum nostrorum munimine fecimus roborari. Actum anno gratiæ millesimo ducentesimo vicesimo, mense januario (3).

Littera de Majoria de Cruce in Pertico.

Fratres capituli Majoris Monasterii et frater Gaufridus, permissione divina eorum humilis minister, universis presentes litteras inspecturis, salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod HUBERTUS HEREMITA, miles, major noster de Cruce Pertici et de Chaucento, ecclesie Majoris Monasterii et prio-

(1) Les Archives nationales possèdent un sceau ogival de 35 millim., appendu à une charte d'Ada de Marly, femme de PIERRE L'HERMITE (avril 1270). Tout porte à croire que ce Pierre est le fils de notre Hubert. La dame Ada est debout, en robe et manteau vairé, et tient un oiseau au poing. Légende : *S' Madame Ad. de Malli.*

L'acte est une donation faite aux Mathurins de Paris, par « *Petrus dictus Heremita, de Malli, miles, et Ada, uxor sua* ». — (S., 4,255, n° 68. — N° du sceau : 2,713, DOUTET D'ARCQ, t. I, collection de sceaux.)

(2) Serait-ce un nom donné en souvenir de GAUTIER-SANS-AVOIR ? Un des fils de Herbert porte le nom de PIERRE.

Nous venons de découvrir une nouvelle pièce constatant l'existence, en 1246, de ce Gautier, fils de Hubert l'Hermite. C'est un acte par lequel Garin Ruffin, Martin et Henri, ses frères, Jaquelote, leur sœur, et Robert Barbier, mari de Jaquelote, vendent à Saint-Martin-au-Val le bois de la Charmoie (*de Charmeia*), paroisse de La Croix-du-Perche, plus deux deniers de cens que leur devait, chaque année, *Galterius Heremita, miles*, à cause de son moulin de Gaillart. — Nul doute que ce Gautier ne soit, comme Pierre, un fils d'Hubert. Ainsi, Hubert faisait revivre, par un souvenir pieux, le nom de Pierre l'Hermite en l'associant à celui de Gautier-Sans-Avoir.

(3) Série H, fonds de Saint-Martin-au-Val, LLD.

ratus beati Martini de Valle Carnotensi, totam majoriam dictorum locorum quam ipse habebat in dictis locis cum omnibus eis que in dictis locis, ratione dicte majorie, percipere consueverat, de quibus homo legius noster erat, quitavit penitus et dimisit imperpetuum, sine aliquo retentu. Et nos, ut recum-pensationem dicte majorie, eidem de elemosina ecclesie nostre, centum libras Turonensium contulimus et per dominum Raganadum de Orrevilla et Philip-pum de Alneto, milites, et Perelinum, civem Carnotensem, in tot masuris dictorum locorum, dicto Huberto et ejus heredibus, decem libratas ab ipso et heredibus suis, loco dicte majorie imperpetuum possidendas fecimus assi-gnari, de quibus homo noster legius erit et ejus similiter successores. Et ipse Hubertus predictam majoriam ab uxore sua, fratre et filiis omnibus qui ab eo in ea jus aliquid habebant, fecit quitari. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras sigillorum nostrorum munimine fecimus roborari. Actum anno Domini M^o CC^o XX^o septimo, mense februario (1).

De nemore de La Briche.

Ego Hubertus dictus HEREMITA, miles, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod cum contentio esset inter me, ex una parte, et reli-giosos viros, Herveum, priorem, et conventum Sancti Martini in Valle Carno-tensi, ex altera, super eo quod ipsi nolebant quod ego tenerem ab eis in villenagium quamdam masuram que vocatur La Briche, quam ego emeram de heredibus uxoris quondam defuncti Hugonis de Bricha, sitam in dominio dictorum monachorum; tandem, participato bonorum virorum auxilio, ego dictam masuram et quicquid juris in ea habebam et me habere dicebam, seu habere poteram, de voluntate et assensu Mathildis, karissime uxoris mee, et PETRI et Guilloti, filiorum meorum, quitavi in perpetuum, priori et conventui prenotati et tam ego quam prefata uxor mea et filii mei supradicti, fidem prestitimus corporalem spontanea voluntate, in manu prefati prioris, quod contra quitationem illam, per nos, vel per alium, de cetero nullatenus venie-mus, nec in eadem masura aliquid jure aliquo reclamabimus nec reclamari faciemus. Pro qua quitatione, dicti prior et conventus michi viginti et tres libras Turonenses contulerunt, de quibus me teneo pro pagato. In cujus rei testimonium, presentes litteras dictis priori et conventui dedi, sigilli mei munimine roboratas. Actum anno Domini millesimo ducentesimo tricesimo tercio, mense aprili (2).

(1) Série H, *ibidem* LLE.

(2) Cote LKA : le sceau manque.

Si les documents annoncés par M. le comte Riant nous permettent de rattacher Hubert Hermite et ses fils Pierre et Guillot à la famille du prédicateur de la croisade, la cause sera entendue.

Quoi qu'il en soit, il y a forte présomption en faveur de notre thèse. Voici une famille féodale Hermite; voici un *Bérou* ou un *Brou* voisins de Chassant, de La Briche et de La Croix-du-Perche, et qui paraissent correspondre au *Beru* d'Albert d'Aix.

N'est-il pas permis de dire que des préjugés légitimes s'établissent en faveur de l'opinion de M. Guillon, tempérée par celle de M. le comte Riant et par la nôtre?

JULES DOINEL,

Archiviste du Loiret.

QUELQUES NOTES
SUR
SAINTE-RADEGONDE

Par A. BELLENGER et H. DE GASTEL.

Le château de Sainte-Radegonde, ou mieux de Lespinay-Sainte-Radegonde, situé aux environs de Châteaudun, dans la commune de Lanneray, était, avant l'époque de la Révolution, le siège d'une seigneurie assez importante du comté de Dunois, relevant, comme la plupart des fiefs voisins, de la seigneurie de Montigny-le-Gannelon.

Ayant en notre possession un certain nombre de titres relatifs à l'histoire de ce château, nous avons entrepris la tâche d'exhumer de ces curieux papiers quelques notes qui nous ont semblé devoir appeler l'attention de nos collègues de la Société Dunoise. Nous y avons joint le résultat des quelques recherches que nous avons pu faire et qui encadrent naturellement notre travail primitif.

Le domaine est généralement désigné dans les pièces en latin sous le nom de *Castellum de Lespinay Sanctæ Radegundis seu Radegundæ, in parrochia de Laneriaco, vel de Lanneray, diocesis Carnotensis* (1), et, en français : *le chasteau de Lespinay-Sainte-Radegonde, au pais de Dunois*. Dans un arrêt du Parlement de Paris de 1656, on le nomme *Sainte-Radegonde-des-Landiers*. Pourquoi des Landiers ? Il ne s'agit évidemment pas ici de ces grands chenets de fer dont nos pères garnissaient le foyer de leurs cheminées. Le mot pourrait cependant avoir la même origine, et rappeler les landes et les fougères qui couvraient une partie de nos pays à une époque où la culture ne s'était pas montrée si avare

(1) Autrefois *Spinetum*, dans les anciens titres.

de la moindre parcelle de terrain : on pourrait ainsi le rapprocher du mot de Lespinay. Nous laissons cette question à trancher à la sagacité des savants étymologistes (1).

Nos documents comprennent la relation de deux affaires. La première est un procès que les religieux de l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun intentèrent aux seigneurs de Sainte-Radegonde pour la revendication du droit de patronage de leur chapelle. Le *jus patronatûs*, comme on l'appelait, conférait à celui qui en était investi les prérogatives de la place d'honneur dans le lieu saint et dans les processions, de l'eau bénite, du pain bénit, de l'encens et de l'offrande avant les autres, et surtout la faculté de présenter à la nomination de l'évêque le clerc de son choix. Il faut voir un vestige de ces anciens usages dans les honneurs rendus encore aujourd'hui au premier magistrat de la commune dans l'intérieur de nos églises. Dieu sait combien ce droit de patronage engendra de procès au Moyen-Age, et l'on est surpris en apprenant la passion avec laquelle il était souvent réclamé ou défendu. C'est que sous cette question, simple en apparence et toute personnelle, s'en cache une plus grave et bien plus générale : la revendication de l'Église contre les usurpations incessantes des laïques. Le plus souvent c'est le clerc ou le religieux qui plaide contre le seigneur, et qui se fait fort de droits anciens que la générosité et la piété des princes et des fidèles lui avaient assurés, mais que la confiscation et l'usurpation lui ont ravis. Ce sont les débuts de la lutte entre les autorités civile et religieuse.

La seconde liasse de nos papiers a trait à l'établissement d'une confrérie dans la chapelle du château de Sainte-Radegonde. Les seigneurs avaient sollicité des indulgences à Rome et avaient obtenu pour cette confrérie une bulle du pape Innocent XI, en date du 13 août 1686. Nous en possédons l'original en parchemin, nous en parlerons assez longuement dans le cours de cette étude.

(1) Sainte Radegonde fut en grande vénération dans nos pays et avait plusieurs sanctuaires en dehors de notre chapelle : 1^o une chapelle à l'Hôtel-Dieu de Châteaudun ; 2^o la chapelle de La Mézière, paroisse de Lunay-en-Vendômois ; 3^o enfin la chapelle de Sainte-Radegonde-de-l'Écotière, nouvellement restaurée, paroisse de Bullou, également en Vendômois, sur laquelle M. l'abbé Landau, curé de Chouzysous-Bois, a écrit une petite notice (Vendôme, 1870). On trouvera à la fin de son travail un office de sainte Radegonde, du XIII^e siècle, jusqu'alors inédit, tiré d'un ancien manuscrit de la Sorbonne (*E Manuscripto olim Sorbonico sub n^o 1483, f^o 594, r^o*), actuellement à la Bibliothèque nationale, à Paris.

Nous finirons en faisant l'énumération sommaire des pièces qui nous ont servi et qui présentent quelque intérêt.

I

Le plus ancien document que nous possédions faisant mention de Sainte-Radegonde, quoique d'une manière bien vague, est une bulle en date du 4 des calendes de février (29 janvier) 1198, donnée par le pape Innocent III aux religieux Augustins de l'abbaye de Sainte-Marie-Madeleine de Châteaudun (1). Le pape, voulant assurer à l'abbaye la propriété de divers biens ecclésiastiques, prend la précaution, comme il faisait alors, de les citer en termes précis. Dans cette énumération figure au cinquième rang : *Ecclesiam Sancti Petri de Laneriacum cum capella sua*. Le vocable de la chapelle, malheureusement, n'est pas rappelé ici, mais il s'agit de la chapelle qui s'appela plus tard chapelle de Sainte-Radegonde, ainsi que l'établirent les moines de Châteaudun au moment du procès. Les lettres de provision des anciens curés de Lanneray faisaient également mention de cette chapelle : ils étaient pourvus du prieuré de Lanneray : *cum capella illi annexa*. C'est bien la chapelle Sainte-Radegonde qui est encore ici désignée, car nous voyons dans les pièces du procès qu'aucune autre chapelle n'a jamais existé dans la paroisse de Lanneray.

L'existence de cette chapelle remonte donc au moins au XII^e siècle. A-t-elle toujours été sous l'invocation de sainte Radegonde? Le fait ne paraît pas probable. Les religieux de Châteaudun établirent qu'autrefois elle était dédiée à saint Thomas (2) et qu'un grand

(1) Les anciennes bulles du chartier de l'abbaye de la Madeleine, dont parle l'abbé Bordas, sont : celles d'Innocent II, du 19 février 1131 ; d'Eugène III, de 1152 ; d'Adrien IV, de 1154, et enfin celle d'Innocent III, du 29 janvier 1198. Aucune d'elles ne se trouve dans le *Bullarium privilegiorum ac diplomatum romanorum pontificum amplissima collectio, opera et studio Caroli Cocquelines, Romæ, 1739*, ou Recueil général des bulles publié par les papes au siècle dernier.

(2) Il paraît que les anciennes lettres de provision portaient indifféremment : chapelle Saint-Thomas ou chapelle Sainte-Radegonde. L'abbé Bordas n'a pas eu connaissance de ce fait, aussi regarde-t-il la chapelle Saint-Thomas de Lanneray comme disparue à l'époque où il vivait. Suivant nous, elle n'était pas disparue, elle avait simplement changé de vocable. L'abbé Bordas dit d'ailleurs que c'est la famille de Girard qui amena dans le pays le culte de sainte Radegonde : nous le croyons plus ancien. Ce ne serait donc pas elle qui serait l'auteur de la transformation du vocable, fait assez fréquent à cette époque. La chapelle Sainte-Radegonde-de-l'Écotière était dans le même cas : elle avait été dédiée autrefois à sainte Madeleine.

chemin la séparait du château. Elle était alors indépendante de la terre et seigneurie de Lospinay. Les seigneurs de ce lieu (à une époque certainement antérieure au XVI^e siècle) auraient supprimé le chemin et englobé dans leur domaine la chapelle, qui se serait trouvée ainsi dans la basse-cour de leur manoir. Le vocable aurait été changé, et le château se serait appelé Lospinay-Sainte-Radegonde ou simplement Sainte-Radegonde, tel qu'on le désigne encore de nos jours et tel qu'il est indiqué sur notre carte d'état-major militaire (1).

A cette époque les moines avaient-ils simplement le patronage de la chapelle, ou la chapelle leur avait-elle été reprise quelques années plus tard, malgré les terribles menaces d'excommunication d'Innocent III? Nous ne savons. Toutefois, au commencement du XIII^e siècle, ils ne jouissaient plus des bénéfices de la chapelle. En 1217, *Goherius*, Gohier de Lanneray, fait une donation importante à leur abbaye, et la chapelle de la paroisse de Lanneray est comprise dans cette donation (2). Elle se trouve désignée dans cet acte sous le nom de chapelle Saint-Thomas : elle n'était donc pas dans l'étendue de la seigneurie. A partir de ce moment, les religieux desservent régulièrement la chapelle, et les noms de quelques bénéficiaires sont parvenus jusqu'à nous : ceux de frère Jacques

(1) Ce n'est pas l'origine que lui attribue la tradition populaire : Sainte Radegonde, ayant obtenu de son triste mari Clotaire I^{er} la permission de quitter la Cour, s'était empressée d'en profiter. Le roi eut bientôt des regrets et se mit en devoir de courir à la poursuite de Radegonde. Il allait la rejoindre dans les environs de Châteaudun, quand celle-ci trouva miraculeusement à se cacher dans un champ d'avoine ou de blé, dont les tiges encore vertes se seraient subitement accrues et l'auraient ainsi dérobée aux yeux de tous : le roi passa sans l'apercevoir. Ce serait en souvenir de ce miracle que de pieux chrétiens auraient élevé une chapelle à sainte Radegonde sur le lieu même où il se serait opéré. Cette légende ne paraît pas remonter au-delà du XVI^e siècle.

Dans une *Vie de Sainte Radegonde*, écrite par un des seigneurs de Lospinay, nous trouvons cette autre légende : « On tient par une tradition ancienne dans le « Pais de Dunois, qui faisoit pour lors partie de la Touraine, dont il est limitrophe, « que cette maison [celle où la sainte s'était retirée] estoit celle d'un gentilhomme « nommé *Lanarius*, officier de la maison royale, qui l'offrit à nostre sainte, et « qu'elle accepta d'autant plus volontiers qu'elle l'avoit trouvé craignant Dieu, qu'elle « y séjourna et y fit bastir un oratoire ainsi qu'elle avoit fait au chasteau d'Athie et « au palais du roi à Soissons, où elle alloit avec ses suivantes à certaines heures « vacquer à l'oraison. » — *Panegyrique de Sainte Radegonde, autrefois reyne de France et de Thuringe*, par Vincent BARTHELLEMY, avocat au Parlement et seigneur de Lospinay-Sainte-Radegonde, Paris, Fouet, 1686, p. 39 ; à la Bibliothèque communale de Chartres, 5 P, 1405. — Voir aussi ce que dit l'abbé Bordas, p. 75, sur la visite de sainte Radegonde à saint Aventin.

(2) L'abbé Bordas dit même que c'est Gohier de Lanneray qui la fit construire : elle est cependant antérieure, puisque la bulle de 1198 en parle déjà.

(*erreur pour Jehan*) Lefebvre, abbé de Châteaudun, qui fut pourvu de cette chapelle en 1496; de frère Michel Coimiret en 1565, et de frère Jean Desprez en 1592 : c'est à partir de 1591 que les seigneurs de Lespinay réclamèrent le patronage de la chapelle qu'ils regardaient alors « comme leur oratoire privé et domestique ».

Hâtons-nous de dire qu'ils y avaient bien certains droits; à cette époque, la chapelle était certainement sur leur domaine. Par quels moyens? C'est ce qu'ils négligèrent, à bon escient, d'élucider devant le Parlement. Mais, n'était-ce pas à leur piété et à leurs libéralités que la chapelle devait sa conservation? Nous sommes au milieu des guerres de religion, presque au jour des batailles de Jarnac et de Moncontour, à la veille de la Saint-Barthélemy. Les chroniques locales nous apprennent que les passions si vives de cette triste époque trouvèrent leur écho dans notre pays. Les calvinistes, qui étaient en assez grand nombre, parvenaient à se grouper en plusieurs centres (1). La campagne était parcourue par des bandes armées de l'un et l'autre parti, et rien n'était respecté : fermes, magasins, châteaux, couvents, églises, tout était saccagé. Le 9 mars 1568, l'église paroissiale de Lutz était brûlée par les huguenots; le 25 mars, c'était l'église des Cordeliers de Châteaudun, et la célébration des offices était interrompue dans les autres églises de la même ville. Le château de Rabestan, près Illiers, était pillé à deux reprises différentes, en 1568 et 1569; l'abbaye de Bonneval était dévastée. D'un autre côté, les catholiques envahissaient un peu plus tard le château de Dangeau et en détruisaient tous les meubles. La chapelle de Sainte-Radegonde, lieu d'un pèlerinage célèbre et fréquenté, était un but tout indiqué à la fureur des partis; aussi fut-elle profanée et complètement détruite. « La chappelle ayant esté
« entièrement desmolie et bruslée par les sectateurs de l'hérésie de
« Calvin durant les troubles de l'année 1568, nos prédécesseurs ont,
« par une charité non vulgaire, fait réédifier et construire tout de
« nouveau et de fond en comble, à leurs propres frais et despens (2). »

(1) Amédée LEFÈVRE-PONTALIS (Bulletins de la Société Dunoise, t. IV, p. 45). Les huguenots avaient des temples à Dangeau, Marchenoir, Mer, Authon, et un à Châteaudun, vis-à-vis Saint-Lubin. Ils furent tous détruits en 1683, par les ordres de Louis XIV, peu de temps avant l'envoi des célèbres dragons, dont la mission évangélisatrice se fit surtout sentir dans ces localités.

(2) Projet de présentation d'un chapelain, écrit en entier par Vincent Barthelémy, seigneur de Sainte-Radegonde, non daté ni signé.

La reconstruction n'a pas dû être immédiate, car à ces actes de brigandage et de dévastation succéda la grande guerre civile (1). Des armées ruinent le pays par des passages incessants, prenant les villes d'assaut et levant de lourds impôts sur les campagnes. Pendant le siège de Chartres (probablement le siège par les huguenots en 1568, et non celui de 1591), le château est encore pris et livré au pillage, les titres de propriété détruits et brûlés. « On eust
« peu trouver quelques minutes de ces antiens adveus chez les
« notaires des lieux, mais les reformés ont pris et achepté toutes
« les minutes des notaires des lieux, dont ils se sont saisis pour
« faire des procès à tout le monde, et ainsi ils ont eux-mesme les
« minutes des anciens adveus. » La reconstruction de la chapelle doit dater vraisemblablement de l'année 1591, époque à laquelle les seigneurs de Lespinau commencèrent à affirmer leurs droits. La sécurité renaissait dans nos campagnes et on pouvait entrevoir quelque espérance d'une paix prochaine.

Celui qui jeta les fondations de l'édifice est le premier seigneur qui nous soit bien connu, « noble homme *Pierre de Girard*, esquier, « seigneur de Lespinau-Sainte-Radegonde, conseiller et maistre « d'hostel du roy ». Venu dans notre pays avec les comtes de Dunois, dont il était l'intendant, il avait acheté la seigneurie de Sainte-Radegonde en 1563. Ce fut lui qui le premier eut des démêlés avec les moines. Les Augustins de Châteaudun avaient fait nommer à la cure et au prieuré de Lanneray frère Hanville, religieux profès de l'abbaye. Après la prise de possession de sa cure (2), qui eut lieu le 27 septembre 1599, à dix heures du matin, le prieur se rendit à la chapelle Sainte-Radegonde, accompagné de ses témoins et de M^e Bellou, notaire juré près de l'archidiaconé de Dunois. Il y rem-

(1) Le tableau navrant que nous faisons de l'état de la Beauce à cette époque n'a rien d'exagéré. — Voir le très intéressant mémoire de M. l'abbé MARQUIS sur *l'Histoire de la Ligue à Châteaudun, Brou et Illiers* (Bulletins de la Société Dunoise, t. IV, p. 75) et les documents publiés par M. DE TARRAGON (Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, tome IV, p. 259).

(2) La prise de possession se fit par l'entremise de M^e Bellou, prêtre, notaire juré, demeurant à Châteaudun : « *Presentibus dominis Leonardo Frontault, presbitero, rectore ecclesie parrochialis Sancti Leobini Castridunensis, Ludovico Feron, etiam presbitero, fratre commorante domo dicti Castriduni, Andrea de La Rue, etiam presbitero, Castriduno commorante, Rudolphe Papron, mercatore Castriduno commorante, Asselmo Allaire de parrochia de Lanneray et Algidio Perche, in dicta parrochia de Lanneray, testibus in dicta ecclesia existentibus, et ad hoc vocatis et rogatis.* »

plit aussi les solennités accoutumées, puis alla trouver le seigneur dans son logis pour le lui notifier. Mais celui-ci proteste, disant que Hanville n'a aucun droit sur cette chapelle, qui n'est pas une annexe de la cure de Lanneray, et il s'oppose « à la prinse de possession ». Pierre de Girard alors, sans perdre de temps, veut faire reconnaître ses droits, il se rend à l'évêché de Chartres et présente à la nomination de l'évêque noble homme *Claude de La Barre*. L'évêché est vacant : les vicaires-généraux, chargés de l'administration du diocèse, reconnaissent les droits temporels de Pierre de Girard et accordent à Claude de La Barre ses lettres de collation, en date du 29 novembre 1599. «*Capellam seu capellaniam Sanctæ Rade-*
« *gundæ Carnotensis diocesis, cujus vacatione occurrente, jus patro-*
« *natus seu presentatio ad dominum temporalem de Lespinau, collatio*
« *vero provisio et omnimodo alia dispositio ad reverendum in Christo*
« *patrem et dominum dominum Carnotensem episcopum, nunc*
« *vero predicta episcopali sede vacante, ad prædictos dominos deca-*
« *num et capitulum, seu nos loco sui ab antiquo spectant et per-*
« *tinent.....* » Ces bénéfices étaient donnés à titre honorifique, et le titulaire, presque toujours absent, constituait un procureur. Peut-être Claude de La Barre était-il parent ou ami de la famille de Girard et s'était-il prêté à cette nomination par pure complaisance. Prêtre du diocèse de Tours, il habitait Tours ; il désigna pour le remplacer dans ses fonctions frère Denis Desprez, religieux profès de la Madeleine de Châteaudun et curé de Saint-Lubin-d'Isigny. C'est Denis Desprez qui fut installé comme chapelain ; la cérémonie de la prise de possession n'eut lieu que le 14 avril de l'année suivante, par le ministère de Benjamin Saigneulx, vicaire à Lanneray (1). Cet acte avait son importance, comme nous le verrons par la suite. En effet, si les seigneurs de Lespinau jouissent des revenus de la chapelle pendant une période non interrompue de dix ans, suivant les uns, de quarante ans suivant les autres, ils pourront opposer la prescription aux réclamations des moines.

(1) L'installation eut lieu en présence de « Messire Victor Panthommier, prestre
 « chapelain à Lanneray, et y demeurant, de Pierre Roussignol, homme de bras,
 « demeurant à La Mainferme, et Mathieu Rousseau, aussi homme de bras, demeu-
 « rant au Boullay, tous de la dicte paroisse, lesquels Roussignol et Rousseau ont dit
 « ne sçavoir signer, et ont signé le présent acte Pierre de Girard, Desprez, Pan-
 « thommier et moi (Saigneulx), les dicts mois et jour et an cy-dessus. » — Signa-
 tures. — C'est la seule signature autographe que nous possédions de Pierre de
 Girard.

Nous ferons remarquer, en passant, que ce procès était absolument juridique et excluait toute idée d'animosité. Il s'agissait simplement de faire fixer par l'autorité compétente le droit de chacun. Sans cette réflexion, nous aurions peine à comprendre comment l'abbé de la Madeleine aurait autorisé un de ses religieux à célébrer les offices dans la chapelle de Sainte-Radegonde, sous le patronage du seigneur qui était son adversaire.

Les moines, de leur côté, ne restèrent pas inactifs : ils firent donner successivement à quatre d'entre eux des lettres de provision expédiées de Rome : frère Jean Desprez, puis frère Cimard, furent les premiers pourvus. Ces lettres de provision n'avaient qu'une valeur bien restreinte, il suffisait de les demander pour les obtenir. On avait souvent été trompé à Rome ; on n'accordait ces sortes d'actes qu'en stipulant la nullité de la nomination, si l'impétrant n'avait pas dit la vérité ! « Il (l'abbé de Châteaudun) a bien communiqué quatre provisions de Rome. Mais ces provisions ne lui donnent pas la collation de cette chapelle, elles ne peuvent mesme pas changer l'estat d'un bénéfice, parce qu'à Rome on ne peut sçavoir sy un bénéfice est régulier ou séculier, en la collation d'un abbé ou d'un evesque. On donne ce qu'on demande, parce que sy on n'expose pas la vérité, ce qu'on impêtre demeure nul, *tantâ veritate caret impetratio.* »

Nous donnons de suite la liste des chapelains que les seigneurs nommèrent jusqu'en 1662 : nous possédons les lettres de nomination et de collation de la plupart, ainsi que plusieurs de leurs procurations. Ils étaient logés, eux ou leurs remplaçants, au château même ; ils recevaient quelque traitement du seigneur, qui leur abandonnait en sus « les fruitz, proffictz, revenus et esmoluments » de la chapelle. Ce casuel, qui consistait surtout en évangiles, était parfois assez considérable.

1^o En 1599, Claude de La Barre, comme nous l'avons vu, est chapelain ; ses lettres de collation sont datées du 29 novembre et signées du vicaire général Lusurier ;

2^o Le 1^{er} mai 1607, Jacques Morel, prêtre du diocèse de Noyon, ancien chapelain ordinaire de la chapelle et oratoire du roi, habitant le cloître de l'église Saint-Marcel-lez-Paris. Il ne jouit pas plus que son prédécesseur de son bénéfice et se fit remplacer d'abord par messire Houdebert, qui mourut le 4 décembre 1619 et fut inhumé dans l'église de Lanneray, puis par M^e Michel Arnoul, prêtre du dio-

cèse de Chartres, et enfin, à partir du 20 juillet 1626, par M^e Jacques de La Brosse, clerc du même diocèse, qu'il nomma son commis vicaire ;

3^e En 1628, Pierre de Girard, prêtre du diocèse de Clermont en Auvergne, prieur du prieuré de la Madeleine-Sainte-Croix de la ville de Mantes. Il habitait alors Paris, rue de la Harpe, à l'enseigne *Saint-Martin*, et travaillait pour obtenir ses grades en théologie, « *in sacra theologiæ facultate acta studens* ». Ses lettres de collation sont datées du 12 septembre et signées de Léonore d'Estampes, évêque de Chartres. Il était le neveu des seigneurs de Lespinaï : il ne remplit pas son bénéfice et envoya sa procuration en blanc ;

4^e En 1634, Jean-Baptiste de Paris, clerc du diocèse de Paris, habitant en cette même ville l'enclos du cloître Saint-Honoré. Il était également allié à la famille de Girard : il envoya aussi sa procuration ;

5^e En 1644, Louis Tranchant, prêtre du diocèse de Chartres, vicaire d'Arrou. Ses lettres de provision sur parchemin, datées du 24 juin, sont signées de Jacques Lescot, évêque de Chartres ; le sceau a disparu. L'installation eut lieu le 27 juin 1644 par les soins de Pierre Davoust, curé d'Arrou (1) ;

6^e En 1650, le même Pierre Davoust ou d'Avoust (*ainsi signé*), curé d'Arrou, par la mort du précédent. Les lettres de provision datées du 12 août sont signées par le vicaire-général Blaise Le Féron, docteur en Sorbonne. Il fut installé par Jean Thébault, prêtre, recteur paroissial de l'église du Poislay (2). Il mourut à Saint-Pellerin le 31 octobre 1658 ;

(1) La prise de possession fut faite le 27 juin 1644, « en présence de M^e Jacques de La Brosse, prestre du diocèse du Mans (*sic*), habitué et desservant ladicté « chapelle Sainte-Radegonde, M^e Pierre de Paris, conseiller et maistre d'hostel du « roy, seigneur de Guigny ; Pierre Hamonnière, clerc, demeurant au dict Arrou ; « Louis Le Fresne, fermier de la terre et seigneurie dudit lieu Sainte Radegonde, « paroisse de Lanneray, y demeurant, et Antoine Lespine, jardinier de la dicté « maison de Sainte-Radegonde, aussy y demeurant, lesdits Lefresne et Lespine « ont déclaré ne sçavoir signer, et interpellés par nous les autres tesmoins ont signé « avec moy et le dict Tranchant, les jour et an que dessus. — *Signé* : D'AVOUST, « TRANCHANT ; PIERRE DE PARIS DE GUIGNY ; J. DE LA BROUSSE ; HAMONNIÈRE. »

(2) La prise de possession eut lieu le 13 août 1658 : « *Presentibus reverendis « patribus Accursio d'Avoust et Theophylacte Jolivet, prædicatoribus ordinis fra- « trum minorum recolletorum, honorabili viro magistro Petro Phelippeau, notario « regio, Yvone Phelippeau, mercatore, commorantibus in oppido d'Arrou, Ludovico « filio Ludovici Le Fresne et aliis.* — *Signé* : J. THÉBAULT ; P. D'AVOUST ; f. Accur- « sius D'AVOUST, rec. ; f. Théophylacte JOLIVET, rec. ; PHELIPPEAU ; Y. PHELIPPEAU. »

7° En 1658, Charles de Riant, qui mourut quatre années plus tard : ses lettres de collation, signées par Blaise Le Féron, sont du 7 novembre;

8° Enfin, en 1662, Gilles Daniau.

Les formalités du procès commencèrent en 1608 : le seigneur de Sainte-Radegonde avait obtenu des lettres royales de *committimus* ; ces lettres le dispensaient de la juridiction locale et amenaient directement l'affaire devant le Parlement de Paris. Le 4 septembre 1608, Jacques Morel, chapelain, en vertu de ces « lettres royaulx », ajourne devant les gens tenant les requêtes du palais, à Paris, maistre René de La Ferté (1), « abbé commendataire de l'abbaye « Sainte-Marie-Madeleine de Châteaudun, conseiller et aumosnier « du Roy, chanoine de la Sainte-Chapelle, à Paris...., pour veoir « dire qu'il (Morel) sera plainement et définitivement maintenu en « la possession du dit bénéfice, en cas de procès qu'il aura la « récréance. » Le 13 septembre, Jacques Morel comparait : « Quant « au dit défendeur (René de La Ferté), il n'y serait venu, ni com- « paru, ni procureur pour lui. » Il fut donc mis et prononcé en défaut et, par un jugement rendu le 9 mars 1609, « déboutté de « toutes et chacune les exceptions et deffences qu'il eust pu avoir « allencontre de la dicte demande du dict demandeur ; » de plus il fut condamné aux dépens. C'est volontairement que René de La Ferté agit ainsi, car il était l'ami des seigneurs de Sainte-Radegonde, peut-être même leur parent, comme l'alléguèrent plus tard les moines : « Tout de mesme que maistre René de la Ferté, abbé de « la dicte abbaye, abandonnant les droits d'icelle, a passé sentence « par appoints, par laquelle il a consenti que le sieur de Sainte- « Radegonde fust maintenu en la possession du patronage de cette « chappelle, ce qu'il a faict en faveur de son *parent* qu'il a voulu « revestir des dépouilles de son église, et ainsy le temps de ce « mauvais administrateur, qui a vescu jusques en mil six cens « quarante-huit (1648) ne peut estre compté. » Ces liens de parenté furent contestés par M. de Nouveau, le seigneur qui succéda aux de Girard.

La sentence par appoints dont il est parlé plus haut est du 5 juin 1615. L'abbé de La Ferté ne se contente pas d'avoir fait

(1) Jacques de la Ferté, abbé de la Madeleine, est appelé par erreur René dans toutes nos pièces de procédure.

défaut : maintenant il prend fait et cause pour maistre Claude (*erreur pour Benjamin*) Saigneulx, le vicaire de Lanneray qui avait pris possession de la chapelle au nom des seigneurs de Lespinais : il s'oppose à la continuation du procès. Il dit « qu'il ne voulait ni « n'entendait persister en la dicte opposition, ny comme abbé pré- « tendre soit pour luy ou pour les religieux aucun droict en la dicte « chapelle, mais consentant que sans avoir esgard à la dicte oppo- « sition de laquelle il sera déboutté, le dict demandeur soit main- « tenu en la possession de la chapelle Sainte Radegonde, et se « dire et nommer chappellain d'icelle par les seigneurs du dict lieu « Sainte Radegonde, maintenus au droit de pouvoir nommer et « présenter à icelle advenant vacante, sans que ny par le dict « défendeur en la dicte qualité d'abbé ou ses successeurs, ny par « les religieux de la dicte maison et curé de la dicte église, ils ne « puissent estre troublés. »

Une sentence du 19 octobre 1617 nous manque, mais nous voyons par la suite du procès qu'elle ne fait que confirmer la précédente.

Jusqu'à la mort de l'abbé de La Ferté (1648), les moines ne pouvaient plus rien réclamer : ce n'est qu'en 1654 qu'ils renouvelèrent leurs prétentions. Ce n'est plus la famille de Girard qui possède Sainte-Radegonde : le domaine appartient à M. de Nouveau.

Les religieux changent de tactique : ils avaient bien demandé des lettres de provision spéciales à Rome, mais ils n'en firent plus usage. Ils supposèrent le prieur du prieuré de Lanneray, frère Anthoine Flavignon, régulièrement pourvu de la chapelle de Sainte-Radegonde, parce que les lettres de provision de ces curés portaient : « *Ecclesiam Sancti Petri de Laneriaci, cum capella illi « annexa.* » C'est donc la possession du prieuré qui donne également droit à la jouissance de la chapelle. Le prieur substitua à ses droits Robert Brisset ; il mourut et fut remplacé par Jacques Bouillon. Tous étaient chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin de Châteaudun. Le 8 septembre 1654, un premier arrêt fut rendu s'opposant à la reprise de possession par Jacques Bouillon. Les moines présentèrent alors deux requêtes au Parlement, la première du 13 mars 1656, dans le but de supprimer leur procureur et de se faire recevoir directement parties intervenantes, eux et leur nouvel abbé commandataire maistre Valentin du Reinier de

Droué (1), conseiller du roi en ses conseils ; la seconde, du 27 mars de la même année, portant opposition à la sentence du 5 juin 1615. La Cour rendit son arrêt le 28 mars 1656 : « La Cour, parties ouyes
« en la Chambre, a receu et reçoit la partye de Dubois (les reli-
« gieux), partye intervenante et opposante à l'observation des sen-
« tences et faisant droict, sans avoir esgard à l'intervention et oppo-
« sition, a maintenu et gardé, maintient et garde la partie de
« Cousturier (le sieur de Lespinay), en la possession et jouissance
« du bénéfice dont est question, fruicts et revenus d'iceluy, faict
« deffences aux parties de le troubler, sans restitution de fruicts ny
« despens et ne pouvoir les qualitez nuire ny préjudicier. »

On nous a conservé la plaidoirie des avocats et le réquisitoire du procureur général. Les quelques extraits qui suivent donneront une peinture exacte des idées de cette époque et nous fourniront en outre quelques détails utiles et intéressants.

L'avocat des moines s'attache surtout à prouver que les seigneurs de Sainte-Radegonde, en usurpant les droits qui appartenaient à une abbaye, ont commis un sacrilège, ce qui était considéré comme un des plus grands crimes. « Dubois a dit, pour les abbé et religieux
« appelant, que cette cause était de grande conséquence pour
« l'Église, s'agissant d'un patronage que le seigneur de Sainte-
« Radegonde avait pris et usurpé sur l'abbaye de Chasteaudun
« contre son propre tiltre et par une main sacrilège enlevé les plus
« beaux droicts de cette abbaye, ce que la Cour n'autorise pas, s'il
« lui plaist, pour ce fait. . . . » Il termine son discours en disant :
« Ce qui montre que la prétendue possession des seigneurs de
« Sainte-Radegonde est une pure usurpation, ou plutost un sacri-
« lège pour ravir le bien de l'Église : aussy toutes ces sentences ne
« peuvent subsister ».

Cousturier plaide pour les intimés. Il commence par donner des arguments spécieux, au nombre de six, qu'il énumère et développe. Il embrouille un peu sa thèse et finit par invoquer la prescription.
« Aussi n'ont-ils cotté et ne peuvent-ils coter aucun grief. Ils disent

(1) La famille du Reinier fournit deux abbés commandataires à l'abbaye de Châteaudun, celui que nous signalons ici et Henri-Valentin du Reinier de Boisseleau, inhumé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Châteaudun (Voir Bulletins de la Société Dunoise, t. II, p. 100 et suiv.). Anciennement installée dans le Dunois, elle posséda les fiefs de La Tour, La Giraudière, Tumberet, Droué, Outelon, Montigny, Boisseleau. Elle portait : d'or, chappé d'azur, l'azur chargé en chef de deux étoiles d'or.

« seulement qu'il y a eu collusion et intelligence entre l'abbé de
 « La Ferté et le seigneur de Sainte-Radegonde, Cimard et Morel,
 « et ont pris subject de déclamer contre les deffuncts, accusant le
 « seigneur de Sainte-Radegonde d'usurpation et de sacrilège; l'abbé
 « de La Ferté l'accusant de mauvaise administration en faveur de
 « son parent, et Cimard de collusion et d'intelligence pour ravir les
 « droicts de son abbaye et les faire passer en mains estrangées
 « et sacrilèges. Si ces deffuncts, contre la mémoire desquels on
 « a vomi des injures, eussent esté à l'audience, ils en auroient
 « demandé réparation. Il faut que la cause des appelans soit bien
 « meschante, puisque des religieux réformés, pour donner quelque
 « couleur à leurs prétentions, se sont portés à ces suppositions.
 « Ils accusent le seigneur de Sainte-Radegonde de sacrilège, ayant
 « voulu ravir à l'abbaye de Chasteaudun le patronage de la chappelle
 « contentieuse : ils ne sçauroient montrer du tout que le patronage
 « de cette chappelle ayt jamais appartenu à leur abbaye, ny que
 « l'abbé y ait jamais présenté, partant point de sacrilège pour ce
 « regard. Autrefois, l'abbé de La Ferté a prétendu le patronage de
 « cette chappelle, mais, ayant lu les tiltres de possession du sei-
 « gneur de Sainte-Radegonde, il lui a donné les mains, n'ayant pas
 « voulu soutenir un mauvais procès, sans apparence ni aucun fon-
 « dement. La raison
 « pour laquelle les abbés de Chasteaudun n'ont jamais présenté ni
 « conféré la chappelle de Sainte-Radegonde est fondée sur ce que
 « cette chappelle n'a aucun revenu : elle ne subsiste que par les
 « charités du seigneur de Sainte-Radegonde, qui donne gages et
 « loge et nourrit le chappellain : sans cela il n'y auroit plus de
 « chappellain ny de chappelle.

« En 1622, cette chappelle fut imposée aux décimes du diocèse
 « de Chartres (1); le seigneur de Sainte-Radegonde s'en plaignit.

(1) Nous possédons plusieurs pièces à ce sujet :

1^o Un acte de notoriété passé pardevant M^e Jacques Foucault, notaire à Châteaudun, le 10 février 1622, certifiant que la chapelle n'a aucun revenu ;

2^o Une supplique à l'évêque de Chartres, signée Morel, demandant que la chapelle fût rayée définitivement des rôles des décimes, comme n'ayant aucun revenu. Il fallait au moins 100 livres de revenu pour supporter l'impôt : le receveur paroissial des décimes avait imposé la chapelle à une taxe annuelle de trente livres ;

3^o Enfin une signification par huissier, envoyée le 24 décembre 1641 au chapelain de Sainte-Radegonde, pour faire connaître les revenus de la chapelle, précédée de la « DECLARATION DV ROY, portant que tous possesseurs et iouissans des biens « ecclésiastiques vendus et aliénez depuis l'année 1556, payeront le huictième denier

« Le lieutenant-général ordonna qu'il seroit fait enquête pour
 « savoir si cette chapelle avoit quelque revenu. Après enquête
 « faite, étant justifié que cette chapelle n'avoit aucun revenu et
 « qu'elle ne subsistoit que par les charités du seigneur de Sainte-
 « Radegonde, sentence par laquelle elle fut deschargée des
 « décimes. Ce qui fut confirmé par monseigneur l'évesque de
 « Chartres, qui deschargea ainsy cette chapelle de la contribution
 « aux décimes. »

« Au contraire le seigneur de Sainte-Radegonde a titre et pos-
 « session. Ils ont leurs adveus : l'un de 1577, rendu
 « aux seigneurs de Montigny; l'autre de 1602, rendu par les sei-
 « gneurs de Montigny au comte de Dunois (1). »

Le procureur général distingua deux points : la possession et le patronage de la chapelle. La possession appartient vraiment au seigneur, par le droit de prescription, quand même il n'y en aurait pas d'autre. « Reste le patronage, prétendu par le seigneur de Sainte-Radegonde, et la collation libre que demande l'abbé de Chasteaudun, en quoy il y a beaucoup de difficultés. Car il semble que les seigneurs de Sainte-Radegonde n'aient pas été de bonne foi entière, qui est absolument requise pour prescrire un patronage contre l'Église : 1^o Par le contract d'acquisition qu'ils ont fait de cette terre, il n'est pas parlé de patronage, ce qu'on n'a pas accoustumé d'obmettre en ces rencontres; 2^o Cet ancien titre *Goherius*, de l'an 1217, porte donation de plusieurs biens et dixmes pour faire deservir cette chapelle. Il est à craindre que les seigneurs de Sainte-Radegonde n'aient voulu se rendre patrons de cette chapelle pour s'en approprier les biens, qui seroit un sacrilège fait à l'Église. Il est vrai que cette donation ne parle pas de patronage de la chapelle Sainte-Radegonde, mais de la chapelle Saint-Thomas. Il faudroit montrer qu'il

« du prix de l'aliénation, avec les deux sols pour liure, pour estre maintenus et
 « confirmez en la iouissance des dits biens, sans que ceux des dits possesseurs qui
 « sont subiects à remboursement puissent estre dépossédés des dits biens pendant
 « trente années; et les possesseurs des baux amphithéotiques à longues années ou
 « à vies, une année du revenu des choses à eux baillées par les dits baux, pour estre
 « aussi conservez pour le temps qui reste à expirer d'iceux, et encore cinq années
 « outre et par dessus le dit temps, avec pouuoir de rembourser les dédempteurs des
 « dits biens aliénez; *verifiée en la grande chancellerie de France, le vingtiesme*
 « *iour de septembre 1641.* » — Imprimé de douze pages.

(1) Voir plus loin.

« y eust une chappelle Saint-Thomas pour faire croire que la chap-
 « pelle Saint-Thomas est distincte de celle de Sainte-Radegonde ;
 « pour ce, les anciennes provisions communiquées portent chap-
 « pelle Saint-Thomas ou Sainte-Radegonde, ce qui montre que
 « ce n'est qu'une seule et mesme chappelle. De sorte
 « que les prétentions des appelans ont moins d'apparence et de
 « fondement que celles du seigneur de Sainte-Radegonde, lequel
 « on ne peult pas dire est de mauvaise foy, puisque cette chappelle
 « vraisemblablement a esté bastie par ses prédécesseurs dans leur
 « chasteau, comme portent tous les tiltres communiqués de la part
 « des intimés, que ses prédécesseurs y sont enterrés, c'est le lieu
 « de leur sépulture, que c'est eux qui paient entièrement et logent
 « le chapelain, qu'ils ont non-seulement des adveux, mais des sen-
 « tences qui les maintiennent en possession de patronage continué
 « soixante ans et plus... »

Le 21 mai 1661, la Cour, après l'audition de ces plaidoyers, appelle les parties au Conseil : ce fut seulement le 7 septembre 1663 que fut rendu le jugement définitif. M. de Nouveau fut maintenu dans le droit de nomination d'un prêtre pour desservir la chapelle de Sainte-Radegonde, Charles de Riant maintenu en la possession et jouissance de la chapelle, l'abbé et les religieux furent condamnés aux dépens et à une amende ordinaire de douze livres.

Tel fut ce long procès qui dura une soixantaine d'années : les seigneurs de Lespinay finirent par l'emporter, mais surtout, il faut bien le dire, à cause des hautes protections dont ils jouissaient, et par le droit de prescription, que l'on ne peut juger que ce qu'il vaut.

II

Plusieurs seigneurs de Sainte-Radegonde ont déjà paru au cours du procès, nous n'avons fait que les signaler. Il n'est pas sans intérêt de les connaître davantage et d'en faire l'énumération, d'autant que plusieurs d'entre eux ont laissé des souvenirs durables dans notre pays (1).

(1) Nous devons remercier notre sympathique président M. Brossier-Géray, et notre ami le docteur Gabriel Gillard, qui nous ont aidé de leurs conseils dans cette partie de notre travail. Nous tenons aussi à remercier particulièrement M. le baron Pron, qui a eu l'obligeance de faire pour nous les recherches nécessaires dans ses archives de Sainte-Radegonde, ainsi que M. V. de Girard de Charbonnières, qui a mis ses papiers de famille à notre disposition.

La seigneurie de Sainte-Radegonde faisait partie du domaine de Lanneray et appartenait à la famille de ce nom : le château, qui s'appelait simplement Lespinay « *Spinetum* », était le château des seigneurs de Lanneray. Cette famille le transmet aux du Bellay, seigneurs de Langey et de Montigny. Ce furent ces derniers qui le vendirent et rendirent ainsi indépendante cette seigneurie d'abord vassale, mais dont l'importance s'accrut d'année en année et arriva à l'affranchissement complet peu de temps avant la Révolution. Les faits les plus positifs, touchant l'histoire ancienne de Sainte-Radegonde, nous sont fournis par l'énoncé d'un aveu, rendu le 12 avril 1577, aux seigneurs de Montigny, par Pierre de Girard : « Les dicts lieux, terres et seigneuries de Lespinay-Sainte-Radegonde, assis en la dicte paroisse de Lanneray, et Le Cormier, en la paroisse de Chastillon, qui furent jadis à messire Robert de Lanneray, chevalier, et depuis à messieurs de Langey et continuez en leur maison jusqu'au dit feu messire Martin du Bellay, qui les avoit donnés en eschange à deffunct noble homme Louis de Grandmont, vivant sieur de La Grandhay, pour et en contreschange qu'il avoit eu la seigneurie et partie du revenu de La Herbaudière, et appartenant à icelle, lequel les auroit délaissés par son décès et droict successif à noble homme Marin de Grandmont, sieur de La Lotrinière, paroisse Daroux, et à damoiselle Jacqueline de Grandmont, ses enfants, desquels à présent le dict seigneur de Girard advouant a le droict. (1). »

Pour cette première période, nous renvoyons à l'Histoire des Seigneurs de Lanneray (2) et de Montigny, qui se confond avec la nôtre. Nous signalerons comme concernant spécialement Sainte-Radegonde :

En 1454, un aveu rendu par Thibault Le Febvre, pour son fief du Grand-Coudray, à dame Catherine du Bellay, dame de Langey et de *Sainte-Radegonde* (3);

(1) Archives départementales, liasse Cugnot de L'Épinay. — C'est à cette source que nous avons puisé une partie de l'histoire de Sainte-Radegonde avant 1680. Ces manuscrits, soit originaux, soit copiés, sont de la main de Vincent Barthelémy.

(2) L'abbé MARQUIS, Bulletins de la Société Dunoise, t. II, p. 102.

(3) V. Barthelémy dit bien *Sainte-Radegonde*; si le mot existait réellement dans l'acte original, le culte de sainte Radegonde remonterait au moins à cette date. Mais qui nous dit qu'il n'y avait que Lespinay, qui pour notre auteur était synonyme de Sainte-Radegonde?

En 1467, un aveu rendu à la même dame par Jean Le Febvre, fils aîné de Thibault ;

En 1491, un aveu de Jean Prévost, « procureur de cour laïc » à Chasteaudun », pour le même fief, à messire Louis du Bellay, seigneur de Langey et de *Sainte-Radegonde* ;

En 1505, un aveu rendu au même seigneur par Jean Lesueur, possesseur du fief du Coudray.

I. — Le premier qui fut simplement seigneur de Sainte-Radegonde fut donc noble homme Louis DE GRANDMONT, sieur DE LA GRANDHAYE, qui vivait dans la première moitié du XVI^e siècle, et auquel succéda :

II. — Marin DE GRANDMONT, sieur DE LA LOTRINIÈRE, son fils. La terre était indivise entre lui et sa sœur Jacqueline DE GRANDMONT. Le 21 juin 1563, ils la vendirent ainsi que la terre et métairie du Cormier (1) à Pierre de Girard, un des seigneurs qui illustrèrent le plus Sainte-Radegonde.

III. — Pierre I^{er} DE GIRARD était alors « secrétaire de la reyne Catherine de Médicis et de monsieur le duc de Longueville ». Plus tard il est qualifié « maistre d'hostel ordinaire de madame la princesse douairière de Condé et intendant en ses affaires (1577) (2) », et enfin « commissaire ordinaire des guerres (Lettres de noblesse, 1593) » et « maistre d'hostel du roy (1599) », seigneur de Lespinay-Sainte-Radegonde, du Cormier, des Béruchères, autrement des Bidaudières et de La Richerie. Nous présumons que sa famille était originaire d'Auvergne : ses ancêtres étaient tous morts au service

(1) Le Cormier ne consistait plus qu'en une métairie (maison, cour, grange et terres). Si le manoir avait disparu, les vassaux et arrière-vassaux subsistaient toujours. En première ligne, se trouvait Pierre de Varennes, écuyer, sieur du Mesnil, pour une métairie appelée Le Petit-Mesnil, une autre métairie et plusieurs *movées* de terre au lieu du Mesnil, paroisse de Verdes (aujourd'hui canton d'Ouzouer-le-Marché), relevant de la seigneurie du Cormier. Sur l'emplacement du Cormier existe aujourd'hui une petite ferme, récemment rebâtie.

Les de Varennes ont pour armes : *palé d'argent et de sable à six pièces*.

(2) Aveu rendu le 12 avril 1577 par Pierre de Girard à « Noble et puissant seigneur René de Fromentières, seigneur de Meslay et de Montigny, pour moitié à cause de noble dame Anne de Renty, son épouse, et à messire du Bellay, chevalier de l'ordre du Roy, seigneur baron de La Lande, à cause de dame Marie du Bellay, [son] espouse, fille aînée et héritière, par bénéfice d'inventaire, de deffunct hault et puissant seigneur M^e Martin du Bellay, vivant chevalier du dit ordre, lieutenant-général pour le roy en Normandie, sieur de Langey et du dict Montigny, premier chastelain du comté de Dunois. » — Arch. dép., l. Cîr.

des rois et il restait seul de sa race et de son nom. Il eut de bonne heure des fonctions à la Cour et servit tant à la guerre qu'ailleurs sous six rois successifs : François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Les nobles qui eurent le même état de service aimaient à le rappeler : c'est en effet peu commun dans l'histoire. Henri IV l'honora de faveurs spéciales pour le zèle qu'il avait déployé à son service à Paris et à Saint-Germain : il lui octroya des lettres de noblesse datées de Chartres du mois de février 1593 (1). Comme elles avaient été annulées par l'édit de janvier 1598, il les lui confirma de nouveau par de nouvelles lettres datées de Fontainebleau le 16 février 1598. Pierre de Girard vint goûter dans notre pays les jouissances d'un repos légitimement conquis : il mourut à Châteaudun le 1^{er} avril 1605, à l'âge de 83 ans, et fut enterré à Sainte-Radegonde.

Nous savons en quoi consistait son domaine à cette époque par un aveu rendu le 1^{er} août 1602 aux comtes de Dunois par les seigneurs de Montigny (2) :

« Les lieux, terre et seigneurie de Lespinay-Sainte-Radegonde, « en la paroisse de Lanneray, ainsy que les dicts lieux se pour- « suivent et comportent, avec toutes leurs appartenances et dépen- « dances, tant en domaine, metairie, champart, avoines, cens, « rentes, redevances, vassaux et arrière-vassaux, avec droit de jus- « tice moyenne et basse, pont-levis, collombier, apiect, garenne et « chasse, et droict de foire une fois l'an, le jour de Sainte-Rade- « gonde, droict de collation et de présentation de la chapelle qu'y « est en l'ancienne basse-cour de Lespinay ;

(1) Archives nationales, section historique, série K, 172, liasse 2, n° 98. — Communiqué par M. de Girard de Charbonnières.

(2) « Messire René, sieur du Bellay, chevalier de l'ordre du Roy, capitaine de « cinquante hommes d'armes des ordonnances de Sa Majesté, prince d'Yvetot, baron « des baronnies de Commegueret, La Forest-sur-Saivre, Thouarsé, La Haye-Jeuslin, « seigneur de Giseux, Auvillé, Glatigny, du Bouchet, de Couteuille et de la chastel- « lenie de Montigny pour moitié, à cause de dame Marie du Bellay, [son] épouse, « fille aînée et héritière, sous bénéfice d'inventaire, de deffunct M^e Martin du Bellay, « luy vivant chevalier de l'ordre du Roy, capitaine de cinquante hommes d'armes, « lieutenant pour Sa Majesté en ses pays et duché de Normandie, seigneur de Langey, « qui fut héritier, soubz bénéfice d'inventaire, de deffunct messire Guillaume du « Bellay, son frère, vivant chevalier du dit ordre, lieutenant pour Sa Majesté en « Piedmont », et pour l'autre moitié « messire Joachim de Fromentières, cheva- « lier, sieur pour moitié de la chastellenie de Montigny, et fils aîné du dict sieur « René de Fromentières et de defuncte dame Anne de Renty. » — Archiv. dép., 1. Ctt.

« Contenant, le dict lieu de Lespinay-Sainte-Radegonde, en premier l'hostel et hébergement du dict lieu, en la motte où s'alloient estre les maisons seigneuriales, tours et doubles fossez allentour de la ditte motte ;

« Et la dicte ancienne basse-cour, où est la dicte chapelle et oratoire de Sainte-Radegonde (1) ;

« Un arpent et demy de terre ou environ, tenant d'une part au chemin qui va du dict lieu à Lanneray, et des deux autres parts au Plaissj du dict lieu ;

« Le Plessis du dict lieu, appelé le Bois-de-la-Garenne, assis derrière le dit hébergement, à présent partie planté en vigne et l'autre en bois et arbres fruitiers, contenant trois arpents ou environ, tenans d'une part aux fossez du dict hébergement et d'autre aux terres de la dicte mettairie ;

« S'ensuyvent les vassaux du dict lieu de Lespinay. » Dix-sept vassaux sont énumérés, parmi lesquels figure, au onzième rang, avec douze arrière-vassaux, le seigneur de Châtillon « Jean de Vassé (2), chevalier de l'ordre du Roy, sieur et baron de Vassé, et dame Jeanne Le Vavasseur, son espouse », pour le lieu du Grand-Coudray.

Pierre de Girard se maria assez tard : il épousa Françoise Forget, fille de Pierre Forget, écuyer, sieur de La Branchoire et du Bourret, argentier d'Éléonor d'Autriche, reine de France, puis conseiller et secrétaire du roi, et de Françoise de Fortia, l'une des filles d'honneur de cette reine (3). Françoise Forget fut enterrée à Sainte-

(1) L'abbé Bordas nous dit que cette chapelle, quoique inscrite à l'évêché sous le nom de Sainte-Radegonde, avait son principal autel consacré à la Sainte-Vierge. L'autel de Sainte-Radegonde n'était que dans la nef.

(2) Les de Vassé portent : *d'or à trois fasces d'azur*.

(3) Les deux frères de Françoise Forget occupèrent de hautes fonctions dans l'État :

L'aîné, Jean Forget, baron de Maffliers, seigneur de Fresne, fut président à mortier au Parlement de Paris. Il fit un legs de 100,000 livres aux pauvres de l'Hôtel-Dieu de Paris (*Épitaphes de Paris*, mss., Bibl. nat., fonds français n° 8,220, f° 57, recto).

Son autre frère, Pierre Forget, seigneur de Fresne, connu simplement sous le nom de M. de Fresne, dont il était châtelain, baron de Veretz, La Ferté, La Salle et du Fau, fut intendant général des bâtiments de la couronne, conseiller du bureau des finances, commissaire en Provence sous les règnes de Henri III et Henri IV, ambassadeur en Espagne, et enfin secrétaire d'État de 1589 à 1610. C'est en cette qualité qu'il eut l'honneur de rédiger cette œuvre de pacification religieuse qui s'appela l'édit de Nantes. Ami des lettres et des arts, « il couchait parfaitement bien par

Radegonde, le 11 janvier 1612. Cinq enfants naquirent de ce mariage : trois fils et deux filles, « *fili carissimi Jacob, Petrus, Alexander, dulcissimæ filiæ Diana et Susanna,* » dit l'épithaphe de Pierre de Girard, qui était au-dessus de son banc, dans le chœur de l'église de Lanneray (1).

Nous parlerons plus loin des deux aînés : Alexandre, seigneur de La Richerie (2), retourna en Auvergne, où il devint seigneur de La Tour-Vidal ; il était chevalier de l'ordre du Roi, gentilhomme ordinaire de la Chambre, et enfin conseiller et receveur général des finances à Riom. Vers l'année 1600, il avait épousé Gabrielle Sautier et mourut en 1636. Sa descendance existe encore ; héritière du nom de la famille, elle est représentée aujourd'hui par M. V. de Girard de Charbonnières, receveur des finances à Mantes-sur-Seine (3). Diane de Girard épousa, le 25 avril 1582, Louis de Paris,

« écrit, » dit le chancelier de Chiverny dans ses Mémoires. Il fut l'un des bienfaiteurs les plus généreux de l'abbaye de Montmartre, où il se fit enterrer avec sa femme, sœur de l'abbesse Marie de Beauvilliers de Saint-Aignan. Les Forget portent : *d'azur au chevron d'or accompagné de trois coquilles de même, deux en chef, une en pointe.* — Voir FAUVELET DU TOC, *Histoire des Secrétaires d'État*, Paris, 1678, et les nombreuses histoires de l'abbaye de Montmartre, entre autres l'Introduction au Cartulaire, par le comte Édouard DE BARTHÉLEMY, Paris, 1883.

(1) Bulletins de la Société Dunoise, t. II, p. 324. La copie de cette épithaphe en latin, due au tabellion de Bonneval, est remplie d'incorrections, malgré lesquelles on devine plus qu'on ne traduit le texte primitif.

(2) La Richerie et Les Bidaudières passèrent ensuite à Alexandre II de Girard, puis à Louis de Marolles et à Pierre II de Paris, sieur de Guigny, petit-fils de Diane de Girard : ces deux fiefs sont situés paroisse du Gault.

(3) Voici la descendance d'Alexandre de Girard, que M. de Girard de Charbonnières a bien voulu nous communiquer :

Alexandre I^{er} de Girard eut cinq enfants : Alexandre (plus bas) ; René, sieur de La Tour-Vidal, marié en 1631 à Marguerite du Floquet ; Pierre, s^r de Boisverger, marié à Gabrielle Rousel ; Pierre, notre chapelain de Sainte-Radegonde, et Marguerite, mariée à Imbert Sévin.

Alexandre II de Girard, s^r de La Richerie et de Saint-Pons ; baron de Rochefort, capitaine au régiment de Picardie, épouse Françoise d'Arnault ;

Pierre III de Girard, son fils, s^r de Saint-Pons, conseiller et secrétaire du roi, épouse Claudine Pelassis de La Tour ;

Antoine de Girard, s^r de Charbonnières (Bourbonnais) et du Rozat, gentilhomme servant de la Maison militaire du roi, épouse, le 23 janvier 1730, Claudine-Marie Bouquet d'Espagny ;

Claude de Girard, s^r de Charbonnières et de Lafayolle, major au régiment d'Annis, chevalier de Saint-Louis, épouse, le 3 février 1766, Agathe Desséré ;

Claude II de Girard de Charbonnières, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, sous-lieutenant aux gardes du corps (compagnie de Noailles), lieutenant-colonel de cavalerie, épouse, en 1804, Catherine de Saint-Martin ;

Jacques-Antoine-Michel-Celcour de Girard de Charbonnières, colonel de gen-

sieur de Guigny, qui appartenait à une des anciennes familles du Dunois (1). Suzanne de Girard épousa Charles du Rousseau, seigneur de Villeroussin et de La Rouaudière.

L'inscription d'une cloche de Lanneray, baptisée en l'an 1600, nous parle de la famille de Girard. Si nous nous arrêtons à ce détail, c'est que ces sortes de documents offrent une grande garantie d'exactitude et qu'il n'en est rien ici. Parmi les familles nobles de Lanneray, dont le nom paraît sur la cloche, les de Girard ne viennent qu'au troisième rang. « Jacques et Genevieve « du Virsot (*erreur pour* de Verton); Pierre, dit l'Espinay; Pierre « (*erreur pour* Alexandre), dit La Richerie, et Gabrielle Le Sau- « mier(?), sa femme; Diane, Susanne et Françoise de Paris, enfants « du sieur de L'Espinay-S^{te}-Radegonde. (2). » N'y a-t-il que simple erreur de copie ou de traduction (3)? Doit-on accuser la mémoire du fondeur? ou doit-on considérer cette inscription comme dictée par un sentiment peu bienveillant? Ce dernier avis était celui du tabellion qui la releva en 1710; il nous fait remarquer « qu'elle a été faite pour les seigneurs de Courtalain et contre « les seigneurs de Sainte-Radegonde, puisque le sr de La Tousche- « Hersant, qui est un fief de la paroisse, est gravé icy. »

IV. — JACOB DE GIRARD, fils aîné de Pierre, conseiller et secrétaire du roi, maison et couronne de France, et de ses finances, seigneur de Lanneray, Sainte-Radegonde, du Cormier, du Grand-Coudray et du Meslay. On le voit dans nos actes dès 1580 : le 7 juillet 1627, il acquit du sieur Thiboil le fief du Grand-Cou-

darmerie, commandeur de la Légion d'honneur, etc., épousa, le 3 décembre 1833, Ambroise Juge; décédé le 5 avril 1863;

Enfin M. Victor-Celcour de Girard de Charbonnières, né en 1841, qui a épousé M^{lle} Mathilde d'Elbée, fille du marquis d'Elbée; d'où quatre enfants.

(1) Les de Paris de Guigny (Le Grand et Le Petit-Guigny, près Arrou), relevant des seigneurs de Courtalain, ont pour armes : *de gueules, à deux fasces d'enchées d'or et d'argent : l'une en l'autre*. Ne pas les confondre avec les familles du même nom de la Beauce et de l'Orléanais.

(2) Bulletins de la Société Dunoise, tome II, p. 323.

(3) Cette inscription devait être en latin : des erreurs s'expliquent par de simples fautes de traduction. Nous supposons qu'il devait y avoir ou à peu près : «*Jacob « et Genevofa de Verton, Petrus d. L'Espinay, Petrus d. La Richerie, etc. : « Jacob et Geneviève de Verton; Pierre, sieur de L'Espinay; Pierre, sieur de La « Richerie. »* Le traducteur a pris *Jacob* pour *Jacob.*, l'abrégé de *Jacobus* ou Jacques; de même *d.* aura été pour lui l'abrégé de *dictus* au lieu de *dominus*, etc. Nous en prenons pour gage le soin avec lequel il a recopié l'épithaphe de Pierre de Girard.

dray (1); le 14 août 1636, par contrat passé devant Lange, notaire à Châteaudun, il acquit la seigneurie de Meslay de Pierre de Gratesmesnil et de Marguerite de Montagu. Depuis cette époque, celle-ci fut toujours réunie à Sainte-Radegonde, aussi nous croyons-nous autorisés à en donner une courte description :

Le Meslay était une seigneurie très ancienne, voisine de Sainte-Radegonde, mais ne relevant pas de Montigny-le-Gannelon : elle dépendait de la chastellenie de Beaumont-le-Chartif, aujourd'hui Beaumont-les-Autels, appartenant alors aux princes de Guéménée. Elle consistait en « une demeure seigneuriale, « grange, escurie, stable, cour et jardin, environ deux boisseaux de terre, « environnez de fossez pleins d'eau, et l'on ne peult entrer qu'en passant sur « un pont dormant et pont-levis à chaisnes de fer, scitués à un demi-quart de « lieue de la maison seigneuriale (2). » Le château fortifié avait donc été abattu et le manoir reconstruit un peu plus loin. Celui-ci n'existe plus : les fossés entourent aujourd'hui deux petites maisons d'habitation, une grange et un jardin d'environ 15 ares : le pont-levis est remplacé par un terre-plein.

Depuis très longtemps la seigneurie appartenait à la famille de Gratesmesnil dont les derniers représentants à Meslay furent :

Richard de Gratesmesnil, seigneur de Vaugouin et de Meslay, qui épousa Magdeleine de Bare ; ils vivaient tous deux en 1536 ;

René de Gratesmesnil, fils du précédent, né en 1536 : il épousa Augustine de Blavette ;

Claude de Gratesmesnil, fils du précédent, né en 1571 ;

Pierre I^{er} de Gratesmesnil, seigneur de Meslay ; il épousa d'abord Marguerite de Montagu, dont il eut deux filles, puis Léonor de Truchet, dont il eut :

Pierre II de Gratesmesnil, dernier seigneur de Meslay. Il se maria avec

(1) « Le fief du Grand-Coudray, paroisse de Chastillon-en-Dunois, consistoit « alors en un hébergement où il y avoit trois maisons couvertes de chaume avec « une cour, mais à présent (1680) il n'y reste que l'apparence de quelques mazures « et place sur laquelle estoient les dites maisons et cour, contenant environ un bois- « seau de terre, tenant d'un costé au chemin de Chastillon à Chasteaudun, de l'autre « au chemin de Chastillon à Libouville. » — *Histoire chronologique du fief du Grand-Coudray, relevant de la seigneurie de Sainte-Radegonde et réunie à icelle*, sans nom d'auteur, mais que nous attribuons à Vincent Barthelémy, seigneur de Sainte-Radegonde. — Arch. dép., l. Cit.

Les derniers possesseurs du fief furent : en 1405, Thibault Le Febvre ; en 1467, Jean I^{er} Le Febvre, son fils ; en 1491, Jean II Le Febvre, son petit-fils (en partie) ; en 1483, Jen Prévost, procureur de cour laïcq à Châteaudun (en partie), puis la famille Thiboil en partie et pour l'autre la famille de Vassé. Il ne reste plus rien des vieilles masures : sur leur emplacement une ferme a été construite, il y a quelques années, par M. Guinée.

(2) Arch. dép., l. Cit.

Gabrielle de Phillemain, le 4 juin 1659, dans la chapelle de La Ferrette, paroisse Saint-Lubin-des-Joncherets, près Nonancourt.

Cette famille se retira dans le Thimerais, où ils devinrent seigneurs de Saint-Ange. Les Gratemesnil portent : *vairé d'azur et d'argent, au chef de gueules, chargé d'un lion léopardé d'or, armé et lampassé d'azur.*

Jacob de Girard existait encore en 1647, ainsi que sa femme Geneviève de Verton : celle-ci était la fille de Jehan de Verton, conseiller et secrétaire du roi et de ses finances, et de Magdeleine du Vivier. Il est probable qu'ils n'eurent pas d'enfants, car bien avant cette date Jacob avait abandonné à son second frère la jouissance de sa seigneurie. Il habitait Paris, où il avait un hôtel rue Saint-Thomas-du-Louvre (actuellement place du Carrousel), paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois.

V. — Pierre II DE GIRARD, chevalier de l'ordre et maître d'hôtel du roi, gouverneur de la ville de Saint-Denis, seigneur de Lespinay, Bourgoin (1) et Beaulieu, et aussi seigneur de La Buzardière (2), au Maine, avait été dans son enfance page de la reine : il embrassa la carrière des armes. Il se maria, à la Madeleine de Châteaudun, le 16 novembre 1608 et épousa Madeleine Costé. Il mourut le 9 juillet 1638 et on l'enterra à Sainte-Radegonde.

Madeleine Costé était la fille de César-Augustin Costé, notre poète de Châteaudun, conseiller du roi et lieutenant en l'élection de Châteaudun et Bonneval, et de Madeleine Lebreton, veuve en premières noces de Gilles Anthonis, bailli de Dunois, puis conseiller au Parlement de Paris. Elle avait été baptisée à la Madeleine de Châteaudun le 29 mai 1585. Ce fut elle qui fit rapporter le corps de son mari à l'Hôtel-Dieu de Châteaudun, car la seigneurie de

(1) Le Petit-Bourgoin, commune de Lanneray, possédait encore en 1602 la maison seigneuriale ou manoir, avec grange, cour, écuries, etc. Tout a disparu : sur leur emplacement s'élève une maison bourgeoise appartenant à la famille Belhomme de Franqueville. Pierre de Girard fut le seul seigneur de Sainte-Radegonde qui fut seigneur de Bourgoin. Parmi les anciens seigneurs de ce fief, citons : en 1544, François La Charrue ; en 1555, Jehan de Thiville, seigneur de Heurtebise et de Bourgoin, et en 1572 Jehan de La Chasteigneraye, qui le possédait encore en 1602. Il passa ensuite à la famille Costé, dont Pierre de Girard était l'allié, puis à la famille Recoquillé.

(2) La Buzardière ne cessa d'appartenir à ses descendants : c'est dans ce château que mourut, le 21 septembre 1716, son arrière-petite-fille, la comtesse de Murat, née de Castelnau, auteur de plusieurs romans estimés. La Buzardière est en ruines aujourd'hui.

Sainte-Radegonde passait à des mains étrangères ; le 15 juillet 1653 elle donna à l'établissement le lieu et fief des Mortiers (Marboué) à la condition d'avoir le droit de faire à ses dépens une petite cave voûtée avec marches dans la chapelle Sainte-Radegonde de l'Hôtel-Dieu de Châteaudun, pour lui servir de lieu de sépulture à elle ainsi qu'à son mari (1). Sa mort arriva quelques années plus tard, le 6 août 1661, et elle fut enterrée selon ses désirs. Au-dessus du caveau, sa fille fit dresser à la mémoire de ses parents une table de marbre commémorative. La chapelle fut détruite au moment de la Révolution, la table a été conservée ; on a tenu, par une louable pensée, à perpétuer le souvenir des généreux donateurs, et l'ancienne inscription a été replacée dans la crypte de la nouvelle chapelle, où l'on peut la voir aujourd'hui (2).

Le marbre représentant les armoiries de la famille, qui faisait partie du monument, se trouve aujourd'hui au Musée de notre Société (3).

Les de Girard portent : *d'or au lion de sable, surmonté en chef de deux fasces de gueules, chacune chargée de trois besans d'or*. Les six besans, ajoutés sous Henri IV, représentent sans doute « les six rois successifs » sous lesquels Pierre de Girard avait servi. L'écu est supporté par deux lions, l'un debout, l'autre passant, surmonté d'un haume comme cimier et d'une couronne de baron. Devise : *Deo regi fidelis*.

Pierre de Girard et Madeleine Costé eurent deux filles : l'une, Anne ; l'autre, Marie de Girard, plus connue sous le nom de maréchale de Castelnau. En effet, en mars 1640, elle avait épousé (4) un jeune seigneur, déjà illustre par sa renommée à la guerre, et qui pouvait s'enorgueillir d'une suite éclatante de glorieux ancêtres : il descendait, par les femmes, de Louis VIII et de Blanche de Castille. Ce jeune capitaine, alors âgé de vingt ans, était Jacques

(1) Archives de l'Hôtel-Dieu de Châteaudun, B, p. 461.

(2) L'inscription a été publiée entièrement dans les Bulletins de la Société Dunoise, t. II, p. 100.

(3) Description et gravure dans les Bulletins de la Société Dunoise, t. IV, p. 56. Ne pas confondre cette famille avec une autre grande famille de Girard, seigneur de Merbouton et de Marcouville, près Brezolles, à qui appartenait le château de Marcouville aujourd'hui à M^{me} Vingtain.

(4) Le contrat fut passé pardevant Jacques Morel et Philippe Lelat, notaires au Châtelet de Paris, en 1640, et non 1642, comme le dit le chanoine Hubert. — Mss. de la Bibliothèque d'Orléans.

de Castelnau-Mauvissière (1), baron de Jonville, seigneur de Brouilhamenon, de Poirieux, Sainte-Lizaine, etc., alors gouverneur de Brest. Il était le petit-fils de Michel de Castelnau, notre célèbre ambassadeur en Angleterre et l'auteur des *Mémoires* (2), et le dernier fils de Jacques de Castelnau-Bôchetel, qui avait annexé à son nom celui de ses ancêtres maternels. Ses deux frères étaient morts : l'un, à dix-sept ans, au siège de La Rochelle ; le second à Paris, dans un duel malheureux : il restait l'unique rejeton mâle de sa famille. En raison des services déjà rendus, le roi avait transformé en marquisat sa seigneurie de Brouilhamenon, qui lui venait de ses ancêtres Bôchetel : Jacques prenait le titre de marquis de Castelnau. L'affection de sa femme ne put le retenir longtemps éloigné des camps, où son devoir et ses goûts le rappelaient. On peut le suivre dans les affaires les plus importantes de cette époque, principalement dans la guerre des Flandres, où il fut lieutenant-général, ne craignant jamais de s'exposer de sa personne ; ce n'est souvent que par miracle qu'il échappa à la mort, car les blessures les plus graves mirent parfois sa vie en danger (3). Au mois de juin 1658, sa femme venait de recevoir le courrier lui apprenant la part éclatante qu'il avait prise à la bataille des Dunes. Marie de Girard était tout à la joie de ce nouveau succès, quand un second courrier lui annonça que son mari venait d'être nommé maréchal de France, puis, deux heures après, suivant la consigne donnée, qu'il avait reçu une dangereuse blessure à l'attaque du fort Léon. Elle vole à Calais où Jacques de Castelnau avait été transporté. Là, un spectacle navrant l'attendait : son mari, sentant la mort venir, avait fait

(1) La famille de Castelnau est originaire de Castelnau-en-Auzun, près de Lavedan (Bigorre). La branche de Castelnau-Mauvissière était installée depuis plusieurs siècles dans la Touraine, le Berry et le Gâtinais, où elle possédait les fiefs de La Loubère, Yèvre-le-Châtel, Jonville, Saint-Amand, La Mauvissière, Le Rouvre, La Pincherie, etc. Aux amateurs de portraits de nos gloires locales, nous signalons le magnifique portrait du maréchal de Castelnau, un des chefs-d'œuvre de Nanteuil, daté de 1658, qui se trouve en tête de la seconde édition des *Mémoires* de Michel de Castelnau, Paris, 1659, par les soins de Le Laboureur, conseiller et aumônier du roy, prieur de Juvigné. Celui-ci est l'auteur de la Notice généalogique fort complète et fort intéressante de la famille de Castelnau, qui accompagne ces *Mémoires*.

(2) Consulter HUBAULT, *Michel de Castelnau, ambassadeur en Angleterre* ; Paris, 1856.

(3) État des services du maréchal de Castelnau : il fit ses premières armes en Hollande, puis prit part aux batailles de Fribourg et de Norlinguen ; maréchal de bataille en 1644, maréchal de camp en 1645, il eut le commandement des armées du Hainaut, et, en 1656, remplaça Turenne en Flandre.

appeler le père jésuite Cannet, et, après avoir rempli ses derniers devoirs, s'était remis sans espoir aux mains des chirurgiens, attendant la fin de ses souffrances avec une fermeté d'âme admirable. Elle dut s'efforcer de sécher ses larmes, et ce fut lui qui l'exhorta à la résignation, mourant en héros comme il avait vécu. Sur son lit de mort, il reçut du roi le bâton de maréchal, dignité dont il ne jouit que quelques jours : son martyre finit le 15 juillet, après avoir duré vingt-neuf jours. Il fut enterré à Bourges dans l'église des Jacobins, où sa famille avait sa sépulture : sa femme lui fit élever plus tard un mausolée.

La maréchale restait veuve avec deux enfants : une fille, Marie-Charlotte (1), et un fils, Michel de Castelnau, qui fut aussi gouverneur de Brest, et fut tué à vingt-sept ans dans la guerre de Hollande, ne laissant que des filles. Le roi fit à la maréchale de Castelnau une pension de 4,000 livres, qu'il lui servit jusqu'à la fin. Elle était liée très intimement avec plusieurs hauts personnages de la Cour, qu'elle recevait volontiers au château de Fontenai-en-Brie, près Coulommiers : le pont-levis se levait mystérieusement derrière les visiteurs et les préservait de tout regard importun (2). Un cancer très douloureux mit fin à ses jours et elle succomba le 16 juillet 1696 (3), âgée de plus de quatre-vingts ans ; on l'enterra à côté de son mari. Les de Castelnau portent : *écartelé, aux 1 et 4 d'azur au château ouvert d'argent maçonné de sable, crenelé et somé de trois donjons couverts ou pavillonniers avec leurs girouettes* (qui est de Castelnau), *aux 2 et 3 d'or à deux louves passantes de sable* (qui est de La Loubère), *sur le tout d'or à trois chevrons de sable* (qui est de Lévis). Supports : deux lions d'or, et cimier : tête de loup de même.

Nous ne voulons pas quitter cette noble famille sans rappeler

(1) Une fille aînée, Marie-Madeleine, était morte en 1656, à l'âge de douze ans. Marie-Charlotte de Castelnau n'est pas une étrangère pour notre pays : elle fut dame de Rabestan et de Frazé par son mariage (15 mai 1668) avec Antoine-Charles, duc de Gramont.

(2) Consulter *Lettres de Mme de Sévigné*, *passim* et principalement lettre 618, t. VI, p. 244 et suiv., édition BLAISE, Paris, 1818 ; — *La France galante*, Cologne, 1618, et *L'Histoire amoureuse des Gaules*, par le comte de BUSSY-RABUTIN, Paris, 1754, t. V, p. 185. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale L ³⁷/₅, 3,523 E. est aux armes des seigneurs de Courtalain (Montmorency).

(3) Nous avons pris la date indiquée par Mme de Coulanges (*Lettres de Mme de Sévigné*, lettre 1,281, t. XI, p. 568) et le marquis de Dangeau (*Journal*, t. V, p. 439) ; le Père Anselme donne à tort la date du 19 juillet.

encore un troisième Pierre de Girard, prêtre, prieur de la Madeleine-Sainte-Croix de Mantes, et qui fut chapelain de Sainte-Radegonde. Quatrième fils d'Alexandre I^{er} de Girard, il était par conséquent le neveu de Jacob et de Pierre de Girard, peut-être le filleul de l'un ou de l'autre (1).

VI. — Le 22 janvier 1647, Jacob de Girard vendit aux sieur et dame DE NOUVEAU les terres et seigneuries de Lespinay, du Cormier, de Meslay, le fief du Grand-Coudray et six arpents de terre au lieu dit La Rivardière : l'acte de vente est signé LE CAR et SEMELLIER, notaires à Paris (2). Messire Hierosme de Nouveau, chevalier de l'Ordre, baron de Lignièrès, seigneur de Fromon et de Sainte-Radegonde, conseiller du roi en ses conseils, était grand-maitre des courriers et surintendant général des postes en France : c'est en sa faveur que furent rendus les derniers arrêts du procès avec les moines de la Madeleine. Les de Nouveau portent : *d'azur à l'aigle d'argent*.

VII. — Le 10 juillet 1666, par sentence du baillage de Châteaudun, le château de Sainte-Radegonde fut acheté par Louis LEBRETON, écuyer, sieur de La Rigaudière, lieutenant pour le roi du gouvernement de Han : celui-ci est déjà inscrit dans la liste des nobles de l'élection du Dunois, faite le 22 mars 1666 (3). Allié à la famille du Reinier, il avait épousé Élisabeth Guéau : tous deux appartenaient à d'anciennes familles du pays chartrain. Les Lebreton de La Rigaudière portent : *d'azur à trois besans d'or de gueules, chargés d'une fleur de lys d'or*. Trois des enfants de Louis Lebreton sont nés à Sainte-Radegonde et baptisés à Lanneray : ce sont Marie-Françoise, née le 23 janvier 1667 ; Louis, né le 5 juillet 1668, et Henry, baptisé le 24 septembre 1670. Le 24 juillet 1671, le sieur de La Rigaudière fut saisi pour une dette de 6,000 livres par V. Barthelémy, avocat au Parlement, il mourut à Sainte-Radegonde en 1674. Sa femme ne tarda pas à le suivre dans la tombe, et son corps fut déposé dans la chapelle du château de Sainte-Radegonde le 22 janvier 1677.

La saisie de la terre et de ses dépendances continua : le

(1) Voir plus loin le tableau généalogique de la famille de Girard.

(2) Arch. dép., I. Cit.

(3) Bulletins de la Société Dunoise, t. IV, p. 358.

27 mars 1680, l'adjudication eut lieu moyennant 10,200 livres au profit de Barthellemey (1).

VIII. — Vincent BARTHELLEMY, seigneur de Lespinay, du Cormier, du Meslay, au païs de Dunois, licencié aux droits, avocat au Parlement, était un bourgeois de Paris : il habitait rue de La Bretonnerie, proche Sainte-Croix. De Marie de Séjournant, sa femme, il avait trois enfants : Marie-Anne, Madeleine, et un fils beaucoup plus jeune s'appelant Vincent comme son père. Il venait déjà depuis longtemps dans le Dunois, car nous l'y trouvons dès 1658 : à cette date en effet il avait acheté de M. de Nouveau le fief du Grand-Coudray, pour lequel il fit même foy et hommage. Nous ne savons sous quel prétexte l'acte fut annulé. Cependant le fief du Grand-Coudray lui revint avec la seigneurie de Sainte-Radegonde quand il acheta le tout. Vincent Barthellemey était un lettré et un savant : il a écrit le *Panegyrique de Sainte-Radegonde* dont nous avons parlé, qu'il destinait probablement à sa confrérie. Cet ouvrage est suivi de cantiques en trente-neuf strophes, « paraphrase des litanies de la sainte ». Les vers sont sans doute de lui : il a négligé de nous apprendre s'il avait un goût aussi prononcé pour l'alexandrin que pour la prose. Car celle-ci ne nous manque pas : homme d'ordre, il a laissé beaucoup de notes, et c'est surtout grâce à elles que nous avons pu reconstituer l'histoire de la seigneurie avant 1680. Les arts mêmes ne lui étaient pas étrangers : il fit faire, en 1681, la gravure de sa nouvelle patronne (2). La sainte est représentée entre deux palmes, dans un cadre ovale, tenant en main sa crosse d'abbesse, les attributs royaux à ses pieds, au milieu d'un paysage lointain représentant à gauche une chapelle, à droite une avenue : la chapelle et l'avenue du château. En tête une inscription porte : *Sic oculos gerebat*, et Barthellemey ajouta de sa main sur un exemplaire : *Sic illa manus, sic ora*. Au dessous : *Sainte Radegonde, priez pour nous*, surmontant la dédicace coupée par moitié par les armes du seigneur :

*Viro Splendido Ar-
Cultori D. Vincentio Bar-
S^{te} Radegunde, etc.*

*tium et Litterarum
thellemey Domino de l'Espinay
amico suo colendo Steph.*

(1) Archives du château de Sainte-Radegonde.

(2) Les Archives départementales, l. Cit., possèdent trois exemplaires de cette gravure : ils sont collés sur la garde de cahiers écrits par Vincent Barthellemey,

Et après *Steph.*, il est ajouté à la plume, sur un exemplaire, GAUTREL, D. D. 1681. La gravure est signée : LE DART. Les armes sont : *d'azur à la grenade tigée et feuillée d'argent, ouverte de gueules, accompagnée en chef de trois étoiles d'argent*. L'écu est entouré d'arabesques et surmonté d'un haume : comme bourgeois, Barthellemy n'avait pas droit au support ni au lambrequin. Devise : *Ma liberté*.

Dans un voyage qu'il fit à Rome, V. Barthellemy obtint du pape Innocent XI une bulle d'indulgences pour une confrérie qu'il avait l'intention d'établir dans la chapelle de Sainte-Radegonde, sur le modèle de la confrérie de Sainte-Radegonde de Poitiers. Sa bulle a du reste beaucoup d'analogie avec le bref qu'Innocent X accorda, le 23 juin 1645, à la confrérie de Poitiers : nous avons trouvé dans notre dossier la copie de ce dernier, et il ne serait pas étonnant qu'il eût servi de modèle.

L'original (1) de la bulle d'Innocent XI est un parchemin plié en quatre : le nom du pape y est écrit en caractères gros et historiés, dus à la fantaisie de la plume du copiste. La première lettre, l'*I* d'*Innocentius*, tient toute la hauteur du texte à gauche ; les autres lettres du mot sont enchevêtrées les unes dans les autres, formant un élégant dessin. Le texte de l'en-tête est occupé par des lettres qui forment ornement, ou plus exactement par des dessins qui remplacent certaines lettres de la première ligne du texte, l'*s* de *servus* et de *servorum*, l'*u* d'*universis*, le monogramme du Christ pour *Chris*, de *Christi* et l'*s* de *salutem*. Une guirlande qui court à droite du texte termine l'encadrement. L'écriture, partout fort lisible, est une gothique de la Décadence, en usage à la Cour de Rome pour ces sortes d'actes : elle diffère assez notablement de l'écriture gothique ordinaire ; les caractères en sont moins nets et plus arrondis. Les ornements et l'écriture ne sont pas de la même encre. Beaucoup de mots latins sont en abrégé et souvent ces abréviations ne sont pas surmontées du trait qui les indique au lecteur ; c'est une négligence du copiste qu'on ne voit pas dans les actes de la belle époque de saint Louis. Pour l'intelligence du texte, nous avons supprimé ces abréviations, nous donnerons la bulle

contenant copies d'aveus et énumération des vassaux et arrière-vassaux de Sainte-Radegonde. — Série E, 389, 391 et 392.

(1) Un fac-simile est déposé dans les Archives de notre Société.

telle qu'elle est transcrite dans l'expédition authentique de cette époque. Le bas du parchemin est recouvert par un pli qui cache les signatures, et sur lequel on voit écrit en évidence : *barat et abram* ; les lettres du mot *et* sont ornées comme celles de l'en-tête et de la même encre. Dans ce pli est passé un fort cordon de soie rouge et jaune qui soutient le cachet de plomb, un peu plus petit qu'une pièce de cinq francs. Sur l'un des côtés de ce sceau, une croix sépare les figures de saint Pierre et de saint Paul et est surmontée du mot *pape* ainsi écrit :

P P
A E

Et, sur le contre-sceau, une autre croix de forme différente au-dessus de cette inscription :

INNOCENTIVS PAPA XI

Voici le texte latin de la bulle daté des ides d'août (13 août) 1686, jour de la fête de sainte Radegonde (1) :

INNOCENTIUS, episcopus, servus servorum Dei, universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis, salutem et apostolicam benedictionem. Considerantes nostræ mortalitatis fragilitatem et humani generis conditionem, districtique severitatem iudicii, percipimus fideles singulos iudicium ipsum bonis operibus et piis precibus prevenire, ut per illa eorum peccata deleantur, ipsique æternæ felicitatis gaudia facilius consequi mereantur. Cum itaque sicut accepimus in ecclesia seu capella Sanctæ Radegundis in area castri de Lespinay nuncupati, inter limites parochiæ parochialis ecclesiæ de Lanneray, Carnotensis diocesis, una pia et devota utriusque sexus Christi fidelium confraternitas sub invocatione seu in honorem ejusdem Sanctæ Radegundis ad Dei omnipotentis laudem et honorem, animarumque salutem, canonice non tamen pro hominibus unius specialis artis instituta, seu per ordinarium loci dicti canonice instituenda existat, cujus dilecti filii confratres quam plurima pietatis, charitatis et misericordiæ opera exercere consueverunt seu intendunt, ut igitur dicta confraternitas majora in dies spiritualia percipiat incrementa, de ejusdem omnipotentis Dei misericordia ac beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis utriusque sexus Christi fidelibus vere penitentibus et confessis qui dictam confraternitatem de cetero ingredientur, die prima illorum ingressus si Sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sump-

(1) Cette bulle n'est pas publiée dans le *Bullarium*.

serint, ac nunc et pro tempore existentibus dictæ confraternitatis confratribus ubilibet decedentibus et vere penitentibus et confessis, ac sacra communione refectis, si id commodo fieri poterit, vel saltem contritis in eorum mortis articulo nomen Jesu corde si ore nequierint invocantibus aut aliquod penitentiae pium signum facientibus; præterea eisdem confratribus similiter vere penitentibus et confessis ac dicta sacra communione refectis, qui prædictam ecclesiam seu capellam, vel in ea situm altare dictæ confraternitatis, in die festo ejusdem Sanctæ Radegundis a primis vesperis usque ad occasum solis, diei festivitatis hujusmodi singulis annis devote visitaverint, et in ibi pro Sanctæ Matris Ecclesiæ exaltatione, heresium extirpatione, infidelium conversione, ac principum christianorum concordia, necnon Romani Pontificis salute pias ad Deum preces effuderint, plenariam omnium et singulorum peccatorum suorum indulgentiam et remissionem perpetuo concedimus et impartimur. Ac eisdem confratribus etiam vere penitentibus et confessis ac dicta sacra communione refectis, qui ecclesiam seu capellam vel altare hujusmodi in quatuor aliis anni festivitatibus per dictos confratres eligendis et ab ordinario loci approbandis, quæ semel electæ et approbatæ amplius variari non possint, citra tamen festum Paschalis resurrectionis dominicæ, singulis annis devote visitaverint et, ut prædicitur, oraverint qua die hujusmodi quatuor posteriorum festivitatum id pro tempore fecerint septem annos et totidem quadrigenas. Postremo eisdem confratribus quoties divinis officiis seu eorum congregationibus publicis vel secretis ipsius confraternitatis pro quocumque opere pio exercendo interfuerint aut ipsum Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum, dum ad aliquem infirmum defertur associaverint, vel qui, hoc facere impediti, campanæ ad id signo dato, genibus flexis semel orationem dominicam et salutationem angelicam pro eodem infirmo recitaverint, aut processionibus de licentia ordinarii celebrandis, vel sepeliendis mortuis officioso interfuerint, vel pauperes peregrinos hospitio exceperint et illos consolati fuerint in eorum adversitatibus, aut pacem cum inimicis propriis vel alienis composuerint seu devium aliquem ad viam salutis reduxerint, et ignorantes Dei precepta et quæ ad salutem sunt docuerint, aut quinquies orationem dominicam et toties salutationem angelicam prædictas pro animabus confratrum dictæ confraternitatis in Christo charitate defunctorum recitaverint, toties pro quolibet premissorum piorum operum exercitio, sexaginta dies de injunctis eis seu alias quomodo libet debitis penitentiis auctoritate et tenore premissis misericorditer in domino relaxamus, presentibus perpetuis futuris temporibus duraturis. Volumus autem quod si dicta confraternitas alieni archiconfraternitali aggregata sit, vel in posterum aggregetur, seu quavis alia ratione pro illius indulgentiis consequendis aut de illis participandis uniatur, seu alias quomodo libet instituat, priores seu quævis aliæ litteræ super obtentæ præter presentes nullatenus ei suffragentur, sed ex tunc prorsus nullæ sint eo ipso; quodque si confratribus predictis ratione premissorum aut alias aliqua alia indulgentia perpetuo vel ad certum tempus nondum elapsam

duratura per nos concessa fuerit, eadem presentes litteræ nullius sint roboris vel momenti. Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem, anno Incarnationis Dominicæ millesimo sexcentesimo octogesimo sexto, idibus Augusti, pontificatus nostri anno decimo. *Ita signatum* : P. USANNINI et M. CRANSINI, et *super plicam* : barat et abram, cum sigillo apostolico plumbeo.

Et au dos est écrit :

Bulla indulgentiarum pro confraternitate Sanctæ Radegundis. LE ROY. 358, BARAT. Carolus Le Roy, advocatus in senatu parisino, consiliarius regis et bancarius expeditionum Romanæ curiæ, Parisiis commorans in vico Bar du Becq, hanc bullam Romam expediri curavi. — *Signé* : LE ROY.

Est encore écrit au dos :

Nous soubsignez, advocats en Parlement, conseillers du Roy, banquiers expéditionnaires en Cour de Rome, demeurant à Paris, certifions à tous qu'il appartiendra que la présente bulle est véritable, originelle, bien et deuement expédiée en ladite Cour de Rome. En foy de quoy nous avons signé ; à Paris, ce vingt-deux novembre mil six cent quatre-vingt-six. — *Signé* : DE BEAUMONT. LE ROY.

Et au bas de l'expédition authentique :

Collationé à son original en parchemin, ce fait rendu par nous avocat en Parlement, conseiller du Roy, banquier expéditionnaire en Cour de Rome ; à Paris, ce vingt-un septembre mil six cent quatre-vingt-sept. — *Signé* : LE ROY.

La traduction que nous donnons de la bulle précédente a été faite par V. Barthellemey. La pièce manuscrite, couverte de ratures, est écrite en entier de sa main.

Indulgences plenières concédées par Nostre Sainct Père le pape Innocent XI, aux confrères de la confrairie de S^{te} Radegonde, instituée par Sa Saincteté en la chappelle du chasteau de Lespinay, paroisse de Lanneray en Dunois, diocèse de Chartres.

INNOCENT XI, pape. A tous fidèles chrestiens quy verront ces présentes, salut et bénédiction apostolique. Considérans nostre fragilité humaine, sa sujétion à la mort et à la sévérité du jugement universel de Dieu, nous souhaitons ardemment que tous les fidèles puissent prévenir ce redoutable jugement par leurs ferventes prières et par leurs bonnes œuvres, afin que par ce

moyen leurs péchez soient effacez et qu'ilz puissent plus aisément mériter d'obtenir les joyes d'une félicité éternelle ; c'est pourquoy comme nous avons appris qu'en l'église ou chappelle de Sainte Radegonde, scituée dans la cour du chasteau appelé de Lespinay, dans l'estendue de la paroisse de Lanneray, du diocèse de Chartres, il y a instituée ou à instituer canoniquement par l'ordinaire du lieu une pieuse et dévoute confrairie de fidèles de l'un et l'autre sexe sous l'invocation ou en l'honneur de la mesme Sainte Radegonde pour la louange et la gloire de Dieu tout-puissant et le salut des âmes (non toutefois instituée pour les personnes d'un art particulier), de laquelle nos chers enfants les confrères ont accoustumé et ont désir d'exercer beaucoup de bonnes œuvres pieuses, charitables et miséricordieuses, affin donc que cette confrairie reçoive de jour en jour de plus grands accroissements spirituelz, Nous confians en la miséricorde de Dieu tout-puissant et en l'autorité de ses bienheureux apostres Saint Pierre et Saint Paul, Nous octroyons et concédons à tous les fidelz de l'un et l'autre sexe, le jour auquel cy après ils entreront en ladicte confrairie, sy vrayment pénitens et confessez ils reçoivent le dict jour le Très Saint Sacrement de l'autel, indulgence plénière et rémission de tous leurs péchez à perpétuité, et mesme dez à présent et pour l'advenir indulgences plénières à tous et chascun des dictz confrères vivans, lesquels décédans en quelque endroit que ce soit seront bien repentans, confessez et repeus de la Sainte Communion, sy cela se peult faire commodément, ou du moins qui bien contrits en l'article de leur mort invocqueront du cœur le nom de Jésus, s'ilz ne le peuvent de parolle, ou feront quelque pieuse marque de pénitence ; de plus nous accordons semblablement indulgences plénières à tous ceux des dictz confrères quy vrayement repentans, confessez et repeus de la dicte Sainte Communion, visiteront par chascun an la dicte église ou chapelle, ou l'autel de la dicte confrairie sciz en icelle, le jour de la feste de la mesme Sainte Radegonde, depuis les premières vespres jusqu'au coucher du soleil du jour de la dicte feste, et estant là feront leurs dévotes prières à Dieu pour l'exaltation de Nostre Mère Sainte Église, l'extirpation des hérésies, la conversion des infidèles et la paix entre les princes chrestiens, mesme pour la conservation du Pape, et sept ans et autant de quarantaines d'indulgences à ceux des dictz confrères quy estant en mesme estat visiteront aussy les dictz lieux et y feront les mesmes prières les jours de quatre bonnes festes solennelles (1), et à chascune d'icelles, lesquelles seront choisies par eux et approuvées par l'ordinaire du lieu, hors toutefois celles du temps de Pasques, lesquelles une fois choisies et approuvées ne pourront plus estre changées, et enfin toutes et quantes fois qu'ils assisteront aux messes et autres divins offices en la dicte chappelle, ou

(1) Le jour de la feste de la Nativité de Nostre-Dame, le jour de la feste de tous les Saints, le jour de la feste de l'Annonciation angélique à la S^{te} Vierge, et la troisieme feste (le mardi) de la Pentecoste. — Note originale.

en leurs congrégations publiques ou particulières, quelque part qu'elles se fassent pour y exercer quelque œuvre de charité, ou quy accompagneront le Très Saint Sacrement de l'autel, lorsqu'il sera porté à quelque malade, ou quy ne pouvant le faire à cause de quelque empeschement, se mettront à genoux lorsqu'ilz entendent la sonnette, réciteront une fois l'oraison dominicale et la salutation angélique pour la santé du malade, ou quy assisteront aux processions indiquées par l'ordinaire, ou quy accompagneront les corps des deffunctz en la sépulture, ou quy recevront les pauvres estrangers en leurs maisons, ou quy les auront consolez en leurs afflictions, ou quy se seront reconciliez avec leurs ennemis ou auront reconcilié leurs prochains les uns avec les autres et auront remis quelque dévoyé dans la voye de son salut, ou quy auront enseigné les commandements de Dieu à ceux qui les ignoraient, ou quy auront dict cinq fois les dictes oraison dominicale et la salutation angélique pour les âmes des confrères de la dicte confrairie morts dans l'amour de Jésus-Christ. Nous, de la mesme autorité que dessus, leur relaschons soixante jours de pénitence et autres charges quy leur auroient esté imposées, en quelque sorte qu'ilz en fussent redevables, et ce tout autant de fois qu'ilz feront l'un de ces pieux exercices ; ces présentes pour durer à perpétuité, nostre vouloir estant maintenant que sy la dicte confrairie est aggrégée à quelque archiconfrairie ou qu'à l'advenir elle y soit aggrégée, ou que pour quelqu'autre raison pour en acquérir les indulgences ou y participer, elle y soit unie ou érigée par quelque autre moyen, toutes celles lettres que ce soit cy-devant obtenues, excepté les présentes, soient inutiles et déz à présent nulles, mesme sy quelqu'autre indulgence a esté cy-devant par Nous accordée aux dicts confrères ou à perpétuité ou à certain temps non encore expiré, ces présentes soient de nulle force et vertu. Donné à Rome à Sainte Marie Majeure, l'an de l'Incarnation de Jésus-Christ 1686, aux ides (le 13) d'aoust, et de nostre pontificat l'an dixiesme, ainsi signé.....

Nous possédons les statuts et règlements de la confrérie : ils sont assez longs et ne diffèrent pas des règlements des confréries analogues instituées alors dans beaucoup de paroisses. Les seigneurs de Sainte-Radegonde, comme on devait le prévoir, conservaient la haute main sur la confrérie, « ils seront toujours les premiers confrères, maistres et administrateurs perpétuels en chef. » Ils avaient la faculté de s'adjoindre deux autres administrateurs pris dans la confrérie : ils conféraient la plupart des fonctions honorifiques. Nous ne résistons pas à la tentation d'extraire de ces statuts le passage suivant : il nous montrera combien ces confréries différaient par leur simplicité et leurs mœurs d'associations semblables dont nous avons vu la décadence de nos jours, nous voulons sur-

tout parler des confréries connues sous le nom de *charités* :
 « Toutes beuvettes sont interdites aux administrateurs et confrères
 « de la dicte confrairie quy ne pourront faire aucuns festins aux
 « despens d'icelle, soit à l'occasion des nouvelles élections de
 « maistre et administrateur, soit à cause qu'ilz sortiront de charge
 « ou autrement, sous quelque prétexte que ce soit, tels repas estant
 « expressément prohibez par les présents statuts (1). »

Pour l'érection de la confrérie, il ne manquait plus que l'autorisation de l'évêque de Chartres : Vincent Barthellemy et sa famille lui adressèrent une supplique pressante. Ils rappelaient que les habitants du Pays Dunois et autres lieux circonvoisins venaient en pèlerinage dans la chapelle faire annuellement leurs dévotions,
 « estant certain et avéré que Sa Majesté divine agréée tellement
 « d'y estre adorée qu'elle y a souvent accordé des grâces évidentes
 « à grand nombre de ceux quy ont eu recours à sa miséricorde par
 « l'intercession de la mesme sainte et ayant quelquefois à la veüe
 « de tous les assistants guarý aucuns sur le champ de diverses
 « maladies et infirmités dont ils estoient travaillez..... »

Le vicaire général de Brisay fit communiquer au curé de Lanneray cette requête, « pour connoistre son agréement ou son dissentiment pour la direction et conduite de la dicte confrairie, et
 « conclure ce que de raison. »

Voici la réponse qui lui fut faite : « Le curé de Lanneray, qui a
 « eu communication de la présente requeste et bulle y dénommée,
 « ensemble les ordonnances de Monsieur de Brisay, grand vicaire
 « de Monseigneur, ensemble les conclusions de Monsieur le Procureur de la Cour épiscopale, dit qu'il n'agréé aucunement
 « l'érection de la dicte confrairie pour les raisons qu'il déduira en
 « temps et lieu. Faict ce 25 novembre 1687. — *Signé* : LANDIER. »

Le bon curé crut devoir s'excuser le jour même auprès de son seigneur : il lui écrivit à Paris une courte lettre, où l'on voit tout l'embarras avec lequel il lui exprime ses regrets et en même temps les motifs de son refus : « J'ay voulu communiquer à plusieurs

(1) Statuts et Réglements de la confrairie de Sainte Radegonde, autrefois reine de France et de Thuringe, érigée de l'autorité de Nostre Saint Père le Pape Innocent XI en la chappelle de dévotion bastie de temps immémorial sous l'invocation de la mesme Sainte, dans la maison seigneuriale de Lespinay-Sainte-Radegonde, au Pays de Dunois, au nom de la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint Esprit.

« ecclésiastiques votre bulle et requête présentée à Monseigneur
 « nostre evesque, ne me fiant pas à moy-mesme, pour sçavoir si
 « le contenu en ycelles pouvoit estre fait et estably légitimement ;
 « ils m'ont tous dit que cela ne se pouvoit pas et que mon église,
 « qui est matrice, deviendrait insensiblement la fille, et outre cela,
 « c'est qu'il est très difficile de trouver icy les officiers mes-
 « saires pour gouverner une confrairie, puisque dans les grandes
 « villes et parmy les religieux mesme, les confrairies deviennent
 « comme à néant, nonobstant toutes les précautions que l'on peut
 « prendre... (1) »

Par suite des circonstances, cette bulle a donc été complètement inutile. Il serait peut-être intéressant de discuter sa valeur canonique, car l'effet d'une bulle ne peut pas être détruit. Nous avouons notre parfaite incompétence pour traiter un pareil sujet.

Nous mentionnons encore ici un bref (2), accordé par le même pape pour un autel privilégié dans la chapelle de Sainte-Radegonde. Nous n'en donnerons que le texte latin, nous en possédons l'expédition authentique et la traduction de V. Barthelémy :

(1) Une confrérie de Sainte-Radegonde a existé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Châteaudun, avec l'autorisation de M^{sr} Louis Guillard, évêque de Chartres.

(2) Les actes émanant de l'autorité pontificale revêtent trois formes principales : 1^o *La signature*, qui n'est qu'une sorte de brouillon ; 2^o *Le bref*, acte le plus ordinairement accordé ; le bref commence généralement par cette formule : *Ad futuram rei memoriam* ; il est donné sous l'anneau du Pêcheur, *sub annulo Piscatoris*, c'est-à-dire scellé de l'anneau de Saint Pierre, généralement en cire rouge ; 3^o Enfin *la bulle*, qui est la forme la plus solennelle ; elle est sur parchemin comme le bref, mais l'écriture, au lieu d'être une cursive ordinaire, comme dans le bref, est une écriture calligraphique qui change suivant les époques. Le texte est entouré d'un ornement ou d'un cadre ; il commence par ces mots : *N episcopus, servus servorum Dei*, et la bénédiction apostolique. La bulle est scellée du sceau de plomb (*bulle*), retenu par des lacs de soie pour les bulles du dogme et des indulgences, et par des lacs de chanvre pour les bulles administratives et judiciaires. Aujourd'hui les bulles sont imprimées et sur papier, sauf les bulles d'investiture épiscopale. Cette décision de S. S. Léon XIII a dû être prise à cause du prix élevé du parchemin et de la diminution des ressources de la curie romaine. Certaines bulles dogmatiques, copiées à plusieurs centaines d'exemplaires, revenaient à une somme énorme.

Outre ces actes officiels, il existe d'autres formules accordées à titre gracieux ou d'une façon moins solennelle : c'est la lettre simple, la lettre générale ou encyclique, ou encore le *benigne annuit* des suppliques, etc., etc. Celui-ci est toujours précédé de la supplique elle-même, daté *Ex audientia SSmi + die nm*, et signé par un cardinal ou son procureur.

Nous avons tenu à rappeler ici ces faits bien simples, mais qui semblent peu connus. Pour beaucoup de personnes, tout acte émanant de l'autorité pontificale est une bulle. Nous avons vu cette confusion... imprimée dans plusieurs ouvrages récents d'archéologie et de recherches historiques.

INNOCENTIVS P. P. XI

AD FVTVRAM REI MEMORIAM, omnium saluti; paterna charitate intentis sacra interdum loca spiritualibus indulgentiarum muneribus decoramus, et inde fidelium defunctorum animæ domini nostri Jesu Christi ejusque sanctorum suffragia misericorditer consequi, et illis adjutæ ex Purgatorii pænis ad æternam salutem per Dei misericordiam perducere valeant, velimus igitur ecclesiam seu capellam Sanctæ Radegundis in area castri de Lespinay intra limites parochiæ parochialis ecclesiæ Sancti Petri de Lanneray, diocesis Carnotensis, et in ea situm altare confraternitatis ejusdem Sanctæ Radegundis, simili ad presens privilegio minime decoratam hoc speciali dono illustrare; de omnipotentis, Dei misericordia ac beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus autoritate confisi, ut quandocunque sacerdos aliquis secularis vel regularis missam defunctorum in die commemorationis defunctorum et singulis diebus infra illius octavam, ac feria secunda cujuslibet hebdomadæ pro anima cujuscunque confratris vel consoris dictæ confraternitatis quæ Deo in charitate conjuncta ab hac luce migraverit, ad predictum altare celebrabit, anima ipsa de thesauro ecclesiæ per modum suffragii indulgentiam consequi ita ut ejusdem domini nostri Jesu Christi ac beatæ Mariæ Virginis, sanctorumque omnium meritis sibi suffragantibus Purgatorii pænis liberetur concedimus et indulgemus, in contrariis facientibus non obstantibus quibuscunque, presentibus ad septennium tantum valituris. Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem sub annulo Piscatoris die decima nona Augusti M DC LXXXVI, pontificatus nostri anno decimo, signatum plusius et infra gratis pro Deo etiam cera et sigillatum.

Et scriptum est super plicam : Carolus Le Roy, advocatus in senatu Parisino, consiliarius regis et bancarius expeditionum Romanæ Curiæ, Parisiis commorans in vico Bar du Bec, hoc breve Romæ expediri curavi et tradidi. Signatum : LE ROY.

Et in verso scriptum est : Nous soussignez, advocats en Parlement, conseillers du Roy, banquiers expéditionnaires en Cour de Rome, demeurans à Paris, certifions que le présent bref est véritable, original, bien et dument expédié en la dite Cour de Rome, en foy de quoi nous avons signé. A Paris, le vingt-deuxiesme novembre mil six cens quatre-vingt-six. Ainsy signé : DE BEAUMONT et LE ROY.

Mais reprenons maintenant l'histoire des seigneurs de Sainte-Radegonde, que nous avons abandonnée afin d'en scinder la trop longue énumération.

IX. — A Vincent Barthelley, succéda Madeleine BARTHELLEY, « fille majeure, demeurant à Paris, rue du Chaume, paroisse Saint-Jean, dame de Lespinay-Sainte-Radegonde, au moyen du décez

« de dame Marie de Séjournant, sa mère, veuve de M^e Vincent Barthelley, avocat en Parlement, dont elle est la seule héritière » ; le 31 août 1706, elle révoqua comme chapelain Claude Prouins, prêtre, docteur en théologie, qu'elle avait fait nommer dix jours auparavant, après la désertion du dernier chapelain Claude Simon ; elle lui fit envoyer une signification par huissier de n'avoir plus à s'occuper de la chapelle.

X. — Madeleine Barthelley vendit, le 21 avril 1707, sa propriété (terre et seigneurie de Sainte-Radegonde, Le Meslay, Le Cormier), devant le Châtelet de Paris, à Noël MÉRY, bourgeois de cette ville, moyennant 19,500 livres. Ce dut être pour lui une spéculation, car quelques mois après, le 26 juillet de la même année, il la revend également à Paris pour 21,800 livres au baron d'Alez.

XI. — Galliot DE CAMBI (1), chevalier, baron d'Alez, seigneur de Sèvres et seigneur de Lanneray, de Lospinay-Sainte-Radegonde, de Meslé, du Cormier, du Grand-Coudray, maître de camp d'un régiment de cavalerie, marquis du Grand-Mesnil, habita généralement son château tant qu'il en fut possesseur : son nom figure plusieurs fois dans les registres d'état-civil. La famille de Cambi, qui était une des grandes familles du royaume, est encore dignement représentée aujourd'hui ; elle a pour armes : *d'azur à l'arbre mouvant, d'une terrasse et de deux lions affrontés se tenant au tronc de l'arbre, le tout d'or*. Une branche de cette famille était installée, au commencement du XVIII^e siècle, au Mée, dans le canton de Cloyes ; cette branche était alliée à la famille de Meaussé. Nous possédons de Galliot de Cambi la nomination, comme chapelain, de François-Claude Pépin, religieux de l'ordre de Sainte-Geneviève, demeurant à Lanneray, datée du 11 novembre 1711 ; cette nomination, écrite en entier de sa main, est signée et scellée de son sceau (2), parfaitement conservé. Pendant son court séjour à Sainte-Radegonde, il eut le temps d'avoir avec Louis Lejay, chevalier, seigneur de La Tousche-Hersant, un différend qui mérite d'arrêter un instant notre attention.

(1) Dans une pièce écrite en entier de sa main et signée, le nom est écrit Cambj, c'est-à-dire Cambi et non Camby, comme on le voit quelquefois. Le nom s'écrit aussi Cambis et nous croyons même que c'est ainsi qu'on l'écrit aujourd'hui.

(2) Ce sceau est aux armes accolées de Cambi et Le Prévost : Galliot de Cambi avait épousé Marguerite Le Prévost.

Ce nouveau procès (1) qui vient encore troubler la tranquillité des seigneurs de Sainte-Radegonde, et dont nous ne connaissons que la substance, avait encore pour origine un point de droit féodal. Nous avons vu déjà à plusieurs reprises, mais irrégulièrement, les seigneurs de Sainte-Radegonde prendre le titre de seigneurs de Lanneray. Ils jouissaient des privilèges seigneuriaux dans l'église de ce village : ils avaient leur banc dans le chœur, c'est-à-dire à la place d'honneur. Galliot de Cambi et son successeur voulurent faire reconnaître ces droits d'une façon positive, en réclamant ces privilèges pour eux seuls à l'exclusion des autres seigneurs de la paroisse.

C'est ici qu'intervint la famille de Montmorency, la plus influente et la plus riche de notre pays à cette époque, comme on le sait. Les seigneurs de Montmorency réclamèrent pour eux la seigneurie de Lanneray, transmettant toutefois leurs pouvoirs à leur parent Louis Lejay, seigneur de La Tousche-Hersant. Ils faisaient remarquer que les seigneurs de Sainte-Radegonde n'avaient jamais élevé autrefois pareille prétention, puisque dans aucun de leurs anciens actes ils n'avaient pris le titre officiel de seigneurs de Lanneray. On rappela aussi l'inscription de la cloche et l'épithaphe de Pierre de Girard. Le patronage du prieuré de Lanneray n'appartenait pas aux seigneurs de Sainte-Radegonde, puisqu'il était en la possession des moines de Châteaudun. Bien plus, les seigneurs de Montmorency possédaient depuis un temps immémorial en fief le presbytère et colombier de Lanneray, ainsi que l'attestent les anciens titres (2) et l'aveu de Nicolas Petit, prieur-curé de Lanneray, du 4 juillet 1642 (3).

Les seigneurs de Sainte-Radegonde l'emportèrent, et par la suite ils continuèrent à prendre le titre de seigneurs de Lanneray. La pièce que nous avons entre les mains est du 20 novembre 1711. Louis

(1) Nous passons sous silence un procès que Galliot de Cambi eut avec le curé de Lanneray au sujet des dîmes de cette paroisse et qui fut porté devant le Parlement de Paris en 1713.

(2) Voir le n° 162 de « *l'Estat ou Déclaration de ma terre et seigneurie de Courtalain, tant en domaine, vassaux, cens et rentes d'icelle, chastellenie que je tiens en foy et hommage, rachapt et cheval de service quand le cas eschet par la coutume, de Monseigneur le duc de Longueville, à cause du comté de Dunois* », de Jacqueline Davaugour, en 1595, publié par M. Lefèvre dans les *Bulletins de la Société Dunoise*, t. II, p. 299.

(3) *Bulletins de la Société Dunoise*, t. II, p. 325.

Lejay avait pris prétexte de quelques prétendues réparations qu'il aurait supposé à faire à la chapelle Saint-Thomas dans l'église de Lanneray, pour provoquer la visite de l'archidiacre sans la présence du baron d'Alez. Celui-ci, averti, se rendit à l'église pour savoir le but de cette visite : il protesta en apprenant que le seigneur de La Tousche voulait s'arroger un droit de chapelle et de banc. Comme ses protestations ne furent pas acceptées par l'archidiacre, il envoya, le 20 novembre 1714, à Louis Lejay, une déclaration par huissier, par laquelle il les réitère et signifie que cette usurpation ne saurait diminuer ses droits, qu'il compte du reste se pourvoir par ses voies en temps et lieu.

XII. — Le 14 mai 1714, pardevant Mes Meslin et Tranchard, notaires à Paris, le baron d'Alez vend (1) à Marc RÉMIGEALT MONTOIS ou DUMONTOIS, écuyer, conseiller au Parlement de Metz, les fief et terre de Sainte-Radegonde, du Meslay, du Cormier et du Grand-Coudray, la haute, moyenne et basse justice et les droits honorifiques, avec toute garantie, moyennant 30,000 livres : il s'obligea même envers lui à faire juger incessamment le procès dont ces biens étaient l'origine, celui dont nous avons parlé. Le sieur Montois se chargea à ses risques, périls et fortune, de l'événement du dit procès, quel qu'il soit. Le procès sera poursuivi au nom dudit baron d'Alez ; en cas de condamnation, les dépens seront à la charge pour les trois quarts dudit sieur Montois et pour un quart du baron d'Alez. Les Montois portent : *d'or, à l'arbre arraché de sinople, soutenu d'un tourteau de sable ; au chef d'azur, chargé de trois losanges d'argent*. M. Rémigeault Montois mourut en décembre 1723, laissant ses affaires en fort mauvais état. Sa succession fut mise sous séquestre et administrée par les conseillers d'État. Les commissaires généraux du Conseil d'État « députés par « S. M. pour connaître des contestations nées et à naître au sujet « de la succession et pour les vente et adjudication des biens de la « dite succession » procédèrent à la première publication et enchère

(1) Il eut besoin de l'autorisation du roi. Le brevet royal est ainsi motivé : « parce « que le baron d'Alez a eu le malheur d'avoir cy-devant professé la religion protes- « tante (R. P. R.) et que, par cette raison, il ne peut faire cette aliénation sans la « permission de S. M. Il a très humblement supplié S. M. de vouloir bien le lui « accorder, à quoi ayant égard et désirant traiter favorablement le dit sieur d'Alez, « en considération de sa conversion sincère à la religion catholique, apostolique et « romaine, S. M. lui permet de vendre à charge de remploi par retrait lignager. » — Archives de Sainte-Radegonde.

le 7 juillet 1728 : à la huitième seulement, le 19 mai 1730, il y eut une offre de 33,600 livres, retirée plus tard, M^{me} Rémigeault ayant réclamé la moitié des biens à son profit. Le 26 juin 1735, les commissaires lui adjugèrent, comme première créancière de son mari, les biens autres que Sainte-Radegonde et les lui reconnurent pour la somme de 20,000 livres : le 23 décembre 1752, ils ordonnèrent la remise en vente des biens restant, et l'adjudication définitive n'eut lieu que le 14 avril 1753 à la quatorzième publication, moyennant 23,500 livres (1) : ce lot comprenait à peu près l'ancienne étendue des seigneuries de Sainte-Radegonde, du Cormier, de Meslay et du Grand-Coudray.

M^{me} Rémigeault mourut en 1740 (2) ; en 1737, elle fit nommer comme chapelain de la chapelle Charles Levaigneur de La Motte : ses lettres de provision et de prise de possession sont conservées dans les Archives municipales de Châteaudun (3).

XIII. — L'adjudicataire (4) de Sainte-Radegonde fut François LE MAIRE, intéressé dans les affaires du roi, fermier du roi, receveur des domaines de l'Hôtel-de-Ville à Paris, demeurant dans cette ville rue Platrière, paroisse Saint-Eustache. Le 23 juillet 1742, il avait déjà acheté, des héritiers de M^{me} Rémigeault, les biens remis à cette dame par la décision du 26 juin 1735, soit les métairies de La Chambrie, de La Monnetière et de Montesnon : ces biens furent réunis au domaine pour ne plus en sortir.

A peine en possession de Sainte-Radegonde, M. Le Maire racheta moyennant 500 livres les droits dus par sa seigneurie à celle suzeraine de Montigny-le-Gannelon. La quittance est signée par M^{me} de

(1) Ces chiffres, donnés exactement, pourront peut-être intéresser ceux qui étudient les variations de la fortune foncière dans notre pays.

(2) M^{lle} Rosalie Rémigeault Dumontois avait épousé « Georges-François de Gogué, chevalier, seigneur fondateur de Moussonvilliers, ancien sous-brigadier des gardes du corps du roy, lieutenant de nos seigneurs les maréchaux de France, chevalier de l'ordre royal militaire de Saint-Louis. » Ils habitaient Bonneval : le 16 novembre 1776, ils vendirent à M. Le Maire, qui possédait alors Sainte-Radegonde, les fiefs et seigneuries du Thoreau et La Charmoye réunis, paroisses de La Bazoche-Gouët et de Châtillon, pardevant Michel-Alexis Fortin, notaire royal résidant à Arrou, moyennant 3,048 livres. — Pour ces fiefs, voir THIBAUT, *Histoire de La Bazoche-Goët*, Nogent-le-Rotrou, in-8°, 1885.

(3) GG, 144.

(4) L'adjudication eut lieu réellement au nom de M. de La Roche, avocat au Conseil, mais qui, le 16 avril, déclara au Greffe de la Commission royale qu'il avait acheté pour le compte de M. Le Maire.

Fiennes, marquise de Matharel, châtelaine de Montigny, Droué, etc. (1).

Il mourut à Paris le 31 août 1786, laissant une fille unique M^{lle} Anne-Armande-Sophie Le Maire, qui, en 1762, avait épousé M. Clément Cugnot de L'Épinay (2), seigneur des Déserts, et qui devint ainsi seigneur de Sainte-Radegonde.

XIV. — En 1789, le domaine appartenait à ce dernier seigneur, M. Clément CUGNOT DE L'ÉPINAY, conseiller secrétaire du roi, maison et couronne de France, et de ses finances honoraire, l'un des fermiers généraux de Sa Majesté, seigneur châtelain de Vieuvicq, Mothereau, La Moutonnière (3), Sainte-Radegonde et autres lieux, demeurant à Paris, rue de La Jussienne, paroisse Saint-Eustache. Il avait, comme on le voit, réuni à sa seigneurie primitive de grandes seigneuries voisines. Il figure comme secrétaire général des fermes depuis 1776 : il fut fermier en titre de 1784 jusqu'en 1791, date de la suppression de la ferme. En 1785, « il fut « député par le gouvernement dans les provinces méridionales « pour affaires relatives à l'administration des finances du roy. » C'est sans doute dans le cours de cette mission que lui fut offerte une *Histoire des États du Languedoc*, avec une riche reliure et une dédicace à son chiffre, précieuse relique que possède encore M. le baron Pron.

Pendant les troubles révolutionnaires, M. de L'Épinay fut une des nombreuses victimes des passions populaires. Son origine, et plus encore la haute position qu'il occupait sous le régime déchu le mettaient en évidence. Il fut arrêté, mis en prison et, le 19 floréal an II (8 mai 1794), il fut guillotiné sur la place de la Révolution, à Paris, avec vingt-cinq fermiers généraux ses collègues. Sa veuve, M^{lle} Le Maire, mourut à Sainte-Radegonde le 5 mars 1812.

XV. — Comme la propriété était un bien de femme, elle ne fut pas confisquée, et leur fils, le baron Armand-Thomas DE L'ÉPINAY,

(1) Archives de Sainte-Radegonde.

(2) Le nom est ainsi écrit dans tous les actes : dans les almanachs royaux, il est appelé simplement M. de L'Épinay.

(3) Les Archives d'Eure-et-Loir possèdent les actes par lesquels il acquit, en 1780, moyennant 3,225 livres, la métairie de La Montparentière, paroisse d'Yèvres (B, 1001), et, en 1782, de Paul-Jean-Baptiste de Barjol, comte de Roncé, la seigneurie de La Moutonnière, paroisse de Vieuvicq, moyennant 115,290 livres (B, 1,003).

qui n'avait pas émigré, put y vivre tranquillement. Né le 22 octobre 1775, il habitait souvent Sainte-Radegonde. Il paraît souvent avec sa mère sur les registres de l'état-civil et des pays environnants. Le 8 novembre 1785, il fut parrain de la petite cloche de Vieuvicq, appelée Françoise : sa mère était marraine de la grosse cloche appelée Sophie (1).

Il se maria le 23 germinal an II, au moment où son père allait être guillotiné ; il mourut à Paris le 8 avril 1809, laissant quatre filles qui devinrent M^{mes} la marquise de Varenbon, la comtesse de La Saussaye, la baronne de Guénet et la baronne Pron. Les armes des de L'Espinay sont : *d'azur, au cygne d'argent nageant sur une rivière de sinople ; au chef de gueules, chargé d'une molette d'argent, accoté de deux besans d'or, supporté par deux cygnes blancs naturels aux ailes déployées.*

XVI. — En 1821, à la suite d'arrangements de famille, Sainte-Radegonde devint la propriété de M. le général baron Pron et de M^{me} la baronne Pron. Celui-ci est mort en 1865 et M^{lle} de L'Épinay en 1882. Le château appartient aujourd'hui à leur fils, M. le baron Pron, membre de notre Société, dernier préfet impérial de Strasbourg et conseiller général d'Eure-et-Loir (Senonches).

La famille Pron, voulant rappeler les traditions d'honneur de ses ancêtres maternels et en même temps resserrer les liens étroits qui les rattachent à notre pays, a obtenu l'autorisation de joindre à son nom celui de la famille de L'Épinay : elle a le droit de prendre le titre de baron Pron Cugnot de l'Épinay-Sainte-Radegonde. Ses armes sont : *parti d'azur à deux chevrons d'or, accompagnés en pointe d'une épée d'or en pal avec une branche de lys naturelle enroulée autour, et d'or au canon debout naturel, accompagné en chef de deux étoiles de gueules, supporté par deux lions debout.*

Que reste-t-il de l'ancien manoir ? Le château des de Girard fut démoli en 1780 par M. de L'Épinay, qui en fit reconstruire un autre, celui actuel, à peine terminé en 1789. Les fossés sont aujourd'hui en partie comblés et Le Plessis ou Bois-de-la-Garenne compris dans l'enceinte du parc. Les deux pavillons détachés, à droite et à gauche, qui servent de communs, ont été construits l'un en 1777, l'autre en 1778 ; la vieille tour adossée au pavillon de droite est

(1) MERLET, Inventaire des Arch. d'Eure-et-Loir, t. V, p. 124 ; Vieuvicq, GG, reg. 34.

tout ce que l'on a conservé de l'ancien château. La chapelle fut détruite pendant la Révolution, les tombes ouvertes et profanées, et de ce pieux souvenir on ne voit plus que quelques débris de pierres tumulaires et l'ancienne statue de bois de la sainte, conservée en dépôt dans l'église de Lanneray, à côté des reliques de sainte Radegonde, don de M^{gr} Pie, évêque de Poitiers. Sur l'emplacement de la chapelle on planta des peupliers, et pendant longtemps de religieux pèlerins vinrent encore s'agenouiller en cet endroit, à la place même où leurs pères avaient coutume de faire leurs dévotions depuis tant d'années. Le pèlerinage se fait aujourd'hui dans le sanctuaire de l'église de Lanneray.

INVENTAIRE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES (1)

I. — Bulle du pape Innocent III, accordée aux religieux de l'abbaye de Châteaudun, leur assurant le patronage de plusieurs églises, entre autres celui de l'église de Lanneray et de sa chapelle : copie faite sur l'original par Pecquart, notaire apostolique, le 15 mai 1643 (2).

INNOCENTIUS, episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis Seguino, abbati ecclesiæ beatæ Mariæ Magdalænæ Castridunensis, fratribus tam presentibus quam futuris regularem vitam professis L. P. P. M. Quoties illud a nobis petitur, quod religioni et honestati convenire dinoscitur, animo nos decet libenti concedere, et petentium desideriis congruum suffragium impertiri. Quapropter, dilecti in Domino filii, vestris justis postulationibus clementer annuimus et præfatam ecclesiam in qua divino mancipati estis obsequio sub beati Petri et nostra protectione suscipimus, et presentis scripti privilegio communimus. In primis sequidem statuantes, ut ordo canonicus qui secundum Deum et beati Augusti regulam in eadem ecclesia institutus esse dinoscitur perpetuis ibidem temporibus inviolabiliter observetur, præterea quascumque possessiones, quæcumque bona eadem ecclesia impræsentiarum juste et canonice possidet aut in futurum concessione pontificum, largitione regum vel principum, oblatione fidelium seu aliis justis modis Deo propitio poterit adipisci, firma vobis vestrisque successoribus et illibata permaneant, in quibus hæc propriis duximus exprimenda vocabulis, capellam Sanctæ Mariæ positam in palatio nobilis viri comitis de Castriduno cum pertinentiis suis (3), ecclesiam Sancti Aniani (4), ecclesiam Sancti Petri de Lu (5), ecclesiam Sancti Petri de Orgeriis (6), *ecclesiam Sancti Petri de Laneriaco cum capella sua* (7),

(1) Ces pièces appartiennent à la famille de Gastel : la copie en a été faite et est déposée dans les Archives de notre Société.

(2) Nous publions *in extenso*, malgré sa longueur, le texte latin de cette bulle, qui n'est connue que par les extraits donnés par l'abbé Bordas. Par comparaison avec les bulles analogues, elle devait avoir pour titre : *Confirmatio privilegiorum ab Innocentio tertio Castridunensi monasterio ordinis Sancti Augustini concessorum*.

(3) L'ancienne chapelle du château détruite au XV^e siècle.

(4) Saint-Aignan.

(5) Saint-Pierre de Lutz.

(6) Saint-Pierre d'Orgères.

(7) Saint-Pierre de Lanneray avec sa chapelle.

ecclesiam Sancti Valeriani de Rothomago (1), capellam de Cauvelaria cum omnibus pertinentibus suis (2), ecclesiam Sanctæ Mariæ de Vileribout cum pertinentiis suis (3), ecclesiam Sancti Medardi cum pertinentiis suis (4), ecclesiam Sancti Clementis de Choa cum pertinentiis suis (5), ecclesiam Sancti Odoeni cum pertinentiis suis (6), ecclesiam Sancti Leobini cum pertinentiis suis (7), capellam de Lugrone (8), capellam de Jucelinaria (9), ecclesiam de Hespesunvilla cum pertinentiis suis (10). Sane novalium vestrorum quæ propriis manibus aut sumptibus colitis, sive de animalium vestrorum nutrimenti nullus a vobis decimas exigere vel extorquere præsumat. Liceat quoque vobis clericos vel laicos seculo fugientes liberos et absolutos ad conversionem vestram recipere et eos absque contradictione aliqua retinere. Prohibemus insuper ut nulli fratrum vestrorum post factam in ecclesia vestra professionem fas sit absque abbatis sui licentia de eodem loco nisi arctioris religionis obtenta discedere, discedentem vero absque communium litterarum cautione nullus audeat retinere. Chrisma vero oleum sanctum, consecrationis altarium seu basilicarum, ordinationes canonicorum seu clericorum vestrorum qui ad sacros ordines fuerint promonendi a diocesano episcopo vobis sine pravitae aliqua volumus exhiberi. Sepulturam quoque ipsius loci liberam esse decernimus ut eorum devotioni et extremæ voluntati qui se illic sepelire deliberaverint nisi forte excommunicati vel interdicti sint nullus obsistat, salva tamen justitia illarum ecclesiarum a quibus mortuorum corpora assumuntur. Libertates quoque et immunitates antiquas, rationabiles consuetudines ecclesiæ vestræ concessas et hactenus observatas ratas habemus et eas perpetuis temporibus illibatas manere censemus. Obeunte vero te nunc, ejusdem loci abbate, vel tuorum quolibet successorum, nullus ibi qualibet subreptionis astutia seu violentia proponatur, nisi quem facere communi consensu vel fratrum major pars consilii sanioris interdum Dei timorem, et beati Augustini regulam providerint eligendum. Decernimus ergo ut nulli omnino hominum liceat præfatam ecclesiam temere perturbare, aut ejus possessiones auferre, vel ablatas retinere, minuere, seu quibuslibet vexationibus fatigare, sed omnia integra conserventur eorum pro quorum gubernatione et sustentatione concessa sunt usibus omni-

- (1) Saint-Valérien de Ruan.
- (2) La chapelle de La Chauvelière.
- (3) Sainte-Marie de Villebout.
- (4) Saint-Mars-en-Vendômois.
- (5) Saint-Clément de Choue.
- (6) Saint-Ouen, près Vendôme.
- (7) Saint-Lubin d'Isigny.
- (8) La chapelle de Logron.
- (9) La chapelle de La Jousselinière.
- (10) L'église de Péronville.

modis profutura, salva sedis apostolicæ auctoritate et diocesani episcopi canonica justitia. Si qua igitur in futurum ecclesiastica secularisve persona hanc vestræ constitutionis paginam sciens contra eam temere venire tentaverit secundo tertiove commonita nisi reatum suum congrua satisfactione correxerit, potestatis honorisque sui dignitate careat, reumque se divino judicio existere de perpetrata iniquitate cognoscat, et a sacratissimo corpore et sanguine Dei et divini Redemptoris nostri Jesu Christi aliena fiat atque in extremo examine districtæ vocationi subjaceat; cunctis autem eidem loco sua jura servantibus sit pax divini nostri Jesu Christi quatenus et hic fructus bonæ actionis percipiant, et apud districtum judicem præmia æterna pacis inveniant. Amen, amen.

Plus bas : Fac mecum, Domine, signum in bonum, Sanctus Petrus, Sanctus Paulus, Innocentius pp. III; *et ensuyvent les signatures y insérées* : Ego Innocentius catholicæ ecclesiæ episcopus, ego Petrus tituli Sanctæ Ecclesiæ presbiter cardinalis, ego Joannes tituli Sancti Clementis cardinalis, Viturbien. et Tuscan. episcopus, ego Hugo, presbiter cardinalis Sancti Martini tituli equitii, ego Martinus tituli Sancti Laurentii in Lucina, presbiter cardinalis, ego Gregorius Sancti Georgii ad velum aureum diaconus cardinalis, ego Bobo Sancti Theodori diaconus cardinalis, ego Cenciva Sanctæ Luciæ in Orthea diaconus cardinalis. Datum Latranem per manum Raynaldi domini pp. notarii cancellarii vicem agentis IIII. KL februarii (4 des calendes de février ou 29 janvier) indictione secunda Incarnationis dominicæ, anno M. C. XC. viii, pontificatus vero domini Innocentii pp. tertii anno primo.

Hodierna die maii decima quinta, anno a partu Virginis millesimo sexcentesimo quadragesimo tertio, presentes litteras ad suum originale sanum et integrum, per venerabilem et religiosum virum Pontium Lambertum, presbyterum professum abbatie regalis Sanctæ Mariæ Magdalenæ de Castriduno, congregationis ordinis canonicorum regularium Sancti Augustini, mihi nottarij apostolico, necnon venerabilis curiæ episcopi Carnotensis debito juxta edictum regium immatriculato, exhibitum et eidem redditum depinxi, in cujus fidem presentibus subscripsi ut presenti instrumento sicut originali ipso ab omnibus, ut par est, fides adhibeatur. Factum eisdem anno et die quibus supra.

Signé : PECQUART, nottarius qui supra.

II. — Prise de possession par frère Hanville de l'église de Lanneray et de la chapelle de Sainte-Radegonde le 27 septembre 1599; opposition du seigneur de Sainte-Radegonde pour cette dernière.

III-VII. — Extraits des sentences du Parlement de Paris de 1609, 1615, 1656, 1661, et condamnation définitive des religieux en 1663.

VIII-XXVII. — Pièces concernant les chapelains de Sainte-Radegonde de 1599 à 1662 (lettres de présentation, de collation, prises de possession, procurations, etc.).

XXVIII-XXX. — Trois pièces concernant l'imposition aux décimes de la chapelle Sainte-Radegonde.

XXXI-XXXIX. — Bulle d'Innocent XI, original, copies et traductions ; copie du bref de Sainte-Radegonde de Poitiers ; bref pour un autel privilégié, pièces concernant l'établissement de la confrérie de Sainte-Radegonde.

XL-XLI. — Pièces concernant divers chapelains au commencement du XVIII^e siècle.

XLII. — Signification par huissier envoyée au nom de Galliot de Cambi, seigneur de Sainte-Radegonde, à Louis Lejay, seigneur de La Tousche-Hersant.

XLIII. — Débris de l'inventaire fait à la mort de M. Rémigeault Montois.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU MARDI 26 JANVIER 1886

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale, le mardi 26 janvier 1886, à une heure du soir, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau, MM. Brossier, président ; le docteur Raimbert-Desormeaux et Coudray, vice-présidents ; Pouillier, trésorier ; l'abbé Cuissard et Desbans, membres ; Lambron et Henri Lecesne, secrétaires ;

Et MM. Barrier, l'abbé Beauhaire, Berger, Clément, Dantan-Querry, de Gisors, Fromont, Girard-Bois, l'abbé Lehoux, Lhopiteau, Lorin, Alexis Lucas, Edgar Lucas, de Montjoye, Pointdedette, Renou et Richard.

M. le Président déclare la séance ouverte.

Le procès-verbal de la réunion générale du 26 octobre dernier est lu et adopté.

Depuis la dernière assemblée générale, le Bureau a admis :

En qualité de membres titulaires de la Société :

M. V. DE GIRARD DE CHARBONNIÈRES, receveur des finances à Mantes, présenté par MM. Brossier et de Gastel ;

M. E. LE ROUVILLOIS, docteur en droit, ancien magistrat, à Saint-Calais, présenté par MM. Brossier et Edgar Lucas ;

M. DOULLAY, notaire à Bonneval, présenté par MM. Brossier et Henri Lecesne ;

M. G. DUBOIS-GUCHAN, archiviste paléographe à Séez (Orne), présenté par MM. l'abbé R. Charles et Brossier ;

M. l'abbé CHAPRON, curé d'Unverre, présenté par MM. Brossier et l'abbé Marquis.

En qualité de membre correspondant :

M. E. JUCHET, régisseur du château de Châteaudun.

Au cours du dernier trimestre, la Société a reçu, à titre de dons ou d'échanges :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1885, n° 2.

Journal des Savants, octobre et novembre 1885.

Rapports à M. Edmond Turquet, sous-secrétaire d'État, sur les Musées et les Écoles d'art industriel et sur la situation des Industries artistiques en Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie et Russie, par M. Marius VACHON.

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1885, n° 2.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

L'Abbaye de Maubuisson (Notre-Dame-La-Royale), histoire et cartulaire, par MM. DUTILLEUX et LEPOIN, 4^e partie : analyse du cartulaire et annexes, publiée par la Société historique du Vexin.

Zeitschrift der Vereins für Thüringische geschichte und altertumskunde, neue folge, vierter band. Der ganzen folge zwölfter band, heft 3 und 4, jent.

Monographie de la cathédrale de Chartres, publiée par la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 1.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brive), juillet-septembre 1885.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 1^{er} et 2^e trimestres 1885.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, nos 20 et 21.

Bulletin de la Société de géographie, 2^e et 3^e trimestres 1885; compte-rendu des séances de la Commission centrale, nos 16, 17 et 18, 1885.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 1^{er} trimestre 1885.

Annales du Musée Guimet :

Revue de l'Histoire des Religions, t. XI, n° 3, mai-juin; t. XII, n° 1; juillet-août.

Le Yi-King ou Livre des changements de la dynastie des Tsheou, traduit du chinois en français, par P.-L.-F. Philastre, 1^{re} partie.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, mai à juillet 1885.

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois, 3^e trimestre 1885.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1885, n° 3.

Mémoires et documents de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, t. XXIII.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, années 1883 et 1884.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 2^e trimestre 1885.

ENVOIS DIVERS

Les Pipes et le Tabac, par M. le marquis DE NADAILLAC (Extrait de la Revue : Matériaux pour l'Histoire primitive de l'Homme, 3^e série, t. II, 1885, novembre) ; don de l'auteur.

Histoire des Enfants abandonnés et délaissés, études sur la protection de l'enfance aux diverses époques de la civilisation, par M. LÉON LALLEMAND, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques ; don de l'auteur.

Étude sur la date de l'église de Saint-Germer, par M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS, ancien élève de l'École des chartes, bibliothécaire du Comité des travaux historiques ; don de l'auteur.

Étude sur la musique dans l'Orléanais, par M. Ch. CUISSARD ; Orléans, 1886 ; don de l'auteur.

Un régulateur pour les fractions décimales, don de M. Ollivier, de Saint-Jean-d'Angély.

Mosaïque romaine recueillie à El-Djen (Tunisie) ; don de M. Joseph Lucas, du 4^e chasseurs d'Afrique.

Un double tournois de Louis XIII, un liard à la croissette de Henri II de Béarn et un sol des colonies, 1710.

A ces dons vient s'ajouter un important envoi de monnaies anciennes offertes à la Société par notre ancien et dévoué président M. de Belfort. Ces médailles, que l'assemblée examine avec beaucoup d'intérêt, sont, pour notre Musée, un don d'autant plus précieux que le plus grand nombre d'entre elles appartiennent au Dunois. Le prochain bulletin en donnera la liste détaillée. Mentionnons toutefois dès aujourd'hui que l'envoi de M. de Belfort se compose de :

- 25 deniers anonymes de Châteaudun ;
 - 25 oboles anonymes de Châteaudun ;
 - 2 deniers et 1 obole de Geoffroy IV, vicomte de Châteaudun ;
 - 1 denier de Geoffroy V, vicomte de Châteaudun ;
 - 7 deniers et 1 obole anonymes de Chartres ;
 - Et 30 moyens-bronzes d'Auguste et de Livie.
- La plupart de ces monnaies sont très bien conservées.

L'assemblée, reconnaissante, s'empresse de voter à M. de Belfort et aux autres donateurs les plus vifs remerciements.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DU BUREAU

Séance du 3 novembre.

M. le marquis de Nadaillac fait savoir (lettre du 18 octobre) que la Société

archéologique du Vendômois a, dans sa séance du 15 octobre, protesté contre la destruction de Notre-Dame-du-Champdé.

M. Pierre Lefèvre-Pontalis donne quelques renseignements historiques sur le domaine d'Aunay (Saint-Christophe) : cette localité a été distraite de la paroisse de Moléans, par lettres patentes du roi, de mars 1770, à la demande de M. le marquis de Meaussé, propriétaire dudit Aunay ; celui-ci, Comporté (Moléans) et Gué-Herbault (Bonneval) étaient trois fiefs dépendant de la seigneurie de Gironville, dont il n'existe plus qu'une ruine informe et une vieille cave avec nervures. (Lettre du 7 octobre.)

M. Léon Lallemand fait hommage à la Société d'un exemplaire de son livre *Histoire des Enfants abandonnés et délaissés*, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. L'auteur dit, dans la lettre annonçant cet envoi :

« Dans ce volume, je me suis attaché à préciser la situation faite, en France, avant 1789, à l'enfance délaissée, mais je n'ai pas la prétention d'avoir épuisé cet intéressant sujet, et je sollicite vos critiques, Monsieur le Président, ainsi que celles des membres si éclairés de votre savante Société.

« J'accueillerais aussi avec la plus vive reconnaissance les renseignements qui pourraient m'être transmis sur les établissements de bienfaisance de toute nature que possèdent nos provinces, car j'ai consacré ma vie à l'étude des questions hospitalières, et la France occupe naturellement la première place dans mes modestes travaux. » (Lettre du 16 octobre.)

M. Charles Normand, secrétaire général de la Société des Amis des monuments parisiens, promet son concours contre la destruction de la chapelle du Champdé, et a même déjà fait une protestation qui se trouve insérée dans le journal *le Rappel* du 14 octobre, dont il adresse un exemplaire à la Société. Il ajoute que M. Devrez, architecte, lui a annoncé que la Commission des monuments historiques avait décidé de consolider la chapelle. (Lettres des 10 et 22 octobre.)

Le Bureau décide qu'une photographie de la chapelle sera envoyée à M. Normand.

Séance du 1^{er} décembre.

M. le Président communique au Bureau :

Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique annonçant la création, au sein du Comité des travaux historiques et scientifiques, d'une section de géographie historique et descriptive, ainsi que le rattachement des sciences naturelles à la 4^e section (sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques), qui portera le titre général de section des sciences.

Une autre circulaire du même ministre, concernant la 10^e session des Sociétés des Beaux-Arts qui doit se tenir à la Sorbonne en 1886.

Une lettre de M. le curé de Pont-de-Gennes, qui se livre à un travail sur le prieuré de Pont-de-Gennes (membre de l'ancienne abbaye de Saint-Avit-lès-Châteaudun), étudié pendant la période gallo-romaine et le Moyen-Age jusqu'au XII^e siècle ; sur Montfort-le-Rotrou pendant tout le règne des Rotrou de Montfort, c'est-à-dire depuis 1070 jusqu'à 1275, enfin sur l'hospice depuis 1235 jusqu'à nos jours.

Une nouvelle lettre de M. Charles Normand, secrétaire général de la Société des Amis des monuments parisiens, concernant la regrettable mutilation du Champdé.

Séance du 5 janvier.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. l'abbé R. Charles (31 décembre 1885), qui présente un nouveau membre : M. G. Dubois-Guchan, archiviste paléographe habitant Sées (Orne), « auteur d'un travail qui touche « particulièrement notre contrée, et publié en 1869 dans la Bibliothèque de « l'École des Chartes, sous le titre de *Recherches sur Guillaume des Roches*, « sénéchal du Maine et d'Anjou ». Clémence, fille de Guillaume des Roches, avait épousé Geoffroi V, vicomte de Châteaudun.

M. l'abbé Charles ajoute qu'il vient d'achever, avec la collaboration de M. le vicomte d'Elbenne, le premier fascicule du Cartulaire de Saint-Vincent (des origines à 1185), et qu'il se propose d'en faire un hommage personnel à la Société Dunoise.

M. le Président a reçu encore et communique au Bureau :

Le prospectus d'un bel ouvrage, *L'Art pendant l'âge du renne*, par M. Ed. PIETTE, juge à Angers. Ce volume contiendra de nombreuses chromo-lithographies ;

Et un numéro de la *Voix de Notre-Dame de Chartres*, de décembre 1885, où se trouve une relation de la cérémonie qui a eu lieu, le 8 novembre dernier, à l'occasion de la bénédiction donnée par M^{sr} Foucault, curé de N.-D. de Nogent-le-Rotrou, à quatre nouveaux vitraux de l'église de la Madeleine de Châteaudun. Ces belles verrières, sorties des ateliers de la maison Lorin, de Chartres, représentent la vie de sainte Marie-Madeleine. Le discours qu'a prononcé M^{sr} Foucault l'a montrée successivement :

« Dans la première verrière : *Avide d'innocence* ; c'est chez Simon le Pharisien, aux pieds de Jésus, des lèvres de qui elle peut entendre cette consolante parole : « Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

« Dans la seconde : *Avide de lumière* ; c'est encore aux pieds de Jésus, à Béthanie ; pendant que Marthe, sa sœur, vaque aux soins de la maison, elle ne peut se rassasier des paroles de son divin Maître.

« Dans la troisième : *Avide de bonheur* ; c'est après la résurrection ; elle cherche son Jésus qu'elle n'a pas retrouvé dans le tombeau : elle le demande au jardinier qu'elle rencontre sur son chemin : « Marie ! » lui dit-il. C'était le

divin ressuscité. Dans l'élan de sa joie, elle veut se précipiter pour baiser ses pieds ; mais il l'arrête en lui disant : « Ne me touchez pas ! »

« Enfin, dans la quatrième verrière qui lui fournit sa péroraison, l'orateur salue Marie-Madeleine abordant à Marseille et venant terminer une vie toute de pénitence sur le sol de notre patrie. »

M. le Président annonce au Bureau la nomination d'un membre de la Société Dunoise, M. Touche, conseiller à la Cour d'appel d'Orléans, en qualité de chevalier de la Légion d'honneur.

Séance du 19 janvier.

Le Bureau fixe à 7 fr. 50 — 6 fr. pour les sociétaires — le prix des exemplaires du tirage à part fait pour la Société des *Registres et Minutes des Notaires de Châteaudun*, inventaire sommaire par M. Lucien Merlet. Les fascicules de cet ouvrage seront délivrés à la librairie Pouillier.

M. le Président annonce que la Société des Antiquaires de Picardie, qui célébrera en 1886 la cinquantième année de son existence, a décidé d'organiser pour le mois de juin prochain une Exposition rétrospective d'antiquités et d'objets d'art, ainsi qu'un Congrès historique et archéologique. Le Congrès s'ouvrira à Amiens le 8 juin ; la Société Dunoise est invitée à s'y faire représenter.

M. de Montjoye communique à l'assemblée la note suivante, extraite d'un livre intitulé : *Vie des Saints du diocèse de Sens et d'Auxerre*, par le chanoine BLONDEL :

« Saint Valérien fut évêque d'Auxerre.

« Le corps de notre saint, mort dans la trentième année de son pontificat (360), fut inhumé au Mont-Artre, près du tombeau de saint Marcellin, « l'un de ses prédécesseurs. Plus tard il fut transféré dans l'église de Chitry « (commune située à 14 kil. d'Auxerre) qui, dès le VI^e siècle, portait le nom « de *basilique de Saint-Valérien*, et où il a été jusqu'à nos jours l'objet d'une « pieuse vénération. Une partie assez considérable de ses reliques repose « depuis bien des siècles à Châteaudun, diocèse de Chartres. Une des trois « églises de cette ville est sous le vocable de Saint-Valérien. »

M. Pouillier, trésorier, présente à l'assemblée les comptes de l'année 1885 :

Comptes de 1885.

RECETTES

Reliquat de l'exercice 1884	241 fr. 20
Subvention du Ministère pour la publication de l' <i>Histoire du Comté de Dunois</i>	600 »
A reporter	841 fr. 20

Report	841 fr. 20	
Subvention du Ministère pour impression du Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Fleury	400	»
Subvention de la ville de Châteaudun	100	»
Encaissé : 1 cotisation 1882	6	»
— 1 cotisation 1883	6	»
— 261 cotisations 1885 à 6 fr.	1,566	»
— 28 diplômes à 1 fr.	28	»
Intérêts 1885 de deux obligations du chemin de fer d'Orléans.	29	10
Intérêts 1885 des fonds déposés à la Caisse d'épargne . . .	49	22
Produit de la vente des publications de la Société	90	20
Total	3,115 fr. 72	

DÉPENSES

Payé pour solde de l'exercice 1884 :		
A M. Lecesne, solde de l'impression de l' <i>Histoire du Dunois</i>	243 fr. 50	
— — — du bulletin de la Société	189	»
A M. Dufresnoy, pour impression de la carte du comté de Dunois. (solde)	132	50
Payé à M ^{me} Garnier pour impression du Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Fleury	400	»
Payé pour frais de bureau	299	80
— achats de livres et objets de collection	56	50
— achat de mobilier	58	30
— brochure et reliure de livres de la bibliothèque . . .	49	80
— impression du bulletin	786	25
— réimpression des feuilles 1 et 2 du Cartulaire et brochage de 135 exemplaires	158	25
Payé pour gages du concierge	60	10
— dépenses imprévues	309	77
Total	2,743 fr. 77	

BALANCE

Recettes	3,115 fr. 72
Dépenses	2,743 77
Solde en caisse.	371 fr. 95

ÉTAT DE SITUATION

Reliquat de l'exercice 1885	371 fr. 95
Reste à recouvrer une cotisation 1885	6 »
Ensemble	<u>377 fr. 95</u>

A déduire :

Restant à payer sur l'exercice 1885 pour réimpression de la feuille 3 du Cartulaire	69 fr. »	} 256 »
Restant à payer pour impression du bulletin	183 »	
— pour reliures	4 »	
Reliquat de l'actif	<u>121 fr. 95</u>	

COTISATIONS PERPÉTUELLES

Deux obligations du chemin de fer d'Orléans	Mémoire.
Au 31 décembre 1885, en dépôt à la Caisse d'épargne de Châteaudun	<u>197 fr 25</u>

Situation des Membres de la Société.

Nous avons commencé l'année 1885 avec	243 membres titulaires.
Dans le courant de 1885, le Bureau a admis	28 nouveaux membres.
Soit au total	<u>271</u>
Dans le courant de l'année, il y a eu 3 décès	} 9
— — — 6 démiss ^{ns}	
Ce qui réduit le nombre, au 1 ^{er} janvier 1886, à	262 membres titulaires.
Nous avons : membres honoraires	12
— — — perpétuels	8
— — — correspondants	13
L'échange de nos bulletins se fait avec	55 Sociétés savantes.
Ce qui nous donne un total de	<u>350 membres à div. titres.</u>

Les comptes de 1885 sont approuvés, et l'assemblée vote des remerciements à M. le trésorier.

M. Pouillier soumet ensuite à l'assemblée le projet de budget pour 1886 :

Budget de 1886.

RECETTES PRÉSUMÉES

Reliquat de l'exercice 1885	371 fr. 95
Une cotisation de 1885.	6 »
240 cotisations de 1886 à 6 fr.	1,440 »
10 diplômes à 1 fr.	10 »
Subvention de la ville de Châteaudun	100 »
Intérêts des fonds déposés à la Caisse d'épargne.	20 »
— de deux obligations du chemin de fer d'Orléans	29 10
Vente de publications de la Société.	150 »
Total.	<u>2,127 fr. 05</u>

DÉPENSES PRÉSUMÉES

Restant à payer sur l'exercice 1885 :	
Pour réimpression de la feuille 3 du Cartulaire	69 »
— impression du bulletin	183 »
— reliures.	4 »
Frais de bureau.	300 »
Achat de livres et objets de collection	60 »
Achat de mobilier	60 »
Brochage et reliure de livres de la bibliothèque	50 »
Impression du bulletin.	900 »
Impression des registres et minutes des notaires de Châteaudun	300 »
Gages du concierge.	60 »
Dépenses imprévues	141 05
Total.	<u>2,127 fr. 05</u>

BALANCE

Recettes présumées.	2,127 fr. 05
Dépenses présumées	<u>2,127 05</u>

Ce projet de budget est adopté par l'assemblée.

Suivant l'ordre du jour de la séance, il est procédé à l'élection de trois

membres du Bureau en remplacement de MM. l'abbé Cuissard, le comte de Lévis-Mirepoix et Lambron, non rééligibles.

Le nombre des votants est de 25.

Sont élus : M. Am. Lefèvre-Pontalis, par 23 suffrages ; M. Clément, par 23 ; M. Renault, par 18.

M. le Président annonce qu'il a reçu de M. Eugène Lefèvre-Pontalis, trop tard pour qu'elle pût être inscrite au programme de la séance, une intéressante notice sur l'église de la Madeleine de Châteaudun : elle sera lue à la prochaine assemblée générale.

Il est donné lecture des deux mémoires suivants :

Quelques Notes sur Binas, par M. l'abbé Mouzé ;

Familles dunoises forcées, par ordre du Roi, d'aller habiter Arras, dite Franchise (1479), par M. BROSSIER.

La séance est levée.

COMPOSITION DU BUREAU

POUR L'ANNÉE 1886

MM. BROSSIER, *président*.

RAIMBERT-DESORMEAUX,

LEFÈVRE-PONTALIS,

LECESNE, *secrétaire*.

RENAULT, *vice-secrétaire*.

COUDRAY, *conservateur*.

POUILLIER-VAUDEGRAINE, *trésorier*.

DESBANS,

CLÉMENT,

{ *membres*.

{ *vice-présidents*.

TABLE MORTUAIRE

A LA MÉMOIRE DE NOS COLLÈGUES DÉCÉDÉS EN 1885

MONSIEUR DUSOMMERARD

Membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'honneur ;

Président de l'Association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs ;

Directeur du Musée de Cluny depuis 1862, époque à laquelle il avait succédé à son père, qui en fut le fondateur ;

A contribué pour une grande partie à l'immense publication des Arts au Moyen-Age, laissée inachevée par son père ;

Membre honoraire de la Société depuis 1867 ;

Décédé à Paris au cours de l'année 1885.

MONSIEUR HÉNAULT (LÉON-AUGUSTE)

Né à La Motte, commune de Bazoches-en-Dunois, le 31 janvier 1821 ;

Maire de Saumeray pendant quinze ans ;

Administrateur de l'Hospice et du Bureau de bienfaisance de la ville de Bonneval ;

Membre de la Société depuis 1864, époque de sa fondation ;

Décédé audit Bonneval le 4 février 1885, dans sa soixante-quatrième année.

MONSIEUR L'ABBÉ BRUNEAU (JULES-HONORÉ)

Né à Souday (Loir-et-Cher), le 4 décembre 1822 ;

Curé desservant la paroisse de Bouffry depuis 1846 ;

Membre de la Société depuis 1881 ;

Décédé audit Bouffry le 7 mars 1885, dans sa soixante-troisième année.

MONSIEUR LE ROUVILLOIS (EUGÈNE-AUGUSTIN)

Fils du colonel Philippe-Auguste Le Rouvillois ;

Né à Châteaudun le 6 août 1816 ;

Professeur de sixième au collège de Châteaudun ;

Conservateur des hypothèques à Saint-Calais (Sarthe), où il a exercé cette fonction pendant quinze ans ;

L'un des présidents de la Société mutuelle de cette ville ;

Membre de la Société Dunoise depuis 1885 ;

Décédé audit Saint-Calais le 7 octobre 1885, dans sa soixante-dixième année.

Poète à ses heures, M. Le Rouvillois a laissé des chansons charmantes et des pièces de vers inédites qui auraient certes mérité mieux que bien d'autres les honneurs de l'impression, s'il n'eût été très modeste.

MONSIEUR JUCHET (PIERRE-CÉSAR-ARTHUR)

Né à La Gaudinière, commune de La Ville-aux-Clercs, le 5 avril 1823 ;

Garde général de la forêt de Marchenoir de 1853 à 1864 ;

Régisseur des domaines de Châteaudun et Marchenoir de 1864 à 1885 ;

Membre correspondant de la Société ;

Décédé à Saint-Léonard le 15 novembre 1885, dans sa soixante-troisième année.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU 5 MAI 1886

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale, le mercredi 5 mai 1886, à une heure, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau, MM. Brossier-Géray, président ; le docteur Raimbert, vice-président ; Coudray, conservateur ; Pouillier, trésorier ; Renault, secrétaire ; Clément et Desbans, membres du bureau ;

Et MM. Barrier, l'abbé Beauhaire, le capitaine Blain, l'abbé Cuissard, Durand-Brault, Girard-Bois, l'abbé Haye, Lambron, de Lamérie, l'abbé Lehoux, l'abbé Lemarié, Passard, Pestrelle, Alexis Lucas, Edgar Lucas, le docteur René Raimbert et Renou.

MM. Amédée Lefèvre-Pontalis, Lecesne et Pierre Lefèvre-Pontalis se sont fait excuser.

Depuis la dernière réunion générale, le Bureau a admis, en qualité de membres titulaires de la Société :

M. DAMALIX, docteur-médecin, 41, rue de Madame, à Paris, présenté par MM. de Gastel et Brossier ;

M. HÉBERT (Octave), Officier de la Légion d'honneur, docteur en droit, ancien chef de division au ministère de l'intérieur, présenté par MM. Brossier et Renou ;

M. CARTIER (Justin), rue Saint-Jacques, 34, à Paris, présenté par MM. le docteur René Raimbert et Pouillier-Vaudecraine ;

M. le comte Alexis DE PRUNELÉ, propriétaire au château de Saint-Germain-le-Désiré, par Janville, présenté par MM. Brossier et Coudray ;

M. l'abbé Genty, curé de La Norville, par Arpajon, présenté par MM. l'abbé Longeau et Alfred Dujoncqouy ;

M. Henri BRUNET, grainetier à Bonneval, présenté par MM. Pouillier et Passard ;

M. le marquis D'ARGENT, propriétaire au château de Bouville, près Cloyes, présenté par MM. Maurice de Possesse et Pouillier ;

M. le comte DE MAUPEOU, 60, rue de Ponthieu, à Paris, présenté par MM. le colonel de La Girennerie et Brossier ;

M. DE LA MARTRAYE, à Fontenay-sur-Conie, présenté par M. le comte du Temple de Rougemont et M. Duchon-Laye ;

Et M. RENARD, notaire à Bonneval, présenté par MM. Caillé et Renault.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière réunion générale, qui est adopté, de la liste des publications et objets reçus par la Société depuis l'assemblée de janvier 1886, et d'un extrait des séances du Bureau.

ENVOIS DU MINISTÈRE

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section des sciences économiques et sociales, année 1885.

Journal des Savants, décembre 1885, janvier, février et mars 1886.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1885, nos 3 et 4 ; année 1886, n° 1.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Société de géographie, compte-rendu des séances de la Commission centrale, 1885, nos 19 et 20 ; 1886, nos 1 à 8.

Bulletin de la Société de géographie, 4^e trimestre 1885.

Société archéologique de Bordeaux, t. IX, 1^{er} fasc., mars 1882.

Société archéologique d'Eure-et-Loir, nos 171 et 172, décembre 1885 et février 1886 : mémoires ; — *Monographie de la Cathédrale de Chartres*, par l'abbé BULTEAU, n° 2, mars 1886.

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois, 4^e trimestre 1885 et 1^{er} trimestre 1886.

Annales du Musée Guimet. — Revue de l'Histoire des Religions ; septembre, octobre, novembre et décembre 1885, janvier et février 1886.

Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 5^e série, 9^e vol., 1884.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 2^e, 3^e et 4^e trimestres 1885.

Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, t. XX, avec atlas.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or), 2^e série, n° 1, année 1884.

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, XVI^e vol. de la 3^e série.

Société française d'archéologie. — Séances générales tenues à Caen en 1883, 50^e session. — Séances générales tenues à Pamiers, Foix et Saint-Girons, en 1884, 51^e session.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, années 1885-1886, 2^e fasc.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, n^o 21, 3^e fasc.

Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, t. VI, 3^e liv.

Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trim. 1885.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives), t. VII, 4^e liv.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 3^e et 4^e trimestres 1885.

Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution, for the year 1883.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, n^o 4, 1885.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, juillet à décembre 1885.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 3^e et 4^e trimestres 1885.

Bulletin de la Société archéologique de Béziers, 2^e série, t. XIII, 1^{re} liv.

Catalogue des portraits de voyageurs et de géographes qui se trouvent dans l'album de la Société de géographie.

Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin, t. IX.

Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, publié par la même Société.

La Renaissance dans le Vexin et dans une partie du Paris, ouvrage publié par la même Société.

ENVOIS DIVERS

Les Pierres à cupules, par M. DE NADAILLAC; extrait de la Revue d'anthropologie, 3^e série, t. I (1886), 1^{er} fasc.; don de l'auteur.

Tableau généalogique de la famille dunoise des Tiercelin, manuscrit; don de M. Hébert.

Une intéressante collection de trente-six photographies de Châteaudun et du Dunois, format grand in-4^o. Ces vues photographiques, prises avec beaucoup de goût et très bien exécutées, sont l'œuvre d'un de nos collègues, M. Louis Baudet, qui en a fait don à la Société.

Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc, communication faite à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 23 octobre 1885, par M. Léopold DELISLE; don de l'auteur.

Généalogie des familles Raimbert et Bouvet, par M. Émile RAIMBERT, de Paris; manuscrit, don de l'auteur.

Charte-Notice sur parchemin, en écriture du XII^e siècle, portant pour titre : *Noticia de Britunivillari et de ecclesia Sancti Leodegarii*; don de M. Fromont, notaire.

Cette charte mentionne le don fait par Hugues, fils de Balduin, à Saint-

Florentin et Saint-Nicolas d'Auneau (*de Annidello*) de la moitié d'une terre à Bretonvilliers (Aulnay-sous-Auneau) et du quart de l'église de Saint-Léger (des Aubées). Ce prieuré, fondé vers 1101 par Hugues, seigneur de Gallardon (*Hugo Gualardentium dominus*), dépendait de l'abbaye de Bonneval. Elle a été rédigée vers 1116, sous l'épiscopat de Geoffroy de Lèves.

Lettres du roi Louis XIV, en date du 19 février 1713, portant nomination de M^e Nicolas-Pierre Cosnier, avocat en Parlement, à l'office de conseiller élu en l'élection de Châteaudun, aux lieu et place de feu Samuel Souchay, sur la présentation de la veuve de Daniel Legendre, propriétaire dudit office ; cette pièce en parchemin. Don de M. Radenen, sous-chef de section au chemin de fer de l'État à Savigny-sur-Braye.

Deux jetons trouvés dans l'enclos de l'ancienne abbaye de Saint-Avit, près Châteaudun ; don de M. Ch. Poulain, de Saint-Denis-les-Ponts.

Vingt jetons, médailles et monnaies, parmi lesquels une médaille de bronze frappée pour le « XXV^e anniversaire de l'inauguration du roi » en Belgique ; don de M. Alexandre Daveine, de Saint-Denis-les-Ponts.

Histoire de La Norville (Seine-et-Oise), par M. l'abbé A.-E. GENTY, curé de La Norville ; don de l'auteur.

Un joli petit marteau casse-sucre, ancien ; don de M. Al. Daveine.

Quatorze livraisons du bulletin de la Société ; don de M. Auguste Lambert.

1^o Bulles de provisions pour l'évêché de Coutances, en faveur de Claude-Louis Rousseau, vicaire-général de Paris, données par le pape Pie VII, à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1804, la veille des nonnes d'octobre, la cinquième année de son pontificat, pièce originale, sur beau vélin, avec lettres majuscules ornementées. Le sceau en plomb qui y était attaché a été arraché ;

2^o Transaction devant Vallée et Crozon, notaires au Châtellet de Paris, du 26 juin 1557, entre nobles personnes Jehan Le Morhier, écuyer, seigneur de Brunel, et Louis de Sainxes, seigneur de Hemarville, à cause de damoiselle Hélène Le Morhier, sœur dudit seigneur de Brunel (lesd. Jean et Hélène Le Morhier héritiers pour chacun un cinquième de feu noble homme Louis Le Morhier, leur père), sur divers procès pendants devant la Cour du Parlement de Paris, au sujet de la succession de leur dit père ; pièce écrite sur parchemin de 1 m. 60 de longueur pliée sur rouleau ;

Don de M. le docteur Gillard, de Gallardon.

L'assemblée vote des remerciements à tous les donateurs.

EXTRAITS DES SÉANCES DU BUREAU.

Séance du 2 février 1886.

M. le Président communique au Bureau :

Une lettre (du 7 janvier 1886) de M. Gaston Dubois-Guchan, de Sées,

ancien élève pensionnaire de l'École des Chartes, et un de nos nouveaux collègues. M. G. Dubois-Guchan envoie à la Société une brochure dont il est l'auteur, intitulée : *Une Visite à Luçon*, et exprime le regret de ne pouvoir faire hommage de son travail sur Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou : il n'a pas été fait de tirage à part de cette notice, qui a été publiée dans divers volumes de la Société de l'École des Chartes. Elle s'arrête à l'année 1204 ; mais M. Dubois-Guchan a réuni des notes qui mèneront son personnage jusqu'en 1222. Notre collègue promet, s'il découvre quelques renseignements sur les seigneurs de Châteaudun, d'en faire part à la Société Dunoise, et il signale le volume de M. Dupré, intitulé : *Les Comtesses de Blois*, où se trouvent des détails sur plusieurs de ces personnages.

Une lettre de M. Chapron, curé d'Unverre, (13 janvier 1886), annonçant le prochain envoi d'un premier travail sur quelques-unes des principales seigneuries et quelques-uns des principaux fiefs de la commune d'Unverre.

Une lettre de M. le marquis de Nadaillac (18 janvier 1886), qui a continué à suivre la question de la chapelle de N.-D. du Champdé. « J'en ai, écrit-il, parlé hier à M. Renan, qui suit l'affaire au Comité des monuments historiques, où elle n'a pas encore, me dit-il, été rapportée ».

Hélas ! si jamais un rapport est présenté au Comité, celui-ci trouvera accomplie la destruction partielle que la Société Dunoise, unie aux Sociétés archéologiques de l'Orléanais et du Vendômois, s'est efforcée d'empêcher.

Une lettre (du 20 janvier 1886) de M. Ch. Cuissard, qui a trouvé aux Archives d'Orléans trois chartes concernant l'appetissement de la pinte de Châteaudun, de 1399, 4 février. L'une d'elles commence ainsi : « Loys, fils de « roy de France. Nous avons receu humble supplicacion de noz bien amez les « gens déglise, les douze bourgeoiz et aultres habitans de nostre ville de Ch. « et de la paroisse d'icelle, contenant que come, pour la fortification, empa- « vement et aultres nécessités d'icelle ville qui est assise sur grant chemin et « en pais de France... » (Archives A. 1708). M. Cuissard croit ces pièces inédites et prépare un travail sur ce sujet. Notre collègue annonce qu'il enverra prochainement à la Société Dunoise une brochure sur l'histoire de la musique à Orléans et, un peu plus tard, son grand ouvrage sur les premiers Évêques d'Orléans, que l'on imprimera bientôt.

Deux lettres de M. l'abbé Desvignes, professeur de rhétorique au petit-séminaire de Précigné (Sarthe). A la première (du 7 janvier 1886) est jointe une copie de l'analyse d'une charte de Geoffroy V, vicomte de Châteaudun, relative à Mondoubleau et relevée dans l'inventaire des Archives du Mans.

Une lettre de M. Marquis, curé d'Illiers, (du 2 janvier 1886), au sujet du reliquaire de saint Jean, appartenant à l'ancienne abbaye de la Madeleine.

M. le Président communique encore au Bureau un prospectus dans lequel M. Frédéric Godefroy, auteur de *l'Histoire de la Littérature française*, couronnée par l'Académie française, et du *Dictionnaire de l'ancienne langue*,

couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (grand prix Gobert en 1883), prie instamment tous ceux qui s'intéressent à notre vieille langue et à ses divers dialectes provinciaux, de vouloir bien, par des communications de mots et d'exemples, prêter leur concours à un nouvel ouvrage dont la publication commencera prochainement à la librairie Hachette, sous ce titre : *Répertoire universel de la Langue française écrite et parlée*.

Les communications devront être envoyées à M. Godefroy, à Paris, 20, rue de l'Abbé-Grégoire.

M. le Président signale la publication, dans les Bulletins de la Société archéologique d'Eure-et-Loir (t. IX, p. 11), d'une notice sur Molitard, par M. l'abbé Lecomte.

Séance du 2 mars 1886.

M. le Président fait part au Bureau d'une lettre de M. Hébert, qui, en acceptant d'être membre de la Société Dunoise, lui promet son plein et entier concours et lui fait hommage d'un tableau généalogique de la famille Tiercelin, de Châteaudun, dont il est aujourd'hui, dit-il, le seul représentant, par sa mère, fille de Madeleine-Élisabeth Tiercelin, femme de Noël Fresnaye, notaire à Illiers (lettre du 15 février 1886).

M. Ch. Cuissard est désigné comme délégué de la Société Dunoise au Congrès des Sociétés savantes, dont l'ouverture aura lieu le 27 avril 1886, à la Sorbonne.

Séance du 6 avril 1886.

M. le Président communique au Bureau :

Une lettre de M. l'abbé Marquis (du 30 mars 1886) concernant la vie de saint Aventin et la relation qu'en ont donnée les Bollandistes. M. Marquis ne croit pas qu'il soit utile de faire, de celle-ci, une traduction nouvelle. Voici sa lettre :

« Bien cher Monsieur,

« J'ai pu me procurer le volume des Bollandistes qui contient, au 4 février, la vie de notre saint Aventin. Elle est qualifiée : *Vita ex rhythmo Gallico succincte concinnata*. C'est bien la même légende que donne Bordas ; le nom de Mienne seul ne s'y trouve pas. Je m'associe aux justes réflexions de l'historien du Dunois. La vie de saint Aventin, parfaitement authentique, son épiscopat à Châteaudun, historique et incontestable, devaient nous fournir des faits plus intéressants. Il arrive à la légende, lorsqu'elle est écrite tardivement, de s'enrichir des détails que l'imagination des narrateurs y a cousus, de mêler le moderne à l'antique et de n'arriver à la postérité que défigurée.

« Je ne garantirais pas l'existence du collège des Chanoines de Chartres au commencement du V^e siècle.

« Lorsque l'évêque Solemnis et le peuple chrétien de la ville épiscopale

assignent Châteaudun pour résidence à saint Aventin, c'est qu'ils l'estiment la seconde cité et la seconde Église du Diocèse. Évidemment ils veulent l'honorer : Châteaudun avec son vaste district offrait un beau champ à son zèle. Qu'il restât des païens à convertir, c'est plus que probable. Mais la ville elle-même était déjà « une paroisse », comme Pappole le dit avec tant de certitude.

« Je ne crois pas que saint Aventin soit resté dans ses roches de Saint-Médard tout le temps de son séjour. Il y aura fait sa première étape. C'étaient surtout les campagnards (*pagani*) qui tenaient encore aux vieilles superstitions. Le vicus tout gaulois étagé dans les roches de Châteaudun, les paysans de Chamars et des bords du Loir, encore un peu sauvages, durent exciter le zèle apostolique du Saint, avant tout. Et comme on n'inhumait pas dans les villes (témoin la sépulture épiscopale de Saint-Martin-au-Val), Saint-Médard fut la dernière station de l'apôtre du Dunois.

« Notre Saint redevint quelque temps évêque de Chartres, après la mort de Solemnis, comme il avait été prévu lors de l'élection de ce dernier. Il a signé en cette qualité, et aussi ailleurs, en qualité d'évêque de Châteaudun.

« Les trois pièces importantes qui sont citées à la fin de l'œuvre de Grégoire de Tours, jettent la plus grande lumière sur le fait de Promotus. Il desservait une petite Église « *cellolam* » sur le territoire de Chartres. Un peu avant la fin de la vie du prédécesseur de Pappole, il quitta son Église sans autorisation, envahit Dun, paroisse de notre diocèse, et se mit en possession des quelques biens que l'évêque y possédait. Il surprit la bienveillance de Sigebert et sut s'insinuer près d'Égidiu, évêque de Reims, qui n'avait aucun droit d'intervenir, et fut sacré évêque de Châteaudun. Il dut même résider quelque temps en cette qualité. Mais Pappole éleva de telles plaintes près du synode de Paris, et le cas était si clair, qu'on déposa Promotus, les prélats usant d'indulgence en ne le dégradant pas : il fut replacé dans les rangs de la simple prêtrise. Défense aux fidèles de solliciter ni de recevoir sa bénédiction. On lui laisse les quelques biens patrimoniaux qu'il peut posséder « dans le rayon de Châteaudun ».

« L'allusion à la finesse d'esprit des habitants, la description des vignes au commencement du V^e siècle, qui ne devaient pas être encore considérables, me paraissent des inspirations modernes.

« En un mot, je ne verrais rien à gagner dans une traduction nouvelle. La famille princière de saint Soleine et de saint Aventin paraît imaginée de toutes pièces. Les annales de l'Église de Chartres n'auraient pas manqué de mentionner leur fraternité. Or, pas un mot. Tout dans la vie de saint Aventin atteste la sainteté. Archidiacre et évêque, il accepte l'humble mission qu'on lui confie. Il faut regretter que nous n'ayons pas l'histoire de sa vie..... »

Une lettre (du 15 mars 1886) de M. de Mainville, propriétaire du château de Viévy-le-Rayé, qui se fera un plaisir de communiquer à M. le Président ce qu'il

sait sur les anciens propriétaires de Viévy ; « malheureusement, — dit-il, — les archives ont été brûlées en 1793 ».

Une lettre de M. Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, (24 mars 1886), au sujet de l'inventaire des archives des notaires de Châteaudun, dont on fait en ce moment un tirage à part pour la Société Dunoise. L'ouvrage devra se composer de 24 feuilles environ.

M. Merlet propose de le rendre plus complet en ajoutant une introduction et une table détaillée, dont l'impression, faite exclusivement pour la Société Dunoise, serait complètement à ses frais. Il faudrait compter, de ce chef, sur environ quatre à cinq feuilles d'impression.

Le Bureau accepte cette proposition et autorise M. Merlet à faire imprimer, aux frais de la Société, ces quatre ou cinq feuilles d'impression.

Sur la proposition de M. Coudray, une somme de 25 francs est votée en faveur de l'institut Pasteur.

Le Bureau, considérant que la prochaine assemblée générale ne peut avoir lieu sans inconvénients pendant la semaine Sainte et les vacances de Pâques, remet cette réunion au mercredi 5 mai.

Séance du 4 mai 1886.

M. le Président communique au Bureau :

Une lettre de M. le Dr G. Gillard (du 29 avril 1886), annonçant l'envoi de deux pancartes de parchemin dont il fait don à nos archives : l'une d'elles intéresse la famille de Sainxé, qui posséda des fiefs dans le canton de Janville. M. Gillard se propose d'offrir à la Société une notice sur la tombe d'une dame Regnard de Courtemblay, qui se trouve dans une église des environs de Gallardon.

Un billet de M. Pasteur, remerciant la Société Dunoise de son offrande pour l'Institut Pasteur.

Le rapport du Comité d'études du palais des Sociétés savantes, à Paris, rapport adopté à la réunion des secrétaires généraux des Sociétés savantes le 24 mars dernier.

Le programme du Congrès archéologique qui sera tenu à Nantes, du 1^{er} au 8 juillet, par la Société française d'archéologie.

M. Galerne a bien voulu se charger de restaurer le portrait de l'abbé Courgibet, l'historien du Dunois. Ce travail délicat a été fait par l'excellent peintre notre collègue avec autant de soin que de talent, et le Bureau est unanime à lui en exprimer sa vive reconnaissance.

Un des membres du Bureau annonce qu'il est en ce moment question de démolir l'ancienne porte de La Ferté-Villeneuve. Le Bureau voit avec peine qu'on se propose de faire disparaître encore un des vieux édifices historiques de la contrée, et décide que ce regret sera mentionné au procès-verbal de la séance.

M. le Président prie M. Coudray de donner lecture de la *Notice archéologique sur l'église de la Madeleine, à Châteaudun*, écrite par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes. M. Brossier est heureux de mentionner que l'auteur de cette savante étude a mérité les appréciations suivantes de M. Léopold Delisle, président du Conseil des Chartes, au sujet de sa thèse d'archiviste-paléographe :

« La thèse de M. Eugène Lefèvre-Pontalis, dont l'École a le droit d'être fière, appartient à l'archéologie. Elle a pour sujet : *l'Architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons, au XI^e et au XII^e siècles*. Nous avons été étonnés qu'un jeune homme ait pu, pendant son séjour à l'École, examiner en détail tant de monuments, se mettre au courant des moindres travaux publiés sur la matière, résumer sous une forme claire des observations aussi minutieuses et aussi compliquées, aborder avec assurance et succès des problèmes fort délicats, et exécuter soigneusement et à grande échelle des planches qu'un habile architecte ne désavouerait pas. M. Eugène Lefèvre-Pontalis sera l'un des meilleurs élèves de l'École archéologique qu'a fondée notre regretté directeur, Jules Quicherat, et à laquelle un brillant avenir est réservé. »

M. Blain, capitaine-commandant au 20^e chasseurs, offre à la Société Dunoise une belle aquarelle représentant la porte de la Madeleine récemment découverte. Il lit ensuite une notice sur *Un nouveau système de chambre noire portative* dont il est l'inventeur, et il fait fonctionner cette chambre noire sous les yeux de l'assemblée.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

ÉPÎTRES FARCIES

POUR LES FÊTES DE SAINT ÉTIENNE ET DE L'ÉPIPHANIE

Il n'est pas facile aujourd'hui de trouver des documents inédits en langue romane, surtout après les recherches patientes et fructueuses des savants qui éditent *La Romania* : je me contenterai donc d'en publier deux qui ont vu le jour, mais la leçon que j'apporte est plus pure que les versions publiées précédemment, et à ce titre mes documents acquièrent une certaine valeur littéraire.

Ce sont deux épîtres du genre de celles que l'on appelle farcies, pièces assez rares dans lesquelles on mêlait à la langue vulgaire des mots venant du latin ou d'une autre langue (1).

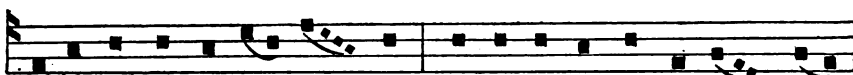
Ces épîtres se rattachent aux *Mystères*, actions dramatiques tirées de l'Écriture-Sainte, qui fournit, avec la Passion, le germe du théâtre chrétien. Les miracles des saints donnèrent lieu à un autre genre de représentation qui avait pour sujet leur vie pleine de merveilles. Les proses ou séquences chantées avant l'évangile n'étaient d'abord qu'une modulation mélodieuse qui terminait la grande doxologie : on y substitua des chants destinés à célébrer les louanges des saints dont l'Église célébrait la fête. Telle est l'origine des épîtres farcies. Ces pièces, de peu de longueur, dont on peut placer la date vers le milieu du XII^e siècle, se chantaient principalement dans les fêtes annuelles et solennelles : c'était un mélange du texte latin et d'une explication des actions et des vertus du saint en français.

Odon de Sully, évêque de Paris en 1198, après avoir parlé de la fête des fous, ajoute : « *Missa similiter cum cæteris horis ordinate*

(1) Le mot *farcies* vient des farces ou pièces de théâtre, ou même sujet plaisant généralement assez court, témoin ces vers de La Fontaine (Liv. VIII des *Fables*, 10) :

Le récit en farce en fut fait,
On l'appela *Le Pot au lait*.

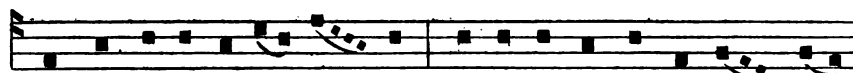
celebrabitur ab aliquo prædictorum, hoc addito quod epistola cum farcia dicetur a duobus in cappis sericeis (1). » Un Ordinaire de Soissons, du XII^e siècle, dit à son tour : « *Epistolam debent cantare tres subdiaconi induti solemnibus indumentis : Entendez tuit a cest sermon* (2). » Généralement le sous-diacre, accompagné de deux clercs en chappe, montait au lieu où se dit l'épître : il la chantait en latin par versets, et à chaque verset les deux clercs récitaient ou chantaient le français de la manière suivante, qui nous a été conservée par l'abbé Leboeuf (3) :



En-ten-dés tout a chest sar - mon Et clair et lai tuit en vi - - ron



Con-ter vous veil la Pas-si-on de saint Es-teu-le le ba - - ron



Com-ment et par quel mes-proi-son le la-pi-de-rent li fe - - lon



Pour Jhe-su-crist et pour son non ja lor-rés bien en la le - - chon

On voit que ce morceau, écrit dans le quatrième ton grégorien, ne renferme aucune harmonie, et que certaines finales sont contraires à tout mode musical. Je me hâte d'ajouter que ces sortes d'épîtres portaient le nom de complaintes : *Leis Plantz de saint Estève*, dit un rituel d'Aix.

Plusieurs épîtres farcies nous ont été conservées : il y en avait pour les fêtes de saint Jean, des Saints-Innocents, du Jour de l'An

(1) *Histoire littéraire de la France*, nouvelle édition, t. XIII, p. 108.

(2) D. MARTÈNE, *De Antiqua Ecclesiæ disciplina*, C. XIII, n° 7. — Cf. *De Antiquis ritibus*, du même auteur, t. I, L. I, C. III, art. II, n° 41, p. 279.

(3) *Traité historique et pratique sur le Chant ecclésiastique*, Paris, 1741, p. 122.

et de saint Blaise. Les plus remarquables sont celles que l'on chantait le lendemain de Noël, en l'honneur de saint Étienne, et le jour de l'Épiphanie : je ne m'occuperai que de ces deux dernières.

L'épître de saint Étienne présente deux textes différents qu'ont étudiés les Romanistes. L'abbé Lebœuf, dans ses *Recherches sur les plus anciennes traductions en langue française* (1), avait signalé le texte suivant :

Por amor De vo pri saignor barun
Si ce vos tuit escoter la lecion
De saint Esteuve le glorieux barrun
Escotet la par bonne entencion
Qui a ce jor reçu la passion.

Mais cette leçon semblait contraire aux règles de la langue romane : du reste le savant abbé s'était contenté de citer le document, sans apporter aucun éclaircissement. Tout autre est la version qu'a publiée M. Gaston Paris (2), dont le texte, irréprochable au point de vue linguistique, acquiert une très grande importance par les commentaires dont il l'a enrichi.

Cependant je laisserai de côté cette version, pour ne m'occuper que de la seconde, que les moines copistes ont reproduite plus souvent. Ducange et D. Martène disent qu'on la chantait à Tours, à Aix, à Narbonne, à Châlons et à Auxerre, mais personne n'a écrit qu'on la connaissait aussi à Fleury. Et cependant j'ose affirmer que, dans cette abbaye plus qu'ailleurs, l'épître de saint Étienne s'est conservée avec une pureté de texte étonnante.

J'ai déjà produit une version avec la musique, j'en ajoute deux autres, tirées : la première, de l'abbé Lebœuf (même ouvrage) ; la seconde, de l'*Histoire littéraire de la France* (t. XIII, p. 108) :

Entendez tuit à ce sermon
Et clerc et lai tuit environ
Conter vous veil la passion
De saint Estiene le baron
Coment et par quel mesprison
Lou lapidèrent li felon,
Pour Ihesuscrist et pour son nōn
Ia l'orrez dire en la lecon.

Entendez tost a cest sermon,
Et clerc et lai tot environ,
Conter volons la passion
De saint Estevene le baron
Comment et par quel mesproison
Le lapidèrent li felon
Por Ihesucrist et por son non,
Ià l'orrez dire en la lecon.

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XVII, p. 714-717.

(2) *Farbuch für Romanische und englische literatur*, p. 313, Leipzig, 1862

J'aurais pu citer les manuscrits 6989, de la Bibliothèque nationale, et 85, de la Sorbonne, et bien des mémoires de Sociétés savantes reproduisant à peu près intégralement les versions précédentes : je me bornerai à dire que ces textes sont loin de représenter l'orthographe de la langue romane, même à la fin du XIII^e siècle, et, par conséquent, au point de vue linguistique, leur importance diminue beaucoup.

Le texte que j'apporte mérite d'être signalé, précisément à cause de sa pureté relative : je dis relative, car quelques mots semblent avoir été rajeunis. Toutefois son ensemble paraît indiquer le commencement du XIII^e siècle pour ne pas remonter même au XII^e.

Le manuscrit qui me l'a fourni vient de Fleury-sur-Loire et est conservé aujourd'hui dans la Bibliothèque d'Orléans sous le n^o 97. C'est un missel noté à l'usage de la léproserie de Nerbonne, dépendant de la grande abbaye bénédictine de Saint-Benoît, et écrit au XV^e siècle. Mais les deux derniers feuillets, qui contiennent les épîtres en question, ne faisaient pas partie primitivement de ce manuscrit, d'ailleurs l'écriture est différente et date du XIII^e siècle. Ils sont numérotés 234 et 235 : le premier folio contient au verso deux colonnes dont la première compte trente-sept lignes et la seconde quarante-trois, d'une écriture irrégulière ; le folio 235 a deux colonnes au recto et une seule au verso et renferme à chaque page trente-trois lignes seulement, car l'écriture en est plus grosse. Les marges sont généralement bien conservées, cependant celles du milieu ont vu disparaître les trois premières lettres de chaque ligne. Les majuscules du premier folio n'ont jamais été faites. Enfin les feuillets mesurent 354 millim. de hauteur sur 252 de largeur.

L'épître de saint Étienne commence tout à fait au haut du verso qu'elle occupe tout entier et se continue sur le recto du folio 235 jusqu'à la moitié de la première colonne. Les vers ne sont point indiqués et on trouve très peu d'abréviations : *aloignēt* pour *aloignent*, *ō* pour *ou*, *mōt* pour *mont*. Plusieurs mots offrent une correction du XIV^e siècle : les *ieu overs* corrigés en *ieuz ouvertz*, etc. La langue des vers est pure pour l'orthographe, mais les cas sujets et régimes n'ont pas toujours conservé leurs caractéristiques. En revanche l'onomastique enrichira les dictionnaires romans de certaines formes jusqu'ici restées inconnues ; je puis dire que M. Fr. Godefroy les attend avec impatience. Je citerai *faubles*, *aloignent*, *maneces*, *abissier*, *buer*, *mires*, etc.

Ce n'est donc pas inutilement que M. P. Meyer demandait la reproduction textuelle de cette épître, offrant un type à peu près pur du langage usité dans notre pays et mis en honneur par Lambert li Cors, inventeur du vers alexandrin.

La seconde épître, tirée du même manuscrit 97, ne présente pas moins d'intérêt. Avec les mots *glore*, *oscurté*, *esplendor*, *dromedares*, *nam*, et beaucoup d'autres qu'elle renferme, cette pièce jouit d'une importance d'autant plus grande qu'elle fut moins souvent publiée. L'abbé Lebœuf la cite sous le nom bizarre de *Vita Epiphaniæ* (Même ouvrage, p. 134) ; c'est, en effet, une épître de l'Épiphanie, présentant un beau développement et un commentaire versifié du célèbre texte d'Isaïe sur la conversion des Gentils. Elle suit, sans séparation aucune, l'épître de saint Étienne, et occupe la moitié de la première colonne et la seconde colonne entière du folio 235, recto, et la colonne unique du verso. Malheureusement les dix dernières lignes sont devenues illisibles, parce que l'encre, à moitié effacée, ne laisse lire que quelques mots. La langue de cette épître est aussi pure que dans le morceau précédent : le mot *saint* s'écrivait *seint* ; plusieurs expressions avaient besoin de correction : *lieve toi eus* formait une mauvaise leçon pour *liève tes ieuz*. Les vers manquent de régularité : ils étaient tous de huit syllabes dans la première épître ; j'en trouve de quatre dans la seconde :

Isaies li fix Amos
Fist ces mot, ceste leçon
Bon sunt li mot
Bon sunt li son.

Et même il y en a deux de dix syllabes :

Crestienne religion les tient, croit
Et croire droit en créance et en droit.

Du reste, dans ces deux pièces, la syllabe formant la rime féminine demeure toujours muette, et un vers offre un enjambement :

Tuit i doivent essemble prendre
De pacience.....

Tels sont les documents que j'ai entrepris de publier ; ils méritent de figurer à côté des deux cent cinquante-sept vers en langue

romane conservés dans le manuscrit 374 de notre Bibliothèque d'Orléans et publiés par M. Meyer pour les élèves de l'École des chartes :

Fol. 269 : *Nos iove omne quandiu que nos estam
De gran follia per folledat parllan.*

Fol. 275 : *Signifiga justicia corporal de pec....* (Inachevé.)

Puissent-ils réparer la perte du poème de Gauthier d'Aquitaine, conservé encore au Xe siècle avec le n° 13 d'un catalogue de Fleury-sur-Loire ! (1)

Quant au texte de ces deux épîtres, je l'ai reproduit intégralement, sans y introduire aucune correction. Il m'eût été agréable d'étudier chacun des mots, d'y ajouter un commentaire philologique et d'apporter toutes les variantes des différentes versions : je me suis borné à l'explication de quelques termes qui semblaient s'écarter le plus de la langue française actuelle, intimement persuadé que les autres seront facilement compris et interprétés.

CH. CUISSARD.

I

PREMIÈRE PAGE — PREMIÈRE COLONNE

Intende tuit a cest sermon (2)
Et cler et lai tuit en viron,
Conter vos voil la passion (3)
De seint Estiene lou baron,

(1) Cf. Inventaire des Manuscrits de la Bibliothèque d'Orléans, fonds de Fleury, page 209.

(2) Faites attention à ce sermon, *intende ad istum...* Et cler et laïque, tous qui m'environnez.

(3) *Voil*, je veux, *vols*.

Coment et por quel mesprison (1)
 Lou lapiderent li felon
 Por Jhesu Crist et por son non
 Ia louroi bien en la lecon(?) (2).

Lectio Actuum Apostolorum (cap. VI).

Qui ci est a Diex, or escot (3)
 Verité fine i a, nam dot (4),
 Quant li apostre lou tesmoigné,
 Cil nen mescroient qui sen aloignent (5).
 [S]eint Luc lescrit, seignors et dames,
 Li bons mires de cors et darmes (6)
 Il dust bien seint et seige estre
 Qui ot seint Pol lapostre a mestre.

In diebus illis (vers. 1).

Jhesuschrist ot un champion
 Apres sa seinte Ascension
 Qui primiers conquist a durs cos (7)
 Ce qu'Adam perdi come fos (8).

(1) *Mesprison*, mépris, *minus pretiatio*.

(2) Ce vers n'est pas bien lu, peut-être faut-il lire *l'orrez*, entendrez, ou *oirroi*.

(3) Maintenant écoute, *hora auscultet*, que le peuple prononçait *ascultet*, ancien français *esculter*, *escoller*, *escouter*. — Or se trouve dans *désormais*, *dorénavant*, pour *dès ore mais*, *d'ore en avant*.

(4) *Nam dot*, n'en doute pas. Je n'ai trouvé le mot *nam* dans aucun lexique. *Dot* vient de *dubitare*, *bt* = *t*, *u* = *o*.

(5) *Mescroient*, aujourd'hui *mécroire* et *mécréant*. — *Aloignent*, éloignent; *e* se change souvent en *a*, même dans le langage actuel de nos campagnes, et j'ai trouvé dans les *poines de la duchie d'Orliens* le mot *avesque* pour *évêque*; du reste, on peut voir les racines *ad* et *longe* = *loign*.

(6) *Mires* signifie *médecin*, dont l'étymologie est incertaine. *Cors* et *armes*, des corps et des âmes; *arme* = *anima*, *an'ma*, *amme* et *arme*, *r* = *n*.

(7) *Primiers*, le premier, il a conquis les cœurs durs; en latin du Moyen-Age : *primarius conquistata habet dura corda*.

(8) *Fos*, fou. On lit dans un glossaire latin-français de l'ancien fonds de Saint-Germain (XIV^e s.) : *Follis, fox a feurre*, ou sot ou vain. Fou vient de *follus*, qui a ce sens dans un texte de 879, avec la racine *fol*. de *follis* (grimace consistant à enfler les joues comme un ballon). Martial dit :

Folle decet pueros ludere, folle senes.

Jean Diacre écrivait au IX^e siècle : *Quia folles inflantur re inani, follis dicitur stultus, vanus*. (Cf DUCANGE, V^e *Follis*³).

[S]tephanus plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo (v. 8).

Seint (1) Estiene sot mont (2) et pot
Qui force grant / au-dessus / de Dieu ot (3),
[D]ou puple (4) de Dieus fut tant dignes,
Grant miracles fasoit (5) et signes.

[S]urrexerunt autem quidam de synagoga quæ appellatur Libertinorum et Cyrenensium et Alexandrinorum et eorum qui erant a Cilicia et Asia, disputantes cum Stephano (v. 9).

Unes gent fit sordre (6) diables
De sinagoges qui par faubles (7)
Voudrent le seint home esmaier (8)
Et la loi Jhesu abissier (9),
Cil de Selse et d'Alyandre
Voudrent tuit (10) lor toche espandre (11)
Et cil d'Asie et de Cirene
Disputoient a saint Estiene.

Et non potuerunt (le texte porte *poterant*) resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur (v. 10).

Ne pot la gent de mescréance
Estre (12) contre la sapience,

(1) *Seint*, saint. M. L. Gautier croit qu'il faut lire ainsi l'abréviation *sce* et non pas *sancte* (Glossaire de la *Chanson de Roland*).

(2) *Mont*, qu'il faudrait peut-être lire *mout*, vient de *multum*, par la chute de *l*.

(3) *Pot* et *ot*, put et eut, *potuit*, *habuit*.

(4) *Puple*, peuple, *populus*, *pop'lus*, *o* = *u* = *eu*.

(5) *Fasoit*, faisait, *faciebat*.

(6) *Sordre*, sourdre, de *surgere*, *surg're*, avec l'intercalation d'un *d*, *u* = *o*.

(7) *Fauble*, fable, parole, *fabula*.

(8) *Voudrent*, *esmaier*, voulurent, chagriner, *voluerunt*, ancien français *voldrent*, en intercalant un *d*. *Esmaier*, à proprement parler, suivant Littré, c'est l'action d'ôter force et pouvoir, de *ex*, latin, et de *magan*, haut allemand, qui signifie *pouvoir*, d'où *émoi*, en italien *emago*.

(9) *Abissier*, détruire, abaisser, *ad bassat*, de *bassus* qui est dans Isidore de Séville, et auquel Papias donne le sens de *curtus*; *a* = *e* = *i*.

(10) *Tuit*, tous, *toti*.

(11) *Toche espandre*, lancer leurs coups. Je n'ai vu ce mot dans aucun lexique : *Toca* se trouve dans Isidore de Séville avec le sens de *calculus*, caillou, et DIEZ, *Lex. Étym.*, I, 416, dérive *toccare*, toucher, de l'ancien haut allemand *zuchôn*(?). — *Espandre* de *expandere*.

(12) *Estre*, résister, de *essere* ou *stare*.

Nam contre lou saint Spirite
Qui parloit por le seint levite.

Audientes autem hæc dissecabantur cordibus suis et stridebant dentibus in eum (cap. VII, v. 54).

Quant li felon conclus foirent (1)
..... lor... et escirent (2)
.... liment les denz, feirent (3).

DEUXIÈME COLONNE

Quum autem esset (Stephanus) plenus Spiritu Sancto (v. 55).

Ne fu mie coars ne veins (4)
Saint Estiene, ains fu tot pleins
Dou seint Espir et de sa grace
Pou prise lor rage et lor maneces (5).

Intendens in cælum (*Ibid.*).

Ou ciel garda, leva la chiere (6)
Qui mont et pou la terre chiere (7),
Bien vit, por sa discrecion,
Quil i a certe mansion (8).

Vidit gloriam Dei (*Ibid.*).

La gloire Dieu vit li bons sire (9)
Ou il ruille tant et tire (10)

(1) *Conclus foirent*, furent convaincus, *conclusi fuerunt*.

(2) *Escirent*, déchirent, vieil haut allemand *skërran*, déchirer, autrefois *eschirer*.

(3) *Feirent*, frappent, *feriunt*. La suite des vers a disparu dans le manuscrit.

(4) *Ne fu mie coars ne veins*, ne fut point lâche ni vain. — *Mie*, *mica*, parcelle. *Coars*, couard, qui porte la queue basse, *cauda* = *coda* = *coue*. — *Veins*, *vanus*, vain.

(5) *Pou prise*... prise peu (méprise) leur rage et leurs menaces. — *Pou*, de *paucus* = *poco*, *au* = *ou* = *eu* = *o*. — *Maneces*, pour menaces, *minacias*. — Dans la *Chanson de Roland*, on trouve *manace* :

De vos manaces, culverz, je n'en ai suign (V. 1232).

(6) *Chièr*e, visage, du latin *cara*, employé dans ce sens par Corippus, poète du VI^e siècle, dans son panégyrique de Justin : *Postquam venere verendam Cæsaris ante caram*... Faire chère ou bon accueil, se dit encore dans la Beauce, et même faire chère à la viande, etc.

(7) *Chièr*e, chère, latin *caram*.

(8) *Mansion*, demeure, *mansionem*.

(9) *Glore*, latin *gloriam*, d'où *glorieux*, *glorifier*, etc.

(10) *Ruille*, brille, *rutilat*.

Ne la verra ia et nul kuer
Et nus hom si n'a net tot lou quer (1).

Et Jesum stantem a dextris Dei et ait (Ibid.).

Jhesucrist i vit en estant
A la dextre Dex quil atant,
Et Diex li vient, ce li est vis (2)
Et recevoir en paradis.

Ecce video caelos apertos (Ibid.).

Ne por sa grant joie covrit (3)
Ains dist : Or voi les cieus ovrit (4)
Ne ma mie Diex deceu (5)
Buer lai tant amet et creu (6).

Et filium hominis stantem a dextris Dei (Ibid.).

Celi qui vot de virge nestre (7)
Voi ser ou dex estre (8)
Ades mont le voi pitous et debona[i]re (9)
Vis m'est, que aseur voi le traire.

Exclamantes autem voce magna (v. 56).

Cil qui faient et angoissent (10)
Noisent et crient et angoissent

- (1) S'il n'a tout le cœur net. *Quer*, du lat. *cor*, *o* = *œu* = *ue*.
(2) *Diex*, Dieu, revêt plusieurs formes dans ces vers, où le copiste a mis *Dieu*, *Dieus* et *Dex*, sans observer les cas sujet ou régime. — *Ce li est vis*, cela lui est visible, *visum*.
(3) *Covrit*, cacha, couvrit, *cooperuit*, *oo* = *o*, *p* = *v*.
(4) *Ovrit*, ouverts. Je vois les cieus ouverts ; bas latin *operitos*.
(5) *Deceu*, déçu, *deceptum*, decev oir, *v* = *u*.
(6) *Buer*... Je l'ai bien aimé et cru. — *Buer* représente *bene*, comme *mar* reproduit *male*. Gérard de Vienne écrit, vers 4012 :

Come buer fust neit qui en tal ost ira.

Amet vient de *amatum*, et *creu*, de *creditum*, comme les participes *deu*, *dû*, de *debitum*, *deceu*, déçu, *deceptum*, etc.

- (7) *Virge*, vierge, *virginem*. — *Nestre*, naître, naistre, *nascere*, bas latin.
(8) Je le vois estre esclave ou dieu. — *Ser* = *servus*.
(9) Maintenant, je le vois très miséricordieux et débonnaire. — *Pitous*, *pietous*, suivant un texte du XIII^e siècle : *Et certe numquam visum fuit, tam enorme nec pietosum infortunium*..., de *pietas*, d'où piteux. — *Aseur*, assurément, de *ad* et *seur*, ancien français, sûr, *securus*, *c* tombe. — *Traire*, tirer, *trahere*.
(10) Ceux qui frappent, *feriunt*, et tourmentent, *augustiant*, disputent (chercher noise, querelle, lat. *nausea*, *nausia*, *nosia*), etc.

Nes vueulent pas qu'on puisse oir
La vision du seint martir.

Continuerunt aures suas (Ibid., id.).

..... estopent lor oroiles (1)
Ne poent oir lor mervueles (2)
Ne voudrent que Dans oist (3)
Tel parole qui le convertist.

Et impetum fecerunt unanimiter in eum (Ibid., id.).

Deables lor mist en corage,
Felonie et forsan et rage (4)
Tuit a un bruit et san demore
Ou seint home corrurent sore (5).

Et ejicientes eum extra civitatem lapidabant (v. 57).

Li felo pleins de iniquité (6)
Le gietent fors de la cité
Honiz cuide estre qui ne huie (7)
Ou qui ne fiere de pres ou rue (8).

Et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus (Ibid., id.).

Cil qui furent tesmoings dou mal
Li plus felon... vassal
Lou vestement ont despoliet
Selon cummandèrent... lez piet (9)
A un doncel qui ot non Saules (10)
Puis fut bons hons si ot non Paules.

(1) *Estopent lor orroiles*, se bouchent les oreilles. — *Estopent*, *stuppant*. — *Oroiles*, *auricula* et *oricula*, dans Festas, *oriela*, orillon, *i* = *oi* (*pilus*, poil, etc.).

(2) *Mervueles*, merveilles, *b* = *v*.

(3) *Dans*, le Seigneur, « *Danz Oliver* », dit *La Chanson de Roland*, 1367.

(4) *Forsan*, furie, qui rend forcené, italien *forsennato*, *foris*, hors de, *sen*, sens de l'ancien haut allemand *sin*, sens.

(5) *Corrurent sore*, coururent sus.

(6) Felon, *felo*, ce mot se trouve dans un capitulaire de Charles-le-Chauve.

(7) *Honiz*... Honni croit être qui ne hue. — *Cuide*, *cuidier*, *cogitare*, *o* = *ui*. — *Huie*, huer, onomatopée. « Dunc recument e le hu et le cri. » — *Chanson de Roland*, 2064.

(8) Qui ne frappe de près ou rue, *ruit*.

(9) Ce vers est mal lu. *Lez piet*, aux pieds, *latus pedes*. — *Piet* rime avec *despoliet*, *despoliatum*, dépouillé.

(10) *Doncel*, jeune homme, *dominicellum*, *domicellum*, damoiseau, damoiseau.

Et lapidabant Stephanum invocantem et dicentem (v. 58).

Nus de ceus rien valoir ne cuide
 Qui seint Estiene ne lapide
 Gietent de totes lor vertut
 Ou seint home chailos cornut (1)
 Blecent son cors, cassent son chiet (2)
 Ne samble pas qui lor soit chiet.
 Tou jor reclame Jhesuscrit,
 A la fin lapela et dit :

Domine Jesu, suscipe spiritum meum [*Ibid.*, *id.*].

Jhesuscrit, sire, recoi marme (3)
 Ie la comment toi et la dame
 Qui assemblée fu virge et mère (4),
 Conduisiet la a Dieu lou pere.

DEUXIÈME PAGE — PREMIÈRE COLONNE

Positis autem genibus, clamavit voce magna, dicens (v. 59).

Humblement s'est agenoliet (5)
 Les ieuз overs ou ciel fichiet,
 Hautes et jointes tient ses paumes
 Plore ore et dist ses siaumes (6).
 Quant li sers Dieu vol larme randre (7)
 Tuit i doivent essemble prendre
 De pacience, cil qui l'oent (8)
 Pria por ceus qui lui lapidoent.

(1) *Chailos cornut*, cailloux pointus, *calculos cornutos*.

(2) *Blecent*, blessent(?), moyen allem. *bletzen*. — *Chiet* a le sens de tête, chef, *caput*, et de tomber, *cadit*, du verbe *cadeir*, chair, cheoir.

(3) *Marme*, pour *m'arme*, mon âme.

(4) *Asemblée*, ensemble, *ad simulata*.

(5) *Agenoliet*, agenouillé, du vieux français *genoil*, *genouil*, *genuculum*; *uculum* = *oil* = *ouil*, agenouiller.

(6) Pleure maintenant et dit ses psaumes, *psalmos*. On dit encore un *sautier* pour *psautier*, par la réduction de *ps* à *s*. (*Capsa*, caisse; *nuptiæ*, noce; chasser, *captiare*). — Psaumes a le sens de prières.

(7) Quand le serviteur de Dieu veut (*vol*, *volit*) rendre l'âme.

(8) *Oent*, entendent, de *oir*, *ouïr*: lat., *audire*; ital., *udire*; au = o, avec la chute du *d* médial.

Domine, ne statuas illis hoc peccatum (Ibid., id.).

Jhesuschrit i a point pechié
Ne soient dampné, nam tachié (1),
Cil qui a mon martire sunt
Car il ne sevent qui se font.

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino (Ibid., id.).

Quant il ot ce feni et dit (2)
Dame Dieu rant son esprit (3) :
Nul angosse ne sent de mort,
Tam docement a Dieu sandort (4).

II

Ce Ysaies nos escrit
De l'avenement Jhésuscrist.
Bien nos doit estre remembrance (5),
Nos ia en Dieu avons fiance :
Car il en orte et semon (6)
Nos meismes et tot lou mont
Que nos levons encontre lui
En oir et en quor, an qui hui (7)
Doit chascuns estre esclariet :
Car li saint jors est repariet
Qui trois manières de clartet
Nos a del ciel cy aportet.
Deus aparut, c'est la première,
Est estoile l'autre lumière,

(1) *Nam tachié*, ni entachés.

(2) *Feni* pour fini. « Li emperere ont sa raison fenie. » — *Ch. de Rol.*, 193.

(3) *Dame Dieu rant...* en bas latin *Domino Deo rendit sum spiritum*. — Dame-Dieu était une interjection fort usitée au Moyen-Age. Ce mot s'employait au cas sujet tout aussi bien qu'au cas régime.

(4) *Tam docement*, tout doucement, *tam dulci mente*.

(5) *Remembrance*, souvenir, de l'ancien verbe français *se remembrer*, *rememorare*, *mr* = *mbr*.

(6) *Il en orte et semon*, il nous y exhorte et nous en avertit. — *Orte*, *hortatur*. *Semon*, de *semondre*, *submonere*, *bm* = *m*, *u* = *o* = *e*; de là *semonce*.

(7) *En oir et en quor*, dans l'entendement et dans le cœur. — *An qui hui*, en qui aujourd'hui doit chacun être éclairé. *Hui*, anciennement *hoi*, du latin *hodie*; *odi* = *oi* = *ui*. En Beauce, on dit : il est venu *en hui*.

Par qui vinrent tuit li troi roi,
La tierce clartet, c'est la Foi.

Lectio Ysaie prophete.

Isaies li fix Amos
Fist ces mots, ceste leçon,
Bon sunt li mot
Bon sunt li son (1).
Chrestiene religion les tient, croit
Et croire doit en créance et en droit,
Dont Sainte Église resplendist,
A qui saint Ysaies dist.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum (ISAIE, chap. LX, v. 1).

Ver lui lieve toi sus (2),
Esvele toi, ne dormit plus (3),
Lieve-toi sus et si tesvele,
Car tu verras fine mervele;
Car tu verras si grant lumière
Dunt de voir nies costumière (4).

Et gloria Domini super te orta est (Ibid. id.).

Sainte Église, la Deu amée (5)
Ki Iherusalem ies clamée,
Por ce que vision de pais
Dones a ceux qui tu atrais (6);

(1) Ces vers sont mal lus, parce que l'écriture du manuscrit a disparu.

(2) *Ver lui...* lève-toi en haut vers lui. — *Liève*, de *levare*, *e* = *ie*, *leporem*, lièvre, *levium*, liège, liesse, *lætitia*, etc. — *Sus*, du latin *susum*, que l'on trouve dans Tertullien et saint Augustin pour *sursum* : de là *dessus*, *en sus*, *susdit*.

(3) *Esvele toi...* éveille-toi, ne dors plus. — *Esvele*, de *exvigila*, *gl* = *il* = *el*. — *Dormit*, du latin *dormito*, impératif.

(4) *Dunt de voir...* que tu n'es pas accoutumée de voir. *Dunt*, de *de-unde*, *d* = *t*, comme de *viridis*, vert, *subinde*, souvent, etc. — *Nies*, pour *n'ies*, tu n'es pas, forme presque toujours employée dans la *Chanson de Roland* :

Tu nies mis hum ne jo ne sui tis sire (Vers 318).

Costumière, accoutumée, du latin *consue/tudinem*, *costudinem*, *ns* = *s*, *udinem* = *ume* : on trouve les formes *constuma*, *costuma*, pour *cons'tudinem*, dans les textes du VI^e siècle. *Costuma* donna *costumarius*, d'où *coutumier*, *costumier*.

(5) *La Deu amée*, la bien-aimée de Dieu. *Deu*, au cas régime.

(6) *Atrais*, tu attires : « Pur lei tenir e pur humes atraire » (*Chanson de Roland*, vers 2256), du latin *attrahere*, d'où *attractus*, qui a le sens d'attirer, de charmer, dans Dictys de Crète, et *attrayant*.

Esvele toi et si tesclare,
 Car voit ci ton grant luminare (1)
 Dunt tu seras enluminée;
 La gloire Dieu est sor toi née.

Quia ecce tenebræ operient terram et caligo populos (Ibid., v. 2).

Cil qui trop mit les cuers en terre
 Qui ne vuelent lor salu querre (2)
 Ce est la gent qui ne saveuvre (3)
 Na bonne foi ne a bonne euvre;
 Ils n'avront point de ta clarté,
 Ains seront couvert d'oscurté.

Super te autem orietur Dominus et gloria ejus in te videbitur (Ibid., id.).

Seur te naistra nostre sire,
 Car toi aime il et désire;
 Tu ies sa mie et sa drue (4)
 Et sa gloire est en toi venue,
 Et miracles et vertu grant,
 Dunt toute seras reluisant.

Et ambulabunt gentes in lumine tuo et reges in splendore vultus tui (Ibid., v. 3).

De lor país venront li roi
 A créance et à droite foi,
 Et des paiens seront pluisor (5)
 Enluminé de l'esplendor (6)
 De ta sainte nativité,
 Dunt il verront la vérité.

(1) *Voit ci ton...* voici ton grand luminaire. *Voit ci*, du latin *videt ecce hic*: *Le Roman de la Rose* offre souvent la forme *vet ci*, de l'ancienne forme *vesir*. — *Luminare*, du latin *luminare*.

(2) *Vuelent* pour *veulent*. — *Querre*, *quérir*, *quærer*.

(3) *Saveuvre*, je n'ai trouvé ce mot nulle part: peut-être est-il mis pour *qui ne sait faire œuvre*, en bas latin *sapit operari* (?)

(4) *Tu ies samie et sa drue*, tu es son amie et sa favorite. *Drue*, d'après Diez et Diefenbach, ce mot viendrait du haut allemand *drud*; *drut*, avec le sens d'ami.

(5) *Pluisor*, plusieurs, de *pluriores*, *r = s*, autrefois *plusur*, *plusor*: l'*i* est passé avant le *s*.

(6) *Lesplendor*, la splendeur: les mots commençant par *sp*, *st*, etc., préposent un *e*.

Leva in circuitu oculos tuos et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi (Ibid., v. 4).

Liève tes ieux en tor toi,
Voi tantes gens qui viennent à toi (1),
Asemblée sunt grant et menu,
A toi servir sunt tuit venu.

TROISIÈME PAGE

Filii tui de longe venient et filiae tuæ de latere surgent (Ibid., id.).

De toz sens seront apelé d'amont (2)
De lonc et de lé... (3)
Et de totes les paz del mont (4)
.... totes tes files venront.

Tunc videbis et afflues et mirabitur et dilatabitur cor tuum (Ibid., v. 5).

Quant verras, dame Sainte Église,
Que tant venront à ton servise
Tot tes cuers se mervelera
Et en joie le pandera (5).

Quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi (Ibid., id.).

Donc latraira a toi amer
La multitude... la mer
Si ert de... amere...
Dunt li plus fort tavront por mere (6).

Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Ephra (Ibid., v. 6).

Dromedare et chameul venront (7)
De totes partz te couvreront

(1) *Tantes gent*, tant de gent, du latin *tantas*.

(2) *De toz sens...* de tous sens seront appelés d'amont, *ad montem*, par opposition à aval, *ad vallem*. Amont veut dire en se dirigeant vers la montagne, en remontant le cours du fleuve.

(3) *De lonc et de lé*, de long et de large, *longum et latum*.

(4) *Del mont*, du monde. — *Del*, de le, *de illo*. — *Mont*, monde, *mundum*. — J'ai montré plus haut que *d = t*.

(5) *Pandera*, déploiera, *pandere* en latin.

(6) *Tavront*, t'auront, *u = v*. Ces vers sont presque tous effacés.

(7) *Dromedare et chameul*, dromadaires et chameaux. — *Chameul*, de *camelus*.

Par ces bestes qui boces unt (1)
 Monstre et senefié sunt
 Pechéor qui sont de pechie
 Aussi cum de boces chargie.

*Omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes et laudem Domino
 denuntiantes (Ibid., id.).*

Des rois d'orient venront (2)
 trois dons offeront
 Ce sera mire, encens et ors
 en leur trésors

(1) *Boces*, bosses, dont l'origine est inconnue.

(2) Ces vers sont mal lus, parce que l'encre a complètement disparu du manuscrit. Les seuls mots que j'aie lus sont les suivants : *Et senefient, qu'il est, et Deus (Dieu) et roi et hons... ses loenges... nos ausi tuit lou loons (louons)... nos savons, biau sire... enluminet... depechié et d'oscurté (obscurité).*

TESTAMENT D'UNE NOBLE DAMOISELLE

—
AU XVI^e SIÈCLE

En parcourant quelques papiers de l'ancien tabellionné de Terminièrs, (aujourd'hui étude de M^e Desprez), une pièce de quelque intérêt m'est tombée sous la main. Ce n'est point un chef-d'œuvre de littérature, — les perles précieuses de ce genre ne se rencontrent guère au milieu des contrats — ; ce n'est pas non plus un document historique, car il s'agit, au contraire, d'un acte d'un caractère tout à fait privé. Cette pièce est un testament, chose assez commune pour passer inaperçue, si certains détails de celui-ci n'étaient curieux à noter à titre de renseignements sur les mœurs et usages d'une époque déjà vieille de trois siècles. Il nous fait connaître aussi les noms de quelques membres d'une famille qui a possédé plusieurs seigneuries dans le Dunois. Il a donc quelques droits à figurer parmi les actes et autres souvenirs que la Société Dunoise s'est donné la mission de recueillir et de conserver.

Cet instrument, pour me servir d'une expression technique, est sur simple papier déjà rongé aux angles par la dent peu respectueuse du temps. L'écriture en est assez nette, ce qui n'empêche pas que certains mots sont presque illisibles, à cause des fioritures fantaisistes par lesquelles le scribe a remplacé quelques syllabes ; les dernières lignes surtout sont de véritables hiéroglyphes. Aussi cette pièce a-t-elle mis à l'épreuve le talent et la patience de deux amateurs de paléographie. Après une lecture rapide, M. l'abbé Desvignes, notre confrère, m'avait donné un aperçu des particularités remarquables de ce testament ; comme je n'avais pas alors le dessein de le communiquer, cet aperçu me suffisait. Mais depuis lors, pensant que la Société Dunoise consentirait à en entendre la

lecture, j'ai voulu compléter cette ébauche. Je n'y eusse réussi que très imparfaitement, sans le concours amical de M. l'abbé Cottureau qui a déchiffré intégralement, à quelques mots près, ce vénérable document (1).

Voici d'abord le texte ; on me permettra ensuite quelques brèves observations.

Au nom de Dieu soit-elle, amen. A tous presents et aduenir, scauoir faisons que pardeuant et en la presence de moy Francoys Picault, notaire à Pathay, etc., et des temoings soubscritz, establye en sa personne damoizelle Haillaine de Beaufilz, [fille] de deffunct messire Jehan de Beaufilz, viuant cheuallier de l'ordre du Roy, gentilhomme ordinaire de sa Chambre, seigneur de Villepion, etc., et de dame Marie dAllonville, ses pere et mere, estant a present au lieu seigneurial et chastel dudict Villepion, paroisse de Termynier, laquelle saichant... bien aduisee en lict fort mallade et debille de sa personne, toutesfois saine de son sens, bonne memoire et entendement, considerant lestat et fragillité de ce monde mortel, et quil nest chose sy certaine que la mort ny rien plus incertain que lheure dicelle, craignant destre surprinse au despourueu et de morir *ab intestat*, a ceste cause et aultre chose notable et especiale a ce la mouuant, a fait son testament et ordonnance de derniere volonte en la forme et maniere qui ensuict :

Premierement recommande et commende (?) son ame a Dieu le Createur, a la glorieuse Vierge Marie et a tous les saintz et saintes du Paradis, les suppliantz tres humblement luy estre intercesseurs enuers nostre Saulueur et Redempteur Jesu-Christ, a la remission de ses peches, se garnissant du venerable signe de la croix, lequel elle a fait deuant se faire, disant : *In nomine Patris et Fillii et Sippiritus sancti, amen.*

Item, elle veult et ordonne que quand il plaira à Dieu l'appeller de ce mortel monde en l'autre, elle soit inhumee et enterree en leglise parochiale monsieur Liphard de Termynier, au tombeau et lisse (?) de ses predecesseurs et amys trespassez.

Item, veult et ordonne que à son enteraige huictines et bout de l'an lui soit fait services en la dicte eglise, affin quil plaise a Dieu voulloir auoir son ame, et semblablement celles de ses d. predecesseurs et amys trespassez, et le luminaire a ce requis, le tout ainsy quil plaira à ses amys qui delle demoureront ou des executteurs du present son testament, soit fait et dict.

Item, veult et ordonne que soit faite charitee aux pauvres, et pour ce faire

(1) M. le Président de la Société ayant bien voulu corriger et compléter ce travail, nous croyons qu'il offre les garanties d'exactitude exigibles dans des œuvres de ce genre.

donne la quantité de douze mynes de bled aux pauvres necessiteulx (?) de la paroisse de Termynier et Loigny.

Item, veult, ordonne et donne aulz eglises du dict Termyniers et Loigny, affin destre mise au prieres dicelles, a chascun la somme dung escu sol, qui est deulz escuz sol.

Item, veult, ordonne et donne par legs testamentaire des maintenant a dame et seur Claude dAllonville, sa tante, religieuse de lasbaye de Fermouttier (1), la somme de quatre escuz sol de rente annuelle et perpetuelle, a prendre et recepuoir chascun an a tel jour que cejourdhy sur tous et chascuns ses biens meubles et immeubles quelzconques, qui delle seront et demeureront, et laquelle somme elle entend quelle luy soict paye et baille par sesd. successeurs et heritiers, la vie de la dicte dame et sœur Claude dAllonville, tant en consideration de la bonne nourriture, aymance (?) et cherissance que luy a faict en sa jeunesse et a present, et bien faicts quelle en a receuz par cy devant... et peut en recepuoir.

Item, veult, ordonne et donne a damoiselle Marie du Bouchet, sa niepce, en consideration de lamyttie et dilection quelle a eue et a encore delle tous et chascuns ses habits, robes, acoutrementz de quelque sorte quelle [ait à son (?)] eusaige.

Item, veult et donne a mademoezelle de La M , sa sœur, une de ses bagues.

Item, veult, ordonne et donne a une foye payer seulement la somme de huict escuz sol a Marie Jouin (?), veufue de Guillaume Miet (?), naguere seruante domestique de ma d. dame de Villepion, sa mere, en consideration des bons et loyaulx services quelle a faictz tant a mad. dame sa mere que a elle, et quelle espere encore de plus recepuoir aladuenir.

Item, donne a son nepveu Charles de Beaufilz ung pend. doreille de cour dor (2).

Item, veult et donne a une foye payer aussy la somme de douze escuz sol a Loyse Francoys, fille de chambre de la dicte dame sa mere, damoiselle Anne de Beaufilz, sa seur, et delle, en consideration des bons et agreables services quelle leur a faictz et fera, et outre luy donne sa robe destamine, ses chausses vertes et son cautillon de fraise vert.

Item, veult, ordonne et donne a Marie Miet (?) a une fois payer, en consideration des grandes charges, trauaulx et services quelle a faictz, et faict chascun jour, tant a madicte dame sa mere que a elle, la somme de quatre escuz sol.

Item, veult, ordonne et donne a son nepveu et fillau Francoys de Beaufilz,

(1) Faremoutiers, célèbre abbaye fondée au VII^e siècle par sainte Fare, dans le diocèse de Meaux, dont saint Faron, son frère, était évêque.

(2) Cet article est bâtonné sur l'original.

sa cuillert d'argent que luy a donne sa d. dame et tante Claude dAllonville, et son dragoy pour auoir memoire delle.

Item, la dicte damoezelle Haillaine de Beaufilz testateure veult, ordonne et donne des maintenant a tousioursmais et legue par don et legs testamentaire a damoezelle Anne de Beaufilz sa sœur le quint de tous et chascuns ses biens immeubles quelzconques tenuz en fief, et le quart de tous ceulx a elle appartenant en censif et roture en quelque pais et lieu quils soient assis et scituez, tant au dedans des baillages Dunoyz que Chartres, et en ce que la coustume de Chartres le veult. Ainsy elle donne en ce qu'il y est ce assis et scitues, et semblablement [a ce que (?)] dessusdict que la dicte damoiselle testateure veult et entend donner, leguer et estre prins par la damoiselle Anne de Beaufilz, sa legataire, franchement et quietement sans quelle soit ne puisse estre aucunement tenu payer aucunez debtes ne chose quelzconque, en cas que par elle et au moyen de ses biens a elle appartenant et escheuz autre chose feusse deu, aveq quelquouuraige et hardez et coupez dargent, et toutz aultres petits meubles prouenez de dons qui luy ont ete faictz par la dicte dame Claude dAllonville et aultres de son amye, ensemble bagues et joyaulx. Et le quel present testament et choses cy-dessus dictes, declarez et legues a este par la dicte testateur dicte et nome aud. notaire, et depuis après par moy notaire en presence desd. temoings soubzcrits leu et apres releu de mot apres aultre, laquelle a de rechef dict et declare vouloir et veult que icelluy son present testament soit et sortisse en son efficace et valleur toute ainsy aultant et mieulx que testament le veult et requiert, pour le quel faire et acomplir de point en point selon la forme et teneur a la dicte damoezelle testateur nome, ordonne, constitue et esleu pour executteurs dicelluy Charles dAllonville, son oncle, et messieurs de Villepion et de Jumaulx, ses deulx freres absentz, ausquelz elle a donne et donne plain pouvoir, puissance et auctoritte de icelluy satisfaire et acomplir, ce que bien fort elle les prie et ainsy le veult et requiert, suiuant les parties et articles dicelluy tant que ses biens qui delle a son trespas seront dellaissez suffire pouront, faict le tout en presence de venerable et discrete personne messire Jehan (?) Ricault, presbtre desservant la cure et benefice de Termynier a ce requis et appelle, ay moi notaire leu et releu le present testament et ordonnance de derniere volonte, et de M^e Guy Brasseulx, m^e barbier et chirurgyen, demeurant a Pathay, et Abraham Brosset, seruiteur(?), demeurant a Villepion, temoings, le vingt troisieme jour dapvril lan mil cinq cens quatre-vingt quatorze avant midy, au lieu et chastel de Villepion.

(Signé) LEVERRIER.

Plus veult et donne a Magdalleine S la somme de troys escuz sol pour les services quelle (a faictz) a mad. dame sa mere et elle, et aulx deulx autres seruantes chascune deulx escuz.

Item donne a Charles de Beaufilz, son nepueu, ung pendant doreille de cour dor pour auoir memoire d'elle (1).

RICAULT.

BRASSEULX.

HELENE DE BEAUFILZ.

ABRAHAM BROET (*sic*).

En marge de ce testament se trouvent les articles ci-après :

Item, veult, ordonne et donne a madamezelle de Villepion, sa belle-seur bague et turquoyse a mestre (?) au doy, affin d'auoir memoire [d'elle] et quelle luy et a son frere. sa bague [dor bastu (?)] et a madame de Jumaux (?) sa seur son orloge et sa fourchette.

Item, veult et donne a mademoizelle de Brezolles, sa niepce, sa bague de jassaintes.

Item, veult et donne a sa niepce Barbe du Bouchet, son escraincte d'argent, a mademoiselle de Renan (?) son espingle brune de feu Vallerian (?) son frere; a Gilles du Bouchet son nepueu de piece (?) en satain bleu pour luy faire son pourpoint et Abel du Bouchet son nepueu cinquante escuz pour auoir son premier cheval.

RICAULT.

ABRAHAM BROET.

BRASSEULX.

Quelques observations sur ce texte, en guise de commentaire.

La famille de Beaufls a possédé et habité le château seigneurial de Villepion dès le commencement du XV^e siècle (1404) ; ce fut vers le milieu du XVII^e siècle qu'une autre famille la remplaça.

La testatrice était, comme nous l'apprend cet acte, fille de Jean de Beaufls, écuyer, seigneur de Villepion, lieutenant-général du gouvernement, commandant pour Sa Majesté à Orléans (1569), et de Marie d'Allonville, de la noble maison d'Oysonville. Ils eurent de nombreux enfants ; les généalogistes n'en ont connu que trois, ce testament nous en révèle quatre autres. Voici les noms des uns et des autres :

1^o Claude de Beaufls, écuyer, seigneur de Villepion après son père, qui mourut vers 1580 : il était en même temps seigneur d'Allonnes (Villeneuve-sur-Conie), et gentilhomme ordinaire de Monseigneur le duc d'Anjou, fils du roi ; il épousa Anne Descartes, d'une noble famille de Touraine, et parente sans doute de René Descartes, l'auteur du *Discours de la Méthode* ; leur fils Charles de

(1) Cet article est la reproduction de celui qui a été rayé plus haut.

Beaufils épousa Françoise de Molitard et prit le titre de seigneur de Molitard.

2^o Geoffroy de Beaufils, seigneur de Jumeaux (1), gouverneur de Vendôme en 1598, épousa Geneviève Chalopin et en eut un fils, Paul, seigneur de Lierville (Nottonville).

3^o Françoise de Beaufils épousa Artus du Bouchet et fut mère de : Charles-Louis, Barbe et Gilles du Bouchet, nommés dans le testament de leur tante.

4^o M^{lle} de la M..., peut-être de la Neufville, sœur de la testatrice, n'est pas connue à d'autre titre ; le nom *de la Neufville* n'est point celui d'un fief appartenant à la famille de Beaufils.

5^o Anne de Beaufils ne nous est pas plus connue que la précédente ; l'une des deux fut sans doute l'épouse de M. de Brezolles, puisque la testatrice avait une nièce de ce nom. Si on avait été dans l'usage de donner aux filles le nom d'un fief particulier, on pourrait supposer que M^{lle} de Brezolles était fille de Geoffroy de Beaufils et sœur de Paul, seigneur de Lierville, car les deux fiefs de Lierville et de Brezolles étaient contigus, et tous deux appartenaient à la paroisse de Nottonville. On a perdu tout souvenir du dernier, mais la ferme de Lierville rappelle encore aujourd'hui le nom de l'ancienne seigneurie.

6^o Vallerian de Beaufils n'est signalé que comme décédé.

7^o Enfin Hélène de Beaufils dont le testament nous conserve le souvenir. Quel était son âge ? Quel rang d'ancienneté occupait-elle parmi ses frères et sœurs ? Rien ne peut nous fixer à cet égard. Tout ce que nous pouvons conclure de son testament, c'est qu'elle était célibataire et habitait le château de Villepion, probablement avec sa mère qui mourut beaucoup plus tard. A-t-elle succombé à la maladie dont elle était atteinte ? A-t-elle été inhumée selon son désir dans l'église de Terminiers ? Nous l'ignorons également. Les registres paroissiaux commencent, il est vrai, en 1589, cinq ans avant la date de ce testament ; mais ils ne mentionnent dans le principe que les baptêmes, et c'est seulement en 1623 que les inhumations y sont consignées.

(1) Un titre dit que Jumeaux est un fief situé en la paroisse de Laleu et, entre parenthèses, on a ajouté Lutz. La paroisse de Lutz n'a jamais été appelée Laleu et n'a jamais eu de fief du nom de Jumeaux. Laleu est en Loir-et-Cher. Cette seigneurie de Jumeaux était située en la paroisse de Jallans ; c'est aujourd'hui un gros village appelé Les Jumeaux.

Le nom du notaire, quoique peu lisible, me semble être François Picault ; il y a toujours eu depuis le XVI^e siècle ce double nom à Terminiers et il y est porté encore aujourd'hui. Assez longtemps les Picault ont occupé le tabellionné de Terminiers, et si le notaire qui instrumenta dans cette circonstance fut celui de Patay on peut supposer que c'est parce qu'il appartient à cette famille de Terminiers. Les seigneurs de Villepion se servaient habituellement du ministère du notaire royal de leur paroisse.

Ce testament, dans son début, est semblable à la plupart des pièces de ce genre qui ont été rédigées du XV^e au XVIII^e siècles. Comme les prêtres recevaient beaucoup de testaments, les rituels contenaient une formule à peu près identique à celle que nous trouvons en tête de celui-ci, quoiqu'il ait été rédigé par une main laïque.

A cette époque, où le sentiment religieux dominait tous les autres sentiments, on pensait d'abord à son âme en écrivant ses dernières volontés, et on n'oubliait pas de la recommander dévotement à la divine miséricorde, en invoquant le secours des saints. C'était encore par esprit de foi qu'on demandait souvent à être inhumé dans les églises ; notre testatrice, en se conformant à ce dernier usage, avait une raison particulière de le faire, c'est que les seigneurs de Villepion avaient un caveau funéraire dans l'église de Terminiers. On ne peut constater si son désir a été rempli, car aujourd'hui il n'y a plus trace de ce caveau et on n'a même conservé aucun souvenir de son existence. Il est probable qu'il était dans la nef latérale de la Sainte Vierge ; cette nef en effet, construite peu de temps auparavant, comme on le reconnaît par son architecture, était due à la générosité de la famille seigneuriale de Villepion, ainsi que le prouve l'écusson des Beaufils (d'azur à trois mollettes d'argent) que l'on voit à la clef de voûte de la chapelle et à un pilier de cette même nef. Nous ne savons pas à quels amis trépassés on avait accordé l'hospitalité de ce caveau de famille.

On remarquera l'usage du service anniversaire, connu dès lors, comme aujourd'hui, sous le nom de bout de l'an ; on remarquera surtout la mention du service de huitaine (*huictine*) qui ne se célèbre plus dans notre Beauce, tandis que l'anniversaire, quoique devenu rare, n'est pas cependant tombé en désuétude. La distribution aux pauvres à l'issue de ces services et de celui d'inhumation n'est plus guère pratiquée dans cette même partie du diocèse ;

tandis que dans d'autres parties, dans le Perche par exemple et dans le voisinage de Chartres, elle se pratique encore de temps à autre, sous le nom de *donnée*.

Les legs en rentes et en espèces faits par la noble damoiselle nous sembleraient aujourd'hui bien mesquins, mais à cette époque ils devaient avoir une plus grande importance ; ainsi les quatre écus de rente légués à dame Claude d'Allonville vaudraient environ 50 francs de rente aujourd'hui, en raison du pouvoir de l'argent qui était trois fois alors ce qu'il est actuellement. Il est probable d'ailleurs que la fortune de la testatrice n'était pas considérable ; la principale partie de la fortune paternelle avait dû passer entre les mains de M. de Villepion, l'aîné de la famille, et peut-être Hélène de Beaufile et une de ses sœurs ont-elles gardé le célibat pour permettre de doter plus convenablement leurs autres sœurs.

On remarque avec plaisir que la testatrice n'était pas moins noble par les sentiments du cœur que par la naissance. Si elle fait un legs à sa tante, religieuse à Faremoutiers, ce n'est pas afin d'augmenter en quelque chose la fortune de celle-ci pour laquelle les biens du monde ont peu d'attraits, mais c'est afin de lui donner un témoignage de reconnaissance pour la bonne éducation qu'elle en a reçue. A chacun des siens elle veut laisser un gage de son affection ; c'est ordinairement un objet de peu de valeur intrinsèque, une bague, un pendant d'oreille, mais la provenance en doublera le prix et on aura ainsi *mémoire d'elle*. Son affectueuse sollicitude se manifeste d'une manière charmante dans cette somme qu'elle destine à l'achat du premier cheval d'un de ses neveux ; comme elle connaît bien le plus ardent désir du futur chevalier ! Les personnes attachées à son service ne sont point oubliées ; à toutes elle destine un modeste souvenir qu'elle accompagne d'une parole de gratitude pour leurs bons et loyaux services auprès d'elle et auprès des siens. Quelques-uns des légataires n'ont point trouvé place dans la première partie du testament, mais ils figurent dans un supplément qui a été ajouté au bas et en marge de cette pièce. On peut supposer que la testatrice, dans le moment où elle dictait ses dernières volontés, se trouvait plus pressée par le mal et que, dans la crainte de laisser cette affaire inachevée, elle se hâta de la conclure ; puis, la maladie lui ayant laissé un peu de répit, elle put réparer ses omissions et donner satisfaction à ses sentiments généreux.

Ce document nous fournit quelques détails sur la toilette des dames de condition au XVI^e siècle, détails qui auraient été plus nombreux, si les *robes et accoutrements* n'avaient pas été légués en bloc à une seule personne ; quelques pièces de cette garde-robe en ayant été distraites pour des legs particuliers, nous trouvons dans la mention qui en est faite des renseignements que nous relèverons malgré leur peu d'importance. A une fille de chambre la testatrice donne sa *robe d'estamine* ; c'était sans doute son vêtement le plus commun, car pendant plusieurs siècles l'étamine a été en grand usage dans la classe populaire qui, dans la première moitié de ce siècle, en faisait encore son étoffe de luxe. L'étamine était une étoffe légère de laine à laquelle on donnait ordinairement les couleurs les plus éclatantes ; nos grand'mères ont porté des robes d'étamine et ce n'est pas sans regret qu'elles les ont vues supplantées par les étoffes nouvelles. La même légataire reçoit des *chausses vertes et un cautillon de fraise vert*. Quoique le mot *chausses* ait alors le plus souvent désigné un vêtement qui couvrait le milieu du corps, il est probable qu'il s'applique ici à une sorte de bas ou de pantoufles, car ce mot pris dans l'autre sens n'indiquait pas un vêtement à l'usage des femmes. Que faut-il entendre par un cotillon de fraise vert ? On peut penser que c'était une étoffe dont la couleur imitait la fraise verte ; mais rien ne nous indique que ce soit là le véritable sens de cette expression (1).

Les couleurs voyantes étaient alors fort recherchées ; nous en trouvons la preuve non seulement dans la couleur verte du cotillon et des chausses, mais encore dans le satin bleu dont étaient faits les pourpoints de messire Gilles du Bouchet. Le goût s'est aujourd'hui modifié sur ce point ; cependant nous trouvons encore bon nombre de personnes qui n'ont point renoncé aux couleurs vives et dont l'habillement, sur ce point comme sur bien d'autres, ne saurait sans désavantage être comparé au costume national d'autrefois.

Si la fortune de la noble damoiselle était modeste, ce que j'ai supposé peut-être un peu gratuitement, elle lui permettait cependant d'avoir en sa possession des objets de luxe qui sont considérés comme l'apanage ordinaire et l'indice de l'opulence. Le testament

(1) C'était alors la grande vogue de la *fraise*, cette collerette qui encadrait si singulièrement la tête des personnes de condition ; mais on ne peut voir aucune relation entre cet ornement et le vêtement ici désigné.

fait mention de quatre bagues, et il dit clairement qu'il y en a d'autres dont il ne détermine pas le nombre ; il parle de cuillère d'argent et de fourchette (à l'usage particulier de la testatrice, ce qui prouve que ces instruments n'étaient pas encore d'un usage général), de drageoir, de pendants d'oreille d'or, d'épingle considérée comme bijou, d'écrin d'argent, d'horloge (1), de coupes d'argent et d'autres bijoux. Cette énumération, où l'utile se joint au futile, nous prouve que l'attirail de la coquetterie féminine n'était guère moins compliqué que de nos jours. L'usage du drageoir est depuis longtemps abandonné, mais jadis il n'était point de dame de qualité qui n'eût toujours son drageoir à la portée de sa main, pour y puiser et offrir au besoin des dragées, ces bonbons vulgaires aujourd'hui qui étaient assez estimés alors pour que des villes crussent pouvoir en offrir comme présent d'honneur aux princesses qui les visitaient.

Parmi les expressions qui peuvent être l'objet d'une remarque, signalons : *se garnir du vénérable signe de la croix*, qui semblera délicieuse même à ceux qui ne se disent pas amateurs d'archaïsmes ; *enteraige*, qui depuis longtemps a été remplacé par *enterrement*, lequel, à son tour, se voit supplanté peu à peu par *inhumation* ; *chérissance*, que nous devons regretter, car une langue n'est jamais trop riche de mots qui expriment les plus tendres sentiments du cœur, et d'ailleurs, puisqu'on trouve une différence entre le verbe *chérir* et ses analogues *aimer*, *affectionner*, la même différence eût existé entre *chérissance* et ses synonymes *amour*, *amitié*, *affection* (2) ; *fille de chambre*, qui a été usité jusqu'au moment où les serviteurs sont devenus des *officieux* (1793) ; ce terme était pour le moins aussi juste que celui de *femme de chambre* dont nous nous servons présentement ; le *quint*, pour la cinquième partie, que les dictionnaires admettent toujours mais que l'usage rejette ; *hardes*, mot considéré aujourd'hui comme familier, ce qu'il n'était pas alors ; il est d'ailleurs ici légèrement détourné du sens que nous lui donnons communément : pour nous, en effet, des *hardes* sont plus spécialement du linge qui sert à l'habillement, tandis que dans notre testament ce

(1) Cette horloge n'était autre qu'une montre, bijou alors fort rare, qui, après s'être appelé *oignon de Nuremberg*, avait reçu le nom d'*horloge de poche*.

(2) Cette observation s'applique également au mot *aymance*, si toutefois c'est la signification qu'il faut donner aux signes hiéroglyphiques que nous traduisons ainsi.

linge d'habillement est appelé *habits, robes et accoutrements*; le sens du mot *hardes*, ici, doit être, d'après le contexte, bijoux et objets de toilette qui ne sont pas en étoffe; *fillau*, qui dans nos campagnes s'emploie encore vulgairement pour *filleul*.

Une dernière remarque au sujet des signatures. Le notaire qui déclare avoir reçu le testament n'a point signé cette pièce; là où il aurait dû apposer sa signature nous trouvons celle de Leverrier qui était peut-être son clerc, mais plus probablement le vicaire de Terminiers, car nous trouvons cette même signature Leverrier sur les registres paroissiaux de 1589 à 1594 (1). Deux hypothèses se présentent pour expliquer cette anomalie. L'acte commencé par le notaire a pu être terminé par le vicaire, ou le vicaire a pu commencer l'acte au nom du notaire qui était attendu pour le recevoir.

La testatrice a signé très lisiblement, mais d'une main tremblante qui permet de croire qu'elle était fort affaiblie par la maladie; son écriture est longue et irrégulière, comme l'était souvent à cette époque l'écriture des femmes, lesquelles maniaient beaucoup plus l'aiguille et le fuseau de la ménagère que la plume de l'écrivain.

L'ABBÉ SAINSOT.

(1) Au mois de février 1594, il s'intitule : *desservant la cure de Terminiers à présent*.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU 26 JUILLET 1886

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale le lundi 26 juillet 1886, à une heure, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

MM. : Brossier-Géray, président ; le docteur Raimbert-Desormeaux, vice-président ; Pouillier-Vaudecraine, trésorier ; Clément et Desbans, membres du Bureau, et Lecesne, secrétaire ;

Et **MM.** Barrault (Pascal), Barrier, Blondeau, Boret, Caillaut-Ignard, l'abbé Cottureau, l'abbé Guissard, Durand-Brault, Galerne, Girard, Hanquet, Lambron, Legras, l'abbé Lehoux, Edgar Lucas, Alexis Lucas, Main, Maubert, l'abbé Peschot, Pilon, Richard et l'abbé Sainsot.

MM. Coudray et Renault se sont fait excuser.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du 5 mai 1886 est lu et adopté.

Depuis la dernière réunion, le Bureau a admis en qualité de membres titulaires :

M. CHAPELAIN (Henri), architecte, 70, rue de Grenelle, à Paris, présenté par **MM.** Janssens et H. de Gastel ;

M. ROUSSEAU (Paul), géomètre à Voves, présenté par **MM.** Brunet et Louis Pouillier ;

M. COUTANCEAU (Théodore), à Châteaudun, présenté par **MM.** Lefèvre-Pontalis et Pouillier ;

M. Henri DE LORME, 7, rue Richepanse, à Paris, présenté par **MM.** G. Chénard-Fréville et Henri de Gastel ;

M. LORY, notaire à Chartres, présenté par **MM.** Brossier et Marmasse ;

M. le vicomte DE LÉVIS-MIREPOIX, député de l'Orne, au château de Chêrepérine, par Bellême (Orne), présenté par **MM.** le comte de Lévis et Brossier ;

M. J. PIGELET, imprimeur à Châteaudun, présenté par **MM.** Lecesne et Brossier ;

M. BARRAULT (Pascal), ancien cultivateur, à Châteaudun, présenté par MM. Renault et Brossier ;

M. CAILLAUT-IGNARD, ancien négociant, à Châteaudun, présenté par MM. Brossier et Renou.

Et comme membres correspondants :

M. G. ROBERTET, chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique, 13, rue Paul-Louis Courier, à Paris ;

Et M. GILLARD, archéologue à Nogent-le-Roi.

Les publications et objets ci-après désignés ont été reçus depuis la dernière réunion générale :

ENVOIS DU MINISTÈRE.

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1885, nos 3 et 4.

Journal des Savants, avril et mai 1886.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, t. X.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir ; n° 173, mai 1886, procès-verbaux ; n° 174, juin 1886, mémoires.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse de Valence, 6^e année, liv. 1, 2 et 3.

Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, janvier et février 1886.

Société archéologique de Bordeaux, 2^e fasc. 1882.

Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente, 5^e série, t. VII, années 1884 et 1885.

Bulletin de la Société des Amis des monuments parisiens, nos 2 et 3.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives), janvier et mars 1886.

Revue historique et archéologique du Maine, 1^{er} et 2^e semestres 1885.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, année 1885.

Société de géographie, compte-rendu des séances de la commission centrale ; 1886, nos 9 à 13.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, 3^e et 4^e trimestres 1885.

Académie de Sainte-Croix, d'Orléans : lectures et mémoires, t. V.

ENVOIS DIVERS

Copie de documents relatifs à l'histoire du château de Sainte-Radegonde, pièces appartenant à la famille de Gastel ; don de M. Henri de Gastel.

Une médaille en argent commémorative du sacre de Charles X ; une pièce de 10 centimes de Napoléon, roi d'Italie, et un douzain de Charles VI, roi de France ; don de M. Passard.

Langue internationale néo-latine, et Manuel de la langue néo-latine usuelle et commerciale, par M. E. COURTONNE ; don de la Société Niçoise des sciences.

Généalogie de toutes les branches de la maison du Buat, seigneurs, barons, comtes et marquis du Buat (Perche, Normandie, Bretagne, Anjou, Beauce et Lorraine), par M. Henri LE COURT, membre de la Société historique de Lisieux et de la Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain ; don de l'auteur.

Un manuscrit en trois cahiers, portant pour titre : « Le très excellent enterrement de feu d'heureuse mémoire, très hault, très puissant, très illustre et respectueux prince (?) Leonor d'Orléans, duc de Longueville et de Touteville, marquis de Rhotelin, prince (?) de Chastellaillon, comte de Dunois, de Tancarville et de Saint-Pol, et comte souverain de Neufchastel, en Suisse, etc. ; fait et conduit en la Sainte-Chapelle de Chasteaudun, le jour de monsieur Saint Louis, l'an de grâce 1574, par Omond du Boullay, escuyer, sieur dudit lieu, premier hérault d'armes du roy, au titre de Valloys, et de l'exprès commandement de la royne, mère du roy, régente de France pour l'absence de Sa Majesté, n'étant encore de retour de son royaume de Poullongue » ; don de M^{me} René Grindelle.

Trois photographies des vieux ponts de Bonneval et deux autres photographies de ponts plus modernes ;

Note sur l'extraction mécanique du sable et des pierres à casser, par M. MAZOYER ;

Note des conditions d'emploi de l'acier dans les ponts métalliques à poutres droites en France, par le même ;

Note sur l'évaluation des terrassements en mètre courant dans les projets de travaux neufs du service vicinal d'Eure-et-Loir, par le même ;

Ces trois notes extraites des *Annales des Ponts et Chaussées*, fasc. de février et mai 1886 ;

Projet d'exécution des travaux du chemin de fer de Tours à Sargé, section d'Aulon à Sargé. Lot des Ponts et Chaussées, rapport des ingénieurs ;

Devis et cahier des charges du même chemin, même section ;

Don de M. Mazoyer, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, récemment promu.

M. Mazoyer a joint à cet envoi la lettre suivante :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« J'ai l'honneur de vous informer que, par décret du 3 juillet dernier, j'ai été promu au grade d'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, et que par

décision de M. le Ministre des Travaux publics, en date du 26 juin, j'ai été chargé du service de la navigation de la Loire et de ses canaux latéraux, avec résidence à Nevers.

« Cette décision qui me fait quitter la ville de Châteaudun ne saurait briser les liens qui m'attachent étroitement depuis longtemps à la ville et la Société Dunoise.

« Trop de souvenirs et trop de travaux me le rappelleront sans cesse pour que je puisse oublier l'une et me séparer de l'autre. Durant toute ma carrière d'ingénieur ordinaire je n'aurai jamais occupé que deux postes : l'un celui d'ingénieur chargé d'une mission du gouvernement à l'étranger, et l'autre celui d'ingénieur à Châteaudun. Ce n'est donc pas seulement en paroles que j'ai affirmé mon attachement pour la région devenue pour moi presque un pays d'adoption. Ce n'est même pas en habitant passivement ce pays que j'ai prouvé cette affection, c'est en concourant de tous mes efforts, dans la modeste sphère de mon activité, au développement de ses voies de communication de toute nature et au progrès de sa situation économique.

« Absorbé, surtout depuis que la France a cherché à doubler le réseau de ses vieilles routes par un réseau de chemins de fer du même développement, par des travaux exceptionnels, je n'ai pu, à mon grand regret, suivre d'aussi près que je l'aurais voulu les travaux de la Société. Je puis cependant affirmer que je suis resté un lecteur assidu de son bulletin et que j'ai toujours pensé à elle lorsqu'un hasard heureux m'a fait rencontrer un souvenir digne d'être signalé à son attention.

« Je suis cette même tradition, en complétant l'offre que j'avais déjà faite à la Société d'une note sur les vieux ponts de Bonneval, note insérée dans les *Annales des Ponts et Chaussées*, par l'offre, au nom du service vicinal, des photographies de ces mêmes ponts. Ces épreuves ont été relevées, lorsque, dernièrement, le service vicinal a décidé de constituer la collection des photographies des principaux ouvrages de son réseau. Je n'ai eu garde d'oublier ces vieux monuments.

« Je joins à ces vues, prises à Bonneval, les photographies de deux autres ponts, plus modernes, mais cependant curieux par leur âge et par leur architecture, et que nous avons restaurés dernièrement.

« J'ai en outre ajouté trois nouvelles notes publiées, en deux fascicules, cette année, par les *Annales des Ponts et Chaussées*.

« Aussi puis-je dire que je n'ai rien écrit sans en faire hommage à la Société, ni touché à de vieux monuments sans le faire avec soin et avec respect, et en vue de les perpétuer pour un avenir au moins aussi long, j'en ai la confiance, que leur passé ! Je me rappellerai toujours que j'ai, en 1874, sauvé les vieux ponts de Bonneval de la ruine qui les menaçait et de leur remplacement par un tablier en bois, système qui n'est plus de notre âge et qui avait été proposé à cette époque.

« Nous sommes, en effet, à l'âge de fer... Je me trompe. Cet âge lui-même prend fin, car cette année voit commencer la construction d'un ouvrage approuvé par le Conseil général des ponts et chaussées, et où l'acier doit remplacer le fer. Le premier coup de pioche est donné sur place à Sargé pour les fondations, et le premier coup de marteau est donné pour la construction de la poutre au Creuzot, qui s'est rendu adjudicataire de ces travaux le 13 mai dernier.

« Ce pont va plus loin qu'un autre ouvrage en cours d'exécution à Rouen et qui représente la transition. Il inaugure franchement l'ère de l'acier dans les grandes constructions civiles. Après avoir conquis sa place dans nos vaisseaux et nos canons, l'acier devait également pénétrer dans l'architecture civile. L'étude qui lui assure cette entrée officielle a été entièrement faite à Châteaudun et j'ai cru, puisque notre Société est aussi bien scientifique que littéraire, devoir vous offrir un exemplaire du rapport à l'appui du projet, c'est-à-dire du plaidoyer qui a fait gagner la cause de cet ouvrage devant le Conseil général des ponts et chaussées, et un exemplaire du devis qui en définit le mode de construction.

« Ce sont là mes legs d'adieu à Châteaudun et à la Société Dunoise.

« Je ne veux pas terminer cette lettre, monsieur le Président, sans vous prier d'agréer et de faire agréer à mes collègues de la Société l'expression de mes sincères regrets au sujet de la séparation que m'impose le développement de ma carrière, et l'assurance de mon affectueux souvenir. »

Aux dons précédents il faut ajouter : un boulet de fonte trouvé au pied du château de Châteaudun ; trois pièces de monnaie belges, une suisse, deux françaises et une allemande ; un jeton de Nuremberg ; un autre jeton : (A) GETTES + ENTENDES AU + COMPTE. Quatre fleurs de lys dans un losange. — (R) GARDES VOUS DE MESCOMPTE ; croix feuillue avec quatre lys dans les angles. — Don de M. Bozé, concierge du château.

L'assemblée vote des remerciements à tous les généreux donateurs.

EXTRAITS DES SÉANCES DU BUREAU

Séance du 1^{re} Juin 1886.

M. le Président communique au Bureau :

Une lettre de M. Moussoir, avocat à Versailles, relatant les démarches, malheureusement infructueuses, qu'il a bien voulu faire pour procurer gratuitement à la Société Dunoise l'inventaire des archives départementales de Seine-et-Oise.

Une lettre de M. F. Gaillard, à Plouharnel, près Carnac (Morbihan), et plusieurs exemplaires d'un questionnaire concernant les dolmens et particulièrement les dolmens à cabinets latéraux.

Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique demandant, en

vue de la publication d'un « Catalogue des manuscrits des Sociétés savantes », qu'on fasse relever et qu'on adresse, à la direction de son secrétariat, la liste des manuscrits possédés par la Société.

M. le Président signale, dans le Bulletin de mai 1886, de la Société archéologique de Chartres, une note concernant l'impression des ouvrages de Ch. Loiseau, bailli de Dunois.

Séance du 6 juillet 1886.

M. le Président communique au Bureau :

Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique contenant un nouveau questionnaire sur le prix de vente au détail, à diverses époques, postérieures à 1800, des denrées telles que : pain de ménage, lait, œufs, pommes de terre, sel, sucre, bois à brûler, charbon de terre....

Une autre circulaire concernant le programme à fixer pour le prochain Congrès des Sociétés savantes.

Une lettre (du 11 juin 1886) de M. Eugène Lefèvre-Pontalis, qui veut bien promettre de réserver à la Société Dunoise les études archéologiques qu'il pourra faire sur les monuments religieux de la région et particulièrement sur l'église de Bonneval, monument intéressant du XIII^e siècle. Il se propose aussi d'offrir à la Société un exemplaire de la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, œuvre de MM. Robert DE LASTEYRIE et Eug. LEFÈVRE-PONTALIS.

Une lettre de M. H. de Gastel (du 12 juin 1886), où sont indiqués les souvenirs de M^{sr} Rousseau que sa famille possède ; ce sont : un petit portrait de cet évêque, au lavis, et l'original de plusieurs lettres que Portalis, Séguier et Fontanes lui ont adressées. Ces documents proviennent du grand-oncle de M. de Gastel, M. l'abbé Fauvel, qui a été grand-vicaire et ami de M^{sr} Rousseau, d'abord à Coutances, puis à Orléans.

M. de Gastel mentionne aussi un passage de l'Inventaire des objets d'art de Robertet, publié dans les Mémoires de la Société des antiquaires de France, 30^e volume. La veuve de Florimont Robertet y fait son inventaire en termes bien touchants : « Plus vingt trois anneaux passez dans une petite chesne d'or, à chacun desquels il y a un diamant du prix de deux ou trois cens francs, lequel nombre est celui des années qu'a duré mon mariage, ayant pris plaisir de les assembler ainsi pour me ramentevoir toutes les fois que je regardois dans mon cabinet combien il y avoit que j'étois heureuse..... » Tout le document est de ce style.

Une lettre de M. Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, en date du 17 juin 1886, qui n'accepte pas la décision, prise par le Bureau, de joindre à l'inventaire des minutes des notaires de Châteaudun, l'inventaire des minutes des autres notaires du comté de Dunois et de ceux des localités comprises aujourd'hui dans l'arrondissement de Châteaudun.

Le Bureau décide, en conséquence, que la publication ne comprendra que l'inventaire des minutes des notaires de Châteaudun.

M. Henri Le Court, notaire à Deauville, fait hommage à la Société d'un mémoire imprimé, portant pour titre : *Généalogie de toutes les branches de la maison du Buat*, travail plein d'intérêt où se trouvent indiquées les alliances de cette maison avec diverses familles du Perche, de la Beauce, etc., au nombre desquelles figurent les familles de Gastel, de L'homme-Dieu du Tranchant, de Lignerolles, du Temple de Rougemont. Cette généalogie, qui a exigé de patientes recherches de la part de son auteur, peut, en raison de son ordonnance bien entendue, être mise en ligne avec celle de la famille Colas des Francs, que possède notre bibliothèque. L'une et l'autre sont des modèles en ce genre. Notre très dévoué collègue, M. H. de Gastel, a collaboré à ce travail, ainsi que M. Le Court prend soin de le dire. Nous ajouterons que celui-ci compte parmi ses aïeux l'éminent jurisconsulte et poète satyrique, Jacques du Lorens, de Châteauneuf-en-Thimerais, dont il est le sixième arrière-petit-fils.

Deux lettres de M. Gaillard, de Plouharnel ; dans l'une (du 8 juin), M. Gaillard fait appel aux souvenirs des membres de la Société Dunoise qui ont pratiqué des fouilles ou qui se trouvent à proximité de dolmens, pour savoir s'il y a dans la contrée des dolmens à cabinets latéraux ou chambres multiples dallées. Dans la seconde lettre (du 18 juin 1886), on lit :

« Mon premier rapport est parvenu à l'anthropologie, et je ne suis plus tenu à la même discrétion. Ce rapport n'est qu'un préambule ; la question sera largement traitée, en août, au Congrès de l'Association française à Nancy.

« Voici le fait observé et le résumé du premier rapport :

« En avril dernier nous avons exploré un dolmen déjà visité par la Société polymathique qui *n'y trouva et n'y remarqua rien* ; et nos résultats sont que ce dolmen, *dallé de grandes dalles*, a une crypte au-dessous de celles-ci. Nous y avons pénétré et nous y avons recueilli un collier, grains en calaise, des têtes de flèches barbelées à ailerons et des vases entiers. Il y avait beaucoup de charbon. Évidemment cette crypte avait servi. La construction du monument démontre qu'on eût pu faire cette crypte après coup. On eût pu y introduire et y placer les dalles. C'était donc un endroit réservé et d'usage prévu. Sa hauteur n'eût pas permis d'y inhumer, comme dans les dolmens, en position accroupie. N'était-ce pas un ossuaire ?

« Tout ceci va s'élucider par ce qui va suivre. Quelle relation y a-t-il entre les dolmens ainsi dallés et ceux à cabinets latéraux ? Ces observations sont-elles d'ordre régional ? Si j'établis, avec la collaboration de mes correspondants de France et d'Angleterre, que les observations y sont les mêmes, ce sera la vérité scientifique absolue.

« En 1884, le docteur Closmadeuc, propriétaire de l'île de Gavr'inis, pénétra sous le dallage de la galerie de son dolmen ; il ne sut pas saisir l'importance du fait. Il constata que les *sculptures des supports continuaient en dessous*,

mais il ne poussa pas son opération jusqu'à la chambre. La première conclusion est donc : *il y a des dolmens à double étage.* »

M. Robertet donne des renseignements sur la famille des Robertet, seigneurs de Brou et d'Alluyes, et se propose de faire un travail sur cette famille. A ce propos, il fait appel à la collaboration des membres de la Société (lettre du 13 juin).

Enfin, M. le Ministre de l'Instruction publique consulte la Société sur l'opportunité qu'il y aurait à l'avenir à fixer l'époque des réunions des Sociétés savantes pendant les vacances de la Pentecôte (circ. du 25 juin).

L'assemblée émet un avis favorable.

Il est donné lecture des deux mémoires inscrits à l'ordre du jour de la séance :

1° *Un procès célèbre dans le Dunois*, par M. Gaston DE PELLERIN DE LA TOUCHE ;

2° *Les Barons de Brou de la maison de Rostaing*, par M. Henri DE GASTEL.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

GOHORY

SON PRIEURÉ DE S^T-MICHEL, SA PRÉCEPTORERIE

PREMIÈRE PARTIE

Le village de Gohory est situé entre Châteaudun et Brou, sur les confins de la Beauce et du Perche. Une charte de Saint-Père de Chartres lui attribue 66 habitants en l'an 1250. Le chef-lieu de la commune ne paraît pas avoir dépassé ce chiffre.

Les deux fiefs de Bois-Saint-Père et de Bois-Girard, Les Chenardières et Le Saussay, nous indiquent assez, par leur nom même, que ce pays, au X^e siècle, était encore couvert de forêts. Au commencement du XIII^e, la mention des noales, c'est-à-dire des terres nouvellement défrichées, témoigne des progrès de la culture. Des centres secondaires de population se formèrent avec le temps, et aujourd'hui l'ensemble dépasse 400 âmes.

Comme l'historien Bordas, nous pensons que le pays tire son nom de Gohier, seigneur de Lanneray, qui en avait la suzeraineté, sans y faire sa résidence. Les registres de ce pays ne remontent pas au-delà de 1600. Il n'a conservé aucun document relatif à ses origines. Des hauts faits de tant de chevaliers qui possédèrent le sol, de leur puissance, de leurs manoirs, il ne reste aucune trace.

Un seul souvenir a survécu à cette ruine générale : c'est celui de leurs libéralités et de leurs aumônes. Les pages qui les ont enregistrées, conservées longtemps dans l'antique abbaye de Saint-Michel, se sont chargées de les immortaliser. Ces chartes, dont nous avons pu retrouver la copie, quoique bien incomplète, aux archives précieuses de notre Bibliothèque nationale, jetteront un nouveau jour sur l'histoire du Dunois.

L'église de Gohory fut bâtie en l'an 1004, probablement par le seigneur du pays. Après l'invasion normande, chose triste à dire,

la plupart des églises du Dunois étaient, avec leurs revenus, la propriété des gentilshommes de la contrée. On se transmettait ces héritages, on se les partageait comme un bien vulgaire. Quelques-uns avaient reçu ces édifices de la munificence du souverain à titre de récompense militaire. D'autres, après les dévastations des hordes conquérantes, avaient pu considérer ces biens comme dévolus au seigneur de la terre, à titre d'épave. Gohory, de création récente, était peut-être resté aux mains du chevalier fondateur, à titre de propriété réservée. Toujours est-il qu'à l'an 1081 l'église appartenait à deux familles seigneuriales qui la possédaient par moitié.

Des chartes que nous allons produire, il ne résulte pas que Gohier de Lanneray soit le fondateur du prieuré de Gohory. Il en fut seulement le bienfaiteur (1), et sa famille, de qui le pays dépendait, favorisa de toutes ses forces cette institution. Nous n'avons pas non plus la preuve qu'il faille en attribuer la fondation à Eude Borel, comme le pense le *Gallia Christiana*. Les Borel, par leurs largesses, au Poilay surtout, ont sans doute accru l'importance du prieuré, mais ils ne furent pas les premiers donateurs. La charte la plus ancienne, qui porte le millésime de 1081, nous révèle les vrais fondateurs.

Ce sont, d'une part, Théodoric et Gautier *Oculus-Canis* (2), de l'autre, Girard Bruneau ; deux familles nobles, tenant un des premiers rangs dans la contrée, représentées dans les actes les plus importants de nos cartulaires. A cette date, les chevaliers connus sous le nom d'*Oculus Canis*, peut-être à cause de leur intrépidité, possèdent une terre seigneuriale sur les plateaux de Cormont, où l'on cultivait la vigne, un domaine à Gohory et la moitié de l'église, des droits de cens sur les vignes de la banlieue de Châteaudun et une maison dans cette ville.

Plus puissante encore était la famille Bruneau. Elle se partage en deux branches. L'une possède la seigneurie d'Yèvres, son église ; l'autre, la seigneurie de Logron, la suzeraineté de Chanteloup (3), Sonville (4), l'église Saint-Lubin de Brou, Bretigny, Sonnay, la

(1) Le prieuré de Gohory dut en réalité sa *seigneurie* aux châtelains de Lanneray.

(2) Œil-de-Chien.

(3) Regnauld Percehaie, seigneur de Romainville et Chanteloup, le reconnaît pour son suzerain.

(4) Sonville, Bretigny, Sonnay, anciennes seigneuries de la paroisse de Dangeau.

moitié de l'église de Gohory et des terres en cette paroisse. D'Yèvres partirent successivement deux croisés de cette famille nommés Eudes tous deux, l'oncle et le neveu. La maison de Logron, ainsi que l'atteste une charte communiquée par notre honorable président, fournit une religieuse à l'abbaye de Saint-Avit et lui assura certaines rentes à Logron, en 1271. Eudes Bruneau, seigneur de Bretigny, était curé de Dangeau au XIII^e siècle. Peu de familles se sont montrées plus généreuses envers les abbayes.

Charte de fondation

(1081).

Après un préambule dans lequel les donateurs exposent combien il est sage de prévenir les rigueurs du jugement à venir par le mérite de l'aumône, ils continuent ainsi :

Moi, Théodoric *Oculus-Canis*, et moi, Gautier du même nom, son frère, désirant éviter les peines éternelles, nous donnons à Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer, et aux religieux qui servent Dieu dans ce monastère, un certain lieu appelé GOHERI, situé dans le Pays Dunois : à savoir, la moitié de l'église et tout ce que nous possédons de droits en cette église. Nous leur concédons vingt arpens de terre, avec les quarante hôtes qui les cultivent, la dime de ces mêmes terres. Nous leur abandonnons une terre d'une charrue, avec notre part de dime et de tannage, en outre la moitié de toute notre terre adjacente et dépendante du même lieu Et moi, Girard Bruneau, je donne à Saint-Michel, etc., l'autre moitié de la même église, la moitié aussi de la dime des vingt arpens et de la terre d'une charrue qui vient d'être attribuée aux moines. Et nous, Hilgot Bruneau, Radulfe, Hugues et Adam Bruneau, nous nous associons à cette donation. Elle a été faite à Brou, en la maison de Bernard de Bullou (1), sous les yeux et en présence de son fils Geoffroy Godescal, avec l'aveu et le généreux acquiescement duquel tout a été conclu : Ada, son épouse, et Hugues, son fils, approuvent cet acte. Témoins : Bernard de Bulou, Osmond de *Malo Consilio* (de Malassise?), Rainard del Castel (2), Hugues de *Arreis*. Le moine Ranulfe reçut ce don ; Rainald, doyen (3), fut témoin de la donation

(1) Bullou, canton de Brou (Eure-et-Loir).

(2) Le nom de ce témoin Rainard del Castel nous prouve que l'on parlait alors le roman.

(3) Rainald est le doyen du Perche. Loin de voir d'un mauvais œil un établissement monastique dans son doyenné, il en favorise l'établissement.

et, à partir de ce moment, il en ménagea et favorisa la réalisation par tous les moyens.

Charte de Goheri

(Vers 1097).

Incipit hic Domini sub nomine Cartula Summi. Au nom du Dieu Très-Haut commence cette charte : Sachent tous que moi (1) Geoffroy, fils de Godescal, je donne à Saint-Michel une certaine propriété appelée Montemont. — Et ont apposé leur sceau : le donateur, Fromond son parent, Foulques de *Magna Villa*, Payen de Bouville, etc. (*Sic*).

Dans le même pays, Radulfe *Oculus Canis*, en 1097, et vers le même temps *Eustachia*, épouse de Guillaume Gouët, concédèrent à Saint-Michel de vastes possessions.

Charte de Goheri

(1134).

Eudes Potard vendit la terre de ce nom (2), pour trente sols, à Robert d'Ardevon, qui était alors prieur de Gohori, en présence de plusieurs témoins.

Le seigneur de Montigny renouvela cette même donation, et, l'an 1034 (c'est une erreur manifeste : il faut lire 1134), Hubert Payen concéda la moitié de la dite terre à Saint-Michel, en présence de : Bruneau, Gassion de Champromain, Eudes de Loislville, Haimeric de Meslay, Geoffroy de *Templedria*, Rainauld Cochîn, Simon de la Boesche, Bochart Boguet, Rican, Hervé de Montsorel, Trecelin, etc.

Thibauld de Dangeau fit une autre donation dans le même village ; témoins de ce dernier acte : Geoffroy de Chantemesle, Hugues Guinneleu, Eudes Brisart, Radulfe Longis, Gautier de Loislville et Guillaume de Moncello.

L'an 1081 (3), Gautier *Oculus Canis*, voulant aller en Espagne, fit cette libéralité à saint Michel, prince de la milice céleste et capitaine de Dieu, *dux*

(1) Godescal était le fils de Bernard de Bullou, mentionné plus haut. Geoffroy serait donc le petit-fils de Bernard.

(2) Une des terres du prieuré se nommait Potz. Potard n'en tirait-il pas son surnom ?

(3) D'après une autre copie, plus exacte, c'est en 1087 qu'il renouvela sa donation.

Dei, afin qu'il le conduisît et le ramenât sain et sauf. Sa donation fut réalisée à Châteaudun, dans la maison de Geoffroy Godescal, en présence du vicomte Hugues. Furent aussi témoins : Hugues de La Roche, leur neveu, et Geoffroy *Rufus*, autre neveu, Guillaume de Melleville, Gatier de *Duino*, Garnier, serviteur des moines, et Anstetille, clerc. Le moine Ranulfe reçut ce don et fit rédiger plus tard cette charte au Mont-Saint-Michel, l'an 1093.

Gautier *Oculus Canis* alla au Mont-Saint-Michel et il y était à la fête de Noël. Là il souscrivit cette charte du signe de la croix, voulant qu'elle fût rédigée en forme et scellée de sa propre main, en présence du seigneur Roger, abbé, de Mathieu, prieur, et de Martin, sous-prieur et grand-chantre, de Guillaume de Boullon et de beaucoup d'autres moines, de Guillaume Calceboeuf et de Robert le prévôt.

Telle est la plus ancienne charte du prieuré de Gohory. Les bienfaiteurs donnent, tout à la fois, l'église pour le service divin et les revenus nécessaires à l'existence matérielle des moines. Ceux-ci forment une petite communauté dont Ranulfe paraît être le premier prieur. L'exemple est donné ; désormais ces libéralités vont susciter des imitateurs.

Charte retrouvée dans les titres du prieuré de L'Abbayette

(1139).

Le seigneur Eudes de Montigny donne à l'église du Mont-Saint-Michel et aux religieux de l'abbaye la terre qui est voisine des Poiriers-Houdri, pour le salut de son âme, pour celui des âmes d'Agnès, son épouse, et de ses ancêtres, avec le consentement de ladite épouse et de ses fils, l'an 1139 de l'Incarnation.

Paganus concède la moitié de la même terre, qui lui appartient, en vue du bien de son âme, de celle de son épouse et de ses parents. Il le fait avec l'agrément de *Eustachia*, son épouse, et de Rainauld et Eudes, ses fils. Témoins : Bernard, prêtre, Eudes Burnelle (*sic*), Gassion de Champ-Romain (*de Castello Romano*), Eudes de Loislville, Haimeric de Melay, Geoffroy de *Templedoria*, Renault Cochin, Simon de La Boesche, Boschard Boguet, Rican, Hervé de Montsorel, Frélin, Osbert *mediatorius*, Garnier, Albéric.

Cette aumône fut concédée du temps que le prêtre Clément et *Brientius* le prieur étaient à Gohéri.

Charte d'Eudes Borel

(Sans date, antérieure à 1155).

Gosselin, évêque de Chartres, déclare qu'Eudes Borel est venu en sa présence et a confirmé tout ce que Richer, archidiacre, qu'il appelle « notre frère »,

avait aumôné à Saint-Michel, au Poilay (1). Les biens aumônés par Richer étaient du fief de son père, et il les tenait de son grand-père, Eudes-le-Vieux. Toute cette donation, faite à l'abbaye, entre les mains de son prédécesseur Yves (évêque de Chartres), continuera à être possédée pacifiquement. Hugues, frère d'Eudes, et Berthe, son épouse, approuvent.

Charte de Guillaume Harenc

(Sans date, mais certainement de 1184 à 1194).

Guillaume Harenc, chevalier, dont la famille a place dans l'obituaire de Notre-Dame de Chartres, de concert avec Philippe, son épouse, donnent à Saint-Michel les revenus et droits accoutumés, qu'ils possèdent à Goheri et dans ses dépendances. A titre de cadeau charitable de l'église ils reçoivent, des religieux, 1,000 sous angevins. Gohier de Lannerai, qui avait droit de suzeraineté sur ces revenus, confirme cette aliénation. Le reste du fief, que Guillaume Harenc tient de lui, servira de caution, entre ses mains, de la donation qui vient d'être faite. Nous avons fait rédiger cette charte, revêtue du sceau de Gohier de Lannerai. — Témoins : Guillaume, sous-doyen, et Geoffroy, doyen de Chartres, Roger de Beauvoir et Hugues de Follet, chanoines de Chartres, Regnault Payen (*Paganus*), Bernard de Bullou, Adam Harenc, Gohier de Patay, Hervé *Rufus*. Radulfe de Saint-Georges, prieur en ce temps-là, Guillaume de Montemont, Robert Drengé, Herbert de Ponts, Hubert, alors curé de Gohery, et beaucoup d'autres.

Charte de confirmation de Regnault (de Mouçon), évêque de Chartres.

Il approuve la donation de Guillaume Harenc, en présence du donateur et de sa femme. — (Sceau de Regnault : un évêque debout et en ornements pontificaux donnant sa bénédiction.)

Charte d'Yvon de Villeret (2)

(Sans date. Époque approximative : 1195 *vel circa*).

Yvon de Villeret (ou Villerai) et Jeanne, son épouse, Hugues, son fils, Mathilde, sa fille, donnent à l'abbaye du Mont-Saint-Michel ce qu'ils possèdent

(1) Le Poilay (Loir-et-Cher). Le chapitre de Chartres y possédait l'église et le tiers de la dîme ; le prieuré de Gohory, les deux autres tiers.

(2) Nous aurions cru voir ici Villeret de Sancheville ou de Bazoché, mais la vérité semble forcer à adopter Villerai, près Rémalard. On trouve parmi ses seigneurs un Yves et un Hugues à cette même date.

au Mesnil-Foucher (Dangeau), dans le fief de Bigot-le-Clerc. Les moines paieront seulement seize deniers de cens annuel. Gohier de Lannerai approuve et confirme, par l'apposition de son sceau. — Témoins : Ranulfe, prieur de Goheri, et Guillaume, son compagnon, tous deux prêtres, Gohier de Lannerai, seigneur et chevalier, Robert et Guillaume de Montemont, Thibault, prévôt de Gohier, etc. — (Sceau de Gohier de Lannerai, de forme ronde : un lion affronté et lampassé ; autour du champ : *Sigillum Goherii de Lanneriaco.*)

Charte de Hubert Normant.

Voici une pièce qui nous a paru curieuse, mais dont l'auteur nous donne quelque embarras. Hubert Normant appartient bien à une famille noble du Dunois. Il a parfaitement contresigné, en 1169, une charte d'Eudes de Montigny, confirmative d'un don de Rahier, son père, en faveur du prieuré des Fouteaux, près Ruan, dépendance de l'abbaye de Thiron. En le voyant placé au premier rang parmi les signataires, on est en droit de le croire membre de la famille. Malheureusement, dans la savante généalogie des sires de Montigny-le-Gannelon, insérée en tête du Cartulaire dunois de Marmoutiers, M. Mabilie ne lui a point donné place. Pour nous, fort de notre charte, nous sommes porté à voir en lui un gendre de la famille de Montigny qui aurait administré la seigneurie, soit pendant une minorité, soit pendant les absences réitérées de Jean *Rufus* qui, en 1200 et en 1202, partit à deux reprises pour la croisade.

« Vous saurez que Girard de Jumeaux (près Châteaudun), quand son fils prit son essor vers la religion (*ad religionem evolavit*) et s'en alla à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, avait, *sans mon consentement*, donné au même monastère le Bois-Girard et ses dépendances. Ce bois étant de mon fief, j'ai fait opposition et ai refusé d'approuver cette donation. J'ai alors envahi la terre de mon vassal, j'y ai fait une saisie sur les choses et sur les hommes, et je les ai emmenés avec moi à Montigny. A la suite, touché de compassion, et mû par des sentiments de piété, j'ai consenti à accepter et à ratifier la donation qui avait été faite. L'abbé, à titre d'amitié, m'a donné dix livres pour *mes peines et mes dépens* (*pro meis laboribus et expensis*) par la main de Rualand, alors prieur de Goheri, et de Guillaume de Montemont, dans ma maison de Montigny. Pour perpétuer le souvenir de cet abandon, j'ai stipulé qu'à la mort ou à la mutation de chaque abbé, j'aurais droit, ma vie durant, à une pelleterie, afin de garantir le fief et de le défendre contre tous. La pelleterie a été évaluée à 15 sous. Fait en mon château de Montigny. »

Arrêtons-nous, Messieurs, un instant devant le château et, pour la première

fois, essayons de jeter un peu de lumière sur les origines et les persistantes traditions de Montigny-le-Gannelon.

D'après le moine Richer, historien du X^e siècle, et au jugement de M. Babelon, de l'École des Chartes, c'était, au temps de Louis d'Outremer, un château royal. S'il était propriété de la couronne en 944, rien ne s'oppose à ce qu'il lui appartint déjà au siècle précédent. Dès lors nous touchons à la fin du règne de Charlemagne et alors s'expliquent les souvenirs de cet âge chevaleresque. Montigny montre avec orgueil sa porte de Roland et n'a pas besoin de défendre Gannelon, son seigneur, de l'accusation de félonie dont il se serait rendu coupable à Roncevaux, car il vivait deux siècles après Charlemagne. Roland commandait pour le roi sur les marches de Bretagne. Il a pu se reposer au château royal de Montigny, en allant à l'expédition d'Espagne.

L'abbé Bordas nous apprend que la porte de Roland, où l'on voyait son effigie, fut détruite au siècle dernier. Dans le cours du XIII^e, ainsi qu'on peut le voir encore, la cathédrale de Chartres retraçait, dans une de ses splendides verrières, les épisodes chevaleresques de la vie de Roland, glorifié comme le héros chrétien par excellence. La même admiration a pu consacrer son souvenir à Montigny (1). Quoi qu'il en soit, le château, de l'époque carlovingienne, se dressait formidable sur la rive escarpée du Loir, large et profond à ses pieds. Les plus puissants seigneurs de France se soulèvent et se coalisent contre Louis d'Outremer. Bernard de Senlis et Thibaut-le-Tricheur entrent les premiers en campagne. « Et le jour même de Pâque (945 environ) ils attaquèrent la place de Montigny, qui appartenait au roi, l'emportèrent d'assaut et la détruisirent. » Rahier, le seigneur de Montigny le plus anciennement connu, dut obtenir ce domaine du comte de Blois à titre de bénéfice, car il habite le château, relevé sans doute par lui, dès l'an 989 et peut-être avant. Ce ne fut que sous ses successeurs que Montigny emprunta, à ses seigneurs, le surnom qu'il porte aujourd'hui. Rahier II et Eudes, son fils, agrandirent le château en 1177, et Jean le Roux, après eux, y fit d'importantes restaurations en 1198.

Ce fut dans cette demeure que Hubert Normand traita avec les représentants du prieuré de Gohory.

Charte d'Eudes Bruneau

(1195).

Eudes Bruneau, chevalier, atteste que Bigot *Cerarius*, clerc, de Châteaudun, a donné à Saint-Michel de Goheri la quatrième partie du Mesnil-Foucher, qui

(1) La façade de l'église de la Madeleine de Châteaudun était, au siècle dernier, décorée de belles statues carlovingiennes, restes d'un monument plus ancien. Or, parmi elles, la tradition a toujours voulu voir le valeureux Roland.

était son fief, et les dépendances ; de plus, deux parts de menues dîmes. Il approuve cette libéralité de concert avec sa femme, ses enfants et ses sœurs. — Témoins : Hubert, prêtre de Goheri, Gohier, chevalier de Lannerai, Thibaut Pigenou, Herbert de Ponts, Renard Litoit. — (Sceau qui paraît être celui de Bigot Cirié (*Cerarius*)).

Charte d'Eudes Borel

(Sans date : 1183 à 1217).

Eudes Borel, seigneur de Courtalain, fait don, au monastère de Saint-Michel, des hommes du Poilay, qui sont tributaires envers le prieuré de cens que ses ancêtres lui ont offerts en aumône. — (Sceau d'Eudes Borel, de forme ronde : au centre, un écu, burelé de quatre burelles ; légende autour : *Sigillum Odonis Borel. Cur' Alain*. — Sceau de Garnier de Langey, témoin : un écu et neuf étoiles en orle.)

L'approbation de l'évêque Regnault vint confirmer cet acte.

Charte retrouvée dans les titres du prieuré de Villamée

(1208).

Moi, Eudes Borel, seigneur de Courtalain, je fais connaître à tous présents et à venir, que, pour le salut de mon âme, etc., avec l'assentiment d'Agnès, ma mère, de Garnier de Langey et de Jeanne, mon épouse, je donne à Saint-Michel les hommes du Poilay qui tiennent, des religieux, des cens annuels — les personnes et les cens leur ont été aumônés par mes ancêtres — pour les posséder à jamais pacifiquement et sans réclamation, sous la seule réserve de la justice des causes d'effusion du sang, de guerre, de vol, de rapt, incendie, du cens, des dons, des amendes, et charrois une fois dans l'année. Donné à Châteaudun, l'an de grâce 1208, Ranulfe de Monroc étant prieur de Goheri, Radulfe, prieur d'*Aufains*, Eudes, curé de Courtalain, Robert, curé du Poilay, Hubert, curé de Goheri, Gohier de Lanerai, Garin de Sange (peut-être de Langé), Hugues de Sourday, Haimeric de Boiscel, Guillaume de Villiers, Guillaume de Montemont et beaucoup d'autres.

Charte de 1211.

Peu de temps après, Gohier de Lanneray se dessaisissait de certains droits, qui pouvaient être avantageux aux religieux, et sanctionnait cette donation par

une charte en règle. — Les témoins furent : Hubert, curé de Gohory, Benoist, chapelain de la chapelle de Lannerai (dans le langage du temps, ce n'est pas autre que le prêtre de l'église rurale), Garin, titulaire de l'église de Mothereau, enfin, Guillaume, préposé ou prieur de Gohory.

Charte de Gohier de Lannerai

(Avant 1213).

Il approuve et confirme la donation du Saussay, faite à Saint-Michel par Robert du Ranger, ainsi que la confirmation de ce don faite par Guillaume d'Aunai. Pour lui, qui *a la juridiction sur cette terre*, à leur prière et instance, « j'approuve cette aumône, et, pour en assurer la perpétuité, je confirme cet acte de mon sceau ».

Charte de Guillaume d'Aunai.

Il fait connaître à tous que Robert du Ranger, chevalier, a donné aux religieux de l'église de Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer tout ce qu'il possède au Saussay, près de Goheri. Les moines, touchés de la bonne amitié qu'il avait pour eux, et ne voulant pas paraître ingrats, ont offert à Robert cinquante-six livres dunoises.

Quant à Guillaume, comme cette terre relevait de son fief, il approuve et confirme cette donation, par cet acte scellé de son sceau. — (Sceau de Guillaume d'Aunai.)

Charte de Gohier de Lannerai

(1214).

Ce généreux bienfaiteur rendit un nouveau service au prieuré, en interposant son autorité de suzerain dans un litige où ses intérêts étaient en cause. Grappin, ou, comme on lit plus bas, Geoffroy de Montemont (1), village situé sur l'Ozanne, élevait des revendications au sujet du moulin des moines, en cet endroit. Il prétendait que, par suite de convention avec les religieux, le moulin

(1) Montemont, moulin sur l'Ozanne et village qui fit partie de la paroisse de Gohory jusqu'en 1833, depuis annexé à Yèvres.

de Montemont devait lui servir annuellement dix muids de blé, sa vie durant. Il faisait encore valoir des prétentions sur les prés voisins, à titre de chevance. Par suite de la mort de sa sœur Odeline, femme de Guillaume de Montemont, ces prés devaient, disait-il, lui revenir en héritage. « Enfin, continue Gohier, Geoffroy et Odeline, sa belle-mère, vinrent en ma Cour et abandonnèrent « tous les droits qu'ils pouvaient avoir. » Les moines, de leur côté, leur donnèrent vingt livres dunoises. — Furent témoins et approuvèrent : Geoffroy, Marthe, son épouse, leurs fils Mathieu et Étienne, ainsi que leurs filles.

Suit l'approbation en forme du seigneur suzerain Gohier de Lannerai.

La même année, l'évêque de Chartres Regnault confirme cet acte.

Charte de Geoffroy, vicomte de Châteaudun

(1223).

A tous ceux qui les présentes lettres verront, Geoffroy, vicomte de Châteaudun, salut en Notre-Seigneur. Vous saurez tous que, pour l'amour de Dieu et à l'honneur du bienheureux archange saint Michel, pour le salut de mon âme et de celle de mon père, à qui Dieu soit propice, pour le soulagement de l'âme de mes ancêtres, j'ai donné et concédé, de ma libre volonté et du consentement de Clémence, mon épouse, en pure et perpétuelle aumône, à l'église de Saint-Michel-en-Péril-de-la-Mer et aux religieux qui servent Dieu en ce lieu, *une foire* qui se tiendra à Goheri chaque année, librement, sans réserve, pacifiquement et sans réclamation, savoir : au jour de la fête de Saint-Michel, qui est dans le mois de septembre. J'ordonne à mes baillifs de veiller à ce que tous puissent s'y rendre et en revenir en toute sécurité. Fait en l'an du Seigneur 1223, de la main de Guy le clerc, avec le contre-sceau. — (Sceau magnifique du vicomte.)

Charte de Hubert Lermite (1)

(1231).

Une contestation s'était élevée entre le prieur de Goheri et Guillaume de Villelard (Châtillon), d'une part, et Hubert Lermite, chevalier, avec Rainard, d'autre part. C'était relativement au fief de *Lanceto*(?) (c'est plutôt *Sauceto*, Le Saussay), sur lequel Hubert et Rainard prétendaient avoir des droits du chef de leurs femmes. Enfin l'accord se fit entre eux et le prieur, comme aussi

(1) Pierre, dit Lermite, seigneur de Chassant(?), fit un don à l'abbaye de Thiron. Hubert Lermite le confirma.

avec Guillaume de Villelard (1). Ces derniers leur donnèrent quarante sous, et ils furent quittes pour l'avenir. L'acte fut approuvé par Mathilde, femme d'Hubert, par Pierre et Guillaume, ses fils, Jeanne, femme de Rainard. — (Sceau de Hubert Lermite : un écu à la bande de..... trois annelets, deux et un.)

Charte de Jean de Châtillon

(1238 à).

Elle est adressée à religieuse et discrète personne l'abbé du Mont-Saint-Michel. J. de Châtillon, fils aîné du comte de Saint-Pol, pour le salut de son âme et par vénération pour saint Michel, lui accorde l'objet de sa demande, à savoir, que les hommes de son comté puissent aller à la *foire annuelle* de Goheri, et en revenir librement. Il demande, en échange, une place dans leurs prières pour l'âme de son épouse regrettée (ce doit être Alix de Bretagne), ce qu'ils feront en célébrant, chaque année, son anniversaire, le lendemain de l'anniversaire du très illustre Roi de France Philippe (Auguste), d'heureuse mémoire. Il se recommande lui-même et ses enfants à leurs pieux suffrages.

Charte d'Eudes Borel, sire de Courtalain

(1242).

Il expose qu'il avait un différend avec l'abbaye du Mont-Saint-Michel, au sujet de cent sols tournois que le prieur de Goheri devait lui payer, chaque année, à la fête de Saint-Remy, à cause de l'église du Poilay. Pour lui, il avait prétendu doubler cette somme, lorsque l'héritier de la seigneurie de Courtalain serait fait chevalier ou se marierait, ou encore marierait sa fille. Revenu à d'autres sentiments, par le conseil de gens de bien, il les déclare affranchis de cette augmentation de redevance, à perpétuité, eux et leurs hommes du Poilay. Fait en l'an 1242, le jour de la fête de la Conversion de saint Paul.

Charte de Mathieu, évêque de Chartres

(1247).

Mathieu, par la permission de Dieu, évêque de Chartres, approuve l'accord fait entre l'abbé du Mont-Saint-Michel et le prieur de Goheri avec le recteur

(1) Villars, petite seigneurie, détruite de notre temps, commune de Châtillon-en-Dunois.

de la paroisse, au sujet des *novales* de Goheri, le 7 avril 1247. — (Sceau de l'évêque : un pontife en ornements d'autel ; au revers : la Sainte-Vierge ; légende : *Signum Matthei Epis' Carnot^m*.)

Charte de Gohier de Lannerai

(Juillet 1249).

Nous, Gohier de Lannerai, chevalier, et Simon, notre frère, écuyer, nous contestions au prieur de Goheri la justice criminelle, dans les causes d'effusion de sang, de vol, de duel, rapt et meurtre, en tous les lieux mentionnés dans les lettres données jadis par Gohier de Lannerai, oncle de feu Eudes, mon propre père, lettres dont la teneur suit :

« Sachent tous, tant présents que futurs, que moi, Gohier de Lannerai, « frère et ami de l'église de Saint-Michel-du-Mont-au-Péril de-la-Mer, pour le « salut de mon âme, etc., avec l'assentiment et l'agrément de Ligarde, mon « épouse, de mes neveux Eudes et Geoffroy de Lannerai, Rosselin et Gohier « de Membrolles, et Hugues du Boulay, je remets et je déclare annulée à perpétuité la *procuracion* que je revendiquais dans le ressort de l'obédience de « Saint-Michel de Goheri. En outre, je confirme à Saint-Michel et à sa maison « de Goheri tous les biens, soit de mon fief, soit de mes feudataires, qui sont « échus à ce prieuré ou pourraient lui échoir dans l'avenir.

« Et premièrement, cette remise que je leur fais de mon droit de *procuracion*. Ensuite la rivière de Montemont, pour leur moulin et pour la pêche, « dans les limites de la terre des moines ; et, s'il est nécessaire, les religieux « de Goheri pêcheront dans mes eaux. Je leur confirme encore le quart du « moulin de Bretigny, le manoir de Givès (peut-être Le Grand-Givès), avec « ses dépendances ; la terre des Poiriers-Boudri (*alias* Houdri).

« Je les confirme dans la possession de tout ce qu'ils reçurent de Theodoric « et de Garnier-Ceil-de-Chien, à savoir Potz avec ses annexes. — Dans la possession de tout ce qui fut jadis à Richard Harenc et Philippe, son épouse, « sur le territoire de Goheri, en terrages, noues et coutumes, et qu'ils ont « aumôné à Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer : libéralité en échange de laquelle « ils reçurent mille sous de la charité de l'église. Je reconnais tout ce qu'ils « possèdent du fief d'Eudes Bruneau, mon feudataire, à savoir : le quart de « Mie-Foucher (1) avec ses dépendances, que Bigot de Châteaudun leur « a donné en pure aumône. Il reçut à cette occasion trente et une livres de la « charité de l'église. Je les confirme dans la possession du manoir de La Borde

(1) *De Mesio Fulcherii*. Mi-Foucher, sur la commune d'Yèvres, nous semblerait être ce lieu.

« avec ce qui en dépend : la terre de *Folinni* (1), la dime des Poiriers-Boudri. Eudes lui-même, ses frères et ses sœurs, convinrent et promirent, « en ma présence, qu'ils garderaient la paix et la foi jurée à l'église et aux moines, et en reçurent, à titre amical, la somme de dix livres. Je leur reconnais encore la propriété de La Noue de Maudétour, et de la terre que Regnault de Pont vendit à Guillaume de Montemont. Je leur reconnais la possession du Saussay, avec ses appartenances, qu'ils reçurent de Robert du Ranger, avec l'assentiment de Gohier, et de L'Aulnai, en ce que Robert tenait de moi. Il reçut à cette occasion un don de l'église. Toutes ces donations énumérées plus haut, je les concède et confirme à l'église du Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer, en pure et perpétuelle aumône. De la justice en matière d'effusion de sang, en matière de vol, de duel, de rapt, d'incendie, de meurtre ou de tout autre méfait, je ne veux rien retenir pour moi non plus que pour mes héritiers, *rien, excepté les prières et les secours spirituels de la Sainte-Église* (2). Pour en perpétuer la mémoire, j'ai apposé mon sceau à cet acte, le mois de juillet l'an 1213. »

Cette charte nous ayant été lue, nous en avons approuvé toutes les clauses. A la nôtre, nos frères Payen et Philippe joignirent leur approbation et nous nous engageons pour nos héritiers à venir. Témoins : Guillaume Meigeart, Regnault du Boulay, Hugues de Mortaille, Robert de Membrolles, Guillaume de Breteville, chevaliers, et Ranulfe de Thorigny, alors prieur de Goheri, Nicolas de *Ottriton*... Du consentement de mon frère Simon, *ecuyer, qui n'a pas encore de sceau*, j'ai fait apposer le mien sur cette charte.

Vidimus de Mathieu, vidame de Chartres, seigneur de Meslay (le Vidame)
(1276).

Le prieur de Goheri, représentant de l'abbé et du couvent du Mont-Saint-Michel, ordre de Saint-Benoît, diocèse d'Avranches, possédait beaucoup de biens et de droits à lui concédés par notre féal feu Gohier de Lannerai, qui était notre feudataire. Nous ne pensions pas qu'il en possédât autant, *tot et tanta fuisse data priori*. Nous avons voulu qu'il nous communiquât les chartres établissant ses droits. Les ayant lues et examinées attentivement, nous les approuvons et jurons de les garantir. — (Sceau de Mathieu.)

(1) On trouve *Feuille-Torse* sur Dangeau.

(2) Ce passage nous semble respirer une grande noblesse de sentiments. La conséquence de ce désintéressement était le droit de seigneurie pour le prieuré.

Robert le Vidame, chevalier et sire de Mellay (1)

(1313).

Vidimus et approbation de Robert. Il avait un instant revendiqué le droit de justice et de seigneurie, la propriété et la saisine sur tous les *frouz* et chemins de toutes les terres appartenant au prieuré de Gohory. A la lecture de leurs titres, il a reconnu leurs droits. Il les confirme et en particulier le droit de justice.

Charte d'Oudin (Eudes) Bourrel (2)

(1314).

A tous ceux qui les présentes lettres verront, etc., Oudin Bourrel, sire de Courtalain, escuié, saluz, etc. Il cède un bois et la seigneurie dudit bois, etc. Après avoir leu et examiné les papiers et titres du prieuré de Gohory, l'an de grâce 1314, le vendredi devant la Saint-Gilles, *fere* de Bonneval.

Philippe, roi de France

(1329).

Sentence du Parlement entre Nicolas Trouillard, bailly et procureur de madame la vidamesse de Chartres, d'une part, et frère Jehan Georges, prieur de Goheri, d'autre part. Ledit prieur ne pourra suivre son appel. Le bailly fera droit audit prieur sur la question en litige : savoir si la vidamesse est fondée à tenir ses assises en la juridiction du prieuré ou non.

1330.

Isabeau Lainnées, vidamesse de Chartres, saluz en Notre-Seigneur. Les officiers chargés de rendre la justice en la seigneurie de Melay prétendaient avoir juridiction sur les causes du ressort du prieuré de Gohory. Le prieur leur refusait tout droit de justice, excepté en cas d'appel. Il évita de comparaître, mais, pour faire droit en quelque chose aux réclamations, versa une

(1) Français du temps.

(2) Français.

amende qui fut jugée suffisante. La vidamesse tient le prieur et le prieuré quittes de tout le passé. Elle le maintient en possession de ses droits, franchises et juridiction, approuvant toutes les chartes données au prieuré par monseigneur Macé le vidame et les prédécesseurs de monseigneur Robert, et promettant de les faire approuver par son très cher fils Guillaume le vidame, chevalier, « quand il viendra à son âge ». — (Sceau de la vidamesse.)

1331.

Mandement de Philippe, roi, contre les violences faites aux prieur, prieuré, terres et hommes de Gohery, par la dame vidamesse de Chartres, du 14 juin 1331 (1).

1381.

Jean (Le Fèvre), par la miséricorde divine, évêque de Chartres. Il confère l'église paroissiale de Gohery, dont l'abbé de Saint-Michel a le droit de patronage, le 14 septembre de l'an du Seigneur 1381. — (Sceau de Jean Le Fèvre.)

1477.

Vidimus de l'acte de fondation de 1081, donné à Pontorson le 10 mai 1477, Nicolas de Halay, esquier, étant garde des sceaux de la vicomté dudit lieu. — (Fin du Cartulaire).

Certains titres concernant le prieuré de Gohory, retrouvés par nous parmi les papiers d'un Hôtel-Dieu de ce département, nous font supposer qu'il manque une charte de Gohier de Lannerai à ce recueil. Elle serait de 1223.

On la cite comme une autorité dans un procès. C'est dans « une » transaction du 18 déc. 1482, passée entre frère Guillaume « Lecuyer, religieux de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, et Roger

(1) Ce sont de simples titres dans la copie du Cartulaire de la Bibliothèque Nationale. Nous avons regretté que ces mentions ne fussent pas plus explicites.

« Le Bel, prêtre, curé de Tourville, procureur et convers, religieux
 « de ladite abbaye, pour et au nom de Rév. Père en Dieu monsr
 « le cardinal de Touteville, abbé commendataire de l'abbaye de
 « Saint-Michel, et les religieux et couvent dudit lieu, d'une part, et
 « noble homme Pierre de Montigny, ecuyer, seigr de La Bouesche,
 « d'autre part. Les religieux prétendaient que le prieuré de Saint-
 « Michel de Gohory avait droit de prendre un muid de blé, en
 « deux termes égaux, à Pâque et à Noël, sur le moulin du Tron-
 « chay, sis sur l'Ozanne, en vertu de certain accord fait par Goher
 « de Lanneray en 1223, au mois de mars. Ils alléguaient que le
 « moulin était sur leur terre et paroisse, que l'eau qui venait au
 « moulin coulait à travers leur terre, et à cause que Gohier avait
 « diverti et détourné de son ancien cours un *ruisseau* par la terre
 « des religieux, fait des fossez en icelui, fait un four sur leur ter-
 « rain. Les religieux avaient laissé une petite portion de terre où
 « était ce four, juxte le moulin par la sente par où l'on vient de
 « Montemont audit moulin. — Toutes choses qu'ils disent être con-
 « tenues dans la charte de Gohier.

« Pierre de Montigny, au contraire, soutient que le moulin du
 « Tronchay est en sa terre et seigneurie, et qu'à l'occasion des
 « guerres qui ont eu longtemps cours en ce royaume (guerre de
 « Cent Ans), ledit moulin était tourné en totale ruine, qu'il n'y
 « avait plus que la place, et qu'à peine ladite place et ledit moulin
 « vaudraient la rente d'un muid de blé, mais que volontiers il
 « réédifierait ledit moulin ayant modération de ladite rente ou
 « aumosne. En considération de quoi est accordé que la redevance
 « sera réduite à six septiers de blé, mesure de La Boische, payables
 « au prieur de Gohory, à Noël et à Pâques, par égale portion. »
 — Cette rente donna lieu, deux siècles après, à un long procès.
 On ne se figure pas tout ce que ces simples mots : « mesure de
 La Boische » firent couler de flots d'encre. Le prieur commenda-
 taire, qui était un personnage, prétendait avoir droit à six septiers
 de méteil : le receveur du seigneur de La Moutonnière et La Boische
 ne payait qu'en mouture. Le genre de mesure vint encore enve-
 nimer l'affaire.

— Je veux bien livrer mesure de La Boische, partant mesure du
 Dunois, disait Louis Fagon, fils du grand médecin de Louis XIV.

— Jamais, répondait M^{re} Gigot de Pouilly : nous avons droit
 à la mesure de Brou.

Nous les laisserons à leurs démêlés. Plus grands et plus généreux avaient été les nobles chevaliers de la contrée. Bienfaiteurs du prieuré, ils le furent aussi du pays. Des religieux instruits comme ceux qui offraient à Radulfe, le plus jeune fils de Girard Bru-neau, un beau pseautier, quelque vélin enluminé, et s'engageaient à l'entretenir deux ans à l'école renommée de Châteaudun (1), prirent sans doute possession de l'église de Gohory. Tandis que le culte y revêtait toute sa majesté, que la prière y appelait les béné-dictions sur les habitants, au dehors un travail intelligent traçait la route et servait de modèle aux familles agricoles. Une foire venait offrir un débouché à leurs produits et apporter l'aisance. Puis, quand le bruit des armes eut cessé, quand, après les ravages des partisans, la sécurité fut revenue, un prieur de Gohory, devançant l'initiative de beaucoup d'autres villages, dota cette paroisse, à ses propres frais, comme nous le verrons, d'une excellente école.

MARQUIS.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Nous donnons les plus importantes :

Charte de fondation.

PRÉAMBULE : L'aumône est une utile expiation.

Ego Theodoricus Oculus-Canis et Gualterius similiter Oculus-Canis vocatus, frater ejus, poenas inferni effugere cupientes, damus Sancto Michaeli de Peri-culo Maris et monachis in eodem loco Deo servientibus quemdam locum qui Goheri vocatur in Dunensi Pago : capellæ scilicet medietatem et quidquid juris ecclesie in ea nostrum est. Concedimus etiam xx. arpenta terre cum xxxx^a hos-pitibus, et decimam earumdem aripennorum videlicet concedimus quoque eis

(1) *Cartulaire de Marmoutiers, pour le Dunois*. Le nom, resté en blanc, a été fourni par une charte du prieuré de Gohory.

terram unius carruce cum nostra parte decime, et terragii medietatem totius terre nostre adjacentis, et pertinentis ad prefatum locum. Et ego Gerardus Brunel do S^o Michaeli aliam partem ejusdem capelle, et aliam partem decime aripennorum et carruce monachorum. Et ego Helgotus Brunel, et ego Radulfus Brunel, et ego Hugo Brunel, et ego Adam Brunel concedo . . . (1).

Charte de Geoffroy, vicomte de Châteaudun.

Universis præsentis litteras inspecturis Gaufridus, vicecomes Castridunensis, salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod pro amore Dei et perpetua beati Michaelis Archangeli [laude(?)] et ob remedium animæ meæ et patris mei cujus anime propitiatur Deus, et antecessorum meorum, dedi et concessi de consensu et voluntate Clemencie, uxoris mee, in perpetuam et puram eleemosinam, ecclesie B. Michaelis de Periculo Maris et monachis ibidem Deo servientibus nundinas singulis annis apud Goheri habere libere, integre, pacifice et absque ulla contradictione in festo videlicet beati Michaelis quod est in mense septembri, et precipio ballivis meis ut omnes salvi ire possint ad nundinas et redire, quod ut, etc. (*sic*). Actum anno Domini M^o CC^o XXIII^o, data per manum Guidonis clerici.

Charte de Gohier de Lanneral

(Confirmative de tous les dons antérieurs.)

Noverint u. t. p. q. f. quod ego Goherius de Lennerio, frater et amicus ecclesie S^{ti} Michaelis de Monte in P. Maris, pro salute mea, etc., laudantibus et concedentibus Ligardi, uxore mea, et nepotibus meis Odone et Gaufredo de Lennerio, et Rosselino, et Goherio de Mainberolis, et Hugone de Booletto, remitto et quittari clamo de me et de heredibus meis in perpetuum *procuracionem* quam ego in obedientia B^{ti} Michaelis de Goherio requirebam. Insuper confirmo S^{to} Michaeli et domni ejus de Goheri omnia que de meo feodo vel per me vel per quoslibet qui de me tenent in possessionem domûs aliquando devenerunt, et que in futurum quocumque modo devenient. Primum quidem *procuracionis* prefate demissionem, deinde aquam de Montemont ad molendinum et piscationem, quantum terra monachorum attingit, et si opus fuerit, dicte domûs de Goheri monachi in meo proprio piscabuntur. Confirmo etiam eisdem monachis quartam partem molendini de Brethini, manerium de Gives, cum

(1) Nous ne donnons pas la suite de cette longue charte,

pertinentibus suis. Terram *de Piris-Houdei* (vel Houdri) confirmo etiam quidquid habent de feodo Theoderici Oculus-Canis et de Garnerio Oculus-Canis, scilicet *Potz* cum pertinentiis suis. Confirmo etiam quidquid Richardus Harenc et Philippa uxor ejus tenebant in Goheri in terragiis et naudio et in omnibus consuetudinibus. Hæc autem omnia dederunt in eleemosynam ecclesie Montis Sⁱ Michaelis de P. Maris, et receperunt a monachis de charitate ecclesie mille sold. Confirmo etiam quidquid habent de feodo Odonis Brunel qui de me tenet, videlicet quartam partem de Mesio-Fulcherii cum pertinentiis suis q̄ Bigotus de Castriduno dedit eis in eleemosynam et recepit de charitate ecclesie xxxi. lib. Confirmo etiam *Manerium Borde* cum pertinentiis suis : terram de *Folinni*, decimam de *Piris-Boudri*. — Ipse quidem Odo et fratres ejus et sorores concesserunt et affidaverunt me presente sese pacem et fidem ecclesie et monachis servaturos, et acceperunt de caritate ecclesie x. lib. Confirmo etiam *Naudam de Maldestors*, et terram quam Raginaldus de Ponte vendidit. Confirmo etiam *Sauceium* cum pertinentiis suis quod habuerunt de Roberto de Rengi, concedentibus Goherio et Alneto de quo Robertus tenebat de me. Habuit autem prefatus Robertus pro caritate ecclesie. Hæc siquidem omnia supradicta et concedo et confirmo ecclesie Montis S. Michaelis de P. Maris in puram et perpetuam eleemosynam : sanguinem, latronem, duellum, raptum, incendium, multrum et omnimodam injustitiam, nihil ibi mihi vel meis heredibus retinens, exceptis prefate Sancte Ecclesie orationibus et spiritualibus beneficiis, quod ut in perpetuum sigilli mei munimine roboravi, anno Incarnationis Dominice M. CC. XIII^o, mense julii. — *(Suivent les noms des témoins.)* — Ranulfo de Thorineio priore tunc temporis ejusdem loci.

Nous réservons, pour une époque ultérieure, une bulle de Clément V (et non Clément II, comme le porte la copie) en faveur du prieuré d'Aufains, diocèse de Chartres, qui était également membre de l'abbaye du Mont-Saint-Michel.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SOUTERRAINS

A ÉTEAUVILLE, COMMUNE DE LUTZ

A Monsieur le Président de la SOCIÉTÉ DUNOISE.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Les galeries souterraines dont parle M. H. de La Vallière dans le dernier Bulletin de la Société Dunoise se rencontrent non-seulement en Loir-et-Cher, mais aussi dans notre département. M. de Boisvillette en cite plusieurs dans sa *Statistique archéologique d'Eure-et-Loir* ; je me permettrai d'en signaler une aux portes mêmes de Châteaudun.

Au mois de janvier 1860, en faisant des fouilles dans un champ situé à l'est du village d'Éteauville, des ouvriers découvrirent, sous une couche de terre d'environ 1 mètre d'épaisseur, l'ouverture d'un souterrain que fermaient plusieurs grandes pierres plates. A une profondeur de 1^m 25, on atteignait un plan incliné qui aboutissait à l'entrée d'une étroite galerie, haute à peine de 1^m 50 et large de 0^m 80.

Ce souterrain existe encore tel aujourd'hui, seulement son entrée se trouve dans la cave d'une maison d'habitation (1). J'ai eu occasion de le visiter plusieurs fois ; j'ai pu alors relever les cotes qui m'ont permis de reproduire le croquis que je vous adresse.

A la naissance de la galerie, à droite, une porte basse donne accès dans une grande chambre mesurant 4^m 60 de long sur 2^m 50 de large ; à gauche, et presque en face de la précédente, s'ouvre une chambre de dimensions moindres (3^m 60 sur 2^m 30). Ces

(1) Maison Cousin (Théodore).

chambres, de forme assez régulière et creusées en arc surbaissé, ont 1^m 80 et 1^m 50 dans leur plus grande hauteur. L'aire, parfaitement nivelée, ne porte trace de débris d'aucune sorte.

Au sortir de ces chambres, la galerie s'infléchit un peu sur la droite, puis tourne brusquement à gauche en décrivant un V déformé. Au sommet de l'angle, une pierre saillante, en forme de crédence, semble avoir été ménagée avec intention pour recevoir une lampe ou toute autre lumière destinée à éclairer la galerie, qui se termine par une espèce de cheminée d'aérage formée d'un mur en pierres sèches.

Immédiatement à droite, un élargissement de la galerie dessine une chambre irrégulière encombrée de pierres et de terres éboulées.

En examinant cette chambre, on remarque dans la paroi gauche, au niveau du sol, un trou demi-circulaire ou gueule de four, de moins de 50 centimètres de hauteur, creusé dans le roc. Cet orifice, de dimensions à peine suffisantes au passage d'une personne couchée, est l'unique entrée d'une quatrième chambre, de forme irrégulière, mesurant 3^m 40 sur 1^m 50 et une hauteur sous voûte de 1^m 40. Dans cette chambre, à droite, un siège en tuf de 0^m 35 de haut sur 0^m 40 de large, règne dans toute la largeur; dans l'angle, à gauche, un perré de 0^m 50 de largeur porte des traces de feu (1). Ce perré, avec la cheminée d'aérage dont j'ai parlé, ne doit former qu'un seul massif, car les eaux pluviales qui pénètrent par un même point du sol, depuis l'enlèvement des terres, inondent à la fois la chambre et la galerie.

Au moment de la découverte, les ouvriers s'étaient précipités dans le souterrain avec l'espoir d'y rencontrer quelque trésor abandonné; mais, arrivés en face de la petite ouverture circulaire, aucun d'eux n'osa s'y engager et il n'y eut que le propriétaire du fonds qui, plus hardi ou plus intéressé, osa y pénétrer le premier. Mais, de trésor, point. Une grosse pierre, aux angles arrondis, trouvée dans la première chambre, où elle servait probablement de siège, composait tout l'ameublement de cette sombre demeure.

Ce souterrain est creusé dans le tuf, à quatre ou cinq mètres de profondeur. La voûte en est solide et le propriétaire n'a pas craint

(1) Cette disposition particulière a déjà été observée au souterrain de Villours, commune de Terminiers (*Statistique archéologique d'Eure-et-Loir*, p. 299).

de construire au-dessus sa maison d'habitation, avec étable, écurie et grange.

Sa longueur totale est de 20^m 30.

Les découvertes ne devaient pas s'arrêter là. Des travaux de nivellement exécutés en 1870 et 1881 mirent à découvert une nouvelle galerie, située à deux ou trois cents mètres de la précédente. Elle est en forme de fer à cheval et elle se distingue de la première en ce qu'elle s'élargit de distance en distance de manière à former une suite de renflements dont la voûte, percée probablement avec intention, permettait de communiquer directement avec le dehors.

Des haches en silex polies, ramassées à l'intérieur même du souterrain, des amas de cendres à la surface du sol et la découverte d'un squelette humain témoignent que ces refuges furent habités par l'homme à une époque bien reculée.

Il est regrettable que ces travaux aient été faits sans direction et que les terres aient été conduites dans les champs sans examen.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments très respectueux.

GUILLON,

Instituteur à Souancé, par Nogent-le-Rotrou.

Souancé, le 26 juillet 1885.

ARRÊT DU PARLEMENT DE PARIS

SUR LA CONFISCATION DU FIEF DU FOUR A BAN D'ARROU

(9 Mai 1505)

Vers la fin du XV^e siècle, Guillaume d'Avaugour, seigneur de Boisruffin, Arrou, Courtalain, etc. (1), « se fit adjuger par confiscation le fief du four à ban à Arrou, dont jouissait Jean du « Plessis-Châtillon (2) par sa femme Catherine d'Avaugour, dame « du Mée (3), pour cause de félonie.

« La sentence de confiscation, obtenue au bailliage de Chartres, « le 5 mars 1483, fut confirmée par arrêt du Parlement le 7 sep-

(1) M. l'abbé Desvaux, ancien curé de Courtalain, a consacré une importante notice à l'histoire de la famille d'Avaugour dans son intéressant mémoire sur *Les Seigneurs de Courtalain*, publié dans le IV^e volume des *Bulletins de la Société Dunoise*.

(2) La famille du Plessis, à laquelle appartenait ce personnage, issue, d'après le chanoine Hubert, (qui a réuni bon nombre de renseignements généalogiques sur cette famille dans son précieux recueil manuscrit des *Généalogies des principales Familles de l'Orléanais*, conservé à la bibliothèque d'Orléans), d'une famille de même nom très anciennement établie dans le pays orléanais, ou plus vraisemblablement, d'après Bordas, des seigneurs de Châtillon au Maine, d'où elle tira son surnom, posséda dans le pays dunois les seigneuries du Mée, des Mesnils, de La Teuze, de Chanchabot, de La Choletière, de Richeville, des Boulais, de Jumeaux, de Sandarville, de Saint-Hilaire-la-Gravelle, etc., et s'allia aux familles d'Avaugour, de Courcillon, du Ray de Beaujeu, Le Mareschal, Hallot, Tiercelin, d'Ardenay, Beau fils, de Chouayne, Vinx, Houy, de Meaupou, Guillon, David, Bardet, de Ronssard, de Chartres, de Libérault, Le Bruet, Moyreau, Colas de Malmusse, Lesueur de Vau-pouteau, Potin du Chesne, etc. A différentes époques, plusieurs de ses membres, grâce à leur mérite et à la faveur des comtes de Dunois, occupèrent le poste honorable et important de gouverneur de la ville et du château de Châteaudun. — Du Plessis porte : *d'argent à trois quintesfeuilles de gueules*.

(3) En 1467, Jean du Plessis, le plus ancien que nous connaissons de cette maison, et dont Hubert, dans sa généalogie des du Plessis, ne fait point mention, épousa Catherine d'Avaugour, fille de Louis d'Avaugour, seigneur de Courtalain, et de Catherine de Rouvray, qui lui apporta en dot la châtellenie du Mée, démembrement de celle de Courtalain. Le 4 décembre de la même année, Jean, comte de Dunois, fit remise aux deux époux du rachat qui lui était dû pour cette seigneurie.

« tembre 1496, et fut rendue exécutoire contre Guillaume du « Plessis (1), seigneur du Mée, fils dudit Jean. »

Parmi les documents intéressant l'ancien comté de Dunois, qu'un heureux hasard a fait récemment tomber entre nos mains, il en est un qui nous permet de compléter les renseignements contenus dans ces lignes empruntées à la *Chorographie du comté de Dunois*, et qui, pour cette raison, nous a paru digne d'arrêter un instant l'attention de nos collègues de la Société Dunoise : c'est l'expédition originale, sur parchemin, d'un arrêt du Parlement de Paris, rédigé en latin et daté du 9 mai 1505, relatif, comme l'indiquent deux notes écrites au dernier siècle, l'une sur son recto, dans la marge supérieure, l'autre sur son verso, à la « confiscation faite sur Jean Duplessis, au profit « de Guillaume Davaugour, du fief du four à ban à Arrou. »

D'après deux autres notes, antérieures aux précédentes, qu'on lit sur son verso, à côté de diverses annotations d'inventaires cotées et paraphées, ce parchemin fit autrefois partie des « anciens titres concernant le droit du four bannal du bourg d'Arrou » et des « anciens titres des droits honorifiques dans l'église d'Arrou depuis « 1496 jusqu'à 1645 ».

Malgré de nombreuses taches d'humidité et de moisissure dans sa partie inférieure, l'arrachement presque en son milieu d'un fragment à peu près circulaire de huit centimètres de diamètre moyen et la disparition du sceau qui autrefois y était appendu, la pancarte de parchemin, d'aspect peu séduisant, qui renferme ce document, formée de deux feuilles d'inégale hauteur, mesurant ensemble 75 centimètres de longueur sur 54 de largeur, se trouve dans un état de conservation satisfaisant, car partout l'écriture qui la recouvre est restée nette et se lit facilement.

Ce document, inédit, croyons-nous, se trouvant aujourd'hui par nos soins déposé aux archives de la Société Dunoise et par conséquent à la disposition de nos collègues qui voudraient en consulter le texte original, nous nous contenterons d'en donner ici la traduction :

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France, A TOUS CEUX qui ces présentes lettres verront, salut. SAVOIR faisons qu'en vertu d'un arrêt de notre Cour de Parlement, rendu en faveur de Guillaume d'Avaugour contre Jean du

(1) Guillaume, fils de Jean du Plessis et de Catherine d'Avaugour, est le premier membre de cette famille mentionné par Hubert. Il épousa Catherine du Ray par contrat passé pardevant Chicaneau, notaire à Beaujeu, le 23 novembre 1488.

Plessis, le septième jour du mois de septembre de l'an du Seigneur mil quatre cent quatre-vingt-seize, portant confirmation d'une sentence de notre bailli de Chartres ou de son lieutenant, par laquelle ledit bailli ou son lieutenant avait déclaré confisqués au profit dudit Guillaume d'Avaugour, à cause des excès et actes de félonie (1) commis par ledit Jean du Plessis sur la personne de Marin d'Avaugour, le four à ban d'Arrou avec ses dépendances et tout ce que ledit Jean tenait en fief dudit Marin à cause de sa seigneurie du Plessis-d'Arrou, notre amé et féal conseiller en notre Cour du Parlement maître Gaillard Ruzé, à la requête de damoiselle Perette du Baif (2), veuve dudit Guillaume d'Avaugour, aujourd'hui décédé, de notre amé Pierre d'Avaugour, chevalier, de Benjamin et de Charles d'Avaugour, a convoqué pardevant lui les héritiers de Jean du Plessis, également décédé. En sa présence, lesdits demandeurs et damoiselle Anne de Courcillon (3), veuve dudit Jean du Plessis, en son nom, et notre amé Florentin Girard (4), chevalier, comme tuteur de Louis du Plessis (5), fils mineur de Jean du Plessis et de ladite Courcillon, étant comparus, lesdits demandeurs ont réclamé l'exécution des arrêt et sentence précédemment rappelés, de façon que le fief du four à ban d'Arrou avec toutes ses dépendances, selon la déclaration par eux fournie, et tout ce que ledit défunt Jean du Plessis tenait en fief de défunt Marin d'Avaugour, à cause de son fief du Plessis-d'Arrou, leur fût délivré, et que les défendeurs fussent condamnés à leur restituer les revenus de ces biens échus depuis le jour de la sentence et à payer les frais ; à quoi, par ladite Anne de Courcillon, a été répondu que l'exécution dudit arrêt ne pouvait être demandée contre elle, et que ledit fief du four à ban ne pouvait être délivré auxdits demandeurs qu'à la charge de

(1) *Félonie* est une trahison, déloyauté et contravention aux droits de serment de fidélité que fait un vassal à son seigneur immédiat, et elle se commet lorsque, malicieusement, le vassal met la main sur son seigneur, qu'il le maltraite et l'outrage de paroles injurieuses, qu'il attente sur sa vie ou son honneur, qu'il machine sa mort ou son déshonneur, en un mot s'il fait quelqu'autre chose qui ferait un préjudice presque irréparable au seigneur. — *Commentaire de la coutume de Chartres*, par DE MERVILLE, art. XLIII.

(2) C'est en 1523, et non en 1503, comme l'a par erreur lu M. l'abbé Desvaux sur l'épithaphe qui accompagne son effigie, que mourut Perette de Baif.

(3) Vers 1489, Jean du Plessis, alors qualifié seigneur de Chanchabot, épousa en secondes noces Anne de Courcillon, fille de Geoffroy de Courcillon, seigneur de Moléans, bailli et capitaine de Chartres, et de Marie de Cugnac.

(4) Florentin Girard, seigneur de Barenton et de Frazé, avait épousé en 1486 Marie Cholet, dame de la Choletière et de Dangeau, seconde femme de Geoffroy de Courcillon.

(5) Par testament fait à Bélessart, commune d'Yèvres, le 16 décembre 1523, Jean de Barenton, curé de la paroisse d'Yèvres, neveu de Florentin Girard, « donne et laisse à Loys du Plessis, escuyer, sieur de Chanchabot, son cousin germain, pour lui aider à marier ses filles, la terre et seigneurie de Jutigny, avec ses appartenances, à la charge de faire dire et célébrer une messe basse, par chaque semaine, au jour de samedi, avec vigiles, en l'église de Vieuvicq. »

l'usufruit qui lui était dû, et de cent livres tournois de rente annuelle à elle accordée en dot par ledit défunt Jean du Plessis, et des arrérages de cette rente échus depuis le décès dudit Jean du Plessis, et réclamé que, de la déclaration fournie par les demandeurs, les acquêts faits pendant son mariage soient distraits, et les demandeurs condamnés aux frais ; et par ledit Florentin Girard a été dit qu'il acquiesçait à l'exécution de l'arrêt en ce qui touche le fief du four à ban, mais que tous les héritages énoncés en la déclaration fournie par les demandeurs n'étaient point des dépendances dudit fief, et réclamé que les demandeurs soient condamnés aux frais. SUR QUOI notre dit conseiller, après avoir entendu lesdites parties, les a appointées à fournir : les demandeurs leurs demandes, les défendeurs leurs défenses, et de part et d'autre leurs répliques et à informer tant par témoins que par titres. Laquelle information, sous forme d'enquête, ayant été faite par lesdits demandeurs Jean Raillard (1) et ladite Courcillon, sa femme, les chartes, titres et documents contradictoires, ainsi que les réserves desdits Raillard et de Courcillon, ayant été produits et mis au jour, ledit Florentin Girard, au nom de son pupille, déclarant pour tous moyens de droit employer ceux desdits Raillard et de Courcillon établis dans l'enquête, et les parties s'en étant rapportées à l'arbitrage de notre Cour, où le rapport dudit conseiller, et ledit procès vu et examiné avec soin, NOTRE DITE COUR, par son jugement, a ordonné et ordonne que ledit fief du four à ban d'Arrou et ses dépendances, savoir :

La place où ledit four était autrefois bâti, et où sont aujourd'hui une maison et un jardin possédés par Guillaume Yène, contenant vingt setiers de terre ou environ,

Item, six arpents de bois, contigus aux bois du Grand-Guigny et aux terres de la Grédoysière,

Item, les prés appelés de la Cloye, contenant quatre arpents,

Item, la moitié de la rivière d'Yerre depuis le pont de pierre en descendant jusqu'au Gué-Caillou,

Item, les cens, rentes et autres deniers dus audit fief du four, à cause des héritages ci-après énoncés :

(Suit l'énumération des biens relevant du fief du four à ban d'Arrou).

Lesquels dits héritages, plus au long désignés au cours du procès, seront en réalité et en fait délivrés aux demandeurs, et lesdits défendeurs auxdits noms condamnés à restituer les revenus desdits héritages échus depuis le jour de la dite sentence de notre bailli de Chartres, mais que, néanmoins, ladite Anne de Courcillon pourra, sa vie durant, prélever ou déduire, pour son douaire seulement, sur les revenus dudit fief du four à ban et de ses dépendances,

(1) Anne de Courcillon, veuve de Jean du Plessis, épousa en secondes nocces Jean Raillard, seigneur de Marville-aux-Loges et de Saulnières.

échus depuis le jour où ce douaire a eu lieu, ou à échoir, jusqu'à concurrence de la somme dudit douaire, réserve faite pour lesdits demandeurs de leurs moyens d'action contre les détenteurs des autres héritages obligés à ce douaire, pour la part et portion que cesdits héritages doivent supporter et pour lesdits détenteurs de leurs droits de défense, et de plus a déclaré et déclare condamner lesdits défendeurs à payer les trois quarts des frais d'exécution dudit arrêt, savoir ledit Florentin Girard, au nom de son pupille, deux quarts, et lesdits Raillard et de Courcillon un quart; la taxe desdits frais restant réservée à notre Cour.

EN FOI DE QUOI, à ces présentes lettres, nous avons ordonné d'apposer notre sceau. Donné à Paris, en notre Parlement, le neuvième jour de mai de l'an du Seigneur mil cinq cent et cinq et de notre règne le huitième.

Signé sur les deux marges : « PICHON », avec paraphe, et sur le repli : « Par jugement de la Cour » ; signé aussi : « PICHON », avec paraphe.



Par le contenu de cet acte, on voit que l'arrêt de 1496 ne termina point, comme semble le croire l'abbé Bordas, le procès auquel donna lieu la sentence du bailli de Chartres ordonnant la confiscation du fief du four à ban d'Arrou, et, de plus, que cette sentence, rendue par cet arrêt exécutoire, d'après le même auteur, contre Guillaume du Plessis, n'avait point encore, en 1505, été mise à exécution, par suite des oppositions faites par la veuve de Jean du Plessis, Anne de Courcillon, sa deuxième femme, tant en son nom qu'en celui de leur fils Louis.

Mais, vraisemblablement, à la suite de l'arrêt de 1505, les d'Avaugour entrèrent en jouissance des biens composant le fief du four à ban d'Arrou, décrits dans cet arrêt, et dont on chercherait sans doute vainement ailleurs le dénombrement, car, dans une copie faite en 1645 d'un ancien titre de la seigneurie du Plessis-d'Arrou, actuellement en notre possession, et que nous sommes heureux de pouvoir offrir à la Société Dunoise, nous voyons, le 4 février 1548, « noble et puissant seigneur messire Jacques d'Avaugour, escuier, seigneur de Courtalain, Boisruffin, Launay, etc. », fils et héritier de ce Pierre d'Avaugour dont nous avons vu tout à l'heure le nom mentionné dans l'arrêt de 1505, donner à bail à « noble homme Marin de Paris, escuier, sieur de Guigny, demeurant audict lieu, paroisse d'Arrou », au lieu et place d'un pré provenant de cette confiscation et occupé par celui-ci en vertu d'un

bail antérieur, « assis sur la rivière d'Yerre, nommé le Pré-de-Cloye, avecq le droict de rivière despendant d'icelluy pré », une pièce de terre, provenant également en partie de cette confiscation, où « par cy devant avait boys de haulte fustaye nommé le Bois-du-Four-à-Ban, assis près ledict lieu de Guigny, contenant dix arpens et myne de terre ou environ, tenant de toutes parts audict preneur, sauf d'un costé qui tient aux terres du Petit-Guigny ».



L'arrêt de 1505, qui vient de nous servir à compléter les notes de l'abbé Bordas sur la confiscation du fief du four à ban d'Arrou, nous fournit encore, sur un point resté jusqu'ici obscur de la généalogie de la famille d'Avaugour, toute-puissante pendant les XV^e et XVI^e siècles dans le pays dunois, un précieux renseignement.

« En 1495, d'après Villevieille, » dit M. l'abbé Desvaux, l'un des derniers historiens de cette illustre maison, « un acte fait mention de Marin d'Avaugour, seigneur du Plessis-d'Arrou. Qu'est-ce que ce Marin? Duchesne et les documents compulsés par M. le vicomte d'Elbenne ne le comprennent point dans la descendance de Louis ni de Guillaume.

« J'inclinerais à voir en lui un neveu de Guillaume III. Catherine avait épousé en secondes noces Jean du Plessis. Marin aurait, comme les Bélouan, conservé le nom d'Avaugour, quoiqu'en descendant seulement par les femmes. »

Après la lecture de l'arrêt de 1505, toute hésitation à ce sujet n'est plus permise. On ne saurait d'ailleurs mettre en doute l'existence de Marin d'Avaugour, sur lequel l'abbé Bordas nous a conservé quelques renseignements qui sans doute ont échappé à la sagacité de M. l'abbé Desvaux.

Nous lisons en effet dans la *Chorographie du Dunois* qu'avant 1480 la terre de Courtalain avait passé à Marin d'Avaugour, déjà seigneur d'Arrou et Boisruffin, auquel succéda Guillaume, son fils, et que, le 5 mars 1483, Marin d'Avaugour, seigneur haut justicier d'Arrou, racheta des chanoines de Nogent-le-Rotrou le fief du Plessis-d'Arrou, moyennant une rente de dix livres, à laquelle il s'obligea envers leur Chapitre.

Pour citer ce fait d'une façon aussi précise, l'abbé Bordas, assurément, dut consulter les titres originaux; aussi ce ne peut être que

par inadvertance que cet écrivain, d'ordinaire si judicieux, attribue à ce fait la même date qu'à la sentence du bailli de Chartres, à laquelle se rattache notre arrêt.

Auquel de ces deux événements se rapporte en réalité cette date ? Nous l'ignorons ; mais, dans tous les cas, l'acte de 1495, cité par dom Villevieille, et l'arrêt de 1505, dont nous venons de donner la traduction, confirment indiscutablement les allégations de l'abbé Bordas relatives à l'existence de Marin d'Avaugour, seigneur du Plessis-d'Arrou.

Quant au lien de parenté qui unissait ce personnage aux divers membres de la famille d'Avaugour qui nous sont connus, il nous est difficile, faute de documents, de le déterminer d'une façon certaine.

Cependant, en dépit du silence de Duchesne et de M. le vicomte d'Elbenne, nous n'hésitons pas, pour notre part, à reconnaître en lui, n'adoptant sur ce point qu'en partie l'opinion de l'abbé Bordas, un fils de Louis d'Avaugour et de Catherine de Rouvray et un frère de Guillaume, en faveur duquel fut confisqué le fief du four à ban d'Arrou, et de Catherine, la femme de Jean du Plessis.

A la mort de ses parents, Marin d'Avaugour, héritier, en sa qualité d'ainé sans doute, des seigneuries d'Arrou, Boisruffin et Courtalain, s'occupait, en 1483, d'agrandir encore ses domaines, quand il mourut victime de ces violences dont nous parle l'arrêt de 1505, qu'il eut à subir de la part de Jean du Plessis, son beau-frère, laissant à son frère Guillaume, l'héritier de ses biens, le soin de le venger.

A l'appui de l'opinion que nous venons d'exprimer, il nous est impossible d'apporter actuellement aucune preuve, mais nous ne désespérons pas de pouvoir un jour, grâce à de nouvelles recherches, découvrir quelque document qui nous permette d'élucider d'une façon précise ce point intéressant de la chronologie des seigneurs de Courtalain.

Dr GABRIEL GILLARD.

Gallardon, 1885.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU LUNDI 25 OCTOBRE 1886

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale le lundi 25 octobre 1886, à une heure du soir, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau, MM. : Brossier, président, Amédée Lefèvre-Pontalis et le docteur Raimbert-Desormeaux, vice-présidents, Coudray, conservateur, Pouillier, trésorier, Desbans, Renault, et Lecesne, secrétaire ;

Et MM. l'abbé Beauhaire, Berger, Fernand Boussenot, Raoul Boussenot, le comte de Chanaleilles, l'abbé Cuissard, Galerne, Girard-Bois, Pierre Lefèvre-Pontalis, l'abbé Lehoux, l'abbé Lemarié, Lhopiteau, Edgar Lucas, Lyautey, l'abbé Marquis, Maubert, le comte de Mauny et Renou père.

M. Clément, forcé de s'absenter, a fait présenter ses excuses.

Le procès-verbal de la dernière assemblée générale est lu et adopté.

Depuis cette réunion, le Bureau a admis :

En qualité de membres titulaires :

M. LYAUTEY, inspecteur général honoraire des ponts-et-chaussées, au château de Touchebredier (La Chapelle-du-Noyer), présenté par MM. Duchanoy et de Boisvillette ;

M. le vicomte Emmanuel DE TARRAGON, 26 bis, rue La Fontaine, Auteuil-Paris, présenté par MM. le comte de Tarragon et le vicomte Georges de Tarragon ;

M. LEMOINE, notaire à Saint-Cloud, présenté par MM. Barrier et Trétarre ;

M. FOUCHARD (Denis-Louis-François), instituteur en congé, à Bouville (Cloyes), présenté par MM. Pouillier-Vaudecraine et Brossier ;

M. Georges VICAIRE, publiciste, 24 bis, rue Singer, Passy-Paris, présenté par MM. Lecesne et Pigelet ;

M. Maurice RENOU, notaire à Châteaudun, présenté par M. Renou, son père, et M. Brossier ;

M. l'abbé LEPRINCE, curé de Baignolet, présenté par MM. Brossier et l'abbé Cuissard ;

En qualité de membre correspondant, M. Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, à Paris, 3, rue des Mathurins.

Et comme Société correspondante, la Société de Borda, à Dax (Landes).

Il est donné lecture de la liste des ouvrages et objets reçus par la Société au cours du dernier trimestre :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Discours prononcé par M. René Goblet, ministre de l'Instruction et des Beaux-Arts, le 1^{er} mai 1886, au Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1886, n° 2.

Journal des Savants, juin, juillet, août et septembre 1886.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois, 2^e trimestre 1886.

Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1^{er} trimestre 1886.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1886, n° 1.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, n° 21, 4^e fasc.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, 7^e série, t. VII, 1884.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 2^e série, t. XXII, 3^e fasc.

Société de géographie; compte-rendu des séances de la Commission centrale; 1886, nos 14 et 15.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, année 1885.

Société archéologique d'Eure-et-Loir; Monographie de la cathédrale de Chartres, par M. l'abbé Bulteau; n° 3, juillet 1886.

Zeitschrift des Vereins für Thüringische geschichte und Altertumskunde, neue folge, fünfter Band, der ganzen folge dreizehnter Band, heft 1 und 2.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives), avril-juin 1886.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, 2^e fasc., février à mai 1886.

Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orléanais, 1^{er} trimestre 1886.

Bulletin des procès-verbaux de la Société d'émulation d'Abbeville, année 1885.

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. XXXIII, 1^{re} et 2^e liv.

Annales Guimet; revue de l'histoire des religions, t. XIII, nos 2 et 3.

Bulletin de la Société de Borda (Dax), 11^e année (1886), 2^e trim.

Mémoires de la Société des sciences et des lettres de la ville de Blois, t. II et III, IX, 1^{re} partie, et bulletin de juillet 1873.

Mémoires et documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet, t. VII, 2^e fasc.

Mémoires de la Société Éduenne, nouvelle série, t. XIV.

Revue historique et archéologique du Maine, 1^{er} semestre 1886.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, 1^{er} et 2^e trim. 1886.

Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian institution for the year 1884.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers, 4^e, 5^e et 6^e liv. 1886.

Comité archéologique de Senlis; comptes-rendus et mémoires; t. X, 1885.

ENVOIS DIVERS

Les Animaux de la France, étude générale de toutes nos espèces considérées au point de vue utilitaire, par M. A. Bouvier, fondateur du Musée des Faunes françaises; 1^{re} partie: Mammifères; don de l'auteur.

Vue de l'hôpital maritime de Rochefort, lithographie; don de M. Brossier.

Maison à Châteaudun, 15, rue de la Cuirasserie, dessin, par M. E. Chastel, exposé au Salon de 1886; don de MM. E. Chastel et Louis Baudet.

Copie de neuf chartes concernant la métairie de La Jambe, près de Patay, don de M. Doinel.

Lettre autographe de M. J. de Pétigny, l'éminent historiographe du Vendômois, adressée au président de la Société des sciences de la ville de Blois le 26 août 1841.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme, revue mensuelle illustrée: *La Guadeloupe préhistorique*, par M. le marquis de Nadaillac; don de l'auteur.

Un Gouverneur de Vendôme et sa Famille, par M. l'abbé Desvignes; don de l'auteur.

Quatre monnaies françaises et deux jetons, offerts par M. Gabriel Gillard:

Un blanc à la couronne du roi Charles VIII (douzain de 1492); — un douzain de Henri II (1550); — un double tournois de Gaston d'Orléans, prince usufuitier de Dombes; — un denier tournois de Louis XIV enfant;

Un jeton de Louis XIII. R DIRIGIT ATQVE TVETVR; 1614. Vaisseau près d'une tour crénelée servant de phare.

Autre jeton. + SOCIETATIS BENE VNITÆ. Ruche. R STAT MVTVIS VIRIBVS. Sept hommes soutenant en l'air le globe terrestre.

Deux gravures: les épreuves en 1^{er} et 2^e états de l'eau-forte de M. Paul Gillard représentant le portail sud de la Madeleine de Châteaudun.

Sont encore exposés sur le bureau :

Documents d'épigraphie orléanaise, par Léon Dumuys, et Rapport sur ce mémoire par M. l'abbé Cochard, br.; don de ce dernier.

Les Chartreux d'Orléans, par M. l'abbé Th. Cochard, br.; don de l'auteur.

Du Mode d'hérédité des qualifications nobiliaires dans leur état actuel. Aujourd'hui tous les enfants ont-ils un droit égal au titre de leur père? br.; don de l'éditeur M. H. Herluison.

La partie ornementée de la maison de Rabelais à Langey, eau-forte de M. Paul Gillard; portrait de M. P. Gillard, gravé par lui-même; don de l'auteur.

Étude sur le chœur de l'église de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, br.; don de l'auteur.

La Maison du Buat, seigneurs de la Subrardière, Brosse, La Motte de Ballots, etc., au Maine et en Anjou, vol. in-8°, par M. l'abbé R. Charles, don de l'auteur.

Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790, ville de Châteaudun, par M. L. Merlet, archiviste, membre correspondant de l'Institut, don de M. le Maire de Châteaudun.

Premiers Règlements faits par Monseignr l'Évêque de Chartres pour l'établissement de l'Hostel-Dieu de Bonneval, 1698 et 1704; copie; don de M. le docteur G. Gillard.

Le Vitrail de la Compassion de la Vierge à l'église de La Ferté-Bernard (Sarthe), par M. l'abbé R. Charles; don de l'auteur.

Croix du cimetière de la ville de Bonneval, dessin à la plume, par M. H. Brunet; don de l'auteur.

Une plaque de cheminée aux armes de France; don de M. Clavier père.

L'assemblée vote des remerciements à tous les donateurs.

EXTRAIT DES SÉANCES DU BUREAU

Séance du 3 août 1886.

M. Le Court, notaire à Deauville, remercie du bon accueil qui a été fait à son livre intitulé : *Généalogie de la Famille du Buat*. Il sollicite des renseignements sur les quelques membres de la famille de Jeanne d'Arc, habitant le Dunois, et sur celle du poète Jacques du Lorens. (Lettre du 13 juillet.)

M. Merlet, membre honoraire, offre, pour être imprimé aux frais de la Société, un mémoire intitulé : *Les Assemblées de communautés d'habitants dans le comté de Dunois*. Ce mémoire a été examiné par le Comité des travaux historiques, qui en a fait un rapport très élogieux.

Le Bureau autorise M. Brossier à écrire au président de la section des sciences économiques de ce Comité afin de solliciter une subvention.

M. l'abbé Vincent, curé de Cloyes, donne, dans la lettre suivante, des renseignements sur un bas-relief que l'on vient de découvrir :

« Cloyes, le 28 juillet 1886.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Vous m'avez fait demander des renseignements sur une croix dont vous avez remarqué le piédestal de forme antique, présentant sur chacune de ses faces des bas-reliefs assez maltraités par le temps et peut-être par les hommes, comme vous avez pu le constater hier *de visu*.

« Nul ne soupçonnait l'existence de ces sculptures à demi enterrées et cachées sous les ronces, lorsqu'il y a deux mois, par suite de travaux exécutés à l'occasion du renouvellement de la croix, elles reparurent au jour.

« Ces sculptures représentent évidemment les quatre évangélistes accompagnés, suivant un usage assez constant, de quatre figures symboliques.

« Sur le panneau faisant face à la route, on reconnaît saint Luc. Il est assis dans un fauteuil rappelant par sa forme celui de Dagobert, œuvre supposée de saint Éloi. Devant lui est un pupitre ou lutrin à pied tourné en vis, sur lequel doit être posé le livre de son évangile. A ses pieds, le dos ailé, couché, son bœuf légendaire.

« A droite, saint Jean, tenant de la main gauche un livre, de la droite des cordes ou liens au moyen desquels il semble retenir un grand aigle debout, les ailes déployées et prêt à s'envoler.

« A gauche, saint Mathieu, le publicain, gravement assis à son comptoir, — très bien conservé, — dans un grand fauteuil à haut dossier carré ; il regarde l'ange ou l'homme ailé qui le caractérise et il semble s'entretenir avec lui.

« Derrière, se voit saint Marc et son lion légèrement ailé. Il est également assis dans une grande chaire massive, lisant sur un pupitre gothique.

« Le petit arc en plein cintre retombant de chaque côté sur deux petits pilastres et encadrant ces bas-reliefs indique la Renaissance. Il faut donc voir là une œuvre du XVI^e siècle.

« Cette croix s'appelle actuellement *la Croix-de-Saint-Marc*. Il y a une soixantaine d'années, elle se voyait de l'autre côté de la route.

« On y fait la procession pour les biens de la terre le jour de saint Marc ; de là son nom moderne.

« Si j'en crois un vieillard que je viens d'interroger, et je l'en crois, le piédestal en question était celui de la croix ou calvaire érigé de temps immémorial devant l'église de Saint-Georges de Cloyes.

« Les pierres de ce calvaire furent, en effet, vendues révolutionnairement, le 3 germinal an II, et adjugées au citoyen Gorteau aîné, pour la somme de 270 livres.

« Veuillez agréer, » etc.

De son côté, M. Fouchard, notre nouveau collègue, fait savoir que cette croix, dite *de Saint-Marc*, est située au territoire de Chêne-Grenier, à l'intersection de la route nationale de Paris à Bayonne et du chemin de Montigny à Romilly. Il donne un croquis de la face qui regarde le couchant et qui représente saint Luc. Cette face mesure 0^m 55 de largeur sur 0^m 53 de hauteur. Il accompagne son envoi d'un extrait des *Réflexions* de M. l'abbé Janvier, chanoine de Tours, sur l'épître tirée du prophète Ézéchiël, chap. I, versets x à xiv, et sur les quatre figures symboliques. (Lettre du 28 juillet.)

M. le Président signale, dans le dernier bulletin de la Société archéologique du Vendômois (t. XXV, p. 136), un mémoire qui a pour titre : *Un Gouverneur de Vendôme et sa Famille*, dont l'auteur est notre savant collègue M. l'abbé Desvignes. Le personnage en question est Geoffroy de Beaufls, seigneur de Jumeaux, de la famille des de Beaufls, seigneurs de Villepion (Terminiers), qui fut nommé gouverneur de Vendôme en 1607 par le roi Henri IV. On lui donna là un poste de confiance, car la position était devenue très difficile, surtout après la mort du roi. Le gouverneur dut appliquer toute son intelligence à entretenir la concorde entre les catholiques et le parti protestant, qui avait à sa tête les seigneurs du pays. Il faut croire qu'il s'acquitta des devoirs de sa charge à la satisfaction de tous.

Ce travail, qui est précédé de la généalogie de la famille de Beaufls, est rempli de recherches et sera lu avec le plus vif intérêt par les Dunois. Déjà notre collègue M. l'abbé Sainsot nous a fait connaître cette famille dans sa notice : *Testament d'une noble Damoiselle au XVI^e siècle* (Bulletins de la Société, t. V, p. 237).

Séance du 7 septembre 1886.

M. Paul Gillard accepte gracieusement de graver le vieux portail de la Madeleine de Châteaudun, récemment découvert. (9 août.)

M. de Gastel offre généreusement de faire l'acquisition, à ses frais, du cliché d'une gravure représentant Charles de Rostaing et donnée dans *le Magasin pittoresque*, vol. de 1879, p. 288 ; cette gravure pourrait être publiée dans le Bulletin. (27 août.)

M. Merlet adresse à la Société copie d'un marché ayant trait à la construction de la chapelle de Notre-Dame-du-Champdê, passé devant Guillaume Noyer, notaire à Châteaudun, du tiers jour d'avril 1559, après Pasques ; lequel marché est transcrit ci-après :

« Le tiers jour d'avril 1559, après Pasques, Jehan Grosse, tailleur en pierre et maistre masson, demourant à Chasteaudun, confesse avoir prens de faire et parfaire de son estat, bien et deuement, de honorables hommes Claude Quelain, Denis Travers et Jehan Provendier le jeune, gaigiers et proviseurs, avec Christoffe Lévesque, de l'église paroichial M^r Saint Vallérien de Chas-

teaudun, présens, qui luy ont baillé à faire les œuvres qui ensuyvent au lieu de la chappelle Nostre-Dame-du-Chandé, paroisse St Vallérien, sçavoir est ung portail et poustilz de largeur et haulteur suffisante eu égard l'entrée et place où ledict portail et poustilz se doivent planter, *qui est pres et contigu le puiz de ladicte chappelle du Chandé* ; et sera tenu ledit Grosse faire les fondemens d'iceulx portail et poustilz bien et deuement et fondés sur la terre sollide et forte ; ensemble faire une fousse pour porter grisle à l'endroit dudit poustilz, laquelle sera muraillee et bordée de pierre pour porter ladite grisle. Aussy sera tenu faire ledict masson les pieds d'estatz de troiz piedz de haulteur pour porter les *coubloues*(?) suivant la haulteur qui leur appartient ; ensemble faire tout le reste dudict portail selon et ensuyvant le pourtraict baillé par ledict Grosse és-mains desdits gaigiers, de *pierre du Crot-Marbot ou de Saint-Aignan, sy bon semble auxdits gaigiers*, et lesdits *coubloues*(?) de pierre de Villebalay ou Appremont ou Montigny, ou telle pierre tendre bonne et convenable à ce faire, telle qu'il plaira auxdits gaigiers la bailler audict masson. Et oultre sera tenu faire une contreboutée en pierre de taille pour contrebouter le portail du costé devers le cloux du Chandé. Et pour ce faire les dits gaigiers seront tenuz fournir ledit masson de chault, sable et pierre et aultres estoffes qu'il conviendra et voudront faire employer audict œuvre, sauf d'eauchafaudaige et cordaige, et néanmoins permettent audict masson prendre de ce qui se trouvera commode audict lieu et au lieu de Saint-Vallérien, sans prendre les cordes des clauches de ladite église Saint-Vallérien. Et rendra ledit masson lesdictes œuvres faictes et parfaites bien et deuement, ainsy que dit est et selon le portraict, dedans la Saint-Gilles et Saint-Loup prochainement venant. Ce fait moyennant la somme de six vingts livres tournois que pour ce lesdits gaigiers ont promis et seront tenuz payer audict masson ou au porteur, par portion et ainsy qu'il fera lesdites œuvres. »

(*Registre de Guillaume Noyer, notaire, E.*)

M. l'abbé Marquis adresse la deuxième partie de son mémoire sur Gohory et annonce qu'il a découvert à la Bibliothèque nationale, fonds Baluze, le nom d'un abbé de Bonneval, *frater Leonardus abbas Sancti Florentini Bonavalensis*, 1245, lequel n'aurait pas été mentionné jusqu'ici. Il cite comme provenant du même fonds et ayant rapport à cette abbaye deux chartes concernant Geoffroy V, vicomte de Châteaudun, de 1223 et 1226, une autre de Nivelon de Meslay, seigneur de Fréteval, de 1202, etc. Il nous promet de faire de nouvelles recherches sur cette célèbre Maison. (Lettre du 5 septembre.)

M. A. Bouvier, fondateur du Musée des Faunes françaises appliquées aux arts, à l'industrie, etc., fait hommage à la Société de la première partie d'un ouvrage intitulé : *Les Animaux de la France*. Cette première partie comprend les mammifères. Pour en faire connaître l'importance, il suffit de citer le but que se propose l'auteur en la publiant. Il annonce qu'il ne veut pas rester dans

l'étude sèche et aride d'une nomenclature scientifique des animaux qui nous entourent, mais les étudier au point de vue pratique, « connaître les mœurs et les avantages qu'ils nous procurent, les services qu'ils nous rendent en agriculture, dans nos jardins et jusque dans nos demeures, les dégâts qu'ils peuvent causer, et conséquemment les moyens d'y remédier, les produits qu'ils fournissent au commerce, les ressources qu'ils offrent à l'alimentation et à la médecine, l'emploi des diverses parties de leurs dépouilles dans les arts et l'industrie. » Il fait appel aux membres de la Société, les priant, dans l'intérêt de tous, de vouloir bien collaborer à son travail en lui faisant part de leurs observations, dont il sera heureux de profiter pour une prochaine édition. (Lettre du 24 août.)

M. l'abbé Leprince demande la liste des prieures du prieuré de Notre-Dame de Fontenay-sur-Conie, membre dépendant de l'abbaye de Saint-Avit. (Lettre du 12 août.)

Le compte-rendu de la séance de la Commission centrale du 16 juillet dernier (Société de géographie) fait mention d'une lettre de M. l'abbé Sainsoy relatant le tremblement de terre qui a été ressenti à Terminiers le 16 août 1885, à sept heures du soir. Cette lettre avait déjà paru dans le Bulletin météorologique du mois d'août, rédigé par M. Barrois.

Les Mémoires de la Société des sciences de Blois, t. II, p. 143, publient des notes fort intéressantes sur le château de Bury, construit par le fastueux Florimond Robertet, dit *le Grand*, ministre et secrétaire d'État de François I^{er}, seigneur de Brou et d'Alluyes. Ces notes sont accompagnées d'un beau dessin tiré du second volume des *plus excellents bâtiments de France*, de Ducerceau.

M. Doinel, archiviste du Loiret, adresse à la Société un travail : *Note sur la métairie de La Jambe*, avec cette mention :

« Les quelques chartes que je publie sont toute l'histoire d'une modeste métairie de Beauce, nommée *La Jambe*, métairie qui appartient à l'heure actuelle à l'honorable docteur comte de Clinchamps.

« La Jambe est située près de Patay, à quelque distance du grand chemin de Châteaudun à Orléans. Elle appartenait à Saint-Ladre de Châteaudun.

« Ses humbles annales remontent au XII^e siècle ; elles appartiennent au fonds du prieuré de La Jambe, archives du Loiret, série G. »

Ces chartes ne sont pas inédites. Elles ont été publiées dans le Bulletin, t. IV, p. 127, à la suite de la notice de M. Cuissard sur cette terre de La Jambe. Les copies, soigneusement collationnées par M. Doinel, ont été déposées, avec son autorisation, aux archives de la Société.

Cette communication donne l'occasion de revenir sur la fixation d'une date de la charte où figure comme témoin *Johannes episcopus*. M. Cuissard pense que cet évêque est Jean de Salisbury, évêque de Chartres (1176-1180). M. Doinel, d'accord en cela avec M. Merlet (*Cart. de Tiron*, t. I, p. 206), as-

sure qu'il faut voir en lui Jean II, évêque d'Orléans, intronisé avant 1091. Ces deux derniers semblent dans le vrai.

Le Bureau, vu l'augmentation notable des membres de la Société, décide que le nombre des exemplaires du Bulletin à imprimer sera porté de quatre cents à quatre cent cinquante.

Séance du 5 octobre 1886.

M. Raoul de Tarragon a adressé à M. le Président (lettre du 8 septembre) l'extrait suivant d'un inventaire de 1655 qu'il a trouvé dans les archives du château du Jonchet.

« Le vint sept jenvier 1655, jay mis les abis de Monsieur du Boisthier et de defunt Madame au cofre de bois qui est en la chambre desus la sale.

« Premièrement, un pourpoint de paux et le haudechausse de drap gris blanc garny de rubans gaune et noirs, plus unne autre abit couleur de noisette garny de ruban couleur de rose et argent et feille morte, plus un pourpoint edeux haudechausse, le tout de tirtene garny de couleur de feu et rosse, et l'autre de noir et feille morte.

« Plus un pourpoint de toille de coton.

« Plus deux bas, un rouse (1) et un gris, plus un rouleau de tire tene blanche ou il y en a douse aune.

« Plus deux careaux de velours cramoisy.

« Plus un manteay couleur de noizette, plus unne robe de velours et unne de tafetas, plus unne jupe et un cors de toute d'argent, de coy le cors n'est pas bon (*un mot illisible*), plus unne camisolle de satin blanc garnie d'argent avec la jupe de taby a fleurs, unne dentelle d'argent, plus unne pere de souliers en broderie et unne pere de mule rouse, plus six morceaux de velours cramoisy avec de la crespine et du molet pareil, plus un tour de lit descarlade tout garny avec trois pomme rouse avec des houpe.

« Plus six chese de velours rouse avec les dosiers.

« Plus le parement dotel de satin ver de la chapelle.

« Plus unne jupe de serce (1) de Londre avec unne camisolle de froc, le tout rouse.

« Plus deux bas de sois, un gris et un feille morte et un pourpoint de toille blanche et dix méchante chemise. »

(*Ici l'écriture change.*)

« Plus unne housse de carosse de drap noir.

« Plus unne boiste de bois, il y cinq pairs de fraisettes noiufve, et cantité de vieille. »

(1) Rouse veut probablement dire rouge.

(2) Serce, pour serge.

Cette liste continue sur une autre feuille, mais elle est encore d'une autre écriture et est datée du 23 janvier 1655.

M. le Président a reçu de M. l'abbé Chapron la première partie de sa notice sur Unverre et, de M. Paul Gillard, l'épreuve en premier état d'une belle eau-forte du portail sud, récemment découvert, de l'église de la Madeleine. Le Bureau vote au dessinateur et au graveur des félicitations et des remerciements, et fixe à cinq cents le nombre des eaux-fortes à imprimer.

La municipalité de Châteaudun a bien voulu faire don au Musée de toutes les pierres composant la jolie porte sculptée qui donnait accès, du côté nord, dans la chapelle du Champdé. M. le Président se propose de l'en remercier ; il s'entendra avec M. Juchet, régisseur de M^{me} la duchesse de Luynes, au sujet de l'emplacement sur lequel cette petite porte pourra être réédifiée.

Les Mémoires de la Société Éduenne, nouvelle série, t. XIV, p. 333, contiennent une « Étude historique et archéologique sur l'église de Paray-le-Monial », par notre savant collaborateur M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

Du même auteur, une « Notice archéologique sur l'église de Noël-Saint-Martin », publiée dans les comptes-rendus et mémoires du Comité archéologique de Senlis, t. X, année 1885.

M. le Président donne lecture d'une lettre-circulaire de M. le ministre des beaux-arts, en date du 16 octobre, concernant la fixation des sessions annuelles de la Sorbonne aux vacances de la Pentecôte au lieu des vacances de Pâques. L'assemblée donne un avis favorable à ce changement de date.

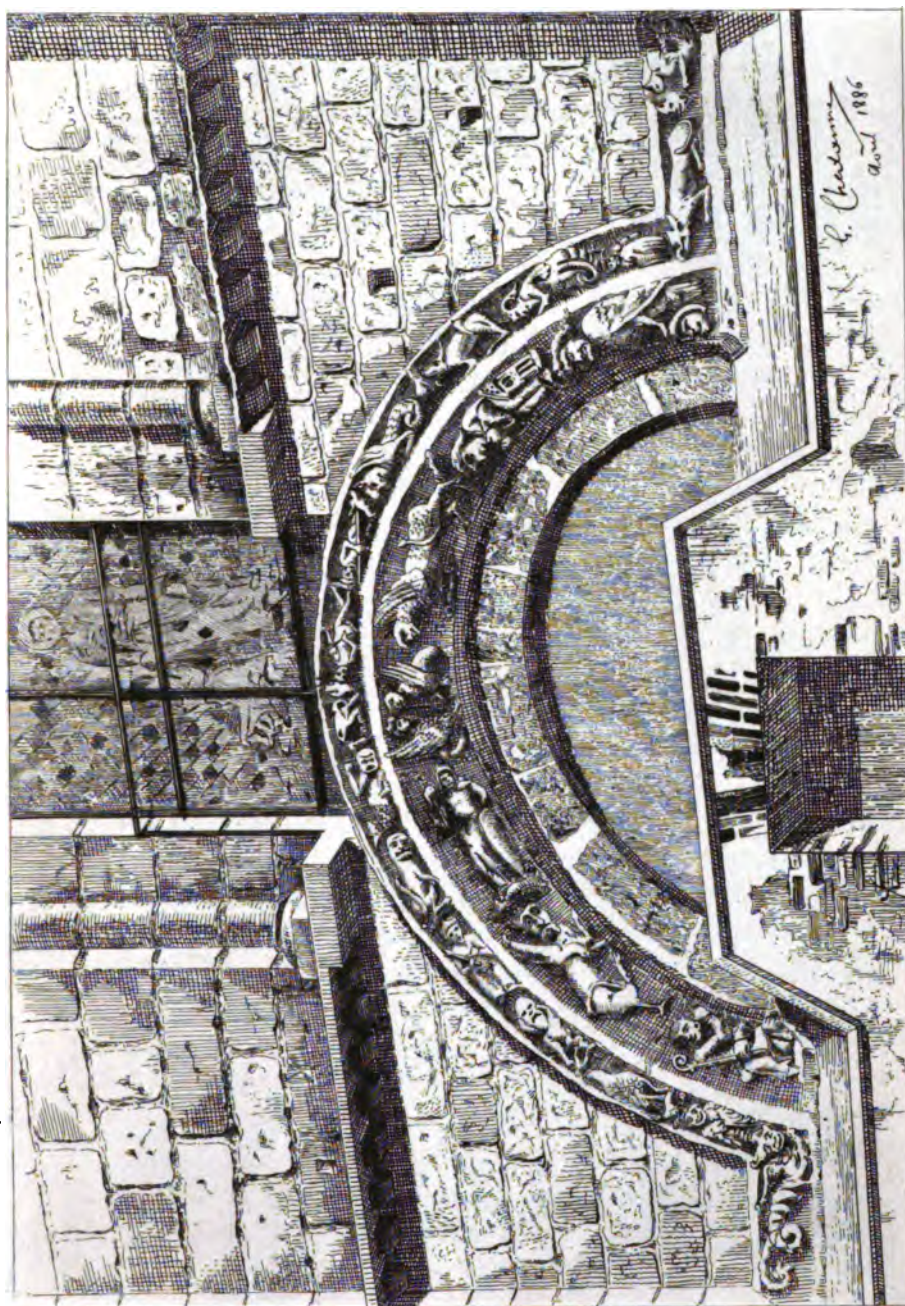
L'ordre du jour de la séance appelle le renouvellement partiel du Bureau de la Société. Le nombre des membres présents n'atteignant pas le dixième de celui des sociétaires, les élections sont renvoyées à la prochaine assemblée générale, conformément aux statuts.

La parole est donnée successivement :

A M. l'abbé Marquis, pour la lecture de la seconde partie de son mémoire sur *Gohory, son prieuré et sa préceptorie* ;

A M. Pierre Lefèvre-Pontalis, pour la lecture de sa notice intitulée : *Une Consultation de Pothier en 1761*.

La séance est levée.



PORTAIL DU XII^e S. DECOUVERT EN 1886
 (F. de la Madeleine à Châteaudun)

ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE

SUR

L'ÉGLISE DE LA MADELEINE

DE CHATEAUDUN

L'église de la Madeleine s'élève sur les fondations des trois premiers édifices religieux bâtis successivement à Châteaudun. Si l'on en croit la tradition rapportée par les auteurs du *Gallia Christiana* (1), une crypte consacrée à saint Jacques avait été construite sur son emplacement, dès le V^e siècle, par les premiers chrétiens établis dans la ville. Cette crypte disparut au VI^e siècle pour faire place à l'église de Notre-Dame, dont saint Aventin fut le fondateur (2). Une tradition mentionnée dans l'ouvrage de l'abbé Bordas tend à faire admettre que l'église élevée par saint Aventin fut rebâtie en 813 (3). En tout cas, il est certain que l'un ou l'autre de ces édifices subsistait encore au XI^e siècle, car l'église de Notre-Dame de Châteaudun est citée dans trois chartes du cartulaire de Saint-Père de Chartres qui portent les dates de 1004 (4), de 1007 (5) et de 1048 (6). Saint Ives, évêque de Chartres de 1091 à 1116, en parle également dans une de ses lettres (7). On ignore la date où

(1) T. VIII, col. 1317.

(2) *Acta Sanctorum*, février, t. I, p. 489.

(3) *Histoire du Dunois*, par l'abbé BORDAS, édition de la Société Dunoise, p. 22.

(4) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres*, publié par M. GUÉRARD, t. II, p. 399.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 400.

(6) *Ibid.*, t. I, p. 190.

(7) Édition publiée en 1647 par l'abbé Souchet, lettre CXXI.

l'église de Notre-Dame fut détruite (1) pour faciliter la construction de l'église actuelle de la Madeleine, mais il est probable que sa démolition coïncida avec l'époque où Thibault IV, comte de Blois, substitua des chanoines réguliers aux clercs séculiers qui desservaient l'abbaye de la Madeleine. Ce changement s'accomplit en 1130 et il fut approuvé l'année suivante par le pape Innocent II (2). Or, comme une charte octroyée dix-huit ans plus tard, en 1148, par le comte Thibault, aux moines de l'abbaye pour leur confirmer la possession de leurs biens, fait mention de l'église de la Madeleine (3), il est permis de supposer que le monument fut élevé pendant le second quart du XII^e siècle. Cette conjecture s'accorde d'ailleurs parfaitement avec les conclusions auxquelles on est conduit par l'étude archéologique de l'édifice.

Les chroniqueurs ne nous ont transmis aucun renseignement sur l'histoire de l'église pendant les deux siècles suivants, mais l'examen attentif du monument permet de reconnaître qu'il fut l'objet de travaux très importants au commencement du XIII^e siècle. On entreprit en effet à cette époque de refaire les voûtes de la nef qui s'étaient écroulées et l'on établit des arcs-boutants à l'extérieur pour résister à la poussée des doubleaux. Vers le milieu de la même période, l'effondrement de ces nouvelles voûtes obligea les moines à surhausser les murs de la nef de leur église pour recouvrir le vaisseau central au moyen d'une simple charpente. L'édifice ne subit aucun remaniement pendant le XIV^e siècle et n'eut pas à souffrir de l'incendie qui détruisit les bâtiments de l'abbaye de la Madeleine en 1463 (4), mais, dans le cours de l'année 1522, tout son chevet s'écroula. Cet accident fut causé par l'affaissement des voûtes de l'abside (5). La difficulté de réunir une somme importante empêcha d'entreprendre immédiatement la reconstruction du chœur. Les travaux ne commencèrent

(1) L'inscription gravée sur une ancienne cloche de la Madeleine conservait le souvenir de cette église primitive; elle était ainsi conçue, comme nous l'apprend l'abbé Bordas, dans son *Histoire du Dunois*, p. 26 :

*Virgo parens primos templi tulit hujus honores,
Posteritas Mariæ hinc nomen habere dedit.*

(2) *Gallia Christiana*, t. VIII; Instrumenta, col. 326.

(3) *Gallia Christiana*, t. VIII; Instrumenta, col. 330.

(4) *Histoire du Dunois*, par l'abbé BORDAS, p. 245.

(5) *Ibid.*, p. 14.

qu'en 1529 (1) et comme les religieux ne purent disposer que de ressources fort restreintes, ils se contentèrent de fermer la nef par un chevet polygonal très simple. En 1680, l'effondrement d'une partie du pavé de l'église amena la découverte d'une crypte établie sous l'abside au XII^e siècle. Le chevet de cette construction ne put être déblayé qu'en 1710 (2).

L'église de la Madeleine ne fut pas endommagée par le terrible incendie qui détruisa la ville de Châteaudun le 20 juin 1723. La démolition rapide des maisons environnantes la préserva d'une destruction certaine (3). Quelques années plus tard, la flèche du clocher qui tombait en ruines fut remplacée par un étage carré bâti en 1743 et en 1744 (4). L'édifice subit de regrettables mutilations pendant la période révolutionnaire : les figures sculptées sur les vous-sures du portail septentrional et les curieuses statues qui l'encadraient furent complètement détruites. Depuis cette époque, l'église de la Madeleine n'a pas subi de remaniements importants. On peut signaler cependant la construction d'une colonnade de mauvais goût au fond du sanctuaire, en 1835, et les travaux entrepris au mois de novembre 1885 pour dégager un intéressant portail du XII^e siècle qui s'ouvre sur la face méridionale. Il est regrettable que la restauration de ce curieux monument n'ait pas encore été commencée (5).

Le plan de l'église de la Madeleine, dont l'orientation est à peu près régulière, comprend une large nef, flanquée au nord d'un double bas-côté, au midi d'un collatéral unique, et terminée par un chœur à chevet polygonal. Deux portails situés, l'un au nord, l'autre au sud, donnent accès dans l'intérieur de l'édifice, et le clocher est adossé au chœur, du côté nord de l'église. Ce plan présentait au XII^e siècle les mêmes dispositions qu'aujourd'hui dans la nef et dans les bas-côtés, mais le chœur était alors beaucoup plus vaste, parce qu'il renfermait un déambulatoire. Le témoignage de l'abbé Bordas ne permet pas d'élever le moindre doute à cet

(1) *Histoire du Dunois*, p. 14.

(2) *Ibid.*, p. 18.

(3) *Ibid.*, p. 366.

(4) *Ibid.*, p. 14.

(5) On trouvera des renseignements historiques plus complets sur l'Église de la Madeleine dans une série d'articles publiés par M. COUDRAY dans les *Bulletins de la Société Dunoise*, t. II, p. 119, 134, 166 et 206. ✓

égard. On lit en effet dans *l'Histoire du Dunois* (1) cette phrase dont la précision ne laisse rien à désirer : « Le chevet de l'église, avec ses bas-côtés qui l'entouroient, écroula l'an 1522. »

La nef, qui n'a pas moins de douze mètres de largeur, est actuellement surmontée d'une charpente apparente du XVI^e siècle, restaurée en 1873. Sa partie supérieure a subi de nombreuses modifications. Il est probable qu'elle fut recouverte dès le XII^e siècle de voûtes sur croisée d'ogives, car le plan des piliers indique très nettement que l'architecte primitif avait conçu l'idée d'établir des voûtes de ce genre au-dessus du vaisseau central. Il avait disposé dans ce but, autour des piliers, de nombreuses colonnettes destinées à recevoir la retombée des nervures, des arcs doubleaux et des arcs formerets. Au commencement du XIII^e siècle, ces voûtes s'écroulèrent parce qu'elles n'étaient pas épaulées, mais on entreprit aussitôt de les reconstruire plus solidement, et des arcs-boutants furent appareillés au-dessus des bas-côtés pour résister à leur poussée. Les nervures de ces nouvelles voûtes, dont plusieurs claveaux sont encore visibles au sommet des piliers qui s'élèvent à l'entrée du chœur, étaient ornées d'une gorge entre deux tores. Ce profil, semblable à celui des croisées d'ogives qui recouvrent la nef de la cathédrale de Chartres, permet de fixer le premier remaniement de la nef de la Madeleine à l'année 1220 environ. La tentative faite par le constructeur du XIII^e siècle ne fut pas plus heureuse que celle de son devancier. Les voûtes qu'il s'était efforcé de rebâtir s'effondrèrent à leur tour vers le milieu du XIII^e siècle à cause du déversement des arcs-boutants, dont les culées n'avaient pas une épaisseur suffisante. On résolut alors d'abandonner l'idée de voûter la nef ; les murs des travées furent surélevés et le vaisseau central fut surmonté d'une simple charpente, comme on peut le voir encore aujourd'hui.

Les piliers de la nef, contemporains pour la plupart du second quart du XII^e siècle, sont formés d'un massif cantonné tantôt de quatre colonnes et de huit colonnettes, tantôt de seize colonnettes accouplées. Leurs bases sont garnies d'une gorge encadrée par deux tores et les angles de leurs socles sont renforcés par de petites griffes. Les chapiteaux qui couronnent les colonnes et les colonnettes sont couverts de feuilles d'acanthes, de feuilles

(1) *Histoire du Dunois*, p. 14.

d'eau ou de grosses volutes peu découpées. Ce genre de piles se rencontre fréquemment dans les églises du Nord de la France au XII^e siècle, et l'on en trouve des exemples à Poissy et à Chars (Seine-et-Oise), à Saint-Germer, à Bury, à La Villetterte et à Acyen-Multien (Oise). Les piliers qui soutiennent les cinq travées de la nef de la Madeleine ne sont pas tous restés intacts depuis l'achèvement de l'église (1). Du côté nord, la pile qui sépare la quatrième travée de la cinquième a été reconstruite au XIII^e siècle, il en est de même de celle qui occupe le même emplacement du côté méridional. Ce dernier pilier a été remplacé par une grosse colonne cantonnée de quatre petits fûts dont les assises se trouvent engagées dans une maçonnerie moderne.

Les arcs des travées décrivent une courbe en tiers-point légèrement brisée et leurs claveaux sont ornés de deux tores séparés par un méplat. Ceux qui supportent la quatrième et la cinquième travée du côté nord ainsi que la troisième et la quatrième travée du côté sud ont été refaits au XIII^e siècle, vers l'époque où les voûtes de la nef furent rétablies. Dans toutes les travées qui ont conservé leur caractère primitif, les grands arcs s'appuient sur des colonnettes engagées dans les piles et le groupe de colonnes qui soutenait anciennement les nervures des voûtes s'arrête brusquement à la moitié de la hauteur actuelle de la nef. Comme tous ces fûts sont encore couronnés de leurs chapiteaux du XII^e siècle, on peut être certain qu'ils n'ont jamais atteint un niveau plus élevé. L'architecte qui fut chargé de remanier la nef de la Madeleine de Châteaudun, quand ses voûtes s'effondrèrent pour la seconde fois, suréleva les deux murs destinés à supporter la charpente apparente. Il éclaira la partie supérieure du vaisseau central par des baies en tiers-point qui sont encadrées par un arc en plein cintre orné d'un tore. On distingue encore, sous une maçonnerie moderne, les anciennes fenêtres romanes de la nef. Elles étaient fort étroites et leur archivolté en plein cintre reposait sur de simples pieds droits.

Le bas-côté nord se compose de deux galeries parallèles séparées par des piles qui sont entourées de dix colonnettes engagées. Chacune de ces nefs latérales est voûtée au moyen d'une série de croisées d'ogives dont les nervures, décorées de trois gros tores,

(1) Un certain nombre d'anciens chapiteaux ont été remplacés, dans les piles du XII^e siècle, par des chapiteaux à crochets sculptés au XIII^e siècle.

se réunissent à une clef de voûte ornée d'une petite étoile. Les doubleaux intermédiaires sont en tiers-point et leurs claveaux sont garnis d'un large méplat, de deux tores et de deux rangées de dents de scie. La cinquième travée de la première nef secondaire a été revoutée au XIII^e siècle au moyen de cinq branches d'ogives et le doubleau qui l'encadre du côté de l'abside a été refait à la même époque. Le bas-côté nord est obstrué dans cet endroit par la base du clocher, qui se trouvait anciennement en dehors de l'église et qui est actuellement englobé à l'intérieur de l'édifice. Le soubassement de cette tour remonte au XI^e siècle et sa cage intérieure est voûtée en berceau. C'est le seul débris de l'église primitive que l'architecte de l'église de la Madeleine crut pouvoir utiliser au XII^e siècle.

Toutes les fenêtres qui éclairent le bas-côté nord sont en plein cintre et leur archivolté s'appuie sur deux colonnettes. Le mur qui se trouve au-dessous de leur glacis est tapissé d'arcatures cintrées soutenues par des colonnes et décorées d'un tore et de dents de scie. Dans l'axe de la troisième travée s'ouvre un portail en plein cintre flanqué de deux portes bouchées à l'époque moderne par un mur en maçonnerie. Le chevet du bas-côté nord est formé par le soubassement du clocher, qui est orné de deux grandes arcatures en tiers-point sur l'une de ses faces. Cette tour n'occupe cependant pas toute la largeur du collatéral ; la galerie la plus rapprochée de la nef reste complètement libre et elle se reliait autrefois au déambulatoire qui entourait le sanctuaire. La décoration des chapiteaux sculptés dans cette partie de l'église offre beaucoup d'analogie avec celle des anciens chapiteaux de la nef. Elle se compose de feuilles d'eau, de feuilles d'acanthes et d'une grande variété de feuillages empruntés à la flore locale. Les tailloirs des colonnes sont formés d'un large filet surmonté d'une doucine dont la courbe est peu accentuée ; quant aux bases, elles sont semblables à celles que nous avons décrites dans la nef. Tout l'ensemble de cette construction remonte au milieu du XII^e siècle.

Le bas-côté méridional est formé d'une seule galerie parallèle à la nef : ses deux dernières travées sont séparées du reste de l'église par un mur derrière lequel se trouve la sacristie. Il est recouvert de sept croisées d'ogives, mais les voûtes qui surmontent la première, la troisième, la quatrième et la cinquième travées remontent seules au second quart du XII^e siècle ; leurs nervures sont revêtues

d'un tore légèrement aminci en forme d'amande. Les autres voûtes ont été refaites au XVI^e siècle et les clefs de toutes les croisées d'ogives de ce collatéral ont été défigurées à la même époque par l'addition de blasons dont les armoiries sont presque entièrement effacées. Les doubleaux intermédiaires décrivent une courbe en tiers-point, comme dans le bas-côté nord. Le mur extérieur est garni, dans chaque travée, de six arcatures en plein cintre soutenues par des colonnettes assez longues qui s'appuient sur des chapiteaux couverts de têtes bizarres et de feuillages grossièrement découpés. L'archivolte des arcatures est accompagnée d'un tore et d'un cordon de dents de scie. Cette décoration n'existe pas dans la troisième travée, à cause du portail qui en occupe le centre. On remarque au milieu de chacune des travées une fenêtre en plein cintre encadrée en arrière par un tore qui se continue sur les pieds droits et en avant par un gros boudin qui s'appuie sur deux colonnettes. La fenêtre de la première travée a été refaite au XIII^e siècle, et son archivolte est en tiers-point; quant aux fenêtres des dernières travées englobées dans la sacristie, elles ne sont pas antérieures au XVI^e siècle. Toutes ces baies reposent sur un bandeau garni de grosses perles.

Le chœur qui s'était écroulé, comme nous l'avons dit plus haut, en 1522, fut reconstruit dans le cours de l'année 1529 (1). L'ancien sanctuaire et le déambulatoire qui l'entourait étaient beaucoup plus étendus au XII^e siècle. La longueur de l'église de la Madeleine se trouva donc très diminuée par la nouvelle abside bâtie au XVI^e siècle. Ce chevet polygonal est actuellement recouvert d'une charpente apparente, mais il a dû être voûté à l'époque où il fut élevé. En effet, on distingue près de l'arc triomphal deux amorces de nervures prismatiques du XVI^e siècle et le mur du chevet conserve encore la trace des compartiments de remplissage des voûtes. Il est donc permis d'affirmer que le chœur de la Madeleine était surmonté pendant tout le XVI^e siècle de six branches d'ogives qui convergeaient vers une clef centrale. Ces voûtes s'écroulèrent probablement au XVIII^e siècle parce qu'elles n'étaient pas suffisamment épaulées. Le sanctuaire est éclairé par sept longues fenêtres en tiers-point qui sont divisées par un meneau central surmonté d'un remplage flamboyant. Tout son soubassement est occupé par huit

(1) *Histoire du Dunois*, par l'abbé BORDAS, p. 14.

colonnes ioniques couronnées d'une lourde corniche, décoration de mauvais goût exécutée en 1835 (1).

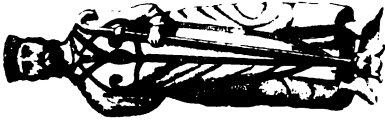
Au-dessous de cette partie de l'église se trouve une vaste crypte dont l'accès est très difficile. Elle remonte, dans son gros œuvre, au XII^e siècle, mais les fenêtres qui l'éclairent ont été refaites au XIII^e siècle. L'abbé Bordas nous apprend qu'on avait perdu le souvenir de l'existence de cette église souterraine, quand des travaux entrepris dans le chœur en 1680 en firent découvrir l'accès. Elle fut déblayée en partie dans le cours de l'année 1710 et on put alors constater que son chevet devait se terminer par un rond-point analogue à celui de l'église supérieure (2).

L'église de la Madeleine n'a jamais eu de véritable façade et c'est toujours par les deux portes latérales que les fidèles ont dû pénétrer dans l'intérieur du monument. Aussi le côté occidental de l'édifice ne présente-t-il pas les dispositions habituelles à cette partie d'une église. Épaulé par d'épais contreforts, il est occupé au centre par une large fenêtre en plein cintre dont l'archivolte est cachée par les tiges d'un grand lierre; on distingue néanmoins sur les claveaux de cette baie un cordon de billettes accompagné d'une rangée de dents de scie. Au-dessus s'ouvrent deux fenêtres qui devaient être en plein cintre au XII^e siècle, mais leur archivoltte a été remaniée au XIII^e siècle et se compose actuellement d'un arc en tiers-point. Leurs pieds droits sont encore ornés de deux colonnettes couronnées de chapiteaux du XII^e siècle. La partie centrale de la façade est flanquée à droite d'une tour à moitié ruinée qui se liait aux anciennes fortifications de Châteaudun. L'enceinte de la ville se confondait de ce côté avec les murs de l'église, comme les amorces de murailles encore visibles permettent aisément de le constater. A gauche, une tourelle d'escalier est adossée à la façade au milieu d'un grand contrefort. Son couronnement se compose d'une courte flèche en pierre à six pans recouverte d'écailles et percée de quatre petites lucarnes en cintre brisé; chacun de ses angles est renforcé par une mince colonnette.

L'extérieur du bas-côté nord était, avant la Révolution, la partie la plus intéressante de l'église de la Madeleine au point de vue archéologique. En effet, la porte en plein cintre aujourd'hui mutilée

(1) Les stalles qui se trouvent dans le chœur ont été sculptées au XV^e siècle.

(2) *Histoire du Dunois*, p. 18.



qui en occupe le centre était garnie de curieuses sculptures et d'intéressantes statues dont l'académicien Lancelot a eu l'heureuse idée de faire une description en 1733. Grâce à cette circonstance, nous possédons au moins actuellement quelques détails sur ces figures et les deux dessins qui accompagnent le mémoire de Lancelot (1) permettent de se faire une idée assez exacte de l'ancienne ornementation de cette face du monument. Les voussures de la porte centrale, soutenues à cette époque par quatre colonnes, étaient décorées de groupes d'anges et de démons qui figuraient des scènes du paradis et de l'enfer (2). Au-dessus se trouvaient six grandes statues, et sept autres figures de la même taille étaient placées sur les glacis des contreforts voisins. Une tradition très répandue à Châteaudun tendait à faire considérer ces statues comme celles de Charlemagne, de Roland, de Louis-le-Débonnaire et de l'archevêque Turpin. Lancelot, tout en refusant de partager une semblable opinion, crut pouvoir les faire remonter à une époque antérieure au X^e siècle. Un simple coup d'œil jeté sur les dessins qui illustrent son travail suffit pour faire reconnaître qu'il s'est trompé. Toutes ces figures sont revêtues de vêtements plissés au fer, analogues à ceux que l'on observe sur toutes les statues du XII^e siècle placées dans les portails de la façade de la cathédrale de Chartres. Ce costume caractéristique des statues contemporaines du milieu du XII^e siècle se retrouve également appliqué sur les personnages qui encadrent les portails latéraux de l'église abbatiale de Saint-Denis, de l'église Notre-Dame d'Étampes et de la cathédrale du Mans. Il est donc certain que les statues dont l'église de la Madeleine était encore ornée de ce côté au XVII^e siècle, n'étaient pas plus anciennes que le reste de l'édifice. On sait du reste que les artistes du Moyen-Age ne sculptèrent aucune figure en pied avant le XII^e siècle.

Les statues décrites dans le mémoire de Lancelot étaient au nombre de treize. Trois d'entre elles étaient déjà mutilées en 1733, puisque leur tête avait disparu. Lancelot nous apprend qu'une gravure datée de 1654 les représentait encore intactes. Il est bien difficile de dire quels étaient les personnages dont les artistes du

(1) Ce mémoire est inséré dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IX, p. 181.

(2) *Histoire du Dunois*, p. 14.

XII^e siècle avaient voulu reproduire les traits sur la façade latérale de l'église de la Madeleine. On reconnaît, dans les dessins de Lancelot, un archevêque revêtu du pallium et tenant une crosse dans sa main gauche, quatre rois portant un sceptre, un personnage qui tire un glaive hors de son fourreau et un soldat qui porte une hache d'armes. On y distingue également trois femmes qui sont revêtues de robes plissées. Les nattes de leurs cheveux retombent sur leurs épaules et l'une d'elles tient un sceptre dans sa main. Comme aucune inscription ne permet à Lancelot de découvrir le nom de chacune des statues, il est beaucoup plus prudent de ne pas chercher à résoudre aujourd'hui une question aussi délicate d'après un simple dessin. En tout cas, l'âge de ces sculptures ne peut pas être douteux, et la haute antiquité que Lancelot et l'abbé Bordas n'ont pas craint de leur attribuer ne saurait être admise par aucun archéologue.

Depuis les mutilations que les murs extérieurs du bas-côté nord de l'église ont subies en 1793, la porte centrale n'offre plus qu'une large voussure taillée en biseau et garnie d'un cordon de feuilles d'acanthes bien conservées. Au-dessus se trouvent les niches qui renfermaient les statues dont parle Lancelot. De chaque côté de ce portail on distingue deux portes en tiers-point qui ont été bouchées à l'époque moderne. Elles étaient encadrées autrefois de colonnes délicatement sculptées comme celles des portails de la cathédrale de Chartres. Le dessin de Lancelot en donne une idée assez exacte. Trois baies en plein cintre, dont l'archivolte, décorée d'un gros tore, s'appuie sur deux colonnettes, s'ouvrent entre les contreforts. Chaque travée est recouverte d'une toiture en pavillon établie au XVI^e siècle. On ne peut apercevoir les arcs-boutants construits au XIII^e siècle le long du mur de la nef, car ils sont engagés sous les combles. Leur disposition rappelle beaucoup celle des arcs qui contrebutent la nef de l'église de Saint-Père de Chartres. Ils viennent s'appuyer sur le mur de la nef, à la base des fenêtres supérieures qui sont presque toutes bouchées par des enduits modernes.

Le clocher s'élève dans l'axe de la cinquième travée du bas-côté nord, il ne fait aucune saillie sur le mur extérieur. Son soubassement, épaulé par douze contreforts, peut remonter au XI^e siècle et se compose de quatre murs pleins, qui n'ont pas moins de quinze mètres de hauteur. L'unique étage qui le couronne a été reconstruit pendant les années 1743 et 1744. Il est percé sur chacune de ses

faces de deux baies cintrées entourées de moulures sans caractère, et sa toiture se compose d'une courte flèche en charpente qui a remplacé au XVIII^e siècle une flèche en pierre du XII^e siècle.

Le bas-côté méridional de la Madeleine présente à l'extérieur d'épais contreforts surmontés d'arcs-boutants en ruines, ainsi qu'une série de fenêtres en plein cintre du XII^e siècle et de baies du XVI^e siècle. Au milieu de la troisième travée se trouve un curieux portail qui vient d'être découvert tout récemment. On distingue sur son archivolt en plein cintre un hibou à tête humaine tenant une tête d'homme sous sa griffe, une femme assise dans un fauteuil, un lion couvert d'écailles, deux griffons à tête humaine, un chevalier et un évêque qui tient une crosse à la main. Cette archivolt est accompagnée d'un cordon saillant garni d'animaux fantastiques, parmi lesquels on remarque un griffon à queue de serpent, des aigles, une sirène, un lion grimaçant, un lézard à longue queue et des monstres qui cherchent à se dévorer mutuellement. On y voit également trois femmes dont les vêtements sont plissés suivant la mode en usage au XII^e siècle. L'une terrasse une chimère, l'autre joue du luth et la troisième porte un sceptre. Cette porte est un spécimen fort curieux de la sculpture du XII^e siècle dans la région. Elle est conçue dans le même style que les portails de la façade de la cathédrale de Chartres et son ornementation donne une idée de l'aspect de la porte du bas-côté nord avant la Révolution. Le costume du chevalier, appliqué sur sa voussure, permet de l'attribuer fort exactement au milieu du XII^e siècle. En effet, ce guerrier est revêtu d'une longue cotte de mailles et sa figure est encadrée par un capuchon qui fait corps avec le haubert. Il tient d'une main un écu très haut et de l'autre une grande hache d'armes. Le costume militaire que nous venons de décrire n'ayant été adopté qu'après la seconde croisade, vers 1150 (1), on ne peut attribuer le portail méridional de la Madeleine à une époque antérieure à cette expédition. Le chevet de l'église n'offre pas à l'extérieur des particularités dignes d'être signalées. Il est épaulé par de grands contreforts qui séparent les unes des autres les fenêtres du XVI^e siècle déjà décrites à l'intérieur du monument.

L'église de la Madeleine de Châteaudun est un excellent spécimen de ce style à la fois robuste et gracieux qui donne aux monuments

(1) Viollet-le-Duc. *Dictionnaire du mobilier français*, t. V, p. 77.

religieux du XII^e siècle un caractère si original. L'architecture de ses bas-côtés et les curieuses sculptures de son portail méridional méritent d'attirer l'attention des archéologues, mais elle se trouve malheureusement dans un fâcheux état de dégradation. Si l'on voulait entreprendre sa restauration complète, il faudrait tout d'abord remanier les combles des bas-côtés, reconstruire la partie supérieure des murs de la nef, supprimer en même temps les arcs-boutants qui exercent une dangereuse poussée sur les murs du vaisseau central depuis que les voûtes se sont écroulées. L'architecte devrait s'occuper ensuite de rétablir le portail du nord dans son état primitif et de faire disparaître la colonnade du sanctuaire. Enfin il serait indispensable de gratter le badigeon qui déshonore l'intérieur de l'église. Ces différents travaux, dont l'utilité ne saurait être contestée, pourraient assurer la conservation définitive d'un édifice religieux qui présente un véritable intérêt pour l'étude de l'art du XII^e siècle dans cette région de la France.

EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS.

NOUVELLE

CHAMBRE NOIRE PORTATIVE

Par H. BLAIN

Capitaine-Commandant au 20^e Chasseurs.

Avant de nous occuper de la description de ce nouvel appareil et de son mode d'emploi, il nous paraît utile de dire quel est le but que l'on s'est proposé d'atteindre en arrivant à son application dans l'étude du dessin, de la perspective et du coloris.

Nous supposons donc ici l'amateur n'ayant pas eu le temps de prolonger ses études de dessin et cherchant à peindre pour son agrément et à faire le mieux possible.

Cette supposition faite, nous posons la question suivante :

Peut-on faciliter l'étude du dessin et de la peinture par un procédé qui, en définitive, ne change rien aux principes de l'art et permette de trouver immédiatement une perspective exacte et des tons justes ?

Assurément oui, et cela sans nuire à l'enseignement pratique et professionnel des arts de création et d'interprétation.

Nous croyons donc utile d'insister sur un procédé qui, ne modifiant pas le sens d'un sujet, vient se placer ici comme un maître et nous donner des renseignements infailibles sans pour cela retirer l'expression que l'artiste voudra apporter à son œuvre.

De plus, nous arrivons, avec l'emploi de cette nouvelle chambre, à donner à l'œil cette sûreté d'éducation qui lui fera distinguer le beau du laid et lui permettra par la suite de rendre avec une scrupuleuse exactitude ce qu'il aura devant lui.

Pour l'amateur, les ressources de la palette deviendront faciles et

ne seront plus qu'un jeu : il évitera surtout ces incertitudes de coloration qui détruisent toujours l'harmonie d'un tableau.

Enfin, par l'usage de notre appareil, quelqu'un qui ne sait pas le dessin pourra néanmoins dessiner les objets avec la dernière justesse et arriver à exprimer les différentes valeurs de tons avec une exactitude surprenante.

Au bout d'un certain temps il peut arriver, il arrivera même à se passer de l'instrument et à faire largement, avec beaucoup de franchise dans la teinte, car il aura vu comment il doit rendre son sujet et l'éclat qu'il doit lui donner.

Pour atteindre complètement notre but, nous nous sommes efforcé de rendre pratique notre chambre noire; car les systèmes actuellement connus présentaient des inconvénients qui limitaient leur emploi. Ils étaient encombrants et d'un transport difficile; ils exigeaient un emplacement approprié; enfin, les dimensions relativement restreintes du prisme ne permettaient pas une netteté bien grande de l'image.

Cela tenait à ce que les inventeurs, tout en adoptant des dispositions souvent très ingénieuses, n'avaient pas toujours tenu compte des moyens pratiques, du mode d'emploi, et surtout de *la facilité du transport*.

Toutes ces causes en avaient fait un instrument incomplet et laissé de côté par tout le monde.

Avec notre nouveau système, nous évitons toutes ces difficultés : l'appareil se porte à la main, peut s'installer partout et permet à l'artiste de travailler tout à son aise.

Inutile ici de s'envelopper complètement la tête ou de s'enfermer dans un véritable cabinet noir, comme il est nécessaire de le faire avec l'ancienne chambre noire.

La main seule, le déplacement du rideau ou simplement le dérangement de la tête du dessinateur permet de voir exactement son dessin et de comparer les couleurs du sujet qui vient se réfléchir sur le papier avec celles de la palette.

Ses différentes mises au point rendent son installation facile sur tous les terrains et constituent un véritable progrès.

C'est donc un outil indispensable aux artistes peintres, architectes, officiers, touristes, etc., etc., car il facilite d'une étonnante façon la mise en place du dessin, donne une perspective exacte et des tons justes.

L'esquisse au crayon peut être supprimée. On peint directement sur sa toile ou sur son papier : il n'y a qu'à poser la couleur là où elle se montre. En un mot, c'est l'auxiliaire indispensable de toute personne qui se met en campagne pour un voyage d'études ou d'explorations lointaines et qui désire rapporter le plus possible de croquis et d'études d'après nature.

Enfin, sa grande supériorité sur les anciens appareils est due à son pouvoir réflecteur, qui donne une image très brillante et ne se superposant pas.

Boîte complète composant le bagage de l'Artiste.

Cette boîte a la forme et les dimensions de la boîte à couleurs employée par les artistes et sert en même temps de table pour l'exécution du travail.

Elle renferme :

- 1° Le porte-objectif muni de sa glace ;
- 2° L'objectif muni de son diaphragme ;
- 3° Un abat-jour en toile noire ;
- 4° Les pieds de la boîte.

Les espaces vides sont réservés pour les couleurs, pinceaux et la boîte à eau.

Sous le couvercle supérieur de la boîte est réservé l'emplacement pour le papier ou le bloc-album.

A l'extérieur de la boîte se trouvent placés les supports d'objectif et le pliant.



Manière de développer l'Instrument.

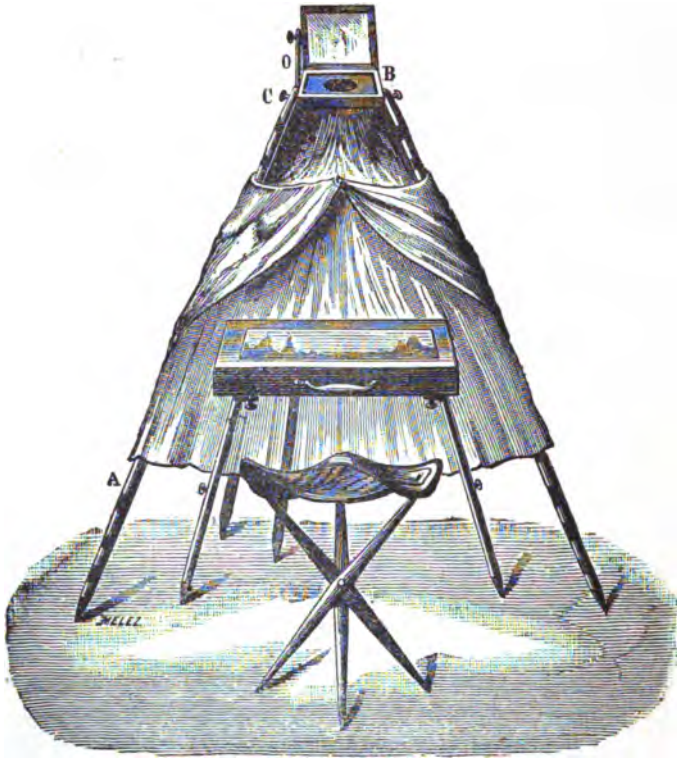
1° Débarrasser la table-boîte de ses objets extérieurs, sortir les pieds de la dite table, les y adapter et se placer à l'endroit où l'on désire peindre ;

2° Développer les supports A du porte-objectif B et les adapter aux tourillons mobiles C ;

3° Visser l'objectif à son support et placer le voile ;

4° Retirer le volet protecteur de la glace, mettre cette dernière

au point en levant plus ou moins la tige d'arrêt O en raison du terrain que l'on a devant soi.



Mise au point.

La mise au point est d'une extrême simplicité et peut s'obtenir de trois manières :

1° Une fois assis sur le pliant, prendre les branches du support d'objectif A et les ouvrir ou fermer jusqu'à ce que la netteté de l'image s'obtienne, comme on procède d'ailleurs avec les niveaux à bulle d'air, les cercles théodolites, etc., etc. ;

2° Sur un terrain très limité ne permettant plus l'écartement des supports :

Baisser ou hausser dans ce cas les pieds de la table qui sont à coulisse et donnent une élévation plus ou moins grande ;

3° Descendre plus ou moins l'objectif qui glisse dans son tube comme une lorgnette.

Ces trois mises au point ont été combinées pour permettre à l'artiste de placer l'instrument où il le désire ; condition indispensable pour le travail au dehors.

Si la mise au point a été bien faite, l'image réfléchie devra être irréprochable sur toute sa surface.

Lorsque l'on aura à dessiner des objets d'une grande hauteur, comme un clocher, par exemple, il sera nécessaire, pour ne pas avoir de déformation dans les lignes, de braquer la glace à peu près sur le milieu de l'objet à reproduire en faisant suivre la même inclinaison aux supports d'objectif.

Dans ce cas, les pieds de la table doivent suivre la même inclinaison.

Cette disposition ingénieuse de l'instrument empêche toute déformation dans le dessin et lui donne une véritable supériorité sur tous les autres appareils.

Exécution du travail.

La mise au point obtenue, placer sa toile ou le bloc-album sur la table, relever au besoin un des côtés de l'abat-jour sur les montants et se mettre en face du dessin qui apparaît très nettement sur le papier.

L'ombre de la tête devient la plupart du temps suffisante pour exécuter la mise en place du dessin et des couleurs ; un simple déplacement de la tête permet de comparer les couleurs de la palette avec celles du tableau qui se retrouve alors au grand jour.

Pour éviter au début les défauts d'une mise au point approximative et pour bien comprendre tous les avantages de notre appareil, il sera bon de s'en servir les premières fois par des temps très éclairés. Puis, dès que l'on possèdera bien la méthode et que l'on en aura reconnu les effets merveilleux, on pourra travailler par tous les temps et copier la nature sous différents effets de lumière.

Pour la mise en place des couleurs, nous recommandons encore à l'amateur une observation intelligente et réfléchie du tableau qui vient se reproduire sur le papier ; si cette observation a été faite sincèrement, il procédera avec la plus grande facilité à la mise en place des tons qu'il devra toujours entamer par les plus faibles.

Bagage de l'Officier en campagne.

Pour l'officier en campagne, cet instrument devient un auxiliaire indispensable, car il lui permet de prendre des croquis d'une grande exactitude en quelques minutes.

L'instrument est alors simplifié et porté de la façon suivante :

Dans le porte-cartes se place le porte-objectif.

Un fourreau en toile contient les supports du porte-objectif et se suspend au ceinturon du sabre.

L'objectif se porte en sautoir comme une lorgnette.

Dans ce cas, la boîte-table, le pliant sont supprimés, et le croquis s'exécute par terre ou sur la première table venue.

Le voile peut être remplacé avec avantage par la pèlerine.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU MARDI 25 JANVIER 1887

Le mardi 25 janvier 1887, à une heure du soir, la Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau, MM. Brossier, président ; le docteur Raimbert-Desormeaux, vice-président ; Pouillier, trésorier ; Clément, Desbans, Renault, et H. Lecesne, secrétaire ;

Et MM. : Aumoine, l'abbé Beauhaire, l'abbé Chapron, l'abbé Cuissard, Dantan-Querry, Girard-Bois, l'abbé Hayes, l'abbé Lehoux, Lhopiteau, Lorin, Edgar Lucas, l'abbé Peschot, Ch. Raimbault, Renou père, Richard et l'abbé Sainsot.

M. le Président déclare la séance ouverte et présente les excuses de MM. Coudray, vice-président, et Lyautey, qui, obligés de s'absenter, ne peuvent assister à cette séance. Dans la lettre qu'il a écrite à ce sujet à M. le président, M. Coudray demande la remise à la prochaine réunion de la lecture qu'il doit faire sur les nouveaux vitraux de l'église de la Madeleine.

Le procès-verbal de la dernière assemblée générale est lu et approuvé.

Le Bureau, dans ses trois dernières séances, a prononcé l'admission de huit nouveaux membres titulaires ; ce sont :

M. Edmond CARRÉ, notaire à Rouen, présenté par MM. Brossier et Lelong ;

M^{me} la comtesse DE ROUGEMONT, au château de Mémillon, présentée par MM. Brossier et Renard ;

M. BÉCHET, au château de Bois-Bertrand (Lanneray), présenté par MM. Raimbert-Desormeaux et Brossier ;

M. AUBIER, lieutenant au 20^e chasseurs, présenté par MM. le colonel de la Girennerie et Galerne ;

M. VASSOR, ingénieur à Aubervilliers (Seine), présenté par MM. Pigelet et Pouillier ;

M^{me} DUMANOIR, au château des Villettes (Villebout), présentée par MM. Reynard et Brossier ;

M. l'abbé LORIN, vicaire de Courville, présenté par MM. Lambron et Lorin, son frère ;

M. le duc DE MIREPOIX, au château de Lérans (Ariège), présenté par MM. le comte de Lévis-Mirepoix et Brossier.

Le Bureau a admis comme société correspondante la *Devenport Academy of natural sciences*, à Iowa (États-Unis).

Voici la liste des bulletins, ouvrages et objets divers, reçus depuis la dernière réunion générale, à titre de dons ou d'échanges :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Bulletin historique et philosophique du Comité des travaux historiques et scientifiques ; année 1886, n° 1 et 2.

Journal des Savants, octobre et novembre 1886.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques ; 1886, n° 3.

Annales du musée Guimet, t. IX, XI et XII. — Les hypogées royales de Thèbes. — Les fêtes annuellement célébrées à Emoni (Amoy). — Étude concernant la religion populaire des Chinois, par de Groote.

Musée Guimet. — Revue de l'histoire des religions ; 7^e année, t. XIV, n° 1^{er}.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 2^e trimestre 1886.

Bulletin de la Société archéologique et historique du Vendômois, 3^e trimestre 1886.

Société archéologique d'Eure-et-Loir. — Monographie de la cathédrale de Chartres, par l'abbé Bulteau ; n° 4.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, année 1886.

Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise, V^e et VI^e vol.

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, XVII^e vol., 3^e série.

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, année 1884.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives), t. VIII, 3^e et 4^e liv.

Bulletin de la Société de géographie, 1^{er}, 2^e et 3^e trim. 1886.

Mémoires de la Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie, t. XXIV.

Bulletin de la Société de Borda (Dax), 11^e année (1886), 1^{er}, 3^e et 4^e trimestres 1886.

Société de géographie. — Comptes-rendus des séances de la commission centrale, 1886, n° 16, 17, 18 et 19.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, t. VIII, n° 130.

Bulletin de la Société des Amis des Monuments parisiens, n° 4, 1886.

Proceedings of the Davenport Academy of natural sciences — Iowa (États-Unis), vol. IV, 1882-1884.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, 3^e trimestre 1886.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 175, décembre 1886 : mémoires.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 1^{er} et 2^e trimestres 1886.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, année 1886, n° 2.

Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, mai et juin 1886.

Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux, 2^e fasc. 1882.

ENVOIS DIVERS

Monographie des églises de Jusiers, Meulan et Triel, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis ; don de l'auteur.

Pierre tombale de la dame de Courtambloy dans l'église de Bleury, photographie de M. de Gastel ; don de MM. de Gastel et le Dr Gillard.

Souvenirs et intimités, poésies, par E. Legoux, avec frontispice allégorique, par M. Paul Gillard ; don de madame veuve Legoux.

Revue des matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. — Découvertes dans la grotte de Spy, province de Namur, par le marquis de Nadaillac ; brochure ; don de l'auteur.

Deux lettres de M^{re} L. Leroux, curé de Baillou, à monsieur le prieur de Montdoubleau, chez messieurs les chanoines réguliers de la Madeleine, à Châteaudun, 1744 ; don de M. Desbans.

1^o *Le chrétien sanctifié par l'usage de la retraite spirituelle*, par le père Hausen ; traduit de l'allemand par l'abbé Mouzé ;

2^o *La vie de saint Léonard de Dunois et histoire de ses précieuses reliques*, par le même ;

3^o *Le guide des gens de travail pour être heureux en ce monde et dans l'autre*, par M. Mouzé ;

Don de M^{lle} Mouzé, sœur de feu M. l'abbé Mouzé.

L'œuvre d'Alfred de Musset. — Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse, par un ancien professeur de l'Université (M. G. Robertet) ; don de l'auteur.

Campagne de Russie en chemin de fer, par le comte Sigismond de Lévis-Mirepoix ; don de M. le comte Gaston de Lévis-Mirepoix.

Mémoire sur les trépanations préhistoriques, par M. le marquis de Nadaillac. (Extrait des comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles lettres) ; don de l'auteur.

Sept photographies, représentant divers objets du musée de la Société ; don de M. L. Baudet.

Opinion de M. de Courtarvel, député d'Eure-et-Loir, sur le budget de 1819; fasc. imprimé; don de M. Renault.

Distribution d'eau par voie de concessions dans la ville de Châteaudun, circulaire imprimée de M. Raimbert-Sevin, maire, à ses administrés; don de M. Renault, notaire.

1^o Lettre du commissaire du directoire exécutif près l'administration municipale d'Arrou aux citoyens administrateurs du département d'Eure-et-Loir (22 fructidor, an VII). Il y est dit : « Par une lettre du 27 germinal dernier, « j'ai prévenu l'administration centrale qu'il existait au temple décadaire de ce « canton un tableau représentant le Lazare, provenant des ci-devant Récolets « de Châteaudun. Ce tableau a été estimé par des amateurs valoir six mille « francs. Je fus autorisé par une lettre du 5 floréal de faire l'envoi de ce « tableau au muséum du département. Je vous fais parvenir..... » L'accusé de réception est du 24 fructidor.

2^o Lettre de voiture pour le transport à Chartres de deux cloches, l'une de Janville pesant 2,500 livres, et l'autre de la commune de Neuvy pesant 100 livres (26 prairial, an VII).

3^o Pièces concernant le transport à Chartres des bibliothèques de Dreux et de Nogent-le-Rotrou, lors de la Révolution.

4^o Provisions de procureur fiscal de la juridiction temporelle de l'évêché de Chartres, et de celle de l'abbaye de Saint-Père, et de substitut du procureur fiscal de la mairie de Loens, données à Lin-Loup-Lo-Luc Barré, procureur au baillage de Chartres, de 1787 et 1788.

5^o Registre destiné à constater les abandons faits par les contribuables de la commune de Châteaudun des sommes par eux payées pour l'emprunt de cent millions (1815).

6^o Un dossier de cinq pièces concernant les brigands de la bande d'Orgères : il contient deux lettres de M. Fougeron, juge de paix d'Orgères, dont le zèle et l'intelligence contribuèrent beaucoup à la prise de ces misérables (an VI).

7^o Lettres de M. le baron Delaitre, préfet d'Eure-et-Loir, écrites à M. Lin-Loup-Lo-Luc Barré, secrétaire général de la préfecture au cours des ans IX, XI, XII, XIII et de 1806 à 1811.

8^o Bordereaux, mandats, quittances et autres pièces de comptabilité, concernant l'administration du département d'Eure-et-Loir à partir du 4 juin 1790, jour de la mise en activité de ce département.

9^o Pièces de comptabilité concernant Châteaudun et Saint-Denis-les-Ponts, M. Barré-Duchemin étant percepteur.

10^o Dossier concernant l'ancien collège Pocquet, de Chartres.

Toutes ces pièces ont été offertes à la Société Dunoise par M. Renault, notaire, au nom des héritiers de M^{me} Barré-Barré.

L'assemblée vote des remerciements à tous les généreux donateurs.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS DU BUREAU

Séance du 9 novembre.

M. le Président communique au Bureau :

Une lettre de M. Octave Hébert (du 20 octobre 1886), contenant une demande de renseignements sur l'abbé Courgibet, historien du Dunois, et sur sa famille.

Une lettre (du 8 octobre 1886) de M. l'abbé Robert Charles, qui fait hommage à la Société d'un exemplaire de l'histoire de la maison du Buat, qu'il vient de publier, et demande des renseignements sur la famille de la Goupillière, bienfaitrice de Villiers-Saint-Orien.

Le magnifique volume donné par M. l'abbé Charles à la Société Dunoise contient l'histoire généalogique des branches de la maison du Buat, fixées en Anjou et au Maine depuis le XIV^e siècle, et connues sous les noms du Buat *de Burelle*, du Buat de Brassé et de la Subrardièrre, et du Buat du Teillay. De ces trois branches, sorties au XV^e siècle d'un rameau fixé aux environs de Dol, une seule subsiste aujourd'hui, celle du Buat de Brassé et de la Subrardièrre. Son chef actuel, le comte du Buat, a conservé précieusement les titres de la maison. C'est ce que l'auteur prend soin de nous dire dans sa préface. M. l'abbé Charles a puisé à toutes les sources : état-civil des communes, archives des châteaux et des départements, et à la Bibliothèque nationale, où se trouvent les précieux cartons de d'Hozier, de Chenu, et les recueils de D. Villevielle. On peut dire que cette généalogie a été dressée pièce en mains ; au reste, les pièces justificatives y ont été annexées. Dans le texte se trouvent des gravures représentant les armoiries de la famille. En somme, c'est un travail digne d'un bénédictin.

Cette généalogie ne fait point double emploi avec celle qui nous a été donnée par M. Henri Le Court. Au contraire, elles se complètent l'une par l'autre. Cette famille du Buat est vraiment favorisée : elle a trouvé deux généalogistes pour un.

M. l'abbé Leprince, curé de Baignolet, adresse les renseignements demandés par M. l'abbé Charles au sujet de la châsse de Sainte-Christine, qui existait avant la Révolution. (Lettre du 22 octobre.)

M. de Gastel annonce (lettre du 25 octobre) de nouveaux documents sur Sainte-Radegonde et l'envoi, au nom de M^{me} veuve Le Goux, de Coulombs, de l'ouvrage de M. Ernest Le Goux, intitulé : *Souvenirs et Intimités*. Homme d'une rare modestie, M. Le Goux méritait plus que la réputation locale dont il jouissait. Ses poésies renferment des morceaux délicats et rappellent le plus souvent des souvenirs locaux. C'est Anet, c'est Mévoisins, la patrie de Collin d'Harleville, c'est surtout Coulombs-l'Abbaye, son pays natal. Aussi la gra-

vure allégorique de M. Paul Gillard, qui forme le frontispice de l'ouvrage, montre-t-elle la Muse entourée de tout ce qu'elle chante. Pour donner une idée de ce petit volume, « plein d'une aimable et douce poésie, où la forme et « la pensée se marient d'une façon toute charmante », nous en extrayons le sonnet suivant, adressé par l'auteur à son ami A. Gillard. Il est intitulé : *l'Antiquaire*.

L'avenir fait, hélas ! son muet désespoir,
Au présent il oppose une piteuse mine,
Parlez-lui du passé, son regard s'illumine ;
L'obscur antiquité le rend superbe à voir !

Il grelotte ou rôtit sous un mince habit noir,
L'unique qu'il possède, et son œil de fouine
Cherche, fouille et furette à travers la vitrine
De cent capharnaüms, du matin jusqu'au soir.

Plus rusé que les Grecs devant les murs de Troie,
Pour dépister, poursuivre et terrasser sa proie,
Il a le flair subtil et l'ardeur du limier !

Seul, il vit entouré des œuvres du génie ;
Pauvre, il sait arracher les perles au fumier :
Les sots n'auraient jamais cette noble manie !

La Société a reçu de M. le ministre de l'instruction publique une circulaire, en date du 26 octobre 1886, concernant l'enquête ouverte par le Comité des travaux historiques et scientifiques « sur les Assemblées générales de Communautés d'habitants ». M. le ministre invite les personnes qui prépareraient actuellement des mémoires sur ce sujet à ne pas négliger l'examen des délibérations sur les intérêts religieux.

M. le Président signale la publication dans les bulletins de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, t. VIII, p. 457, d'une notice sur M. le comte Anatole de Pibrac, l'un de ses membres les plus distingués, décédé le 8 janvier 1886. Cette notice a été lue en séance publique par M. Boucher de Molandon, ancien président de la même Société.

M. le comte Anatole de Pibrac, par son dévouement à la science, appartenait à la grande famille des archéologues ; aussi devons-nous un tribut d'hommage à sa mémoire. Mais écoutons d'abord son docte panégyriste :

« Germain-Philippe-Anatole du Faur de Pibrac, né à Orléans, le 3 février 1812, appartenait à une famille de noblesse parlementaire, qui compte « avec une légitime fierté des évêques, des abbés commendataires, des présidents à mortier, dont deux au Parlement de Paris, des présidents aux en- « quêtes, des conseillers d'État et au Conseil privé, des maréchaux de camp et « lieutenants généraux aux armées du Roi, des ambassadeurs, des gouver- « neurs de ville, etc.

« La branche aînée eut sa principale résidence dans le midi de la France, à Toulouse et en Armagnac, bien que plusieurs de ses membres aient occupé de hautes fonctions à Paris. Quelques-uns ont laissé des souvenirs historiques en notre province.

« Ainsi le célèbre auteur des quatrains, Guy du Faur de Pibrac, chancelier de Navarre, grand chancelier de Pologne, sous Henri III, conseiller au Parlement de Toulouse, puis président au Parlement de Paris, ambassadeur de France au Concile de Trente, assistait à Orléans, le 13 décembre 1560, aux États Généraux ouverts par Catherine de Médicis. Les doléances qu'il y fit entendre, au nom du Tiers-État, ont été recueillies par l'histoire.

« La branche cadette s'établit au XVI^e siècle en notre Orléanais. Un de ses membres, Jean du Faur de Saint-Jorry, seigneur de Cormont et de Courcelles, près Châtillon-sur-Loire, avait un commandement dans l'armée royale, qui, sous les ordres de Henri III et du roi de Navarre (Henri IV), fit en 1589 le siège de Jargeau.

« A la prise de la ville, il en fut nommé gouverneur et déploya une remarquable activité à relever les brèches et à réparer les remparts.

« Ses descendants se fixèrent parmi nous, et y acquirent bientôt, par leurs fonctions et leurs alliances, un rang des plus honorables.

« Vers 1780, la branche aînée, à qui le château de Pibrac appartenait depuis le XVI^e siècle, était à la veille de s'éteindre ; Jérôme-François du Faur de Pibrac, conseiller au Parlement de Toulouse, et ses sœurs étaient avancées en âge et n'avaient pas contracté d'alliances.

« Le chef de la branche cadette, Daniel du Faur de Cormont, qui habitait Gien, se rapprocha du dernier rejeton de la tige aînée de sa famille, et fit reconnaître sa parenté par Jérôme-François et ses sœurs. Après la mort de leur frère, elles lui transmirent, par testament en 1788, le château de Pibrac avec obligation d'en porter le nom.

« Daniel-Germain du Faur de Pibrac, fils de Daniel du Faur de Cormont, fut député suppléant de la noblesse aux États Généraux de 1789, et chevalier de Saint-Louis.

« Son petit-fils, Germain-Anatole, notre regretté collègue, doué des plus brillantes qualités de l'intelligence et du cœur, devait ajouter un nouveau lustre au nom qu'il portait.

« Il fit ses études au petit séminaire d'Orléans, puis au collège Stanislas, fut admis en 1832 à l'École polytechnique, et en 1835 entra dans l'artillerie.

« Un vif attrait vers des travaux d'un autre ordre lui fit bientôt abandonner cette carrière pour suivre, à titre d'élève libre, les cours de l'École des chartes, et se livrer tout entier à l'étude de la paléographie, des antiquités et de l'histoire, et en même temps à celle du dessin, qu'il cultivait avec un remarquable talent. »

M. Bouchér de Molandon donne ensuite une liste des ouvrages de ce savant, qui tous dénotent du talent. Il vante aussi « son flair d'antiquaire, don « naturel comme le diagnostic l'est au médecin, puis sa studieuse persévérance « à faire jaillir d'un fait acquis toutes les conséquences qu'il est permis d'en « déduire. Nulle difficulté ne l'arrêtait, en effet. *Nul péril* n'effrayait son « courage. »

Dans la longue liste des mémoires de M. de Pibrac, il est naturellement fait mention de son travail sur les ruines gallo-romaines de Verdes, publié en 1857 par la Société des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.

« L'appréciation des ruines gallo-romaines découvertes en 1856 à Verdes « (Loir-et-Cher) fut également remise à ses soins par la Société des sciences, à « qui elles avaient été signalées.

« Des fouilles effectuées avec intelligence, jointes à une sérieuse étude des « objets recueillis et spécialement d'une magnifique mosaïque, permirent à « M. de Pibrac d'établir, dans un excellent rapport, que les débris remis en « honneur étaient les restes d'un établissement thermal affecté soit à l'usage « d'une population aujourd'hui disparue, soit à l'une des splendides villas où « les Romains vainqueurs étalaient au sein de la Gaule opprimée leur opulence « et leur orgueil.

« De fidèles dessins complétèrent le mémoire qu'il soumit à la Société. »

M. Brossier se rappelle avoir vu à l'œuvre le savant orléanais. « C'était, dit-il, le 27 février 1857. M. de Pibrac avait donné rendez-vous sur les lieux, au vénérable curé de Saint-Valérien, l'abbé Souazé, et à moi. Que de zèle il déploya pour recomposer cette villa ! Il nous semblait un Romain, sorti de ces ruines pour nous expliquer les plans et la destination de l'édifice. Frappé sans doute de l'intérêt que nous avions pris à ses études, il nous adressait, quelques jours après, un croquis fait de sa main, avec une lettre dans laquelle il disait : « Je fais en ce moment mon mémoire sur nos constructions romaines. J'y travaille depuis le matin jusqu'au soir. Les dessins sont d'une longueur énorme « à exécuter. » La lettre et le croquis sont restés en notre possession. »

La famille de Pibrac n'est pas étrangère à notre pays. Le frère de ce savant, M. le baron de Pibrac, ancien officier supérieur, dont notre Société déplore la perte, est venu se fixer dans le Dunois par suite d'une alliance avec une des familles les plus anciennes et les plus notables de la contrée. Il fut l'un des membres les plus sympathiques de la Société Dunoise, et son nom revit sur notre liste dans la personne de son fils.

Le bulletin de la Société archéologique du Vendômois vient de publier la seconde partie du mémoire de M. l'abbé Ch. Métais sur l'église et l'abbaye de la Trinité de Vendôme pendant la Révolution ; nous y relevons (tome XXV, p. 183) la note suivante :

« L'an de J.-C. 1632, d'après un mémoire manuscrit, l'on fit un grand « autel dans l'église (de la Trinité) qui est fort beau et fort riche, prenant

« depuis le pavé jusques aux vitres, orné d'une quantité de piliers de marbre
« fort beaux, et doré en plusieurs endroits ; il est communément estimé dix
« mille livres, mais il n'en a coûté que huit mille. »

Voici une description de cet autel, tel qu'il était encore de 1803 à 1838, époque de la démolition :

« L'autel est d'une architecture gothique (? — c'est-à-dire grecque) à deux
« étages de différents genres. Il est bâti tout en pierre, revêtu par com-
« partiments de plaques de marbre noir et rouge, ainsi que les huit grosses
« colonnes, dont quatre noires et quatre rouges au premier étage, et aussi
« huit petites, au second, répondant aux premières...

« Cet autel fut démoli en 1838, avec l'approbation du Conseil municipal.
« Une partie fut vendue pour l'église d'Herbault (8 colonnes, 4 chapiteaux,
« 25 pieds de frise, 25 pieds de corniche, 25 pieds de l'astragale.) Et le reste
« (le tombeau, etc.) à l'église de Saint-Valérien de Châteaudun. »

Les divers morceaux de cet autel monumental, acquis jadis par M. l'abbé Souazé, curé de Saint-Valérien, ont servi en partie à ériger l'autel qui orne actuellement la chapelle de la Sainte-Vierge.

M. l'abbé Cochard vient de faire hommage à la Société Dunoise de son mémoire intitulé : *les Chartreux d'Orléans*. On y trouve des notes précieuses pour l'histoire de l'ancienne maladrerie de Marchenoir.

« Fondée avant 1190, cette maladrerie avait été annexée à celle d'Orléans
« avec toutes ses appartenances ; on y ajouta en 1642 la ferme de Palons ou
« *Pallom*, et en 1659 une maison. On tirait du tout 1000 livres. »

Aux termes des lettres patentes de Louis XIII (11 août 1621) qui les met-
taient en possession de l'hôtel de Saint-Ladre d'Orléans, les Chartreux avaient été
chargés d'acquitter les fondations de Saint-Michel de Marchenoir. Ils avaient
donc inscrit dans leur obituaire la liste des bienfaiteurs de cette dernière pour
lesquels ils avaient des anniversaires à célébrer, sous cette rubrique :

*Liste des anniversaires et offices des morts fondés en la maladrerie de
Marchenoir, membre et annexe de celle d'Orléans, et dont les Chartreux
sont chargés.*

L'an 1190 : Payen de Ferville (*miles*), *alias* Frouville.

L'an 1200 : Catherine comtesse de Blois.

L'an 1211 : Robert de Ferville, frère de Payen.

L'an 1221 : Louis le Chambellan et sa femme.

L'an 1230 : Thomas Monus, bourgeois de Marchenoir.

L'an 1235 : Pierre Dolvat (*miles*).

L'an 1235 : Hervée d'Estals (*miles*).

L'an 1235 : Eudes Palons de la Hermande, près de Marchenoir.

L'an 1236 : Guillaume de la Brosse (de Brocha, *miles*).

L'an 1236 : Étienne Dibles (*miles*).

L'an 1238 : Pierre d'Estan.

L'an 1238 : Isabelle, sœur de la maladrerie de Marchenoir.

L'an 1239 : Philippe Bourbeuf (*armiger*), *alias* Poinbeuf.

Le premier jour de chaque mois, on célébrait un service, avec nocturne, pour ces anciens bienfaiteurs.

Déjà M. l'abbé Cochard nous a procuré des renseignements sur cette maladrerie. Voir le bulletin, t. V, p. 19.

Le 5^e volume de la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise, p. 45 et 47, indique un procédé de moulage pour obtenir un bon creux en papier (bas-reliefs en marbre, pierre, bois, plâtre ou albâtre), et un autre procédé de reproduction par frottis des dalles funéraires et inscriptions gravées en creux, d'un faible relief.

Le même 5^e volume et le 6^e contiennent des notices archéologiques sur les églises de Hardricourt, Épône, Jusiers et Meulan, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, membre correspondant de la Société Dunoise.

Le dernier de ces volumes donne (p. 133) la description de monnaies trouvées à Montfort-l'Amaury ; on y remarque six pièces anonymes de Châteaudun.

Il est donné lecture d'un extrait de règlements faits par M^{sr} l'Évêque de Chartres, Paul Godet des Marais, pour l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Bonneval. Ce document a été offert à la Société par M. le docteur Gillard, qui l'a découvert dans les archives de l'Hôtel-Dieu de Gallardon. M. Gillard présume qu'il y fut apporté par un des prieurs du prieuré de Gallardon, membre dépendant de l'abbaye de Bonneval.

Voici un extrait de cette pièce :

« L'an 1698, le 13^e jour de septembre, l'évêque Paul Godet des Marais, étant au cours de ses visites, dans la grande salle de l'abbaye de Bonneval, fit convoquer le *général et commun* des habitants des trois paroisses de la ville pour aviser et délibérer de ce qui était convenable de faire pour l'établissement d'un Hôtel-Dieu dans cette ville, conformément aux lettres patentes de Sa Majesté, données à Versailles au mois de décembre 1696. Après avoir fait donner lecture des dites lettres patentes, et dit qu'il était à propos pour le bien de la dite ville de profiter de la grâce, accordée à l'Hôtel-Dieu, qui y était ci-devant établi, par la *réunion de la maladerie de Saint-Gilles*, et ayant pris conseil des dits sieurs curés de Bonneval, officiers de justice, et des principaux habitants étant en grand nombre, fit dresser les règlements pour l'administration et le gouvernement du dit Hôtel-Dieu. Le procès-verbal de cette assemblée comprend quatorze articles et est signé par les curés, officiers de justice et principaux habitants : Paul, évêque de Chartres, Jean B. Mareschaux (docteur en Sorbonne, et archidiacre de Blois), Brochand (chanoine), Verrier, Dreux, Le Bossu, Le Vassor, Baussan, Coulon, Laurent, Le Mesle, Janvier, Colliot, Picquet du Tartre, Louis Billard, Jean Lormeau, Baron, Tuffier, Védie, Duchon, Belhomme, J. Vallée, et Renault (secrétaire).

« Et le 24^e de septembre 1704, le dit Hôtel-Dieu, *étant en état d'y recevoir*

des malades et d'y exercer l'hospitalité, le même évêque fit dresser un règlement en neuf articles pour l'administration de cette maison. »

Séance du 7 décembre.

M. le marquis de Nadaillac offre à la Société son nouveau mémoire intitulé : *Les Trépanations préhistoriques* ; il se propose d'offrir également à la Société un exemplaire du journal *La Construction moderne*, où se trouvent deux articles avec dessins de notre collègue, M. Passard, architecte, représentant le château de Rougemont. (Lettres des 28 novembre et 3 décembre).

D'après l'avis donné par M. Ulysse Robert, M. le Président a adressé, le 15 novembre, à M. le Maire de Châteaudun une lettre pour le prier de faire des démarches auprès de M. le Ministre de l'instruction publique afin d'obtenir la collection en moulage des sceaux des comtes de Dunois et des vicomtes de Châteaudun.

M. Lecesne communique au bureau une lettre de M. de La Vallière, qui fait connaître le départ de M. Bournon, archiviste de Loir-et-Cher, membre correspondant de la Société Dunoise, et son remplacement par M. Rousselle. M. Bournon s'est retiré à Paris où il prépare la nouvelle édition et la suite de l'histoire du diocèse de Paris, par le chanoine Lebœuf.

M. de Gastel annonce de nouveaux documents inédits concernant « l'orgueilleuse famille de Rostaing, » documents qu'il se propose d'insérer dans le mémoire que le bulletin doit publier. (Lettre du 7 décembre).

Le Comité formé pour élever une statue à l'illustre savant François Arago sollicite le concours des membres de la Société. Les souscriptions seront centralisées à l'Observatoire de Paris.

M. le docteur Chervin, directeur de l'Institut des bégues de Paris, adresse une circulaire au sujet d'une enquête sur le bégaiement, avec questionnaire à la suite, et demande que la Société veuille bien lui prêter son concours.

Séance du 11 janvier 1887.

M. le Président fait part au Bureau de la mort de M. Hachette, président de la Société archéologique de Château-Thierry et signale la nomination de M. G. Robertet, un de nos nouveaux membres correspondants, comme chevalier de la Légion d'honneur.

M. le docteur Gillard envoie à la Société la photographie d'une belle pierre tombale de l'église de Bleury et offre de disposer, en faveur du Musée, d'un estampage de cette pierre, qui recouvrait jadis la tombe de Liénor de Lars (?), femme de Berthier Regnard, sr de Courtamblay. (Lettre du 17 décembre).

M. Hébert donne (lettre du 8 janvier) de nouveaux renseignements sur la famille Tiercelin.

M. Ch. Normand annonce qu'il fonde une revue intitulée : *L'Ami des monuments*, et témoigne le désir que la Société Dunoise soit représentée dans le comité de cette revue.

M. le Président a reçu de M. de Gastel une lettre datée de Paris, 19 décembre, qui contient la copie d'un document intéressant pour l'histoire de Châteaudun pendant la guerre de Cent-Ans.

« Je viens seulement, dit notre collègue, de parcourir le nouveau fonds dont M. Delisle a fait récemment le catalogue, le fonds Bastard d'Etang, que vous me signaliez l'an dernier.

« Un fait surtout a attiré mon attention, c'est l'indication des ravages des faubourgs de Châteaudun vers 1426. Consultante l'histoire de l'abbé Bordas et les auteurs qui se sont occupé des sièges de Châteaudun, on pourrait croire que notre cité dunoise ait joui à cette époque d'une tranquillité relative, ou du moins leur silence pourrait être ainsi interprété. Cependant Châteaudun était une citadelle avancée devant le parti des Anglais qui battaient la campagne ; les villes fortes voisines : Bonneval, Marchenoir, etc., étaient assiégées et prises. A quoi aurait servi la présence de notre brave Florent d'Illiers ?

« Deux inventaires publiés simultanément sont venus jeter un jour nouveau sur ces pages de notre histoire : ce sont l'inventaire des minutes des notaires de Châteaudun et celui du fonds Bastard d'Etang.

« M. Merlet nous signale avec soin les impositions extraordinaires dont nos populations se taxèrent spontanément à cette époque, l'achat et la fourniture des canons, des bombarbes et de leurs projectiles, les communications du gouverneur avec les places voisines, les rançons des gens de guerre tombés aux mains des Anglais, etc. La ville de Châteaudun ne fut pas prise et eut le bonheur de ne pas ouvrir ses portes à l'étranger ; par ville, il faut entendre la ville fortifiée, la place forte, car, à plusieurs reprises, les Anglais se présentèrent devant Châteaudun, et, sans en faire un siège régulier, en occupèrent les faubourgs. Le 1^{er} jour de septembre 1421, le roi d'Angleterre, allant à Beaugency, passa devant Châteaudun. M. Merlet nous parle encore du jour de la déroute qui fut faite, le jeudi 8 avril 1423, sur les Bourguignons, « qui furent coursez « devant Chasteaudun par les capitaines de Chasteaudun et de Senonches et « leurs gens. »

« Vous verrez le triste résultat de cet état de guerre permanent par la communication du document suivant, qu'il m'a paru intéressant de vous signaler. Il me semble combler une lacune dans notre histoire locale :

« 18 décembre 1426. — Lettres de Charles, duc d'Orléans, etc. A notre « Receveur de Châteaudun, etc. Frère Milles de Salles, prieur de l'église « Saint-Martin de Chemars lez notre ville de Châteaudun, membre de l'abbaye « de Marmoutiers, nous a exposé que, à cause de son dit prieuré, il a un droit « appelé le mengier dudit Chemars, assis sur les maisons et étages de Saint- « Jean de la Chesne et sur une partie des fosbourgs de Châteaudun, du chacun

« an, au jour de la fête Saint-André et aux huitièmes d'icelle, 25 livres tournois
 « de rente, que par le fait de la guerre, tous les habitans es dites maisons et
 « estages se sont départis et allez demeurer les uns outre la rivière de Loire
 « (*sic*), les autres dans la ville de Châteaudun, laissant lesd. maisons en la
 « plus grande partie en gast et désert; qu'aussi une des rues qui étoit rede-
 « vable audit mangier, sise sous notre chastel dudit Châteaudun, au long de la
 « rivière du Loir, a été arse; par quoi ledit devoir est tourné en non-valeur
 « et tellement que de présent il n'est en revenu que de 7 livres à 8 livres tour-
 « nois; et combien que par nos autres lettres eussions tenu quitte ledit sup-
 « pliant de 50 livres qu'il nous devoit pour deux années échues à la Saint-
 « André dernière, moyennant 25 livres, et ne pouvant encore payer ces
 « 25 livres, nous l'en quittons pour 12 livres 10 sols. A Orléans, le 18 dé-
 « cembre 1426. » — (Collection Bastard d'Estang, 3^e registre d'Aubron, f^o 340. — Mss. Bib. nat., fonds français, 3655 des nouvelles acquisitions.)

« Cette rue brûlée devait probablement être la rue des Fouleries. Vous êtes meilleur juge que moi pour juger cette question. Une fois de plus Châteaudun a le droit de répéter : *Extincta revivisco*. »

M. Pouillier, trésorier, soumet à l'assemblée les comptes de l'année écoulée :

Comptes de 1886

RECETTES

Reliquat de l'exercice 1885	371 fr. 95
Subvention de la ville de Châteaudun	100 »
Encaissé une cotisation de 1885	6 »
— 287 cotisations de 1886 à 6 fr.	1,722 »
— 29 diplômes à 1 fr.	29 »
Intérêts 1886 de deux obligations du chemin de fer d'Orléans	29 10
— des fonds déposés à la Caisse d'épargne	49 21
Produit de la vente des publications de la Société	369 95
Total.	<u>2,677 fr. 21</u>

DÉPENSES

Payé pour solde de l'exercice 1885 :	
A M. Lecesne, pour réimpression de la troisième feuille du Cartulaire	69 fr.
A M. Lecesne, pour solde de l'impression du bul- letin	183
A M. L. Pouillier, pour solde des reliures.	4
A reporter	<u>256 fr. »</u>

Report	256 fr. »
Payé pour frais de bureau.	294 67
— achat de livres et objets de collection	17 05
— achat de mobilier	56 50
— brochage et reliure de livres de la bibliothèque.	68 85
— pour impression du bulletin	937 25
— pour impression de l'Inventaire des registres et minutes des notaires du comté de Dunois	291 »
Payé pour gages du concierge	60 10
— l'Institut Pasteur	25 »
— dépenses imprévues	19 10
Total.	<u>2,025 fr. 52</u>

BALANCE

Recettes	2,677 fr. 21
Dépenses	<u>2,025 52</u>
Solde en caisse	<u>651 fr. 69</u>

ÉTAT DE SITUATION

Reliquat de l'exercice 1886	651 fr. 69
Reste à recouvrer une cotisation de 1886	6 »
Ensemble	<u>657 fr. 69</u>

COTISATIONS PERPÉTUELLES

Deux obligations du chemin de fer d'Orléans.	Mémoire.
Au 31 décembre 1886, en dépôt à la Caisse d'épargne de Châteaudun	<u>197 fr. 25</u>

Situation des Membres de la Société

Nous avons commencé l'année 1886 avec . . .	262 membres titulaires
Dans le courant de 1886, le Bureau a admis . .	31 nouveaux membres
Total.	<u>293</u>
Dans le courant de l'année, il y a eu 7 décès . .	} 18
— 11 démissions	
Reste.	<u>276</u>

Au 1 ^{er} janvier 1887, la Société compte donc . . .	276 membres titulaires.
Nombre des membres honoraires	12
— perpétuels	9
— correspondants	13
L'échange de nos bulletins se fait avec	58 Sociétés savantes.
Ce qui donne un total de	<u>368</u> membres à div. titr.

Les comptes de 1886 sont approuvés, et l'assemblée, à l'unanimité, vote des remerciements à M. le trésorier.

M. Poullier présente ensuite le projet de budget pour 1887 :

Budget de 1887

RECETTES PRÉSUMÉES

Reliquat de l'exercice 1886	651 fr. 69
Une cotisation de 1886	6 »
260 cotisations de 1887 à 6 fr.	1,560 »
12 diplômes à 1 fr.	12 »
Subvention de la ville de Châteaudun	100 »
Intérêts des fonds déposés à la Caisse d'épargne	30 »
— de deux obligations du chemin de fer d'Orléans	29 10
Vente de publications de la Société	100 »
Subvention du Ministère pour la publication du travail de M. Merlet intitulé <i>Assemblées de Communautés d'habitants</i> <i>dans le Dunois</i>	600 »
Total.	<u>3,088 fr. 79</u>

DÉPENSES PRÉSUMÉES

Frais de bureau	300 fr. »
Achat de livres et objets de collection	60 »
Achat de mobilier	60 »
Brochage et reliure de livres de la bibliothèque	50 »
Impression du bulletin	1,000 »
Impression des registres et minutes des notaires du comté de Dunois	260 »
Impression de l'ouvrage intitulé <i>Assemblées de Commu-</i> <i>nautés d'habitants dans le Dunois</i>	900 »
Gages du concierge	60 »
A reporter	<u>2,690 fr. »</u>

Report	2,690 fr.	»
Transport dans la cour du château d'une porte de la chapelle du Champdô et reconstruction de cette porte	200	»
Dépenses imprévues	198	79
Total.	3,088 fr.	79

BALANCE

Recettes présumées	3,088 fr.	79
Dépenses présumées	3,088	79

Ce projet de budget est adopté par l'assemblée.

M. le Président annonce à l'assemblée qu'en réponse à la demande qu'il avait adressée à M. le Ministre de l'instruction publique, il a reçu une lettre officielle du 31 décembre 1886, qui l'informe de l'ordonnancement en faveur de la Société Dunoise, d'une somme de six cents francs destinée aux frais d'impression du travail de M. Merlet, membre honoraire de notre Société.

Aussitôt après la réception de la lettre ministérielle, il a chargé le secrétaire de faire un rapport sur la mode de publication à adopter. De ce rapport il résulte que l'ouvrage de M. Merlet, intitulé « *Des Assemblées de Communautés d'habitants dans l'ancien comté de Dunois*, » comprend en manuscrit 290 pages. En choisissant un format plus petit que celui des bulletins de la Société, l'in-8° d'écu par exemple, il formera un volume d'un peu plus de 300 pages. Le prix de l'impression, sur papier de bonne force et de belle qualité, s'élèvera à 44 francs la feuille pour 500 exemplaires, à 48 francs pour 600. Le manuscrit communiqué par M. Merlet donnant environ 304 pages imprimées ou 19 feuilles in-8°, le prix de l'impression, sauf additions ou retranchements de texte, sera donc de 836 fr. Si l'on évalue à 900 fr. la dépense totale, celle-ci ne dépassera que de 300 fr. le chiffre de la subvention allouée à la Société. Aussi pourra-t-on donner le volume aux sociétaires sans leur demander aucun supplément de cotisation et, si l'auteur accepte ce délai, leur envoyer l'ouvrage soit entier avant la séance générale de juillet, soit en deux fascicules, l'un avant la réunion générale d'avril prochain, et l'autre avant celle de juillet.

M. le Président lit toute la correspondance qui a été échangée à ce sujet et particulièrement une lettre du 8 janvier dernier, dans laquelle M. Merlet exprime le désir de faire faire l'impression à ses frais ; le montant de la subvention lui serait alors versé, et il mettrait à la disposition de la Société, à prix réduit, le nombre d'exemplaires qui serait nécessaire pour les membres de la Société Dunoise. A la fin de cette lettre, M. Merlet déclare que, tout ce qu'il demande, c'est de rentrer dans ses frais et d'avoir à sa disposition un certain nombre d'exemplaires.

Le Bureau a considéré qu'en subvenant elle-même aux dépenses d'impres-

sion la Société pourra, au prix de quelques centaines de francs, donner à tous ses membres, sans supplément de cotisation, l'intéressant ouvrage de M. Merlet, et en conserver en outre un assez grand nombre d'exemplaires pour les futurs sociétaires. En outre, il désire voir imprimée à Châteaudun, ainsi que ses publications ordinaires, cette œuvre qui concerne spécialement le Dunois. Le secrétaire de la Société a donc été chargé d'écrire à M. Merlet et de lui demander, notamment, de combien d'exemplaires il croyait avoir besoin.

M. le Président donne lecture de la réponse faite à cette lettre le 17 janvier : M. Merlet accepte que la publication de son ouvrage *Les Assemblées de Communautés d'habitants dans l'ancien comté de Dunois* soit faite par la Société Dunoise dans le format et dans les diverses conditions énoncés à la séance du Bureau ; le nombre d'exemplaires dont il aura besoin est de cent, dont vingt-quatre sont destinés au Ministère de l'instruction publique. Enfin, M. Merlet annonce l'envoi d'une courte introduction et de notes nouvelles.

L'Assemblée, consultée par M. le Président, vote l'impression de l'ouvrage à 600 exemplaires, dont cent seront mis à la disposition de M. Merlet, tant pour le Ministère que pour lui-même. Le volume sera donné à tous les sociétaires avant l'assemblée générale de juillet 1887.

Il est procédé au renouvellement partiel du Bureau : 21 sociétaires prennent part au vote. M. Coudray, membre sortant, rééligible en sa qualité de conservateur du Musée, obtient 18 suffrages ; M. Lambron, 18 ; M. l'abbé Cuissard, 17.

MM. Coudray, Lambron et Cuissard sont nommés membres du Bureau.

M. le Président invite à prendre la parole ceux des sociétaires qui auraient quelques communications à faire.

M. l'abbé Sainsot entretient l'assemblée d'une inscription qui concerne Henri Nicolas de Thiville, et que l'on voit sur un mur du chœur de l'église de Poncé (Sarthe). M. l'abbé Desvignes en a relevé le texte, que voici :

CHRESTIEN TV SCAVRAS QVE CETTE
CEINTVRE FVNEBRE OV SONT LES
TROIS FVSSEES (*sic*) A ESTE MISE PAR LE
TRESPAS DE HAVLT ET PVISSANT SEI
GNEVR MESSIRE NICOLAS DE THIVILLE
CHEVALIER SEIGNEVR DE BAPAULMES
CHAMPROMAIN LA PIONNIERE MAL
VOISINE ET AVTRES LIEVX GENTIL
HOMME ORDINAIRE DE LA CHAMBRE
DV ROY ET MARESCHAL DE SES CAMPS
ET ARMEES DONT LA VERTV ET LES
BELLES QVALITEZ ONT CORRESPONDV
A LILLVSTRE NAISSANCE IL DECEDA
DANS SA MAISON DE CHAMPROMAIN

PAYS DE DVNOIS LE MARDY DIXIESME
 DE IVIN MIL SIX CENT SOIXANTE
 ET QVATRE ET EST INHVME AV TOM
 BEAV DE SES PERES DANS LEGLISE
 DE THIVILLE CEST LE PREMIER
 SEIGNEVR DE CE NOM DE CETTE
 PAROISSE A CAVSE DE NOBLE DAME
 IEANNE DE CHAMBRAY SON ESPOVSE
 HERITIERE DE HAVLT ET PVISSANT
 SEIGNEVR MESSIRE IEAN DE CHAMBRAY
 SON FRERE DERNIER DE CE NOM QVI
 DECEDA LE VINGT QUATRE DE NOV (*sic*)
 VEMBRE MIL SIX CENTZ SOIXANTE ET
 DEVX ET EST INHUME AV TOMBEAV
 DE SES PERES DANS CETTE EGLISE

PRIEZ DIEU POUR LEURS AMES

Au dessus de l'épithaphe et accolées à un autre écusson, sont les armes de Nicolas de Thiville (d'azur à trois fusées d'or en fasce), mais elles ne sont pas de la même époque que la pierre qui porte l'inscription ; celle-ci, en effet, a été placée récemment où elle se trouve aujourd'hui, après avoir été enlevée d'un autre endroit de l'église.

Un membre rappelle qu'il a été question de poser dans l'église d'Ymonville une plaque avec inscription en mémoire de l'historien du Dunois, l'abbé Bordas, qui fut curé de cette paroisse. L'assemblée manifeste le désir que ce projet soit réalisé.

L'ordre du jour appelle la lecture du mémoire de M. l'abbé Chapron, intitulé : *Notice sur la commune d'Unverre*.

C'est par cette lecture que se termine la séance.

COMPOSITION DU BUREAU

POUR L'ANNÉE 1887

MM. BROSSIER, *président* ;
 LEFÈVRE-PONTALIS, *vice-président* ;
 COUDRAY, *vice-président et conservateur* ;
 LECESNE, *secrétaire* ;
 RENAULT, *vice-secrétaire* ;
 POUILLIER-VAUDECRINE, *trésorier* ;
 CLÉMENT,
 l'abbé CUISSARD, } *membres*.
 LAMBRON,

TABLE MORTUAIRE

A LA MÉMOIRE DE NOS COLLÈGUES DÉCÉDÉS EN 1886

MONSIEUR HONORÉ-OLIVIER LECESNE

Né à Châteaudun le 17 avril 1816 ;
Ancien imprimeur à Blois, où il exerça pendant plus de trente-trois ans ;
Ancien directeur du *Journal de Loir-et-Cher* ;
Ancien juge consulaire ;
Président du Cercle du Commerce ;
Membre de la Société Dunoise depuis 1885 ;
Décédé à Blois le 25 avril 1886, dans sa soixante-onzième année.

M. Olivier Lecesne mit ses presses au service de l'archéologie et imprima, entre autres ouvrages, plusieurs œuvres du savant M. de la Saussaye. Les journaux de Blois, et notamment *l'Avenir de Loir-et-Cher*, ont consacré à sa mémoire des articles élogieux des plus mérités.

MONSIEUR ALEXANDRE-EMMANUEL POIRIER

Né à Châteaudun le 3 juillet 1818 ;
Ancien commerçant ;
Membre de la Société depuis 1864, époque de sa fondation ;
Décédé à Châteaudun le 20 mai 1886, dans sa soixante-huitième année.

MONSIEUR FRANÇOIS-GASTON DU TEMPLE, COMTE DE ROUGEMONT

Né à Verneuil (Eure) le 30 avril 1839 ;
Membre de la Société depuis 1878 ;
Décédé au château de Mémillon le 8 juin 1886, dans sa quarante-huitième année.

M. le comte de Rougemont annonçait des goûts très prononcés pour l'archéologie. Il avait pour les vieux monuments une grande vénération. C'est ainsi qu'il entretenait précieusement dans la vallée du Loir les beaux restes de l'ancien château de Mémillon, datant du XVI^e siècle. Architecte lui-même, il fit construire, à côté du château actuel, une chapelle d'un style très pur.

**MONSIEUR ADELAIDE-CHARLES-MARIE-SIGISMOND COMTE
DE LÉVIS-MIREPOIX**

Né à Paris le 24 août 1821 ;

Maire de Montigny-le-Gannelon de 1871 à 1886 ;

Président du Conseil d'administration de la compagnie d'assurances contre l'incendie et sur la vie *la Providence* ;

Trésorier de la Fabrique de la paroisse Sainte-Clotilde ;

Commandeur de l'ordre de Pie IX ;

Membre de la Société depuis 1864, époque de sa fondation ;

Décédé à Paris le 2 juillet 1886, dans sa soixante-cinquième année.

M. le comte de Lévis-Mirepoix se montra toujours très attaché à la Société Dunoise et en donna la preuve en plusieurs occasions. Il a publié des relations de voyage en Italie, en Angleterre, en Russie, en Allemagne, en Espagne, en Suisse, et enfin en Orient, où il fit avec la foi d'un chrétien la visite des Lieux-Saints. De ses œuvres, nous possédons : *Voyage au Mont-Cassin, Souvenirs d'Orient*, et *Campagne de Russie en chemin de fer*.

MONSIEUR DENIS-ESTAVE RAIMBERT

Né à Châteaudun le 18 novembre 1822 ;

Membre du Tribunal de commerce de Paris (1860) ;

Membre de la Chambre de commerce de Paris (1868) ;

Chevalier de la Légion d'honneur (1870) ;

Maire de Lanneray de 1883 à 1885 ;

Membre de la Société depuis 1864, époque de sa fondation ;

Décédé à Bois-Bertrand le 30 août 1886, dans sa soixante-quatrième année.

MONSIEUR ADRIEN-CHARLES-GUY-MARIE DE LÉVIS-MIREPOIX

Maréchal héréditaire de la Foi, duc de Mirepoix et de San-Fernando-Luis, grand d'Espagne de première classe ;

Né à Paris le 14 juillet 1820 ;

Membre de la Société depuis l'époque de sa fondation ;

Décédé au château de Lérans (Ariège), le 26 novembre 1886, dans sa soixante-septième année.

M. le duc de Mirepoix a publié, en 1860, deux brochures politiques intitulées : l'une, *Les Endormants et les Endormis*, et l'autre, *Derniers Soupirs du droit*, par un Français humilié, pour lesquelles il reçut des lettres de félicitations signées Berryer, Dufaure, Thiers, Guizot, Montalembert, Dupanloup, etc. Il vivait à Lérans tout occupé de ses bonnes œuvres, de la restauration de son château, dirigée par lui avec un goût parfait, et enfin du classement de ses

archives, qu'il encourageait et suivait avec le plus vif intérêt. Le travail est loin d'être complet, car, malgré les déprédations de 1793, les archives de Lérans constituent un dépôt considérable et peuvent être mises au nombre des plus riches archives privées qui existent en France (Rapport de M. Paul Meyer, du 6 mai 1878, *Revue des Sociétés savantes*, 1879); mais le travail se continue, et, dès qu'il sera possible, il en sortira des publications, conformément au vœu du défunt.

Véritable archéologue, M. le duc de Mirepoix avait le culte des choses du passé. Signalons le dernier acte de sa vie, dans lequel éclatèrent tous ses sentiments : le rachat par lui fait de l'ancienne maison épiscopale de Mirepoix, construite vers 1510 par Philippe de Lévis, évêque de Mirepoix, et ce beau monument, préservé de la ruine, restauré et aménagé pour y établir une communauté nombreuse de Dames de Nevers.

Ces précieux renseignements nous ont été procurés par un vieil ami de la famille, M. le chanoine Gabaldo, archiviste et aumônier de Lérans. Un compte-rendu des funérailles de M. le duc de Mirepoix a été publié par le journal *le Conservateur de l'Ariège*, dont un exemplaire a été déposé aux archives de la Société.

MONSIEUR LOUIS BOUTRY-DUMANOIR

Né à Châteaudun le 5 mars 1812 ;

Conseiller municipal de la commune de Villebout depuis 1843 ;

Membre de la Société depuis l'époque de sa fondation (1864) ;

Décédé au château des Villettes, commune de Villebout (Loir-et-Cher), le 5 décembre 1886, dans sa soixante-quinzième année.

MONSIEUR L'ABBÉ LOUIS-AUGUSTE MOUZÉ

Né à Ouchamps (Loir-et-Cher), le 2 juin 1833 ;

Curé de Saint-Léonard-en-Dunois depuis le 14 juillet 1861 ;

Membre correspondant de la Société ;

Décédé à Saint-Léonard le 12 juin 1886, dans sa cinquante-quatrième année.

M. l'abbé Mouzé occupait utilement les loisirs qui lui étaient donnés en dehors de son ministère. Il s'intéressait à l'histoire de notre pays, et, dans ses recherches à ce sujet, il fit parfois des découvertes heureuses. Nous avons de lui : *Notice historique sur l'abbaye du Petit-Cîteaux*, et un autre mémoire : *Quelques Notes sur Binas*, qui a été lu dans une de nos dernières séances. Il se proposait aussi de publier une étude sur Romilly-sur-Aigre, quand la mort est venue le surprendre. M. Mouzé a édité plusieurs ouvrages religieux, notamment *La Vie de Saint Léonard de Dunois*. En outre, *la Semaine religieuse*, de Blois, contient plusieurs de ses écrits, l'un d'eux intitulé : *Une dernière Visite aux ruines du couvent de Cîteaux, 1877*, et des monographies

de diverses localités de l'ancien Dunois qui font aujourd'hui partie du diocèse de Blois. C'était un travailleur, et à ce titre il laisse un grand vide parmi nous.

Il est une autre mort à signaler à nos collègues : c'est celle d'un savant qui, sans être des nôtres, portait à la Société Dunoise le plus vif intérêt.

La Société du Vendômois a fait, de son côté, une très grande perte dans la personne de M. Charles Bouchet, décédé le 12 avril 1886, dans sa soixantedouzième année. Le président de cette Société, M. le marquis de Rochambeau, en des paroles pleines d'émotion, vient de rendre à la mémoire de son collègue un hommage bien mérité.

« C'était un réel savant, nous dit son panégyriste, un travailleur aussi consciencieux que patient ; isolé du reste des hommes, il puisait dans cet isolement un goût prononcé pour l'étude et s'y livrait avec l'enthousiasme d'un néophyte. Nouveau Pic de la Mirandole, nous n'oserons dire qu'il savait tout, mais à coup sûr il savait de tout...

« Ses connaissances en histoire, ses goûts d'artiste, sa sûreté de coup d'œil et sa mémoire extraordinaire, tout se réunissait pour faire de lui un incomparable antiquaire.

« Cœur généreux, il savait pratiquer la charité largement et sans ostentation. Il n'était pas seulement prodigue de son argent, de sa peine, de ses conseils, il l'était de son travail, de sa science. Jamais on ne frappait en vain à sa porte ; et que de documents sont sortis de ses dossiers pour enrichir le travail d'un collègue et d'un ami ! »

Rare exemple de ces procédés de bonne confraternité que nous voudrions voir pratiquer toujours ! La science y trouverait son compte.

Plusieurs d'entre nous ont eu la bonne fortune de connaître cet homme d'élite, ont pu apprécier ses qualités comme professeur, comme savant et comme homme privé. « Le petit Bouchet, » comme nous l'appelions familièrement, était petit de taille, mais grand par son esprit et sa science profonde.

Plein de bienveillance pour la Société Dunoise, il fut l'un des premiers à la saluer à son aurore. Les archives possèdent encore la lettre, adressée à l'un de nous à la date du 23 juin 1864, où il dit : « J'approuve grandement votre idée de fonder dans votre ville une Société pour la conservation de tous les objets qui intéressent le pays. Il est trop riche de souvenirs et de monuments ; il doit posséder un trop grand nombre de choses curieuses de toute espèce pour qu'il n'y ait pas lieu de prendre les mesures de conservation auxquelles vous songez... »

La mort d'un homme de cette valeur est un deuil pour la grande famille des archéologues. Aussi la Société Dunoise adresse-t-elle à sa bonne voisine la Société du Vendômois ses sympathiques regrets.

FAMILLES DUNOISES

FORCÉES PAR ORDRE DU ROI D'ALLER HABITER ARRAS, DITE FRANCHISE

1479

« Lorsque le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, fut tombé
« dans les plaines de Nancy, Louis XI s'attacha à détruire la puis-
« sance de son rival. Il vint mettre le siège devant Arras et s'en
« empara tant par *blandes paroles* que par la force de ses armes
« (1477). Rien d'abord ne fut changé dans l'administration ulté-
« rieure, mais les bourgeois ayant découvert aux habitants de Douai
« une entreprise que Louis devait diriger contre leur ville, le roi,
« furieux, se vengea de cet avis en exilant tous les habitants
« d'Arras (1). » Il alla même jusqu'à abolir son propre nom pour
lui substituer celui de *Franchise*, et offrit des privilèges très étendus
aux bourgeois et marchands de tous les pays du royaume qui
voudraient venir repeupler Franchise (2).

Mais aller se fixer dans une ville en ruines, au milieu d'une
contrée dévastée par la guerre, et surtout quitter son pays... ; peu
de gens se soucièrent de prendre ce parti. Or, voyant qu'on ne
répondait pas à ses offres, ce roi, à la volonté de fer, prétendit
forcer les bonnes villes à y envoyer, bon gré mal gré, des habitants.
Ses lettres patentes, à ce sujet, sont datées du dix-neuvième jour
de février 1479.

C'est ainsi qu'un document, retrouvé dans les Archives muni-
cipales de Tours, nous apprend « qu'au mois de mars de cette
« année, les commissaires du Roi s'étant réunis dans cette ville,
« par devant eux comparurent grand nombre d'officiers et mar-
« chands des pays et villes d'Angers, Le Mans, Chartres, Châ-
« teaudun, Vendôme, Blois, etc., et leur intimèrent l'ordre

(1) *Les sièges d'Arras*, par A. D'HÉRICOURT.

(2) Le roi demandait trois mille ménages de tous états et vingt riches marchands
qui missent en bourse commune 10,000 écus pour faire le commerce. Entre autres
privilèges, il leur promettait celui de la noblesse héréditaire pour les échevins.

« d'envoyer certains marchands et gens de plusieurs métiers de-
« mourer en la ville d'Arras (1) ».

En conséquence de cet ordre, la ville de Tours se vit contrainte de désigner cinquante chefs de famille. C'était pour elle un lourd contingent, car il pouvait représenter à lui seul cent cinquante à deux cents individus. Et ces familles furent toutes s'installer en la ville de Franchise, car tel était le bon plaisir du roi. Sa volonté était inexorable, en voici la preuve : le 10 juillet 1480, le sire de Varey écrivait au sénéchal de Toulouse de faire partir incessamment ceux de cette sénéchaussée qui avaient été nommés pour la population de cette ville de Franchise, et en particulier six ménages de gens de métier et deux de gros marchands que la ville de Toulouse restait à fournir, suivant le rôle qui avait été arrêté. De son côté la ville de Nîmes fournit six ménages de gens de métier, et les villes furent obligées de les *défrayer* de leur voyage (2).

Quant à la ville de Châteaudun, nous ne savons quelle fut sa part de contribution au repeuplement de la ville de Franchise. Les documents nous manquent ; ce qui est fâcheux, car nous aurions été heureux de consigner ici les noms de ces pauvres familles dunoises, qui furent conduites là comme dans un lieu de déportation. Mais il nous a été conservé, comme par miracle, une pièce qui nous donne les noms des deux commissaires chargés de convoier la petite troupe jusqu'au lieu destiné, et nous fournit, en même temps, quelques renseignements qui ont un certain intérêt. Cette pièce porte pour titre : « Information ou enquête faite en « vertu des lettres du Roi, du 19 février 1479, à locasion des « habitans nommez par les villes pour aller en la ville de Fran-
« chise. »

Voici donc ce qu'elle nous apprend :

Le contingent dunois partit de Châteaudun dans le courant du mois de juillet 1479, et fut accompagné de Guillaume Leclerc, marchand, et de Jehan Fournier, l'un et l'autre commissaires nommés et élus par les habitants pour aller conduire et mener les *mesnagiers* en la ville de Franchise, les loger, faire leurs *despens* et leur payer ce qui leur avait été ordonné par les commissaires du roi. Le voyage s'effectua dans de bonnes conditions. L'instal-

(1) Revue des Sociétés savantes ; janvier 1867, p. 40.

(2) D. VAISSETTE, Histoire générale du Languedoc.

lation faite, Leclerc et Fournier pensèrent au retour. Ayant eu connaissance que les commissaires de la ville d'Orléans faisaient leurs préparatifs de départ, ils eurent l'idée de se joindre à eux. Ceux-ci, en gens prudents, prirent à leur service quinze hommes d'armes et trente archers, moyennant trente écus, pour les conduire jusqu'à leur ville ; car les routes étaient loin d'être sûres, les troupes de Maximilien, duc d'Autriche, *battant l'estrade*. La précaution n'était pas inutile, comme nous allons le voir.

La petite caravane, à laquelle étaient venus se réunir nos deux commissaires et d'autres envoyés par les villes de Jargeau, Meung, Sully, Beaugency, se mit en voyage le samedi après la mi-août de cette année 1479. Guillaume Leclerc *chevauchait une haquenée et avait épée, éperons et housseaux*. Arrivée à un endroit appelé le bois de Sauty, distant de quatre à cinq lieues de Franchise, elle fut tout à coup assaillie par une grande compagnie de gens de guerre. Guillaume Leclerc et plusieurs autres, au nombre de vingt-trois, furent faits prisonniers et emmenés en la ville d'Aire. Il faut croire que, plus heureux, Jehan Fournier parvint à s'échapper, car dans la suite il n'est plus mention de lui.

Une fois à Aire, nos infortunés prisonniers eurent à subir toute sorte de mauvais traitements de la part de leurs maîtres. Mis *es seps* et *enferrés* deux à deux, ils furent jetés en une chambre basse. Puis un certain jour, les gardiens vinrent chercher Leclerc et son compagnon de chaîne, un nommé Étienne Torchon, de Jargeau, pour les mener devant les chefs afin de les mettre à rançon. Notre dunois fut taxé à la somme de trois cents écus d'or. Et comme il voulait se récrier, on le mit à la *gehenne*. Vaincu par les souffrances qu'on lui faisait endurer, il finit par adhérer à la demande exorbitante qui lui était faite. Il eut bien autre chose à payer : au capitaine de la compagnie, dix écus pour cent de la rançon, soit trente écus ; au prévôt, pour *sauf-conduit, issue, entrée et passe-porte*, six écus, et au butinier, pour prix de deux aunes de satin à lui faire un pourpoint, quatre écus. Ce n'est qu'à ces dures conditions qu'il put obtenir sa délivrance.

Mais il n'était pas au bout de ses peines. De retour au pays, il n'eut rien de plus pressé que de chercher à rentrer dans ses dépenses. La ville de Châteaudun, d'ailleurs, était tenue, par ordre du roi, de le défrayer de tous les frais de voyage. Outre les trois cent quarante écus ci-dessus, il avait encore à lui réclamer : pour

sa dépense pendant qu'il fut prisonnier, vingt-quatre écus ; pour le salaire d'un *trompette* et de femmes chargés de transmettre la correspondance, entre lui et son frère, de Terouenne à Aire, trois écus ; pour les trompettes qui apportèrent la rançon et le ramenèrent à Hesdin, six écus ; pour la dépense des vingt-huit journées qu'il mit à faire le voyage de Châteaudun à Franchise, aller et retour, seize écus ; pour le prix du cheval, de l'épée et des housseaux qui lui avaient été pris, huit écus, et pour l'indemnité à laquelle il avait droit pour les quatre-vingt-dix journées qu'il fut absent de chez lui, au moins six sols parisis par jour. Somme toute, il pouvait bien lui être dû quatre cents écus, plutôt plus que moins.

Il présenta donc sa note. La ville de Châteaudun, la trouvant sans doute excessive, refusa de payer. L'infortuné Leclerc fut alors obligé de s'adresser à la justice, et en vertu des lettres *royaulx* du 19^e de février 1479, il se pourvut devant le bailli de Chartres, commissaire en cette partie. Celui-ci ordonna une enquête et commit à cet effet le bailli de Dunois, *Fleurentin* Bourgoing, lequel se transporta à Orléans au mois de septembre 1480, pour entendre divers témoins : « Gilet de l'Aubépine, bourgeois et marchand ; « Perrinet Compaing, bourgeois ; Étienne Chartier, marchand, tous « trois d'Orléans, et Étienne Torchon, marchand, de Jargeau, et « enfin à Beaugency-sur-Loire, au mois d'octobre dite année, pour « recevoir la déposition de Jehan d'Orléans, marchand et nautonier « par eau ». C'est cette enquête même, dont on possède une copie authentique délivrée le treizième jour de décembre 1482, qui a donné lieu à cette notice.

Le dossier de cette affaire a disparu, nous dirons plus loin dans quelle circonstance (1).

N'oublions pas nos pauvres exilés. Nous sommes en 1481. Le roi Louis XI étant venu en pèlerinage à Chartres, au mois de juillet de cette même année, octroya des lettres patentes, portant concession

(1) M. Merlet, le savant archiviste d'Eure-et-Loir, a eu l'extrême bienveillance de nous communiquer la note ci-après, extraite des Registres des Notaires de Châteaudun : « Le mercredi 2 janvier 1482, en la Chambre de ville, trente-huit habitants de « Châteaudun, assemblés en nom collectif, ont nommé des députés par paroisse « pour faire l'assiette de la somme de trois cent soixante-dix-huit livres, touchant « la ville de Franchise, pour les mesnagers. » On a donné le nom de *mesnagers*, chefs de ménage, à tous les individus qu'on transportait à Arras, parce qu'en effet on n'y transportait que des familles entières, des ménages.

de privilèges aux nouveaux habitants de Franchise. Son but était de créer une nouvelle ville plus forte et plus puissante que l'ancienne, mais il ne put y réussir. Lui mort, Charles VIII, son fils, à peine monté sur le trône, remit les choses dans l'état primitif, en permettant aux anciens habitants de reprendre leur bien partout où ils le trouveraient (1484). Il est plus que probable que nos dunois profitèrent de l'évènement pour rentrer au plus vite dans leur chère cité, dont ils avaient été séparés d'une manière si violente. Le roi Louis XI, dans cette circonstance, avait fait preuve de la plus grande dureté, car forcer de paisibles citoyens à s'expatrier contre leur volonté, c'était pousser le despotisme au suprême degré (1).

Nous dirons maintenant comment cette enquête nous est parvenue.

Un certain jour, jour néfaste pour les archives de la ville de Châteaudun, la municipalité décida de se défaire de toutes les pape-rasses jugées inutiles. Des commissaires furent alors nommés pour en faire le triage, mais ceux-ci mirent dans l'accomplissement de leur mandat une telle négligence, pour ne pas dire plus, qu'ils jetèrent au rebut des documents fort précieux, qui avaient échappé comme par miracle au terrible incendie de 1723. Ils furent donc vendus à l'encan; on vendit même jusqu'aux registres de comptabilité de la ville. Ce fait inouï se passait quelques années avant la fondation de la Société Dunoise.

M. l'abbé Souazé, dont la mémoire nous est toujours chère, M. l'abbé Souazé, qui avait le flair de l'antiquaire, se mit alors en quête des vieux papiers. C'est ainsi qu'il recueillit des lettres de rois adressées à la cité, lettres qu'il s'empressa de déposer à la Bibliothèque communale, dont il était l'un des conservateurs. A quelque temps de là passa un inspecteur, qui, voyant ces précieuses lettres, ordonna de les réintégrer à la mairie. Un autre homme, amateur des documents concernant l'histoire de son pays, se mit aussi à fureter de son côté. M. Pouillier-Vaudecraine eut la bonne fortune de tomber sur un lot de vieux registres, déjà tout dépenaillés, lesquels n'étaient autres que des registres de comptabilité de la ville, des années 1523, 1532, 1540, etc. Il mit aussi la main sur d'autres

(1) Voir, pour cet épisode de notre histoire, *Louis XI et la ville d'Arras* (Mémoires de l'Académie d'Arras, 2^e série, t. I, 1867, p. 133-234). — Cf. LAROCHE, *Une Ven-geance de Louis XI* (Même collection, t. XXXVII, 1865, p. 237-356).

pièces, au nombre desquelles se trouva notre enquête. Ce manuscrit eut ses vicissitudes, car une fois on écrivit sur sa cote : *pièce inutile*. L'écriture est ancienne. Mais, depuis, une main mieux avisée bâtonna cette expression de mauvais augure. Elle faisait sans doute partie de tout un dossier. On y voit, en effet, la trace de l'aiguillette qui la rattachait à d'autres pièces que nous aurions eu grand intérêt à connaître. Remercions ici notre bienveillant collègue d'avoir sauvé d'une ruine certaine ces précieuses épaves de nos vieilles archives, et faisons des vœux pour que celles qui nous restent ne retombent pas sous la main de commissaires aussi inconscients. L'inventaire que vient d'en dresser l'érudit archiviste d'Eure-et-Loir est la meilleure garantie que ce vandalisme ne se renouvellera pas.

BROSSIER-GÉRAY.

QUELQUES NOTES SUR BINAS

Cette paroisse, dont l'origine semble remonter à l'époque gallo-romaine, comprenait autrefois le bourg actuel et l'importante seigneurie de Chantôme qui possédait un magnifique château « tombé naguère, dit M. Péan, sous la hache et le marteau, vils instruments de la cupidité stupide du moderne vandalisme. »

En effet, le voyageur passant aujourd'hui à Chantôme, village situé à une faible distance de Binas, sur la route de Châteaudun à Beaugency, ne voit plus aucune trace des *jardins, beaux massifs, parcs, avenues, nobles et majestueux appartements* qui embellissaient ce pays, maintenant aride et dépourvu de bois. Tout cela a fait place aux sillons de la charrue qui, en fait de verdure, ne peuvent produire que des blés, des avoines et des prairies artificielles.

Tel est, comme chacun le sait, le seul aspect verdoyant que présentent les vastes plaines de la Beauce, depuis que cette contrée a été dépouillée de ses anciens châteaux, manoirs, prieurés et habitations seigneuriales.

L'église de Binas eut beaucoup à souffrir, au XV^e siècle, de l'invasion des Anglais, plus encore, au XVI^e, des incursions des soldats protestants, et aussi des guerres de la Fronde, vers l'an 1652. Sa reconstruction presque totale, au cours du XVII^e siècle, fut occasionnée par tous ces désastres. Il paraît que les pierres employées à cette reconstruction furent alors tirées d'une carrière voisine du bourg, à la profondeur de seize à dix-huit pieds.

Dans ces derniers temps, le vénérable et zélé pasteur de cette paroisse a fait exécuter à son église plusieurs agrandissements, modifications et embellissements qui en font une des plus remarquables de la Beauce.

Il convient de mentionner ici un horrible crime qui fut commis, dans cette église, vers l'an 1630, et dont le souvenir s'est conservé dans le pays jusqu'à nos jours. Le seigneur de Menainville, partisan exalté de la religion protestante, entra un jour dans l'église avec son fusil et tua le curé, qui célébrait alors la sainte messe. C'était sans doute pour se venger du zèle très louable que le bon curé mettait à déraciner l'hérésie dans sa paroisse ou à l'empêcher de s'accroître.

Quoi qu'il en soit, le meurtrier fut condamné à être écartelé, et la seigneurie du Lude, lui appartenant, fut confisquée et ajoutée aux biens de la cure, qui en jouit jusqu'à la Révolution de 1793.

En outre, le roi décora les curés de Binas du titre de baron et leur accorda le droit de faire garder les portes de l'église par des *dogues*, et même celui d'avoir sur l'autel, pendant la messe, *deux pistolets chargés*.

Cette précaution était extraordinaire, il est vrai, mais elle semblait fondée sur la nécessité de réprimer, ou au moins de prévenir les excès des réformateurs qui auraient voulu imiter le lâche attentat du seigneur de Menainville. « L'exaltation fanatique des nombreux « calvinistes du bourg et des environs, dit M. Péan, entretenue « par l'influence des gentilshommes hérétiques de ces localités, « était un motif suffisant pour donner lieu à de semblables pré-
« cautions. »

Les archives de l'église de Binas ne contiennent aucun document concernant le titre de baron accordé aux curés de cette paroisse. On trouve seulement que, à partir de 1630, lesdits curés signent toujours : *curé et baron de Binas* (Registres des baptêmes et mariages).

La seigneurie de Menainville n'existe plus, mais on voit encore quelques vestiges de l'ancien château dans la ferme qui le remplace. En examinant les murs d'une grange qui fait partie de cette ferme, on en remarque la base solidement bâtie en belles pierres de taille ; ce qui indique que cette grange a été construite sur les restes du château. On y voit aussi quelques restes de l'ancienne chapelle.

Des souterrains ont été pratiqués sous la cour de la ferme, et les habitants du village pensent qu'ils s'étendent à une grande distance et en divers sens.

Non loin de Menainville se trouve le village d'Ablainville qui,

autrefois, devait avoir une certaine importance. On y voit encore aujourd'hui les restes d'une chapelle servant à l'hôpital qui existait dans ce village. Cette maison avait été fondée par la charité d'un seigneur de l'endroit. Dans le côté du sanctuaire de la chapelle on remarque une fenêtre en forme de croix, ce qui fait croire que cette chapelle relevait de quelque ordre religieux ayant la croix dans ses armes.

En parcourant un inventaire parfaitement rédigé, avant la Révolution, par les soins de messire Jehan François, *curé baron de Binas*, pour mettre en ordre les titres relatifs *aux biens et revenus de l'église de Saint-Maurice de Binas*, nous trouvons le nom de M. Sulpice Douer, comme curé de Binas, durant environ quarante ans, de 1646 à 1686. Et à la même place, nous voyons figurer comme notaire de Binas, un M. Douer, lequel était le père de ce curé, car il est question d'une donation faite à l'église par le père et la mère de ce prêtre. Plus tard, un autre notaire du même nom, sans doute le frère du curé, se trouve mentionné dans plusieurs testaments, vers 1606 et 1625. Les notaires de Binas, dont les noms paraissent continuellement dans les testaments mentionnés à l'inventaire, sont, après MM. Douer : Coutanceau, 1687, 1702, 1724 ; Garnier, 1744, 1753.

Plusieurs notaires ont demeuré à Ablainville, comme MM. : Coutanceau, 1632, 1693 ; Guérineau, 1643, 1644 ; Desert, 1610.

Le susdit inventaire mentionne les titres de l'*École de Binas* avec cette note particulière : « M. Douer, curé de cette paroisse, par « son testament olographe, le 16 avril 1695, a donné au maître « d'école de Binas cinq mines et demie de terre en quatre pièces, « situées au terroir de Binas, sans aucune charge. » Voilà donc un bon curé qui, après avoir passé une quarantaine d'années dans sa paroisse où il avait fait quelques économies, fait un legs à l'école de cette paroisse, *sans aucune charge*, voulant ainsi favoriser l'instruction des enfants pauvres, en augmentant les revenus de cette école. Et l'on trouve aujourd'hui des détracteurs du clergé qui prétendent qu'avant la Révolution, les prêtres étaient ennemis de l'instruction et entretenaient l'ignorance dans le peuple !

Ce n'est pas tout : dans le même inventaire, se trouve indiquée une rente foncière de trois livres, *créée par M. Noël Chevalier, curé de Binas*, devant Coutanceau, notaire à Binas, le 2 mai 1705, *payable le jour de Toussaint, au maître d'école de Binas*, à la

charge, par ledit maître d'école, *de montrer gratuitement à quatre enfants pauvres de la paroisse*. C'est ainsi que le clergé comprenait alors la gratuité de l'enseignement. Au lieu de prendre l'argent des contribuables pour bâtir des écoles splendides et pour instruire gratuitement, il payait lui-même de son argent ce qui était nécessaire. En preuve encore, la mention suivante : « Nota : Ledit sieur
« Chevalier, par son testament, a donné audit maître d'école un
« petit corps de logis, proche le cimetière, à la charge d'en faire
« les réparations, lesquelles n'étant point faites, le bâtiment est
« écroulé il y a environ 25 ans, M. le Marquis de Jaucourt l'a fait
« rebâtir et augmenter, et depuis ce temps-là, il en a laissé la
« jouissance audit maître d'école, ainsi qu'à ses successeurs. »

Comme on le voit, l'entretien des maisons d'école et la gratuité de l'instruction pour les enfants pauvres étaient alors à la charge volontaire et charitable des curés et des seigneurs, car ce qui se passait à Binas avait lieu également dans la plupart des paroisses.

Les huguenots eurent à Binas un cimetière particulier, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, mais depuis cette époque ils ont disparu du pays.

Saint-Léonard, ce 1^{er} septembre 1885.

A. MOUZÉ,
Curé de Saint-Léonard.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION GÉNÉRALE

DU LUNDI 2 MAI 1887

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale le lundi 2 mai 1887, à une heure du soir, dans la grande salle du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau, MM. Brossier, président, Am. Lefèvre-Pontalis, vice-président, Coudray, conservateur, Pouillier, trésorier, Clément, l'abbé Cuissard et Lambron, membres, et Renault, secrétaire ;

Et MM. le marquis d'Argent, Aubier, lieutenant au 20^e chasseurs, l'abbé Beauhaire, Boret, Justin Cartier, l'abbé Cailleaux, Coutanceau, Dantan-Querry, Desbans, Durand-Brault, l'abbé Émangeard, l'abbé Gauthier, Girard-Bois, l'abbé Hautin, l'abbé Hayes, l'abbé Lehoux, l'abbé Lemarié, Lhopiteau, Alexis Lucas, Edgar Lucas, Lyautey, Maubert, l'abbé Peschot, le docteur Raimbert-Desormeaux, le docteur René Raimbert, Renou père et l'abbé Sainsot.

MM. Lecesne et Caillaut se sont fait excuser.

M. le Président déclare la séance ouverte.

Lecture est donnée du procès-verbal de l'assemblée générale du 25 janvier 1887. Il y a lieu à rectification en ce qui concerne l'inscription à dédier à l'abbé Bordas : ce n'est pas dans l'église d'Ymonville, mais dans celle de Saint-Avit-les-Guespières, dont l'historien du Dunois fut aussi curé, que doit être posée la plaque commémorative.

Pendant le dernier trimestre, le Bureau a admis en qualité de membres titulaires de la Société :

M. Jules Delaforge, serrurier à Châteaudun, chevalier de la Légion d'honneur, présenté par MM. Pouillier et Pigelet ;

M. l'abbé Clerval, licencié en théologie, directeur au grand-séminaire de Chartres, présenté par MM. l'abbé Marquis et l'abbé Cottureau ;

M. l'abbé Lévêque, supérieur du petit séminaire de Nogent-le-Rotrou, présenté par MM. l'abbé Marquis et l'abbé Hayes ;

M. l'abbé Émangeard, curé de Donnemain-Saint-Mamès, présenté par MM. l'abbé Cuissard et Pouillier-Vaudecraine ;

M. l'abbé Goussu, curé de Fains-la-Folie, présenté par MM. l'abbé Sainsot et l'abbé Leprince.

La Société des Antiquaires du Centre, à Bourges, a été inscrite au nombre des sociétés correspondantes.

Depuis la dernière réunion générale, les publications et objets énumérés ci-dessous ont été adressés à la Société Dunoise :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Journal des Savants, décembre 1886, janvier, février et mars 1887.

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques ; année 1886, nos 3 et 4.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois, 4^e trimestre 1886.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles, de Semur ; 2^e série, n° 2, 1885.

Mémoires de la Société d'émulation du Doubs ; 5^e série, 11^e vol., 1885.

Société archéologique d'Eure-et-Loir. Monographie de la cathédrale de Chartres, par M. l'abbé Bulteau ; n° 5, février 1887.

Annales du musée Guimet. Revue de l'histoire des religions ; septembre, octobre, novembre et décembre 1886.

Société de géographie : compte-rendu des séances de la Commission centrale, nos 1, 2 et 3 de 1887.

Bulletin de la Société de géographie, 4^e trimestre 1886.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, années 1885 et 1886, 4^e fasc.

Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution, for the year 1884.

Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, t. XXI.

Bulletin de la Société archéologique de Sens, t. XII et XIII.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 1^{er} et 2^e trim. de 1886.

Bulletin de la Société de Borda (Dax), 1^{er} trimestre de 1887.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 4^e trimestre de 1886.

Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie, t. X, année 1886.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 176 (avril 1887) : mémoires.

Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure ; t. VII, 1^{re} liv.

Mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher ; t. XI, 1^{re} et 2^e parties.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers ; 40^e, 41^e, 42^e et 43^e liv.

Congrès archéologique de France, LII^e session, séances générales tenues à Montbrison en 1885 par la Société française d'archéologie.

ENVOIS DIVERS

L'œuvre de A. de Lamartine, extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse, par M. G. Robertet ; don de l'auteur.

L'œuvre de Victor Hugo, extraits par M. G. Robertet ; don de l'auteur.

Compte-rendu de l'exposition de la Nouvelle-Orléans, 1884-85, section de l'éducation.

Education exhibits and conventions at the World's industrial and cotton centennial exposition, New Orleans 1884-85, special report by the bureau of education ; don de M. Josse.

Bulle inédite de Nicolas IV (19 mars 1289) ; Démêlés du chapitre de Chartres avec la comtesse Jeanne et le roi Philippe le Bel pour la juridiction, par M. l'abbé Clerval, directeur au grand séminaire de Chartres ; don de l'auteur.

Recherches sur les premiers seigneurs de Mondoubleau de la famille Doubleau (XI^e siècle), par M. A. de Trémault ; don de l'auteur.

Monographie de l'église de Villers-Saint-Paul, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité des travaux historiques et scientifiques ; don de l'auteur.

Deux chartes originales concernant l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun, l'une de Hugue, seigneur de Montigny, et l'autre de Geoffroy, vicomte de Châteaudun (1237) ; don de M. Al. Godou.

Louis Roguet (sculpteur, grand prix de Rome 1849), par M. Alexandre Godou ; br. ; don de l'auteur.

Notice : *Deux chartes relatives à l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun*, par M. Al. Godou ; don de l'auteur.

Une conduite en terre, garnie intérieurement d'un dépôt de carbonate de chaux, provenant de la prison de Gaillon ; don de M. Bigot, instituteur à Châteaudun.

Inscription et bas-reliefs du tombeau de Jacques Le Morhier, gravure par M. P. Gillard ; don de ce dernier.

Belle plaque de cheminée avec armes de France ; don de M. Renou, ancien notaire.

Une momie apportée du musée de Boulaq (Égypte) ; don de M. Amédée Lefèvre-Pontalis.

Un flamant empaillé ; don de M. Bozé, concierge du château.

Un double tournois de Henri IV (1618), et un jeton de Louis XIV, R.

Cantans fugat, 1655. Un coq mettant un lion en fuite devant une cité ; don de M. Lambron.

L'assemblée vote des remerciements à tous les donateurs.

Il est donné lecture de quelques extraits des séances du Bureau :

Séance du 1^{er} février 1887.

M. le Président communique au Bureau plusieurs lettres qui lui ont été adressées.

M. l'abbé Marquis a trouvé d'utiles renseignements dans l'Inventaire des registres et minutes des notaires de Châteaudun. Ainsi, M. Lefèvre a écrit : « Saint-Cloud, cette paroisse, porta d'abord le nom de Villemor.... ». C'est là une erreur, car, en 1410, Villemor était paroisse ainsi que Saint-Cloud (lettre du 7 janvier).

Dans une lettre du 26 janvier, M. l'abbé Chapron expose les raisons qui l'ont décidé à employer dans sa notice sur Unverre l'expression « actes d'état-civil » et annonce qu'il prépare un mémoire sur la Forçonnerie, le doyen et le plus connu des manoirs de la paroisse d'Unverre.

M. le Président a reçu de M. le président de la Société musicale l'Union Dunoise une invitation à concourir à l'organisation d'un concours musical à Châteaudun en 1887. M. Brossier a délégué à cet effet M. Lecesne, secrétaire de la Société Dunoise.

Séance du 1^{er} mars.

M. le docteur Gillard a annoncé à M. le Président (31 janvier 1887) l'envoi d'une copie de lettres intéressantes relatives à la Révolution et à l'émigration ; elles émanent d'un prêtre de Châteaudun.

M. l'abbé Cottureau a remarqué, en lisant la légende de Saint-Ouen, de Rouen, publiée par M. l'abbé Sauvage dans les *Analecta Bollandiana*, une très ancienne mention du *Pagus Dunensis*. Saint-Ouen possédait dans le Dunois un *prædium* qui était appelé *Childriacus*. « J'ai quelques raisons de croire, ajoute M. l'abbé Cottureau, que ce lieu est Choudri, paroisse de Prénouvellon ; celui-ci est appelé *Cheldrei* et *Cheldri* dans une charte de Tiron de l'année 1129, *Cheldri* dans une charte de 1140 de la même abbaye, et un diplôme d'Eugène III de l'année 1147, en faveur de ce monastère, lui donne le nom de *Childreium*. Voilà trois vocables qui ont une singulière ressemblance avec le *Childriacus* de la légende. » Dans la même lettre (11 février 1887), M. l'abbé Cottureau signale l'existence, à la Bibliothèque Nationale, d'un volume de titres qui contient un certain nombre de quittances de la main des gouverneurs de Châteaudun au XV^e siècle ; c'est vraisemblablement, dit-il, un manuscrit des comptes de la maison d'Orléans-Longueville.

M. Paul Gillard écrit qu'il est vivement touché des remerciements qui lui ont été adressés au nom de la Société pour ses eaux-fortes des portails de la

Madeleine, et qu'il est heureux de s'associer ainsi aux travaux de nos collègues. M. P. Gillard exprime gracieusement l'espoir que la Société Dunoise lui demandera bientôt une autre planche (lettre du 11 février 1887).

M. le Président a reçu de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts :

1° Une circulaire relative à l'envoi des manuscrits qui devront être lus à la 11^e réunion annuelle des délégués des sociétés des Beaux-Arts, à l'époque de Pâques 1887.

2° Une seconde circulaire concernant la recherche et la réunion des matériaux « qui permettront d'écrire l'histoire impartiale de la Révolution, de rétablir la vérité en la puisant à ses sources naturelles, dans les écrits et dans les actes. » A cette circulaire est joint un projet de plan pour l'état descriptif d'une généralité ou d'une région de la France en 1789.

3° Une troisième circulaire contenant une demande de renseignements sur les publications de la Société Dunoise.

M. Paul-Édouard Josse, membre de la Société Dunoise, avait adressé au Congrès centenaire des instituteurs à la Nouvelle-Orléans, un rapport sur l'organisation des écoles primaires en France; il vient de recevoir de M. le ministre des États-Unis le compte-rendu de ce congrès qui contient la traduction *in extenso* de son rapport, ainsi que la reproduction des dessins qui y étaient annexés. Ces dessins représentent diverses écoles construites dans le département d'Eure-et-Loir, sous la direction de M. H. Passard.

M. le Président signale, dans les mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais (t. XXI, p. 399), une notice de notre collègue, M. Al. Godou, intitulée : *A propos de deux chartes du XIII^e siècle*. Ce mémoire a pour objet deux chartes de l'année 1237; l'une contient le don fait par Hugues III, seigneur de Montigny, aux chanoines de la Madeleine de Châteaudun, de tous les cens dont il jouissait dans cette ville et sa banlieue, à la charge d'un service annuel; l'autre est la confirmation de ce don par Geoffroi V, vicomte de Châteaudun, dont relevait ce cens, et non le château de Montigny, comme il est dit par erreur. L'auteur donne le texte et la traduction de ces deux chartes, fait connaître les personnages qui y figurent, le château fort de Montigny, l'importance de l'établissement religieux auquel est fait la donation, la valeur des redevances qui lui sont généreusement concédées. « Nonobstant certaines réserves », comme le dit l'éminent rapporteur, M. Boucher de Molandon, (même vol. p. 17), « la Société a reconnu, à l'ensemble de ce travail méthodiquement conçu, élégamment écrit, lucidement exposé, un véritable mérite. C'est un début plein d'avenir : il promet aux études qui nous sont « chères, un digne collaborateur. »

Ajoutons que ce mémoire, lors du concours de 1885, a obtenu une mention honorable avec médaille de bronze.

Nous devons encore signaler, dans le même volume, deux mémoires de notre

si dévoué collègue, M. Charles Cuissard, l'un portant pour titre : *Glossaire de la langue orléanaise à la fin du XIII^e siècle*, et l'autre : *Les premiers évêques d'Orléans*. Ce dernier est, des deux, le plus important. Son apparition était attendue avec impatience. Pour le juger, nous avouons notre insuffisance. Aussi laissons-nous la parole au très docte rapporteur, M. Boucher de Molandon : « Le résumé, l'ensemble du travail de M. Cuissard, a paru à la Commission et à la Société constituer une œuvre d'une incontestable valeur. Le sujet « est d'une véritable importance ; les origines de notre église d'Orléans « touchent aux plus graves souvenirs de notre histoire et aux plus nobles sentiments de nos cœurs. Les questions y sont étudiées au point de vue purement historique, dès lors dans les limites de nos statuts. Un profond respect « des choses saintes s'y allie constamment à un vif amour de la vérité. Les « textes discutés sont fidèlement reproduits, les *sources indiquées au bas des pages.* »

La Société, dans le même concours de 1885, a accordé à ce mémoire, d'un si réel intérêt, le premier prix et au Glossaire le second prix ; et, pour ces deux récompenses, elle a décerné une médaille d'argent portant la mention « premier prix », avec allocation de six cents francs.

M. l'abbé Marquis vient de publier dans *La Voix de Notre-Dame de Chartres*, numéro de février, une notice sur l'usage des pots funéraires au moyen-âge. Cette notice et le testament qui y a donné lieu, sont d'un grand intérêt ; nous les transcrivons ici :

« UN TESTAMENT A CHATEAUDUN EN 1412.

« On trouve dans les sarcophages antiques des vases à charbon : ce sont des pots de terre, généralement percés à jour à leur partie supérieure. Les érudits ne sont pas toujours d'accord sur leur destination. Durand de Mende en parle : « *On place, dit-il, de l'encens près du cadavre, pour combattre les mauvaises odeurs qu'il exhale* (supposition non fondée). *Cet encens est aussi le symbole des bonnes œuvres qui sont pour le défunt une recommandation puissante auprès de Dieu.* » Ici l'auteur est pleinement dans la vérité.

« Chose étrange ! si les vases funéraires sont communs, la mention en est excessivement rare. Or, le testament que nous allons citer ne laisse plus aucun doute, ni sur la fréquence de cette pratique religieuse, ni sur sa signification symbolique.

« Colin d'Autueil, bourgeois de Châteaudun, étant en sa pleine santé, pensant au salut de son âme..., a fait son testament. Il a pris sur tous ses biens meubles les dons qui s'ensuivent. — Premièrement il donne à Denise, fille de Guillot d'Autueil sa cousine, 10 livres tournois ; à Jehan Anceahme, 10 livres tournois une fois payées. — Item, ledit testateur veut et entend qu'il soit distribué par ses exécuteurs testamentaires, à quatre pauvres filles à marier, à chacune cent sous tournois. — Item, il donne et laisse à trois ou quatre

pauvres gens qui seront excommuniés et n'auraient de quoi contenter leurs créanciers ni de quoi se faire absoudre (1), cent sous tournois. — Item, à quatre pauvres ladres, à chacun 10 sous tournois. — Item, pour faire son luminaire, le jour de son obit (*funérailles*) et de ses octaves, 25 livres de cire. — Item, pour revêtir douze pauvres, le jour de son obit, deux draps blanchets de la Jurée de Châteaudun. — Item, pour dire treize psautiers la veille ou le jour de son obit, pour chacun psautier deux sous six deniers tournois. — Item, pour chanter et célébrer treize messes pour l'âme dudit testateur, le jour de son obit et autant le jour des octaves, pour chacune vingt deniers tournois. — Item, *aux pauvres qui porteront les poz à l'encens autour de son corps, le jour de son obit*, à chacun dix deniers tournois. — Item, pour *donner aux pauvres*, le jour de son obit, quarante sous tournois, lesquels seront convertis en pain. — Item, pour *faire sa charité*, le jour des octaves, deux muids de blé à convertir en pain.

« Colin d'Autueil avait passé la plus grande partie de sa vie dans le quatorzième siècle. Ce qu'il ordonne ici, il l'a vu, sans aucun doute, à l'inhumation de Jehan d'Autueil, son père, et de tant d'autres défunts.

« Nous remontons ainsi au 13^e siècle et au-delà. Il observe la coutume des personnes de son rang : car il appartient aux notables de la ville. Pour la première fois, nous voyons apparaître ici les mystérieux vases des sépultures. C'est par la main des pauvres, que ces pots funéraires, remplis de charbons ardents et exhalant les parfums de l'encens, seront déposés dans le sarcophage : symbole touchant de la prière et de la bienfaisance. Colin d'Autueil reposera, jusqu'au jour du suprême réveil, sous la protection de l'aumône.

« Personne n'ignore que l'Église fait encore brûler l'encens béni de la liturgie sur le cercueil des chrétiens, ses enfants. »

C'est l'occasion, dit M. le Président, de signaler une découverte qui a été faite récemment. En pratiquant des fouilles, sur l'emplacement même de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Avit, on trouva autour d'une simple sépulture une dizaine de petits pots en terre, les uns brisés, les autres entiers. Deux de ces derniers ont été déposés au musée de la Société. Ils contenaient encore des débris de charbons.

A quelle époque remontait cette sépulture ?

Au XV^e siècle, dit un auteur, on avait l'habitude de déposer les morts dans un cercueil, après les avoir étendus soit sur un lit de charbons, soit entre deux ou quatre pots de terre percés de trous, et remplis également de braise incandescente, espérant ainsi les purifier ou les conserver plus longtemps. (Bulletin de la Société de la Charente.)

(1) Ce n'est pas l'Église qui a inventé la prison pour dettes. Mais, au moyen-âge, la société sollicitait ses censures contre les voleurs et débiteurs de mauvaise foi.

Cet usage était très ancien. Jean Beleth, qui vivait au XII^e siècle, et dont on a un traité sur les cérémonies de l'Église, parle de l'usage de mettre de l'eau bénite, du charbon et de l'encens dans les tombeaux, comme de chose commune en son temps. Lorsque le corps du défunt a été mis dans la sépulture, *isthic*, dit eet auteur, *aqua apponitur benedicta, ac prunæ cum thure*. Il ajoute que l'eau bénite est pour empêcher que les démons n'approchent du corps ; l'encens, pour en éloigner la mauvaise odeur, et les charbons pour désigner que ce terrain ne doit plus servir aux travaux ordinaires. (Histoire de l'Académie.) C'est là une opinion toute personnelle, qui a son originalité.

Séance du 5 avril 1887.

La Société des Antiquaires du Centre accepte l'échange de ses publications avec celles de la Société Dunoise (lettre du 3 mars).

M. le ministre de l'Instruction publique annonce que le 25^e congrès des Sociétés savantes s'ouvrira à la Sorbonne, le 31 mai 1887, et adresse en même temps le programme des sujets qui y seront traités (circulaire du 28 février).

M. le ministre fait savoir encore que la 11^e réunion annuelle des Sociétés des Beaux-Arts se tiendra à la même époque (circulaire du 3 mars).

M. l'abbé Chapron écrit qu'il prépare un petit travail sur le château de la Camusière (lettre du 3 mars).

M. l'abbé Clerval remercie le bureau de l'avoir admis au nombre des membres de la Société et ajoute : « Au cas où je découvrirais quelques faits « intéressant le Dunois, j'en ferais part avec confiance à votre ou plutôt notre « Société, heureux de répondre ainsi à sa trop flatteuse attente » (lettre du 3 mars).

M. Godou a adressé : 1^o deux chartes du XIII^e siècle concernant l'abbaye de la Madeleine ; 2^o un travail sur ces deux chartes ; 3^o et une notice sur Louis Roguet. Il ose, dit-il, espérer que la Société acceptera ces hommages d'un auteur qui, parti bien jeune de Châteaudun, a toujours conservé un amour profond pour sa ville natale (lettre du 10 mars).

M. l'abbé Sainsot demande des renseignements sur M^{re} François de Laval, premier évêque de Québec, de la famille de Lévis-Mirepoix (lettre du 15 mars).

Le bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques, année 1886, page 157, mentionne une communication de M. Merlet. C'est un procès-verbal du 21 septembre 1425, constatant que Jean de Coutes, dit Minguet, a donné ordre de démanteler le fort de Montigny-le-Gannelon. Voici ce document :

« Le samedi XXI^e jour de septembre MIII^eXXVI, avons esté présens en l'ostel Jehan Soret, grenetier de Chasteaudun, ouquel estoient noble homme Jehan de Couctes, dit Minguet, cappitaine de Chasteaudun et commissaire de par M. le duc d'Orléans en ceste partie, et Jehan de Marcouville, cappitaine de

Montigni-le-Ganneron ; auquel de Marcouville veismes et oismes que ledit Minguet, commissaire, dist et récita les parolles qui enssuivent, c'est assavoir : « Jehan de Marcouville, vous me avez dit que le hérault du conte de Warvic fut hier devant ladicte place de Montigni et vous dist que vous rendissiez et meissiez ladicte place en la main dudict comte, et dictes que vous lui respondites que aucunement vous ne lui mettriez, et que pour le Roy nostre sire vous la gardez et rendrez ; et pour ce que vous ne savez le chemin des Anglois qui sont devant Montigni, quel y tendront ne quelle volenté ilz ont ne entencion d'aler, me avez demandé et requis que, pour ce que vous ne avez pas gens assez pour ladicte place garder, que je vous baille ix ou x hommes d'armes et de trait. Si saichez, Marcouville, et aussi je-vous fais savoir que je suy bien acertené que ladicte place n'est pas tenable contre puissance d'ennemis et que ce ne seroit que perdicion de gens, mès est moult grevable et nuisible au Roy nostre sire et à sa seigneurie, et amèneroit la totale destruccion du pays et ville de Chasteaudun qui est à M. le duc d'Orléans, ainsi que plusieurs autres places qui sont autour et à l'environ de ladicte ville de Chasteaudun. Aussy de par M. le duc d'Orléans et son Conseil m'a esté mandé et commis que icelles je face démolir et abatre et du tout mettre en tel estat que icelle place ne les autres aussi ne soient aucunement nuisibles ne préjudicient à ladicte ville de Chasteaudun ne pais d'environ : sy vous fais savoir et vous dy que aucuns gens d'armes ne autres gens de deffense de par moy ne aurez pour en icelle mettre, car se aucuns vous en bailloie et que lesdits ennemis mettent siège devant ladicte place de Montigni, ce ne seroit que perdicion de gens, et se ladicte place estoit rendue, que Dieu ne veuille, vous ne lesditz gens que je vous bailleroie et vouldroie bien vous bailler ne pourriez venir à Chasteaudun ne vous retraire en icelle, et ne les aurois pas à mon besoing. Et pour ce, par vertu desdictes lettres de M. le Duc, desquelles je vous ay fait faire lecture, présens ces notables gens qui sont cy présens, lesquelles lettres furent données à Orléans le xxviii^e jour d'avril derrain passé mil iiii^exxvi, et comme commissaire que je suy par icelles, je vous fais commandement, de par mon dict seigneur le Duc, que ladicte place de Montigni vous désemparez et mettez en tel estat et point qu'elle ne puist estre ne tourner à préjudice au Roy nostre sire, à mon dict seigneur le duc d'Orléans ne à sa seigneurie, et tout selon le contenu desdictes lettres de mon dict seigneur, je vous commande derechief et enjoings que vous le faciez et accomplissez sur les paines contenues ès dictes lettres. »

« Auquel Minguet, commissaire dessus dict, fut par ledict Marcouville respondu qu'il estoit bien vray qu'il avoit la garde dudict chastel de Montigni de par Jacotin de Renti, seigneur dudict lieu, et que, pour icellui garder, il lui prioit et requéroit qu'il lui pleust de lui bailler lesdiz gens, et par ce il feroit tant et si grandement que ce seroit au prouffict du Roy nostre dict seigneur et de M. le duc d'Orléans et de sa seigneurie, et à l'onneur de lui.

Et derechief par ledict commissaire lui furent faiz les commandemens et injonctions que dessus et sur les paines contenues et desclairées ès dites lettres de mandement. Dont et desquelles choses dessus dictes ledict commissaire nous requist instrument, en la présence de messire Michiel Picheron, prestre, chanoine de Saint-André, maistre Nicole Gaubert, licencié en lois, procureur de mon dict sieur le Duc en Dunois, Jehan Soret, grenetier de Chasteaudun, Colin de la Rivière, Guillaume de Malefede, Pierre de Nentoillet, Jehan de Courtallain, escuiers, Martin Poirier, Micheau Bourgoiz, Perrot Picheron, et plusieurs autres, pour luy valloir et servir ce que de raison en temps et lieu ; lequel nous lui octroiasmes (1). »

MM. Galliéron et l'abbé Rousselot adressent le prospectus de la *Revue des patois Gallo-Romains*, dont ils sont les rédacteurs, avec prière de le communiquer aux membres de la Société.

La Société historique du Gâtinais est encore en deuil de la mort de son éminent président. M. Edmond Michel est décédé le 6 avril 1886, à l'âge de 55 ans, des suites d'une broncho-pneumonie. M. Henri Stein, son ami, dans les annales de cette Société, t. IV, p. 73, vient de lui consacrer une notice justement élogieuse. Passionné pour les recherches archéologiques, M. Edmond Michel ne ménageait pas ses forces. L'été venant, « nous dit son panégyriste, « il attelait Rapid, partait en sa voiture pour des tournées archéologiques, qui « duraient quinze jours, un mois peut-être. Son itinéraire était tracé d'avance, « ses projets mûris ; il visitait jusqu'au plus humble hameau pour y découvrir « un débris de vieux château, une ruine de prieuré, relevait dans chaque « église les inscriptions, les objets d'art, et ne manquait pas de faire l'ascension « du clocher. Jamais las, toujours d'humeur égale, il ne redoutait qu'une « chose : n'avoir pas le temps d'accomplir tous ses projets. » C'est dans cet attirail qu'il vint nous visiter au mois de juillet 1884 ; sa voiture était bondée de rouleaux d'estampages. Il a recueilli les inscriptions totales des diocèses d'Orléans et de Sens, mais partielles des diocèses de Chartres, de Blois et de Meaux. Espérons que son œuvre sera continuée, et mise au jour à la plus grande satisfaction des archéologues. La mort de ce savant émérite est une perte irréparable pour les Sociétés archéologiques de l'Orléanais. La Société Dunoise s'associe bien cordialement au deuil de la Société du Gâtinais.

M. le président communique à l'assemblée :

1^o Une circulaire, du 5 avril, de M. le ministre de l'instruction publique, donnant divers renseignements au sujet du Congrès des Sociétés savantes qui s'ouvrira le 31 mai.

2^o Une circulaire de la Société française d'archéologie, annonçant que sa 54^e session se tiendra cette année, du 23 au 30 juin, à Soissons et à Laon.

(1) Arch. du département d'Eure-et-Loir, E. 2725 (36 de notre Inventaire).

3^o Une lettre de notre très bienveillant correspondant, M. Robertet, qui relate les démarches par lui faites en faveur de la Société pour obtenir la collection des moules ou reproductions des sceaux des comtes de Dunois et vicomtes de Châteaudun ; démarches qui ont été couronnées de succès (28 avril).

4^o Et enfin une lettre de M. Amédée Lefèvre-Pontalis, adressée à M. le Président et dont voici les termes : « Ne m'avez-vous pas dit au moment de mon départ pour l'Égypte : Ne nous rapporterez-vous pas une momie ? J'ai pris la parole au sérieux. J'en ai trouvé une dans un beau cartonnage, dans les magasins du musée de Boulaq, et me la suis fait adresser à Châteaudun. Je voulais en faire la surprise le jour de ma conférence » (26 avril).

L'assemblée, vivement reconnaissante, adresse ses remerciements les plus chaleureux à M. Robertet pour le zèle dont il fait preuve envers la Société, et à M. Amédée Lefèvre-Pontalis pour son don si généreux : la momie sera l'une des pièces les plus curieuses du Musée.

La parole est ensuite donnée à M. A. Lefèvre-Pontalis. Pendant plus de deux heures, l'assistance nombreuse, qu'avait attirée l'annonce d'une conférence de M. Amédée Lefèvre-Pontalis, sur l'ancienne Égypte, est restée sous le charme de la parole de l'orateur. Bien que souffrant, celui-ci a tenu à remplir sa promesse, et il l'a fait avec une bonne grâce et une verve telles que, si quelque fatigue a été ressentie, ce n'a pas été de la part de l'auditoire.

M. Lefèvre-Pontalis, tenant à s'écarter le moins possible de l'objet des études de la Société, ne parlera de l'Égypte qu'au point de vue de l'archéologie. Mais il faut bien placer les antiquités égyptiennes dans leur cadre, et dire un mot du pays. D'ailleurs, quand il s'agit de l'Orient, l'actualité même est une antiquité ; car les choses, aussi bien que les hommes, y semblent immuables. L'Égypte est toujours, comme disait Hérodote, un présent du Nil ; c'est uniquement la vallée que le Nil arrose et féconde. Au-delà, c'est le désert, éternellement semblable à lui-même. Non-seulement les limites de la terre cultivée n'ont pas changé ; mais les procédés de culture sont restés ce qu'ils étaient. De cent mètres en cent mètres environ, des hommes, à peu près nus, élèvent l'eau du fleuve au moyen de leviers appelés *shadoufs*, et la versent dans de petits canaux d'irrigation, qui portent partout la fertilité. Ces hommes eux-mêmes, toute la population des fellahs, toujours durs au travail, obéissants à leurs maîtres, rappellent à s'y méprendre les hommes d'autrefois. On a trouvé dans une fouille, il y a quelques années, une statue en bois d'une conservation admirable, remontant au moins à 4000 ans avant Jésus-Christ. « C'est le cheik el beled ! » (le maire du village) se sont écriés les ouvriers arabes, tant la ressemblance leur a paru frappante, et le nom de cheik el beled est resté à la statue, qu'on voit au musée de Boulaq.

Les maisons non plus n'ont pas changé d'aspect. Les villages sont construits

en briques crues, c'est-à-dire en limon du Nil séché au soleil, et taillé en morceaux rectangulaires, de cette couleur noirâtre qu'on voit dans tous les paysages d'Orient. Mais ils se détachent sur un ciel d'une limpidité extraordinaire. Ils sont entourés de palmiers et d'arbres toujours verts, les mêmes que dans l'antiquité. La culture donne aussi les mêmes produits ; la terre couverte par la crue du Nil depuis juin jusqu'en novembre, est labourée, semée, moissonnée en quatre ou cinq mois. En décembre, on voit des troupeaux paître des luzernes hautes d'un demi-mètre, et des champs de fèves en fleur embaument l'air à perte de vue.

Pas une voiture ne circule dans la campagne. Tous les transports se font à dos de baudets ou de chameaux. Les routes sont inconnues ; on ne voit que des chemins de terre. Les costumes sont toujours ceux que nous représentent les bas-reliefs ou les peintures antiques ; de longues robes de couleurs variées. Un contemporain de Chéops ou de Ramsès, revenant à la vie, retrouverait l'Égypte telle qu'il l'a laissée.

L'imagination est confondue quand on songe à l'antiquité de la race qui peuple ce pays, et des monuments dont elle l'a couvert. C'est un fils de Cham, Misraïm, qui, au témoignage de la Bible, est venu le premier s'établir avec sa descendance dans la vallée du Nil. Mais la Bible, indiscutable dans tous les événements qu'elle rapporte, n'en détermine jamais la date ; les dates que nous avons apprises dans notre enfance comme étant celles de la création, du déluge, etc., sont absolument fantastiques ; les monuments de l'Égypte qui nous ont révélé leurs secrets depuis la merveilleuse découverte de Champollion, reculent indéfiniment nos perspectives sur les origines de l'humanité.

Les récits d'Hérodote, confirmés par les tables de Manéthon, et par la série des *Cartouches* royaux, ou noms de rois, qu'on a pu déchiffrer sur les murs du temple d'Abydos et ailleurs, donnent invariablement Ménès pour premier roi à l'Égypte. Ménès lui-même paraît avoir réuni sous un seul sceptre des tribus ou peuplades déjà nombreuses et obéissant à des chefs différents. Depuis cette fondation du royaume jusqu'à sa réduction en province romaine, 30 ans avant Jésus-Christ, l'Égypte a été gouvernée par trente-trois dynasties, pendant un espace de temps qu'on ne peut évaluer à moins de 5,000 ans.

Pour se reconnaître dans une telle chronologie, il faut quelques points de repère. On divise communément l'histoire de l'Égypte en quatre grandes périodes :

L'ancien empire, comprenant les dix premières dynasties, et occupant environ 2000 ans ; c'est l'époque des Pyramides ;

Le moyen empire, qui s'étend de la 11^e à la 17^e dynastie, pendant un laps de temps d'environ 1300 ans (de 3000 à 1700 av. J.-C.) ; glorieux et conquérant avec la 11^e et la 12^e ; bientôt envahi par les Pasteurs, qui dominent la basse et la moyenne Égypte pendant près de 500 ans ; c'est l'époque où Joseph et les fils de Jacob s'établissent dans le pays, et où leur race s'y multiplie ;

Le nouvel empire, qui voit la 18^e dynastie affranchir l'Égypte de la domination des Pasteurs, la 19^e reculer jusqu'en Asie et au fond de l'Éthiopie les bornes de sa puissance avec les Sétis et les Ramsès; les Israélites faire leur exode sous la conduite de Moïse; la décadence succéder de près à la grandeur et Cambyse envahir le pays à la tête des Perses, 527 ans avant Jésus-Christ (26^e dynastie);

Et enfin les conquêtes étrangères, entremêlées de quelques dynasties nationales, de la 27^e à la 33^e; l'invasion des Grecs avec Alexandre, les trois siècles des Ptolémées, qui cèdent eux-mêmes la place aux Romains après la bataille d'Actium, 30 ans avant J.-C.

C'est à travers cet immense espace de temps et tous les événements qui s'y déroulent, qu'il s'agit de saisir les manifestations du génie du peuple égyptien, de sa religion, de sa littérature et de son art.

Quatre groupes de témoignages peuvent nous y aider : les Pyramides, les caveaux funéraires ou hypogées, les temples, et enfin les milliers de statues et d'objets de toute sorte réunis dans les musées.

Les Pyramides appartiennent toutes à la période primitive de l'histoire d'Égypte. Petites ou grandes, on en compte encore près d'une centaine. Les plus anciennes, la pyramide de Meydoûm, la pyramide à degrés de Saqqarâh, près de Memphis, remontent, croit-on, jusqu'à la première dynastie; les plus célèbres, celles de Gizeh, à deux lieues du Caire, appartiennent à la quatrième, c'est-à-dire qu'elles ont été construites environ 4300 ans avant notre ère. L'esprit a peine à comprendre comment des monuments aussi gigantesques ont pu être élevés à une période aussi reculée. La plus grande de toutes, celle de Chéops, mesure 137 mètres d'élévation en verticale, et 227 mètres de largeur à la base. Hérodote raconte que cent mille hommes y travaillaient à la fois, et étaient relayés tous les trois mois. Quelle population déjà agglomérée sur ce coin de terre une pareille œuvre ne suppose-t-elle pas ! mais aussi quel avancement dans la dynamique, dans la statique, pour amener de la carrière les énormes blocs de pierre qui la composent, pour leur faire traverser le Nil, et pour les dresser à une telle hauteur !

À côté des grandes Pyramides est ce Sphinx merveilleux, taillé d'une seule pièce dans une montagne de granit rose, dont les Arabes ont malheureusement cassé le nez et défiguré la tête, mais qui semble toujours depuis 6000 ans, jeter le même regard serein et curieux sur les générations qui passent devant lui. Eh bien, ce Sphinx existait bien avant Chéops; car une inscription de ce prince, récemment déchiffrée, raconte qu'il l'a réparé, ainsi que le temple de granit qui lui était dédié. Quelle perspective lointaine sur l'antiquité !

Les Pyramides sont, comme on le sait, des tombeaux que les rois s'élevaient à eux-mêmes. Ils y faisaient travailler de leur vivant, et les dimensions du monument s'accroissaient, dit-on, à proportion de la longueur du règne. À l'ombre des grandes, on en voit une quantité de petites, destinées sans doute à

recouvrir les corps des membres de leur famille. Et puis, tout autour c'est un véritable cimetière; des puits, creusés autrefois dans le sable du désert, exploités maintenant avec persévérance par les archéologues, rendent au jour, à tout instant, des cercueils de momies, des emblèmes funéraires, des statues de calcaire peint, qui témoignent déjà d'un développement extraordinaire des arts du dessin à ces époques en quelque sorte préhistoriques.

Mais ce n'est pas seulement au pied des Pyramides que l'on découvre des sépultures. L'Égypte tout entière n'est qu'un immense champ des morts. Partout où l'on creuse, sous les sables du désert, comme dans le flanc des montagnes, la pioche des ouvriers fait apparaître des caveaux funéraires qui, par les statues, par les bas-reliefs, par les peintures murales, par les mille objets qu'ils renferment, nous font assister à toutes les scènes de la vie antique et nous en ont conservé les plus précieux souvenirs.

Ainsi à quelques lieues au sud du Caire, on retrouve les champs où fut Memphis. De Memphis même, il ne reste rien : quelques bouquets de palmiers, quelques amas de briques noires, débris de maisons arabes, çà et là des champs cultivés, une mare d'eau stagnante au fond de laquelle on voit couchée sur le ventre une statue colossale du grand Sésostris : c'est tout ce qui signale l'emplacement de cette ville orgueilleuse, où régnèrent les plus puissants Pharaons. Mais à la limite même de la ville et du désert, c'est autre chose. Un groupe de pyramides, encore debout, indique la présence d'un cimetière. L'infatigable égyptologue Mariette s'y était fait construire une maison, s'élevant d'un étage au-dessus du sable; et là, faisant fouiller tout autour de lui avec la perspicacité du génie, il a pu pénétrer dans les immenses galeries du Serapeum, remplies des sarcophages qui contenaient les momies des bœufs Apis; ses successeurs se sont glissés dans des souterrains destinés à servir de dernière demeure au roi Ounas, de la 5^e dynastie, au grand ministre Ti, qui vivait sous la 6^e; et maintenant nous pouvons, à leur suite, en contempler, en inventorier en quelque sorte tous les détails.

Ces hypogées se composaient généralement de trois chambres, toutes ornées de bas reliefs et de peintures murales, l'une destinée à recevoir les parents du mort quand ils se réunissaient pour lui apporter des offrandes, une seconde où l'on voit représentées sur les murs les cérémonies de ses obsèques; une troisième, celle qui donne accès au puits funèbre, reproduit à nos yeux, dans ses nombreux tableaux, les principales scènes soit de sa vie réelle, soit de la vie qu'on lui souhaite de prolonger dans l'autre monde : ses chasses, ses pêches, ses nombreux serviteurs lui apportant les produits variés de ses terres, ou se livrant devant lui à leurs divertissements. Tous ces tableaux sont entourés d'inscriptions hiéroglyphiques autrefois indéchiffrées, mais qui aujourd'hui en révèlent le sens avec la dernière précision.

C'est ici le moment de s'arrêter quelque peu sur les croyances de l'ancienne Égypte, et en particulier sur ce culte des morts qui tient une si grande place

dans sa religion. Les Égyptiens croyaient fermement à l'autre vie ; ils croyaient au jugement de l'âme après la mort, et cette scène célèbre est souvent reproduite sur leurs murailles ou sur leurs papyrus ; ils enfermaient dans le cercueil de leurs momies un exemplaire de leur rituel funéraire, de leur livre des morts, où le défunt, pour être admis à l'éternité heureuse, doit affirmer qu'il a respecté tous les préceptes de la plus pure morale. Mais, à côté de ces vestiges de la révélation primitive, des superstitions ingénieuses ou grossières s'étaient peu à peu introduites. Les Égyptiens se figuraient que l'âme, le *double* de l'homme, ne pouvait jouir de la vie immortelle qu'à la condition d'avoir un support sur la terre ; ce support, c'était la momie, et de là vient le soin minutieux avec lequel on l'embaumait et on la conservait ; à défaut de la momie, c'était la statue du mort, statue qu'on multipliait sous toutes les formes, grandes et petites, pour la faire échapper plus sûrement à la destruction. Ils s'imaginaient aussi que le *double* pouvait avoir part à tous les biens de la vie, dont on lui apportait l'emblème dans son tombeau ; et c'est ainsi qu'on retrouve dans les tombes tant d'offrandes en nourriture, en boisson, en blé, en cuisses d'oies ou d'antilopes, en bijoux ou même en jouets, tels que des jeux de dames ; c'est ainsi qu'on représentait sur les parois des sépulcres les occupations, les plaisirs auxquels l'homme s'était plu sur la terre, dans l'espérance de lui en prolonger la jouissance pour l'éternité.

Le Nil est dominé sur tout son parcours, à distance quelquefois lointaine, quelquefois très rapprochée, par deux chaînes de montagnes, la chaîne arabique et la chaîne lybique. Eh bien ! on peut affirmer que, de toutes parts, ces montagnes sont percées de grottes funéraires. Celles qu'on a ouvertes sont, par endroits, si serrées les unes contre les autres, qu'elles font l'effet des casemates d'un fort. Parmi les plus intéressantes, on doit citer celles de Beni-Hassan, où l'on voit représentée l'arrivée des premières tribus de Pasteurs, venant non pas en conquérants, mais en suppliants, demander l'hospitalité à un ministre d'un roi de la 12^e dynastie. Ils apportent des présents, tels qu'en produit encore l'Asie. Les types, les costumes, les animaux dont ils sont suivis, très conformes aux peintures bibliques, sont du plus réel intérêt. Mais, de toutes les sépultures creusées dans la montagne, les plus considérables, à coup sûr, sont celles que l'on voit à Thèbes, spécialement dans la Vallée des Rois.

C'est là, dans une gorge profonde et abrupte, percée entre les premières montagnes du désert, que les puissants monarques de la 18^e, de la 19^e, de la 20^e dynastie avaient fait creuser leurs caveaux. Ce sont des grottes dont quelques-unes atteignent jusqu'à cent cinquante pieds de profondeur. Ici, comme dans les pyramides, plus le règne durait, plus les galeries s'étendaient. Rien n'égale l'impression produite par ces hypogées, couverts de bas reliefs et de peintures magnifiques, extraordinairement instructifs par les sujets qui y sont traités. Souvent visités, non seulement dans notre siècle, mais au temps de la conquête arabe, au temps même des Ptolémées

(ainsi que le constatent des séries de noms inscrits sur les murs), ces caveaux avaient toujours été trouvés vides des momies illustres pour lesquelles ils avaient été créés. Ce problème, qui avait exercé la sagacité des antiquaires, a reçu sa solution en 1881 grâce à une découverte extraordinaire du savant français Maspero.

Guidé par de sûrs indices, il apprit que des Arabes vendaient, de temps à autre, des papyrus ou d'autres objets ne pouvant provenir que de sépultures royales. Les promesses, les menaces furent habilement mises en œuvre pour arriver à connaître la cachette d'où sortaient ces trésors. On finit par pénétrer dans une grande caverne, située à Dêir-el-Bahari, dans un repli des montagnes de l'ancienne Thèbes ; c'est là que gisaient, au milieu de cercueils de sujets plus ou moins obscurs les momies des plus célèbres souverains. C'est sous la 22^e ou la 23^e dynastie, à l'époque où commençait la décadence de l'Égypte, où des bandes de pillards se répandaient dans la campagne, qu'on les avait secrètement démenagées de leurs tombeaux, pour les mettre à l'abri des voleurs. Quelle fut l'émotion de M. Maspero en découvrant ainsi trente-huit momies royales, parmi lesquelles celles des plus grands conquérants, de Thoutmès III, de Seti I^{er}, de Ramsès II, l'illustre Sésostris ! Transportées au Caire, au musée de Boulaq, elles sont maintenant conservées dans une salle, spécialement construite pour les recevoir. L'éclat des cercueils entièrement dorés et couverts de superbes peintures, la richesse des objets qu'ils contenaient, la magnificence des bijoux, des pierres précieuses, des scarabées, des statuettes de toute sorte, sont assurément un spectacle des plus frappants ; mais rien n'égale la stupeur qu'on éprouve, en se trouvant en présence des momies elles-mêmes de ces puissants et orgueilleux Pharaons, dont quelques-unes, entièrement dépouillées de leurs bandelettes, laissent voir le corps aussi admirablement conservé que s'il venait de mourir.

Étrange destinée que celle de ces souverains, qui avaient passé leur vie entière à se faire préparer et décorer leur dernière demeure, disposée pour être éternellement scellée, et qui n'ont pu en jouir, menacés de vol jusque dans leur sépulture, obligés d'aller reposer pêle-mêle avec des sujets qu'ils auraient à peine honorés d'un regard pendant leur vie, et après trois ou quatre mille ans arrachés de la terre, dépouillés de leurs vêtements funèbres, pour être exposés à tous les regards profanes sous les vitrines d'un Musée !

On ne donnerait qu'une faible idée des antiquités de l'Égypte, si l'on ne parlait pas des temples qui en sont assurément l'une des parties capitales. On n'en voit plus guère que des ruines dans la Basse Égypte, où ils ont succombé soit aux invasions, soit à l'humidité du terrain. Mais, dans le sud, combien de merveilleux spécimens d'architecture religieuse, à Abydos, à Denderah, à Karnak, à Louqsor, à Medinet-Abou, à Esneh, à Edfou, à Komombo, et dans la délicieuse île de Philœ, sans compter ceux que l'on peut voir au delà de l'Égypte proprement dite, en Nubie, à Ipsamboul ! Leur conservation

même est une sorte de prodige qu'il faut expliquer. Les Arabes, en s'installant dans le pays, se sont servis des murs des temples pour y adosser leurs cabanes en briques crues. Ces briques s'effondrent au bout de quelques années ; et de nouvelles constructions se superposent aux anciennes. Ainsi, par l'effet des siècles, de véritables montagnes de terre se sont créées, et elles ont fini par recouvrir entièrement les monuments antiques. Depuis que la science archéologique, si longtemps négligée ou inconnue, est devenue une des nobles passions de l'esprit humain, on achète des villages, on en déblaie les débris, et l'on a le bonheur de retrouver, quelquefois mutilés, quelquefois presque intacts, ces temples dont on ne soupçonnait plus l'existence.

Ils sont presque tous construits sur un plan à peu près uniforme, dont il faut indiquer les principaux traits. Ils se composent ordinairement d'une vaste enceinte environnée de murs aussi élevés que les murs d'une prison. On entre, par une porte percée à travers un pylône monumental, dans une cour entourée de galeries comme celles d'un cloître. Au fond, une première salle, soutenue par une magnifique colonnade, est comme le vestibule du temple, le *pronaos*. En pénétrant plus avant, on traverse d'autres cours, tout entourées de chambres ou cellules obscures, où l'on conservait les objets du culte. Enfin, vers le fond, se trouve le sanctuaire contenant une sorte de tabernacle monolithe, le *naos*, dans lequel on renfermait avec soin, dérobé à tous les regards, l'emblème religieux du temple. Souvent des escaliers intérieurs conduisent à une plateforme, sur laquelle s'élève un plus petit temple, ou chapelle, généralement consacrée au culte d'Osiris.

Tous les murs extérieurs et intérieurs, les innombrables colonnes, les cellules, les chapelles, les corridors, les escaliers, tout en un mot est couvert de bas-reliefs représentant presque toujours le roi fondateur du temple en adoration devant tous les dieux du panthéon égyptien, et offrant pour l'étude de l'histoire religieuse, quelquefois même de l'histoire politique et militaire, le plus sérieux intérêt.

Il serait impossible de tenter ici la description séparée de chacun de ces édifices, dont un petit nombre seulement remontent à la 12^e, à la 18^e, à la 19^e dynastie, dont la plupart ont été reconstruits à l'époque ptolémaïque. Mais on ne saurait terminer ce rapide aperçu sans dire quelques mots des ruines de l'ancienne ville de Thèbes, parmi lesquelles les temples eux-mêmes tiennent la plus large place.

Depuis de longs siècles, Thèbes n'est plus qu'une expression géographique. La ville couvrait un espace de terrain de six à sept lieues de circonférence, à peu près la grandeur de Paris à l'intérieur de l'ancien mur d'enceinte. Elle était séparée en deux parties par le Nil, si large en cet endroit, qu'il faut à peu près une demi-heure pour le traverser en barque ; on ignore absolument comment les habitants communiquaient d'un quartier à l'autre. Aujourd'hui ce ne sont plus que des champs cultivés, au milieu desquels on voit émerger çà et

là quelques superbes débris d'architecture : sur la rive droite, les temples de Karnak et ceux de Louqsor ; sur la rive gauche, les colosses d'Aménophis (colosses de Memnon), le Ramesséum, les temples de Qournah, de Dêir el Bahari, de Dêir el Médineh, de Médinet-Abou ; et, au fond, la montagne dans laquelle se dissimule la Vallée-des-Rois.

Parmi ces vestiges de l'ancien temps, le plus surprenant de tous, c'est le temple, ou plutôt ce sont les temples de Karnak. Précédés par une immense avenue de sphinx qui, dit-on, les reliait autrefois à ceux de Louqsor sur une longueur d'environ trois kilomètres, ils présentent une succession d'édifices religieux construits à différentes époques, les uns en avant des autres ; l'axe du grand temple est d'environ cinq cents mètres. Rien ne peut donner une idée de cette accumulation de ruines, au milieu desquelles s'élèvent, de distance en distance, des parties admirablement conservées. Ce qui est par dessus tout frappant, quand on a franchi les premiers pylônes de style ptolémaïque, c'est le temple de Sêti I^{er}, soutenu par cent trente-quatre colonnes encore debout ; celles qui forment le passage du milieu, au nombre de vingt-quatre, ont le diamètre de la colonne de la place Vendôme. Les chapiteaux en fleurs de lotus épanouies, sont d'une grande richesse, les décorations intérieures d'un dessin très fin. Mais le principal objet d'intérêt, ce sont les bas-reliefs qui couvrent les murs extérieurs, et qui représentent la plupart des exploits de Ramsès II, avec explications hiéroglyphiques. Au delà de cette salle, c'est de toutes parts un amas de pierres énormes, parmi lesquelles se dressent des obélisques, des cariatides, des piliers osiriaques, des colonnes de granit, des fragments de sculpture, et sur chaque pan de muraille des bas-reliefs dont quelques-uns peints encore de vives couleurs, les cartouches des rois, les noms des villes conquises, les peuples vaincus, reconnaissables à leurs types divers, entraînés à la suite du roi et chargés de chaînes. Devant les pylônes, des colosses de quinze à vingt mètres de haut, représentant le souverain vainqueur.

On tomberait dans des répétitions fatigantes si l'on voulait, dans une aussi rapide esquisse, parler de Louqsor, du Ramesséum et de Médinet-Abou. M. Lefèvre-Pontalis dit en terminant qu'il espère du moins donner le désir du voyage à ceux qui peuvent le faire, et l'avoir remplacé autant que possible pour ceux qui ne le peuvent pas.

Après une aussi longue et aussi intéressante promenade à travers les merveilles de la vieille Égypte, le conférencier a dû s'arrêter, et il l'a fait au milieu des applaudissements bien mérités de l'assemblée.

LES BARONS DE BROU

DE LA MAISON DE ROSTAING

Les caractères d'or en ces marbres gravés
Font reuiure au Tombeau les Rostaings et leur gloire
Et s'ils parlent trop peu de leurs faits relevez
Pour les apprendre mieux, Passant, ly dans l'Histoire.

I. CANU, *sieur de Bailleul* (1).

Suivons les conseils du sieur de Bailleul.

Dans la nuit du 18 au 19 février 1563, deux personnages également préoccupés chevauchaient côte à côte dans les bois, devant Orléans assiégé. L'un était à cheval : son riche costume et la plume blanche, qu'il portait à son chapeau, le désignaient suffisamment comme un puissant chef; se croyant en dehors de la portée de l'ennemi, il avait enlevé sa cuirasse. Un mulet constituait la modeste monture de son compagnon, dont la tenue n'avait rien de militaire. Tout-à-coup, à un carrefour, surgit un troisième cavalier, « qui, « avec les ombres de la nuit, s'estoit couvert de celle de deux « noyers; » du fond de son embuscade, il se dirige vers le seigneur à la plume blanche, décharge sur lui son pistolet avec adresse et s'enfuit de toutes les jambes de son cheval. Tout le monde a reconnu dans ce récit l'assassinat du duc de Guise par Jean Poltrot de Méré.

Quel était donc ce singulier compagnon du duc de Guise, et que

(1) Les Chapelles de Rostaing, ou Distiques et Quatrains sur tout ce qui se void figuré en la chapelle de l'Annonciation de l'église S. Germain de l'Auxerrois et de celle de S. Charles Borromée aux Feuillans, l'une et l'autre fondées à Paris par messire Charles, marquis et comte de Rostaing, etc., par I. CANU, sieur de Bailleul. — *A Paris, par Antoine Estienne, premier imprimeur et libraire du Roy, rue Saint-Jacques, devant l'église S. Benoist, au Collège royal, 1650, petit in-4°.*

Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque Mazarine dans un recueil de poésies coté 18824, Z 22.

faisait-il à cette heure si tardive? C'était l'envoyé de la Reine (1), c'était Tristan de Rostaing : chargé par Catherine de Médicis de se rendre auprès du chef de l'armée catholique, pour conférer de la paix prochaine, il était retenu et amusé par le fougueux seigneur, qui aurait bien voulu s'assurer d'abord de la place d'Orléans. Les partis ne manquèrent pas de s'emparer de l'aventure, et les Huguenots la tournèrent en chanson :

Monsieur de Rostain vaillant homme de guerre
De la grand peur qu'il eut cheut de sa mulle à terre
Et le Guisart s'écria haut et loin,
O le beau revancheur de foin.

Le fait est que Tristan de Rostaing voulut secourir le duc de Guise et qu'il se mit à la poursuite du meurtrier : mal équipé, il le perdit bientôt de vue. Du reste, l'humanité le rappelait auprès du blessé, qui avait bien besoin de ses soins et qu'il fit transporter à son quartier.

La famille de Rostaing (2) appartient à notre pays au moment où elle jeta son plus brillant éclat : trois membres de cette noble famille furent successivement barons de Brou, où leur nom est encore conservé. Nous voulons faire revivre quelques vieux souvenirs de leur histoire et de la nôtre, et les consigner dans nos annales (3).

(1) Et non le lieutenant du duc de Guise, comme le disent quelques historiens.

(2) Il existe plusieurs familles du nom de Rostaing, n'ayant entre elles aucun lien de parenté, ni d'origine. Une des plus célèbres, après la nôtre, dite Rostaing du Forez, est la famille de Rostaing Champferrier. Le *Dictionnaire de la noblesse* de la Chesnaye-des-Bois ne signale que trois familles de Rostaing : mais la *France Héraldique* de POPLIMONT en indique six, représentées encore en France en 1874, et ayant des armes absolument différentes les unes des autres.

(3) Un autre membre de la famille appartient aussi au Dunois, Mathieu de Rostaing, qui fut abbé de la Madeleine de Châteaudun de 1560 à 1573, bénéfice qu'il dut sans doute au crédit de son frère cadet Tristan. On le confond souvent avec un autre de ses frères Jacques de Rostaing, abbé de Pibrac et de Bonnefons, qui fut enterré au Puy : plusieurs auteurs n'en font même qu'un seul personnage sous le nom de Mathieu-Jacques. Ce qui est plus inexplicable, c'est que cette erreur ait été commise par des membres rapprochés de sa famille. Voici, en effet, ce qu'on lit sur une ancienne inscription des Célestins de Paris, actuellement à Saint-Germain-l'Auxerrois, inscription sur laquelle nous reviendrons : « Jacques de Rostaing, abbé de Bonne-
« fondz près Thoulouse, de Pébrac en Auvergne et de la Madeleine de Chasteaudun,
« evesque de Mandes et depuis évesque du Puy où il est inhumé..... » Or, dans le *Gallia christiana*, nous n'avons trouvé aucun membre de la famille de Rostaing évêque de Mende ou du Puy. Ce n'est pas la seule erreur que nous ayons relevée dans les épitaphes posées par les soins de Charles de Rostaing.

La famille de Rostaing est originaire d'Allemagne : les aînés y possédaient encore, au XVII^e siècle, le marquisat de Rostaing, situé sur le Mein, en Franconie, entre les villes de Bamberg et de Francfort. La branche française fait remonter son origine soit à Ramon de Rostaing, cadet de famille, qui abandonna la maison paternelle pour accompagner Charlemagne dans ses guerres et, devenu général des armées de l'empereur, comte de Gérond, etc., fit le siège de Barcelone ; soit, ce qui est plus modeste, à un autre cadet de la même famille, Raoul de Rostaing, qui vint servir en France le roi Charles IV, dit le Bel (1). Quelle que soit l'origine, la famille se serait d'abord établie en Guyenne où, pendant deux siècles, elle aurait contracté des alliances avec les plus nobles familles du pays. Il y avait à Bordeaux un hôtel et une rue de Rostaing et un château de ce nom dans les environs. De Guyenne, les Rostaing passèrent en Forez, et ce n'est qu'à partir de leur établissement dans ce pays, qu'on peut réellement suivre leur filiation régulière et incontestée (2). Ils servirent généreusement les rois de France dans la plupart de leurs guerres, comme les nobles le faisaient alors, mais sans jamais briller au premier rang. Jean, le

(1) Le cabinet des titres de la Bibliothèque Nationale (pièces originales, dossier Rostaing, folio 279) possède une très curieuse miniature du XVII^e siècle, sur parchemin, représentant un chevalier à genoux devant un roi de France : il est suivi de deux écuyers, l'un tenant son cheval, l'autre portant sa bannière. Au-dessus on lit cette inscription manuscrite en deux lignes :

« Ce Roy dans son trône c'est Charles-le-Bel et le seigneur qui le salue c'est
« Raoul comte de Rostaing, cadet et capitaine allemand, Lequel ayant quitté sa
« maison paternelle du marquisat de Rostaing en Aillemaigne scituée sur la rivière
« du Mein et Relevant de Bamberg vint servir ced. Roy mil trois cens vingt-quatre. »

Et au-dessous cette inscription imprimée :

« Inscription que havlt et pvissant seignevr messire Charles marqvis et comte de
« Rostaing a fait poser dans la chapelle Saint Martin des Célestins de Paris près
« l'arsenal en septembre mil six cens cinquante trois, aagé de quatre vingts ans. »

(2) Il existe plusieurs généalogies de la famille de Rostaing imprimées et manuscrites (Cabinet des titres, pièces originales et dossiers bleus), ne s'accordant pas toutes entre elles, ni avec celle du père Anselme (tome VIII).

Les anciennes armes de la famille étaient : *de gueules au château d'or*. Ce fut Gaston de Rostaing, le bisaïeul de Tristan, qui changea ces armoiries contre celles actuelles : *d'azur à une fasce en devise d'or, accompagnée d'une roue de six raies en pointe de même*. L'écu est supporté par deux sauvages au naturel, armés de massues, et surmonté de l'aigle à deux têtes d'Allemagne, dont les têtes sont séparées par la tige des Lys de France. L'Épithaphe de Saint-Germain-l'Auxerrois donne comme armes à Tristan de Rostaing : *de....., à une fasce de..... en devise, à une roue de..... en pointe, à un château de..... en chef*. La première édition du MÉMORIAL contient en tête l'écu des Rostaing et de toutes leurs alliances : on trouve dans la seconde édition l'explication des quartiers. Ces armes n'ont pas été faites par un graveur héraldique : aussi le sens des hachures n'a-t-il aucune importance.

père de Tristan, se trouvait à côté du roi à la bataille de Marignan. Le premier qui illustra vraiment sa maison fut Tristan de Rostaing, notre compagnon du duc de Guise : ce fut aussi lui qui, le premier de sa famille, fut baron de Brou (1).

Né à Sury-le-Comtal (2) le 15 janvier 1513, il était le quatrième fils de Jean de Rostaing, capitaine châtelain de Sury-le-Comtal et de Jeanne de la Chastre (3). Cadet d'une famille honorable, sinon fortunée, doué d'intelligence, il comprit bien vite qu'il était plus facile de réussir à la Cour qu'aux armées, et s'attacha surtout à gagner la faveur des grands. « Nourry page d'Anne, duc de Montmorency, connestable de France, » puis attaché à la personne de Charles, duc d'Orléans, troisième fils de François I^{er}, il accompagna dans la campagne du Luxembourg ce prince qui le fit maître de sa garde-robe. Plus tard, grâce à cette même protection, il obtint la lieutenance du Roi en Bourbonnais, en Haute et Basse-Marche. Le duc d'Orléans lui fit aussi épouser une riche héritière, Françoise Robertet, fille unique de François Robertet, baron de Brou et de la Guierche au Maine, etc., bailli du palais, et de Jacqueline Hurault (4), et petite-fille du secrétaire d'État de Louis XII et de François I^{er}, Florimond Robertet, dit « le Grand (5) ».

(1) C'est à cette époque que s'élevèrent grâce à la faveur royale nombre de familles françaises. Nos rois puisèrent dans leurs expéditions d'Italie le goût du luxe jusqu'alors ignoré à la cour de France. Ils durent doter largement leurs favoris pour leur permettre de soutenir le ton porté à la cour : la France paya. « Toutes les fortunes avoient esté médiocres jusques au règne de François I.....; les Roys, ne leuant pas de grands impôts sur leurs subiects, avoient assez de peine à subuenir aux charges de leurs Royaumes et ne pouuoient faire de grands biens à leurs favoris. » (Mémoires de Beauvais-Nangis). Dorénavant, il n'en fut plus de même : on créa les duchés-pairies, charges réservées jusqu'alors aux seuls princes du sang ou à la maison de Guise, etc. ; c'est le siècle des *Mignons*.

(2) Aujourd'hui assez forte commune de l'arrondissement de Montbrison (Loire).

(3) Alias de Chastres et même de Chartres.

(4) L'épitaphe de Jacqueline Hurault, posée par les soins de son petit-fils Charles de Rostaing, existe encore, quoique un peu mutilée, dans la chapelle Saint-Vincent-de-Paul de l'église Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris. Elle a été publiée dans *Inscriptions de la France du V^e au XVIII^e siècle, ancien diocèse de Paris*, par M. DE GUILHERMY, 5 vol. in-4^o, Imprimerie Nationale.

(5) En 1505, l'évêque de Chartres faisait à Florimond Robertet l'abandon de la baronnie de Brou. La tradition populaire a conservé, du passage de ce seigneur dans notre pays, le souvenir d'années de prospérité. On prétendait voir son portrait et celui de sa femme dans les figures de deux cariatides d'une maison à pan de bois, abattue il y a quelques années, qui se trouvait dans la petite rue allant de la halle à l'hospice. Malgré tout l'attrait que devait avoir pour lui le château de Bury qu'il avait créé, on dit qu'il venait cependant à Brou. « Brou s'accrut peu à peu et fut augmenté d'une rue qui n'a pas été entièrement achevée par Florimond Robertet, qui

Françoise Robertet apportait en dot la baronnie de Brou, car son père était mort à Bury quelques années auparavant, le 23 août 1532. Le jour du contrat, qui aurait été signé le 9 janvier 1544, suivant Le Laboureur, le duc d'Orléans remit vingt mille livres aux jeunes époux. Le Père Anselme assigne au mariage la date du 15 juin de la même année. Si nous en croyons les contemporains, les goûts des jeunes mariés étaient bien différents; laissons la parole au chroniqueur. « L'année suivante (d'après le mariage) ayant perdu
 « son jeune maître, il eut dessein de se retirer en Forêts d'où il
 « estoit originaire, où, comme puisné, il n'avoit que des terres peu
 « considérables avec la chastellenie de Surieu-le-Comtal en laquelle
 « il avoit succédé à Jean de Rostaing, son père. Et y ayant mené
 « sa femme, qui estoit aussi glorieuse qu'elle estoit riche et belle,
 « s'estant aperçu qu'elle dédaignoit mesme de vouloir mettre pied
 « à terre pour entrer dans aucune de ses maisons, comme il estoit
 « homme prudent, il ne l'en pressa point, mais, pour s'en venger
 « agréablement, il ordonna au cocher de passer outre, et la mena
 « descendre aux Petites-Métairies, qui faisoient autrefois tout le
 « bien de la maison des Robertets, auparavant qu'ils se fussent
 « avancés par la faveur de Pierre, duc de Bourbon, S. de Beaujeu,
 « comte de Forêts, qu'il servoit dans sa Chambre des comptes de
 « Montbrisson. Après lui avoir ainsi fait connoître sans se fâcher
 « autrement qu'il luy avoit fait honneur de l'avoir recherchée, il
 « consentit très volontiers à renoncer avec elle à ce petit pays, plus
 « illustre par les fables de l'Estrée et par la beauté de la petite
 « rivière de Lignon que par la magnificence des châteaux des plus
 « nobles maisons; et tous deux revinrent à la Cour, où il continua

« chérissait beaucoup le séjour de Brou, dont il était seigneur. Il fit commencer
 « aussi l'aile droite de l'église et y fit jeter les fondements d'un nouveau chœur, mais
 « il mourut lorsque ces ouvrages n'étaient encore que peu avancés : ainsi, l'aile
 « droite est demeurée imparfaite et les fondements du chœur, après avoir subsisté
 « 50 ans à la hauteur de 3 ou 4 pieds, furent enfin démolis. L'Hôtel-Dieu jouit d'en-
 « viron 2,400 liv. de revenu. Le château dont est parlé fut détruit sous Henri IV, et
 « son petit chapitre n'est plus qu'un prieuré simple (prieuré Saint-Romain, à peu
 « près en ruine), dont est prieur commandataire M. Duranty de Lironcourt, évêque
 « de Bethléem; C'est M. Fournier, bourgeois de Brou qui a fourni ces mé-
 « moires. » (Archives communales de Brou). — Notre bon bourgeois s'exagère,
 comme souvent on est porté à le faire en pareille circonstance, le plaisir que Robertet
 trouvait dans le séjour de Brou. Dans son inventaire (Mém. Société des Antiquaires
 tome XXX) la veuve de Robertet compte avec complaisance les ameublements qui
 garnissent sept de ses maisons autres que Bury, où il y a « toujours pour recevoir les
 « amis de ses enfants. » Il y a bien Alluye, mais Brou ne s'y trouve pas. Ceci ne
 retire rien des bienfaits que Robertet a prodigués à Brou.

« si bien de se rendre considérable que la reine Catherine de Médicis
 « en fit un de ses principaux confidens et choisit sa femme pour
 « estre Dame d'honneur (1). » Il devint gentilhomme de la Chambre
 du roi sous Henri II, François II et Charles IX; François I^{er}
 avait déjà mis ses talents à contribution et l'avait envoyé en
 Espagne négocier le mariage de son fils Charles, duc d'Orléans,
 avec la fille de Charles-Quint. Sous Henri II, nous le trouvons,
 en 1557, à la malheureuse bataille de Saint-Quentin, où sa bravoure
 fut remarquée. Il combattit à Dreux, puis à Saint-Denis, sous
 Anne de Montmorency, maître de la cavalerie. A Dreux, « le roi
 « lui donna la compagnie de cinquante hommes d'armes que com-
 « mandoit le sieur de Givry, de la maison de Saladin d'Anglure,
 « qui y fut tué, où ledit seigneur de Rostaing servit si courageuse-
 « ment que l'on disoit qu'il avoit été cause en partie de la vic-
 « toire (2). » Le 3 mars 1563, la reine le fit pourvoir de la charge
 de grand-maitre et général réformateur des eaux-et-forêts de
 France (3), plus tard de celle de surintendant des bâtimens et des
 châteaux de Fontainebleau et de Melun (4), de celle de lieutenant-
 général du gouvernement de l'Île de France, etc. Nous avons vu
 son rôle au siège d'Orléans : pendant les guerres de religion, il
 suivit constamment le parti de la Cour qu'il savait apprécier, aussi
 fut-il choisi pour être l'un des vingt-quatre seigneurs, « que (le
 « Roy) établit pour son Conseil d'Estat, portant chacun manteau
 « long de velours violet doublé de satin rouge. » Il vivait même
 dans l'intimité de Henri III, qui, familièrement, à cause de son
 âge, lui donnait le nom de père. En 1582, il fut reçu de l'ordre du
 Saint-Esprit : les malheurs du temps le maintinrent sur la brèche
 jusque dans l'extrême vieillesse. Melun, en 1588, était assiégé par
 les ligueurs : comme Tristan en était le gouverneur, il courut s'y
 enfermer. Le duc de Guise le somma de rendre la place : « Je suis
 « trop vieux pour trembler, répondit-il fièrement, et trop heureux
 « de sacrifier le peu de jours qui me restent à mon pays et à mon

(1) *Le Laboureur, Additions aux mémoires de Michel de Castelnau*, 2 vol, in-fol. Paris 1659. — Tome II, p. 221.

(2) Ce passage est extrait d'une de ces épitaphes, par conséquent susceptible d'exagération. — Voir le mémorial.

(3) C'est à ce titre qu'il paraît dans l'ouvrage du père Anselme.

(4) Le Cabinet des titres (pièces originales, dossier Rostaing, fol. 29) contient une copie authentique de cette nomination qui fut faite le 14 septembre 1570.

« roi. » Henri III, désireux de garder ce rempart de la Brie, envoya du renfort et Melun fut sauvé. Tristan soutint un nouveau siège en 1589, mais il y fut moins heureux. Le brevet de maréchal de France, daté de mai 1589, fut sa dernière récompense : le roi mourut à Saint-Cloud et ne put recevoir son serment. Du reste Tristan de Rostaing mourut peu de temps après, le 7 mars 1591, au château d'Aunoy (1), près Provins, âgé de plus de soixante-dix-huit ans. Son corps fut déposé à côté de celui de sa femme, dans l'église de Vaux-le-Pénil, près Melun. Sa femme était morte au château de Vaux, le 10 novembre 1580 (2). Ils laissaient trois filles et un fils, Charles de Rostaing, qui, du vivant de son père, fut institué dans les biens de Françoise Robertet, ainsi que nous l'apprend cet extrait de G. Laisné :

« Acte passé le dimanche 18 [juin 1581], à la requeste de messire Gilles Trechan, procureur à Chartres, et comme procureur de hault et puissant seigneur messire Tristan de Rostaing, chevalier de l'ordre du Roy, conseiller en ses conseils d'Estat et privé, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, baron de Brou, Villemomble, Noisi-le-Sec, Thieux et Vaulxpeny, au nom et comme tuteur de Charles de Rostaing, fils d'iceluy, et de dame Françoise de Robertet, sa femme, afin d'avoir *souffrance*, à cause la baronnie, terre et seigneurie du dict Brou, tenue en fief de Monsieur l'Evesque de Chartres, à cause de sa seigneurie et baronnie de Pontgoing (3). »

(1) Le château d'Aunoy, actuellement disparu, appartenait alors à Jacques de la Veuhe, baron d'Aunoy, qui avait épousé Anne de Rostaing, dernière fille de Tristan. (Abbé Ythier, *nobiliaire du bailliage de Provins*, mss. de la bib. com. de Provins). Devenue veuve, Anne se maria en secondes noces avec René d'Escoubleau, seigneur et baron de Sourdis, de la Chapelle-Bertrand, etc., lieutenant de la compagnie des gens d'armes de Tristan de Rostaing : d'où postérité.

(2) Dans ses épitaphes, Charles de Rostaing donne 47 ans à sa mère à l'époque de sa mort. C'est évidemment une erreur, puisqu'elle fut mariée pendant 36 années : elle avait plus de 11 ans à l'époque de son mariage.

Françoise Robertet mourut intestat ; mais Tristan avait fait deux testaments ; l'un en 1584, l'autre en 1589, par l'un et l'autre desquels il avantageait son fils Charles dans l'extrême limite du possible. Ce testament fut l'occasion d'un procès qui était encore pendant en 1677 (Cabinet des titres, *loc. cit.*, fol. 283). Un partage provisoire eut d'abord lieu le 23 juillet 1595 entre les enfants de Tristan, ainsi qu'il résulte d'une donation qu'Anne de Rostaing, sa fille, veuve de Jacques de la Veuhe et de René d'Escoubleau, fit le 3 janvier 1636 à son fils, Georges d'Escoubleau de Sourdis, chevalier, baron d'Aulnoy, de la part de revenu qui lui était échu et de celle à échoir après le partage définitif de ces biens consistants en 1^o la baronnie de Brou au Perche Gouet ; 2^o la châtellenie de la Guierche, au pays du Maine ; 3^o la seigneurie de Thieux en France ; 4^o celle de Villemomble dans la vicomté de Paris ; 5^o celles de Vaux dans la paroisse et vicomté de Melun, etc. (Arch. dép. d'Eure-et-Loir, série B, Registre 1011).

(3) Mémoires du prieur de Mondonville, tome iv, p. 455 (Mss. Bib. nat.).

Charles, marquis et comte de Rostaing, naquit le 22 septembre 1573. La vie s'ouvrait à lui sous d'heureux auspices. Son père était au faite des honneurs et son parrain fut le propre roi de France, Charles IX. Il commença par accompagner son père durant les guerres civiles : c'est ainsi qu'il assista aux deux sièges de Melun en 1588 et 1589 et l'année suivante au siège de Paris. En 1592, son père étant mort, il conduisit lui-même sa compagnie auprès de Rouen, il eut un cheval tué sous lui et courut des dangers assez sérieux. Nous le retrouvons au siège de Lyon sous le maréchal de Gontaut-Biron, puis au siège de Dijon. Le ban et l'arrière-ban du baillage de Chartres le comprennent dans leurs rôles faits le 4 juillet 1594 (1). En 1600 il accompagna le roi dans l'expédition de Savoie, puis en 1610 fut nommé du conseil d'État et privé. Lors des États-Généraux tenus à Paris en 1616 il fut député de la noblesse, et en 1619 nommé chevalier des ordres du Roi ; seulement, sort commun à celui de son père, il ne fut jamais reçu. Plus tard Charles de Bourbon, comte de Soissons, le fit chef de son conseil. Charles de Rostaing épousa, le 7 janvier 1612, au château d'Apremont, en bas Poitou, une veuve, Anne Hurault, fille de Philippe Hurault, comte de Cheverny et de Limours, chancelier de France et de l'ordre du Saint-Esprit, et de Anne de Thou, et veuve de Gilbert de la Tremouille, marquis de Royan (2).

La plus grande préoccupation de Charles de Rostaing semble avoir été de rappeler à ses contemporains les hauts faits de sa famille, et d'en léguer le souvenir à la postérité. Il était riche ; il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à son œuvre : châteaux, mausolées, chapelles, épitaphes, fondations, médailles, estampes, livres imprimés, il employa tout, et, avouons-le, il dépassa la mesure. Ses contemporains et les auteurs des siècles derniers l'ont jugé très sévèrement, peut-être aujourd'hui seraient-ils plus indulgents. Si nous cherchons en effet ce qui subsiste de ces nombreux souvenirs, chargés de chanter la gloire des Rostaing, le compte en est bien vite fait : des ruines, quelques pièces isolées au plus profond de nos musées ou de nos collections, deux statues et une épitaphe à

(1) Mémoires du prieur de Mondonville, tome III, fol. X, *verso* des feuillets initiaux.

(2) Suivant contrat post-nuptial du mercredi 7 décembre 1612, passé devant Conppierre et Boucault, notaires de la cour de Nantes. La copie est conservée aux Carrés d'Hozier, dossier Rostaing. (Mss. Bib nat.)

Saint-Germain l'Auxerrois de Paris, assemblage des débris de deux monuments étrangers à l'Église, deux inscriptions à Vaux-le-Pénil, enfin l'inscription qui se trouvait dans la petite chapelle de l'hospice de Brou.

A l'époque où Charles de Rostaing vivait, le souvenir de Robertet, son aïeul, était encore très vif : il essaya d'en renouveler l'éclat et de s'attacher à la gloire de son nom. Il racheta Bury, « le Chambord de la Cisse », l'œuvre personnelle de Florimond ; ce n'était plus déjà le Bury d'autrefois, avec son riche mobilier à l'italienne et ses magnifiques collections d'œuvres d'art et d'objets précieux, et même la célèbre statue de bronze, qui en ornait la grande cour, le *David* de Michel-Ange, venait d'en être enlevée pour disparaître à jamais (1). Cependant la masse imposante des bâtiments subsistait. Par lettres patentes du mois de février 1642, Charles obtint du Roi d'unir les seigneuries d'Onzain et de Bury (celle-ci déjà transformée en baronnie et en comté) (2), et de désigner cette nouvelle seigneurie sous le nom de Comté de Rostaing : marquis du Saint-Empire germanique, il devenait comte français. Charles de Rostaing n'eut pas de résidence dans notre pays. Les dernières années de la Ligue virent la fin du château de Brou (3), et depuis cette époque les seigneurs de Brou ne séjournèrent plus dans leur baronnie. Cependant Charles ne s'éloigna pas complètement de ses vassaux : vers 1646 ou 1648 il fut parrain de la grosse cloche de Brou, qu'il nomma Charlotte. Cette cloche, ainsi que les autres, a été détruite dans l'incendie du clocher survenue le 1^{er} septembre 1813 (4).

(1) Villeroy, le précédent propriétaire, l'en avait retirée. Pour juger de la valeur des objets recueillis par Robertet, lire *Inventaire des objets d'art de Robertet*, pièce d'une notice par M. Grézy (Société des Antiquaires de France, xxx^e vol). Cet inventaire est fait par sa veuve dans les termes les plus touchants. Consulter aussi Edmond Bonaffé, *Les collectionneurs de l'ancienne France*, Paris, Aubry, 1873, in-12; M. du Plessis, *Les Robertet*, Mémoires de la Société des sciences et lettres de Blois, tome iv, p. 512, Blois 1852; Fauvelet du Toc, *Histoire des secrétaires d'État*, Paris, in-4^e, 1678, etc., etc.

(2) Consulter : de la Saussaye, *Blois et ses environs*, 1867; M. Naudin (propriétaire de l'hôtel d'Alluyes à Blois), *Notices historiques sur le château de Bury*, Mémoires de la Société des sciences et lettres de Blois, tome i, p. 258, Blois 1833; Dupré (bibliothécaire de la ville de Blois), *Le château et les seigneurs d'Onzain*, mêmes Mémoires, tome viii (juillet 1873); P. de Fleury, *Les sires de Bury et d'Onzain, chronologie et histoire*, Blois, 1873, pièce in-8, de 8 pages.

(3) Consulter *Souvenirs de la Ligue à Châteaudun, Brou et Illiers*, par l'abbé MARQUIS. Bulletin Soc. Dun. tome iv, p. 86.

(4) L'église de Thieux a été plus heureuse. Elle conserve encore sa *Charlotte*, dont M. l'abbé Jacquet, curé de Thieux (orig. de Bullou, près Bonneval), a eu l'obli-

L'Église de Vaux (1) possédait le corps de Tristan et de sa femme : leur fils leur fit élever un mausolée en marbre, couvert d'inscriptions, au milieu du chœur vis-à-vis du grand autel. Pour lui et ses descendants, il acheta en 1645, des religieux Feuillants de la rue Saint-Honoré, le droit de sépulture dans une de leurs chapelles, celle de saint Charles Borromée. S'il ne put avoir le chœur et le maître-autel, ce ne fut pas faute de sollicitations (2). Il prit sa revanche en ornant sa chapelle avec un luxe inouï, que l'on comparait à celui développé à la Sorbonne, dans la chapelle Richelieu. Quatre bustes drapés à l'antique représentaient des membres de la famille (Gaston, Antoine et Jean de Rostaing, aïeux de Charles, et Louis-Henri, son fils). Tristan et Charles y étaient représentés à genoux, de grandeur naturelle, recouverts de leur riche costume de l'époque, Tristan couvert du manteau du Saint-Esprit (3). Après la Révolution ces deux statues ont été transférées d'abord au Musée des Monuments français, puis à Saint-Germain-l'Auxerrois. Dans cette église Charles acheta aussi une chapelle, celle de l'Annonciation

geance de me donner l'inscription : « Au nom de Dieu et de la Vierge Marie et de
« Mr S. Médard mon patron fus f^{ts} et nommée Charlotte par hault et puissant
« seigneur Mr Charles, marquis de Rostaing, seigneur de Thieux, chevalier des
« ordres du Roy, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, coner
« en ses conseils d'estat et privé, fils aîné de defunct Tristan de Rostaing, aussi
« chevalr des deulx ordres du Roy et seigneur dudict Thieux, ce premier iour de
« mars 1657.

« M^{rs} Estienne Buisson, procureur fiscal, Louis Foure, marg^{rs}, O^e Bigle, sa fem^e
« Cyvon. »

Le clocher de Thieux possède encore un de ses deux cadrans solaires aux armes de Rostaing (Visite de mai 1887).

(1) Vaux-le-Pénil (autrefois Vaux-Apénil), près de Melun. Il existe encore dans l'église de Vaux une inscription Rostaing en pierre et une en marbre au château du même pays.

(2) Un dessin du fonds du Saint-Esprit représente un projet de décoration de ce maître-autel avec les armes de Rostaing (Mélanges Clairambault, 1116, fol. 34).

(3) Tout le monde sait que l'ancien couvent des Feuillants, qui pendant la Révolution servit d'abri au club dit des Feuillants, n'existe plus aujourd'hui. C'est sur une partie de son emplacement qu'a été construit l'Hôtel Continental. Le tombeau des Rostaing aux Feuillants a été gravé plusieurs fois :

1^o Gravure grand in-4^o, *Le Potre fecit, Le Blond avec privilège*; s. d. (fonds du Saint-Esprit, de la Bibliothèque Nationale, tome vi, fol. 14 recto).

2^o Gravure petit in-4^o, sans nom d'auteur, avec cette mention : « Représentation
« de la sépulture que Messire Charles, marquis et comte de Rostaing, a fait faire
« dans l'église des Feuillants Saint-Bernard de Paris pour luy et à la mémoire de
« messire Tristan, marquis de Rostaing, son père, chevalier des deux ordres du
« Roy, 1640. » (Même fonds, fol. 13 recto).

3^o Deux gravures avec description dans le tome I de A. MILLIN, *Antiquités nationales*, etc., Paris, Drouhin, 1790 — an VII, 5 vol. in-4^o.

Notre-Dame, à gauche du chœur, (depuis chapelle Saint-Louis et à partir de 1858 chapelle de Notre-Dame de Bonne-Garde). La chapelle de Rostaing des Célestins de Paris était la chapelle Saint-Martin, voisine de la chapelle d'Orléans-Longueville, nos comtes de Dunois : elle était surtout consacrée à la mémoire des trois sœurs Hurault. On y voyait leurs bustes surmontant leurs armoiries, et entourés de celles de *tous* leurs maris, le tout sous le grand écu des Rostaing (1).

On a sauvé l'inscription des Célestins (2), qui, jointe aux statues des Feuillants, a contribué à la constitution du monument actuel de Saint-Germain-l'Auxerrois. En 1858, lors de la transformation de la chapelle Saint-Louis, ce monument fut déplacé et transféré là où il est aujourd'hui, dans la chapelle Saint-Germain-Saint-Vincent, la première à gauche derrière le maître-autel. Le vieux marbre noir est accompagné de ces deux inscriptions modernes sur marbre blanc :

Inscription de gauche :

LA FAMILLE DE ROSTAING
 AVAIT FONDÉ TROIS SÉPULTURES
 A PARIS DANS LES ÉGLISES
 DES CÉLESTINS, DES FEUILLANTS
 ET DE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS
 IL NE S'EN EST RETROUVÉ
 QUE LES STATUES DE TRISTAN
 ET CHARLES MARQUIS DE ROSTAING
 AVEC UNE INSCRIPTION
 SUR MARBRE NOIR
 ET PROVENANT DES FEUILLANTS
 ET LES BUSTES DE JEAN
 ET ANTOINE DE ROSTAING

(1) La gravure a été faite, in-4^o, (s. d. ni nom d'auteur) avec cette mention au-dessous de chaque buste :

« 1^o Portrait de madame Marguerite Hurault de Cheverny et armes de ses trois maris.

« 2^o Portrait de madame Anne Hunault de Cheverny et armes de ses deux maris.

« 3^o Portrait de madame Catherine Hurault de Cheverny et armes de ses deux maris.

(Fonds du Saint-Esprit, tome vi, fol. 14 verso).

(2) Quelques débris du monument ont été retrouvés dans des fouilles en 1847 et déposés au musée de Cluny.

PROVENANT
DE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS (1).

Inscription de droite :

L'AN
MIL HUIT CENT
VINT-QUATRE
LE MARQUIS DE ROSTAING (2)
LIEUTENANT GÉNÉRAL
DES ARMÉES DU ROI
CHEVALIER
DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE
DE SAINT-LOUIS
ET DE L'ORDRE
DE CINCINNATUS
LES A FAIT REPLACER
DANS CETTE ANCIENNE CHAPELLE
DE SA FAMILLE
POUR HONORER LA MÉMOIRE
DE SES ANCÊTRES
LES ROSTAING DU FOREST.

Nous renonçons à faire l'énumération de toutes les épitaphes que Charles de Rostaing fit poser; la seconde édition du *Mémorial* les contient presque toutes (3) : j'en ai compté plus de trente. Les trois chapelles de Paris en étaient couvertes : il y en avait en outre à Vaux-le-Pénil, à Thieux près Dammartin, à Brou, à Bury, à Onzain, à Melun dans le couvent des Carmes et celui des Récollets, à Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, dans la chapelle Saint-Honoré de Blois,

(1) Il y a une double erreur dans cette épitaphe. Les bustes venaient des Feuillants, comme nous l'avons vu : seulement il n'y en avait plus que deux au lieu de quatre. Il n'y en a plus aujourd'hui. Quant à l'inscription, c'est bien celle des Célestins : on la trouvera dans la seconde édition du *Mémorial* (page 156), et fonds du Saint-Esprit, tome VI, fol. 35, *grand in-folio*, avec son alignement et la gravure des armoiries figurées aux quatre angles, celles de Tristan de Rostaing, de sa femme, de Charles de Rostaing et de sa femme. Elle a été aussi publiée avec son alignement par M. de Guilhermy, *Inscriptions de la France du V^e au XVIII^e siècle, ancien diocèse de Paris*, tome I (Doc. inédits de l'Hist. de France).

(2) Descendant de la branche aînée, dite branche de Vauchette, dont le chef fut le frère aîné de Tristan de Rostaing.

(3) Les épitaphiers de Paris donnent le texte d'anciennes inscriptions de Rostaing que Charles a oubliées dans son *Mémorial* ou qu'il aura fait enlever pour les remplacer par de nouvelles (*Épitaphes de Paris*, tome IV, mss. Bib. nat., fonds français, 8129, folio 1011 recto).

lieu de sépulture des Robertet, à Amboise dans l'église des Cordeliers, enfin dans les Églises de Cour-sur-la-Loire et de Varennes, paroisse de la seigneurie de Chamfreau. Bien que celle de l'hospice de Brou soit publiée dans la seconde édition du Mémorial, cet opuscule est si rare, que je n'hésite pas à la redonner dans notre Bulletin. Autrefois placée dans la chapelle, cette inscription a été remise dans la salle des malades. L'idée en est heureuse : il est bon de rappeler les noms des bienfaiteurs. Elle est malheureusement placée un peu haut au-dessus d'une porte et l'on peut difficilement la lire sans s'élever, d'autant qu'elle est petite, en marbre noir, que les caractères en sont fins et l'or un peu terni. Il est à souhaiter qu'elle soit fixée dans un endroit plus apparent de la salle.

Hault et puissant seigneur messire Charles marquis et comte de Rostaing, âgé de 82 ans, baron de Brou et comte de Bury en Blaisois, qu'il fit nommer Rostaing en 1642, a fait poser la présente inscription en cette chapelle de l'Hostel-Dieu de sa ville dudit Brou l'an 1655, à l'honneur et mémoire perpétuelle de messire Tristan marquis de Rostaing chevalier des deux ordres du Roy, décédé le 7 mars 1591, et de madame Françoise Robertet, dame dudit Brou, décédée le 10 novembre 1580, ses père et mère, inhumez en leur église de Vaux à Pénil près Melun, et qui épousa en 1612 madame Anne Hurault, décédée en 1635 et inhumée audit Vaux, fille de messire Philippes Hurault comte de Cheverny, chancelier de France, et de Madame Anne de Thou, et qui estoit veufve de messire Gilbert de la Trémoille, marquis de Roayan : Lequel dit Charles marquis et comte de Rostaing fit bastir en 1606 le couvent des Récollets de Saint-Liesne proche son chasteau dudit Vaux, en l'Église duquel Vaux il fonda dès l'année 1601 deux services par chacun an aux intentions de ses père et mère : fonda en 1647 quatre messes la semaine aux Carmes dudit Melun qui les doivent dire audit Vaux, fonda en 1644 du revenu pour un chapelain qui doit tous les jours célébrer la messe dans la chapelle de son dit chasteau de Bury Rostaing, que messire Florimond Robertet son bisayeul maternel fit bastir ; fonda en 1646 du revenu pour l'entretien d'un vicaire perpétuel dans son Église de Thieux où est son cœur ; fonda en 1650 deux services l'année dans cette chapelle de l'Hostel-Dieu dudit Brou, que l'on dira les jours des décès de ses dits père et mère ; fonda en 1645 une messe tous les jours dans sa chapelle des Feuillants de Paris, où il a estably sa sépulture ; fit embellir en l'année 1647 sa chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois où sont ses entrailles et fit aussi embellir en 1654 la chapelle de Saint Martin des Célestins, joignant leur grand autel et proche la chapelle d'Orléans, le tout à perpétuité, et pour faire prier Dieu pour lui et pour tous ses parents trépassés.

Nous avons fait les recherches, mais en vain, dans les archives de l'hospice de Brou pour retrouver la trace de cette fondation (1).

Après les inscriptions, les médailles : il en existe au moins sept modèles différents (2). C'est d'abord une grande médaille de bronze de 65 millimètres, d'un très beau relief, et dont la gravure a pu être reproduite ici, grâce à l'obligeance du *Magasin Pittoresque* (3). Le portrait du seigneur est rempli de vie : le revers représente un tombeau surmonté d'une urne fumante, et au-dessus duquel des anges tiennent une couronne. Un guerrier, vêtu à l'antique, commande du geste à la mort de se retirer. Est-ce une allusion à l'immortalité ? faut-il au contraire chercher l'explication dans un détail de la vie de Charles de Rostaing ? Il est difficile de trancher la question.



(1) Nous n'avons pu mettre la main sur le titre. Le compte le plus rapproché de la fondation que nous ayons trouvé, est celui que « Michel Renou, commissaire de l'Hostel-Dieu de Brou, a rendu devant M. le bailli dudit Brou du revenu dudit Hostel-Dieu depuis le 8 may 1667, jusqu'au 15 may 1676. » Aucune valeur de ce compte ne peut se rattacher à la fondation Rostaing. Nous avons fait ces recherches avec le bienveillant concours d'un membre de notre société que nous sommes heureux de remercier ici, M. Chenard Fréville père, administrateur de l'Hôtel-Dieu de Brou.

(2) Ils se trouvent au département des médailles de la Bibliothèque Nationale.

(3) *Magasin Pittoresque*, 1879, page 288.

Les six autres pièces sont des jetons dont voici la description :

- 1^o — 31 mm, deux exemplaires, l'un en cuivre, l'autre en argent. — *Avers* : Portraits (en buste) d'homme et de femme surmontés d'un écu, parti Rostaing et Robertet, entouré du collier de l'ordre et surmonté de la couronne de marquis. — *Exergue* : TRISTAN DE ROSTAING ET FRANÇOISE ROBERTET 1582 (1). — *Revers* : Portraits semblables de costume différent, surmontés d'un écu, parti Hurault et de Thou, entouré du collier de l'ordre et surmonté d'une couronne de comte. — *Exergue* : PHILIPPE HVRAVL CHANCELIER DE FRANCE ET ANNE DETHOV 1595.
- 2^o — 27 mm, cuivre. — *Avers* : Grand écu de Rostaing, surmonté d'une couronne de marquis et entouré du collier de l'ordre. — *Exergue* : TRISTAN DE ROSTAING BARON DE BROV. — *Revers* : Grand écu, parti au 1 Rostaing, au 2 Robertet en chef et Hurault en pointe, surmonté d'une couronne de marquis et entouré de palmes. — *Exergue* : TRISTAN DE ROSTAING ET FRANÇOISE ROBERTET 1580.
- 3^o — 29 mm, cuivre. — *Avers* : Armes accolées Rostaing et Hurault, surmontées de deux bustes, d'homme et de femme. — *Exergue* : CHARL. M. E. C. DE ROSTAING + E. ANNE HVRAVL EP. 1612. — *Revers* : Deux seigneurs en pied. — *Exergue* : E. PH. HVRAVL C. D. F. E. TRISTAN DE ROSTAING L. P. 1589.
- 4^o — 26 mm, cuivre : le musée de Châteaudun en possède un exemplaire (2). — *Avers* : Grand écu Rostaing, sans couronne, entouré du collier de l'ordre. — *Exergue* : TRISTAN DE ROSTAING BARON DE BROV. — *Revers* : grand écu écartelé aux 1 et 4 Rostaing, aux 2 et 3 écartelé Robertet et Hurault. — *Exergue* : TRISTAN DE ROSTAING ET FRANÇOISE ROBERTET.
- 5^o — 27 mm, cuivre. — *Avers* : grand écu Rostaing avec couronne et collier de l'ordre. — *Exergue* : CHARLES MARQ. DE ROSTAING COMTE DE LA GVIERCHE. — *Revers* : Grand écu, parti Rostaing et Hurault, avec couronne et palmes. — *Exergue* : ET ANNE HVRAVL SA FEMME 1641.
- 6^o — 27 mm, deux exemplaires cuivre. — *Avers* : Grand écu Rostaing, avec collier de l'ordre et couronne de marquis. — *Exergue* : M^{re} TRISTAN MARQUIS DE ROSTAING 1591. — *Revers* : Buste drapé à l'antique. — *Exergue* : ET M^{re} CHARL. MARQ. DE ROSTAING SON FILZ 1642.

Le tome VI du fonds du Saint-Esprit de la Bibliothèque nationale

(1) Les lettres sont pour toutes les pièces en majuscules romaines, les chiffres arabes.

(2) Je remercie notre président, M. Brossier-Géray, qui a bien voulu faire cette recherche à Châteaudun.

contient les nombreuses estampes gravées (1) sous l'inspiration de Charles de Rostaing, en son honneur et en celui de sa famille. Nous avons déjà signalé les gravures des tombeaux : on trouvera dans ce recueil de nombreux portraits de différents membres de la famille, plusieurs de Tristan, de Charles, de chacune de leurs femmes et de leurs enfants, ainsi qu'un grand nombre de gravures allégoriques dans le goût du temps, enfin les 15 planches d'un ouvrage publié après sa mort : *Trophées médalliques des Seigneurs de Rostaing, dédiés au génie du grand Charles, marquis et comte de Rostaing*, par Henri Chesneau, Paris, in-folio, 1661, gravures de Le Pôtre. Pour donner une idée du diapason et de l'enthousiasme de l'auteur, il suffit de citer la devise mise en tête de l'ouvrage : « L'on ne peut aymer plus fort que d'aymer mesme après la mort. » La muse d'Henri Chesneau s'exerça facilement en l'honneur des Rostaing : c'est lui l'auteur des quatrains qui accompagnent les beaux portraits in-folio des membres de la famille. Il donna libre cours à sa verve dans un ouvrage dont nous n'avons trouvé qu'un exemplaire, chef d'œuvre de flatterie sinon de littérature : *Triomphe armorial aux mémoires perpétuelles de Tristan et Charles de Rostaing père et fils*, petit in-4, s. l., 1646 (2). Nous ne pouvons comparer ces vers qu'à ceux de I. Canu, sieur de Bailleul, cités au début de cette notice (3).

(1) La Bibliothèque Communale de Chartres possède un portrait de Tristan de Rostaing (à Paris chez Boisseuin, in-4^o, 19 lignes de texte) dans un recueil intitulé : *Noblesse chartraine* et coté 13314, 82 A, folio 123 : c'est le même que folio 8 *verso* du fonds du Saint-Esprit. M. A. Gillard (de Nogent-le-Roi) possède aussi dans sa collection nombre de portraits de la famille de Rostaing.

(2) Bibliothèque Mazarine, dans un recueil de poésies coté 18824 Z 22 : on trouvera dans ce recueil diverses autres pièces de vers faites à propos de la querelle de l'antimoine et dont plusieurs sont dédiées à Charles de Rostaing.

(3) I. Canu et Henri Chesneau devaient appartenir à la maison de Rostaing, à titre d'intendants ou de précepteurs.

Et de Charles sont issus
Deux Rostaings et une Rostine
Qui tous trois du ciel ont receus
Une inclination divine
Pour moi j'ai pris les deux garçons

Qui sont tous deux mes nourrissons
Et Minerve a pris la fille
Qu'elle a comblée de douceur
Et par ainsi notre art habille
A instruit les Frères et Sœur.

Cette citation, tirée du *Triomphe armorial*, semble indiquer que Henri Chesneau était précepteur des enfants de Rostaing : dans la préface il dit qu'il était depuis 6 ans au service de la famille. En terminant, il nous apprend qu'il est du Poitou. Il s'adresse au grand Créateur des Éléments :

Donne aux Rostaings triomphans
Continuation d'enfants
Et fais que Poitou ma naissance
En musettes et chalumeaux

Outre ces publications Charles de Rostaing fit imprimer lui-même ou avec le secours d'Henri Chesneau de nombreuses pièces concernant sa famille, conservées à la Bibliothèque nationale à Paris. En voici l'indication bibliographique :

1. *COPPIES DES CHARTES, vérifications et enregistremens faits les 19. Iuillet 1642. & ès années 1643. et 1644. pour l'union des Terres et Comtez de Bury, Donzain, Molineuf, Blemars en Blaisois, en vne seule & mesme Comté, & nomées par le Roy le Comté de Rostaing, en faueur et supplication de messire Charles, Marquis de Rostaing, au lieu du Marquisat de Rostaing en Allemagne, possédé par ses Prédécesseurs, et pour n'estre lesdites Terres iamais partagées n'y possédées que par vn seul et mesme Seigneur, du nom et Armes de Rostaing. Lequel messire Charles Marquis et Comte de Rostaing, etc. — Pièce 19 pages in-4^o, s. l. n. d., à la Bib. nat., L³ m. 786.*
2. *CONTRACT D'AVGMENTATION & confirmation de la fondation que haut & puissant Seigneur Messire Charles, Marquis & Comte de Rostaing, Cheualier des Ordres du Roy, a faite en 1644, & 1645. dans sa chapelle de Bury, dit Rostaing en Blaisois, de cinq Messes la semaine, pour y estre dites et célébrées à perpétuité par vn chapelain, qui sera nommé & présenté par ledit Seigneur et ses successeurs, à ladite Comté de Bury dil Rostaing. — Imprimé à Paris en l'année 1646. Pièce, 23 pages in-4^o, à la Biblioth. nat., L³ m 787. Il en existe deux autres exemplaires à la réserve, Recueil Thoisy (Matières ecclésiastiques), tome V, fol. 114, et tome XXVIII, fol. 196.*
3. *CONTRACT DE FONDATION faicte par haut et puissant Seigneur Messire Charles, marquis et Comte de Rostaing, Chevalier des Ordres du Roy, d'une Messe tous les iours dans la Chapelle dudit Seigneur, de l'Eglise des Pères Feuillans, ruë neufue S. Honnoré de Paris, et quatre seruices l'année au grand Autel de ladite Eglise, pour estre dictes et célébrées à perpétuité dans ladite Eglise des Pères Feuillans, où il a fait édifier la sépulture de Monsieur le marquis de Rostaing, son père, et la sienne, ensemble de l'aumosne en forme de fondation qu'il a faite aux Religieux Recollez du Couuent qu'il a fondé en son faux-bourg Saint-Liesne de Melun, à la charge de dire deux messes basses toutes les semaines, les lundis et vendredis, et tous les ans deux*

Offre aux Rostaings de France
Tousiours des serviteurs Chesneaux.

Il était né à la Garnache en bas Poitou. — La *Bibliothèque historique* de Fontenelle le qualifie d'avocat et de domestique (dans le sens de : faisant partie) de la maison de Rostaing.

services complets de chacun trois messes hautes à perpétuité dans son église de Vaux-Apénil, près ledit Melun. Imprimé à Paris en l'année 1645. — Pièce, 13 pages in-4^o, à la Biblioth. nat., L³ m 788. Il en existe un autre exemplaire à la réserve, Recueil Thoisy (Droit public et civil), tome XXVIII, fol. 170. — Idem, imprimé à Paris en l'année 1646, à la Bibl. nat., L³ m 788 A., et Cabinet des Titres, dossier Rostaing, fol. 219.

4. **CONTRACT DE FONDATION QVE HAVT ET PVISSANT** *Seigneur Messire Charles, Marquis et Comte de Rostaing, a faite dans son église de S. Médard de Thieux, près Dampmartin, où il a ordonné que son cœur fut inhumé ; laquelle fondation est de trois messes basses la semaine, & de deux services complets tous les ans, qui seront celebrez par vn vicaire perpétuel, qui sera nommé et présenté par ledit Seigneur et par tous les Seigneurs et Dames ses Successeurs infiniment, qui sera payé et entretenu par les fabriques de ladite église, tant de celle de Saint- Médard que de celle de Nostre-Dame, avec les Marguilliers desquelles & le Curé de ladite paroisse. Ledit contract a esté passé le II. Iuin 1646, par devant Pierre de Beaufort, notaire au Châtelet de Paris, et accepté par Monseigneur l'Illustrissime et Reuerendissime Evesque de Meaux, au Greffe de l'Officialité duquel il a esté enregistré. — Pièce, 23 pages in-4^o, s. l. n. d., à la Biblioth. nat., L³ m 789. — Il en existe un autre exemplaire à la réserve, Recueil Thoisy (Droit public et civil), tome XXVIII, fol. 184. — Idem, plus complète, s. l. n. d., pièce in-4^o, 23 pages, à la Bib. nat., L³ m 789 A.*
5. **ACCEPTATION et OBLIGATION** *que Messieurs les Religieux Carmes de Melun ont faite de la fondation que Monsieur le Marquis de Rostaing a fondée, & qu'il a baillée auxdits Religieux-Carmes, au refus des Religieux Pères Recollets de S. Liesne de Melun, qui ont dit ne la pouuoir accepter, par ce que leurs Instituts et Reigles leur deffendent de recevoir aucunes Fondations. — Pièce, 8 pages in-4^o, s. l. n. d., à la Bib. nat., L³ m 790. Un autre exemplaire existe à la réserve, Recueil Thoisy (Droit public et civil), tome XXVIII, fol. 180.*
6. **CONTRACT D'ACQUISITION** *faicte par M. le Marquis de Rostaing, le quatriesme iour de Iuin 1647, de la chapelle de l'Annonciation de Nostre-Dame, scituée dans l'église de S. Germain de Lauxerrois, du costé du Septentrion, joignant et au-dessous de celle de Monsieur le Chancelier de Bellièvre. — Pièce in-4^o, 11 pages, s. l. n. d., à la Bibl. nat., L³ m 791, et à la réserve, recueil Thoisy (Droit public et civil), tome XXVIII, fol. 163.*
7. **CONCESSIONS QVE MESSIEVRS les Marguilliers de l'église de S. Germain de l'Auxerrois ont faicte à Monsieur le Marquis de Rostaing, de**

deux autres petits bancs non clos pour les joindre encore à sadite Chapelle de S. Germain et **ACCORD FAICT ENTRE LE DIT seigneur Messire Charles, Marquis et Comte de Rostaing, et Messieurs les Marguilliers de l'Eglise Saint Germain de l'Auxerrois, pour le reiglement de l'allignement de la cloison de ladite Chapelle de l'Annonciation Nostre-Dame, du vingt-deuxiesme novembre 1648.** — Pièce in-4^o, 5 pages. A la Bib. nat., relié avec le précédent, L³ m 791.

La plupart de ces pièces ont été réimprimées dans l'ouvrage suivant :

8. **RECVEIL MEMORIAL DE L'ERECTION DE BVRY EN COMTE DE ROSTAING, M.VI^c.XLII**, de quatre Contracts de fondations de Messes perpétuelles, passez et confirmez en mil six cens quarante quatre, quarante cinq et quarante six, pour estre dictes etc., etc., et des Epitaphes desdits Seigneurs et Dames qui sont tant esdits lieux qu'en d'autres Eglises, ainsi qu'on le verra en la suite de ce livre que Messire Charles, Marquis et Comte de Rostaing, a fait imprimer à Paris au mois de Janvier mil six cens cinquante ; in-4^o. L'exemplaire de la Bibl. nat. L³ m 792, relié en veau, est aux armes de Charles de Rostaing (1). — **RECVEIL MEMORIAL DES LETTRES PATENTES DV CHANGEMENT DE NOM DV CHASTEAV ET COMTE DE BVRY EN BLAISOIS EN COMTE DE ROSTAING POVR TENIR LIEV EN FRANCE DV MARQVISAT DE ROSTAING** qui est en Allemagne, entre Bamberck et Franquefort. Vérifiées en Parlement, les Chambres assemblées, en faveur de Messire Charles, Marquis et Comte de Rostaing, et enregistrées à la Chambre des Comptes à Blois en 1642. Ensemble des deux services complets que ledit seigneur... a fondez dans son église de Vaux-Apenil lez Melun... Ainsi qu'on peut voir dans ce livre, que ledit seigneur Charles, Marquis et Comte de Rostaing, a fait imprimer à Paris par Pierre Variquet, rue S. Jacques au Gril, près S. Benoist, 1656 ; in-4^o. — Même ouvrage que le précédent, augmenté de quelques épitaphes, entre autres celle de Brou. La réserve de la Bibliothèque nationale en possède quatre exemplaires, cotés L m³ 793, tous reliés aux armes de Charles de Rostaing, l'un en vélin, un autre en mar. bleu et les deux derniers en mar. rouge (2).

(1) Les fers appliqués sur le plat de la reliure représentent les armes de Rostaing entourés de la légende : *Charles marquis et comte de Rostaing 1648.*

(2) Il faut ajouter un autre ouvrage que nous ne pouvons indiquer que d'après M. Eug. Grézy (Mém. des antiquaires de France, 30^e vol.), ne l'ayant pas eu entre les mains. Il a pour titre *Bury-Rostaing*, s. l. n. d., sans nom d'auteur ni de libraire, imprimé, composé de 266 pages et de 13 planches gravées. Cet ouvrage ne se

Charles de Rostaing, quoique atteint d'une grave maladie en 1644, n'en arriva pas moins à un âge très avancé : il mourut à Paris, à l'âge de 87 ans le 4 janvier 1660. Il fut enterré dans sa chapelle des Feuillants, comme il en avait manifesté le désir ; ses entrailles furent déposées dans la chapelle de l'Annonciation Notre-Dame de Saint-Germain l'Auxerrois et son cœur dans l'église de Thieux. Anne Hurault était morte le 16 janvier 1635. Ils eurent cinq enfants dont deux fils Louis-Henry, baron de Brou et François de Rostaing, comte de Bury, tous deux morts sans postérité.

Louis-Henry, marquis et comte de Rostaing, baron de Brou, comte de de la Guierche etc., était né le 13 décembre 1612 : il ne contracta pas d'alliance. Il ne nous est connu que par les gravures que son père fit faire et que nous avons déjà signalées, ainsi que par son buste de sa chapelle des Feuillants. Il mourut le 16 avril 1679 et comme le comte de Bury était mort depuis 1666, sans laisser d'enfants (1), il laissa la baronnie de Brou à sa seconde sœur Marguerite-Renée de Rostaing, qui avait épousé Henry de Beaumanoir, II^e du nom, marquis de Lavardin, notre célèbre ambassadeur à Rome. C'est ainsi que Brou sortit de la maison de Rostaing : il ne sortit définitivement de la descendance de Tristan qu'en 1744, par la cession que Marie-Louise-Henriette de Beaumanoir Lavardin, fille du précédent et veuve de Jacques-Louis de Bérighen, en fit le 11 août de cette année à Anne Barbe de Courcelle, veuve de haut et puissant seigneur M. Arnold Deville, baron libre du Saint-Empire, seigneur des deux Maldaves, Beaudeselles, Biemère et autres lieux (2).

trouve dans aucune des Bibliothèques de Paris, ni dans celles de Blois, Chartres, Châteaudun ou Melun. Le seul exemplaire connu était (1868) entre les mains de M. Grésy. A la page 231 on y lisait une note marginale où l'auteur Henri Chesneau se nomme et indique l'année de sa publication. MDCL.

(1) Le comte de Bury avait épousé Anne-Marie d'Eurre d'Aiguebonne. Son contrat de mariage a été imprimé : *CONTRACT DE MARIAGE DE HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR Messire François de Rostaing, Chevalier Comte de Bury, et de Haute et Puissante Dame, Anne d'Eure d'Aiguebonne son épouse, passé à Paris le vingtième iour de Février 1659, pardevant Guillaume Levesque et Jacques Plastrier notaires, que Haut et puissant seigneur Messire Charles Marquis et Comte de Rostaing, Père dudit Seigneur Comte de Bury, a fait leuer au Greffe des insinuations du Chastelet de Paris, le 16^e iour de Juillet audit an.* Pièce, in-4^o, s. l. n. d., à la Bibliothèque Nationale L³ m 794.

(2) Les Archives de la commune de Brou possèdent l'expédition authentique de cette vente passée par-devant M^e Delau, notaire à Paris, ainsi que la prise de possession, qui eut lieu le 19 septembre 1744.

Ce serait m'écarter de mon sujet que de m'étendre sur ces derniers seigneurs qui mériteraient aussi qu'on écrivit leur histoire : je n'ai fait que les indiquer pour montrer combien la petite ville de Brou, par l'élévation de ses barons, l'importance des services qu'ils ont rendus à l'État et l'ancienneté de leurs familles, mérita justement de porter le surnom de Brou-la-Noble. La destruction précoce du château a privé nos pères de cette vie locale si importante aux siècles passés, et même aujourd'hui, politique mise de côté, nous ne pouvons que le regretter ; car la présence de leurs seigneurs au milieu d'eux se serait sans doute fait connaître par quelque bienfait, dont nous aurions encore à ressentir les résultats.

H. DE GASTEL.

UN PROCÈS CÉLÈBRE DANS LE DUNOIS

AU XVIII^e SIÈCLE

A sa réunion du 31 janvier 1881, la Société Dunoise recevait de M. Amédée Lefèvre-Pontalis le don gracieux des copies de cinq pièces concernant le Dunois, trouvées aux Archives nationales (Q¹ 209-210) et *paraissant avoir été produites au cours d'un procès plaidé au XVIII^e siècle* entre le premier président de la Chambre des Comptes de Blois et le duc de Chevreuse.

C'était, de la part de l'honorable donateur, appeler l'attention de la Société sur un incident oublié de l'histoire du Dunois, car, par leur valeur et l'ancienneté de leurs sources, ces pièces témoignaient de l'importance des causes qu'elles aidèrent à soutenir.

Les questions qui furent débattues au cours de ce procès étaient, en effet, du plus haut intérêt pour M^r le duc de Chevreuse, auquel on contestait la propriété du Comté de Dunois et l'exercice du droit de retenue féodale dans la mouvance de ce Comté. L'action était intentée contre lui et contre M. Thiroux d'Ouarville; le premier objet du litige était la terre de Montigny-le-Gannelon.

Une discussion de cette nature portée devant le Parlement de Paris, les noms des personnalités en jeu, donnaient à l'affaire un retentissement général, plus grand encore dans le Dunois que partout ailleurs.

Contemporain de cette cause, l'abbé Bordas, dans son histoire du Dunois, ne manque pas de la rappeler. On lit, à son article sur Montigny-le-Gannelon : « Après un plaidoyer de douze audiences, « M^r le duc de Chevreuse fut maintenu dans ses tiltres, qualités et « possession, par rapport au Comté de Dunois. »

Voici l'exposé des faits :

Messire Joseph de Saint-Michel, chevalier, ancien lieutenant-civil à Marseille, premier président en la Chambre des Comptes de Blois, avait acquis des créanciers du marquis de Matharel, par un contrat du 15 mars 1765, et moyennant le prix de 180,200 livres, la terre

et châtellenie de Montigny-le-Gannelon, relevant, pour la plus grande partie, du Comté de Dunois. Prenant immédiatement possession de sa nouvelle propriété et négligeant de faire signifier juridiquement son contrat d'acquisition à M. le duc de Chevreuse, comte de Dunois, M. de Saint-Michel fit commencer les réparations du château de Montigny et émit dès lors les prétentions d'un seigneur sans suzerain. Il était persuadé, alléguait-il plus tard dans l'exposé de sa cause, que ses excellentes relations avec le duc de Chevreuse l'assuraient d'être agréé tacitement pour vassal.

Messire Thiroux d'Ouarville, maître des requestes honoraire, curateur de son fils M. Thiroux d'Ouarville, officier au régiment des Gardes-Françaises, seigneur de la terre de Villemesle, qui joignait celle de Montigny, vit dans ces prétentions et cette désinvolture de potentat un danger réel pour les droits depuis longtemps acquis à la seigneurie de Villemesle. Entre autres mesures arbitraires, M. de Saint-Michel avait fait publier, dans les trois paroisses dont M. Thiroux d'Ouarville était seigneur haut justicier, et au marché de la ville de Cloyes, un ordre aux habitants de ces paroisses, d'avoir à se soumettre à la banalité des moulins de Montigny. Cette même prétention s'étendait à d'autres seigneurs de fiefs et enclavait quatre ou cinq lieues de pays ; elle avait ému à ce point, que tous les voisins du nouvel acquéreur se sentaient menacés d'une servitude générale.

Dans ces circonstances, M. Thiroux d'Ouarville demanda à M. le duc de Chevreuse la cession de son droit de retenue féodale sur la terre de Montigny.

On sait que le retrait féodal était l'exercice du droit que possédait un seigneur de rentrer en possession d'un bien ou d'un héritage vendu dans la mouvance de son fief, à la condition d'en rembourser le prix dans un certain délai, à partir de la signification du contrat d'acquisition que devait faire le vassal.

Le seigneur de Villemesle pouvait donc, sous le bénéfice de cette cession, rembourser à M. de Saint-Michel le prix de son achat et devenir le juste possesseur de Montigny.

Le duc de Chevreuse se prêta à cette combinaison. Treize mois après la vente de la terre de Montigny, après le vain échange de négociations amiables qui ne purent aboutir en raison de la plus-value déjà donnée à la propriété, M. Thiroux d'Ouarville assigna M. de Saint-Michel à s'entendre condamner à lui abandonner et

délaisser, par droit de retrait, la terre de Montigny-le-Gannelon.

La sentence des requêtes du palais fut prononcée le 29 août 1766, par défaut, contre le président de Saint-Michel.

Alors s'engage le véritable procès. M. de Saint-Michel interjette appel de cette sentence. Mettant en cause le duc de Chevreuse et se faisant le défenseur des droits et des intérêts de la Couronne, il réclame l'intervention du procureur général, auquel il dénonce, comme n'étant pas établie, la possession du Comté de Dunois, et dont il demande le concours pour maintenir la terre de Montigny dans la mouvance du Roi et faire déclarer nulle la cession de retrait féodal consentie par le duc de Chevreuse.

« Vous êtes un cessionnaire », dit-il au sieur Thiroux d'Ouarville, « vous ne pouvez avoir d'autre droit que celui de votre cédant. Justifiez donc du droit et de la qualité de M. le duc de Chevreuse. »

Il faut reconnaître que, pour jeter un pareil défi, avancer et soutenir une pareille thèse, le président de Saint-Michel devait se sentir muni de précieux arguments. Ayant passé sa vie dans l'exercice du droit, homme de mérite et de travail, il avait réuni, grâce à de laborieuses recherches, un grand nombre de documents, dont beaucoup de valeur, contre ses adversaires. Il avait compulsé, dépouillé tous les titres de propriété du Comté de Dunois, et, dans sa défense, après avoir passé en revue les droits incontestables des premiers comtes, ce fut dans les lettres octroyées par Charles, duc d'Orléans, le 21 juillet 1439, à Jean, bâtard d'Orléans, son frère naturel, qu'il puisa les principaux moyens de sa contestation.

Ces lettres portaient, en effet, qu'il était fait don « à Jean, bâtard d'Orléans, pour lui et ses hoirs, descendants de sa chair en loyal mariage, des Comté et Vicomté de Châteaudun et Dunois... à la charge par lui et ses hoirs de les tenir en foi et hommage-lige, en ressort et en souveraineté du Comté de Blois ; pourvu que lui ne sesdits hoirs ne pourront vendre ne transporter lesdits Comté et Vicomté ne aucunes choses des appartenances et dépendances... *et au cas que notre dit frère Bâtard et ses hoirs iront de vie à trépasement sans enfans de leur chair procréés en loyal mariage, lesdits Comté et Vicomté de Châteaudun et Dunois retourneront à nous et à nos hoirs de plein droit* ».

Or les descendants de Jean d'Orléans, les de Longueville, se sont teints en la personne de l'abbé d'Orléans qui, décédé en 1694,

laissa une sœur unique, veuve du duc de Nemours, morte sans enfants (1707).

Le Comté de Dunois devait, à cette époque, au dire de M. de Saint-Michel, faire retour à la Couronne.

« M. le duc de Chevreuse n'est point, par lui ni par ses auteurs, « un descendant de Jean d'Orléans, comte de Dunois. C'est aux « hoirs seuls de Jean d'Orléans que cette terre avait été donnée : « c'est pour eux que Charles d'Orléans s'en étoit privé : eux seuls « devoient se succéder dans cette terre les uns aux autres. Mr le « duc de Chevreuse, étranger à eux tous, n'a point pu la recueillir « par succession : il n'a pas pu davantage l'acquérir ou l'obtenir « d'eux par aucune espèce de contrat qu'on puisse imaginer, car le « donateur Charles d'Orléans leur avoit défendu de la transporter « jamais dans une maison étrangère : donc Mr le duc de Chevreuse « ne peut point être un juste possesseur. C'étoit à la ligne de « Charles d'Orléans, qu'au défaut de celle de Jean, le Comté de « Dunois devoit retourner. Les héritiers de Charles d'Orléans ont « été rois : donc c'est la Couronne qui est aujourd'hui proprié- « taire (1). »

Tels étoient, en substance, les arguments de M. de Saint-Michel. Ils nous paraissent fort sérieux, car c'est bien en vertu des lettres rapportées ci-dessus, que la maison de Longueville avait joui de la possession du Comté de Dunois, et il ne nous semble pas qu'aucun acte, émanant de la puissance royale, soit venu dans la suite annuler la condition de retour franchement stipulée.

De nouvelles lettres du 25 novembre 1446 séparèrent, il est vrai, le Dunois du Comté de Blois, mais affirmèrent au contraire le principe de cette condition de retour au donateur.

Joignant l'ironie à la sagacité, le président retors faisait écrire par son fils à M. Thiroux d'Ouarville, à propos du titre de propriété du duc de Chevreuse :

« Il y a longtemps que mon père fait faire des recherches dans « les monuments publics, et il est singulier qu'il n'ait pu jusqu'à « présent trouver ce titre, qui vraisemblablement doit exister ; il est « cependant essentiel, et pour vous et pour lui (le duc de Che- « vreuse) d'en avoir connoissance ; de votre part, elle vous mettra « à l'abri de toute recherche en assurant la validité de votre retrait

(1) Mémoire pour Mr de Saint-Michel.

« et pourra seul, de la part de mon père, affermir et justifier
« l'acquiescement qu'il y pourroit faire. »

En présence d'un adversaire aussi redoutable, M. le duc de Chevreuse dut se défendre, et la réquisition faite par M. de Saint-Michel au procureur général, que l'on avait, au début, qualifiée « de toute indécence », dut être prise au sérieux. Le puissant duc, tout pair de France, tout gouverneur de Paris qu'il était, avait à craindre aussi les conclusions du procureur général ; il savait que ce magistrat trouvait en cette affaire matière à exciter son zèle pour les intérêts de la Couronne, et force lui fut faite d'entrer dans la discussion de tous les moyens opposés par M. de Saint-Michel.

Par l'organe de MM^{es} Estienne et Gerbier, ses avocats, il fit à son tour l'exposé des titres de propriété et de possession patrimoniale du Comté de Dunois. Sans le suivre dans cette longue énumération des actes qui consacrèrent les droits de la maison de Longueville, nous arriverons aux titres qui lui étaient particuliers, provenus de son chef ou de celui de ses auteurs, et qui établissaient sans aucune contestation possible, *la possession et la jouissance de bonne foi* depuis près de soixante ans.

En effet, de l'abbé d'Orléans, dernier descendant mâle de la maison de Longueville, le Comté de Dunois, passé en 1694 à la duchesse de Nemours, sa sœur, elle-même décédée sans enfants, avait été donné par celle-ci, la même année et suivant contrat de mariage, à son cousin le prince de Neufchâtel. Louise-Léontine-Jacqueline de Bourbon, fille de ce dernier, fut mariée, le 24 février 1710, à M. le duc de Luynes, père de M. le duc de Chevreuse ; la duchesse de Luynes devint unique propriétaire du Comté de Dunois en 1711 au décès de sa sœur Marie-Charlotte de Bourbon.

Telle était la source de la possession de la maison de Luynes ; tel était le titre de M. le duc de Chevreuse.

La question litigieuse résidait par conséquent dans la validité de la donation faite par la duchesse de Nemours au prince de Neufchâtel, lors du mariage de celui-ci, le 6 octobre 1694.

La validité de cette donation avait été déjà contestée en 1710 par un membre de la famille de Matignon, qui descendait de Jean, bâtard d'Orléans, et qui réclamait la succession de son aïeul ; mais une transaction survenue en 1712 arrêta la discussion du procès soulevé, et nous ne savons pas à quel prix M^{me} la duchesse de

Luynes fut reconnue par ce descendant de Jean, bâtard d'Orléans, légitime propriétaire du Comté de Dunois.

Toujours est-il que M. le duc de Chevreuse se fit fort de cette reconnaissance, comme aussi de plusieurs actes émanant de sources légales et portant en eux-mêmes la révocation tacite des clauses de retour et d'inaliénabilité; se basant en même temps sur ce que l'autorité royale avait maintes fois confirmé la juste possession du Comté de Dunois entre les mains de sa mère et les siennes, il demande que son domaine soit déclaré bien libre et purement patrimonial. C'est en ces termes que l'avocat Gerbier termine son plaidoyer :

« M. le duc de Chevreuse doit donc être maintenu dans sa propriété. C'est la première conséquence de toute cette discussion. « Mais il y en a une autre qui n'est pas moins importante : c'est « que M. de Saint-Michel doit être condamné à des dommages et « intérêts proportionnés à la témérité de son action. Il s'est constitué dans cette cause le défenseur des droits de la Couronne. « Avec plus de droit et de raison, M. le duc de Chevreuse réclame « l'intérêt de la tranquillité publique et du repos des familles. Elles « ont dû toutes être effrayées à la vue du trouble porté à la possession la plus ancienne et la plus respectable, par une partie « également dépourvue et de qualité et d'intérêt. La Société entière « est donc intéressée à ce que la Cour veuille bien, par la sévérité « de son jugement, contenir ceux qui seraient tentés de suivre un « si dangereux exemple. »

Le ministère public, dans cette cause célèbre, était représenté par l'avocat-général Séguier, l'avant-dernier de cette illustre famille de jurisconsultes; nous ne connaissons pas ses conclusions, mais nous ne croyons pas nous avancer en pensant qu'elles furent favorables à M. le duc de Chevreuse.

Le 9 avril 1767, la Cour rendait son arrêt : Rejetant la demande de dommages et intérêts introduite par le Duc, Elle déclare Monsieur de Saint-Michel non recevable et mal fondé dans sa demande en nullité du retrait féodal, le condamne à 100 livres d'amende envers l'hôpital de Châteaudun et juge que le Comté de Dunois ne fait point partie du domaine de la Couronne.

Cet arrêt fut favorablement accueilli par les habitants du Dunois dont la maison de Luynes avait déjà gagné, comme elle a su les conserver, l'attachement et la reconnaissance.

Le président de Saint-Michel dut abandonner le château de Montigny et chercher ailleurs les compensations à l'amertume de la défaite.

C'est l'abbé Bordas qui nous apprendra comment M. Thiroux d'Ouarville, heureux du gain de sa cause, entra dans sa nouvelle seigneurie.

« L'acquéreur », écrit-il, « honorablement accompagné des personnes de distinction du voisinage, a pris possession de cette Terre au mois d'août 1767, avec tout l'éclat qui devient à la mode. La religion n'a pas été oubliée dans cette feste ; on y a assisté à une messe chantée solennellement avec beaucoup de symphonie. Outre une nombreuse compagnie dans le dedans, on y a regalé ensuite plus de six-cents personnes dans les cours. Dix-huit violons et d'autres instruments ont égayé les maîtres et les sujets pendant le repas. »

La nature des débats de cette affaire, la solution sans équivoque qui en jaillit, devaient, semble-t-il, préserver la famille de Luynes de nouvelles contestations au sujet de ses droits de propriété sur le Comté de Dunois.

Il n'en fut pas ainsi, cependant : dès les premières années de la Révolution, le 19 nivôse de l'an II, le département d'Eure-et-Loir avait sequestré le ci-devant Comté de Dunois. Le *citoyen* Luynes adressa ses protestations à la Convention Nationale, et celle-ci, pour l'examen de la question, nomma dans son sein une Commission dont le député Lezeau, de la Charente-Inférieure, fut rapporteur. Le rapport du citoyen Lezeau vint confirmer la valeur des titres, si impitoyablement discutés, des de Luynes ; il concluait contre le département en faveur de cette illustre famille.

Ce fut, assurément, peine perdue, puisque, peu de temps après, avec l'ère des confiscations, le Comté de Dunois subissait la loi commune ; mais ce pouvait être, pour les dépossédés, un titre nouveau et précieux, que cette consécration de leurs droits héréditaires par la Convention Nationale.

GASTON DE PELLERIN DE LATOUCHE.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU LUNDI 25 JUILLET 1887

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale le lundi 25 juillet 1887, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau, MM. Brossier, président, Amédée Lefèvre-Pontalis, vice-président, Coudray, conservateur, Pouillier, trésorier, l'abbé Cuissard, Lambron, membres, et Renault, secrétaire ;

Et MM. Barrault (Pascal), l'abbé Beauhaire, Caillaut, Cottureau, Coutanceau, l'abbé Desvaux, Durand-Brault, Galerne, l'abbé Gauthier, Girard-Bois, Gouin (Adolphe), Hardillier, l'abbé Haye, Pierre Lefèvre-Pontalis, l'abbé Lehoux, l'abbé Lemarié, l'abbé Leprince, Hippolyte Lhopiteau, Lucas (Edgar), Main, Passard, Peschot, Pestrelle, Pigelet, le docteur Raimbert-Desormeaux, le docteur René Raimbert et Vassor (Georges).

MM. Lecesne, Desbans et Renou père se sont fait excuser.

Depuis la dernière assemblée générale, le Bureau a prononcé l'admission :

En qualité de membres titulaires, de :

M. l'abbé CAILLAUX, curé de Saint-Christophe, présenté par MM. l'abbé Cuissard et l'abbé Émangeard ;

M. E. HARDILLIER, à Constantine (Thiville), présenté par MM. Pouillier et Passard ;

M. l'abbé LEREBOURG, vicaire de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris (n° 252, rue Saint-Jacques), présenté par MM. Brossier et l'abbé Cuissard ;

Et, en qualité de Société correspondante, de la Société nationale des Antiquaires de France.

Voici la liste des publications et objets reçus, à titre de dons ou d'échanges, pendant le dernier trimestre :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section des sciences économiques et sociales ; année 1886.

Bulletin archéologique du même Comité ; année 1886, n° 4.

BULL., t: V.

Journal des Savants, avril et mai 1887.

Annales du musée Guimet. Revue de l'histoire des religions, t. XV, n^{os} 1 et 2.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, bulletins n^{os} 3 et 4 de 1886, n^o 1 de 1887.

Société archéologique d'Eure-et-Loir : *Monographie de la cathédrale de Chartres*, par M. l'abbé BULTEAU, n^o 6; — procès-verbaux, mars et mai 1887.

Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre, 1886-1887, XIV^e vol.

Société de géographie, compte-rendu des séances de la Commission centrale, 1887, n^{os} 4 à 11.

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, XVI^e vol. (suite), et XVIII^e vol.

Bulletin de la Société de Borda (Dax), 2^e trim. 1887.

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois, 1^{er} et 2^e trimestres 1887.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 4^e trimestre 1886.

Société archéologique de Bordeaux, t. X, 1^{er} fasc.

Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente, année 1886.

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. XXXIV à XLVI.

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, année 1885.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, janvier et février 1886.

Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, t. XV.

Bulletin de l'Académie d'Hippone, B. n^o 22, fasc. 1.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1886, 40^e vol.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 3^e et 4^e trimestres 1886.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives), t. XX, 1^{re} livr.

Revue historique et archéologique du Maine, 2^e sem. 1886.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, 4^e fasc. 1886.

ENVOIS DIVERS

Deux plans par terre de la maison Clinard, rue de la Cuirasserie, n^o 15, à Châteaudun, donnés par M. Chastel, élève de l'École des Beaux-Arts.

Trois hachettes en silex poli, offertes par M. Lahaye, arpenteur à Châteaudun.

Diplôme de maître ès-arts délivré par le recteur de l'Université de Paris, à Henry Raymond, d'Autun (*Æduensis*), le 12 avril 1753, imprimé latin sur parchemin.

Manuel de la langue néo-latine usuel et commercial, ou Langage auxiliaire et facile pour les nations d'origine latine, suffisant aux premières relations et aux premiers besoins, par E. COURTONNE, 2 fasc. ; don de l'auteur.

Collection en moulages des sceaux des comtes de Dunois et des vicomtes de Châteaudun, conservés aux Archives nationales ; don de M. le ministre de l'Instruction publique.

Brochure intitulée *Châteaudun*, avec dessins de M. Lebœuf ; don de MM. J. Pigelet et Louis Pouillier.

Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, t. III (par acquisition).

Double liard de Charles II de Gonzague, comte de Rethel ; don de M. Passard.

Inscription et bas-reliefs de l'ancien tombeau de Jacques Le Morhier, gravure de M. Paul Gillard ; don de l'auteur.

La Pêche préhistorique en Europe et dans l'Amérique du Nord, par M. le marquis DE NADAILLAC ; don de l'auteur.

Le journal *La Construction moderne*, nos des 16 et 23 octobre 1886, contenant une notice sur le château de Rougemont, avec gravures et texte par M. Passard, architecte à Châteaudun ; don de M. Passard.

Sur le bureau ont été déposés :

Deux brochures publiées par M. le comte de Dion : *Notre-Dame-en-Vaux à Châlons-sur-Marne*, et *Description des monnaies trouvées à Montfort-l'Amaury en 1884* ; don de l'auteur.

Le numéro du 15 juillet 1887 du journal *l'Indépendant de Rambouillet* ; il contient un compte-rendu de la séance de la Société archéologique de Rambouillet tenue à Dourdan le 10 juillet 1887 et à laquelle la Société Dunoise avait été convoquée et était représentée.

Le spécimen d'un ouvrage en cours de publication, intitulé : *Promenades pittoresques dans le Loiret : châteaux, monuments, paysages*, par M. Émile Huet, ancien magistrat ; dessins de M. Paul Pigelet, imprimeur-éditeur à Gien.

L'église Saint-Étienne de Nevers : une ruine à conjurer, par M. Massillon-Rouvet, architecte ; (extrait des mémoires de la Société académique du Nivernais) ; don de l'auteur.

L'Assemblée vote des remerciements à tous les donateurs.

M. le Président communique à l'Assemblée une lettre de M. Mazoyer, aujourd'hui ingénieur en chef à Nevers, qui a adressé à la Société, de la part de l'auteur, l'exemplaire de : *Une ruine à conjurer*. (L. du 23 juillet 1887.)

Il mentionne la distinction dont vient d'être l'objet l'un des membres de la

Société, M. Desbans, conservateur de la bibliothèque de la ville, à qui vient d'être décernée la palme d'officier d'Académie; c'est là, dit-il, une récompense bien méritée, à laquelle tout le monde applaudira.

Il est donné lecture d'un extrait des procès-verbaux des séances du bureau :

Séance du 10 mai 1887.

M. de Gastel, au nom de M. Paul Gillard, adresse à la Société une épreuve de la dernière gravure qu'il vient d'exécuter, pour la troisième série des *Souvenirs d'Eure-et-Loir*; elle représente le tombeau en ruine de Jacques Le Morhier. Ce monument se trouvait dans la petite église de Villiers Le Morhier et fut mis en pièces en 1793. La famille Le Morhier n'intéresse le Dunois que par ses alliances. Il est une autre famille qui prit pied dans le pays, c'est celle de Havard (de Senantes). M. de Gastel croit même qu'elle a une origine dunoise. Le premier dont on parle, Guillaume de Havard, était seigneur de Vrainville et de Grand-Bois en 1367; il épousa Nicole de Premont. Son fils aîné, Jean de Havard, était seigneur de Vrainville et mourut en 1452. De son mariage avec Isabelle de la Gogué, il eut Michelet de Havard, seigneur de Vrainville, qui épousa Gillette d'Arquenay et mourut sans postérité. Jean eut plusieurs autres fils décédés sans hoirs et une fille, Simonne, qui épousa Mathieu Bretteau, sieur de La Rivière. C'est ainsi que la famille Bretteau devint propriétaire de Vrainville. (L. du 21 avril).

Dans une lettre du 30 avril M. de Gastel fournit de nouveaux renseignements sur la famille Le Morhier. Celle-ci est alliée aux familles d'Avaugour et d'Illiers. Le grand père de Jacques Le Morhier était ce Simon Le Morhier, prévôt de Paris pour les Anglais, qui expédia un convoi de harengs aux soldats qui assiégeaient Orléans. L'attaque du convoi par le célèbre bâtard eut lieu, pense-t-il, sur les limites du Dunois et du pays orléanais. Cette famille intéresse encore le Perche d'une autre façon : la dernière descendante de la famille fut Marie de Villiers Le Morhier, qui épousa le 27 décembre 1784 Louis-François Rousseau, comte de Chamoy, baron d'Authon, comte de Charbonnières. Elle est enterrée à Charbonnières ainsi que son fils le dernier comte de Chamoy, décédé en 1860.

M. Guillon, instituteur à Coudreceau, adresse un petit travail sur la famille de Meaussé. (L. du 5 mai).

M. Pierre Lefèvre-Pontalis fait l'envoi d'une notice ayant pour titre : *La fin du prieuré de Nottonville.*

Le dernier bulletin de la Société de l'Orléanais signale la publication du 2^e volume de l'inventaire sommaire des archives départementales du Loiret, et contient un questionnaire archéologique (t. VIII, p. 563).

M. le docteur Topinard, directeur de la Revue intitulée : *Anthropologie de la France*, demande le concours de la Société, afin de dresser une carte de répartition de la couleur des yeux et des cheveux par département, pour servir à la

connaissance de la répartition de nos principales grandes races actuelles.

M. le docteur Bergouhnioux fait part de la mort de son oncle, M. Joseph-Noël-Natalis de Wailly, membre de l'Institut, conservateur sous-directeur honoraire de la Bibliothèque nationale etc.

Le dernier volume des mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, année 1886, renferme :

1° Une étude intitulée : *Les buttes et la télégraphie optique*, par M. le commandant de Rochas. Elle a pour but de restituer le réseau de télégraphie optique au temps des Gaulois, à l'aide de buttes qui se trouvent dans le département de Loir-et-Cher. L'auteur reconstitue une ligne principale qui, en traversant le Dunois, aurait suivi la vallée du Loir et passé par : 1° Montigny, 2° Rougemont, près Saint-Jean-Froidmentel, 3° le climat de la Butte entre la ferme de la Gaillardière et le hameau du Plessis, sur les hauteurs qui font face au bourg de Morée, 4° et, après plusieurs stations, Vendôme. Puis il indique une petite ligne transversale partant de Mer pour aboutir à celle-ci par les buttes de Saint-Mandé et de la Fontenelle, commune de Viévy-le-Rayé, et de là au climat de la Butte ci-dessus indiqué. En note se trouve une description des buttes de la Fontenelle et de Saint-Mandé avec plans ; le tout extrait du répertoire inédit du département de Loir-et-Cher, par M. Launay.

2° Un mémoire ayant pour titre : *Notes sur l'histoire des Protestants dans le Blaisois*, par M. Belton, avocat. Ce mémoire renferme une notice très intéressante sur l'église de Marchenoir, avec la liste de ses pasteurs (p. 175).

3° La relation du « voyage de Marie-Louise à Blois », lors de la débâcle en 1814. Il y est fait mention de son séjour à Châteaudun. Arrivée en cette ville le jeudi 31 mars à 5 heures du soir, elle descendit à l'hôtel de la Poste, et repartit pour Vendôme, le lendemain vendredi 1^{er} avril, à 11 heures du matin.

Le journal *La Construction moderne*, nos des 16 et 23 octobre 1886, contient plusieurs vues du château de Rougemont, reproduites d'après les croquis relevés sur place par l'un de nos zélés collègues, M. Passard, architecte à Châteaudun, et une notice historique faite d'après les documents communiqués par ce dernier et puisés tant dans l'ouvrage de l'abbé Bordas, qu'aux archives mêmes du château. En voici quelques extraits :

« Château de Rougemont, dans le principe famille du même nom qui s'éteignit dans la maison des comtes de Vendôme ; il passa ensuite dans la famille de Fors qui le vendit en 1593 à Simon Francheschi, d'une famille florentine venue en France avec Catherine de Médicis ; Simon *reconstruisit le château vers 1597*, sa famille le garda jusqu'en 1620, peut-être 1630 ; la famille d'Esme de la Chesnaye, dont le chef était alors écuyer tranchant du roi, l'acheta vers cette époque ; le dernier de cette famille, porte-cornette héréditaire de la maison du roi, légua la terre peu avant la Révolution à son cousin M. de Montsoreau, père de la duchesse de Blacas et de M^{me} de la Ferronnays. »

Suit une description du château (tel qu'il était en 1686), accompagnée d'une vue cavalière.

« Vendu le 14 septembre 1686 par Françoise Chevallier, femme de Messire Éléonor Courtain, chevalier seigneur de Melinz, et auparavant veuve de M. Charles de Francheschi, chevalier, en son vivant seigneur de Rougemont. Cette propriété est venue à la dame Françoise Chevalier, par suite d'une adjudication faite par arrêts de nos seigneurs du Parlement, intervenus entre elle et M. Joseph de Francheschi, en qualité d'héritier bénéficiaire dudit feu sieur Charles de Francheschi. Vendu 1500 livres. »

M. de Montsoreau (Yves-Marie de Bouchet de Sourches) ayant émigré pendant la Révolution, ses biens furent vendus au nom de la Nation. *La Construction moderne* donne *in extenso* l'acte de la vente du château de Rougemont, qui eut lieu au district de Vendôme le 28 vendémiaire de l'an III de la République française. Ce jour donc, le *ci devant château* avec ses basses-cours, bâtiments, cours, jardins, enclos et dépendances, fut adjugé à Jacques Pivin, vigneron, demeurant commune de Saint-Hilaire-la-Gravelle, et à Jacques Thibault, Jean Gaurier, Jacques Proust, René Gallas, Joseph Melinat, marchand de bois, et Pierre Touchard, sabotier moyennant la somme de cent vingt-un mille livres. On ne dit pas par quelle circonstance heureuse il échappa aux destructions de la Bande-Noire.

Le château de Rougemont appartient aujourd'hui à l'un de nos collègues les plus distingués, M. le marquis de Nadaillac, ancien préfet, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

La Construction moderne donne encore, d'après un croquis dû à MM. Passard et Henri Brunet, une vue de la porte du cimetière de Saint-Jean à Châteaudun. M. Henri Brunet pense que cette porte date de la fin du XV^e siècle ; elle aurait été construite par un des ducs de Longueville ; les armes de cette famille sont sculptées sur la tour de l'église, qui est de la même époque.

Le bulletin de la Société archéologique du Vendômois, t. XXVI, p. 68, publie une notice intitulée : *La petite église dans le Vendômois*, dont l'auteur est M. Rabouin, l'un des membres fondateurs de la Société Dunoise.

On sait qu'aux termes du Concordat du 28 messidor an IX (15 juillet 1801), conclu entre le pape Pie VII et Bonaparte, 1^{er} consul, il fut stipulé qu'il serait fait par le Saint-Siège, de concert avec le gouvernement, une nouvelle circonscription des diocèses français. Le premier consul devait nommer aux archevêchés et évêchés, et le pape conférer l'institution canonique.

Quelques évêques et des prêtres insermentés protestèrent contre ce nouvel état de choses, et formèrent un schisme connu sous le nom de *Petite Église*. M. de Thémynes, ancien évêque de Blois, fut du nombre des protestataires et devint ainsi le chef de la Petite-Église de Vendôme. De ce schisme sortit une autre secte, à la tête de laquelle se trouva M. Beaunier, le plus actif et le

plus militant de ces prêtres dissidents, sur lequel M. Rabouin nous donne des détails fort intéressants :

« Lorsque les églises furent rendues au culte, M. Beaunier fut curé de l'église de Saint-Georges de Cloyes, ou au moins en exerça les fonctions jusque vers la fin de 1803. Il est difficile de fixer la durée de son séjour à Cloyes et le titre sous lequel il administra cette paroisse, car il en emporta les registres, les ornements et vases sacrés.

« Il fit à Morée et à Cloyes quelques prosélytes, qui se réunissaient dans cette dernière ville, dans une chambre transformée en chapelle (actuellement maison Doliveux).

« L'abbé Beaunier mourut à la Bazoches-Gouët, dans une de ses tournées, le 30 décembre 1852, à l'âge de quatre-vingts ans. »

A sa mort, la Petite-Église de Cloyes s'éteignit faute de prêtres. Les quelques prosélytes que nous avons connus rentrèrent dans l'église catholique.

Il existe encore des partisans de la Petite-Église, dans les campagnes du Charollais, où ils sont connus sous la désignation de *Blancs*. Ceux-ci continuent à fréquenter les églises catholiques, surtout les chapelles dédiées à la *Vierge*. Mais les Blancs s'y rendent de préférence aux heures où il n'y a personne, et s'il s'y trouve quelques fidèles, ils leur tournent le dos et regardent la muraille pour prier. Un jour qu'on demandait à une vieille femme de la secte pourquoi elle agissait ainsi, elle répondit : « C'est que j'adore notre Seigneur entre les mains des juifs. »

La Société Nationale des Antiquaires de France, qui vient d'agréer la Société Dunoise au nombre de ses sociétés correspondantes, lui a offert avec une grâce parfaite la 4^e série de ses mémoires et les six premiers volumes de la 5^e série. Nous avons remarqué plusieurs documents qui ont un certain intérêt pour le pays :

T. I. de la 4^e série. Bulletin, p. 126. Observations de M. du Plessis, de Blois, sur un mémoire de M. Gresy, relatif à l'inventaire de la succession de Florimond Robertet, et note de M. Mabilley sur le même sujet. — Voir le mémoire de M. de Gastel : *les Barons de Brou de la famille de Rostaing*. (Bulletins de la Société, t. V.)

T. II. Bulletin, p. 122. Nouvelles observations de M. du Plessis sur ce même inventaire.

T. IV. Mémoires, p. 382. *Les Armoiries des comtes de Champagne au XIII^e siècle*, par M. L. Courajod. Il y est fait mention des sceaux de la branche de Blois et Chartres. — Bulletin, p. 59. M. Bordier signale, dans une chapelle de Châteaudun, une statue en bois, qui représente Dunois sous le costume et avec les attributs de Saint-Georges ; et, p. 182, note avec gravure sur une fresque qui se trouve dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers et qui représente Fulbert, évêque de Chartres.

T. V. Mémoires, p. 120. *Le costume de guerre et d'apparat d'après les sceaux du moyen-âge*, avec figures, par M. Demay.

T. VI. Bulletin, p. 36. Notice nécrologique de M. Émile Mabille ; et, p. 71, note sur l'ordre du Camail ou du Porc-Épic, institué par Louis, duc d'Orléans, par M. Demay.

T. VII. Mémoires, p. 39. *Le blason d'après les sceaux du moyen-âge*, avec figures dans le texte, par le même.

Le dernier bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir (procès-verbaux, t. VIII) nous procure divers renseignements ; ainsi, M. Bellier de la Chavignerie annonce qu'à Baignolet, à Orgères et à Loigny, on a trouvé diverses monnaies romaines et gauloises, et que plusieurs de ces pièces ont été apportées au musée de Chartres. A Viabon, on a découvert, dans des caves, des tombeaux gallo-romains, contenant des épées et des sabres. Au même musée se trouve un petit christ byzantin provenant de Viabon (p. 46).

Le *Journal officiel* du 31 mars 1886 donne la liste des monuments historiques du département d'Eure-et-Loir.

Voici la partie de cette liste qui concerne le Dunois :

Monuments mégalithiques.

Saint-Avit. — Dolmen de Quincampoix.

Trizay-lès-Bonneval. — Dolmen Pierre de Beaumont.

Monuments du moyen-âge, de la renaissance et des temps modernes.

Alluyes. — Château.

Bonneval. — Ancienne abbaye.

Brou. — Maison en bois.

Châteaudun. — Façade de la chapelle dite du Champdé ; château.

Courtalain. — Château.

Montigny-le-Gannelon. — Château.

M. le trésorier annonce qu'il a fait l'acquisition du tome 3^e des Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, le seul volume de cette publication qui manquait à la bibliothèque de la Société Dunoise ; cette dépense est approuvée.

M. le Président donne lecture de la correspondance.

Trois lettres sont relatives à la demande, faite par M. le Président, des moulages des sceaux des comtes de Dunois et des vicomtes de Châteaudun, dont les originaux sont conservés aux Archives Nationales.

M. G. Robertet s'est empressé d'annoncer que la direction des Archives avait fait droit à cette requête, ajoutant qu'il lui était tout particulièrement agréable d'être l'interprète de cette bonne nouvelle. En même temps, une lettre de M. Alfred Maury, directeur général des Archives Nationales, annonçait l'envoi d'une petite boîte contenant ces empreintes. A cette lettre est joint l'authentique constatant la provenance des sceaux.

N^o 978 JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois, 1444.

Idem (contre-sceau).

N° 979 HUGUES V, vicomte de Châteaudun, 1189.

980 GEOFFROI III, fils du précédent, 1205.

981 *Idem* (avec contre-sceau), 1212.

982 GEOFFROI III ou GEOFFROI IV, 1225.

Idem (contre-sceau).

983 ALIX, dame de Nesle, vicomtesse de Châteaudun, 1316.

M. le Président a reçu les moulages annoncés ; malheureusement, plusieurs ont été brisés au cours du transport par la poste, mais il a été facile d'en resouder les morceaux.

Dans une lettre du 3 mai, M. le marquis de Pimodan, 98, rue de l'Université, à Paris, demande quelques renseignements. « D'après un manuscrit de la « Bibliothèque Nationale, f. fr. 5467, c'est à Châteaudun que, le 9 mai 1538, « Marie de Lorraine, fille du premier duc de Guise et veuve du duc de Longueville (Louis II), épousa en secondes nocces Jacques, roi d'Écosse, représenté « par son procureur. » M. le marquis de Pimodan, qui écrit l'histoire de la première duchesse de Guise, Antoinette de Bourbon, mère de Marie de Lorraine, désire savoir si celle-ci était à Châteaudun où se trouvaient Guise et plusieurs de leurs enfants. Dans une seconde lettre (du 19 mai), M. le marquis de Pimodan veut bien promettre de donner à la Société une note sur Marie de Lorraine, comme duchesse de Longueville.

M. Besnard, notaire à Chartres, donne les renseignements suivants (lettre du 10 mai) sur plusieurs reliques, provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Avit de Châteaudun, qui se trouvent actuellement au couvent des Bénédictines de Saint-Nicolas de Verneuil :

« Pour nous acquitter de la mission que vous nous avez confiée, nous sommes allés, le 14 avril dernier, ma sœur et moi, au couvent de Saint-Nicolas de Verneuil. Nous avons eu la bonne fortune et ma sœur l'excellente inspiration de demander madame Sainte-Marie, qui est dans la maison depuis 59 ans.

« Les souvenirs de Saint-Avit sont toujours très présents dans sa mémoire. Elle a connu madame Lamy, qui serait arrivée avec dix ou douze religieuses en 1809, apportant elles-mêmes les reliques de leur monastère de Saint-Avit. »

(Suivent des détails historiques qui ont déjà été insérés dans des bulletins de la Société, t. IV p. 390).

« Madame l'abbesse a permis sur notre demande qu'on nous mit sous les yeux les principaux reliquaires provenant de Saint-Avit. Aussi nous a-t-on descendu au parloir le bras de saint Avit et une châsse portant en bout son portrait et son nom.

« La main et l'avant-bras de saint Avit sont enchassés d'argent massif, incrusté de pierreries, et disparaissent complètement sous cette enveloppe, sauf une ouverture de 0^m,10 de long sur 0^m,03 pratiquée au poignet, fermée d'un verre et laissant voir le bras ; les trois premiers doigts sont ouverts, les deux derniers à demi fermés. La manche imite une étoffe avec ses plis et ondulations ;

elle est encadrée, sauf à la base, par une petite frise de 0^m,03 très finement ciselée et parsemée de petits médaillons d'argent et de pierres précieuses enchâssées : rubis et émeraudes. A côté de la petite ouverture dont j'ai parlé plus haut, se trouve gravée la mention : Saint-Avit.

« Cette première relique est certainement une pièce d'orfèvrerie très précieuse, en dehors de la valeur religieuse.

« L'autre pièce est une petite arche ou maison à toit aigu en argent avec quatorze personnages en repoussé : douze représentent les apôtres, à raison de six par grand côté, et à l'une des extrémités : saint Avit. Cette pièce mesure 0^m,50 de longueur sur 0^m,25 de hauteur. »

M. Tollet, ingénieur à Paris, 49, rue d'Amsterdam, demande (lettre du 26 mai) copie d'un règlement des heures de travail, pour les journaliers, datant de Thibaud-le-Tricheur et qui fut en usage parmi les vigneronns jusqu'au siècle dernier, ainsi que des renseignements sur les hôpitaux ou maladreries de l'ancienne ville de Châteaudun. M. Tollet publie un ouvrage sur les édifices hospitaliers.

M. le président de l'Académie d'Hippone (Bône) sollicite (lettre du 24 mai) l'envoi d'un ou deux bons estampages ou d'une photographie de l'inscription lapidaire d'Hippone donnée par M. Gouin au musée de la Société Dunoise. Le bureau décide que l'estampage sera fait et envoyé à l'Académie d'Hippone.

M. l'abbé Joseph Dutertre, directeur de la maîtrise de Cléry, annonce (lettre du 10 juin) que les fouilles qui viennent d'être faites dans l'église de Cléry ont été fécondes en résultats : outre les cendres de Dunois, les corps de cinq membres de la famille de Dunois-Longueville ont été trouvés intacts.

L'Académie de Nîmes prépare des concours pour les années 1888 et 1889.

M. le Président est heureux d'annoncer au bureau qu'au salon de 1887 une médaille de 3^e classe a été décernée à M. P. Galerne pour son tableau : *Les bords de la Cédelle à Crozan (Creuse)*.

M. Robertet écrit qu'il a fait auprès de M. Maury, directeur des Archives Nationales, les démarches nécessaires pour obtenir la collection en moulage des sceaux des comtes de Blois, sollicitée par la Société, et manifeste des craintes au sujet du résultat de ces démarches (L. du 17 juin).

M. Jarry, avocat à Orléans, adresse un exemplaire du *Journal du Loiret*, numéro du 17 juin 1887, où il est rendu compte des fouilles pratiquées dans l'église de Notre-Dame de Cléry ; il a été chargé à ce sujet d'un rapport à la Société archéologique du Loiret. Notre excellent collègue dit, dans sa lettre d'envoi : « Je n'ai pas besoin de rappeler les liens qui me rattachent à votre savante compagnie, pour vous assurer que je me ferai un plaisir de vous envoyer le premier exemplaire qui en serait imprimé. » (L. du 17 juin.)

En raison de l'importance que présente pour notre histoire le résultat de ces fouilles, nous reproduisons la note publiée par le *Journal du Loiret* :

« Il y a quelques jours, en vertu d'une autorisation ministérielle et sous la direction de M. Dusserre, architecte des monuments historiques pour le département du Loiret, MM. Jarry et Dumuys, membres de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, ont fait exécuter des fouilles dans l'église de Notre-Dame-de-Cléry, en présence de M. le marquis de Tristan, maire, et de M. l'abbé Saget, curé-doyen.

« Ces recherches ont donné le meilleur résultat. On a retrouvé dans la chapelle Saint-Jean, appelée aussi de Longueville, le corps de Marie d'HARCOURT, seconde femme du grand bâtard d'Orléans, comte de DUNOIS, décédée en 1464, et, dans le même caveau, les restes de leur fils aîné, mort en bas âge. Le caveau est au centre de la chapelle, devant l'autel et immédiatement à gauche de celui de Dunois, découvert en 1854.

« Ces recherches se complètent ainsi l'une par l'autre. Et le fait d'avoir rencontré, l'un à côté de l'autre, les corps des fondateurs de la chapelle de Saint-Jean, donne une grande force aux raisonnements sur lesquels on se fondait pour reconnaître, en 1854, la présence des restes de Dunois. Le récit des historiens se trouve ainsi confirmé.

« A l'angle gauche de la même chapelle, dans un autre caveau, l'on a rencontré deux cercueils en plomb contenant le corps de François II d'Orléans, premier duc de Longueville, mort le 12 février 1512, avec une très belle inscription ; et celui de son frère Louis, aussi duc de Longueville, mort le 1^{er} août 1516. On ne savait pas que ce dernier fût inhumé à Cléry.

« Ces découvertes ajoutent un intérêt de plus à l'histoire, déjà si riche, de l'ancien pèlerinage orléanais. Elles trouveront leur place dans le travail que M. Jarry prépare sur la collégiale de Notre-Dame-de-Cléry. »

M. Jarry écrit de nouveau pour demander des renseignements : sur les rapports du Bâtard et de sa femme, de leurs enfants et petits-enfants, et de leurs femmes avec Cléry, ne fût-ce que pour leur inhumation ; sur le titre de *Duchesse de Dunoy*s que donne à Agnès de Savoie son épitaphe ; et sur le lieu d'inhumation d'un petit-fils de Dunois, Jean d'Orléans, cardinal de Longueville, mort à Tarascon.

M. l'abbé Métais, de la Société archéologique du Vendômois, offre à la Société Dunoise la copie d'une charte, qui se trouve aux archives de Loir-et-Cher, et qui concerne l'abbaye de Bonneval. Il en est fait mention dans le *Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois* p. 161, mais sous forme d'extrait. (L. de juin.)

Le Bureau en a décidé l'insertion dans le bulletin, comme complément à notre Cartulaire.

M. le comte de Dion, président de la Société archéologique de Rambouillet, invite les membres de la Société à assister à une séance qui se tiendra le 10 juillet, à Dourdan. (L. 21 juin.)

L'Écho Dunois a publié, dans son numéro du 26 juin, des notes écrites par M. Boucher, ancien greffier, sous la dictée d'un témoin oculaire, au sujet de certains faits passés à Châteaudun, lors de la Révolution, et notamment en ce qui concerne la violation des sépultures de la Sainte-Chapelle.

Voici un extrait de ce document :

« *Notes prises et recueillies le 11 mai 1852 par René-Félix Boucher, ancien greffier du Tribunal civil, et écrites sous la dictée de M. Pierre-Honoré Gouin, ancien serrurier, âgé de 76 ans, né à Châteaudun (ci-devant paroisse de Saint-Lubin), le 22 mai 1776, fils de Pierre-Anne-Claude Gouin et de Marguerite Audonneau.*

« J'ai demeuré à Châteaudun et j'y suis resté depuis ma naissance jusqu'à l'âge de 16 ans (1792). A cette époque je suis parti de cette ville, où j'avais appris l'état de serrurier, pour me rendre à Versailles, ayant été mis en réquisition comme ouvrier par le Comité révolutionnaire de Châteaudun dont était président le nommé Tupin, gendre de M. Robillard, ancien régisseur du château des Coudreaux, appartenant alors à la famille de Puisieux, lequel Robillard est venu habiter Châteaudun où il est décédé.

« J'avais été enfant de chœur à l'église Saint-Lubin, paroisse à la tête de laquelle était M. Raimbert, curé, frère de M. Raimbert des Bordeaux.

« Avant de partir pour Versailles, j'ai vu construire le temple dit *la Montagne* dans le chœur de l'église de la Madeleine ; cette construction a été faite avec le débit de peupliers abattus sur la route d'Orléans, jusqu'à Villesain, des deux côtés de la route. Je n'ai pas vu jouer la comédie dans cette église, parce qu'alors j'étais parti pour Versailles.

« Avant mon départ, j'ai encore vu, dans le mois de..., pendant que j'étais apprenti serrurier chez Lemoine, rue Porte-d'Abas ou de Saint-Lubin, enlever les corps de la famille de Longueville du tombeau qui les renfermait et qui se trouvait sous le chœur de la Sainte-Chapelle du Château. J'ai coopéré en présence de M. Ybry, alors président du district, à cet enlèvement comme apprenti du dit Lemoine. Après avoir enlevé les cercueils, en plomb, qui étaient supportés dans le caveau par des barres de fer, on les a placés dans la voiture d'un nommé Ferré, voiturier à Saint-Jean, pour les transporter au cimetière.

« Arrivés là, c'est moi-même qui ai ouvert les cercueils et en ai retiré les corps ; il y en avait quatre grands et quatre petits. J'ai ouvert aussi quatre boîtes carrées en plomb, qui contenaient les cœurs (1).

« Le tout a été enterré dans le cimetière, auprès de la porte d'entrée ; ensuite on a ramené les cercueils vides au château, où siégeait alors le district, pour

(1) J'ai entendu souvent, dans mon enfance, dire à mon grand-père que Lemoine son maître (qui était un sans-culotte), après l'ouverture des châsses renfermant les cœurs, les écrasait avec son marteau en proférant des paroles obscènes. (Notes de son petit-fils Alphonse Gouin).

faire fondre le plomb et en faire des lingots qui ont été envoyés à Paris pour être employés à la confection des balles pour la République.

« On m'a ensuite enfermé seul dans la chapelle pour enlever du caveau les barres de fer dont je viens de parler plus haut. Un petit incident est arrivé : ma chandelle est tombée dans le caveau et s'est éteinte ; je suis cependant parvenu à sortir de cet endroit, j'ai frappé avec mon marteau à la porte d'entrée de la chapelle, je suis parvenu à me faire entendre, et un membre du district m'a fait donner une autre chandelle ; j'ai alors achevé mon travail.

« Il y avait dix prêtres attachés à la sainte Chapelle, un desservant, deux chantres, des enfants de chœur portant des ornements de couleur rouge et un sonneur.

« On descendait sur l'autel le Saint-Sacrement au moyen d'une poulie ; de chaque côté de l'autel, sur lequel il n'y avait pas de tabernacle, on voyait deux colonnes en cuivre doré ; au fond de la chapelle il existait un buffet d'orgue (ce sont les jeux d'anches qui sont maintenant à la Madeleine). Le chœur était entouré d'une petite grille en fer non doré ; le trésor, placé à droite en entrant dans le chœur, dans un enfoncement, était fort riche, le district s'en est emparé ; il y avait de fort belles statues dans l'intérieur de la chapelle.

« La chapelle Saint-Roch existait dans le cloître portant ce nom ; M Raveau, couvreur, l'a achetée pour en faire une maison d'habitation ; elle avait précédemment servi de club. Plus tard, le club a été transféré dans l'église Saint-Pierre dont le presbytère, situé derrière l'église, a été acheté par M. Molard qui y a établi un café ; depuis, M. de Maussé en a fait l'acquisition pour y fonder un hôpital des incurables. Devant cette église il y avait un petit mail appelé *le Mail Saint-Pierre*, sur lequel M. Bignon a fait construire une remise.

« Avant la révolution de 93, le chœur de l'église de la Madeleine était fermé par un jubé en bois, sur lequel on montait pour faire la lecture de l'évangile. On ne voyait l'intérieur du chœur que lorsque les portes en bois plein étaient ouvertes ; l'autel était placé où il existe maintenant, au fond de l'église. La chapelle de la paroisse était placée où se trouve actuellement le banc des sœurs de l'Hôtel-Dieu, auprès de la grille d'entrée du chœur ; il y avait une autre chapelle sur la même ligne et encore une autre dans le fond de l'église appelée la chapelle Saint-Crépin ; le chœur de la paroisse se trouvait à l'endroit où l'on voit la chaire à prêcher.

« Aussi, avant la révolution de 93, on descendait quatre marches pour arriver dans l'église, par suite des travaux occasionnés pour la construction de la montagne.

« C'est moi qui ai fait, comme serrurier, en l'année 1812 : 1° la petite grille en fer qui sert de clôture au sanctuaire ; 2° l'autre grille en fer, en forme de portail, qui ferme le chœur ; la grille n'est pas entièrement en fer.

« Quand on a enlevé, à l'époque de la Révolution, onze cloches de la tour de l'église de la Madeleine, on a été obligé de pratiquer un trou dans le mur du

clocher du côté de la place ; on voit encore ce trou fermé par un contrevent. Il n'est resté que la douzième cloche appelée Thibault, c'était la plus grosse.

« La veille de mon départ pour Versailles, je me rappelle avoir été au club dans l'église Saint-Pierre, avoir vu à la tribune le nommé Dazard, qui était libraire, dénonçant Tupin comme chef du Comité révolutionnaire ; son discours a duré, a-t-on dit, sauf quelques intervalles de repos, depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à deux heures du matin.

« Pendant le temps que j'ai passé à Versailles, on a conduit, de Châteaudun à Paris, l'abbé Roch, ancien chanoine du Château, propriétaire de la Croix-Rousseau, où il avait fait placer une croix ; on le poursuivait parce qu'on avait trouvé chez lui un catéchisme d'enfant, cause pour laquelle on voulait le faire condamner et guillotiner ; trois témoins à décharge avaient été envoyés de Châteaudun, c'étaient Champion père et Champion fils, ainsi que Dutertre, serrurier. Le Comité révolutionnaire de Paris n'a pas voulu entendre ces témoins, et l'abbé Roch a été condamné à mort et exécuté.

« Quelque temps après, j'ai su qu'on avait envoyé à Paris pour y subir le même sort M. Barré de Boisméan, devenu procureur impérial sous l'Empire et plus tard procureur du roi sous la Restauration ; il y avait avec lui deux autres personnes dont je ne me rappelle plus les noms ; mais, lorsqu'ils sont arrivés tous trois à Versailles, on leur a dit : *Messieurs, allez vous-en : Robespierre est déchu de ses fonctions.* Ils sont revenus à Châteaudun. »

Le bulletin de la Société archéologique du Vendômois 2^e trimestre 1887, signale seize cahiers de notes recueillies par M. Bonnin, instituteur à Fréteval, sur Fréteval, Saint-Jean-Froidmentel et autres communes limitrophes ; ces cahiers ont été offerts à la Société par la veuve de ce dernier.

M. le Président donne successivement la parole à M. Coudray pour la lecture de sa note sur *les nouveaux vitraux et le portail sud de la Madeleine*, et à M. Pierre Lefèvre-Pontalis, qui lit son mémoire intitulé : *La fin du prieuré de Nottonville (1778-1793)*.

La séance est levée.

ACCORD

ENTRE BONNEVAL ET MARMOUTIER

1118

(Charte inédite)

La charte que nous offrons à la Société Dunoise est conservée en original aux Archives départementales de Loir-et-Cher, perdue, pour ainsi dire, dans le fonds de l'abbaye de la Trinité de Vendôme. C'est un magnifique parchemin, d'une parfaite conservation, mesurant 0,720 sur 0,235. Le titre écrit au dos en grandes capitales : **CONCORDIA CVM MONACHIS BONE VALLIS. DVNVM. 1118**, ne laisse aucun doute sur sa provenance ; c'est bien une charte de Marmoutier pour le Dunois, et, comme telle, sa place était dans le Cartulaire Dunois publié par Mabille, si une classification des archives, depuis longtemps désirée, l'eût mise à la portée des chercheurs.

Une note, d'une écriture moderne, écrite au dos, ajoute un détail, que la lecture du document révèle d'ailleurs : « Cette charte est donnée par les moines de Marmoutier. » Les faits y sont donc exposés sous un jour qui leur est favorable ; il serait intéressant de pouvoir confronter cette notice avec celle rédigée par les religieux de Bonneval.

Cette charte est inédite. Mabille en a bien inséré dans le Cartulaire Dunois (n° CLXXI, p. 161) un résumé d'après le mss. latin 5441² de la Bibliothèque nationale ; mais cet extrait est trop incomplet pour en laisser deviner tout l'intérêt. La pièce contenait des détails nouveaux pour l'histoire de deux célèbres abbayes. Nous ne pouvions donc pas hésiter à réclamer pour elle, malgré son importance secondaire, une hospitalité qui lui a été généreusement accordée.

Ce nouvel accord se rattache à un autre déjà connu, classé dans le Cartulaire Dunois, sous le n° CLV. En 1097, les religieux de Bonneval ne voulurent pas entendre ni même accepter le jugement porté par le chapitre de Chartres, au sujet de l'église de Saint-Victor de Fréteval. *Monachi Bonæ Vallis neque istud neque aliud supradictum [judicium] quod de sancti Victoris ecclesia faciendum erat, audire saltem voluerunt, sed sine iudicio et ratione, de capitulo exeuntes abierunt.* Et au mépris de la sentence impérative de l'évêque, ils se maintinrent dans leur possession.

Marmoutier réclama longtemps sans le moindre succès; la charte présente nous fait connaître les différentes phases de ce débat. L'illustre abbaye bénédictine voulait-elle se trouver seule en face de la puissance, née d'hier, mais toujours grandissante, des seigneurs de Fréteval, et attirer sur elle, exclusivement, les bienfaits de ces redoutables châtelains, dont elle avait déjà maintes fois éprouvé la générosité? Toujours est-il qu'elle se résolut à de grands sacrifices pour obtenir la tranquille et paisible possession de cette église, avec celle de Saint-Hilaire-la-Gravelle (1), également en litige : *quum hec adversus eos in capitulo Carnotensi ante deraisnaveramus* (2). Dans ce but, elle abandonnait à Bonneval la partie de l'obédience de Rouvray, *Roboretum* (3), qu'elle avait reçue d'un nommé Sanson.

Cette première conciliation eut lieu probablement peu de temps après le jugement de 1097, car les religieux de Bonneval attendirent que la mort eût enlevé tous les témoins de Marmoutier pour réclamer l'obédience de Rouvray tout entière, avec les terres de Nogent, *Nogentum* (4) et de Villeau, *Villeellum* (5), et pour se plaindre de ce que l'église de Rouvray avait été dépouillée, avant de leur être livrée, de ses reliques et autres ornements. Il eût été facile à ceux de Marmoutier de se défendre, mais préférant éviter les discordes et les disputes, *sicut decet monachos*, ils cédèrent à Bonneval *Pais-*

(1) Canton de Morée (Loir-et-Cher).

(2) C'est une allusion évidente à la charte CLV, de 1097, que le scribe devait avoir sous les yeux, comme le prouve l'emploi du verbe peu usité *deraisnare*, employé dans les deux documents.

(3) Probablement Rouvray Saint-Florentin.

(4) Le Cartulaire mss. de Marmoutier pour le Vendômois, n° CIV, fait mention de la terre de *Nouant*, *Nogentus*, près Saint-Amand, arrondissement de Vendôme, donnée à Marmoutiers par Foulques de Benasta. Serait-ce là notre *Nogentum* ?

(5) *Villeau*, canton de Voves. — Cf. *Cartulaire dunois* n° LI, etc.

soletum (?), avec les obédiences du Puiset, Villeau et Nottonville, *Puteolum* (1), *Vileellum* et *Nantulfi Villam* (2).

Cette transaction eut lieu en présence de Geoffroy de Lèves, évêque de Chartres. Les religieux de Marmoutier livrèrent leurs titres de propriété et obtinrent, moyennant une forte somme d'argent, la ratification de ce transport par les donateurs.

Mais Bonneval exigea de plus que l'on obtint pareille ratification d'un chanoine d'Orléans et d'un certain lépreux. Marmoutier ne s'était engagé qu'à l'égard des donateurs et n'avait jamais eu connaissance des droits de ces derniers ; mais, de lassitude, il consentit encore à concéder une indemnité de 100 sols, dont 60 de Chartres et 40 de Châteaudun, plus neuf septiers de blé.

Cet accord définitif fut approuvé par le chapitre général de Bonneval, en présence de Bernier, abbé de Bonneval, de Fromond, prieur de Chartres, de Robert, prieur d'Épernon, de Renaud de Château-Gontier, notaire, de Thibaud de Poncé, d'Hardouin et d'Érard du Serrain, de Bernard, cordonnier, enfin de Rainaud Chair-de-Vache, qui avait accompagné les moines de Marmoutier, mais gardait leurs chevaux à l'hôtellerie pendant le chapitre.

La charte n'a jamais été scellée.

Nous n'avons pu donner la dénomination moderne de deux localités mentionnées ; on y parviendra sans doute en consultant les anciens pouillés de l'abbaye de Bonneval ; nos érudits confrères de la Société Dunoise voudront bien y suppléer et pardonner à notre ignorance.

L'ABBÉ CH. MÉTAIS.

Saint-Rimay, le 24 juin 1887.

(1) *Le Puiset*, canton de Janville, Eure-et-Loir. — Cf. *Cartulaire Dunois* n° CXLIV, etc.

(2) *Nottonville*, canton d'Orgères, Eure-et-Loir. — Prieuré de Marmoutiers, Cf. *Cartulaire Dunois*, XL, CLXIX, etc. — Cependant l'*Index* du *Liber de Servis* traduit *Villa Nantulfi* par *Nanteuil*, commune de Montrichard, Loir-et-Cher.

CONCORDIA CVM MONACHIS BONE VALLIS

DVNVN ⁽¹⁾ 1118

Quum (2) rerum utiliter gestarum memoria per longa temporum interualla mente solet excidere, et ad rediuium rursus controuersiam earumdem obliuio discordantium animos facile reuocare; prouida satis atque utilissima consideratione ab antiquis pacisque amatoribus repertum est atque statutum eorum seriem que consulte geruntur, et sua posset ignorantia plurimorum quietem in seditionis et litis discordiam excitare, ad posteros noticiam qualiter gesta sint, litterarum apicibus annotare. Quorum nos maioris uidelicet monasterii fratres auctoritatem exemplaue secuti, ad omnium fidelium, maximeque successorum nostrorum Xristo in hoc seculo famulantium uolumus noticiam peruenire, quo tandem fine quauē concordia controuersia illa siue discordia, que diu inter nos et Bone Uallis monachos uersata est, domino quieuerit pacificante. Erat autem aduersus nos eorum talis querela. Calumniantibus quippe nobis iam olim aduersus eos sepiusque reclamantibus quedam in obedientia Sancti Hilarii que dicitur de Grauella, nec non et in ecclesia castri Fracte Uallis, que tunc ipsi tenebant, uentum est inter nos et ipsos ad huius concordie finem. Dimiserunt namque nobis et bona pace concesserunt totam illam Sancti Hilarii de Grauella obedientiam, simulque omnia que in ecclesia siue ad eam pertinentibus iam dicti castri Fracte Uallis habebant. Iam enim eiusdem ecclesie dimidiam partem, et alterius dimidie sextam partem possidebamus, quum hec aduersus eos in capitulo Carnotensi ante deraisnaueramus (3); nosque eis uice transactionis quamdam nostram obedientiam, que dicitur Roboretum, non totam uidelicet uillam, ipsa neque enim nostra tunc tota erat, sed quantum in ea die illo ex dono iam Sanzonis, possidebamus, dedimus atque concessimus, litterasque nostras quas hinc habebamus eis tradidimus. Que nimirum concordia, qui eam fecerant monachis nostris uiuentibus, rata et inconcussa utrinque permansit. Illis autem uiam uniuerse carnis ingressis, surrexerunt monachi Bone Uallis dicentes in litteris suis contineri quod eis totam illam Roboreti uillam debebamus acquietare, nec non et aliam terram nostram de Nogento, et quamdam iterum terram Uilellum, in ea eis concordia pacti fueramus donare. Rursus etiam aduersus

(1) Titre inscrit au dos de la charte en grandes capitales.

(2) Quoniam. — *Cartul. Dunois*, n. CLXXI, p. 161.

(3) Sic. — Ce même verbe se trouve dans la charte CLV, p. 146. « *Omnia quæ monachi Majoris Monasterii ibidem deraisnauerant, siue derationauerant.* » — Cf. DUCANGE, au mot *Derationare*, *Deraisnare* ou *Deresnare*; suppl. de CARPIENTIER; *Causam suam rationibus comprobare*; *Deraisnier*: prouver son droit en justice; ibid, suppl. *Glossaire François*.

nos conquerebantur, quod ipsam quoque iam dicti ecclesiam Roboreti reliquiis et quibusdam aliis ut dicebant ornamentis, priusquam eis tradidissemus, exposuissimus. Cumque nos talibus inquietare cepissent querelis, quas non ita se habere sicut dicebant, quin potius omnia eis que in illa pepigeramus concordia plene nos executos fuisse, sufficienti ratione ostendere possemus, iurgia tamen litesque, sicut decet monachos, declinare malentes, terram nostram que dicitur Paissoletum, sicut etiam tres obedientias nostras Puteolum scilicet, Uilellum et Nantulfi Uillam tenebant, insuper eis augentes donauimus, promittentes quod omnes illos qui nobis eam concesserant, eis semel tantum concedere faceremus. Quod cum ita coram Carnotensi episcopo, tunc domno Gaufrido de Leugis, ab utraque fuisset parte concessum, et in eorum capitulo solemniter confirmatum, litterasque nostras eiusdem terre quas habebamus, hoc ipsum, sicut conuenerat, omnes fere qui nobis concesserant, plurima erogata pecunia, eis concedere fecimus. Cum itaque nos finem rei tandem adeptos taliter putaremus, rescinditur rursus concordia et pacta prius placita replicantur. Postulabant etenim, immo uiolenter cogere super prioris tenorem pactionis nitebantur, quatinus cuidam Aurelianis decano, cuius in hac re ius eatenus non audieramus, simulque cuidam leproso concedere faceremus, cum hoc ipsum nulli prorsus preter ipsos qui nobis concesserant, nos concedere facturos promississemus. Sed quum in hac causa diu multumque laboraueramus, plurimumque ab eis grauatos nos tam priuatis quam etiam generalibus placitis sentiebamus, rem ipsam perficere et omnino finire cupientes, ad hunc tandem cum eis pacis et concordie finem ex supradictis omnibus querelis, bona pace, domino fauente, peruenimus. Dedimus enim eis ut petierunt centum solidos preter illa que prius pepigeramus, sexaginta scilicet Carnotensium et Dunensium quadraginta, nec non et annone sextarios nouem, quos hinc se perdidisse dicebant, eis restaurauimus. Et hec sibi sufficere dicentes, cum hoc solum modo quod iam in Roboreto a nobis habuerant, seu die illo habebant, sopitis prorsus retroactis inter nos et ipsos hac de causa querelis, et que inde contigerant omnino sedatis discordiis, sepefactam unanimiter concordiam prius coram abbate et quibusdam tam ex nostris quam ex eorum monachis, in ipsius camera perlocutam atque concessam, bona pace in suo generaliter capitulo ratam in perpetuum concesserunt, presidente ipso eorum abbate domno Bernerio, considentibus etiam ibique presentibus de monachis nostris Fromundo priore, Herueo Carnotensi priore, Rotberto Sparnonensi priore, et Rainaldo de Castro Gunterii notario (1), qui omnes uice nostra quicquid datum a nobis in hac eis concordia fuerat, similiter concesserunt. Hoc autem solummodo retinuerunt, quod si calumnia eis ab aliquo deinceps de terra illa Paissoleti surrexerit, ubi eis cuiuslibet hominis nostri testimonio opus sit, eius dumtaxat qui in ipsis quas inde a nobis habue-

(1) Il fut aussi le scribe de la charte XLVII, A du *De servis*, et il est cité comme témoin dans le *Cart. Dun.*, n° CLXIII.

runt litteris inuentus fuerit, ipsum eis transmitteremus quando petierint, et cum eo ex monachis nostris quem nobis placuerit, qui pro eis testimonium perhibeat, absque ullo uel suo expenso, tanquam pro nobis. Actum Bone Ualli anno ab Incarnatione Domini M^o C^o XV^o III^o. V^o idus ianuarii, et in eorum ut dictum est capitulo sollemniter confirmatum.

De monachis nostris istis presentibus :

Fromundo priore (1).
Herueo Carnotensi priore.
Rotberto Sparnotensi priore.
Rainaldo notario.

De famulis nostris :

Pagano beliardo (2).
Rainberto famulo.
Guiardo Sparnotensi famulo.

Ex parte ipsorum, de famulis eorum :

Fulcodio.
Tetbaldo, de Ponceio.
Richardo sacrista.
Harduino de Sartrino (3).
Erardo de Sartrino.
Gosberto druione.
Bernardo de corduanario.

Rainaldus quoque Caro de Uacca cum monachis nostris illuc perrexerat, sed non fuit tunc in capitulo, quia equos eorum in hospitio custodiebat.

(1) Cité comme témoin dans la charte CLXXIII.

(2) Il est cité comme témoin dans la charte L, A du *De servis*, et dans le n^o CLXXIII du *Cart. Dunois*, où il est placé parmi les serviteurs, car c'est à tort que Mabille a séparé les deux noms par une virgule.

(3) *Sartrinum*, le Serrain, commune de l'arrondissement de Tours. — Cf. *Cart. Dun.*, n^o LX.

GOHORY

SON PRIEURÉ, SA PRÉCEPTORIE

DEUXIÈME PARTIE

Les bienfaits successifs conférés au prieuré de Saint-Michel eurent un couronnement : le droit seigneurial, dans l'étendue du territoire de Gohory, lui fut complètement acquis.

Le prieur succédait ainsi aux anciens chevaliers. Mais, comme la houlette est plus douce que le glaive, cette domination fut toute paternelle. Les populations y gagnèrent la paix et la sécurité. Déjà nous avons vu le prieur Ruollant, par ses prières et son intervention bienveillante, obtenir du seigneur de Montigny le retour de ses administrés après la levée du séquestre mis sur leurs biens.

Désormais ils n'eurent plus à craindre les enrôlements ni les expéditions lointaines.

Ranulfe de Thorigny, investi du priorat de 1213 à 1249, dut, pendant la durée de sa longue administration, exercer une influence salutaire sur le pays. Son nom, l'origine normande de la plupart des prieurs, la date de son existence, qui le rend presque contemporain, nous portent à le rattacher à la famille de l'illustre Robert de Thorigny, abbé du Mont-Saint-Michel et annaliste de France.

De son temps la culture fait des progrès, elle étend son domaine. On défriche les bois, et, en 1247, les droits sur les terres nouvelles, appelées *novalles*, durent être fixés : entre l'abbé de Saint-Michel, le prieur et le curé de Gohory fut ménagé un accord qui obtint l'approbation de Mathieu, évêque de Chartres.

Malgré les reconnaissances réitérées des titres et immunités du prieuré, faites par le vidame, malgré l'aveu de son droit de justice indépendante (1304-1313), les baillis de Meslay ne cessaient de le troubler par leurs entreprises, de lui susciter des sujets de contestation. Mû par un zèle excessif, le bailli Nicolas Trouillard,

d'une antique famille que nous retrouvons à Chartres et à Bréhainville, persistait à vouloir instrumenter sur le territoire de Gohory. Lorsqu'ils virent que le Parlement était défavorable à leurs procédures, que, par sentence donnée en 1329, il obligeait le bailli à justifier ses prétentions à l'égard du prieur Jean-Georges et de sa juridiction, les officiers de Meslay en vinrent aux voies de fait. Ils traînèrent en justice et voulurent faire comparaître à leur barre le représentant du religieux absent. On alléguait des abus : la justice était mal rendue.

Pour épargner aux habitants de plus grands malheurs, Jean Georges fit présenter d'humbles excuses à la vidamesse, se soumit même à l'amende. Et très haute dame Isabeau, par une charte de 1330, reconnut ses franchises et immunités pour l'avenir. Mais, tandis que le prieur cédait à la force, mû peut-être par de nouveaux griefs, il en appelait à la plus haute autorité du royaume. En conséquence, le 21 juin 1331, paraissait un mandement du roi Philippe *contre les violences faites aux prieur, prieuré, terre et hommes de Gohory*, par la dame vidamesse. Preuve que nos rois ne négligeaient pas de prendre en main la défense des faibles et des opprimés.

L'heure allait sonner où des calamités beaucoup plus douloureuses, plus générales, devaient fondre sur le Dunois et sur la France.

C'est l'époque aussi où les documents se font rares. Nous suivons les Anglais, et les Grandes-Compagnies surtout, à la trace des ruines qu'ils ont accumulées. Nous avons déjà signalé le territoire de Rougenou resté en friche ; les métairies entre Brou et Illiers abandonnées ; le moulin du Tronchet, d'après un acte, réduit à l'état de masure, par suite des guerres. Citons encore, en passant, un autre moulin sur l'Ozanne, celui de Patry, qui n'est plus qu'un souvenir, lorsque le propriétaire en vend la *place* à Jean Gournil, fils de Mathurin Gournil, meunier de Carcou (1481).

Puis, la guerre anglaise terminée, l'ordre commence à renaître. Le prieur Michel Pennezée nomme un bailli (1447). Messire Thomas Minier lui succède en 1452. Mais les immeubles bouleversés avaient subi de trop violentes transformations, pour pouvoir continuer à acquitter les charges anciennes. De là des procès. C'est ainsi qu'après de longues contestations, une transaction se fait au sujet d'un muids de blé, légué par Gohier de Lanneray, sur le moulin du Tronchet. Le propriétaire allègue que des murs écroulés ne sont

plus un moulin : que, dans l'état actuel, il vaut à peine la rente. Frère Guillaume Lecuyer, prieur, et Roger le Bel, curé de Tourville, commissaires agissant au nom du cardinal de Touthville, abbé commendataire du Mont-Saint-Michel, consentent à une réduction. Pierre de Montigny, écuyer, sieur de la Boesche, qui possède le Tronchet, rebâtira le moulin, et la rente sera réduite à six septiers de blé.

Les prieurs semblent avoir résidé dans leurs bénéfices jusqu'au commencement de la guerre de Cent-Ans. Ils étaient, à l'origine, environnés de quelques religieux. C'est ainsi que Ranulfe (1) apparaît avec Guillaume, son compagnon, prêtre comme lui, parmi les témoins d'une charte. Cette pluralité était nécessaire pour célébrer l'office divin. Mais, devant les menaces, les atrocités de la guerre, les religieux se replièrent sur leur abbaye et allèrent chercher la sécurité derrière ses imposantes murailles. Le clergé séculier reste seul au milieu des populations (2).

La fin du XV^e siècle et le commencement du XVI^e virent la cure de Gohory occupée par un homme bienfaisant. Maître Guillaume Pain, originaire du pays, lui a voué un intérêt qui revit encore dans ses donations. Il a légué à la Fabrique, avec charge de messes pour le repos de son âme, plusieurs pièces de terre, des rentes sur le Bois-Girard, la Borde et le Saulçay. Déjà, le 27 décembre 1483, il assignait à l'église cinq sols de rente ou deux pintes d'huile, sur sa maison ou courtil, près le puits. Le sachant sans doute mal pourvu de ses accessoires, il lègue aux habitants une corde neuve, une chaîne et un seau ferré pour ce puits. A l'église, un lampier garni de quatre lampes et poulies pour être suspendu devant le crucifix : ces lampes seront allumées à toutes les grandes fêtes de l'année. Il était mort avant 1535.

Peu de temps auparavant, un ecclésiastique qui devait marquer utilement son passage dans la paroisse, y faisait son entrée. Je veux parler de messire Pierre Hugot. D'abord vicaire de Logron (1531), puis curé de Fains, il conserva ce dernier titre jusqu'à la fin, dans sa résidence de Gohory, où il devint, en 1534, tout à la fois vicaire-

(1) Ranulfe, prieur de Gohory (1081-1093).

(2) D'après les actes notariés de Châteaudun, les prieurs de Saint-Gilles, de Douy, de Ris-Bœuf, de Moisy, etc., ne résident pas habituellement, au commencement du XV^e siècle. Tous louent leurs prieurés. Bourguignons et Anglais sillonnaient la campagne.

gérant et receveur-fermier du prieur. Il demeurait dans les logis du prieuré et dirigeait l'exploitation des terres.

Si, comme on n'en peut douter, l'église a été rebâtie en 1536, Pierre Hugot dut être l'âme de cette entreprise. On dirait que, considérant cet événement comme le meilleur souvenir de sa vie, il a voulu le rendre impérissable. En effet, sur une table de pierre placée au-dessus de la porte d'entrée, et encore conservée à Gohory, l'inscription suivante fut alors placée :

L'AN DE GRACE MIL CINQ CENT TRENTE-SIX
DES JOURS DE JUIN UNG MOINS DE VINGT-SIX
FUT DEDIE ET CONSACRE CE TEMPLE
PAR LE SAIGE PRELAT DE TOUT HONNEUR EXEMPLE
EVESQUE DE SEBASTE POUR CERTAIN
LORS SUFFRAGANT DE L'EVESQUE CHARTRAIN
EN L'HONNEUR DE L'ARCHANGE SAINT MICHEL
QUI INTERCEDE POUR LES PECHEURS AU CIEL

Dans son testament (1554) conservé aux archives et que nous avons pu consulter, grâce à la bienveillance de M. Merlet, il laisse certaine allocation pour l'entière restauration de cet édifice, et fonde une aumône annuelle, à distribuer le jour anniversaire de la Consécration. Le receveur du prieuré était de Châtillon. Martin Hugot, son frère, prêtre lui-même, y résidait. C'est à ce dernier qu'il lègue sa maison avec ses modestes dépendances, situées dans cette paroisse. Il en aura la jouissance viagère et l'immeuble fera retour à l'église de Gohory. Cette petite closerie n'est autre que la Hugotière, qui a tiré son nom soit de Pierre Hugot, soit de ses ancêtres. Elle était, en 1602, la résidence de messire Robert de Boucles, tambour général de France, sieur de la Hugotière.

Dans le testament de maître Hugot, on retrouve l'amour du sol natal. On mettra sur sa tombe une pierre qui est à sa maison de Châtillon. Il sera inhumé dans l'église de Saint-Michel, mais par Michel Pitart, ecclésiastique qui devait appartenir à sa paroisse d'origine. C'est surtout son attachement aux habitants de Gohory, sa patrie adoptive, qui éclate à toutes les lignes. Une grande partie de ses paroissiens sont nommés dans ces suprêmes dispositions et reçoivent un don. Ses serviteurs, les employés de sa ferme, ne sont point oubliés. Toutes les pauvres veuves auront un secours. Plusieurs nécessiteux seront déchargés de leurs impôts. Un souvenir

est laissé à chacun de ses filleuls. Mais, ce qui est plus remarquable, c'est qu'en vue de favoriser les bonnes mœurs dans le pays, il fonde une sorte de prix de vertu. A six jeunes filles qu'il désigne, ses exécuteurs testamentaires verseront cent sols tournois ; toutefois ce ne sera qu'après leur mariage et quand on les verra sages et de *bon gouvernement*.

Le jour de l'enterrement et à l'anniversaire de la Consécration de l'Église, il sera fait aux indigents une large distribution, soit de deniers, soit de pains. En sorte que, lorsque la Révolution vint mettre fin à ces institutions bienfaisantes, le pain distribué annuellement au nom de maître Hugot aurait pu, réuni, remplir l'église de Gohory. Ce testament, avec ses dispositions paternelles, nous donne une idée des relations affectueuses qui reliaient alors le pasteur à ses ouailles, dans nos campagnes.

Messire Pierre, par position, était obligé de marcher à la tête de la culture. Homme de foi avant tout, il se faisait suppléer, dans ses dernières années surtout, par messire Étienne Bouyn, son chapelain, auquel il lègue les livres et la chapelle, propre à faire un dais rose, qu'il avait à sa maison de Logron ; en outre, cent sols tournois, somme importante à cette époque, et « une petite robe à usage de prêtre, que le testateur *portait sur les champs*. » Nous le surprenons là se mêlant aux travaux agricoles de cette bonne et patriarcale population. Elle était foncièrement religieuse, et les legs en terre, faits à l'église, par une grande quantité d'habitants, même des plus humbles, prouvent à la fois l'aisance et l'esprit chrétien. Il est superflu d'ajouter que Pierre Hugot avait fondé richement son anniversaire dans cette église, où sa pierre tumulaire devait en rappeler à tous la mémoire.

Trente ans auparavant, dans l'église ancienne, un illustre personnage avait aussi ordonné sa sépulture. Jehan de Barenton (1), curé d'Yèvres, propriétaire, entre autres seigneuries, de la Macquelière et de la métairie du Bourg-Neuf, au territoire de Gohory, avait, par son testament, daté de 1523, voulu reposer dans le chœur de ladite paroisse, au côté dextre, près la chapelle de Saint-Michel.

Sous l'administration de maître Hugot, vicaire, nous n'avons jamais vu figurer le curé de Gohory. Sans doute ne résidait-il pas.

(1) De l'illustre famille des seigneurs de Dangeau. — Voir la remarquable Notice de M. le comte de Possesse.

Aignan Blanquet avait été un instant pourvu de ce bénéfice en 1553, avant d'entrer à l'abbaye de Bonneval. Hilaire Rousseau, sous-maître de la musique du roi et chanoine de Tours, lui avait succédé. On ne les connaissait que par la foi. En 1555, Charles Rousseau administrait la paroisse en qualité de vicaire.

Mais, après eux, apparaît un digne pasteur, qui a fait un long séjour dans la paroisse et laissé un souvenir impérissable. C'est maître Berthrand Bougery, dont l'administration s'étend de 1561 et peut-être plus tôt, à 1588. Déjà en 1554, dans ses libéralités testamentaires, Pierre Hugot prévoyait la réparation de l'église, soit qu'il y eût quelque partie inachevée, soit par suite de quelque sinistre. On semble s'être mis à l'œuvre après sa mort.

Des travaux s'effectuent vers 1565. Jean Pain et Guillaume Royneau redoivent xv sols xv deniers pour le chaume « qui a été cerré pour couvrir la massonnerie de l'église ». Clément Pain redoit xiii sols pour « vendition des vieilles cordes des cloches ».

D'où il résulte que les réparations étaient à peine terminées, lorsqu'un parti de Calvinistes, sous la conduite de Jean Chevalier, de Châteaudun, vint fondre sur l'église de Gohory et la brûler. C'était au mois de mars 1568 (*Voir BORDAS*), Berthrand Bougery, malgré le malheur des temps et le peu de sécurité dont jouissait la contrée, se remit courageusement à l'œuvre. Et ainsi que l'attestait jadis une inscription lapidaire, la consécration du nouveau sanctuaire se fit en 1572. On lisait sur le pan nord :

L'AN MIL CINQ CENT SOIXANTE ET DOUZE
FUST REEDIFIÉE SANS DOUTE CESTE
EGLIZE EN RUINNE MISE POUR LE CERTAIN
DU TEMPS DE TROUBLE PAR UNG NOMMÉ JEHAN
CHEVALLIER, DE CHATEAUDUN DOMICILIÉ.
POUR LORS CURÉ DE GOHORY ESTOIT M^e
BERTHRAND BOUGERY ET ESTOIENT GAGIERS
POUR CERTAIN JEHAN MAUDUIT ET GUILLEAUME
PAIN, ET AUSSI MARIN GAIGNEUR, GENS
DE BIEN : PRIEZ POUR EUX ET POUR TOUS
AUTRES BIENFAITEURS

Berthrand Bougery eut le bonheur d'assister et de souscrire à la plus importante fondation faite en faveur des habitants de Gohory. Cet événement a été l'objet principal de nos recherches.

Dom Charles Le Maistre. — La Préceptorerie.

Charles Le Maistre était originaire de Normandie. Son frère vivait à Grainville, au pays de Caux. D'abord religieux profès de Saint-Wandrille, diocèse de Rouen, docteur en droit canon de l'Université de Paris, il passa à l'abbaye de Bonneval. Investi de la dignité de prévôt claustral, il montra beaucoup d'énergie et de savoir en plusieurs affaires litigieuses.

C'est ainsi que, de concert avec les autres profès de Bonneval, il exigea et obtint de l'abbé commendataire, Jean de la Lande, le paiement de leurs pensions qu'il prétendait ne pas devoir. Sa présence à l'abbaye et sa charge de prévôt semblent dater de 1551. Le bailly de Bonneval, Valérien Levassort, voulait éteindre la dignité prévôtale en 1565. Mais dom Charles Le Maistre en appela au Conseil du Roi, alléguant que cette dignité existait dans l'abbaye depuis huit cents ans. Une sentence favorable intervint, en vertu de laquelle le Roi déclare qu'il a voulu seulement supprimer l'exercice de la justice du prévôt, mais non le priver de son titre claustral ni des émoluments de son office et bénéfice.

Charles Le Maistre, tout en résidant à l'abbaye, où ses fonctions lui donnaient le droit de posséder un cheval et d'avoir un domestique, était devenu prieur de Gohory. Nommé dans le testament de Pierre Hugot, il était certainement en possession avant 1554. On peut dire qu'il nourrissait depuis longtemps le projet de doter son prieuré d'une école, car en 1580 il avait racheté de M^e Esme Pihart, notaire à Bonneval, un muids de terre, provenant du prieuré, vendu en 1579 avec la permission de Notre Saint-Père le Pape, par acte devant M^e Raimbert, également notaire dans la même ville.

Or, par cette acquisition et d'autres qui précédèrent, il préparait l'accomplissement de ses desseins. Il voulait tout à la fois fonder un service religieux, hebdomadaire, pour le repos de son âme, en l'église de Gohory, et, à cette occasion, enrichir l'église ; puis doter la paroisse, à ses propres frais, d'une école publique dont le maître fût toujours digne et capable, le service assuré. Doit-on en conclure qu'il n'y avait point eu d'instituteur dans le passé ? Le testament du prieur nous donne le droit de supposer le contraire. Vivant dans le Dunois, depuis plus de vingt-cinq ans, il dit que les guerres civiles et notamment les déprédations des Huguenots, ont tellement appauvri le plat pays, que les habitants

n'ont plus le moyen d'entretenir des écoles. Il fait allusion à une époque où les choses étaient sur un meilleur pied. Et les travaux consciencieux entrepris par beaucoup d'érudits, dans ces derniers temps, pour exhumer de l'oubli les écoles du passé, viennent confirmer l'assertion de Dom Le Maistre (1).

Guibert de Nogent se plaint de la rareté des maîtres d'école à la campagne, avant 1065 : Dans les villes même, ils étaient peu nombreux, et d'une si faible science, qu'on ne pouvait les comparer « *aux clercs qui sont maintenant dans les campagnes.* » Or il écrit au XII^e siècle. Et il ajoute plus loin « que le nombre toujours croissant des écoles en rend l'accès facile aux hommes les plus grossiers. » Guillaume de Nangis dit qu'après la peste de 1348 qui dépeupla la France et sema la terreur, « on avait de la peine à trouver quelques maîtres qui sussent ou voulussent apprendre la grammaire aux enfants dans les maisons, les villages et même les villes closes. » Il constate par là le résultat produit par une épouvantable calamité, et fait regretter l'ancien état de choses, la capacité et le grand nombre des maîtres d'école, même à la campagne.

On a fait bien gratuitement honneur à la Réforme d'un prétendu essor donné à l'enseignement et aux écoles. Luther affirme le contraire. En détruisant les abbayes et les fondations religieuses, on a supprimé, du même coup, les centres d'enseignement. Il constate une décadence générale, sous ce rapport, et ne peut s'empêcher d'y voir un mauvais tour, joué par le diable, à la Réforme.

En 1526, un concile, tenu à Chartres, ordonne d'instituer, *dans chaque paroisse*, une école publique où puissent se rendre les enfants, et où se trouve un prêtre ou un clerc assez instruit pour enseigner familièrement les lettres, etc.

Ces instituteurs oubliés, il n'est pas toujours impossible de les retrouver. C'est un travail long et difficile. Beaucoup d'excellents esprits l'ont tenté avec succès. M. de Beaurepaire a signalé l'ancienneté de l'école de Beauches, en ce département. Notre savant archiviste a relevé grand nombre d'anciennes fondations, et ce n'est pas le dernier mot. Pour apporter notre pierre à l'édifice, nommons Philippe Bersil, maistre ès-arts à Illiers, avant 1482,

(1) On lira avec fruit l'Étude de M. Oscar Hovar, dans le Bulletin de l'Œuvre du V. de la Salle (1885-1886). Nous avons été heureux de lui emprunter quelques précieux renseignements.

messire Mathry Chantemesle, prêtre, maître des écoles d'Illiers avant 1512. Puis, dans la seconde moitié de ce même siècle, Mathurin Oudet, maître ès-arts à la tête des écoles de cette ville; Enfin Charles de La Fontaine, *licencié* ès-arts, tenant école ou pension à Illiers, avant 1590. Ce qui n'excluait pas l'enseignement de Philippe Gasteau, maistre écrivain. Le *Registre des Insinuations ecclésiastiques* nous fait rencontrer, à Favières, Lubin Brosseron, maître des écoles en 1556, et peut-être institué de longues années auparavant. A Chalo-Saint-Mard, Noël Le Sours, en exercice avant 1555. Dans Jehan Caillot, escollier, *demeurant* à Happonvilliers, et dans Jehan Nocet, escollier, *demeurant* à Genarville (Bouville), nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître de jeunes clercs revenus de l'Université et à la tête d'une école de village. Et nous sommes en 1512 et 1513 ! De toutes parts nous voyons les élèves se succéder chez les ecclésiastiques, la loi prescrire au tuteur d'envoyer les mineurs aux écoles, dès la plus haute antiquité. On sait que, chez nous, le Perche couvert de bois, dépourvu de moyens de communication, ne passait pas pour être la portion la plus éclairée de notre pays. Et cependant, La Croix-du-Perche, un village obscur, possède son instituteur dès 1513 ! « Marin Meslet, escollier demeurant à la Croix-du-Perche, depuis tenant les escolles dudit lieu, âgé de vingt-trois ans. »

Peut-être la proximité et l'influence de l'école de l'abbaye de Thiron n'étaient-elles pas étrangères à ce progrès. Comment douter que les autres paroisses aient pu posséder un instituteur, quand la Croix-du-Perche en jouit, à une telle date ! Charles Le Maistre a voulu faire, d'un bienfait parfois passager, une œuvre ayant tous les caractères, toutes les garanties de la perpétuité.

TITRE DE FONDATION DE L'ÉCOLE DE GOHORY

Rédigé à Illiers dans la maison de Jacques Testu, tavernier, 27 septembre 1582.

A tous ceulx qui les présentes lettres verront René de la Ferrière, chevalier, seigneur de Bullou, Saint-Maurice de Gallou, les Chaletz et Tournenfié, conseiller du Roy nostre Sire, bailliy et cappitaine de Chartres, salut, scavoir faisons que par devant Estienne de Pardieu, notaire royal à Illiers, fust présent de sa personne, religieuse et scientifique personne domp Charles le Maistre, docteur en la faculté de droit canon de l'université de Paris, prévost de Bonneval, pour messieurs les religieux, abbé et couvent dudit lieu de Bonneval, prieur de

Gohory, diocèse de Chartres, membre deppendant de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, au péril et danger de la mer, demeurant en l'abbaye dudit Bonneval, lequel après avoir bien advisé et mathurément considéré, ensuite ayant esgard, comme la vérité est réelle, que l'ignorance du grand nombre de personnes dujourdhuy ont des bonnes et saintes lettres est cause de tout ou bien en partie que beaucoup se sont divertis et esgarez du droict chemin et sentier, et ont abusé du bien et tallent que Nostre Dieu de sa grâce nous a distribué, proceddant principalement en ces pais qu'il ne se trouve plus d'hommes, ou à tout le moins bien peu, qui soient doctes pour eulx vouloir submettre de eux instruire et enseigner la pauvre et famélique jeunesse en la cognaissance des bonnes lettres, à *l'occasion de la malice du temps et le cours des guerres civiles* qui ont tellement diminué et apaovery les pères et mères et parens qu'ils n'ont plus le moyen de entretenir à l'escolle leurs enfans, au moins au plat pais, qui est une des principales causes que dès et depuis *vingt-cinq ans en ça*, beaucoup d'hérésies ont pullulé par deça, et folles opinions se sont imprimées en leur cerveau les paouvres et simples personnes, contre l'honneur de Dieu et commandement de son Église. Et considérant ledict Maître qu'il n'est chose plus louable et agréable envers Nostre Dieu, synon que chacun puisse avoir la pure cognaissance de son saint nom, affin de le armer, veoir et contempler face à face en son saint paradis, par bonnes et saintes œuvres, sciences et opérations, lesquelles ne se peuvent touttefois faire que par sa volonté, à l'instigation de gens doctes qui ont longuement versé aux lectres et de bonne et honneste vye, conversation, religion catholique, apostolique et romaine. Et aussy pour le bon zèle qu'il a et porte à ladict religion laquelle il désire à son pouvoir restituer et restablir en sa splendeur, destruire et anéantir toutes folles opinions, mauvaises et pernicieuses hérésies. Le tout à l'honneur et gloire de Dieu et de son saint nom, spécialement audict villaige de Gahory duquel, par sa grâce, il est seigneur tant en spirituel que temporel, et voullant bien que des biens et proffictz qu'il peut avoir receuz de ladite terre dès et depuis vingt-cinq ans ou trente ans, ou environ, qu'il en est seigneur, les habittans dudit villaige, paroisse et circonvoisins dicelle, présents et à venir. se puissent spirituellement plus ressentir qu'ils n'ont pas fait par le passé, Ce qu'il luy semble ne se pouvoir myeux faire que destablir et stipendier audict lieu de Gahory *un maistre et précepteur* de la jeunesse.

Pour ces causes et aultres à ce le mouvant congnot et confessa et par ces présentes congnoist et confesse avoir donné et donne de présent à *ung précepteur* et M^{re} d'escolle qui sera estimé homme de bien, de bonne vye, mœurs et conversation, versé en l'art de gramere et plain-chant, qui se vouldra rendre et résider audict lieu et villaige de Gahory, et entreprendre en sa conscience de bien instruire, monstrier et enseigner les enfans à l'escolle, qu'il sera tenu tenir *ouverte à tous venans* et leur monstrier et enseigner en ladict gramere et plain-chant et aultres services dont il pourra estre doué à son pouvoir.

(Nous abrégeons l'original en parchemin, de 44 pages in-4°, conservé aux archives d'Eure-et-Loir, fonds de la fabrique de Gohory.)

DOTATION DU PRÉCEPTEUR.

1° Une maison de deux chambres, grenier au-dessus, plus une mine de terre enclose, sise à Gohory.

2° Un muids de terre labourable, au territoire de ladite paroisse.

3° Douze septiers de blé de rente à prendre sur dix-huit septiers que lui doit annuellement le moulin de Montemont.

4° Deux arpens et demi de pré, appelé le Pré-aux-Moines, sis à Montemont.

5° Trois septiers un minot de terre, en quatre pièces, au terroir de Gohory.

6° Une mine de terre. Dans l'énumération des limites, on trouve une métairie près le Bois-Girard, nommée la Guespinière, aujourd'hui disparue.

7° Une seconde maison qui appartient à maître Martin Hugot, prêtre, et qu'il a achetée de ses héritiers. Jean Mauduit en aura la jouissance le reste de ses jours, mais il servira au précepteur une rente de quarante sous tournois.

8° Plus une maison double qu'il a bâtie à Montemont.

CHARGES ET CONDITIONS.

1° Le maître d'école aura la liberté de prendre un salaire raisonnable des enfants aisés qui viendront à sa classe. Mais *il ne pourra rien exiger* des enfants pauvres de la paroisse.

2° En même temps qu'il institue l'école, maître Charles Le Maistre fonde des services et des messes chantées dans l'église de Gohory, pour le repos de son âme et celles de ses parents et amis. Il affecte des rentes à ces fondations, ainsi que des fonds de terre. Mais il constitue tout spécialement le précepteur son légataire et exécuteur testamentaire à l'égard de la fabrique. Il devra veiller à la stricte observation de ses dernières volontés, chantera aux messes d'obit instituées par le fondateur. S'il est prêtre, il pourra les célébrer.

Il aura donc à verser annuellement :

Six septiers de blé sur le muids énoncé plus haut, savoir, deux au curé ou vicaire perpétuel, deux septiers aux gagés (pour la rémunération et la dépense des services), deux autres septiers à deux petits enfants de la paroisse, pour les aider à acheter des livres, des surplis ou autres objets nécessaires. En outre, il leur donnera l'enseignement gratuit, à la condition que ces deux petits clercs seront tenus d'assister aux services fondés, chanteront au lutrin, s'il est besoin, les épitres, leçons et versets, etc.

ÉLECTION.

Le précepteur sera nommé au choix des curés et gagés de Gohory. S'il se présentait quelque parent de dom Charles, il serait préféré aux autres candidats.

Après les parents du prieur, un homme d'église de Gohory aura la priorité. Si le maître ne savait pas le plain-chant, il serait tenu de le faire enseigner par un autre. Les fonctions du précepteur ne seront que triennales. Le dimanche, au sortir de la messe paroissiale, le curé et les gagers, de l'avis des habitants, pourront réélire celui dont ils seront satisfaits, au bout de trois ans, ou procéder, s'il y a lieu, à un nouveau choix.

MESURES PRISES AU CAS DE NON EXÉCUTION.

Dans le cas où le précepteur négligerait l'enseignement, le clergé paroissial, les gagers, ne veilleraient pas à l'acquit de ses fondations ou refuseraient d'observer les clauses de cet acte, pendant dix mois, dom Le Maistre, prévoyant tout, donne ses maisons, muids de terre et le reste au principal du collège de Pocquet, fondé en la ville de Chartres. Dans cette dernière hypothèse, les services et messes seraient acquittés dans la chapelle du collège « dont à présent est principal M^e Thomas de Singée. » Le muids de terre, les douze septiers de blé et les deux arpens et demi de pré profiteraient au principal boursier de cet établissement, tant pour l'augmentation « dudit collège que des pauvres boursiers et aultres escolliers. »

Cet acte, parfaitement raisonné dans toutes ses parties, accusant dans les détails une grande connaissance liturgique, était certainement l'œuvre du docteur en droit canon. On lui donna toute la solennité possible : deux notaires y assistent. Anthoine Du Marchais, licencié en lois, avocat au siège présidial, et demeurant à Bonneval, en est témoin avec deux personnages d'Illiers, et Adrien Le Maistre, neveu du fondateur.

Deux siècles après, l'abbé Bordas, parlant de la rétribution du maître de Gohory, insinue qu'elle n'est que modeste.

Nous ne voudrions pas répondre que le traitement moderne de MM. les instituteurs sera suffisant dans deux cents ans.

Le temps avait diminué la valeur du revenu de la préceptorerie; Mais au début, avec ses terres, ses maisons, pré et redevances en nature, elle pouvait parfaitement faire vivre le titulaire.

Un exemple mettra cette vérité en évidence.

Vingt ans plus tard, un jeune homme *noble* se met en pension dans un hôtel d'Illiers. On le traitera selon son rang, et il doit payer quatre-vingts livres de pension pour un an, moins le vin. J'estime qu'à Gohory, en 1582, on pouvait aisément vivre au prix de cinquante à soixante livres. Joignez aux subventions fixes les honoraires que payaient les écoliers aisés et les dons en nature.

Des ecclésiastiques ne dédaignèrent point ce poste. Maître Pierre Lecompte, prêtre, fut sinon le premier précepteur, tout au moins l'un des premiers. Nous avouons n'en avoir pas trouvé d'autres avant lui. Vers 1592, Lecompte cesse ses fonctions et se retire à Mézières-au-Perche, en qualité de prêtre habitué. Il fait devant un notaire d'Illiers un accord avec Jehan Gournil (1594), précédemment curé d'Épeautrolles, devenu précepteur de Gohory. Après une simple période triennale, celui-ci optait pour la cure de Logron, et, peu après, pour celle de Mézières. Guillaume Goestièrre, prêtre, dirige l'école en 1601 : il est le successeur probable de Gourny.

Jehan Martellier a la direction de l'école en 1606 ; Antoine Biard, en 1646 ; M^e Jehan Goupil, en 1650 ; ce sont également des ecclésiastiques.

Le presbytère de Gohory conserve encore le procès-verbal de l'élection du 6 septembre 1702. Joseph Béasse, curé, maître Claude Chabot, écuyer, sieur de Fée, le syndic Claude Lagrange, les principaux habitants, parmi lesquels François de Chartres, réunis à la tablette, eu égard aux bonnes vie et mœurs de Marin Bray et à sa capacité, le nomment maître des petites écoles.

On rappelle dans cet acte les conditions de sa charge en se conformant au titre de fondation.

Louis Le Roy est en exercice en 1725 et nos recherches s'arrêtent à Michel Mahon, en 1740.

SOUVENIRS. — Des anciens chevaliers de la famille Bruneau, propriétaires d'une partie du territoire, il restait un souvenir en 1725. C'était le Croc-Brunneau, terroir où la Fabrique possédait une pièce de terre, monument sans doute de leur libéralité.

LA FOIRE, qui avait été concédée au XI^e siècle, a dû tomber en désuétude avec la guerre de Cent-Ans. Le chemin qui va de Gohory au Menart s'appelait encore, en 1662, « le chemin du Marché ».

SEIGNEURIES. — Avant les prieurs, Gohory eut des seigneurs de son nom : *Theobaldus de Gohere* (1142-1145) ; *Girardus de Gauril* (1186).

La seigneurie étant dévolue aux religieux, on cessa de voir dans les monuments publics d'autres titulaires que les prieurs.

Cependant des propriétaires voisins, qui possédaient des fiefs sur son territoire, prirent parfois le nom de S^{rs} de Gohory.

On n'est pas peu étonné de lire, dans un acte de 1785 :
« M^e Bonaventure-Louis Gadeau (d^t à Illiers), seigneur de Gohory. »

LE BOIS-SAINT-PÈRE. — Anthoine Le Vavasseur, s^r dudit lieu (1604).
Ce hameau était alternativement de Gohory et de Dangeau.

Pierre Le Vavasseur et d^{lle} Marguerite de Baudoin, son épouse
(1622-1644).

MONTEMONT. — Le prieuré y possède un moulin sur l'Ozanne dès son origine. Ce lieu était un fief seigneurial.

Guillaume et Robert de Montemont (XI^e siècle); Guillaume de Montemont et Odeline, son épouse (1208); Grappin de Montemont (1214).

Ce moulin fut totalement incendié en 1698. Le bailli Jean Lumière, qui vint faire l'enquête, ne put rien apprendre des habitants de Montemont. Ils ignoraient la cause de l'incendie. Il appartenait à la dame de la Moutonnière, veuve de M^{re} Louis d'Angennes, marquis de Maintenon, sur laquelle il était saisi au cours de cette même année, avec le domaine de la Moutonnière. Ce procès-verbal est curieux à plus d'un titre. Selon l'habitude des gens de la campagne, les voisins se retranchent dans un silence prudent. Le procureur Choiseau est obligé de faire fonction de greffier, ce dernier ayant des intérêts dans la cause. Le meunier, n'ayant plus d'habitation, a disparu.

LE BOIS-GIRARD paraît avoir tiré son nom d'un chevalier appelé de ce nom, qui y possédait un fief.

LA MACQUELIÈRE, petite seigneurie, appartient, au commencement du XVI^e siècle, à Jean de Barenton, curé d'Yèvres. Elle passe à l'une de ses nièces.

1514. — René Le Roux, seigneur de la Macquelière.

CONCLUSION

On pourrait s'étonner de donations faites à une abbaye lointaine. Quelles relations existaient donc entre les chevaliers du Dunois et le Mont-Saint-Michel? La réponse est facile. C'est que les pèleri-

nages au célèbre sanctuaire de l'archange étaient en grande faveur à cette époque (1).

L'abbé Bordas nous atteste la popularité de ces pieux voyages, dont la pratique n'avait point encore disparu de son temps. Les jeunes gens de cette contrée qui se rendaient au Mont-Saint-Michel formaient de véritables processions aux allures militaires. Le drapeau qui avait protégé leur marche était au retour rapporté triomphalement dans la chapelle du Champdé de Châteaudun, à l'autel de leur confrérie.

Plus d'un gentilhomme, aux XI^e et XII^e siècles, fatigué des scènes de carnage du champ de bataille, arrivant à ce monastère suspendu dans les cieux, recueilli au sein des tempêtes, se prit à aimer cette solitude et cette vie de prière. C'est ainsi que le fils de Girard de Jumeaux, cédant à un puissant attrait, prit son essor vers la sainte abbaye : *ad religionem evolavit*. Se ranger sous l'étendard de saint Michel, ce n'était que changer de chevalerie. Le prince de la milice céleste, *dux Dei*, avec son glaive et son grand air de triomphe, trouvait toujours un écho au fond de ces cœurs vaillants.

La foi et la reconnaissance de notre contrée consacrèrent à saint Michel, outre Gohory, l'église la plus ancienne de Bonneval, celle de la Chapelle-Vicomtesse, les chapelles des maladreries de Cloyes et de Marchenoir, le prieuré d'Auffains. On ne voit pas que les chevaliers dunois aient fait pour cela plus mauvaise figure en face de l'ennemi. Raimbaud Craton monta le premier sur la muraille de Jérusalem à la première croisade. Le sire de Friaize, seigneur de Charray, se distingua parmi les plus braves, et Bernard de Bullou, qui vient de prêter sa maison de Brou et ses plus libérales sympathies à une donation en faveur de Saint-Michel de Gohory, était tout criblé et moulu de blessures : *toto corpore plagis debilitatus*.

Le vicomte Geoffroy et Gohier de Lanneray, souvent exposés aux hasards sanglants de la guerre, en échange de leurs munificences, se réservent, comme un droit précieux, une place dans les solennelles prières qui, sur le mont de l'archange, montaient aux cieux avec la grande voix de l'Océan.

L'abbé MARQUIS,
Curé d'Illiers.

(1) Colin Alart, ecuyer, seigneur de Menainville (Luz), laisse par son testament une somme d'argent pour faire, en son nom, un pèlerinage au Mont-Saint-Michel (1420). Gillon, femme de Jean Heuillet, de Châteaudun, fait un legs de 15 deniers tournois au profit des curés du Mont-Saint-Michel et de Tombelaine (1421).

TABLEAU JUSTIFICATIF

DES FONCTIONNAIRES DE GOHORY

Prieurs.		
Ranulfe, 1081-93.	Vincent Gigot de Pouilly, théologal de Saint-Quentin, 1730.	Jean Lelard, 1658-1663.
Rualend, 1112.	Gabriel Lubet, maistres-arts, avant 1740, permute avec Jacques Barasin, ancien abbé, prieur et doyen au diocèse de Langres, chapelain de S ^t Jean, 1740.	François Eudes, 1664-1683.
Radulfe de Saint-Georges, 1194.	Henry Azoie, 1746.	Jehan Poirier, 1610.
Robert de Ardevon, 1134.	François Perrier, curé d'Yèvres et prieur, 1753-1769.	Joseph Béasse, 1682-1702.
Brientius, 1139.	François Merry, demeurant à Ablis, 1779.	Claude Tonnellier, 1724.
Ranulfe de Monroc, 1208.		N. Troisvallets, 1740.
Guillaume, 1211.		Charles Villedieu, 1740-1781.
Ranulfe de Thorigny, 1213-1249.		Pierre Sénéchal, 1781-1791.
Jehan Georges, 1329.		
Michel Pennezée, 1447.		Précepteurs.
Thomas Minier, 1452.		Pierre Lecompte, 1592.
Guillaume Lecuyer, 1482.		Jehan Gourny, 1596.
Charles Le Maistre, 1552-1585, fondateur de l'école.	Curés.	Guillaume Goiestière, 1601.
Ambroise Le Gauffre, 1599-1614.	Clément, 1139.	Jehan Martellier, 1606-1609.
Hubert-François Le Gauffre, conseiller et secrétaire du roi, 164.. à 1652.	Hubert, 1195-1211.	Antoine Biard, 1646.
Richer, 1682.	Guillaume Pain, 1483.	Jean Goupil, 1650-1655.
N. Davoust, 1659.	Aignan Blanquet, 1553.	Marin Bray, 1702.
Collot-Julien Le Ragois, docteur en théologie, ancien théologal, 1719-1728.	Hilaire Rousseau, 1553.	Louis Le Roy, 1725.
	Claude Fleury, 155(?).	Michel Mahon, 1740.
	Bertrand Bougery, 1561-1588.	
	Louis Ronce, 1586-1589.	Vicaires.
	Jehan Landry, 1594-99.	Guillaume Maneulx, prêtre, procureur de la seigneurie, 1520.
	Urban Besoustel, 1606.	Pierre Hugot, 1534.
	Jean Berthelot, 1643, retiré à Brou en 1650.	

Charles Rousseau, 1561-1570.	Pasquier-Pelisson, lieutenant du bailli, 1550.	Jean Jucquelier, juge ordinaire de la seigneurie, 1722.
Étienne Bouyn, chapelain, 1554.	Jehan Rossart, lieutenant du bailli, 1556.	Jean Lumière, sieur des Brières, bailli, 1698.
Jean Sanson, 1665.	Pierre Desbonnes, lieutenant, 1561.	
Baillis.	Jehan Charpentier, licencié en droit, bailli, 1567.	Notaires sous le tabellion de Meslay.
Jehan Roncelet, 1447.	Aubin Mahay, lieutenant, 1599.	Michel Ronsier, 1519.
Jehan Lemoyne, 1480.	Noël Landry, lieutenant, 1607.	Anthoyne Chauvyn, 1539.
Michel Lemesnaiger, 1526.	Grillon, bailli, 1652.	Jehan Drouyn, 1556.
Jehan Guoin, procureur fiscal, 1535.	Maitre Claude Chabot, ecuyer, s ^r de Fée, bailli, 1702.	François Moreau, 1604.
Jehan Gournil, 1543.		Marin Bruneau, 1618.
		Bernardin Liger, 1691.
		Simon Daveyne, 1663.

UNE CONSULTATION DE POTHIER

EN 1761

Messire David de Meaussé, chevalier, seigneur de Jumeaux, Aunay, Morgues et autres lieux, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, mourut au mois de juillet 1735. Il laissait une veuve, Anne de Reviers de Mauny, et quatre enfants, trois fils et une fille. L'ainé des fils, Jean David, capitaine au régiment de Navarre, né le 2 mai 1727, avait alors dix-huit ans; le second, Louis-François (le chevalier), né en novembre 1730, avait quinze ans et était lieutenant au même régiment que son frère. Le troisième, Claude-Antoine, clerc tonsuré du diocèse de Chartres, n'avait que treize ans et quatre mois, étant né en mars 1732. Quant à la fille, qui entra peu après en religion chez les Ursulines de Blois, elle devait avoir plus de quatorze ans en 1745, car elle ne tomba pas sous la garde de sa mère. On lit en effet dans la Coutume de Dunois, à l'article 11 : « Les enfants mâles, nobles ou non nobles, sont réputés en âge quant à droit de fief, et faire finir leur garde à vingt ans et un jour, et les filles à quatorze ans et un jour. » Tandis que la Coutume de Blois fait cesser la garde et met le mineur en âge de porter la foy à quatorze ans pour les mâles et à douze ans pour les femelles, la Coutume de Dunois, comme celle d'Orléans, s'en tient à vingt ans pour les mâles et à quatorze ans pour les femelles (1).

Ainsi, aucun des trois fils de feu M. de Meaussé n'ayant encore

(1) *Coutumes générales du pays et comté de Blois*, par FOURRÉ, avocat du roy au présidial de Blois. — Blois-Paris, 1777, 2 vol.

atteint vingt ans en 1746, ils tombèrent tous sous la garde de madame leur mère, c'est-à-dire que celle-ci conserva la jouissance de leurs revenus à la charge de les nourrir et de les entretenir et de les monter de chevaux à la fin de la garde, conformément à l'article 11 de la Coutume de Blois.

M^{me} de Meaussé conserva donc l'administration des biens de ses trois fils jusqu'au 24 février 1748. A cette époque l'ainé, Jean David, âgé de plus de vingt ans, échappait à la garde de sa mère, et il s'agissait de lui constituer sa part dans l'héritage paternel. On procéda, ce jour-là, à un règlement et partage de communauté qui fut fait et arrêté quintuple à Châteaudun, entre Anne de Reviers de Mauny de Meaussé, Jean David, Louis-François, Louise-Suzanne de Meaussé, et Tourtier de Bellelande, curateur fondé de la procuration de Claude-Antoine de Meaussé.

Tout alla bien, et le partage ne fut pas contesté jusqu'en l'année 1761, époque où les héritiers de M^r de Meaussé, ayant trouvé acquéreur pour un immeuble de la succession demeuré indivis, s'avisèrent de trouver mauvais ce qui avait été conclu en 1748, et tous trois conjointement, les fils de M^{me} de Meaussé firent rédiger par un jurisconsulte dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous, des « Observations sur l'acte portant règlement et partage de communauté fait entre Madame de Meaussé et ses enfants, sous leurs seings, en 1748. »

Nous nous bornerons à résumer ces observations, car elles étaient nombreuses, et MM. de Meaussé, ou du moins l'étranger qu'ils avaient chargé de rédiger leurs doléances, semble avoir mis quelque amertume dans les revendications qu'ils se décidèrent si tard à faire contre madame leur mère.

On sait qu'en vertu de l'arrêt du 8 avril 1718 (7^e tome du *Journal des Audiences*) les conjoints avaient le droit de choisir, au moment de leur mariage, telle coutume qui leur convenait le mieux pour régir leur communauté. C'était là ce qu'on appelait une communauté conventionnelle. M. de Meaussé, dont le domicile avant son mariage était Châteaudun, lieu régi par la Coutume de Blois et par quelques usages particuliers, et M^{me} de Meaussé, dont le domicile était Paris, lieu régi par la Coutume de Paris, firent choix de cette dernière coutume pour régler leur communauté.

Or, selon l'article 220 de la Coutume de Paris, hommes et femmes conjoints ensemble par mariage sont communs en biens meubles.

Les rentes constituées peuvent-elles être considérées comme des meubles? Oui, suivant l'article 157 de la Coutume de Blois. Non, suivant l'article 114 de la Coutume de Paris. Les deux coutumes diffèrent sur ce point. Mais la Coutume de Paris régissant la communauté des époux de Meaussé, c'est à tort que M^{me} de Meaussé a prétendu à une part dans les rentes constituées qu'avait son époux avant leur mariage.

C'est également à tort que, dans le partage, on a fait rapporter par les enfants à la communauté 7,803 livres 12 sols pour prétendue reconstruction d'une maison à Châteaudun, censée bien propre de M. de Meaussé. Sans doute cette maison appartenait en propre au défunt, mais M. de Meaussé avait le droit de l'entretenir aux frais de la communauté, d'autant plus qu'elle devait servir à l'usage commun.

Il s'agit seulement de savoir de quelle nature ont été les réparations. Les impenses ont-elles été nécessaires ou utiles? Dans le premier cas, le déboursé seul doit être récompensé; dans le second cas, on ne devra tenir compte que du profit retiré par suite des réparations au moment de la dissolution de la communauté. Ici, la dépense était utile. Il s'agissait d'ouvrir des fenêtres et d'abaisser des planchers. La valeur de la maison s'en est-elle trouvée accrue? Très peu, assurément. « Elle était habitable pour de pauvres artisans et son loyer était d'au moins 200 livres. Sans doute « aujourd'hui elle ne convient plus pour l'habitation qu'à des gens « de haute volée. Or, il y en a peu à Châteaudun qui n'ayent une « maison à eux; conséquemment il se ferait tout au plus qu'on en « trouvât 200 livres de loyer. » D'ailleurs, le quartier est de difficile abord, sans aucun dehors. Des arbitres seuls pourraient décider si la valeur de la maison s'est accrue, et c'est évidemment à tort que M^{me} de Meaussé a voulu être récompensée de la moitié de la dépense.

On a également fait rapporter par les enfants 7,101 livres 9 sols « pour prétendues réédifications et augmentations de la maison « d'Aulnay et pour des plantations de bois. » Les impenses pour réédification d'Aulnay sont purement voluptueuses et ne sauraient donner lieu à aucune récompense. La valeur du domaine ne s'en est pas accrue. En quoi le revenu s'est-il modifié, et vendrait-on plus cher tout l'ensemble? Quant aux quinze arpents plantés en bois, ceci doit donner lieu à une expertise. Le bois est-il d'un

meilleur revenu que la terre labourée ? D'ailleurs, depuis douze ans, ces bois n'ont presque rien produit. Un expert seul pourrait dire si, oui ou non, les héritiers ont profité de cette dépense.

Si l'on en vient au partage lui-même, on trouve encore de nouveaux griefs contre M^{me} de Meaüssé.

Pourquoi ces rapports non justifiés, qui semblent faire croire que M^{me} de Meaüssé a voulu mettre la plus grande partie des frais à la charge de ses enfants ?

Pourquoi M^{me} de Meaüssé, ayant retiré 4,000 livres pour le préciput accordé par son contrat de mariage, suivant la prisée et *sans crue*, et 1,000 livres en sus pour le *parisis*, pourquoi y a-t-elle fait entrer l'argenterie sans partager avec ses enfants, « alors qu'il est constant qu'en prenant de la vaisselle d'argent au taux du roy, il y a au moins le quart en sus de bénéfice ? »

De plus, n'aurait-on pas dû avoir recours à une expertise pour l'estimation de la masse des conquêts ?

M^{me} de Meaüssé qui, dans la communauté avec son époux, était régie par la Coutume de Paris, ne continue pas à l'être dans ses rapports avec ses enfants, surtout en ce qui concerne des terres situées en pays dunois. D'où vient donc que, contrairement à l'article 184 de la Coutume de Blois, M^{me} de Meaüssé n'a pas procédé au partage des revenus de l'année 1740, qui fut celle où mourut M. de Meaüssé (1) ?

M^{me} de Meaüssé ayant ses trois fils sous sa garde leur devait la nourriture et l'entretien. Pourquoi alors ces rapports réclamés par la mère à ses enfants lors du partage ? S'il y a quelque chose à rembourser à M^{me} de Meaüssé, elle n'a qu'à le prélever sur la somme de 1,000 livres, léguée par l'abbé de Majainville à ses enfants, et qu'elle détient injustement, ainsi que les titres des immeubles laissés par M^{lle} de Meaüssé à ses frères lors de son entrée en religion, et dont M^{me} de Meaüssé n'a jamais rendu compte à ses trois fils.

Les griefs étant ainsi exposés, on voit que les trois frères de Meaüssé avaient quelque raison de se plaindre de la façon dont on avait procédé au partage en 1748. Mais cet acte ayant été fait sous seings privés et, pour ainsi dire, à titre provisoire, il était assez aisé

(1) ART. 144. — Si, lors du trépas de l'un des conjoints, les terres sont semencées et les vignes marrées et taillées, qui étaient propres de l'un desdits conjoints, les fruits desdites terres et vignes se diviseront, pour ladite année, entre le survivant et les héritiers du premier décédé, également.

de revenir sur ce qui avait été conclu et de s'accorder d'une façon définitive.

La mère et les trois fils s'adressèrent à l'illustre Pothier, dont les liens avec le Dunois sont bien connus depuis l'intéressante étude qu'en a faite M. Coudray (1). Ils rédigèrent donc en commun l'acte qui suit :

Nous soussignés, Louise-Anne de Reviers de Mauny, veuve de messire David de Meaüssé ; Jean David de Meaüssé ; Claude-Antoine de Meaüssé ; Louis-François de Meaüssé, tous trois enfants dudit sieur de Meaüssé, notre père, avons unanimement choisi Mr Pothier, conseiller au Présidial d'Orléans, pour juge arbitre, que nous prions d'examiner le règlement, en forme de partage, fait entre nous, le 24 février 1748, des biens de la communauté établie entre moy, veuve de Meaüssé, et feu mon mary, duquel, nous, sieurs de Meaüssé, croyons avoir lieu de nous plaindre, et de décider si ledit règlement ne blesse les intérêts d'aucuns de nous, et, dans le cas où il ne le trouverait pas conforme à nos intérêts respectifs, nous le prions de vouloir bien le réformer et remplir chacun de nous de ce qui lui appartenait dans ladite communauté. A l'effet de quoy promettons luy remettre la grosse dudit contrat de mariage, nos mémoires et les titres et pièces nécessaires, mesme de nous en rapporter à sa décision comme arrêt de Cour souveraine, sur la parole d'honneur que nous nous en sommes respectivement donnée, convenu que le présent aura lieu pendant trois mois, et ce n'est qu'en conséquence du premier compromis que nous vendons aujourd'huy à Monsieur Le Throne, solidairement et conjointement, la terre de Rozay et de la Piètrerie, sise à Juvrainville, paroisse de Villampuy. Fait quadruple entre nous, sous nos seings, à Châteaudun, ce 5 avril 1761.

MAUNY DE MEAUSSÉ.

MEAUSSE.

LOUIS DE MEAUSSÉ.

LE C^{hr} DE MEAUSSÉ.

L'arbitre auquel s'adressèrent ainsi les parties en désaccord était l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps ; sa décision, qui devait avoir la valeur d'un décret de Cour souveraine, semble avoir été l'œuvre d'un ami. En tous cas, si l'on en juge par l'original de son mémoire, que nous avons retrouvé parmi les vieux papiers d'Aulnay, ce fut une note rédigée à la hâte, en guise de brouillon, avec ratures et renvois en marge, plutôt qu'un mémoire en règle. C'est à ce titre surtout qu'il m'a paru intéressant pour nous autres

(1) *Un Coin de l'ancien Dunois*, chapitre Lutz, par M. COUDRAY.

Dunois, et c'est là ce qui me fait croire qu'il a dû être composé au courant de la plume dans un des nombreux séjours que Pothier a faits dans ce pays. En voici d'ailleurs le texte, que je ne me suis pas permis d'abrégé :

*Exposition de mon sentiment sur les demandes de Messieurs
de Meaüssé contre Madame leur Mère.*

Le premier chef concerne les rentes constituées sur particuliers qui appartenaient à M^r de Meaüssé lors de son mariage avec M^{me} de Meaüssé. — Messieurs de Meaüssé prétendent que c'est mal à propos que par l'acte de liquidation et partage du 29 février 1748, elles ont été comprises comme effets de la communauté. — Cette question est difficile. A s'en tenir à la lettre du contrat de mariage, il paraît qu'il a été bien décidé que les rentes sont effet de la communauté. M^r de Meaüssé avait, lors de son mariage, son domicile à Châteaudun, ville régie par la Coutume de Blois. C'était par conséquent la Coutume de Blois, à laquelle sa personne était soumise, qui réglait la nature de ses rentes constituées sur particuliers, lesquelles n'ayant aucune situation, étant des droits personnels, ne peuvent être régies que par la Coutume à laquelle est soumise la personne à qui elles appartiennent, qui est celle de son domicile. Or, selon la Coutume de Blois (art. 157), toutes les rentes rachetables, et par conséquent les rentes constituées, sont meubles. Les rentes sur particuliers qui appartenaient à Monsieur de Meaüssé, lors de son mariage, étaient donc meubles.

Monsieur de Meaüssé ne s'étant pas expliqué, par son contrat de mariage, sur son apport à la communauté, est censé y avoir fait entrer tout ce que la Coutume y fait entrer, c'est-à-dire tous les meubles, et par conséquent ses rentes, qui étaient meubles. Messieurs de Meaüssé opposent qu'étant porté par le contrat de mariage que la communauté sera régie, gouvernée et partagée selon la Coutume de Paris, elle ne doit être composée que des choses que la Coutume de Paris y fait entrer ; or, elle n'y fait pas rentrer les rentes, puisqu'elle les répute immeubles ; donc les rentes n'y doivent pas entrer. La réponse est que la Coutume de Paris fait entrer dans la communauté tous les meubles indirectement, sans aucune exception, et par conséquent les rentes qui appartiennent aux parties contractantes, lorsqu'elles sont meubles. Si, lorsque des Parisiens contractent mariage, leurs rentes n'entrent pas dans la communauté, ce n'est pas parce que la Coutume de Paris exclut formellement les rentes de la communauté, ce n'est que parce que leurs rentes sont immeubles.

La Coutume de Paris, qui règle la nature des droits personnels de ces parties, répute leurs rentes immeubles ; mais, lorsque des parties soumises à une autre Coutume qui répute les rentes meubles, contractent mariage, quoiqu'elles

le contractent selon la Coutume de Paris, leurs rentes entrent en communauté, parce que la Coutume de Paris y fait entrer tous les meubles des parties contractantes, sans aucune exception, et, par conséquent, même leurs rentes, lorsqu'elles sont meubles.

Quoique des parties, par un contrat de mariage, déclarent que leur communauté sera régie par la Coutume de Paris, qui règle la nature de leurs biens, la clause du contrat de mariage qui porte que, s'il est racheté quelque rente propre, l'employ en sera fait, ne prouve rien, parce que cette clause peut s'entendre des rentes autres que celles constituées sur particuliers, telles que les rentes foncières et les rentes sur l'hôtel-de-ville de Paris, qui appartenaient à Mr de Meaussé et pouvaient, par la suite, leur échoir par succession.

Ce qui est le plus en faveur de Messieurs de Meaussé et ce qui fait la difficulté de cette question, c'est qu'il y a toute apparence que, lors du contrat de mariage, les parties contractantes, aussi bien que le notaire, ignoraient la disposition de la Coutume de Paris, qui répute pour meubles les rentes constituées, et que Mr de Meaussé comptait, en ne s'expliquant pas sur son apport à la communauté, y faire entrer seulement les choses qui, de droit commun, sont meubles, tels que sont les meubles corporels, ce qui était échu de ses revenus, et non pas y faire entrer ses rentes, qu'il ignorait être meubles, d'autant plus que Mr de Meaussé n'ayant apporté de sa part en communauté qu'une somme de 6,000 livres, le mobilier de Mr de Meaussé, sans y comprendre les rentes, égalait vraisemblablement, et même surpassait l'apport de M^{me} de Meaussé, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu faire à M^{me} de Meaussé un avantage aussi considérable que celui qu'il lui avait fait, en apportant, outre ces choses en communauté, ses rentes.

La communauté de biens est une convention qui, comme toutes les autres conventions, se forme par la volonté des parties contractantes, et qui, par conséquent, ne doit être composée que des choses que les parties contractantes ont eu la volonté d'y faire entrer, et dans laquelle, par conséquent, ne doivent pas entrer les rentes constituées que les parties contractantes n'ont pas eu la volonté d'y faire entrer.

J'avoue que si la volonté des parties contractantes que les rentes n'entrassent pas dans la communauté était constante, elles ne devraient pas entrer; mais peut-on dire qu'elle soit constante? Les termes du contrat de mariage établissent le contraire. Mr de Meaussé, en ne s'expliquant pas sur ce qu'il entend apporter en communauté, déclare par là, tacitement, qu'il s'en rapporte là-dessus à la Coutume, et il a une volonté au moins implicite d'y faire entrer tout ce que la Coutume y fait entrer, et par conséquent tous les meubles sans exception, même ses rentes.

La supposition que le notaire, les conseils et les parties contractantes ont ignoré la disposition de la Coutume de Blois, et qu'on n'avait pas intention que

les rentes entrassent en communauté, n'est qu'une vraisemblance, car il n'est pas impossible que cette disposition de Coutume ait été connue, et que M^r de Meaussé ait voulu faire à sa future épouse l'avantage de faire entrer ses rentes dans la Communauté ; mais dès que cette supposition n'est que vraisemblable, peut-elle prévaloir à un contrat de mariage ; peut-on, sur de simples vraisemblances, donner à un contrat de mariage un autre sens que celui que la lettre présente ? C'est ce qu'on ne peut dire. Les contracts de mariage s'interprètent *prone sonant*. C'est pourquoi je pense que ce qui a été réglé à cet égard par l'acte de liquidation, est régulier.

Sur le 2^e chef, si la maison de Châteaudun, où l'on a fait des impenses dont la récompense est accordée par l'acte de liquidation, pouvait subsister en l'état qu'elle était, et être louée pour loger des artisans ou pour faire des greniers et magasins, les impenses qu'on y a faites pour la rendre propre à loger M^r de Meaussé ne sont pas des impenses utiles. Or, c'est un principe constant, à l'égard de la récompense due pour les impenses utiles faites sur l'héritage propre de l'un des conjoints, qu'elle n'est pas toujours de tout ce qui en couste, mais seulement de la somme que l'héritage au temps du partage se trouve valoir de plus qu'il ne vaudrait s'il estoit resté dans son ancien état, et que les impenses n'eussent pas été faites. Les parties doivent donc, sur ce sujet, convenir à l'amiable d'experts qui aient connu la maison dans son ancien état, et si cette plus-value est estimée par les experts à une somme moindre que celle accordée par l'acte de liquidation, M^{me} de Meaussé doit consentir, à cet égard, à la réformation de la liquidation.

Il en est de même du 3^e chef pour les impenses faites à Aulnay. Un mary, comme maître de la communauté, a le pouvoir d'en employer les fonds en folles dépenses pourvu qu'il ne s'enrichisse pas ; c'est pourquoy il ne doit de récompense des impenses qu'il a faites sur son héritage propre qu'autant qu'il en est enrichi.

Il ne doit donc aucune récompense de celles qui sont purement voluptueuses et n'augmentent pas la valeur de l'héritage. A l'égard des utiles, la récompense est due, non de tout ce qu'il en a coûté, mais de ce que les experts estimeront que l'héritage, au temps du partage, vaut plus qu'il ne vaudrait, si les impenses n'avaient pas été faites. Les parties doivent donc pareillement, sur ce chef, se faire régler par des experts.

Sur le 4^e chef, M^rs de Meaussé ne sont pas fondés. M^{me} de Meaussé ayant employé dans son inventaire tout l'argent qui s'est trouvé lors de la mort de M^r de Meaussé, il était juste qu'elle prélevât sur la masse les sommes qu'elle en a tirées pour des frais communs.

Sur le 5^e chef, M^{me} de Meaussé ayant tenu compte de tous les meubles de la communauté et du paris de tous ces meubles, et ayant le droit d'en prendre pour son préciput jusqu'à la concurrence de 4000 livres pour la prisée de l'inventaire sans crue, c'est avec raison qu'on lui a fait reprendre sur sa masse : 1^o ladite somme de 4000 francs pour le paris desdits effets dont elle avait

compté et dont elle ne devait plus compter, devant, au terme de son contrat, les avoir sans crue. Mais se trouvant du bénéfice pour les enfants dans le partage en nature de l'argenterie, M^{me} de Meaussé, qui ne peut plus prendre son préciput sur l'argenterie, l'ayant pris sur les effets sujets à crue, ne peut refuser à ses enfants le partage en nature de l'argenterie, en luy payant par eux, pour leur part, l'estimation.

Sur le 6^e chef, il n'était pas douteux que ce qui estoit deu lors de la mort de M^r de Meaussé par les débiteurs de rente, doit estre employé dans la masse mobilière, même pour ce qui en a couru depuis les derniers termes jusqu'au jour de la mort de M^r de Meaussé, les arrérages de rente, le courant de jour à jour étant par chaque jour acquis aux créanciers, le terme du payement n'étant apposé que pour l'exigibilité.

M^{rs} de Meaussé prétendent qu'on n'a pas compris ce qui a couru depuis les dernières échéances jusqu'au jour de la mort. C'est ce qui se vérifiera en comptant sur le journal de M^r de Meaussé.

Sur le 7^e chef, l'art. 184 de la Coutume de Blois ne concerne que le partage de la communauté. — Cela n'empêche pas que, dans toutes les autres matières, les fruits pendants par les racines ne fassent partie de l'héritage jusqu'à ce qu'ils en aient été séparés. C'est pourquoy je pense que M^{me} de Meaussé a deu avoir, comme gardienne noble, les parts qui revenaient à ses enfants dans les récoltes de 1745, faites depuis la mort de M^r de Meaussé, car ce sont des fruits perçus durant le temps de la garde.

Sur le 8^e chef, les comptes particuliers faits en fin de l'acte de liquidation entre M^{me} de Meaussé et ses deux enfants, il est expressément porté que les fournitures pour lesquelles ils se reconnaissent redevables envers leur mère, leur ont été faites depuis leur émancipation.

Le 9^e chef concerne un principal de rente de 2000 livres dont M^r de Meaussé aîné, comme légataire de M^r l'abbé de Majainville, avec ses frères et sœur, qui lui ont cédé leurs droits dans ce legs, se trouve créancier de M^{me} sa mère, qui la devait audit abbé. M^r de Meaussé aîné demande que M^{me} sa mère prenne cette rente en payement de ce qu'il luy doit.

Je pense que M^{me} de Meaussé ne le refusera pas. Elle n'y est pas néanmoins obligée, le débiteur d'une somme exigible ne pouvant opposer en compensation un principal qui luy est deu.

Sur le 10^e chef, M^{rs} de Meaussé ayant abandonné à M^{me} leur mère, pour son douaire, l'usufruit de leur portion dans le capital de la rente de 8400 fr., l'arrangement qu'elle a fait avec ses débiteurs ne porte aucun préjudice à M^{rs} de Meaussé pendant la vie de leur mère.

Sur le 11^e chef, M^{me} de Meaussé ayant l'usufruit du morceau de pré qu'elle a vendu, elle doit avoir l'usufruit du prix.

(Ces deux chefs ne sont pas compris au compromis, qui se borne aux questions décidées par l'acte de liquidation.)

Ici s'arrête la consultation, sans aucune conclusion. Comme Pothier, nous nous abstiendrons de conclure, notre seule intention ayant été de publier ce document ignoré du grand jurisconsulte. Qu'il nous suffise donc de dire que, conformément à cet arbitrage, on en vint à un nouveau partage qui s'inspira des conseils émis par Pothier dans son mémoire. Ce partage eut lieu à Châteaudun, le 2 novembre 1761, sous les seings de M^{me} de Meaussé et de ses deux fils aînés, le second représentant duement la personne du troisième, absent.

PIERRE LEFÈVRE-PONTALIS.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU LUNDI 24 OCTOBRE 1887

La Société Dunoise s'est réunie en assemblée générale le lundi 24 octobre 1887, à une heure du soir, dans une des salles du Musée, au château de Châteaudun.

Étaient présents :

Au bureau, MM. Brossier, président, Coudray, vice-président, Pouillier, trésorier, l'abbé Cuissard, Renault, et H. Lecesne, secrétaire ;

Et MM. l'abbé Augis, l'abbé Baron, l'abbé Beauhaire, Berger, Boret, le comte de Chanaleilles, l'abbé Desvaux, Durand-Brault, l'abbé Émangeard, Girard-Bois, l'abbé Hayes, l'abbé Laigneau, de Lamérie, l'abbé Lehoux, le marquis de Lévis, Lhopiteau, l'abbé Loiseau, Main, le comte de Mauny, Passard, l'abbé Peschot, Renou et l'abbé Sainsot.

M. Clément s'est fait excuser.

M. le Président déclare la séance ouverte.

Le procès-verbal de l'assemblée générale de juillet est lu et approuvé.

Depuis cette réunion, le Bureau a admis, en qualité de membres titulaires de la Société :

M. l'abbé RENARD, chanoine honoraire, directeur au Grand-Séminaire, à Chartres, présenté par MM. Coudray et Pouillier-Vaudecraine ;

M. GUIGNARD-APERT, bijoutier à Châteaudun, présenté par MM. Durand-Brault et Pouillier-Vaudecraine ;

M. l'abbé AUGIS, curé de la Ferté-Villeneuil, présenté par MM. l'abbé Vincent et Lecesne ;

M. Théophile MAUDUIT, 28, rue Victor Hugo, au Mans, présenté par MM. l'abbé Renard et Durand-Brault ;

M. le baron DE LAUNAY, 50, rue Lavoisier, à Paris, présenté par MM. Amédée et Pierre Lefèvre-Pontalis ;

M. le docteur GUILLAUMIN, médecin à Nogent-le-Roi, présenté par MM. le docteur Gillard et de Gastel ;

M. G. CRIGNON DE MONTIGNY, ancien capitaine du génie, au château de Champromain (Thiville), présenté par MM. le marquis d'Argent et Amédée Lefèvre-Pontalis.

Il est donné lecture de la liste des publications et objets divers reçus pendant le dernier trimestre :

ENVOIS DU MINISTÈRE

Comité des travaux historiques et scientifiques. — Bibliographie des Sociétés savantes de la France, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité.

Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par MM. Robert de Lasteyrie et Eugène Lefèvre-Pontalis ; 1^{re}, 2^e et 3^e liv.

Le projet de création, en Algérie et en Tunisie, d'une mer, dite intérieure, devant le Congrès de Blois. (Extrait du compte-rendu de la 13^e session de l'Association française pour l'avancement des sciences, tenue à Blois en 1884.)

Journal des Savants, juin et juillet 1887.

Discours prononcé par M. Spuller, ministre de l'instruction publique, au Congrès des Sociétés savantes, le 4 juin 1887.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Mémoires et documents de la Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie, t. XXII, 1884.

Annual report of the Smithsonian Institution, to july 1885, p. 1 (Washington).

Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, t. VI, 1879.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, 3^e et 4^e trimestres 1886 et 1^{er} trimestre 1887.

Revue de Saintonge et d'Aunis ; bulletin de la Société des archives historiques, 2^e et 3^e livraisons du VII^e vol.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, février à mai 1887.

Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône, 1^{re}, 2^e et 3^e parties du tome VII.

Société archéologique d'Eure-et-Loir : *Monographie de la cathédrale de Chartres*, n^o 7.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 1^{er} trimestre 1887.

Société de géographie ; compte-rendu des séances de la Commission centrale, 1887, n^o 12 ; bulletin, 1^{er} trimestre 1887.

Société archéologique de Bordeaux, 1^{er} fasc. du t. XI.

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, 1^{er} et 2^e trimestres 1887.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, année 1885.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 1^{er} fasc. du XXXI^e tome.

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives), 2^e livr. du t. IX.

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, année 1886.

Bulletin et mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, 1^{re} et 2^e parties du tome XVII.

Inventaire des monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine, avec supplément, publié par la même Société.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1887, n^o 2.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1886, 41^e vol.

Bulletin de la Société de Borda (Dax), 3^e trim. 1887.

Zeitschrift des Vereins für Thüringische geschichte und altertumskunde.

— *Neue folge, fünfter band. Der ganzen folge dreizehnter band* (Iéna).

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 2^e trim. 1887.

Annales du musée Guimet. Revue de l'histoire des religions, t. XV, n^o 3.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 3^e et 4^e trim. 1886.

Revue historique et archéologique du Maine, 1^{er} sem. 1887.

ENVOIS DIVERS

Edmond Michel, notice nécrologique, et *Préparatifs faits en 1608 pour l'entrée de la reine Marie de Médicis à Chartres* ; don de l'auteur, M. Henri Stein.

Cathédrale de Chartres. — Fenêtre centrale : Jésus est arrêté par des gens armés conduits par Judas ; — Cuve baptismale du XII^e siècle dans la crypte ; — Chapiteaux ; — Dessins de M. H. Passard ; don de l'auteur.

Lettre d'un chanoine de Saint-Paul de Narbonne, du 19^e may 1761 ; don de M. Desbans.

Plan de la crypte de Notre-Dame de Chartres (annexe du numéro d'avril 1857 de *La Voix de Notre-Dame de Chartres*).

Nostre-Dame de Soubs-Terre, gravure photographique Garnier et Salmon ;

Notre-Dame du Pilier à Chartres, dessin d'après nature, et *Souvenir de consécration à Notre-Dame de Chartres*, lithographie, par Deroy ;

Don de M. l'abbé Beauhaire.

La Poterie de la vallée du Mississipi, par le marquis DE NADAILLAC ; don de l'auteur.

Deux répliques à l'auteur du mémoire *Les premiers Évêques d'Orléans*, par M. l'abbé HÉNAULT, chanoine honoraire de Chartres, et dom PIOLIN, O. S.-B. ; don de M. l'abbé Hénault.

Catalogue de la bibliothèque de feu M. L. de la Saussaye, recteur de l'Académie de Lyon, membre de l'Institut.

Annales de la ville de Nogent-le-Roi en Beauce, par M. A. GILLARD, membre correspondant de la Société Dunoise, avec six eaux-fortes de M. Paul Gillard ; don de l'auteur.

Les anciennes corporations ouvrières à Bourges (1561 à 1633), par E. TOUBEAU DE MAISONNEUVE ; don de M. J. Pigelet.

Le dolmen à double étage de Kervelor, à la Trinité-sur-Mer, et Observations sur les dolmens à grandes dalles et ceux à cabinets latéraux, notice lue au Congrès tenu à Nancy en 1886 par l'Association pour l'avancement des sciences ; don de l'auteur, M. Gaillard, de Plouharnel.

Consultation au sujet de la validité d'un testament, donnée le 9 février 1782 par Pétion, avocat à Chartres, qui fut plus tard député à l'Assemblée nationale et à la Convention, puis maire de Paris ; manuscrit offert par M. Al. Godou.

Sur le bureau sont déposés :

Un procès-verbal du 1^{er} mai 1791, aux termes duquel les gardes nationaux et plusieurs officiers municipaux du bourg et paroisse de Saint-Denis-les-Ponts protestent contre une dénonciation faite au directoire du district de Châteaudun par le maire et le procureur de la commune, qui se plaignent d'avoir été insultés lors de la remise d'un drapeau. — Pièce originale ; don de M. Renou, ancien notaire.

Un extrait de la généalogie de la famille de Tarragon, concernant l'alliance entre les familles de Tarragon et de Meaüssé ; don de M. le vicomte Raoul de Tarragon.

Une magnifique hachette polie, en silex lacté, offerte par M^{me} Dumanoir en souvenir des excellents rapports que son regretté mari, membre fondateur de la Société Dunoise, a toujours eus avec le président de cette Société. (Lettre de M. Maurice Lumière, du 18 août 1887.)

L'assemblée vote des remerciements à tous les donateurs.

Le secrétaire donne lecture d'un extrait des procès-verbaux des séances du bureau.

Séance du 2 août 1887.

M. le Président annonce que M. Chedanne, à qui nous devons le beau dessin du portail sud de l'église de la Madeleine, vient de remporter le 1^{er} grand prix de Rome, pour la section d'architecture.

M. le Président de la Société archéologique de Rambouillet adresse à la Société Dunoise une nouvelle invitation pour une séance qui sera tenue à Montfort-l'Amaury, le jeudi 18 août. (Lettre du 26 juillet.)

M. le comte de Dion annonce, pour le 31 août, une vente de monnaies des XI^e et XII^e siècles, découvertes dans les ruines du château de Montfort-l'Amaury. Parmi ces pièces, se trouvent six monnaies de Châteaudun. M. de Dion a écrit, au sujet de cette trouvaille, une notice qu'il a bien voulu adresser à la Société.

Le bureau décide que les adresses des bulletins seront imprimées au lieu d'être manuscrites, et que ces mêmes bulletins seront protégés par une enveloppe.

Séance du 6 septembre.

M. le Président communique au bureau une lettre qu'il a reçue de M. Ch. Cuissard ; notre collègue dit que le mauvais état de sa santé ne lui permet pas en ce moment de faire de longues recherches, mais il espère que, ses forces s'accroissant, il pourra montrer à la Société Dunoise qu'il ne l'oublie point. (Lettre du 27 août 1887.)

M. Stein, de la Société du Gâtinais, adresse à M. le Président des remerciements pour la nécrologie de M. Edmond Michel, imprimée dans les bulletins de la Société ; il annonce en même temps l'envoi de sa notice sur M. Ed. Michel, et d'un travail sur les préparatifs faits en 1608 pour l'entrée de la reine Marie de Médicis à Chartres. (Lettre du 13 août 1887.)

M. L. Jarry, d'Orléans, accuse réception d'une généalogie des vicomtes de Châteaudun, que lui a communiquée M. le Président, et promet de nouveau de s'occuper de la Monographie de la numismatique dunoise. Il enverra prochainement à la Société sa notice sur la chapelle de Longueville, sépulture des comtes de Dunois, en l'église de Cléry. (Lettre du 27 août.)

M. le ministre de l'instruction publique a adressé à la Société le programme du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1888.

Séance du 4 octobre.

M. le Président donne lecture de plusieurs lettres qui lui ont été adressées :

M. le docteur Gillard annonce (lettre du 24 septembre) l'envoi d'une copie des lettres d'un curé de Châteaudun et de son frère émigrés, qu'il a trouvées au milieu de papiers de famille ; il s'offre, si ces lettres doivent être publiées dans le bulletin, à écrire, comme préface, une courte notice dont il possède presque tous les éléments.

M. A. Gillard adresse (lettre du 26 septembre) la copie d'une note insérée, en 1730, au *Journal historique sur les matières du temps*. On y raconte ainsi qu'il suit les réjouissances qui ont eu lieu dans la ville de Châteaudun, le 8 octobre 1730, à l'occasion d'exemptions et de gratifications accordées par le Roi, pour aider au rétablissement de la ville, ruinée par l'incendie de 1723.

« *Extrait du JOURNAL HISTORIQUE SUR LES MATIÈRES DU TEMPS, par le sieur C. J. — Publié à Paris chez Étienne Garreau. — Novembre 1730, tome XXVIII.*

« On m'écrivit de Châteaudun que cette ville, qui est le chef-lieu du Comté de Dunois, et qui ayant été brûlée le 20 de juin 1723, a obtenu du Roy plusieurs exemptions et des gratifications considérables, pour faciliter son rétablissement, s'est distinguée par son zèle et sa reconnaissance, dans les réjouissances pour la naissance de Monseigneur le Duc d'Anjou. Le *Te Deum* y fut chanté le dimanche 8 octobre, dans l'église de l'abbaye royale de la Magdeleine, par l'évêque de Chartres, qui faisoit alors sa visite dans ce diocèse. Le clergé, composé des deux chapitres, des chanoines réguliers, des sept curez et des religieux mendiants, y assista suivant la coutume. Le baillage, l'élection et le corps-de-ville, précédé des trompettes, des tambours, des drapeaux et de deux cens bourgeois sous les armes, s'y trouvèrent aussi. Après le *Te Deum*, on se rendit processionnellement à la place du Hazard, où M. de Chartres, en chappe, avec la crosse et la mitre, alluma le feu de joye qu'on y avoit préparé : après quoy on le reconduisit dans le même ordre à l'église. Vers les sept heures du soir, on tira un feu d'artifice sur la place Royale, après une décharge de boîtes ; il fut très bien exécuté et dura une demie-heure entière. Ce spectacle avoit attiré dans la ville toute la noblesse des environs, et sept à huit mille personnes de dehors. »

M. l'abbé Cottereau communique une note, extraite de dom Laisné, concernant un testament de Guillaume de Courcillon, seigneur de Moléans, du 20 février 1419, et la copie d'une charte de fondation du prieuré de Thimert, membre dépendant de Bonneval, de 1091, extraite de Baluze. Voici ces documents :

EXTRAIT DE DOM LAISNÉ

« Testament passé sous le scel de l'officialité de Dunois, le mardy 20 février 1419, par noble homme monsieur Guillaume de Courcillon, chevalier seigneur de Montléans, par lequel il faict plusieurs legs aux pauvres et Eglises de Chasteaudun, charge ses héritiers de l'exécution du testament de feu Emblot (ou Andelot ?) de Chartres, escuier sr de Tillay-en-Beausse, ordonne sa sépulture en l'église de St André de Chasteaudun, ès sépulchres de la sépulture que ses ancêtres et prédécesseurs seigneurs de Montléand ont toujours prins en la dite Eglise et y donner sa terre et mestairie de Moigneville sis en la paroisse de St Lubin de Flacey, etc. » (Copie incomplète).

Guillaume de Courcillon, conseiller et chambellan de Charles VII, bailliy de Chartres de 1468 à 1480, fut seigneur de Tillay-en-Beauce, par sa mère, Jeanne de Chartres, fille d'Andelot et épouse de Brisegault de Courcillon, seigneur de Moléans. Ce Guillaume mourut audit lieu de Moléans le 17 mai 1482.

EXTRAIT DE BALUZE

« Charte de fondation du prieuré de Thimert, dépendant de Bonneval
(Hugues de Châteauneuf, donateur).

« Honorat nos divina scriptura dicens : dum tempus habeamus, operemus bonum ad omnes et maxime ad domesticos fidei. Quapropter ego, Hugo, trado et perpetuâ concessione concedo S^{co} Florentino Bonavallensis cœnobii et monachis ejus Deo ibidem famulantibus, ecclesiam S^{ci} Petri de Themaro. Addo etiam huic dono decimam lucorum totius Tamarici, scilicet de panagio et ad ultimum de omnibus omnino redditibus, tam de magnis quam de minimis. Ipsius vero lucum ad omnia sibi necessaria, sine licentiâ forestiariorum aut etiam dominorum habeant, sed illorum homines ad domorum suarum ædificationem, vel ad omnia domus utensilia et necessaria sine aliquo præcio illum cum licentiâ forestiariorum accipiant. Actum anno Incarnati Verbi MXCI. »

Cette charte n'est pas mentionnée dans l'histoire de l'abbaye de Bonneval, publiée par la Société Dunoise.

Conformément à l'ordre du jour de la séance, il est procédé au renouvellement partiel du bureau.

A l'unanimité, l'assemblée réélit M. Brossier-Géray président de la Société.

M. Brossier adresse des remerciements à ses collègues et déclare qu'il fera tous ses efforts pour maintenir et accroître l'état de prospérité dont jouit la Société Dunoise.

M. Pouillier-Vaudecraine et M. Henri Lecesne, rééligibles en leur qualité de trésorier et de sociétaire, sont, aussi à l'unanimité, renommés membres du bureau.

M. l'abbé Sainsot fait passer sous les yeux de l'assemblée une grande et belle feuille de vélin sur laquelle messire Louis Compotier dressa jadis un catalogue des prêtres nés à Brou. M. Sainsot accompagne de commentaires très intéressants la lecture de ce document et finit en sollicitant, de ses collègues de la Société Dunoise, des renseignements sur plusieurs prêtres originaires de Brou, dont les noms seuls lui sont connus.

Il est ensuite donné lecture des notes recueillies par M. Guillon, instituteur à Coudreceau, sur plusieurs membres de la famille de Meaussé, qui posséda dans le Dunois des fiefs importants.

La troisième lecture a pour objet les lettres d'un curé de Châteaudun et celles de son frère, émigrés pendant la Révolution ; elles ont été découvertes par M. le docteur Gillard au milieu de papiers de famille. La première émane de M. Lhomme, curé de Saint-Pierre de Châteaudun ; c'est la plus intéressante, car elle renferme un récit émouvant du voyage des émigrés en Angleterre. Les trois autres, qui n'ont pas été lues à la séance, mais qui seront insérées au bulletin, ont été écrites par M. Lhomme, curé de Sermaise ; on y trouve, outre

le récit de bien des misères, la relation de la mort du curé de Saint-Pierre, à Herieden, en Franconie. On y voit mentionnée aussi la présence en Allemagne, comme émigrés, de l'abbé Champieux, ancien vicaire de Châteaudun, de l'abbé Cochin, curé de Saint-Jean-de-la-Chaine, et d'un autre curé de la même contrée, lequel n'est pas nommé.

Les lectures terminées, M. le Président entretient l'assemblée de la création d'un répertoire archéologique concernant le Dunois et expose les moyens qui lui semblent les meilleurs pour obtenir des résultats aussi complets que possible : il n'ignore pas que l'œuvre est ardue, et déjà elle a été tentée sans grand succès par l'abbé Courgibet en 1761.

Puis, sur la proposition de M. le comte de Chanaleilles, les sociétaires se rendent à la crypte de l'église de la Madeleine, où les guide M. le curé Desvaux. Cette partie de l'ancienne basilique, où peu de personnes sont descendues depuis le commencement du siècle, et qui, grâce à l'initiative du nouveau curédoyen et à des dons généreux, sera prochainement rendue au culte, est encore bien conservée ; elle comprend cinq travées éclairées au midi par cinq hautes fenêtres, la dernière en partie bouchée par un mur de fortification qui a été appliqué le long de l'église. La Société reconnaît qu'il y a intérêt à se rendre compte de l'étendue primitive de la crypte, close actuellement du côté de l'est par un mur de refend, et, avant de se séparer, elle vote une allocation pour couvrir les frais de ces recherches, qui ne seraient plus possibles, une fois l'église souterraine réparée.

LES VITRAUX DU BAS-CÔTÉ SUD

ET

LA PORTE MÉRIDIONALE

DE LA MADELEINE

Le dimanche 8 novembre 1886, avait lieu, en l'église de la Madeleine de Châteaudun, une intéressante cérémonie : la bénédiction des vitraux que la fabrique venait de faire poser dans les quatre travées du bas-côté sud de la vieille basilique, qui font suite à la chapelle de la Vierge.

Il y avait quelque temps déjà que cette nef, — mal éclairée par des fenêtres d'inégale grandeur, en partie fermées par d'informes massifs de maçonnerie et garnies de panneaux de verres blancs losangés, dans le plus déplorable état, — appelait l'attention des administrateurs de la paroisse ; d'autant plus qu'extérieurement, surtout, ces ouvertures, de style roman, sont assez remarquables. Nous devons ajouter que, sur les cinq travées formant ce collatéral sud de la Madeleine, quatre sont décorées d'une belle arcature romane avec laquelle, du reste, les fenêtres s'harmonisent bien. Celle du milieu, par la raison que nous indiquerons plus tard, ne présente, au contraire, qu'une paroi unie. Mais, chose assez singulière, aucun des cordons de pierre, soit au-dessus de l'arcature, soit au-dessous des fenêtres, ne se trouve à la même hauteur. Par suite, aucune des baies de fenêtres n'a la même élévation ni le même niveau ; si bien qu'en regardant les cinq ouvertures, l'œil est tant soit peu choqué par toutes ces différences de grandeur, de largeur et de hauteur, que l'état ancien rendait excessivement sensibles.

Il s'agissait donc de remédier, autant que possible, à ce défaut de symétrie par la pose de vitraux de style et de dimensions bien appropriés.

Nous sommes heureux de le dire : les difficultés que présentait l'entreprise ont été habilement résolues ; et la maison veuve Lorin, de Chartres, a parfaitement rempli la tâche qui lui avait été confiée.

Aujourd'hui, les défauts architectoniques que nous signalions naguère sont bien moins sensibles qu'autrefois. Il faut même, comme on dit vulgairement, y regarder à deux fois, pour s'en rendre bien compte.

Et puis aussi, il faut bien l'avouer, la magnifique exécution des verrières, leurs couleurs parfaitement agencées, la pureté et la perfection du dessin, l'habile composition des scènes représentées, l'expression des personnages font un peu oublier les détails d'architecture qui les encadrent de près ou de loin.

Les quatre nouvelles verrières représentent quatre scènes de la vie de sainte Marie-Madeleine, patronne de la vieille basilique dunoise.

Dans la première, la plus rapprochée de la chapelle de la Vierge, qui porte cette légende à la partie inférieure de sa bordure : *Magdalena cœpit rigare pedes ejus, et capillis tergebat et osculabatur et ungebat* (Saint Luc, VII, 38), nous voyons Marie-Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur, qu'elle essuie de ses cheveux.

Elle a trouvé Jésus dans la maison du pharisien Simon. La scène décrite par saint Luc est bien rendue dans ses plus petits détails. Aussi, pour la rappeler, ne voyons-nous rien de mieux que de citer les versets de l'évangéliste :

« Et se tenant à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, elle les baisait et y répandait le parfum.

Ce que considérant, le pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui est celle qui le touche et que c'est une pécheresse.

Alors Jésus prenant la parole lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Il répondit : Maître, dites.

Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante.

Mais, comme ils n'avaient point de quoi les lui rendre, il remit à tous deux leur dette : lequel des deux l'aimera donc davantage ?

Simon répondit : Je crois que ce sera celui auquel il a le plus remis. Jésus lui dit : Vous avez fort bien jugé.

Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez cette femme. Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds ; elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux.

Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds.

Vous n'avez point répandu d'huile sur mes pieds ; elle, au contraire, a répandu ses parfums sur mes pieds.

C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui on remet moins, aime moins.

Alors il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis.

Et ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui remet même les péchés ?

Et Jésus dit encore à cette femme : Votre foi vous a sauvée : allez en paix. »

Toute cette scène, nous l'avons dit, est parfaitement rendue. On y sent et la foi et la ferveur de Madeleine, et l'étonnement des convives, et l'attitude rien moins que bienveillante de Simon, et le calme divin de Jésus auquel rien n'échappe des pensées diverses qui agitent les assistants.

Nous ne ferons qu'une critique : le siège sur lequel Jésus est assis manque d'archaïsme.

L'évangéliste dit de Madeleine : *stans retro secus pedes : se tenant debout derrière lui à ses pieds*. Pour cela, Jésus n'était pas sur un siège ordinaire ; il devait être, à la manière des Orientaux, sur un lit de table assez élevé de terre, ayant la tête et le visage tournés aux conviés, et les pieds au dehors (1).

Dans la deuxième verrière nous voyons représentés trois personnages : Jésus, Marthe et Marie, ainsi du reste que l'indique cette légende : *Dum Martha satagebat circa frequens ministerium, Magdalena sedens secus pedes audiebat verba illius*.

L'artiste a reproduit la scène dont saint Luc dit :

« Jésus entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut en sa maison.

Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

Mais Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait ; et, s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : *Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide*.

Mais le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez de beaucoup de choses.

Cependant une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée. »

(1) Voir Dom CALMET, *Commentaire de Saint-Luc*, page 150.

L'attitude des personnages est bien conforme au récit de l'évangéliste : Marie-Madeleine est dans une sorte d'extase et boit, en quelque sorte, les paroles du divin Maître. Son esprit est tellement absorbé par ce que dit Jésus, que ses bras tombent à l'abandon, le long de son corps agenouillé. Tout en elle respire le détachement des choses de la terre et le recueillement le plus profond.

Marthe, au contraire, paraît quelque peu froissée de ce que sa sœur s'occupe si peu de la réception de son hôte, et c'est avec quelque dépit qu'elle s'adresse à Notre-Seigneur dans les termes relatés par saint Luc :

« Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. »

La troisième scène est tirée de l'évangile de saint Jean, où nous trouvons cette description :

ÿ I. — Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine vint dès le matin au sépulcre, lorsqu'il ne faisait pas encore clair, et elle vit que la pierre du sépulcre avait été enlevée.

ÿ XI. — Elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds.

ÿ XII. — Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.

ÿ XIII. — Ayant dit cela elle se retourna, et vit Jésus debout sans savoir néanmoins que ce fût lui.

ÿ XIV. — Alors Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? Elle, pensant que ce fût le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

ÿ XV. — Jésus lui dit : Marie ! Aussitôt elle se tourna et lui dit : *Rabboni*, c'est-à-dire mon maître !

ÿ XVI. — Jésus lui répondit : Ne me touchez pas... (*Dicit ei Jesus : Noli me tangere.*)

L'artiste met en présence les deux personnages au moment même où, joignant le geste à la parole, le divin jardinier, tenant sa bêche de la main droite et portant la main gauche en avant, comme pour repousser Madeleine, prononce ces mots : « Ne me touchez pas ! » Madeleine, tenant appuyé sur le bras droit le vase de parfums, qu'elle avait apporté, afin d'en verser le contenu dans le tombeau, paraît partagée entre la crainte, le respect et l'admiration en entendant cette parole.

Enfin, la quatrième scène représente Marthe et Madeleine récem-

ment débarquées à Marseille où la Providence les a conduites avec Lazare, sur un navire sans voiles, sans rames et sans provisions. Marthe et Madeleine sont au premier plan, Lazare et les autres personnages derrière ; plus loin, la mer bordée de collines élevées. Il y a dans ce dernier vitrail un joli effet de soleil.

Les quatre belles pages de la vie de sainte Madeleine, que nous venons de faire connaître, sont parfaitement comprises. Tant au point de vue de la couleur que pour la composition et le dessin, elles constituent quatre verrières vraiment artistiques et d'un excellent effet dans le collatéral qu'elles ornent.

Elles font le plus grand honneur à la maison qui les a exécutées et à l'habile artiste Ch. Crauk qui les a composées.

En les examinant on ne peut exprimer qu'un regret : c'est que la Madeleine n'ait pas à nous montrer plus de verrières de cette valeur.

La pose de ces vitraux a été, à tous égards, une bonne fortune pour notre vieille église ; sans cela nous en serions encore à ignorer l'existence de la jolie porte méridionale, que les ressources si restreintes de la fabrique n'ont pas permis de dégager complètement.

En effet, en agrandissant la baie de fenêtre qui domine la petite porte, du côté du val Saint-Aignan, les maçons ont enlevé les assises d'un mauvais mur plaqué contre la muraille primitive de l'église, et mis à découvert la double archivoltte d'une jolie porte romane assez bien conservée, encore que ce travail ait été exécuté en pierre tendre, en craie-tuffeau des bords du Loir.

Il y avait certainement bien des années — plusieurs siècles peut-être — que ces sculptures étaient cachées, car personne à Châteaudun, jusqu'au mois d'octobre dernier, n'en avait entendu parler ; et l'académicien Lancelot, qui visitait la Madeleine vers 1733, et qui nous a laissé une *Description des figures existant sur la façade de l'église de l'abbaye royale de la Madeleine de Châteaudun*, n'aurait pas manqué de nous en dire un mot s'il avait pu voir cette porte du bas-côté sud, comme il avait vu les *trois portes* de la façade nord.

Le petit portail récemment remis au jour a beaucoup d'analogie avec celui de la façade nord, bien que plus sobre d'ornementation. Toute sa décoration se concentre sur les deux archivolttes, dont la plus extérieure se relie à chacun des contreforts, entre lesquels la porte est ouverte, par un bandeau sculpté comme l'archivolte elle-même. Cette première archivoltte, moins épaisse que l'autre, est déco-

rée de treize sujets en relief y compris les bandeaux. La deuxième se développe sur une voussure plus large et plus profonde, et les sujets qu'elle présente à l'œil sont au nombre de huit. La voussure qui la suit ne montre que des claveaux unis, et le tympan qu'elle encadre se trouve également uni. Seulement, cette voussure et le linteau de la porte sont en pierre dure comme les pieds-droits restés engagés dans la muraille.

Parmi les sujets des archivoltas il y a certainement plusieurs animaux et personnages symboliques. On y remarque des rois et des reines, facilement reconnaissables à leurs costumes et à leurs sceptres, un abbé avec sa crosse, un guerrier revêtu d'une cotte de mailles et coiffé d'un capuchon, des animaux fantastiques, comme une sirène, une sorte de lézard à longue queue, un lion ailé, divers monstres cherchant à s'entre-dévorer.

Le vêtement des personnages royaux est traité de la même manière que dans les statuettes du portail nord. La facture générale présente aussi la plus grande analogie ; si bien que les artistes du portail nord pourraient bien être ceux de la porte sud ou tout au moins se trouver contemporains.

Cependant, sous certains rapports la sculpture de notre porte paraît plus naïve et d'une main moins exercée.

On ne peut guère toutefois, rattacher la création de cette porte à une époque bien antérieure à celle du portail nord.

C'est du roman, du roman primitif, qui, par plus d'un point, rappelle le style byzantin.

Il se peut qu'il y ait toute une légende dans la symbolique relative à cet ensemble de figures de pierre, mais force nous est d'avouer notre impuissance à la comprendre et à l'expliquer ; nous ne pouvons cependant nous empêcher d'être frappé de l'analogie qui existe entre cette décoration et celle de la porte latérale de l'église de Dangeau, et aussi avec la porte principale d'une église plus éloignée, la collégiale Saint-Ours à Loches, étant toutefois observé que cette dernière est beaucoup plus ornementée et que les animaux symboliques y sont beaucoup plus nombreux qu'à la Madeleine ; mais il n'est pas douteux que la même idée ait présidé à la décoration de ces diverses portes.

Nous avons dit, plus haut, que l'académicien Lancelot avait pu visiter la Madeleine dans toutes les parties et décrire les figures du portail nord sans voir la porte qui nous occupe.

Lui qui a bien soin d'écrire que « l'Église de la Madeleine de Châteaudun a souffert plusieurs changements ; qu'elle avait autrefois quinze à vingt toises de plus qu'elle n'a à présent ; que le 22 juillet 1500 il en tomba une moitié, rétablie plus tard en partie seulement ; qu'elle avait une autre église souterraine... qu'on en découvrit, en 1710, le rond-point avec des vitraux à plus de 45 pieds sous terre » n'eût certainement pas manqué de nous donner la description de cette porte s'il avait pu la voir et l'apprécier, ainsi qu'il l'a fait pour le portail nord.

Ce qu'on peut donc affirmer, c'est que, depuis plus d'un siècle et demi au moins, notre porte a été cachée par le contre-mur dont la majeure partie vient d'être démolie. Et ce qui est tout au moins très probable, c'est qu'elle a été même bouchée à une époque bien antérieure.

Pourquoi ?

Ici, on ne peut guère hasarder que des hypothèses :

Il paraît peu probable que cette fermeture de porte ait eu lieu pour consolider l'église de ce côté, car la maçonnerie qui la recouvrait était de mauvaise qualité, de peu d'épaisseur et vraiment peu apte à opérer la moindre consolidation.

Elle avait été, du reste, faite avec une précipitation et un manque de soin incroyables ; on n'avait ni pris la peine de la relier avec la vieille muraille du bas-côté, ni même eu la précaution d'enlever, préalablement à son édification, les lierres assez vigoureux qui garnissaient la paroi extérieure.

Alors, serait-ce simplement parce que à un moment donné l'église s'est trouvée inabordable de ce côté ?

Il y a là une certaine vraisemblance.

Ne peut-on croire, en effet, que la porte ait été fermée simplement parce que les fidèles n'en pouvaient plus user ?

Mais, vraie ou non, cette supposition ne nous donne pas la date exacte de la fermeture.

Et, tant que, dans les archives dunoises ou ailleurs, nous n'aurons pas trouvé un document positif à cet égard, il faudra bien, bon gré malgré, nous borner à rester dans le champ des simples conjectures.

L.-D. COUDRAY.

NOTICE

SUR LA

COMMUNE D'UNVERRE

§ I. — Origine et antiquité d'Unverre.

Unverre ou *Ungverre*, comme on l'écrivait autrefois, fit partie, jusqu'au moment de la Révolution, de la division territoriale appelée : les cinq baronnies du Perche-Gouët.

Le plus grand nombre de ses villages et de ses manoirs relevaient de la baronnie de Brou, les autres dépendaient généralement d'Authon et de la Bazøche ; très peu, de Montmirail ; je n'en ai point remarqué qui relevassent de la baronnie d'Alluyes.

Le nom latin d'Unverre a beaucoup varié, selon les époques et les écrivains : ainsi, on trouve tour à tour *Unum Vitrum*, *unus Vitreus*, *Unverrus*, *Univerrium*, *Unverra*, *Unverria*.

S'il faut en croire quelques modernes, c'est à la forme de son territoire qu'Unverre devrait son nom. Avec un peu de bonne volonté, en effet, on peut trouver qu'il ressemble à une coupe, à un verre antique.

A quelle époque, à peu près, remonte Unverre ? Il est difficile de le dire avec certitude. Le savant auteur du *Dictionnaire géographique* lui attribue une origine mérovingienne, et la raison qu'il en donne. c'est que son église est sous le vocable de saint Martin ; signe infaillible, selon lui, d'une aussi haute origine. A-t-il raison ? Son assertion est-elle fondée ? Plusieurs en doutent.

Quoi qu'il en soit, Unverre est certainement d'une antiquité fort respectable. On le trouve nommé, en effet, dans plusieurs chartes des onzième et douzième siècles.

En 1024, un chevalier nommé Unverre reçoit d'une certaine dame Ermentrude deux sous de cens annuels à prendre sur des terres dont elle fait don à l'abbaye de Saint-Père de Chartres.

Vers la fin du même siècle, le pape Urbain II concède aux reli-

gieux de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou la jouissance de certaine terre sise au territoire d'Unverre.

En 1101, Eustache, épouse de Guillaume Goët, seigneur de Brou, donne au prieuré de Saint-Romain-lès-Brou deux métairies et la moitié d'un moulin près d'Unverre (*apud Unverrum*). Au nombre des témoins de l'acte de donation figurent Robert et Eudes d'Unverre (*de Uno vitro*).

En 1117, le même Guillaume Goët et Eustache son épouse, du consentement de Guillaume, Robert et Mathieu, leurs fils, donnent aux moines des Chataigniers deux métairies situées dans le val d'Unverre (*in valle Unverriæ*).

L'année suivante, Guillaume Goët étant mort, son fils aîné Guillaume ajoute à la précédente donation une troisième métairie attenant au deux précédentes. Robert d'Unverre (*Robertus de Unverrie*) figure dans l'acte comme témoin.

Enfin, une charte de 1130, faisant partie du cartulaire de Saint-Jean en Vallée, cite à diverses reprises le nom d'Unverre.

· § II. — Registres de l'état-civil.

Nos registres de l'état-civil datent de 1556. Malheureusement, il s'y trouve des lacunes ; mais, tout incomplets qu'ils sont, l'histoire locale y trouve de précieux documents. Les premiers cahiers ne contiennent que des actes de baptême ; les actes de mariage et d'inhumation ne commencent qu'à l'année 1639.

Les signatures des seigneurs de la commune sont nombreuses, car les seigneurs d'alors habitaient constamment leurs petits manoirs et conservaient avec les villageois les rapports les plus bienveillants.

Les signatures des paysans, au contraire, sont assez rares, surtout au dix-septième siècle ; presque tous déclarent ne savoir signer. Une signature, pourtant, s'y trouve en 1666, qui doit plaire aux amateurs de l'instruction populaire, c'est celle de Jean Ménager, maître d'école de la commune. Quant aux signataires étrangers à la localité, plusieurs ont joui d'une certaine notoriété historique. Nous citerons les principaux.

Notons d'abord deux écussons ; le premier est de 1563, il représente les armes de messires d'Illiers : ils portent d'or à six annelets de gueules, trois, deux, un. L'autre est de 1566 ; il est assez singulier dans sa forme et représente, je crois, trois billettes. Ne pos-

sédant pas l'armorial de la noblesse française, je ne puis dire à quelle famille il appartient.

Quant aux noms des signataires, les voici en leur ordre chronologique :

1585. Damoiselle Antoinette de Montmorency.

1629. — D. Madeleine Angélique de Servin, fille de défunt M. Louis Servin, vivant conseiller du roi en ses conseils d'État et privé, et son avocat général en sa Cour de parlement, à Paris.

1631. — Noble homme M. Fleuriau (l'aisné), conseiller du roi et garde des sceaux en son siège présidial à Chartres.

Même année 1631. — M. François Pouge, procureur du roi aux greniers à sel de Châteaudun et de Bonneval, et prévost de Cloyes.

1633. — M. Jean de Trouillard, seigneur de Brehainville et de la Cochardière, maréchal-des-logis de la compagnie de M. le cardinal duc de Richelieu.

1644. — Pasquier-Hallouin, argentier de son altesse le marquis de Douglas, ambassadeur extraordinaire de sa majesté de Pologne.

1646. — Léon Mingret, écuyer, sieur de Chauvigny, prévost provincial de nos seigneurs les maréchaux de France en la maréchaussée de Châteaudun, Bonneval et cinq baronnies du Perche-Gouët.

1653. — M. Nicolas Scarron, chevalier, seigneur d'Ozogne et d'Orsay, maître d'hôtel ordinaire chez le roi.

1656. — Marie de Raincy, épouse de messire Claude de Villets, payeur des rentes de l'Hôtel de la ville de Paris.

Même année. — Charles d'Argent, conseiller d'État, comte de Remalard.

1670. — Ludovic de Canage, chevalier, seigneur du Fresne, de Montauriau, de la Cochardière et autres lieux.

1692. — Jean Baudry, écuyer, sieur de Balzac, cornette au régiment de Nassau.

1693. — Christin de la Gravelle, seigneur de Vernaud et Reversaux, conseiller du roi, assesseur criminel au siège présidial et bailliage de Chartres.

1746. — Gilles Denis Counigout des Bordes, inspecteur général des fourrages d'Alsace.

1751. — Jacques de la Salle, écuyer, seigneur de Dampierre et de la Cochardière.

1759. — Jarry de Boisguion, seigneur de Chaussepot.

Du reste, l'intérêt des signatures n'est pas le seul qu'offrent nos

registres ; on y trouve encore avec plaisir la relation de plusieurs faits contemporains, religieux et profanes. Nous en citerons quelques-uns comme exemple.

En 1700, le blé se vendit à Unverre 21 livres le septier, le vin 25 livres le poinçon, le cidre 10 livres, et la laine 30 sous la livre.

En 1722, le blé était moins cher, il ne valait que 18 livres le septier ; mais il en était autrement des liquides : le vin, en effet, se vendait 85 livres le poinçon et le cidre 20 livres ; la laine avait conservé son prix, elle valait 30 sous comme en 1700 ; quant au bois, il se vendait : le bois de corde 10 livres la corde, et les fagots 12 livres le cent.

En 1730, nous trouvons cette remarque : la petite cloche de cette paroisse nommée Martine n'a point été fondue depuis 1522.

Cette même année, il y eut à Unverre 1361 communiant à l'époque de Pâques.

En 1772, le 13 mai, M^{re} Pierre-Augustin Bernardin de Fleury, évêque de Chartres, donna la confirmation à Unverre. Il y avait dix-huit ans qu'elle n'y avait été donnée. Le nombre des confirmants fut de neuf cent cinquante-trois : quatre cent soixante-neuf hommes et quatre cent quatre-vingt-quatre femmes.

En 1777, le jour de Saint-Pierre, un bedeau parut pour la première fois dans l'église d'Unverre avec les insignes de sa dignité.

En 1778, le bref ou *ordo* de la sacristie coûta dix sous et l'on paya huit sous pour les Saintes-Huiles. Enfin, le 11 septembre 1786, eut lieu la bénédiction du cimetière actuel. Cette cérémonie fut présidée par M. Perdreau, curé de Saint-Jacques d'Illiers, délégué à cet effet par M^{re} de Lubersac. Quant au mouvement de population que dénoncent nos registres, à en juger par le nombre d'actes qui s'y trouvent, il a dû être d'un tiers environ plus considérable qu'il n'est de nos jours.

Une autre remarque, mais qui n'est point particulière à Unverre, c'est qu'au XVII^e siècle il y avait recherche, au moins officieuse, de la paternité.

§ III. — Curés d'Unverre.

Ce n'est qu'à partir de l'année 1556, époque, nous l'avons dit, où commence la rédaction de nos actes, que nous pouvons offrir la liste régulière et complète des curés d'Unverre.

A notre grand regret, aucun document antérieur n'est venu nous

offrir ses trésors. Un nom pourtant, paraît-il, aurait échappé à l'oubli, celui de M. Raoul Belot, qui vivait en 1480. M. Jean Guinebert, curé de Villevillon, lui ayant contesté la possession de la métairie de la Montmatière, il dut défendre ses droits ; de là, conflit, procès ; de là aussi, la connaissance de son nom, tant il est vrai que les peuples heureux n'ont point d'histoire. Quoi qu'il en soit, le curé d'Unverre, en 1556, était M. Clément Jennequin.

A sa mort, qui survint environ deux ans plus tard, deux concurrents se disputèrent sa succession : M. Guillaume Lebeau, l'homme de son choix, et M. Bonaventure Aubert, prêtre poitevin, qui se fit patronner par les religieux de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou, investis du droit de présentation à la cure. Celui-ci l'emporta d'abord, mais, comme il ne voulut point résider, l'opinion publique le força bientôt après de résigner son titre.

M^e Lebeau reparaît alors et continue d'exercer le saint ministère à Unverre jusqu'en 1585, où il est remplacé par Michel Congneau. Celui-ci ne fut curé d'Unverre que deux ans à peine. Son successeur fut M^e Jacques Jumeau, dont le ministère se prolongea jusqu'en 1623, où il fut remplacé par M^e Lucas Jumeau, son parent. Celui-ci resta à Unverre jusqu'en 1641, époque de sa mort.

Deux ans auparavant, il avait résigné son titre et avait été remplacé d'abord par M^e Pierre Janvier, qui ne fit que passer, et ensuite par M^e André Pillon, qui resta jusqu'en 1652. M^e Pillon était bachelier en droit canon. Puis, vinrent successivement M^e Jean Rasteau qui décéda en 1682 et M^e François Renou, qui vécut jusqu'en 1720. Son acte de décès rend hommage à son zèle et à ses vertus.

Son successeur fut Louis-François Renou, maître ès-arts, gradué de l'Université de Paris. A sa mort, qui arriva en 1736, un procès eut lieu au sujet de sa succession. La minute s'en trouve encore aux Archives d'Eure-et-Loir.

M^e François Dumesnil, qui le remplaça, resta à Unverre jusqu'en 1745, où il fut nommé principal du collège de Nogent-le-Rotrou.

Après lui, vinrent M^e Louis-Michel Dumesnil, son neveu, bachelier de Sorbonne, qui mourut en 1762, à l'âge quarante-six ans, et M^e Jacques-René Pillard, qui resta à Unverre jusqu'en l'année 1794 et alla mourir à Tourouvre (Orne).

A l'époque de la Révolution, la cure d'Unverre faisait partie de l'archidiaconé du Dunois et du doyenné du Perche. Elle était à

la présentation du doyen de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou. La paroisse comptait dix-sept cents communions; le revenu en était de mille livres.

§ IV. — Legs et Testaments.

La fabrique d'Unverre possède aujourd'hui encore l'original de quarante-quatre testaments. Le plus ancien est de l'année 1522. C'est celui de maître Bernardin Boussart, prêtre, domicilié à Marboué.

Quelques-uns renferment des détails très singuliers; nous citerons pour exemple le testament de messire Michel Croisnu, sieur de la Tremblaye, décédé à Unverre en 1601. Après quelques dispositions relatives à ses obsèques, on y lit en effet :

« *Item* A donné et baillé de sa volonté propre, pour une fois payé à Louis Leprince, fils de défunt honorable homme Bon Leprince et de Ambroisie Croisnu sa fille, la somme de vingt-trois sous pour le continuer aux études où il est à présent au couvent des Cordeliers de Châteaudun; lorsqu'il en aura affaire.

« *Item*. Donne à Ambroisie Leprince, fille de ladite Ambroisie Croisnu sa fille, autres dix sous une fois payés, qu'il veut et entend lui être baillés lorsqu'elle se mariera, pour aider à son mariage.

« *Item*. Donne à six petits pauvres qui seront priés pour assister à son enterrement, à chacun d'iceux une aune de drap brun.

« *Item*. Donne à Marie Pullevé, sa servante domestique, outre ses services, une fois payée, la somme de quarante sous.

« *Item*. Donne à Catherine Leprince, aussi fille de ladite Ambroisie Croisnu, son manteau de drap brun-noir qu'il portait ordinairement, pour lui être fait une robe et autres habits, et une couple de sous une fois payée.

« *Item*. Donne à Laurent Sevin, son serviteur domestique, un habit de drap brun à lui faire un casaquin et hault de corps, outre ses services. »

Quelquefois, le legs testamentaire donnait lieu à une vente mobilière. Le dossier annexé au testament devenait alors volumineux, tous les détails des enchères et surenchères s'y trouvant relatés. Je ne crois pas utile d'en citer les exemples. L'intérêt, sans doute, en serait médiocre.

Quant à la liste des donateurs, elle ne renferme pas moins de deux cent soixante noms.

§ V. — Comptabilité de la Fabrique.

Indépendamment des minutes de testaments et de leurs titres-nouveaux, la fabrique d'Unverre possède encore en ses archives un

document que peu de fabriques possèdent, je pense, dans les mêmes conditions et avec la même antiquité : c'est le registre de la comptabilité des gagers depuis l'année 1588 jusqu'en l'année 1644. Il paraît rédigé avec un ordre et une précision vraiment admirables. Nous en noterons quelques articles, en prenant pour exemple l'année 1628.

A cette époque, la fabrique possédait environ trente-sept arpents de terres labourables et prés, qui se louaient en moyenne cinq livres l'arpent. En outre, chaque fosse privilégiée payait une livre pour les grandes personnes et dix sous pour les enfants, ce qui, joint au produit des quêtes et autres dons mensuels, donnait un revenu d'environ quatre cents livres.

Quant aux charges, indépendamment des messes de fondation et des services dont les honoraires étaient à la charge de la fabrique, il y avait encore diverses processions et divers pèlerinages dont elle payait les frais ; entre autres, le pèlerinage à Sainte-Larme de Vendôme qui coûtait vingt livres et celui à Saint-Sébastien de Baignolet qui en coûtait neuf.

De plus, il y avait à payer trente-deux sous pour la visite de M. l'archidiacre, quatre livres pour le prédicateur de l'Avent et à peu près autant pour celui du Carême.

Un détail encore : cette année 1628, on fondit une cloche à Unverre ; or, nous l'avons constaté avec plaisir, les choses se passèrent alors comme elles se seraient passées de nos jours. On paya des rafraichissements aux personnes qui aidèrent à tirer la cloche du moule : la dépense s'éleva à dix livres, ce qui, vu le prix du vin à cette époque, suppose d'assez copieuses libations ; tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil !!!

Une pièce des plus curieuses se trouve à la fin de ce même registre ; elle est de 1638. C'est le compte des dépenses qu'occasionna à la commune un passage de troupes qui eut lieu cette année-là sur son territoire ; nous en citerons quelques articles :

« *Item.* A été payé à M^{me} de Villiers, la somme de six livres pour avoir une exemption d'un régiment de gens de guerre, laquelle exemption a portée Bernardin de Romilly à qui ladite dame avait baillé six livres.

« *Item.* A été payée à M. Péan la somme de douze livres pour certaine quantité de vin qu'il a fourni aux dits gens de guerre, sur l'avis de plusieurs habitants de la dite paroisse d'Unverre.

« *Item.* A été payé dix-huit sous à Péan, cordonnier à Unverre, pour avoir été à Charbonnières, au-devant des gens de guerre.

« *Item.* A été payé à M^e Mention, notaire, pour avoir fait passer une compagnie de gens de guerre, assisté de M^e Dumont, la somme de quinze livres qu'il avait baillée aux dits gens de guerre pour dégager le cheval dudit seigneur Dumont ; attendu que les dits gens de guerre ne voulurent point démarrer sans avoir la dite somme ou le cheval pour gage. La dite somme a été empruntée à Sébastien Hazon.

« *Item.* A été payé à M^{me} veuve Germon, vingt sous pour cinq pintes de vin pour faire boire les capitaines des gens de guerre qui allaient loger à Moulehard et encore vingt-trois sous pour le pain qui fut baillé aux gens de guerre qui allaient loger à la Madeleine, conduits par M. du Gastellier, et au retour dudit convoi, ledit seigneur du Gastellier serait descendu au logis de la dite Germond où auraient été dépensés trois livres quatre sous.

« *Item.* A été payé quatre sous pour un fromage baillé à M. le maire de la Porcherie. »

En somme, la dépense s'était élevée à cent trente-sept livres dix-sept sous.

LA FORÇONNERIE.

La plus importante sans contredit des seigneuries d'Unverre, c'est la Forçonnerie.

Jusqu'à l'époque de la Révolution elle posséda les droits de haute, moyenne et basse justice, une mairie et de nombreux vassaux et arrière-vassaux.

D'après la tradition populaire le vieux manoir aurait été détruit par les Anglais, vers la fin de la guerre de Cent-Ans. Un pan de mur servant d'enclave à la porte d'entrée a survécu seul au désastre ; c'est une construction du douzième siècle. En 1468, l'on a bâti au-dessus un double étage auquel conduisait, jusqu'à ces dernières années, un escalier tournant adossé au donjon. Il s'est écroulé en 1881.

En face de ces ruines se voit au fond de la cour une tourelle du quinzième siècle, assez bien conservée. A droite se trouve une modeste construction du dix-septième siècle. Le reste est sans caractère et sans importance.

La cour entière est entourée de fossés larges et profonds.

Les renseignements que nous possédons sur les seigneurs de la Forçonnerie remontent au quatorzième siècle. En 1367, le samedi

d'après l'Épiphanie, Jehan Forcière, écuyer, vend sa terre de la Forçonnerie à Jehan la Gogué, chevalier.

De son mariage avec Nicole de Chanceaux, Jehan la Gogué a trois enfants : Jehan, Guillemette et Jehanne. Par contrat passé à Montmirail, le 30 septembre 1371, Jehan la Gogué abandonne la jouissance de la Forçonnerie à Jehan Dardenay, époux de Guillemette sa fille aînée. Sur ces entrefaites Jean la Gogué, le jeune, vint à mourir ne laissant qu'une fille. Celle-ci mourut elle-même peu de temps après, et ne laissa pas d'héritiers.

A la mort de Jean la Gogué, la fortune fut donc partagée entre ses deux filles Guillemette et Jehanne. La Forçonnerie resta à Guillemette. Jehan Dardenay, son époux, ne dut pas survivre longtemps à ce partage. Du moins, il était mort en 1387 ; car, le 2 mars de cette année, Jehan Mousson, à cause, dit l'acte qui consigne le fait, de damoiselle Guillemette, sa femme, rendait hommage féodal pour la maison et les terres de *la Gaste*, près d'Unverre, à M^{me} la comtesse de Bar, dame de Cassel et de Brou.

L'année suivante, Jehan Mousson lui-même était mort et Guillemette avait épousé en troisièmes noces Yves Cholet, deuxième du nom, seigneur de Dangeau, la Herbaudière et autres lieux. En effet, cette année-là même 1388, celui-ci rendait hommage pour les mêmes terres à la même comtesse de Bar, hommage qu'il dut renouveler quelques années plus tard, en 1403, entre les mains de M. le comte de Bar lui-même.

Nous ne connaissons pas l'époque précise de la mort de Guillemette la Gogué. Nous savons seulement que la Forçonnerie passa alors à Alain Dardenay, son fils du premier lit, mais qu'une partie en fut détachée au profit de Catherine la Moussonne sa fille, issue de son mariage avec Jehan Mousson. Catherine la Moussonne épousa en 1410 Jehan de Fresnay, dont elle eut un fils nommé Henri, qui décéda sans enfants ; la liste des bienfaiteurs de notre église lui donne le titre de seigneur de la Forçonnerie, par honneur sans doute, puisque le manoir et le titre seigneurial avaient été attribués aux Dardenay, selon que nous le disions à l'instant.

Quoi qu'il en soit, voici quels furent, dans le courant du quinzième siècle, les seigneurs de la Forçonnerie : Alain Dardenay, déjà nommé, chevalier, seigneur d'Ardenay, 1410-1430.

Jehan Dardenay, fils d'Alain et de Jeanne de Lionnart, 1430-1446.

Charles Dardenay, chevalier, seigneur de Villeneuve-sur-Conie,

1446-1463. Il avait une sœur nommée Jeanne qui épousa en premières noces Jacques de Villeneuve, et en secondes Rolland de Prullay, écuyer, seigneur de Grissay.

Jehan Dardenay, écuyer, seigneur de Bazoches, 1463-1500. Celui-ci, fils unique du précédent, n'eut également qu'un fils, nommé Paul.

Deux faits surtout signalent Paul Dardenay à l'attention du chroniqueur.

Le premier est le procès qu'il eut à soutenir, au sujet de la succession de Henri de Fresnay, contre Louis Girard de Barenton, héritier des Cholet et, comme tel, prétendant avoir des droits sur les biens qui avaient appartenu jadis à Guillemette la Gogué. Le tribunal lui donna gain de cause, ainsi que le constate l'acte royal que possèdent aujourd'hui encore les archives de la Forçonnerie.

Le second est l'hommage féodal qu'après de longs délais, et de nombreux refus, il dut rendre pour divers fiefs dépendant de la Forçonnerie à Pierre de Saint-Barthélemy et sa dame, seigneurs de Moulhard. A son grand regret, noble homme Messire Paul Dardenay dut donc se transporter à Moulhard ; et là, à l'entrée de la porte principale du manoir seigneurial, à genoux et la tête nue, en présence d'un notaire et de plusieurs témoins, se déclarer à trois reprises différentes l'homme-lige de M^r de Saint-Barthélemy.

Paul Dardenay eut trois enfants : un fils nommé Martin, qui mourut jeune, et deux filles Rollande et Antoinette. A sa mort, qui arriva vers 1580 ou 1581, ses deux filles se partagèrent à l'amiable sa succession.

Rollande, comme nous le verrons ailleurs, eut pour sa part les Grandes-Maisons et de nombreuses dépendances, à Dardenay et ailleurs.

Antoinette, de son côté, reçut la Forçonnerie, Dardenay en partie, et bon nombre des terres et vignes, sises à Bazoches-en-Dunois et aux environs d'Unverre. Elle eut successivement deux époux, Guillaume de Tullières, seigneur de Vallainville, et Louis de Blosset, seigneur des Pilliers. De son mariage avec Guillaume de Tullières, elle eut trois enfants : Jacob, Gédéon et Marie ; de son mariage avec Louis de Blosset, elle en eut deux : Jacques et César. A sa mort, la Forçonnerie passa à son fils aîné Jacob.

Le 3 juin 1602, celui-ci avait épousé Judith de Courcillon, fille de Jacques de Courcillon, seigneur de Dangeau, et de Suzanne Baudrès. Il en eut cinq enfants : Jonathan, Alexandre, Esther, Suzanne

et Judith. Un acte de 1631 lui donne les titres de : chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, seigneur de Vallainville, de la Forçonnerie, Bazoches-en-Dunois, la Porte et autres lieux. Il mourut vers 1633, laissant en héritage la Forçonnerie à Jonathan son fils aîné, et, par testament, mille livres au temple réformé de Dangeau.

Jonathan lui-même mourut le 16 décembre 1648, sans héritiers légitimes, mais laissant des affaires fort embrouillées. Sa veuve, Élisabeth Le Picart, pour recouvrer sa dot qui était de cinquante mille livres, fit donc saisir la Forçonnerie et ses dépendances. Les choses traînèrent en longueur, comme toujours, et Élisabeth Le Picart mourut avant leur conclusion. François Paquier, chevalier, seigneur d'Angerville, époux de Marguerite Le Picart, nièce de la défunte et son unique héritière, dut donc continuer la procédure. Dans l'intervalle, il habita la Forçonnerie, menant grand train, se rendant très populaire, ayant de nombreux commensaux.

Quoi qu'il en soit, le 13 juin 1663, la Forçonnerie était vendue pour 84,000 livres, à dame Charlotte de Vassan, épouse de Louis-René Servin, chevalier, seigneur et comte de la Grève et autres lieux. Mais une opposition des dames de Lenfernat, héritières de Jacques de Lenfernat, en son vivant seigneur de Villiers et des Grandes-Maisons, fit annuler la vente. De nouvelles procédures devinrent donc nécessaires. Il fallut recourir à une nouvelle vente ; elle eut lieu le 1^{er} août 1665, au même taux que la précédente, mais non pas au profit du même acquéreur. Cette fois, en effet, l'acquéreur fut Jacques Lepelletier, chevalier, seigneur de Grainville, président aux requêtes du palais.

Jacques Lepelletier ne jouit pas longtemps de son acquisition. En effet, trois ans plus tard sa succession était déjà ouverte. De son mariage avec Élisabeth Legrand, il lui était né une fille nommée Marie ; comme elle était son unique héritière, naturellement la Forçonnerie devait lui revenir ; mais elle venait elle-même de mourir, laissant sous la tutelle de Tannegui du Mesnil, sieur de Saint-Simon, son époux, une jeune et unique enfant nommée Marie.

Devenue la propriété d'une enfant mineure, la Forçonnerie aurait pu peut-être se promettre quelques années de repos et de stabilité. Mais il était de sa destinée de ne pas rester longtemps dans les mêmes mains ; Tannegui du Mesnil ne voulut donc point la con-

server à sa pupille et la vendit l'année suivante à Étienne Foulé, maître des requêtes et seigneur des Pruneaux ; le prix en fut de 75,000 livres.

D'un premier mariage, Étienne Foulé avait une fille nommée Marie-Madeleine, et c'est au nom de celle-ci et comme garantie de sa dot qu'il acquit la Forçonnerie. Mais il survécut peu à cette acquisition. L'administration de la Forçonnerie et la tutelle de l'orpheline passèrent alors à Marie-Madeleine de l'Épinay, sa seconde femme.

L'année suivante, Marie-Madeleine Foullé épousa Louis de Bordeaux, seigneur de Moncontour, conseiller du roi. Mais la mésintelligence se mit entre les deux époux et, dans le but sans doute de liquider une position difficile, Marie-Madeleine Foullé, assistée de son oncle, Léonard Foullé, seigneur du Coudray, vendit la Forçonnerie à Jean du Terrat : cette nouvelle vente est du 20 août 1675 ; elle ne monta qu'à 63,000 livres.

Jean du Terrat n'habita point la Forçonnerie, il en laissa la jouissance à Jacques-Léon Bouthillier, fils de Catherine du Terrat, sa fille, et de Jean-Baptiste-Léon Bouthillier, chevalier, seigneur de Gézy. Toutefois, à sa mort, le 22 septembre 1706, la Forçonnerie passa à Gaston-Jean-Baptiste du Terrat, son fils, chevalier, marquis de Chantôme, conseiller du roi en ses conseils, chef du Conseil, chancelier et garde des sceaux de feu Monsieur, frère unique du roi, et de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans.

A peine en possession de la Forçonnerie, Messire du Terrat la céda à dame Louise-Françoise de Jussac, fille de défunt Claude, comte de Jussac, seigneur de Chédigny et autres lieux, en son vivant gouverneur et premier gentilhomme de la chambre de son altesse sérénissime M^{gr} le duc du Maine, et de Marie Curard de Saint-Jean, et veuve de M. Ch. d'Ambly, marquis de Chaumont, colonel du régiment de Soissonnais et brigadier des armées du roi, décédé en Italie. Voici quelle fut la cause de cette cession : le marquis de Chaumont avait eu d'un premier mariage une fille nommée Louise-Anne ; c'était son unique héritière. Désirant l'épouser, Léon-Jean-Baptiste du Terrat dut au préalable liquider la succession du défunt, et solder la dot de la jeune veuve. Aussi, comme les affaires n'étaient ni brillantes ni claires, il lui offrit en échange de ses prétentions la Forçonnerie, qu'elle accepta.

En 1714, la marquise douairière de Chaumont a convolé à de

secondes noces et épousé Philippe-Alexandre, marquis de Conflans, chevalier et premier gentilhomme de la chambre de son altesse M^{gr} le duc d'Orléans, régent du royaume.

Le marquis de Conflans mourut vers 1720.

On aurait pu croire, qu'après des vicissitudes aussi diverses, M^{me} Louise-Françoise de Jussac, deux fois marquise et deux fois veuve, ennuyée du monde, aurait adopté la Forçonnerie pour en faire sa demeure habituelle. Il n'en fut rien; comme à la plupart de ses contemporains, la solitude des champs lui devint à charge, et, le 20 mars 1731, elle vendit le charmant domaine de la Forçonnerie à Guillaume-Charles Baudin, conseiller du roi et ancien notaire au Châtelet de Paris.

Par une fatalité vraiment singulière, qui voulait qu'aucune famille ne s'acclimatât alors à la Forçonnerie, il y avait vingt ans à peine que Guillaume-Charles Baudin la possédait quand son neveu et unique héritier Bernard-Pierre Baudin tomba en démence et fut enfermé à Charenton. En homme pratique, et pour ôter aux gens de loi tout prétexte d'ingérence, il voulut régler ses affaires de son vivant, et, le 12 février 1756, vendit la Forçonnerie.

L'acquéreur fut Jacques de Reviers, fils de Claude de Reviers de Mauny, seigneur d'Angerville la Gâte, et de Françoise le Bègue de Majainville, commandant un bataillon au régiment de Navarre, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, demeurant à Châteaudun, paroisse de la Madeleine. La vente s'éleva cette fois à 67,000 livres, dont 17,000 payables au comptant et le reste à époques fixes et déterminées.

Mais voici que, bientôt après, Guillaume-Charles Baudin perdit lui-même la raison, et se vit privé de ses droits civils. De là les formalités qu'il avait cru éviter et les longs retards qu'éprouva M. de Reviers, pour le règlement définitif de son contrat d'acquisition. M. de Reviers vécut jusqu'en 1776; à sa mort, la jouissance de la Forçonnerie resta à Marie-Madeleine de Milleville, sa veuve.

Deux faits surtout signalent le passage de la comtesse douairière de Mauny à la Forçonnerie. Le premier est la saisie qu'elle fit faire, le 7 juillet 1786, de la métairie de la Corbinière, près Boizard, commune d'Unverre, pour refus de paiement des droits féodaux. Le second est le refus qu'elle fit, elle-même, le 24 mars 1792, du rachat à l'amiable de ses droits féodaux sur plusieurs fiefs dépendant de la Forçonnerie; ce qui lui valut une assignation à com-

paraître devant le bureau de conciliation établi près le tribunal de Dun-sur-Loir, et une sommation à accepter l'offre qui lui était faite, en conformité des articles 25 et 26 du décret de l'Assemblée.

A sa mort, qui dut avoir lieu vers 1801 ou 1802, la Forçonnerie passa à l'un de ses fils Jean-François de Reviers de Mauny, vicomte de Reviers, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Celui-ci habitait alors Buc, près Versailles ; en 1787, il avait épousé Denise-Charlotte-Adélaïde de Bruet, fille du marquis de Bruet, seigneur du Coudray, et de Anne-Delphine le Cornu de Villarceau. En 1816, il vint se fixer à Chapelle-Guillaume. Il mourut en 1842, laissant deux enfants Arthur-François-Joseph et Caroline-Louise-Delphine.

C'est à cette dernière que revint la Forçonnerie. Vers 1820, elle avait épousé Joseph-Gaspard Pécou, marquis de Cherville, ancien colonel de hussards et officier de la Légion d'honneur. Ils habitèrent ensemble la Forçonnerie et décédèrent à Chartres, où les avaient relégués divers malheurs et chagrins domestiques.

En eux finit l'histoire de la Forçonnerie et de ses seigneurs ; le reste, en effet, est de trop peu d'importance et trop récent pour fixer les regards de l'archéologue.

LES GRANDES-MAISONS

Le château des Grandes-Maisons faisait jadis partie d'un village portant ce nom. Divers propriétaires et particulièrement MM. de la Varenne acquirent successivement chacune des habitations du village et les firent disparaître.

Grâce à ces agrandissements successifs, les Grandes-Maisons sont devenues une fort jolie résidence ; situées tout près du bourg d'Unverre, elles ont tous les avantages d'un nombreux voisinage sans en avoir les inconvénients.

La partie principale de l'habitation paraît remonter aux premières années du dix-septième siècle ; à la fin du dix-huitième siècle, on y a joint une aile en briques, d'un goût tout moderne.

Les documents anciens relatifs aux Grandes-Maisons sont complètement défaut, ceux que nous possédons sont des dernières années du seizième siècle. Messire Paul Dardenay est donc le premier sei-

gneur des Grandes-Maisons qu'il nous soit donné de citer ici, d'après l'acte de partage de ses biens en 1581 ; ce devait être l'un des plus riches propriétaires de la contrée, car outre les Grandes-Maisons, et ses dépendances qui étaient alors considérables, il possédait encore les terres et seigneuries de la Forçonnerie, près d'Unverre, et de Dardenay, au pays du Maine, dont les vassaux et arrière-vassaux étaient fort nombreux.

A sa mort, ses deux filles se partagèrent à l'amiable sa succession. L'aînée, nommée Rollande, reçut les Grandes-Maisons ; Antoinette, la seconde, obtint la Forçonnerie ; quant à Dardenay, on en fit trois parts : deux furent attribuées à Rollande, dont l'une comme héritière et l'autre par préciput et comme droit d'ainesse.

Celle-ci, quelques années auparavant, avait épousé M. Charles de Guiot, écuyer, seigneur de la Fourrierie (Unverre) et gentilhomme ordinaire de la chambre de monseigneur ; elle en eut une fille nommée Anne ; on ne lui connaît pas d'autres enfants. Devenue veuve, elle épousa M. Olivier du Plessis. Nous ne savons rien de plus sur ces deux personnages.

Quant à dame Rollande, elle vivait encore en 1593. A sa mort, son château des Grandes-Maisons passa avec ses autres possessions à sa fille Anne, qui avait épousé M. Jacques de Lanfernat, écuyer, sieur de Villiers, veuf en premières noces de Marie de Tullières, sa parente.

A l'occasion de son mariage avec dame Anne de Guiot, M. Jacques de Lanfernat prit le titre de Villiers-Dardenay, qu'il continua de porter jusqu'à sa mort. Nous ne connaissons à son actif que deux faits d'une certaine importance.

Le premier est de 1601 ; c'est le procès que, de concert avec M. Louis de Blosset, époux de sa tante Antoinette, il soutint contre M. Jacques de Coquehonneur, écuyer, seigneur d'Orval. M. Jacques Dardenay, écuyer, sieur de Grissay, fils de M. Christin Dardenay et de dame Madeleine du Mesnil, étant mort sans enfants, les uns et les autres prétendirent avoir droit à sa succession : MM. de Lanfernat et de Blosset, comme héritiers naturels des Dardenay ; M. de Coquehonneur, comme héritier bénéficiaire de Madeleine du Mesnil, sa tante. La procédure fut longue. A la fin pourtant, le seigneur d'Orval fut débouté de ses prétentions, et l'héritage en litige attribué aux seigneurs de Lanfernat et de Blosset.

Le second fait est beaucoup moins important et du reste

tout local. Le presbytère d'Unverre devait cens et service féodal au seigneur des Grandes-Maisons, comme possesseur du fief de la Charpenterie dont il dépendait. Ce service, paraît-il, ne se faisait plus depuis longtemps et semblait même complètement aboli. M. de Lanfernat ne crut pas devoir tolérer plus longtemps cet abus et somma le curé, comme usufruitier, de reconnaître et d'accomplir ses devoirs féodaux. Celui-ci, ayant reconnu le bien fondé de la réclamation, céda à l'exigence, et l'affaire se termina sans procès. Ceci se passait en 1615.

M. de Lanfernat mourait peu de temps après, laissant un passif considérable, que sa fortune personnelle fut loin de couvrir.

De son mariage avec dame Anne de Guiot, il avait eu six enfants : Louis, Madeleine, Anne, Renée, Élisabeth et Françoise. Cette dernière mourut jeune, les cinq autres survécurent à leurs parents, et, à la mort de leur mère, entrèrent en possession de son héritage. Anne, Renée et Élisabeth eurent les Grandes-Maisons. Louis et Madeleine reçurent Dardenay. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car ils se trouvèrent incapables de payer les dettes paternelles, et d'impitoyables créanciers firent saisir en même temps les deux seigneuries de Dardenay et des Grandes-Maisons.

Dardenay fut vendu le 16 mars 1654 ; quant aux Grandes-Maisons, la procédure traîna en longueur et la vente ne put être effectuée que le 16 février 1668. Dans l'intervalle, le château continua d'être habité par M. Adrien de Maillot, sieur de Maillot et de Francval, et dame Élisabeth de Lanfernat son épouse. Quant à la propriété, le tribunal y établit un administrateur judiciaire qui fut M. Gilles, de Chartres, de cette noble famille de Chartres, aujourd'hui tombée en roture, mais alors faisant partie de l'arrière-ban de la noblesse et obligée de fournir à deux un cavalier.

Pendant leur séjour à Unverre messire et dame de Maillot eurent cinq enfants : Jacques et Pierre qui moururent en bas âge, Adrien et Élisabeth, que nous retrouvons souvent dans nos registres, et Françoise qui ne nous est connue que par son acte de baptême.

Nous disions à l'instant que la vente des Grandes-Maisons n'avait pu se faire qu'en 1668, bien que celle de Dardenay eût eu lieu dès 1654. L'acquéreur toutefois fut le même, M. Louis Levasseur, marquis de Cogné, agissant au nom et pour le compte de dame Suzanne de Voisin, son épouse. Le prix de vente fut de soixante mille livres.

Le marquis et la marquise de Cogné ne jouirent pas longtemps

de leur acquisition ; dès l'année 1673, ils étaient morts l'un et l'autre laissant leur fortune à leurs deux enfants : Louis-Charles, marquis de Cogné, qui habitait Beaumont-la-Ronce en Touraine, et Gaspard qui pour lors se faisait appeler marquis de Dardenay. Les Grandes-Maisons lui échurent en partage. Mais il mourait bientôt laissant sa fortune à ses deux filles : Amarante et Élisabeth, encore mineures.

On leur donna pour tuteur Louis-Charles Levasseur, marquis de Cogné, leur oncle. L'affaire Lanfernât n'ayant pas encore été réglée d'une façon définitive, ce fut donc lui qui fut chargé d'en arrêter les conclusions tant en son nom personnel que comme mandataire de ses pupilles. Or, voici que d'une part il se refusa de payer certains frais de procédure comme illégitimes et exagérés et que, de l'autre, plusieurs des intéressés contestèrent le droit et le fait de certaines créances et hypothèques. Le tribunal, ne sachant où tenir, prononça la nullité de la vente faite au profit de la marquise de Cogné. Ceci se passait en 1686.

Au nombre des réclamants avaient figuré M. Jean de Vieil-Maison, chevalier, comte de Saponay, et ses deux sœurs Anne-Marie et Madeleine, alléguant que la dot de leur mère Madeleine de Lanfernât n'avait point été soldée et devait leur revenir, comme ancienne créance de la succession de M. Jacques de Lanfernât et de dame Anne de Guiot leurs grands père et mère.

Le tribunal, faisant droit à leur réclamation, leur offrit de les substituer aux héritiers Levasseur, à condition toutefois qu'ils se tiendraient eux-mêmes pour quittes et solderaient aux héritiers de M. Philippe de Madaillan et de Anne de Lanfernât ce que ceux-ci réclamaient comme préciput de M. Louis de Lanfernât, leur grand-père. Ils refusèrent ; de là une nouvelle saisie des Grandes-Maisons et une nouvelle mise en vente au mois de décembre 1698.

Un seul acquéreur se présenta offrant dix mille livres. Une pareille offre parut dérisoire ; la vente n'eut donc pas lieu ; d'autres tentatives ne furent pas plus heureuses, et ce fut seulement le 22 juin 1700, que le tribunal accepta comme adjudicataire, maître Grisson, procureur au Châtelet, agissant au nom et comme mandataire de dame Anne Louise de Fesque d'Herbault, épouse autorisée de M. Joseph Arthur, comte de Vassé, marquis d'Éguilly, Vallon et autres lieux, seigneur de Courmenant ; l'enchère fut de vingt-quatre mille cinq cent cinquante livres, plus les frais qui s'élevèrent à quatorze cent quatre-vingt-une livres dix sous. La remise des actes

se fit le 12 mars 1701. L'affaire avait donc duré un demi-siècle. O temps ! ô mœurs ! aurait dit un ancien.

Quoi qu'il en soit, après tant d'orages, on avait droit d'espérer un long calme, d'autant plus que, dans le courant de 1702, un dominicain de Paris, nommé le Père Nazolle, remettait à M. de Vassé, de la part d'une dame inconnue, un billet cacheté qui lui assurait la tranquille possession de l'immeuble nouvellement acquis.

Ce billet, en effet, n'était autre qu'un acte notarié par lequel M^{me} de Semonville, née Élisabeth Levasseur, dûment autorisée par son époux M. François-Hugues de Semonville, chevalier de l'ordre militaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, commandeur et administrateur de la commanderie magistrale de Boigny, et ci-devant lieutenant au régiment des gardes-françaises, s'engageait à ne point le troubler en la jouissance des Grandes-Maisons, et à renoncer aux lettres en forme de requête civile qu'elle avait obtenues avant son mariage, comme héritière de M. Gaspard Levasseur, marquis de Dardenay, son père.

Le calme pourtant dura peu, car dès 1710 M. de Vassé mourait, laissant six enfants mineurs sous la tutelle de M. Louis François de Vassé, abbé commandataire de Saint-Gerges de Gisors, son parent.

Quant à sa fortune personnelle, qui était de trois cent mille livres environ, il en léguait la partie disponible à sa veuve.

Celle-ci, sachant qu'il y avait des retours considérables à faire aux cohéritiers du défunt, n'acceptait le legs que sous bénéfice d'inventaire tant pour elle que pour ses enfants. En effet, quand elle mourut en 1733, sa succession se trouva encore redevable de soixante-dix-sept mille deux cent trente-neuf livres onze sous onze deniers envers hauts et puissants seigneurs : Charles-Armand, marquis de Vassé, brigadier des armées du roi ; Jacques-Emmanuel de Vassé, vidame du Mans, colonel du régiment de cavalerie de son nom ; et Armand-Mathurin de Vassé, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, tous trois enfants et héritiers de M. Emmanuel-Armand marquis de Vassé et de dame Anne Bénigne Fare Toure de Béringhen. Toutefois, comme M^{me} de Vassé se trouva à sa mort possesseur d'une fortune évaluée à quatre cent quarante deux mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept livres dix-sept sous onze deniers, toutes dettes payées, le montant de la succession fut encore de sept cent mille livres environ.

Quatre des enfants étaient décédés alors, savoir : Marie-Madeleine

et Louise, peu de temps après leur père ; Henri-François, aussitôt après son mariage avec haute et puissante dame Marie de Lusignan de Saint-Gelais ; et Henri-Joseph, après avoir servi quelques années comme premier cornette des cheveu-légers de Bretagne ; l'acte de liquidation lui donne pour héritier un orphelin qu'il désigne sous la dénomination singulière d'Anonyme de Vassé.

Quant aux survivantes, Marie et Armande, elles avaient épousé, au moment du décès de leur mère, celle-là, M. de la Roche-Bousseau, et celle-ci, M. Jacques-Étienne de Heudey, chevalier, seigneur et patron honoraire de Pommainville, près Argentan. C'est à elle qu'échut en partage le château des Grandes-Maisons avec ses dépendances. Le tout était estimé quarante-et-une mille livres.

M. de Pommainville ne crut pas devoir conserver la terre et seigneurie des Grandes-Maisons. Le 27 décembre 1739, il la vendait à M. Pierre le Chapelier, écuyer, sieur de la Varenne, capitaine au régiment de Touraine-Infanterie, et à dame Marie-Jeanne-Gabrielle Lécureau de Massalain, fille de Jean Lécureau, sieur de Massalain, conseiller du roi et receveur des gabelles à Chartres, moyennant cinquante-six mille cinq cents livres.

A ce moment, la propriété comprenait quatre cent cinquante arpents de terre environ, distribués en huit métairies, et recevait en outre soixante-neuf livres un sou, en cens, rentes et autres produits, etc., qui lui étaient servis par une quinzaine de fermes ou villages, dont onze maisons sises au bourg d'Unverre et trois aux Moulins. Mais elle devait elle-même foi et hommage, cens et rentes à de nombreux seigneurs ; l'emplacement du château lui-même n'en était pas exempt. Voici les noms des principaux : le baron de Brou, le baron du Saulce, le seigneur de Frazé, le seigneur des Tonnes, le seigneur de la Roche-Pellière, le seigneur de la Herbaudière, le seigneur de Moulhard, le seigneur de la Forçonnerie, le seigneur de l'Essart, le seigneur des Bodardières, le seigneur de Toriau, le seigneur de la Cochardière, le seigneur des Bretèches, le seigneur de Montmirail.

Nous savons peu de choses du séjour de M. de la Varenne aux Grandes-Maisons. Deux de ses enfants y naquirent : Jean-Gédéon-Pierre et Gilles-Henri. Il y mourut lui-même (16 octobre 1770), à l'âge de 57 ans.

Son fils Michel lui succéda, fournit une longue carrière et mourut en son château des Grandes-Maisons, le 23 juin 1830. Il

avait été secrétaire du roi, receveur des finances de l'élection de Chartres et fourrier-des-logis de M^{me} la Dauphine.

Il avait eu deux enfants, Louis-Michel et Charles-Adrien. L'aîné, Louis-Michel, épousa dame Marie-Madeleine de Villebresme dont il eut quatre filles. Il ne paraît pas avoir exercé d'autres fonctions civiles que celle de maire de sa commune. Le second, Charles-Adrien, resta célibataire ; il fut député en 1824 et plus tard décoré de la croix de la Légion d'honneur. L'un et l'autre habitèrent les Grandes-Maisons jusqu'à leur mort.

La possession en est restée à leur famille.

Notons en finissant que, jusqu'aux dernières années du XVIII^e siècle, le seigneur des Grandes-Maisons a joui du droit de haute, moyenne et basse justice comme possesseur en partie des anciennes seigneuries de la Charpenterie et de la Moufflerie.

L'ABBÉ CHAPRON,
Curé d'Unverre.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME V

I. — ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Année 1885.

Liste des Membres de la Société au commencement de l'année 1885 . . .	Pages 1
<i>Réunion générale du 10 février 1885.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Subventions du Ministère de l'Instruction publique pour la publication de l' <i>Histoire du Comté de Dunois</i> et pour celle du <i>Catalogue des Monuments de Fleury</i> . — Tirage à part de l'Inventaire des minutes des notaires du comté de Dunois. — Extraits de la correspondance. — Notes sur la maladrerie de Marchenoir. — Comptes de 1884 et Budget de 1885. — Élection du Président et renouvellement partiel du Bureau. — Pétition à M. le Ministre des Beaux-Arts pour la conservation intégrale de la chapelle du Champdé	13
Composition du Bureau pour 1885	24
Table mortuaire	25
<i>Réunion générale du 28 avril 1885.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Extraits de la correspondance. — <i>Marthologie</i> de l'église de Saint-Léonard. — L'École des réformés de Marchenoir. — Le Droit de litre. — Nicolas Duval chargé par Dunois de la construction de son château de Châteaudun. — Détail des dépenses faites pour les obsèques de Louis I ^{er} d'Orléans-Longueville et État de la maison de son fils Louis II d'Orléans-Longueville. — Inscription campanaire de l'église de La Chapelle-du-Noyer. — Notes sur le Petit-Cîteaux. — Protestation de la Société historique et archéologique de l'Orléanais contre la destruction, même partielle, de Notre-Dame du Champdé. — Demande de cession, à la ville, des collections de la Société	45
<i>Réunion générale du 27 juillet 1885.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Extraits de la correspondance	89
<i>Réunion générale du 26 octobre 1885.</i> — Liste de nouveaux Sociétaires. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau. — Le Temple protestant de Marchenoir. — Commission de surveillance du Musée	129

Année 1886.

<i>Réunion générale du 26 janvier 1886.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau. — Comptes de 1885 et Budget de 1886. — Renouvellement partiel du Bureau	197
Composition du Bureau pour 1886	206
Table mortuaire	207
<i>Réunion générale du 5 mai 1886.</i> — Liste de nouveaux Sociétaires. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau. — La Vie de saint Avenin	209
<i>Réunion générale du 26 juillet 1886.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau.	249
<i>Réunion générale du 25 octobre 1886.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau. — Les Bas-Reliefs de la croix de Saint-Marc, à Cloyes. — Marché pour la construction du portail de la chapelle de Notre-Dame du Champdé (avril 1559). — Don à la Société de la porte latérale de la chapelle du Champdé.	289

Année 1887.

<i>Réunion générale du 25 janvier 1887.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des réunions du Bureau. — Règlements pour l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Bonneval. — Ravages subis par les faubourgs de Châteaudun vers 1426. — Comptes de 1886 et Budget de 1887. — Publication du livre intitulé <i>Des assemblées de Communautés d'habitants dans l'ancien comté de Dunois</i> , par M. Merlet. Subvention ministérielle. — Renouvellement partiel du Bureau. — Inscription, dans l'église de Poncé (Sarthe), concernant Henri-Nicolas de Thiville.	317
Composition du Bureau pour 1887	334
Table mortuaire	335
<i>Réunion générale du 2 mai 1887.</i> — Liste de Membres nouveaux. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau. — Un Testament à Châteaudun en 1412. — Procès-verbal du 21 septembre 1425, constatant que Jean de Coutes, dit Minguet, capitaine de Châteaudun, a donné ordre de démanteler le fort de Montigny-le-Gannelon. — Envoi à la Société Dunoise, par M. Amédée Lefèvre-Pontalis, d'une momie du Musée de Boulaq. — Conférence de M. Am. Lefèvre-Pontalis sur l'ancienne Égypte	349
<i>Réunion générale du 25 juillet 1887.</i> — Liste de nouveaux Membres. — Échanges et Dons. — Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau. — Le Tombeau de Jacques Le Morhier dans l'église de Villiers. — Le Château de Rougemont, commune de Saint-Jean-Froidmentel. — La <i>Petite-Eglise</i> de Cloyes. — Liste des Monuments historiques du département d'Eure-et-Loir. — Moulages des sceaux des comtes de Dunois et des	

vicomtes de Châteaudun. — Reliquaires de l'ancienne abbaye de Saint-Avit de Châteaudun, conservés au couvent des Bénédictines de Saint-Nicolas de Verneuil. — Découverte, dans l'église de Notre-Dame de Cléry, des sépultures de Marie d'Harcourt, seconde femme de Dunois, de Jean, leur fils, et de François II et Louis I ^{er} , ducs de Longueville, leurs petits-fils. — Notes sur la violation, pendant la Révolution, des sépultures de la Sainte-Chapelle de Châteaudun	397
<i>Réunion générale du 24 octobre 1887.</i> — Liste de nouveaux Sociétaires. — Échanges et Dons. — Réjouissances à Châteaudun, le 8 octobre 1730, à l'occasion d'exemptions et de gratifications accordées par le Roi pour aider au rétablissement de la ville, ruinée par l'incendie de 1723. — Le Testament de Guillaume de Courcillon, seigneur de Moléans (1419). — La Charte de fondation du prieuré de Thimert, membre dépendant de Bonneval. — Réélection du Président et renouvellement partiel du Bureau	445

II. — MÉMOIRES

La Chapelle-du-Noyer : Touchebredier	29
François I ^{er} à Châteaudun (1545), 2 ^e partie, par M. Marcel Poullin . .	33
Les Galeries souterraines des Carnutes dans la Gaule centrale, par M. H. de La Vallière	63
M ^{me} Baudrès et la famille Courcillon de Dangeau, par M. l'abbé Marquis Pierre Prévost, par M. L.-D. Coudray	77
Note sur un reliquaire conservé autrefois dans l'église de la Madeleine de Châteaudun, par M. Ch. Cuissard	111
Destruction de la chapelle de Notre-Dame du Champdé	123
Note sur la maison chartraine des Hermite, par M. Jules Doinel . . .	139
Quelques notes sur Sainte-Radegonde, par MM. A. Bellenger et H. de Gastel	147
Épîtres farcies pour les fêtes de saint Étienne et de l'Épiphanie, par M. Ch. Cuissard	219
Testament d'une noble damoiselle au XVI ^e siècle, par M. l'abbé Sainsot .	237
Gohory : son prieuré de Saint-Michel, sa préceptorerie (1 ^{re} partie), par M. l'abbé Marquis	257
Souterrains à Éteauville, commune de Lutz, par M. Guillon.	277
Arrêt du Parlement de Paris sur la confiscation du fief du four à ban d'Arrou (9 mai 1505), par M. le docteur Gabriel Gillard	281
Étude archéologique sur l'église de la Madeleine de Châteaudun, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis	299
Nouvelle Chambre noire portative, par M. H. Blain	311
Familles dunoises forcées, par ordre du roi, d'aller habiter Arras dite Franchise (1479), par M. Brossier-Géray	339
Quelques notes sur Binas, par M. l'abbé Mouzé	345
Les Barons de Brou de la maison de Rostaing, par M. H. de Gastel . .	367

	Pages
Un Procès célèbre dans le Dunois au XVIII ^e siècle, par M. Gaston Pellerin de Latouche	389
Accord entre Bonneval et Marmoutier (1118), charte inédite, par M. l'abbé Ch. Métais.	411
Gohory : son prieuré, sa préceptorerie (2 ^e partie), par M. l'abbé Marquis	417
Une Consultation de Pothier en 1761, par M. Pierre Lefèvre-Pontalis .	435
Les Vitraux du bas-côté sud et la Porte méridionale de la Madeleine, par M. L.-D. Condray	453
Notice sur la commune d'Unverre, par M. l'abbé Chapron :	
Unverre	461
La Forçonnerie	468
Les Grandes-Maisons	474

III. — DESSINS

Galeries souterraines des Carnutes dans la Gaule centrale :	
Deux figures, intercalées dans le texte	69
Plan, intercalé dans le texte	76
Portail du XII ^e siècle découvert en 1886 (église de la Madeleine de Châteaudun), dessin de M. G. Chedanne, eau-forte de M. Paul Gillard . . .	299
Anciennes statues du portail nord de la Madeleine de Châteaudun, d'après la gravure publiée en 1733 par Lancelot, eau-forte de M. Paul Gillard. .	307
Nouvelle Chambre noire portative, 2 fig. intercalées dans le texte :	
La boîte complète	313
L'instrument développé.	314
Médaille à l'effigie de Charles, marquis et comte de Rostaing (figure intercalée dans le texte)	380

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

*Departmental
Library*

JUL 20 1950

~~FOGG MUSEUM~~

~~SEP 3 1950~~

